COURS

COMPLET ET MÉTHODIQUE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

ET DE GÉOGRAPHIE,

A L'USAGE

DES ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION.

HISTOIRE DU MOYEN-AGE.

COURS MÉTHODIQUE

D'HISTOIRE UNIVERSELLE

ET DE GÉOGRAPHIE.

Avec Tableaux synoptiques des événements, des grands hommes, des littératures, des sciences et des arts, des inventions, des fondations, etc.

Par M. V. BOREAU.

Histoire sainte, suivie d'un Abrégé de la vie de N.-S. J.-C. 8e édition. 1 v. in-12, à l'usage des colléges.

Approuvée par Mgr Affre, arch. de Paris.

Le même ouvrage, suivi d'un Abrégé de l'Histoire Ecclésiatique. 10e édit., avec deux cartes coloriées. 1 gros vol. in-12.

Ouvrage appr. par Mgr Sibour, et NN. SS. les évêques de Chartres et de Grenoble,

ET SUIVI pour les examens de la Sorbonne et de l'Hôtel-de-Ville.

Histoire ancienne, comprenant l'histoire générale de tous les peuples, depuis la création jusqu'en 476 de J.-C. 5e édition, revue et corrigée. 1 vol. in-12.

Ouvrage approuvé par les mêmes Prélats.

Histoire grecque, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 86 avant [illegible].-C. 3e édition corrigée. 1 vol. [illegible]

[illegible] approuvé par les mêmes Prélats.

[illegible]re romaine, depuis son ori[illegible] jusqu'à la fin de l'empire d'Occident, [illegible]76 de J.-C. 4e édit. revue, corrigée [illegible]gmentée de faits et de synchronismes. 1 vol. in-12. 1854.

Ouvrage approuvé par les mêmes Prélats.

Histoire générale des temps du moyen âge, de 476 à 1453 de J.-C., 5e édit., revue et augm. 1 gros vol. in-12 de 540 pages.

Ouvrage approuvé par les mêmes Prélats.

Histoire générale des temps modernes, de 1453 jusqu'à nos jours, 1852. 3e édition, refondue, par M. Boreau. 1 gros vol. in-12, de 550 pages.

Approuvée par Mgr l'archevêque de Paris.

Histoire de France, précédée de l'Histoire des Gaulois, avec des synchronismes à chaque règne, etc. 5e édit., revue et augmentée jusqu'en Juillet 1854. 2 vol. in-12.

Ouvrage approuvé par les mêmes Prélats.

Histoire d'Angleterre, depuis l'an 55 avant N.-S. J.-C. 3e édit., revue et corrigée. 1 vol. in-12.

Histoire de Russie, depuis Rurick jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12.

Histoire de Pologne, depuis son origine jusqu'à nos jours, etc. 1 v. in-12.

COURS méthodique D'INSTRUCTION.

Par M. BOREAU et autres.

Géographie. Cours méthodique, comprenant, avec le système métrique, etc. 2e édit., revue et corrigée. 1 vol. in-12.

Géographie historique de la Palestine, par M. Maineray, chef d'institution. In-8o avec deux cartes coloriées.

Cours méthodique d'histoire naturelle, d'après les plus célèbres naturalistes modernes, etc. 2e édition, revue, corr. et augm. 1 gr vol. in-12.

Approuvé par les mêmes Prélats.

Ouvrage suivi pour les examens de la Sorbonne et de l'Hôtel-de-Ville.

Mythologie universelle, etc., par M. Duchiron. 1 volume in-12.

Cours gradué de Narrations françaises, ou Etudes sur le style, par M. Anot de Maizières, prof. de rhét. au lycée de Versailles, off. de l'Univ. docteur ès-lettres, etc. 1 vol. in-12.

Introduction à la Chronologie, par M. Guillaume, anc. prof. au col. Bourbon.

Arithmétique enseignée en 18 leçons, etc., avec des figures démonstratives dans le texte; par M. Van-Tenac prof. aux écoles de la marine. 1 v. in-12

Le Livre de l'Enseignement primaire, adopté par l'Université 3 vol. grand in-8o. 15 fr

---

Petit cours méthodique

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

Par M. V. BOREAU.

Histoire sainte élémentaire, suivie d'un abrégé de la vie de N.-S. J.-C. 3e édit revue. 1 vol. in-18 de 210 pages.

Approuvé par les mêmes Prélats.

Histoire de France élémentaire. 1 vo[l.] in-18 de 300 pages. 2e édit. revue.

Approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris.

Histoire ancienne élémentaire. 1 vol. in-18 de 226 pages.

Histoire romaine élémentaire. 1 vo[l.] in-18 de 210 pages.

Histoire élémentaire des temps du moy[en] âge. 1 vol. in-18 de 312 pages.

Histoire élémentaire des temps moderne[s] 1 vol. in-18 de 306 pages.

PETIT COURS D'INSTRUCTION in-1[8]

Petit cours de géographie. 2e éd., 1 vo[l.]

Petit cours d'histoire naturelle. 1 vol

Petite grammaire française méthodiq[ue]

Cours théorique et pratique de toisé, [et] *d'arpentage,* par M Petit, prof. bre[veté] du degré supér. 1 v. in-18, avec deux p[l.]

Système métrique, ou *Système des nouveaux poids et mesures,* avec fig., pa[r] M. Navaille, prof. 1 vol. in-18, broché.

Paris. — Impr. de Pommeret et Moreau, quai des Grands-Augustins, 17.

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES TEMPS
DU MOYEN AGE

DEPUIS LES PREMIÈRES INVASIONS DES BARBARES,
JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS EN 1453,

sur un plan entièrement neuf,

Avec des Notes philologiques et géographiques, et plusieurs Tableaux synoptiques par époques, représentant les Rois contemporains, les Arts, les Inventions, les Inventeurs, la Littérature, selon les âges les plus remarquables de l'histoire ;

PAR M. VICTOR BOREAU.

CINQUIÈME ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS FAITS IMPORTANTS.

OUVRAGE APPROUVÉ PAR MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS
ET PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES DE CHARTRES ET DE GRENOBLE.



PARIS,

QUAI DES AUGUSTINS, 33,

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION DE L. F. HIVERT,

J. VERMOT SUCCESSEUR.

1856

AVIS DE L'ÉDITEUR

POUR LA TROISIÈME ÉDITION.

Les deux premières éditions de cette *Histoire des temps du Moyen Age* ont paru, chacune en deux volumes in-12. L'auteur, qui joint la pratique de l'enseignement au travail incessant du cabinet, a pu juger ouvent des obstacles que rencontraient les professeurs et les élèves dans cette division en deux volumes 'un ouvrage où tout est heureusement coordonné et oumis à des vues régulières, tellement suivies qu'on eut regarder ce livre comme un continuel tableau ynoptique des événements les plus intéressants hez toutes les nations, pendant un espace de dix ècles.

Réunir les deux volumes en un seul; loin de rien trancher, ajouter encore au premier travail deux apitres sur l'histoire des Perses au moyen âge, des tails de faits importants qui n'étaient qu'indiqués, des étymologies de mots peu compris, des explications particulières sur les diverses factions qui viennent si souvent troubler l'ensemble des faits, les situations géographiques si utiles pour savoir où l'on marche, des éclaircissements sur certaines généalogies, telles étaient les difficultés morales et matérielles à surmonter.

Réussir dans ce nouveau travail, c'était rendre plus classique, en quelque sorte, cet ouvrage adopté par un grand nombre d'établissements d'éducation, et qu'étudient avec tant de fruit les jeunes gens qui se préparent au baccalauréat, parce qu'ils y trouvent des réponses claires et précises à toutes les questions du

programme de l'Université, avec les développements indispensables pour l'appréciation des faits, de manière que l'étude qu'ils font de ce livre, en les mettant à portée de répondre avec justesse sur tout ce qui leur est demandé, peut, sans fatigue d'esprit, augmenter et coordonner leurs connaissances; car il jouit du double avantage d'être *élémentaire*, comme ouvrage classique, et *complémentaire* des études, comme ouvrage historique qui groupe, expose et juge les événements, au point de vue le plus simple à la fois et le plus élevé.

Entièrement occupé de ce qui peut rendre les livres classiques dont je suis éditeur dignes de la faveur qui leur est accordée, je me suis imposé des sacrifices de plus d'un genre, pour que cette *Histoire du Moyen Age* fût encore plus à la portée de tous, pour que l'acquisition en fût aussi facile que l'étude; j'ai fait choix d'un plus petit caractère et pris une plus grande justification pour ne faire qu'un volume. J'ai mieux aimé aussi manquer la vente de nombreux exemplaires, que de faire paraître la troisième édition sans que l'auteur eût eu tout le temps de soumettre son ouvrage à un nouveau travail, et pour la rédaction et pour la vérification des dates et des faits.

Mon désir de voir triompher les bonnes doctrines historiques et religieuses est assez connu pour que je me dispense d'ajouter que l'intérêt matériel est, dans mes pensées, dominé par l'intérêt moral.

Paris, 1er août 1847.

L. F. HIVERT.

APPROBATION.

MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE SIBOUR,

Par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Sur le rapport de l'examinateur désigné par nous, et sur les conclusions favorables de notre COMMISSION DES ÉTUDES,

Nous avons approuvé et approuvons par les présentes un livre intitulé : HISTOIRE GÉNÉRALE DES TEMPS DU MOYEN AGE, de 476 à 1453, sur un *plan entièrement neuf*, etc., par M. VICTOR BOREAU ; 1 vol. in-12.

Cet ouvrage, qui ne renferme rien de contraire à la vraie doctrine et à la saine morale, peut être mis utilement et avec fruit entre les mains de la jeunesse.

Donné à Paris, sous le seing de notre Vicaire général, le sceau de nos armes et le contre-seing du Secrétaire de notre *commission des études.*

Le vingt-cinq février mil huit cent cinquante.

Le Vicaire général, président de la commission des études,

L. SIBOUR.

Par mandement de Monseigneur l'Archevêque de Paris.

Le Secrétaire de la commission des études,

JUL. FLANDRIN, *Ch. hon.*



APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES.

D'après les témoignages respectacles que j'ai reçus, j'approuve et je recommande aux maisons destinées à donner à la jeunesse une instruction soignée et chrétienne, l'ouvrage intitulé : COURS COMPLET ET MÉTHODIQUE D'HISTOIRE UNIVERSELLE, par M. Victor Boreau, dont le plan est ingénieux et très-propre à orner la mémoire et à former l'esprit. Ces livres ne renferment que des idées saines, des récits fidèles, et peuvent servir de base à une instruction solide, conforme à la foi et véritablement utile.

C. G., ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Chartres, le 6 juin 1850.

A M. L. F. HIVERT, Libraire Editeur, à Paris.

APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

Monsieur,

L'approbation de Mgr. l'Archevêque de Paris rend inutile celle que vous réclamez de moi en faveur des ouvrages classiques dont vous m'avez fait l'envoi. Cependant, pour entrer dans vos vues, j'en ai confié l'examen à notre professeur d'histoire, qui est lui-même auteur d'ouvrages du même genre, qu'il a mis entre les mains de ses élèves. Le compte qu'il m'a rendu de ceux de M. Boreau est très-honorable pour l'auteur et ne peut qu'être agréable à l'éditeur.

J'ai l'honneur de vous saluer avec une considération distinguée.

PH., ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

Grenoble, le 9 juillet 1850.

A M. L. F. HIVERT, Libraire Editeur, à Paris.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Dans les quatre volumes[1] que j'ai publiés sur les peuples les plus remarquables de l'histoire ancienne, depuis la création jusqu'à la chute de l'empire romain d'Occident, j'ai parcouru un espace de cinquante-cinq siècles, en assignant à chaque nation, dans cet immense musée de ruines, une place conforme à l'importance de son action sur les destinées de l'humanité.

Les hauts encouragements que l'on m'a donnés, les nombreuses félicitations que j'ai reçues au sujet du plan, des recherches, de la portée de mes vues et de mes principes, ont été une obligation de plus contractée envers le public ; aussi le nouveau travail que j'offre aux professeurs, aux élèves et à toutes les personnes qui désireront résumer leurs connaissances historiques, est-il le fruit de veilles et d'études qui eussent paru bien pénibles, sans la pensée que j'accomplissais un devoir, et que me rendre utile à la jeunesse était déjà une sorte de récompense.

D'excellents ouvrages ont été composés sans doute sur le même sujet ; mais on me rendra la justice de dire que la division de cette Histoire par époques claires, par chapitres, où tout se lie dans les faits les plus opposés, — que les coups d'œil sur les mœurs, les inventions, les sciences, la littérature à chaque époque, que les tableaux synoptiques des grands hommes

[1] Histoire sainte. — Histoire Ancienne. — Histoire Grecque. — Histoire Romaine. — Chaque ouvrage forme un vol. in-12.

et des rois contemporains, etc., — que l'unité qui domine au mileu de tant d'éléments contraires,— que le soin que j'ai pris d'éviter tout ce qui pourrait faire naître des discussions irritantes, donnent un caractère spécial à mon travail et le rendent digne d'être recommandé par tous les professeurs et mis entre les mains de la jeunesse.

C'est un mérite individuel que je revendique comme m'appartenant en propre. Cependant j'éprouve le besoin de témoigner ma reconnaissance à madame B. d'A....., femme d'une rare instruction, qui m'a permis de me servir, comme je l'entendrais, d'un résumé d'histoire du Moyen-Age qu'elle avait composé pour moi. Madame B. d'A.... n'a d'égal à son talent que son désintéressement et sa modestie.

Dans ce travail j'ai cherché à classer les événements, sans nuire à leur effet; au milieu du chaos et des débris de toutes sortes, mon édifice s'élève avec une architecture simple qui présente un ensemble, un tout, en laissant encore la faculté d'examiner la forme de chaque partie.

Les dates sont souvent contradictoires dans les divers ouvrages publiés sur le moyen âge; j'ai mûrement pesé chaque autorité, m'en rapportant, dans les cas difficiles, à l'*Art de vérifier les dates* des bénédictins de Saint-Maur, dont la judicieuse critique est suivie par nos meilleurs historiens modernes. Presque tous les faits sont accompagnés de la date précise de l'époque à laquelle ils sont arrivés. La chronologie et les récits se prêtant de mutuels secours, souvent les dates se gravent dans l'esprit par les événements, et réciproquement les événements par les dates.

On ne peut bien connaître l'histoire de son pays

sans connaître celle du moyen âge, qui doit servir de base à toutes les études d'histoires modernes. Nous y voyons clairement l'origine de nos sociétés, les principes sur lesquels elles reposent, les raisons de leur grandeur morale, de leur puissance politique et les causes de leur décadence prochaine.

Là, tout se trouve en son germe : les divisions religieuses, les schismes, les discordes politiques, la gloire littéraire même, et la civilisation que nous avons vue se développer chez le peuple qui a eu la plus grande influence sur ses contemporains, dans le passé. Cette influence reste encore vivace, fécondante et redoutable, suivant les pensées de la France ; car on se doute bien qu'il s'agit ici de notre beau pays où la gloire semble être un produit du sol.

Paris, 20 juin 1858.

UN MOT SUR LA DEUXIÈME ÉDITION.

Plusieurs érudits, plusieurs professeurs français et étrangers, m'ont écrit pour me signaler quelques augmentations à faire et quelques améliorations à introduire dans cette Histoire. Je me suis remis courageusement à l'œuvre, et j'ai en partie refondu mon premier travail, de manière à le rendre utile à tous les lecteurs, sans lui faire perdre sa spécialité d'*ouvrage classique*.

J'ai indiqué les principales sources où j'avais puisé. Le récit des faits, leurs causes, leurs conséquences, les jugements qu'on en doit porter, tout enfin a été retravaillé avec le plus grand soin. J'espère que les savants qui ont bien voulu m'adresser leurs observations trouveront dans les changements que j'ai faits une preuve de mon respect pour leurs lumières, et de ma reconnaissance pour l'intérêt qu'ils ont pris à mes travaux.

VICTOR BOREAU.

Paris, octobre 1842.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES TEMPS

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS QUI ONT AMENÉ LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT.

Coup d'œil sur l'Histoire Romaine. Situation géographique de l'Empire. — Causes morales de sa chute. — Époques de l'Histoire Générale des temps du Moyen Age.

§ Ier. Coup d'œil sur l'Histoire Romaine. — Lien qui rattache l'histoire Romaine à celle du Moyen Age.

Rome portait toutes les destinées du monde. Sa gloire devait en être la gloire; sa ruine devait ébranler l'univers et le couvrir de débris.

A son histoire se rattache nécessairement celle du moyen âge.

Un résumé des événements où le peuple romain a figuré forme le préliminaire indispensable des faits que nous allons décrire.

Des cabanes construites sur les bords du Tibre, une troupe de fugitifs conduits par deux frères aventuriers, dont l'un tua l'autre par ambition, telle fut, 753 ans avant Jésus-Christ, l'origine de la ville Éternelle et de ses habitants. La barbarie et la superstition furent la base du caractère des premiers Romains. Les exploits de Romulus le firent passer pour le fils de Mars. Les sénateurs l'égorgèrent et en firent un dieu

sous le nom de Quirinus. Numa, en adoucissant les mœurs sauvages et féroces des Romains, leur laissa un fonds d'orgueil, d'audace et de fierté qui, joint à leur humeur belliqueuse, dut les rendre capables de tout entreprendre.

Cette vertu martiale, qui s'était fait connaître sous Romulus et sous Tullus Hostilius, dans le combat des Horaces et des Curiaces, et qui avait soumis Albe, languissait sous le sceptre de Tarquin le Superbe, lorsque le meurtre de Lucrèce lui fit secouer le joug et révéla aux Romains le secret de leurs forces. La république fut proclamée. D'abord, les noms magiques de gloire et de liberté électrisèrent les esprits; l'enthousiasme fut général; une seule âme parut animer tous les citoyens. On put les armer ; Brutus sacrifia ses deux fils, qui conspiraient avec le tyran ; Horatius Coclès défendit seul un pont contre l'armée de Porsenna ; Mutius Scœvola fit trembler le roi des Étrusques; on repoussa les ennemis ; la patrie fut sauvée. Bientôt après, l'intérêt et l'ambition divisèrent ceux qu'avait unis le péril commun.

Des ferments de discorde éclatèrent entre les patriciens et les plébéiens. Les deux ordres se firent la guerre : le Forum fut leur champ de bataille. Le premier prétendait commander; le second refusait d'obéir. Les nobles voulaient dominer par la naissance, les honneurs, les richesses et les dignités. A eux la fortune et la gloire, aux autres la misère et l'ignominie. Le peuple, en échange du mépris, leur envoya la terreur. Il se leva comme un géant, secoua ses bras nerveux et menaça d'exterminer ses adversaires.

Il faut des soldats ; la patrie est menacée !

Que lui importe ? à lui le repos, à eux la guerre, puisqu'ils en ont les avantages. Et le peuple se retire sur le Mont Sacré.

Le sénat, effrayé de sa solitude, fait des concessions. Le peuple rentre dans ses murs et nomme ses tribuns. Ces représentants empiétèrent peu à peu sur l'autorité du sénat; leur *veto* renverse tout, le gouvernement aristocratique chancelle devant la puissance tribunitienne. Rome est vraiment une république dont le peuple est roi. Le second ordre s'élève et monte avec rapidité à la hauteur du premier. Sénateurs, consuls, dictateurs, censeurs, magistrats de toute sorte surgissent en foule de la classe des plébéiens.

L'énergie romaine s'irrite et croît en proportion des obstacles et des dangers. Plus la patrie est menacée, plus les soldats et les héros se multiplient pour la défendre. Véturie la sauve du courroux de Coriolan, son fils. Cincinnatus quitte la charrue pour se mettre à la tête des légions, défait les ennemis et retourne à ses travaux champêtres. Bientôt après il est élu dictateur. Les décemvirs donnent aux Romains une compilation de lois grecques ; leurs vexations et le meurtre de l'innocente Virginie immolée par son père, au milieu de la multitude et en face d'Appius, son ravisseur, les fait chasser.

Les Gaulois, vainqueurs des Romains à la bataille de l'Allia, fondent sur Rome, la saccagent et la réduisent en cendres. Manlius, averti par le cri des oies sacrées, sauve le Capitole. Camille, vainqueur des Véiens, exilé par l'ingratitude de ses concitoyens, oublie son ressentiment et vole au secours de sa patrie. Il arrive au moment où le Brenn, jetant son épée dans la balance qui pesait la rançon, s'écriait : « Malheur aux vaincus ! » — « Ce n'est point avec de l'or, dit-il, c'est avec le fer que se rachètent les Romains. » On dit qu'une victoire suivit ces paroles et que Rome délivrée fut embellie par ses soins. Camille est regardé avec justice comme son second fondateur.

Le sauveur du Capitole, Manlius Capitolinus, accusé de projets ambitieux, est précipité de la roche Tarpéienne. La peste afflige Rome et fait périr Camille. Marcus Curtius, pour le salut de la république, se précipite tout armé dans un gouffre qui se referme aussitôt, selon l'oracle. L'énergie de Manlius Torquatus, qui sacrifie son fils à l'amour de la discipline, et le dévouement de Décius, qui se jette au milieu des ennemis, font triompher l'armée romaine. Vainqueurs des Samnites, ils furent punis de leur orgueil aux fourches Caudines. Une telle flétrissure retrempe le courage des Romains, bien loin de l'abattre, et la vengeance d'Hérennius lui fut fatale ; ses troupes furent vaincues, et lui-même fut égorgé, après avoir orné le char du triomphateur.

La victoire que Pyrrhus remporta sur les consuls, et la seule vue de son camp, leur apprirent à le battre. Fabricius le vainquit en générosité et Curius Dentatus, qui refusa l'or

des Samnites, triompha des éléphants et des soldats de ce grand capitaine. Ce fut alors que la monnaie d'argent commença à circuler. Bientôt après eut lieu la première guerre punique. Le hasard fournit aux Romains l'occasion d'apprendre la navigation. Duilius fut le premier qui remporta sur les Carthaginois une victoire navale, dont la mémoire fut consacrée à Rome par une colonne rostrale. Xantippe, général des Lacédémoniens, se met à la tête des bandes carthaginoises, bat les Romains et fait Régulus prisonnier. Le sénat féroce de Carthage fait précipiter le Spartiate dans la mer, en récompense de sa victoire. Alors brille au grand jour le dévouement sublime de Régulus plaidant au milieu des ambassadeurs carthaginois, devant le sénat romain, pour la guerre et contre l'échange des prisonniers. La guerre est continuée : ce grand homme retourne à Carthage, où il sait que le plus horrible supplice l'attend. Amilcar est battu dans un combat naval, et la paix est conclue à la honte de Carthage. Le temple de Janus est fermé pour la seconde fois. L'année suivante, Curvilius, prétextant la stérilité de sa femme, donne à Rome le premier exemple du divorce.

Un grand théâtre s'ouvre pour les Romains et les Carthaginois : c'est la seconde guerre punique. Annibal, conduit par un génie audacieux, franchit les Alpes, bat les Romains près du Tésin, sur la Trébie, à Trasimène. Il se joue de l'habileté de Fabius, surnommé le Temporiseur, poursuit ses succès, et taille en pièces les Romains à la bataille de Cannes. Trois boisseaux pleins d'anneaux de chevaliers romains sont envoyés par lui à Carthage. Il conduit vers Rome ses troupes amollies par le séjour de Capoue. Une force inconnue le domine ; il s'arrête et contemple sa superbe ennemie, puis il passe outre et se retire dans le Brutium. Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité, défend Syracuse, durant trois ans, contre l'armée romaine commandée par Marcellus.

Annibal, au désespoir de n'avoir point marché sur Rome immédiatement après la bataille de Cannes, la faisait encore trembler. Appelé au secours de Carthage, il quitta l'Italie comme un lion forcé d'abandonner sa proie. Il eut une entrevue avec Scipion. Ces deux grands capitaines sont étonnés de se voir en présence. Ils ne peuvent s'accorder ;

Scipion, vainqueur de l'Espagne, de Syphax et des Carthaginois, parla avec hauteur. La bataille de Zama termine la querelle en faveur des Romains. Une paix glorieuse consacre leur suprématie. Massinissa, roi de Numidie, conserve l'amitié des Romains en leur sacrifiant sa femme Sophonisbe qui s'empoisonne pour ne pas tomber entre leurs mains. La puissance d'Antiochus, roi de Syrie, pâlit devant le génie de Rome. Il est défait par Scipion l'Asiatique aidé des conseils de son frère Scipion l'Africain, et n'obtient la paix qu'à des conditions onéreuses. Annibal fuit; son nom seul épouvante ses ennemis; et ce grand homme n'échappe à leur haine que par le poison.

La soif des richesses s'augmente avec la soif des conquêtes; la Macédoine est absorbée. Paul Emile entre dans Rome sur un char magnifique, traînant à sa suite Persée avec sa famille, et précédé des trésors de ce prince. La ruine de Carthage, de Numance et de Corinthe, en élevant la puissance de Rome, ne fait qu'accroître en elle le désir de la domination universelle. Cette insatiabilité porte avec elle sa peine. Les richesses de l'Orient, les lettres et les beaux-arts de la Grèce, introduisent dans Rome l'amour des plaisirs, le luxe, le faste et la mollesse des habitants de l'Asie. Les vices corrupteurs des nations vaincues passent à leurs vainqueurs, qui, devenus leurs esclaves, tombent dans l'avilissement et la dégradation. Tibérius et Caïus Gracchus font de vains efforts pour réformer les abus. La mort est la récompense de leur patriotisme. Des statues consacrées à leur mémoire attestent la haine des patriciens et les regrets du peuple.

De grands vices et de grandes vertus se montrent alors à découvert. Un homme sorti de la fange plébéienne s'avance dans le Forum avec toute l'énergie du courage et de l'ambition. Sauvage et féroce, Marius ne respire que les combats. Ses paroles de feu font frémir les patriciens et encouragent le peuple-roi dont il a l'audace et l'autorité. Ses accents magiques multiplient les soldats. Ils volent sous ses étendards à la fortune, à la gloire qu'ils ambitionnent. La Numidie est conquise; Jugurtha est pris; conduit à Rome, il suit enchaîné le char du vainqueur.

L'armée innombrable des Teutons se précipite sur la Gaule,

défait les consuls envoyés contre elle, et menace d'envahir l'Italie. Rome tremble et appelle à son secours le vainqueur de Jugurtha, son unique espérance. Marius passe avec rapidité de la victoire au triomphe, et du triomphe à la victoire. Les Teutons disparaissent écrasés sous le glaive de ses légions invincibles. Les Cimbres viennent réclamer leurs frères et des possessions en Italie : les soldats romains leur montrent les rois teutons enchaînés, les envoient à leurs frères, et leur donnent avec la mort la terre pour sépulture. Le libérateur de Rome et de l'Italie en devient le tyran : le grand homme de guerre n'est plus qu'un monstre qui se rattache au pouvoir en s'élevant sur des monceaux de cadavres.

Le sang romain crie vengeance. Sylla, vainqueur du roi de Pont en Asie et dans les plaines de Chéronée et d'Orchomène, poursuivait le cours de ses victoires, lorsqu'il entendit les plaintes de la patrie éplorée. Le vainqueur de Mithridate rappelle dans son esprit les images sanglantes du passé : Marius à Minturnes, Marius assis sur les ruines de Carthage, et Marius récemment couché sur son lit de mort, gorgé de vin et de sang. Sylla ne respire que la vengeance, court à Rome, l'assiége et y entre en vainqueur. Ses proscriptions succèdent à celles de Marius ; le barbare Sylla n'a pas honte de souiller ses lauriers du sang de ses concitoyens. Tout tremble, tout meurt autour de lui, excepté ses amis et ses partisans ; à eux appartiennent l'argent et les biens des proscrits ; à lui la fortune, les honneurs, la gloire et la puissance dictatoriale. Les Romains avilis applaudissent à son triomphe, c'était leur honte. Rassasié d'honneurs, plein de mépris pour ses concitoyens; dégoûté de leurs bassesses, il dédaigne de les gouverner, abdique le pouvoir, et rentre dans la vie privée, pour se plonger à loisir dans la débauche. Une horrible maladie lui donna la mort et vengea ses ennemis de tous les maux qu'il leur avait faits.

Aux proscriptions de Marius et de Sylla succédèrent la guerre de Sertorius en Espagne, et celle de Spartacus en Italie. Le premier, possédant toutes les vertus civiles et guerrières, doué de génie, de sagesse et d'intrépidité, lutta longtemps avec avantage contre ses ennemis. Rome antique semblait s'être réfugiée dans son camp. Il prospérait et fixait déjà

sur lui les regards de l'Europe, lorsque le traître Perpenna le fit assassiner, et le ravit à son armée et à l'amour des Espagnols. Le second, remarquable entre ses compagnons par une force de corps extraordinaire, et plein d'une âme ardente, dont l'esclavage avait retrempé l'audace et l'énergie, brise ses fers, se met à la tête des esclaves, fait trembler Rome et l'Italie. Il défait quatre consuls, et est enfin vaincu par Licinius Crassus qui l'enferme dans une vaste circonvallation, comme dans une ville assiégée. Spartacus, après avoir tué son cheval, se jette dans la mêlée, et expire sur un monceau d'ennemis.

Les événements se succèdent avec rapidité. La scène s'agrandit de plus en plus. Il s'agit du salut de Rome et des destinées du monde. Le magnifique Lucullus, frustré d'une partie de sa gloire par le jaloux Pompée qui se l'approprie, rentre à Rome, vainqueur de Mithridate et possesseur de ses trésors. Pompée purge la Méditerranée des pirates qui l'infestaient, et remplace Lucullus dans le commandement de l'Asie et de la guerre contre le roi de Pont, toujours vaincu et jamais abattu.

Tandis que la fureur des conquêtes étend au loin les limites de la république, un monstre, caché dans l'ombre, songe à lui donner la mort; mais le *père de la patrie* veille sur ses intérêts. Le puissant rival de Démosthènes, Cicéron, victorieux au sénat ainsi qu'au barreau, accable Catilina des foudres de son éloquence, dévoile ses lâches manœuvres et le force de quitter Rome. C'est le génie du bien poursuivant le génie du mal. Les conjurés sont punis; Rome est sauvée.

Trois puissants rivaux ligués ensemble, Crassus, Pompée et César, attaquent le sanctuaire de la liberté, l'assiégent de toutes parts elle-même, et lui portent des coups mortels. Pompée et Crassus commandent à Rome, disposent du sénat et du peuple, le premier par ses exploits et sa renommée, le second par ses immenses richesses. L'adroit César se sert de la puissance de Pompée et de l'or de Crassus pour obtenir la faveur du peuple, le consulat, des légions, et le département des Gaules. Il cimente son union avec eux. Des éloges lui assurent l'amitié de Crassus, et sa fille Julie lui répond de l'attachement de Pompée. En neuf années il conquiert les

Gaules, s'élève et domine ses rivaux. Crassus pille le temple de Jérusalem, et, comme poursuivi par la vengeance céleste, perd le jugement et tombe sous le fer des Parthes. Julie meurt; Pompée, jaloux du vainqueur des Gaules, se tourne contre lui; le sénat déclare César ennemi de la patrie. Ce grand capitaine passe le Rubicon, entre à Rome, se rend maître du trésor, subjugue l'Espagne, retourne sur ses pas, réduit Marseille, poursuit Pompée en Epire, y reçoit un échec, passe en Thessalie, et remporte sur son ennemi, près de Pharsale, une victoire mémorable. Pompée, accablé par son malheur, fuit, et va se faire égorger en Egypte par des traîtres qu'il avait comblés de bienfaits.

César, avant comme après la mort de Pompée, se montre supérieur aux événements. Son regard d'aigle semble les prévoir; il redresse les torts de la fortune, maîtrise ses caprices, et la fait servir à ses desseins. Fécond en ressources, il en trouve où les autres n'en voient point. Le péril retrempe son courage, élève son âme et le fait triompher des hommes et des éléments. Tel fut César en Egypte, en Afrique, en Espagne, à la bataille de Munda, où son courage, semblable à celui d'Horatius Coclès, soutint seul les efforts de l'ennemi, rallia ses troupes qui fuyaient, et força la victoire infidèle de lui être favorable. La guerre d'Asie contre Pharnace fut un jeu pour lui : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu », écrivait-il à l'un de ses amis. L'ambition de César, vainqueur de ses rivaux et maître du monde, ne fut point satisfaite; il voulut être roi. Ce vain titre, qui n'ajoutait rien à sa puissance, effaroucha les Romains jaloux d'une ombre de liberté. La mort fut le prix de son ambition, et les priva du seul homme digne de les gouverner.

Auguste fit ce que Jules-César n'avait point fait et aurait dû faire. Décoré du titre d'*imperator*, il laissa au peuple et au sénat l'apparence de la république, substitua sa volonté à l'ancien gouvernement, et se fit lui-même l'État. Les Romains furent ses sujets et les esclaves de ses successeurs. Les peuples et les grands furent écrasés, et les méchants empereurs, tels que Tibère, Caligula, Claude, Néron, Domitien, furent les jouets et les victimes de leurs favoris et de leur propre tyrannie. L'empire, sous Trajan, Adrien, Antonin,

Marc-Aurèle, reprit son éclat et sa majesté. L'armée, après la mort de Commode, devenue toute-puissante, mit l'empire à l'encan; de bons et de mauvais empereurs, tels que Pertinax, Septime Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Claude, Aurélien, Probus, Dioclétien, furent déposés ou élevés sur le trône, selon ses intérêts et ses caprices.

Le christianisme s'accrut avec rapidité, envahit les provinces, dévora l'ancien culte et s'assit avec Constantin sur le trône des Césars. L'empire, chrétien sous ce prince, presque arien sous Constance et Valens, demi-païen sous Julien l'Apostat, catholique sous Théodose le Grand, fut divisé, démembré sous ses successeurs. L'Italie, autrefois la reine des nations, continue successivement d'être l'esclave de toutes. Les barbares en Occident firent justice de la corruption, et donnèrent le coup mortel à la puissance romaine —476.

§ II. Situation géographique de l'empire romain.

LIMITES DE L'EMPIRE.

A la mort de Théodose, les bornes de l'empire étaient : en Europe, à l'ouest, l'Océan Atlantique pour le continent; les golfes de la Clyde et du Forth pour la Bretagne; au nord, l'Océan Germanique, puis le cours du Rhin et celui du Danube. En Afrique, la Gétulie [1], la Libye intérieure [2] et les solitudes qui s'étendent au sud de Syène [3], bornaient les possessions romaines. Enfin en Asie, l'empire avait perdu, depuis Julien, les provinces Transtigritanes [4], ainsi que les villes d'Amida [5], de Singara [6] et de Bezabde [7]; mais il conservait encore l'Arabie Pétrée, le territoire de Palmyre, l'Osrhoène, la Sophène et le Pont. Sa frontière de ce

[1] Partie méridionale de Maroc et de l'Algérie.
[2] Désert de Sahara et le nord de Bournou.
[3] Assouan.
[4] Provinces situées au delà du Tigre.
[5] Diarbekir.
[6] Sinjar.
[7] Le territoire de Bezabde s'appelait Zabdicène ; c'est aujourd'hui *Gezirat-Ibn-Omar*.

côté pouvait donc être tracée par une ligne tirée de l'ancien port d'*Ailath* sur la mer Rouge, à *Sura* [1] sur l'Euphrate, et qui, de là s'élevant au nord, longeait l'Euphrate jusqu'à *Circesium* [2], puis le Chaboras [3] dans une grande partie de son cours, et allait enfin, en tournant le mont Masius [4], rejoindre le Tigre et la frontière de l'Arménie, alors sous l'influence persane. Mais l'influence de Constantinople s'étendait sur les Laziques, qui habitaient entre le Pont-Euxin [5] et le Caucase, et sur les Ibères [6], qui, zélés chrétiens, regardaient les Perses, adorateurs du feu, comme les ennemis de leur religion, aussi bien que de leur indépendance. La côte méridionale de la Chersonèse Taurique [7], c'est-à-dire les villes commerçantes de *Cherson* [8], de *Theodosia* [9], de *Bosporus* [10] et de *Phanagoria* [11], étaient aussi sous la protection de l'empire.

DIVISION DE L'EMPIRE.

Après la mort de Théodose, l'empire fut définitivement partagé en deux grands gouvernements qui formèrent les empires d'Orient et d'Occident. Les préfectures d'Orient et de l'Illyrie orientale furent la part d'Arcadius; les préfectures d'Italie et des Gaules, celle d'Honorius. Les frontières des deux empires, à peu près placées sous le même degré de longitude, le dix-septième, se rencontraient, en Afrique, entre la Tripolitaine [12] et la Pentapole [13], et étaient marquées dans l'Illyrie par le cours du Drinus [14], affluent de la Save, et celui de la Barbana, qui se jette dans le lac Labeatis [15], au nord de Scodra [16]. Les diocèses et les provinces subsistèrent comme les préfectures.—Voyez le tableau à la page suivante.

[1] Près de cette place, au coude que forme l'Euphrate en tournant de l'ouest à l'est, sous le 34e degré de latitude, s'élevaient des autels qui marquaient les limites de l'empire.
[2] Kerkisia. — [3] Kabur. — [4] Karadgia-Dag. — [5] Mer Noire.
[6] L'Ibérie d'Asie forme la *Géorgie*. — [7] La Crimée.
[8] Ruines, près de Sewastopol en Crimée.
[9] Caffa. — [10] Kerché. — [11] Ruines, dans la Circassie.
[12] Partie occidentale du royaume de Tripoli.
[13] Canton formé de cinq villes dans la Cyrénaïque, aujourd'hui partie occidentale du désert de Barcah.
[14] Le Drin. — [15] Lac de Scutari. — [16] Scutari.

	Préfectures.	Diocèses.	Provinces.	Métropoles.
EMPIRE D'OCCIDENT.	GAULES.	ESPAGNE	Bétique (le sud de l'Espagne).	*Hispalis* (Séville), sur le *Bœtis* (Guadalquivir).
			Lusitanie (le sud-ouest de l'Espagne).	*Emerita Augusta* (Merida), sur l'*Anas* (Guadiana).
			Gallicie (le nord-ouest de l'Espagne).	*Bracara Augusta* (Braga), au nord du Douro.
			Tarraconaise (le nord-est de l'Espagne).	Tarragone, au nord des bouches de l'Elbe, sur la Méditerranée.
			Carthaginoise (le sud-est de l'Espagne).	Carthagène, sur la Méditerranée.
			Iles Baléares.	Palma et *Portus Magonis* (Port Mahon).
			Mauritanie Tingitane (entre l'Océan et le Malva).	Tanger, sur le détroit de Gibraltar.
		GAULES.	Narbonnaise I et II	Narbonne et Aix.
			Viennoise	Vienne.
			Alpes maritimes	Embrun.
			Alpes pennines.	Centros, dans le Val Tarentaise.
			Aquitaine I, II et III. . . .	Bourges, Bordeaux, *Eauze*.
			Lyonnaise I, II, III et IV. .	Lyon, Rouen, Tours, Sens.
			Grande Séquanaise. . . .	Besançon.
			Belgique I et II.	Trèves, Reims.
			Germanie I et II	Strasbourg, Cologne.
		BRETAGNE	Bretagne I et II, à l'est et à l'ouest.	Londres et Calerleon ?[1]
			Flavia Cæsariensis, au sud.	Richborough ou Canterbury ?
			Maxima Cæsariensis, au nord.	York.
			Valentia, au nord du mur d'Adrien.	Whistern ?
	ITALIE.	ITALIE. (Rome, avec son territoire qui s'étendait jusqu'à cent milles de ses murs, formait un diocèse particulier.)	Rhétie I et II.	Coire et Augsbourg.
			Alpes cottiennes	Suse.
			Ligurie (tout l'occident de la Cisalpine).	Milan.
			Vénétie	Aquilée.
			Æmilie	Plaisance.
			Picenum et Flaminie . . .	Ravenne.
			Etrurie et Umbrie.	Florence.
			Picenum Suburbicarium.	Spolete.
			Valérie (la Sabine et une partie du Latium). . . .	Amiterne.
			Samnium	Corfinium.
			Campanie.	Naples.
			Apulie et Calabre.	Lucérie.
			Lucanie et Brutium. . . .	Consenza.
			Sicile	Syracuse.
			Sardaigne	Cagliari.
			Corse	*Aleria*.
		ILLYRIE (occidentale).	Dalmatie.	Salone.
			Savie	*Siccia*.
			Pannonie I et II.	*Sabaria* et *Bregetio*.
			Norique extérieur	Klagenfurth.
			Norique riverain	Lorch.

[1] Le point d'interrogation indique un doute.

Suite de l'Empire d'Occident.

	Préfectures.	Diocèses.	Provinces.	Métropoles.
EMP. D'OCC.	*Suite de* L'ITALIE	AFRIQUE (occidentale).	Tripolitaine	*Leptis Magna* (Lebida).
			Byzacène	*Bysacium* (Beghni).
			Proconsulat d'Afrique. . .	Carthage.
			Numidie.	Constantine.
			Mauritanie *Sitifensis* . . .	Sétif.
			Mauritanie césarienne. . .	*Cæsarea* (Alger.)
EMPIRE D'ORIENT.	ORIENT.	ORIENT.	Palestine I, II et III. . . .	Césarée sur la Méditerranée (Kaisarieh), *Scythopolis* (El-Baïsan), sur le Jourdain, et *Petra* (Krok ou Karak).
			Arabie.	*Bostra* (Basra).
			Phénicie maritime	Tyr, et plus tard Béryte.
			Phénicie du Liban	Damas ou Emèse.
			Syrie I et II	Antioche et Apamée.
			Euphratésienne	*Hiéropolis* (Bambig).
			Osrhoène	*Edesse* (Orfa).
			Mésopotamie.	*Amida* (Diarbekir).
			Cilicie I et II	Tarse et *Anazarbe* (Ac-Saraï).
			Isaurie.	*Séleucie Trachée* (Sélefkeh).
			Chypre	*Salamine* (Costanza).
		ÉGYPTE.	Egypte	Alexandrie.
			Arcadie.	*Memphis*.
			Thébaïde	Thèbes.
			Libye I et II	*Parætonium* et *Cyrène*.
		Vicariat D'ASIE.	Pamphylie	*Aspende* (Ménougat).
			Lycaonie.	*Iconium* (Konieh).
			Pisidie.	*Antioche de Pisidie* (Chaher).
			Phrygie salutaire et Pacatienne.	*Synnade* (Saïd-Gazelle et *Laodicée* (Ladikiéh).
			Lycie	*Myra* (Makre).
			Carie	*Halicarnasse* (Boudroun)
			Lydie	*Sardes*.
		Proconsulat D'ASIE.	La province d'Asie	*Pergame*.
			Hellespont.	*Abydos*.
			Les Iles	Rhodes.
		PONT.	Galatie I et II.	*Ancyre* (Angouri) et *Pessinonte* (Bosan).
			Bithynie.	*Nicomédie* (Is-Nikmid).
			Honoriade.	*Claudiopolis* (Castomena)
			Cappadoce I et II.	*Césarée* et *Tyane* (Kaïsarieh et Nikdeh).
			Hélénopont	*Amasée* (Amasia).
			Pont Polémoniaque. . . .	*Néocésarée* (Niksara).
			Arménie I et II.	*Sébaste* et *Mélitène* (Siwas et Malathija).
			Paphlagonie.	*Gangra* (Kiangari).

	Préfectures	Diocèses.	Provinces.	Métropoles.
EMPIRE D'ORIENT.	*Suite de* L'ORIENT	PONT.	Europe	*Héraclée* (Erekli).
			Rhodope	*Abdère.*
			Le mont Hœmus	Andrinople.
			La Thrace	Philippopolis.
			La Mœsie II	*Marcianopolis* (Perejaslaw).
			La Scythie	*Tomes* (Tomisvar).
	ILLYRIE.	DACIE.	Dacie riveraine et intérieure	*Ratiaria* et *Sardica* (Arzer-Palenka et Triaditza)
			Mœsie I	*Viminacium* (Widdin).
			Dardanie	Scupi.
			Prévalitane	Scodra.
		MACÉDOINE.	Macédoine	Thessalonique.
			La nouvelle et l'ancienne Épire	*Dyrrachium* (Durazzo), Nicopolis.
			Thessalie	Larisse.
			La Crète	Cnosse.
			L'Achaïe	Corinthe.

Les capitales des deux empires étaient encore ROME et CONSTANTINOPLE ; mais la première de ces deux villes, déjà à moitié déserte et démantelée, allait cesser d'être la résidence des empereurs d'Occident, qui cherchèrent à Milan, puis dans l'imprenable Ravenne, une retraite plus sûre; la seconde, au contraire, défendue par ses hautes murailles et sa position sur le canal qui joint l'Euxin à la mer Égée, devait survivre plus de mille ans à l'invasion [1].

§ III. Causes morales de la chute de l'empire d'Occident. — Époques de l'histoire des temps du moyen âge.

Les événements qui ont rempli les siècles renfermés entre la chute de l'empire romain d'Occident, en 476, et la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, et qui sont du domaine de l'histoire désignée sous le nom d'*Histoire du Moyen Age*, sont d'une grande importance pour apprendre à juger les hommes et les choses. C'est un chaos où se confondent les empires et les religions; où les rois, les grands et le peuple combattent les uns contre les autres, pour s'ensevelir tous ensemble sous les ruines qu'ils ont amoncelées; mais,

[1] La situation géographique de l'empire romain est tirée de la *Géographie politique du moyen âge*, par M. Victor Duruy; les notes seules nous appartiennent.

à travers ce bouleversement général, la civilisation, appuyée sur le christianisme, s'étend de jour en jour, et les sciences croissent à l'aide de son flambeau bienfaisant.

Rome, anéantie par ses guerres continuelles, par ses vices, par la pluralité des maîtres dont elle étayait sa faiblesse, n'était plus en état de soutenir sa religion défaillante contre le christianisme armé d'une forte et noble simplicité, ni de lutter avec ces peuples barbares que Dieu suscita contre elle, et qui, en envahissant le monde, y établirent une ère nouvelle et de jeunes institutions.

L'histoire du moyen âge commence à la fondation des États modernes, au cinquième siècle après J.-C., 476, et se termine à la prise de Constantinople par Mahomet II, empereur des Turcs, en 1453. Sa durée est d'environ dix siècles.

Nous la diviserons en cinq époques :

La première commence à la destruction de l'empire romain en Occident, en 476, et finit à l'hégire de Mahomet en 622. Elle comprend dans son cours la fondation des États français, saxo-angles, wisigoths, ostrogoths, etc., etc.

La deuxième époque, qui commence à la fuite de Mahomet, 622, va jusqu'au couronnement de Charlemagne, en 800. Elle renferme l'histoire des conquêtes de Mahomet et de ses premiers successeurs ;—la fondation de l'empire carlovingien ;—la division de l'empire des Arabes, etc., etc.

La troisième époque date du couronnement de Charlemagne, en 800, et va jusqu'à la première croisade, en 1096. C'est le temps de la féodalité, de l'ignorance la plus grossière et du triomphe de la superstition.

La quatrième époque s'étend depuis la première croisade, en 1096, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, en 1273. —Elle comprend l'histoire de toutes les croisades. La découverte du code romain fait renaître la jurisprudence au sein de la barbarie, et l'affaiblissement du système féodal dans une partie de l'Europe, donne l'espoir de siècles plus heureux.

La cinquième époque s'étend depuis l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, en 1273, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, empereur des Turcs, 1453. Elle renferme le grand schisme d'Occident, les conquêtes de Tamerlan, et

l'anéantissement complet des derniers débris de l'empire romain.

CHAPITRE II.

Invasions des Barbares.

§ I. Nations barbares.

Les diverses nations barbares qui ont envahi les contrées méridionales de l'Europe et de l'Asie peuvent se rapporter à trois familles dominantes :

1° La famille germanique ; 2° la famille Sarmate ou Slave ; 3° la famille Scythique.

Famille germanique, avec ses principales tribus.	Famille sarmate ou slave, avec ses principales tribus.	Famille scythique, avec ses principales tribus.
Alémans.	*Slaves Méridionaux.*	
Suèves ou Souabes.	Bosniens.	
Bavarois ou Boïariens.	Serviens.	
Marcomans.	Croates.	Huns ou Hiong-nou.
Quades.	Esclavons.	
Hermundures.	Dalmates.	Alains.
Gépides.	*Slaves Occidentaux*	
Goths.	*ou Venèdes.*	Bulgares.
Francs :	Poléniens.	Awares.
Saliens,	Bohémiens.	
Sicambres,	Moraves.	Hongrois ou Madgiares.
Bructères,	Poméraniens.	
Cattes,	Wilses.	Turcs.
Chamaves,	Obotrites.	
Frisons. —	Lusaciens.	Mongols ou Tartares.
Vandales.	*Slaves Septentrionaux.*	
Bourguignons.	Livoniens.	
Rugiens.	Lettons ou Lithuaniens.	
Hérules.	Anciens Prussiens.	
Saxons.		
Angles.		

§ II. Mœurs des Germains.

La famille germanique a joué le rôle le plus important et formé les établissements les plus durables. Nous ne pourrions bien comprendre l'organisation sociale que la race germanique a introduite dans ses conquêtes, sans étudier les

mœurs, qui sont la source des usages, des lois et de la forme des gouvernements. Au commencement du moyen âge, l'ancienne Germanie avait pour limites, au nord, la mer du Nord et la Baltique, en y comprenant la Chersonèse Cimbrique, aujourd'hui le Jutland, et la Scandinavie ou la Suède, la Norwège et les îles danoises; à l'est, la Vistule et les branches des Carpathes; au midi, le Danube, et le Rhin à l'occident.

Noms des tribus germaniques.—Le nom de Germains, *Germani*, *Ghern-man*, *Wehrmannen*, signifie hommes réunis, hommes armés ou guerriers; il servit, selon Tacite, à désigner la nation entière qui, dans l'origine, se nommait Teutons, *Thuiskons*[1], d'où dérive le nom moderne de *Teutsche*, peuple. Cette qualification générale était d'ailleurs rarement en usage parmi les nombreuses tribus de la Germanie. Elles se distinguaient par des noms particuliers qui se fondaient souvent dans la dénomination commune d'une grande confédération, comme celle des Chérusques, des Marcomans, des Suèves, des Alémans. Le nom de Teutons était spécialement donné à une peuplade qui habitait sur les côtes méridionales de la mer Baltique.

Classification des peuples germaniques.—Pline l'Ancien divise les Germains en cinq races : les Wandales ou Windiles, les Ingævons, les Istævons, les Hermions et les Bastarnes, comprenant les Peuciniens. Dans cette division, qui a de l'analogie avec celle de Tacite, les Wandales figurent comme une race principale, tandis qu'ils sont vraisemblablement une sous-division de la nation des Suèves, décrite avec soin par Tacite, et dont les tribus s'étendaient depuis les rives du haut Rhin et du Danube jusqu'à celles de l'Oder et aux côtes de la Baltique. Les Bourguignons, les Lombards, les Hérules, faisaient partie de la même race. Les Istævons, établis depuis les rives du bas Rhin jusqu'en Belgique, étaient subdivisés en Chamaves, Bructères, Sicambres, etc. Les Ingævons comprenaient les Saxons, les Cimbres, les Teutons, les Frisons, sur les côtes de la mer du Nord; la confédération des Chérusques, connus depuis sous le nom de Francs, celle

[1] Adelung, *Histoire primitive des Allemands*.

des Marcomans, des Cattes, des Hermundures, des Quades, qui occupaient le centre de la Germanie, appartenaient à la race des Hermions. Les Bastarnes et les Peuciniens étaient fixés sur les frontières de la Sarmatie [1] et dans le voisinage de la Dacie [2].

Habitations.—Les Germains vivaient dispersés dans les cantons, *gaue, gavi;* ils ne connaissaient d'abord ni les villes ni les villages; leurs habitations étaient isolées comme des fermes.

Longtemps après avoir répudié leurs mœurs primitives et sauvages, les peuples de l'Allemagne considéraient encore les villes comme le séjour de la servitude. Le soin des troupeaux et les travaux des champs étaient ordinairement abandonnés aux femmes et aux esclaves. La chasse et la pêche étaient l'occupation favorite des hommes libres en temps de paix. Les habitants des côtes se livraient à la piraterie; et l'influence des provinces romaines avait développé des germes d'industrie et de commerce parmi les tribus établies sur les bords du Rhin et du Danube.

Les mœurs des peuplades de la Germanie différaient selon les localités, les besoins et les relations dans lesquelles elles se trouvaient entre elles ou avec les étrangers.

Organisation politique.—Les usages et les mœurs tenaient lieu de lois écrites; tout homme libre avait le droit d'assister en armes aux assemblées de la tribu, où se discutaient les affaires d'intérêt public. Les moins importantes étaient réglées par les chefs ou anciens, *Grawe* ou *Grafen.* Dans les assemblées générales, connues depuis sous le nom de *Champ-de-Mars*, qui se tenaient à la nouvelle lune, et dans lesquelles la police s'exerçait par le ministère des prêtres, la proposition et la discussion des affaires étaient réservées aux anciens; mais la décision appartenait à toute la

[1] Les Sarmates eurent leurs premiers établissements en Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne. Ils portèrent des colonies en Europe, à l'est et au nord de la Germanie, et se fixèrent principalement au nord-est de la Vistule, dans la partie septentrionale de la Pologne moderne.

[2] La Dacie occupait à peu près les contrées où sont aujourd'hui la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie et la partie orientale de la Hongrie.

tribu, qui exprimait son approbation par le bruit des armes, et sa désapprobation par des murmures ou des hurlements. Là se réglaient les expéditions de guerre, les traités de paix et d'alliance, le partage du butin ; là se jugeaient les accusations criminelles les plus graves, et on conférait à la jeunesse le droit de porter les armes. L'élection des chefs, rois *Kœnigs*, comtes *Grafen*, ou ducs *Heerzoge*, *Heermannen* , se faisait également dans ces assemblées, et était soumise à la sanction de tous les hommes libres de la nation. L'autorité des ducs, illimitée durant la guerre, finissait souvent avec elle. Dans le choix des ducs, dit Tacite, on avait égard plutôt à la valeur qu'à la naissance. L'organisation politique des peuples germains offre ainsi des éléments de démocratie, d'aristocratie et de monarchie.

Castes.—Les hommes qui composaient les sociétés barbares se divisaient généralement en hommes libres et en esclaves. La subdivision des premiers, en nobles, hommes libres ordinaires, et affranchis, qui a été admise par plusieurs auteurs, est vraisemblable sans être prouvée. Les esclaves provenaient, ou de prisonniers de guerre, ou d'hommes qui avaient perdu la liberté au jeu du dé, auquel les Germains se livraient avec une grande passion. Les esclaves étaient astreints à cultiver les terres de leurs maîtres, auxquels ils fournissaient une certaine quantité de blé, de bétail ou d'étoffes. Il est aussi question d'une autre classe d'hommes *servants*, espèce de vassaux ou de colons qui demeuraient sur les terres des hommes libres, jouissant de la liberté personnelle, et tenus seulement à payer une redevance, ou à rendre quelque service à leurs maîtres; ils faisaient partie de la tribu, et avaient le droit d'assister aux assemblées générales.

Royauté.—Quoique la liberté personnelle et l'égalité des droits puissent être considérées comme les principes fondamentaux de l'organisation sociale des tribus de la Germanie, on rencontre pourtant la royauté parmi elles. Ces paroles de Tacite : « Les rois sont choisis dans la noblesse, les ducs parmi les plus courageux », nous portent à croire que la royauté barbare reposait à la fois sur l'élection et sur l'hérédité. Le principe de l'élection se trouve dans l'usage d'éle-

ver les rois sur le pavois, qui rappelait le consentement de la tribu au choix des notables, quoiqu'on reconnût le droit de succession aux membres d'une famille qui comptait parmi ses ancêtres un homme digne de la royauté. Telle fut la nature du droit héréditaire de la famille des Mérovingiens, chez les Francs; des Balthes, chez les Wisigoths; des Amales, chez les Ostrogoths; et des Agilolfingiens, chez les Bavarois.

Le pouvoir royal était limité par l'intervention de l'assemblée nationale. Le prince, quelle que fût la considération dont il jouissait dans la tribu, et quoiqu'il se distinguât des simples guerriers par la longueur de sa chevelure, n'avait pas plus de droit au butin que tout autre homme libre de la tribu; et, s'il en obtenait une plus grande part, ce n'était que du consentement de ses compagnons d'armes. La royauté, faible en elle-même, ne puisait de force que dans le caractère de celui qui en était revêtu.

Confédérations.—Les tribus des peuples germaniques formaient souvent des confédérations pour la défense commune, quelquefois aussi pour l'attaque; la confédération se donnait un chef, un duc choisi parmi les plus braves. L'autorité de ces ducs grandissait en raison de leur valeur. « Ils commandaient, dit Tacite, plutôt par l'exemple que par la puissance; s'ils étaient vaillants, s'ils se distinguaient, s'ils combattaient au premier rang, l'admiration faisait leur dignité. » Les confédérations composées d'un certain nombre de tribus étaient communément désignées par le nom de *Manney*, association d'hommes ou de guerriers. Ces associations, selon les conditions sous lesquelles elles étaient formées, ou selon le but qu'elles avaient à atteindre, étaient qualifiées de *Werhrmaney* ou *Germanie*, association pour la défense; d'*Allemaney*, association de tous les hommes; de *Marcomaney*, association de la frontière.

Association, fraternité d'armes.—Outre ces confédérations générales composées de diverses tribus, il existait, chez les peuples de la Germanie, une autre espèce d'association ou de fraternité d'armes, plus indépendante et plus active que la confédération ordinaire; elle se formait de jeunes guerriers qui attachaient leurs destinées à celle d'un chef qu'eux-

mêmes s'étaient donné, ou qui s'était offert à eux. Ces jeunes hommes, que Tacite appelle *compagnons*, *comites*, et que César désigne par le nom de *suivants*, *ambacti*, ou de clients, et qu'on nomme aussi *antrustions*, *leudes* ou *fidèles*, partageaient les périls et la gloire de leur chef. C'était un devoir sacré pour eux de défendre leur duc ou de mourir avec lui; c'était une infamie de lui survivre après la bataille. Les chefs combattaient pour la victoire, les compagnons pour leur chef, qui était obligé de fournir à sa suite des vivres, des chevaux et des armes; sa renommée s'étendait avec ses succès. Souvent les nations voisines venaient se ranger sous sa bannière victorieuse. Quelquefois le titre de roi devenait la récompense des exploits d'un tel guerrier. Il arrivait aussi que ces associations armées se mettaient au service d'une autre tribu ou d'une confédération. L'organisation de ces petites sociétés guerrières nous offre le premier type de la féodalité.

Juridiction.—La juridiction était ou domestique ou publique; la première s'exerçait par le père de famille sur ses enfants et sur ceux qui étaient dans sa dépendance, la seconde appartenait à toute la tribu sur ses membres. La justice était rendue soit par l'assemblée générale, soit dans les cantons, *gavi*, *gaue*, par le comte *Graf*, assisté de ses assesseurs. Les hommes libres de la tribu étaient jugés par leurs *pairs*, c'est-à-dire par leurs égaux. L'origine des *ordales* ou des jugements de Dieu, en usage chez quelques peuples de la Germanie, paraît remonter à une haute antiquité.

Système pénal.—Les crimes qui portaient atteinte aux droits et à l'honneur de toute la tribu, tels que la trahison, la désertion, la lâcheté, étaient seuls punis de mort. Ordinairement la sentence prononcée par l'assemblée générale était exécutée par le prêtre, organe de la Divinité. Les offenses privées donnaient lieu à la vengeance de famille ou au droit du talion; ou elles étaient rachetées par des amendes au profit de l'offensé et de sa famille, ou au profit du roi et de la tribu.

Vertus sociales.—L'hospitalité était une vertu commune à tous les peuples de la Germanie; ils la pratiquaient avec le plus noble désintéressement entre eux et à l'égard des étran-

gers. La probité, la bonne foi, l'horreur du mensonge, le courage, l'amour de la patrie et de la liberté, l'association de tous contre l'agression étrangère, composaient le code moral et politique de ces nations dans leur primitive organisation. Si les tribus, rapprochées des frontières de l'empire romain, se ressentaient de l'influence pernicieuse des mœurs dépravées de leurs voisins, elles éprouvaient aussi l'effet salutaire de la civilisation romaine.

Religion.—Nous ne possédons que des notions incomplètes sur la religion des Germains, et nous les devons aux récits de César et de Tacite, ainsi qu'aux traditions que nous puisons dans l'*Edda*. Le culte de ces peuples s'adressait aux astres, à la terre, au feu et à d'autres objets de la nature.

Ils n'avaient ni temples, ni idoles; car la fameuse *Irmensoeule* n'était qu'un trophée érigé en l'honneur de la victoire de Teutobourg. Quelques tribus adoraient un dieu suprême sous le nom de *God*, *Allvater* ou *Wodan*, qu'elles révéraient mystérieusement dans des bois sacrés. D'autres rendaient un culte à *Tor*, dieu du tonnerre, ou à *Freya*, déesse de la beauté. Le culte sanglant d'*Odin*, d'origine scandinave, paraît avoir remplacé chez beaucoup de peuples, et principalement chez les Saxons, la religion plus douce de *Hertha*, déesse de la terre, longtemps pratiquée par les habitants des côtes de la Baltique. L'espérance d'une vie à venir se révèle, chez ces peuples, dans l'idée d'un paradis, connu sous le nom de *Walhal*, où les guerriers morts en combattant venaient s'asseoir au festin des dieux, et se livraient de nouveaux combats.

Les oracles et l'art de la divination jouissaient d'un grand crédit parmi les Germains. Le culte primitif de ces nations a subi diverses modifications, principalement chez les peuplades limitrophes de la Gaule, des provinces romaines et esclavonnes, par l'introduction de divinités étrangères et d'une idolâtrie qu'elles ignoraient auparavant.

L'ancien culte disparut entièrement dans ces contrées, lors de l'établissement du christianisme [1].

[1] A part les notes et quelques légers changements dans le style, dans les titres et la disposition des articles, tout ce qui regarde les mœurs des Germains est dû aux savantes recherches de M. Henri Engelhardt.

Les Barbares, en devenant chrétiens, ne puisèrent pas tous la foi à une source également pure. Les uns, tels que les Francs, suivirent la foi consacrée par le concile de Nicée ; les autres, tels que les Bourguignons et les Goths, s'attachèrent aux erreurs d'Arius. Dans la suite, les Wisigoths se convertirent; mais les Ostrogoths persistèrent dans leur hérésie jusqu'à leur destruction.

§ III. — Principales invasions.

LES PRINCIPAUX PEUPLES BARBARES ET LEURS CHEFS. — 5e SIÈCLE.

Wisigoths.	— Alaric.
Suèves.	— Radagaise, puis Hermanric.
Vandales.	— Gondéric, puis Genséric.
Bourguignons.	— Gondicaire.
Alains.	— Respendial.
Francs.	— Pharamond.
Huns.	— Attila.
Hérules.	— Odoacre.

Les deux empires furent envahis à la même époque : les Barbares ne démembrèrent et ne détruisirent au cinquième siècle que celui d'Occident, vers lequel leur marche était en quelque sorte tracée. Après avoir passé le Danube, ils trouvaient à leur gauche le Bosphore, Constantinople et toutes les forces de l'empire d'Orient qui les arrêtaient : ils se tournaient alors à main droite, du côté de l'Illyrie [1], et se poussaient vers l'Occident. « Il se fit un reflux de nations et un transport de peuples de ce côté-là. Les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refoulait vers l'Europe [2]. »

Avant que ces grands courants de peuples fussent établis, plusieurs barbares étaient déjà parvenus aux premières dignités des armées romaines, et, dans leurs postes élevés, servaient de point de mire à l'aventureuse ambition de leurs tribus. Vers la fin du quatrième siècle, le Goth [3] Rufin, tuteur

[1] La Croatie, la Bosnie, la Dalmatie et la basse Albanie.

[2] MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains*, chap. XIX.

[3] Les Goths habitaient originairement le nord de l'Europe aux environs de la mer Baltique ; c'est de là qu'ils s'avancèrent vers le Pont-Euxin, aujourd'hui la *mer Noire*, où ils séjournèrent quelque

d'Arcadius, et le Vandale[1] Stilicon, tuteur d'Honorius, étaient les véritables empereurs. Egaux en ambition, ils différaient en génie : Stilicon était un grand homme, Rufin n'était que cruel et odieux.

Les Goths furent les premiers qui s'établirent dans l'empire romain.

ALARIC.—Alaric, un des chefs wisigoths, appelé secrètement par Rufin, ravage la Thrace, la Macédoine, pénètre jusque dans le Péloponèse ; Stilicon le poursuit ; mais l'empereur, trompé par Rufin, rappelle les troupes de l'armée d'Orient, qui s'étaient jointes à celles d'Honorius. Stilicon retourne en Italie ; Arcadius, traitant avec Alaric, lui accorde la dignité de maître de la milice dans la préfecture d'Illyrie. Peu après le barbare est proclamé roi par les troupes. Rufin reçoit le châtiment de sa trahison de la main d'un Goth, nommé Gaïnas, qui avait ramené l'armée d'Arcadius à Constantinople. Eutrope succède à son pouvoir—396.—Trois ans après, il est immolé à l'ambition de Gaïnas, qui périt lui-même en Thrace de la main d'Uldès, roi des Huns—400.

Stilicon, dont Honorius avait successivement épousé les deux filles[2], défend l'empire d'Occident partout où il est menacé. Une première invasion d'Alaric en Italie est sans résultat, grâce à l'habileté du général romain qui, dans une seconde invasion, en 403, remporta deux grandes victoires sur le barbare à Pollentia et à Vérone. Radagaise fond ensuite sur l'Italie à la tête d'une nombreuse armée de Suèves[3]. Stilicon combat encore pour l'empire. Les Suèves sont écra-

temps. On les distingua, selon leur position, en *Ostrogoths* ou Goths de l'est, ce sont ceux qui fondèrent leur puissance en Italie, sous Théodoric, — et en *Wisigoths* ou Goths de l'ouest ; ceux-ci se répandirent dans les Gaules et en Espagne, où ils fondèrent divers États.

[1] Les Vandales habitèrent d'abord, sous le nom de *Vindili*, vers le cours supérieur de l'Elbe et se répandirent ensuite dans la Pannonie, — contrée formant aujourd'hui une partie de la basse Autriche et de la Hongrie, — dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, enfin dans l'Afrique où Bélisaire anéantit leur puissance.

[2] *Marie*, fille aînée de Stilicon, n'était pas encore nubile lorsque Honorius l'épousa ; elle mourut l'an 404 ou 405. Sa sœur *Œmilia-Materna-Hermatia* épousa ensuite Honorius ; mais elle fut répudiée, peu de temps après la mort de son père.

[3] *Suèves*. — Peuples germains qui s'étendaient depuis l'Elbe jusqu'à la mer Baltique.

sés. Radagaise est pris et décapité. On vend les prisonniers comme de vils animaux, une pièce d'or par tête [1].

Le grand général qui a sauvé l'Occident devient traître à son tour. Apprenant que l'empereur est instruit de ses projets, il se réfugie dans une église de Ravenne, ville sur les bords de l'Adriatique où Honorius, se croyant plus en sûreté contre les barbares, avait transporté le siége de l'empire. Stilicon a la tête tranchée.—Le plus puissant rempart de l'Occident est tombé. Bientôt les Suèves, les Alains [2], les Vandales [3], s'emparent de l'Espagne ; les Vandales choisissent d'abord la Galice, et ensuite la Bétique ; les Alains, la Lusitanie [4], et les Suèves, la Galice. Condéric est le premier roi des Vandales ; Hermanric commande les Suèves ; Respendial les Alains.

Alaric assiége deux fois Rome, en 409. Des lâchetés, des impostures, de la mauvaise foi, telles furent les armes qu'on employa pour lui faire lever le siége et l'engager à quitter l'Italie [5]. Tant de perfidies allument son courroux ; il marche de nouveau sur Rome : *Je ne puis m'arrêter,* répond-il à un ermite qui cherchait à le retenir, *quelqu'un me presse et me pousse à saccager Rome.* Et, quand on lui parle de la multitude qu'il va combattre, l'homme de la ruine murmure sourdement : *L'herbe serrée se fauche mieux*, et il se rend maître de la ville des Césars, le 24 août 410. Il se venge comme un barbare et impose aux Romains les plus dures conditions. « Que nous laisserez-vous donc ? » lui dirent les députés.—« La vie! » répondit-il fièrement. Rome [6], après avoir été, durant un long siége, en proie aux tourments de la faim, lui fut livrée à la faveur des ténèbres. Ses soldats y entrèrent comme des vainqueurs irrités, le fer et la flamme à la main. Ils immolèrent la plus grande partie des habitants, sans distinction d'âge

[1] Voir OROSE.

[2] *Alains.* — Peuples de la Sarmatie d'Asie qui habitaient près du Caucase.

[3] *Vandales.* — Peuple germain qui habitait vers le cours supérieur de l'Elbe.

[4] Aujourd'hui le Portugal et une partie de l'Estramadure espagnole et de la province de Léon.

[5] Voyez l'*Histoire romaine* de M. V. Boreau.

[6] *Historia Gothorum, Vandalorum, Suevorum,* par saint ISIDORE, évêque de Séville, en 636.

ni de sexe ; les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul sauvèrent le reste. Au pillage meurtrier se joignit le feu dévastateur. Le fracas des maisons dévorées par l'incendie, les insultes des vainqueurs, les cris lamentables des vaincus, la confusion des mourants torturés par la flamme, écrasés par les ruines, tout cela présentait un spectacle affreux. Un orage éclate de toutes parts et augmente le ravage. Les Goths, armés du glaive et poussant des cris terribles, semblaient des esprits infernaux à la lueur des éclairs.

La religion chrétienne, grâce à la protection spéciale de son divin fondateur, fut respectée des barbares. Une nouvelle Rome surgissait du milieu des décombres de l'ancienne, brillante de jeunesse, de gloire et d'immortalité. Les Goths la saluèrent de leurs acclamations ; ils transportèrent eux-mêmes dans l'église de Saint-Pierre les vases précieux qui lui appartenaient. Les chrétiens, quoique consternés des horreurs de la dévastation, accoururent cependant de tous côtés, et entonnèrent avec les vainqueurs des hymnes à la gloire du Dieu des armées, *qui renverse et élève à son gré les trônes et les empires.*

Alaric humilie et saccage Rome, fait ce qu'il lui plaît en Italie, et, lorsqu'il est sur le point de se rendre en Afrique, où il a résolu de s'établir avec son peuple, la mort le surprend et délivre l'empire de son plus redoutable ennemi. Il mourut sur les bords du Basiento dans la Calabre. On éleva des digues ; une fosse fut creusée dans le lit du fleuve, et les Wisigoths y déposèrent le corps de leur chef, renfermé dans trois cercueils, un d'or, un autre d'argent, un troisième de plomb. Pour que le secret de ce tombeau sous un fleuve ne fût jamais violé, les ouvriers furent égorgés, les digues rompues, et le fleuve reprit son cours, 410.

Espagne, Grande-Bretagne et Gaule au temps des invasions. —Tandis que l'empereur Honorius demeurait dans une honteuse inaction, de grandes invasions démembrèrent ses États. Les Wisigoths, sous Ataulphe, successeur d'Alaric et beau-frère de l'empereur par son mariage avec Placidie, fille du grand Théodose, occupèrent les provinces de l'Espagne et de la Gaule, limitrophes des Pyrénées.

La Grande-Bretagne, vers l'an 400, secoue le joug des Romains, dont elle avait imploré vainement le secours, reprend

son indépendance et chasse momentanément les Pictes et les Écossais, tribus calédoniennes qui la ravageaient.

Ce fut en 420, vers la fin du règne d'Honorius, que les Francs s'établirent sur la Meuse, aux environs de Tongres, sous la conduite de leur chef Pharamond. C'est ce peuple énergique qui, quelques années après, devait s'emparer des Gaules et fonder la monarchie française, sous Clovis, son cinquième roi.

Les Burgundes ou Bourguignons[1] s'étaient déjà établis, 407[2], sous leur roi Gondicaire, dans une partie des Gaules.

Attila. — Les peuplades errantes du Nord cherchaient à s'établir çà et là dans les provinces morcelées de l'empire mourant, lorsqu'elles furent elles-mêmes entraînées par des sauvages qui n'avaient, pour ainsi dire, que l'instinct des bêtes féroces. Les *Huns* ou *Hiong-Nou*, originaires du grand plateau du nord de l'Asie, après avoir rendu tributaires les Chinois, qui, plus tard, s'affranchirent de leur domination, furent rejetés des steppes de la Tartarie par la famine, par les guerres intestines, et par la main de la Providence. En se précipitant sur le monde romain, ils abusent si horriblement de leurs victoires que tout tremble à leur nom.

Ils étaient d'une telle difformité, qu'on les comparait à ces idoles que les peuples sauvages se forment avec des morceaux de bois grossièrement taillés[3]. Ils n'habitaient que des tentes, et nommaient les cités *des prisons de pierres* ou *des sépulcres*. N'ayant ni meubles, ni villes préférées, le monde était leur patrie : *l'étoile tombe, la terre tremble, je suis le marteau de l'univers*, disait Attila, leur chef, qui s'enorgueillissait du nom de *Fléau de Dieu*.

Ses ravages s'étendent d'orient en occident. L'herbe semble se dessécher sous les pas de son coursier. Il passe comme la foudre qui ébranle et ravage le monde. Sa démarche et sa stature épouvantable, son teint noirâtre, son nez large, ses sourcils épais, ses yeux petits, creux, étincelants, sa tête

[1] Peuple germain qui était situé entre la Vistule et l'Oder.

[2] ZCHOEPFLIN, — *De Burgundiâ cis et transjuranâ*, in commentationibus historicis et criticis.

[3] JORNANDÈS, *De Gothorum origine et rebus gestis*, CA, 34-43.

énorme, tout en lui inspirait l'effroi et semblait indiquer une mission extraordinaire.

Ce féroce conquérant, à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, traverse les campagnes arrosées par le Danube, met tout à feu et à sang, passe dans la Gaule, saccage Tongres, Reims, Arras, et désole tout sur sa route; mais il épargne Troyes, à la recommandation de saint Loup, n'ose entrer à Lutèce, aujourd'hui Paris, d'où il est repoussé par les prières d'une sainte bergère, nommée Geneviève, et fond sur Orléans dont il commence le siége. Les habitants, soutenus par les exhortations de saint Aignan, leur évêque, se défendent avec courage. Pressés de plus en plus, ils n'espèrent que dans le secours d'en haut, lorsque Aétius, général des Romains dans les Gaules, s'avance avec ses troupes et les armées combinées de Théodoric, roi des Wisigoths, et de Mérovée, roi des Francs. Attila éprouve un échec, lève le siége, et furieux retourne sur ses pas. Aétius, Théodoric et Mérovée se mettent à sa poursuite et l'atteignent dans les vastes plaines catalauniques [1]. Deux armées, les plus nombreuses et les plus formidables qui eussent encore paru, allaient en venir aux mains. La barbarie et la civilisation étaient en présence, et les armes allaient décider du sort de l'Europe, de la ruine ou du salut de l'empire. Le choc fut horrible et digne des combattants. Les Wisigoths, irrités de la mort de leur roi Théodoric, enfoncèrent l'aile gauche des Huns; et, aidés des Francs et des Romains, ils les attaquèrent avec tant de force et de rapidité, qu'Attila fut sur le point d'y perdre la vie. Saisi d'épouvante pour la première fois, le *fléau de Dieu* s'éloigne des plaines qu'il a dévastées, abandonne à ses ennemis le champ de bataille couvert de cent quatre-vingt mille morts, laisse pour un an respirer le monde, et rentre dans ses Etats étonnés d'un si prompt retour, 451 [2].

Suite d'Attila. — Fondation de Venise. — Attila, après un an de repos, rentra dans la carrière de sang qu'il s'était tracée, et, terrible dans sa vengeance, se jeta sur l'Italie, dont il ravagea la partie septentrionale. Les habitants effrayés, surtout ceux de Padoue, s'enfuirent et peuplèrent les îles de

[1] Plaines de Châlons-sur-Marne.
[2] Fessler, *Lebensbeschreibung Attillas.*

la mer Adriatique ; alors la superbe Venise naquit et s'éleva du milieu des flots[1].

Ce torrent, auquel toutes les forces humaines ne pouvaient résister, fut arrêté par un seul homme. Le pape saint Léon, soutenu par un pouvoir céleste, le subjugua. Sa figure vénérable, son air majestueux, ses paroles pleines à la fois d'onction et d'autorité, étonnèrent ce roi barbare. Il le reconnut pour le ministre du Très-Haut. Le tigre s'inclina, se soumit comme l'agneau, et, croyant sans doute voir le glaive de l'ange exterminateur suspendu sur sa tête, il se laissa toucher par le saint pontife, et retourna dans son royaume, où il mourut à la suite d'une orgie, 454.

Aétius ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Valentinien, successeur d'Honorius, était persuadé que ce général voulait s'emparer du trône. Aétius reçoit l'ordre de se rendre au palais. A peine est-il entré, que l'empereur, sans lui adresser la parole, et comme un brigand, lui plonge son épée dans la poitrine. Ce prince stupide, qui n'avait d'énergie que pour le crime, se priva ainsi du seul rempart qui pouvait arrêter l'invasion, et périt de la même manière qu'il avait fait périr les autres. Pétrone-Maxime, dont il avait outragé la femme, le fit tuer au milieu de Rome, le 17 mars 455, et se mit à sa place. Ayant épousé Eudoxie, femme de Valentinien, il eut l'audace de lui avouer qu'il avait fait tuer l'empereur. La vengeance fait oublier à Eudoxie ce qu'elle doit à sa patrie. Elle engage le roi des Vandales à passer en Italie[2]. Genséric entre à Rome le 12 juin. Le peuple assomme Maxime à coups de pierres et le coupe par morceaux. Les Vandales détruisirent la plus grande partie des beaux monuments de Rome, et traînèrent en captivité Eudoxie, Placidie sa fille, et plusieurs milliers de citoyens ; la grande ville ne fut bientôt plus qu'un grand désert, et l'Afrique s'enrichit des dépouilles de Rome[3].

[1] DEGUIGNES, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des Tartares.*

[2] PROCOPIUS, *De bello Vandalico.*—MANNERT, *Geschichte der Vandalen.*

[3] Voyez l'*Histoire romaine* de M. Victor Boreau.

Odoacre.— L'empire des Huns est divisé. Les Hérules[1] viennent bientôt à leur tour fondre sur l'Italie. Le dernier empereur romain est au pouvoir de leur chef Odoacre.

Après avoir arraché de la pourpre romaine Romulus-Augustus, surnommé Augustule par mépris, ou à cause de sa trop grande jeunesse, Odoacre lui accorda une pension de 6,000 pièces d'or, et le fit conduire à l'ancienne *villa* de Lucullus, située sur le promontoire de Misène. Ainsi le premier roi d'Italie faisait, en quelque sorte, l'aumône au dernier empereur romain, et lui donnait pour prison la maison où fut portée la dépouille des Cimbres, premiers barbares du Septentrion qui menacèrent le Capitole. Cette *villa* avait d'abord appartenu à Cornélie, mère des Gracques, qui y commença l'éducation républicaine de ses fils ; ensuite à Marius, qui la décora de ses trophées et du produit de ses proscriptions; à Lucullus, qui y donna ses fêtes et ses banquets splendides; puis, après avoir servi de lieu d'exil à Augustule, dont l'histoire ne cite que le nom et la beauté, elle fut changée en église, et les reliques de saint Séverin remplacèrent tant de grandeurs évanouies.

Abaissons ici nos faibles lumières devant l'immutabilité des décrets éternels et la vicissitude des choses humaines! Dieu seul est immuable, et, dit Bossuet, « tout le long enchaînement des causes particulières qui font et qui défont les empires dépend des ordres secrets de sa divine providence. Du plus haut des cieux, il tient les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs dans sa main. Tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il des conquérants? Il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il des législateurs? Il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit. Il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la

[1] *Hérules.* — Nation gothique de la Scandinavie, qui vint se fixer sur les côtes méridionales de la mer Baltique.

confond par elle-même ; elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce, par ce moyen, ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. »

Ce système providentiel de Bossuet, le seul vrai, le seul juste, ne doit pas être perdu de vue par les élèves pendant le cours de cette histoire, où l'action de l'homme de génie se fait bien sentir de loin en loin, mais où l'on voit bien plus clairement encore l'action de la Providence, qui envoie l'homme de génie en son temps, comme un ange exterminateur ou comme un missionnaire armé du glaive ou de la parole.

Les gloires de l'empire romain, ternies depuis longtemps, s'étaient complétement éteintes en Occident avec le faible Augustule ; cependant Rome conservait encore ses aigles, et donnait le vain titre de roi à Syagrius, fils d'Egidius, son chef. Plusieurs entreprises, faites pour reconquérir la puissance qui s'échappait de ses mains, n'eurent d'autre résultat que de montrer la décrépitude de ses armes si longtemps victorieuses. Usée par ses propres conquêtes, par ses vices et sa mollesse, elle opposait une vaine résistance aux barbares qui l'envahissaient de toutes parts, et qui étaient alors à l'apogée de leur vigueur et de leur ambition. Rome alla toujours s'humiliant, toujours s'abaissant, jusqu'à ce qu'elle se réveillât à la voix puissante de ses pontifes et de Charlemagne, pour être encore la reine du monde par la double force du génie et de la religion.

Dans l'année même où disparut l'empire romain, 476, six peuples différents habitaient la Gaule.

Les Francs au nord, qui n'attendaient que le moment d'augmenter leurs conquêtes, les Romains auprès d'eux, les Bretons à l'ouest, les Allemands et les Bourguignons à l'est, et les Wisigoths au sud. Ces derniers étaient les plus puissants.

Dès l'an 420, chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, les Romains, pour fuir les barbares de l'Europe, se réfugiaient en Asie, en Afrique ; mais partout ils rencontraient des peuplades dévastatrices, de nouveaux ennemis, et la terre entière semblait être pour

eux un parc où, comme des animaux féroces, ils étaient traqués sans pitié [1].

Saint Jérôme, qui oubliait à Bethléem, près du berceau de son divin Maître, les hommes et leurs passions, offrait à quelques-uns de ces malheureux fugitifs les consolations de son ministère apostolique, et les engageait à la résignation par le spectacle de l'humilité du Sauveur et celui de ses propres austérités. Les prophéties d'Ézéchiel servaient de texte à ses pieux entretiens ; et, lorsque le vertueux solitaire appliquait à Rome les paroles du prophète sur les ruines de Tyr et de Jérusalem : *Ils passeront d'un pays à un autre et seront emmenés captifs*, il détournait la tête et pleurait amèrement sur le sort de ses hôtes.

Les lieux les plus sacrés n'étaient déjà plus un asile assuré. Une horde de barbares descendus des montages se précipita comme une avalanche sur les provinces les plus cultivées, les plus fertiles; et sous les coups de ces dévastateurs, elles ne devinrent bientôt plus qu'un désert immense. « La Thébaïde même manqua à ses pieux solitaires. » Les religieux du Sinaï furent massacrés, et saint Jérôme n'échappa que par miracle à la férocité de ces tribus errantes, qui finirent par ne laisser après elles que ruines et désolation. Saint Jérôme mourut l'année où les Francs s'établirent dans les Gaules ; il fut appelé *le maître*, *le docteur des chrétiens*, *la lumière du monde* : grands noms, mais encore inférieurs à son mérite [2].

Quand l'univers, ébranlé par la chute du colosse romain, se fut reposé, quand les cris des victimes eurent cessé, que les flammes des villes incendiées furent éteintes, alors sortirent de ces ruines des hommes nouveaux qui, tenant d'une main la croix, de l'autre l'Évangile, devaient, à l'aide de la morale douce et pure du catholicisme, reconstruire la société, et rallier tous les peuples sous leurs étendards.

[1] Les principales idées qui terminent ce chapitre ont été puisées dans les *Études historiques* de M. de Chateaubriand.

[2] PHILIPPE BRIETIUS, *Annales mundi*, 4e vol.

PREMIÈRE ÉPOQUE

DE

L'histoire générale des temps du Moyen Age, depuis la chute de l'empire romain d'Occident — 476 — jusqu'à l'hégire de Mahomet — 622.

CHAPITRE XII.

ROYAUME D'ITALIE. — DE 476 A 555.

HÉRULES.

476-493. — Odoacre.

OSTROGOTHS.

493-526................Théodoric.
526-534................Athalaric.
534-536................Théodat.
536-540................Vitigès.
540-541................Ildebald.
541 — ....Eurarie.
541-552................Totila.
552-593................Téias.

Fin du royaume des Ostrogoths, soixante ans après la prise de Ravenne par Théodoric.

§ Ier. Odoacre et Théodoric.

L'Italie reçut pour maître Odoacre, roi des Hérules; Zénon, sixième empereur d'Orient, conféra au vainqueur d'Augustule les titres de patrice [1] et de roi.

Odoacre, aussi plein de tolérance et de justice que de prudence et d'humanité, avait les qualités nécessaires pour se maintenir à la place que la Providence venait de lui marquer. Il était arien, mais sans animosité contre les orthodoxes; il n'exerça aucune persécution, pendant son court passage sur le trône d'Occident.

[1] *Patrice.*—Mot qui vient du latin *pater*, père, titre d'une dignité introduite sous Constantin. Elle donnait à celui qui en était revêtu, le premier rang dans l'empire après les Césars.

L'empire des Rugiens[1], 487, était venu agrandir celui dont il était l'usurpateur; et le puissant appui que semblait lui promettre l'amitié d'Euric, roi des Wisigoths, le laissait en repos sur la conservation de sa conquête. Malheureusement telles n'étaient pas les destinées qui l'attendaient : c'était en des mains plus habiles que devaient tomber encore ces faibles débris de la splendeur romaine.

Théodoric.—Le jeune Théodoric, fils de Théodemir, roi des Ostrogoths, avait été élevé à Constantinople, où son père l'avait envoyé comme otage d'un traité qu'il venait de conclure avec Léon de Thrace. Théodoric se forma, bien jeune encore, aux habitudes polies et studieuses de cette cour brillante, y puisa une connaissance entière des lois, des coutumes et des mœurs qui régissaient les Romains, les adopta sans s'abaisser à leur mollesse ni contracter leurs vices, et devint l'un des hommes les plus civilisés de ce siècle barbare. De bonne heure il procéda, par la défaite des Sarmates, au titre de grand que lui donna la postérité, fit trembler Byzance au bruit de ses exploits, et, la mort de son père l'ayant rendu chef des Ostrogoths, il se disposa à y porter ses armes.

L'empereur Zénon, qu'on avait chassé du trône, et qui venait d'y remonter en 478, s'effraya des projets de Théodoric, et tâcha de l'en détourner par ces hochets de luxe et de grandeur qui plaisent même aux hommes d'une haute raison. Il l'honora du titre de patrice, de la dignité consulaire; sa statue équestre orna l'hippodrome, et le nouveau consul ne songea plus à combattre sa nouvelle patrie; mais rien ne suffisait aux exigences des Ostrogoths, et Zénon, pour se délivrer d'alliés si turbulents, leur montra l'Italie comme une proie dont ils devaient chercher à s'emparer pour le bien de tous, et, après avoir stipulé qu'il en serait toujours suzerain, il chargea Théodoric d'en dépouiller Odoacre, et de la gouverner comme une portion de l'empire[2].

Ostrogoths en Italie.—Assassinat d'Odoacre, 493.—*Presque aussi nombreux que les étoiles du ciel ou les sables de l'Océan,*

[1] *Rugiens.*—Peuple germain sur la côte de la mer Baltique et vers l'embouchure de l'Oder, aujourd'hui partie de la Prusse. L'île de Rugen en a pris son nom.
[2] JORNANDÈS.—*De Gothorum origine,* etc.

les Ostrogoths se lèvent en masse. Les mères prennent leurs enfants sur leurs bras; des chariots, des maisons mobiles portent les instruments du labourage, les pierres à écraser le froment; et tout marche vers l'Italie dont on regarde la prise comme assurée, et le pillage comme une récompense de la victoire. Ils ne connaissent déjà plus d'autre patrie que la riche contrée qu'ils vont conquérir [1].

Après avoir franchi les Alpes Juliennes, les Ostrogoths rencontrèrent les soldats d'Odoacre, confédération de barbares qui défendirent mollement les intérêts de leur roi. Théodoric, vainqueur deux fois, prend l'Istrie, la Vénétie; mais la Ligurie [2] résiste, et le lieutenant d'Odoacre le fatigue tellement par des attaques partielles, qu'il est obligé d'aller passer l'hiver à Pavie. La défection d'Euric, roi des Wisigoths, relève le courage de Théodoric; celui-ci reprend les armes une troisième fois, et combat avec succès près de l'Adige; « il enrichit ses ondes de cadavres, et l'Adige, le plus beau des fleuves, dit Ennodius, emporte à la mer les souillures de l'Italie, sans rien perdre de la pureté de ses eaux. »

Cette bataille décida du sort d'Odoacre. Tandis que ce prince, forcé de fuir devant son vainqueur, et repoussé de Rome, se jetait dans Ravenne, ville très-fortifiée, située au milieu des marais, et défendue par une garnison de vingt mille hommes, Théodoric prenait Rome, et le Vandale Thrasimond lui cédait la Sicile.

Après un siége de trois ans, le malheureux Odoacre, en proie à la disette la plus affreuse, se rend à Théodoric, à condition que les deux rivaux partageront le pouvoir en Italie; mais le roi des Ostrogoths, sur des soupçons de perfidie réels ou supposés, ternit sa victoire par l'acte d'un barbare, et fait égorger Odoacre au milieu d'un festin. Ainsi périt, après dix-sept ans de règne, celui qui, en anéantissant le nom romain, avait changé la face du monde entier, 493.

Politique et gouvernement de Théodoric.—Théodoric, devenu maître de Ravenne par l'assassinat d'Odoacre, choisit cette ville pour lieu de sa résidence, revêt la pourpre impé-

[1] ENNODIUS, *Panégyrique*.

[2] Duché de *Gênes*, au sud du *Piémont*, au nord-ouest de la *Toscane*.

riale, et se rend à Rome où le sénat et le peuple le reçoivent comme un libérateur[1]. Il rétablit les droits, les charges, les priviléges, et l'on aurait dit que, à sa voix, la grande ville allait renaître de ses cendres ; mais c'était un éclair qui traversait les ténèbres. Rome profane était anéantie pour toujours, et le christianisme seul pouvait la reconstruire sur des bases plus durables.

Théodoric s'attacha par des alliances tous les petits rois voisins ; il maria sa fille *Ostrogothe* au roi de Bourgogne, Sigismond ; une autre fille, *Théodocote,* à Alaric II, roi des Wisigoths ; sa petite-fille *Amalberge* à Hermanfried, roi des Thuringiens ; sa sœur *Amalafrède* à Thrasimond, roi des Vandales ; et, pour s'assurer un soutien dans l'occasion, il avait lui-même épousé *Audeflède*, sœur de Clovis, roi des Francs. Quand Alaric II périt à la bataille de Vouillé, Théodoric prit sous sa tutelle son petit-fils Amalaric, et gouverna les Wisigoths jusqu'à la majorité de ce jeune prince.

Théodoric déclara que l'Italie était unie à l'empire et ne faisait qu'un corps avec lui ; que ce corps n'avait qu'une pensée et qu'une volonté ; que le gouvernement de Byzance était son modèle, le modèle le plus parfait. Par ces adroites flatteries, il captiva la bienveillance de l'empereur Anastase Ier qui lui accorda toutes les prérogatives que réclamait son nouveau rang.

Habile à saisir les moyens propres à entraîner l'admiration, le roi des Ostrogoths décora son nouveau gouvernement de tout cet éclat de dignités impériales dont Constantin s'était paré, selon les usages de l'Orient. Le sénat, redevenu le premier ordre de l'Etat, *la réunion des faisceaux*, *la fleur du genre humain*, approuvait toujours à Rome les décisions que Théodoric avait prises à Ravenne. Ce prince semblait être un vrai descendant de Romulus et l'héritier de sa puissance[2].

Les lois romaines conservèrent toute leur force. Théodoric n'en fit pas de nouvelles, et les Ostrogoths eux-mêmes y furent soumis, à la faveur de quelques modifications qu'on appela *l'Édit de Théodoric.*

[1] CASSIODORE, *Variarum epistolarum,* LIV, 12.
[2] SARTORIUS, *Essai sur le gouvernement des Ostrogoths pendant leur domination en Italie.*

Les Romains désiraient encore des jeux; Théodoric les rétablit, car il aimait la joie bruyante des peuples, leurs acclamations, et jusqu'aux cris qu'ils savaient rendre harmonieux. *Un tribun des plaisirs* fut établi pour en modérer la licence; et, par une juste répression, on parvint à prévenir les excès qui avaient souillé la plupart des spectacles anciens.

Théodoric agrandit sa puissance, et ne prodigua jamais le sang de ses sujets[1]; sans sortir de l'Italie, il ajouta à son royaume l'Illyrie, la Pannonie, la Norique[2] et la Rhétie[3]. « Que d'autres fassent la guerre, écrivait-il à l'un de ses « généraux, pour piller ou pour détruire; notre intention est « de vaincre, avec l'aide de Dieu, de telle sorte que les vain« cus regrettent de n'avoir pas été plus tôt soumis à notre « domination. » Maxime sublime, digne des siècles les plus civilisés! Elle dirigea toutes les actions de sa vie pendant trente ans.

Grands hommes de la cour de Théodoric. — Le Brutien[4] Cassiodore méritait d'être son ministre et son ami : ses vertus égalaient ses lumières et l'élévation de ses idées. Son influence fut pour beaucoup dans l'appui éclairé que Théodoric accorda aux arts et aux sciences. Ce monarque ne pouvait écrire son nom qu'avec une lame d'or percée qui dirigeait sa main. Cependant il aimait les savants; le Goth Jornandès, qui a écrit l'histoire de sa nation, vivait à sa cour. Son palais était un asile toujours ouvert à ceux qui venaient y apporter quelque invention nouvelle; mais sa protection ne put faire revivre l'amour du beau langage. Le bon goût revient difficilement aux peuples corrompus et dégradés. Les idiomes barbares des vainqueurs, en passant dans la langue des vaincus, en altérèrent de plus en plus la pureté; cette seconde force fut plus puissante que la dépravation des mœurs et du goût.

La littérature eut aussi une grande part aux faveurs de Théodoric. « Rome, dit Ennodius, conserva ses réunions de

[1] HEURTER. — *Geschichte des Ostget hischen Kœnigs Theodorich und seiner Regierung.*
[2] *Autriche* méridionale et partie orientale de la *Bavière.*
[3] Le pays des *Grisons* et la plus grande partie du *Tyrol.*
[4] *Brutien*, né dans le Brutium, grande contrée de l'Italie, à son extrémité méridionale et en face de la Sicile. Aujourd'hui la *Calabre.*

« savants, les patrices Festus et Symmaque, matière illustre « de toutes les sciences, qui ne sortaient pas de la ville sa- « crée; les premiers sénateurs, dont la vue seule était une « instruction ; le patrice Boèce, qui savait si bien enseigner; « Faustus et Avienus, la béatitude de leur siècle, les fleuves « de l'éloquence romaine ; puis, parmi les femmes, Barbara, « la fleur du génie romain, et Stéphanie, la plus admirable « lumière de l'Église catholique. »

Symmaque et Boèce.—Mort de Théodoric.—Justin Ier, empereur d'Orient, porta des édits sévères contre les sectateurs de l'hérésie d'Arius. Théodoric, qui partageait les mêmes erreurs, réclama en faveur des persécutés. Des menaces suivirent ses réclamations. Bientôt on parle d'une conspiration ourdie par les artisans de Justin ; et Albin, personnage consulaire, est dénoncé. Le célèbre philosophe Boèce accourt à Ravenne pour le défendre auprès du roi ; mais, repoussé par Théodoric, il ose lui parler ainsi au milieu du sénat rassemblé : — « Nous respectons l'autorité royale, lui laissant le « droit de distribuer ses faveurs où elle veut, comme le so- « leil répand ses rayons ; mais nous demandons la liberté, le « plus précieux privilége de cet empire... Nul aujourd'hui « ne peut être riche impunément : les pierres mêmes répètent « les gémissements du peuple. Vous disiez autrefois, comme « Tibère : Il faut tondre le peuple et non pas l'écorcher. »

Théodoric, mécontent de la chaleur avec laquelle Boèce défend son ami, la prend pour une preuve de culpabilité, le fait jeter en prison avec son beau-père Symmaque, et finit par les condamner tous deux à la mort la plus cruelle. Plus tard il reconnut leur innocence, et les remords qu'il éprouva troublèrent sa raison.

Un jour, dans un festin, on apporta la tête d'un énorme poisson. Théodoric, toujours torturé par ses remords, crut voir la tête de Symmaque dont les dents le menaçaient : « Eloignez ce fantôme, s'écria-t-il. Je vois Symmaque fu- « rieux ; son œil annonce la vengeance ; il est prêt à me dé- « vorer. » Une agonie terrible suivit ces paroles. Trois jours après, il expira dans les angoisses de la terreur, ne pouvant chasser de son esprit l'épouvantable vision.

Ainsi mourut un des plus grands princes de ces siècles

barbares. Rien n'eût manqué à sa gloire, s'il avait puisé dans la religion, avec les vertus réelles dont il ne prit souvent que le masque, l'humanité dont il s'éloigna deux fois en sa vie, et dont l'oubli a jeté une ombre si lugubre sur sa mémoire.

Cependant, quoique arien comme sa nation, Théodoric protégea les églises catholiques ; mais il retint les chefs dans sa dépendance. Il combla de présents et d'honneurs l'évêque Ennodius, qui nous a laissé de ce prince un beau panégyrique.

L'empire des Ostrogoths était loin d'avoir les fondements de force et de durée qu'avait celui des Francs[1] : la nation et le territoire, tout manquait de lien et d'ensemble[2]. Les édifices qu'élèvent si laborieusement les grands hommes s'écroulent vite après leur mort, quand il n'y a pas d'unité dans les plans qu'ils ont conçus et dans les masses qu'ils ont soulevées.

§ II. Successeurs de Théodoric le Grand.—Décadence de la monarchie des Ostrogoths.

Amalasunthe, de 526 à 534.—Théodoric étant mort sans enfant mâle, sa fille bien-aimée Amalasunthe, veuve de l'amale Eutharic, gouverna pour son fils Athalaric, encore enfant.

Amalasunthe avait compris la pensée de son père; elle voulait gouverner comme lui : « Femme révérée de tous les « royaumes, dit Cassiodore, qui se montre et force le respect, « qui parle et fait croire au prodige ; admirable partout, elle « domine tout. »

Malheureusement les barbares cherchèrent à ternir ces louanges pompeuses. Amalasunthe voulait former son fils à la vie et aux mœurs des princes romains, et, à cet effet, elle lui donna des gouverneurs de cette nation. Les Goths, mécontents de cette préférence, se présentent devant la régente et lui disent : « Votre père Théodoric craignait qu'un Goth, « après avoir tremblé devant la férule, ne tremblât devant la « lance ou l'épée. Nous exigeons donc que, au lieu de ses

[1] Voyez le chapitre v de cette époque.
[2] Naudet, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie.*

« pédagogues, on donne à votre fils Athalaric une société de « barbares qui lui apprenne à régner en barbare. »

Amalasunthe céda, mais elle se lia plus étroitement avec la cour de Byzance, dont elle espérait se faire un appui contre ses propres sujets. En effet, peu de temps après, craignant une conspiration, elle s'assura d'un asile en Grèce, et, en s'éloignant, elle donna l'ordre de mettre tous les conspirateurs à mort. Cette dure sentence fut exécutée, et une apparence de tranquillité rétablie. Amalasunthe aurait pu reprendre les rênes du gouvernement; mais elle sentit qu'une main incapable de prévenir la rébellion n'était pas non plus assez forte pour la réprimer, et elle se décida à partager son autorité avec Théodat, possesseur d'une grande partie de la Toscane.

Théodat, de 534 à 536.—Fils d'Amalafrède, sœur de Théodoric, Théodat s'était toujours montré contraire aux vues de la régente, et ce fut dans l'espoir de devenir maître un jour du reste de l'Italie qu'il consentit à s'associer à son gouvernement. Il était, dit Procope, très-savant, mais fort avare; et, la mort prématurée d'Athalaric lui offrant une occasion de s'emparer du trône, il se ligua avec ceux des Goths qui avaient à se plaindre d'Amalasunthe, tua ses amis, l'enferma elle-même au milieu du lac de Vulsinie[1], dans une île[2] défendue par un fort. Mais ce n'était pas encore assez : il excita les Goths à demander la mort d'Amalasunthe, en l'accusant de la mort d'Audeflède, sœur de Clovis, qui avait reçu, dit-on, une hostie empoisonnée, et malgré les réclamations de l'Orient, elle fut étranglée dans son bain. Cassiodore, qui jusque-là s'était montré si vertueux, loin de défendre la mémoire de sa bienfaitrice, se déshonora, comme autrefois Sénèque, en faisant l'apologie de l'assassin.

L'empereur Justinien saisit le moment, et envoya déclarer à Théodat une guerre d'extermination. Tel fut le résultat de ce crime, qui ramena une partie de la péninsule au pouvoir des empereurs d'Orient, 534. Bélisaire, célèbre général de l'empire d'Orient, fut chargé de diriger l'expédition avec un

[1] Lac de Bolséna.
[2] Ile Santo-Giacomo.

autre général nommé Mundus. Bélisaire se rendit promptement maître de la Sicile, emporta Naples d'assaut et s'enferma dans Rome qu'il avait conquise. Mundus, moins habile ou moins favorisé de la fortune, après avoir soumis la Dalmatie, fut tué dans une bataille, et le commandement entier fut dévolu à Bélisaire.

Pendant ce temps, Théodat, fidèle à son caractère d'avarice, offre son trône à Justinien pour de l'or : *Ce qu'on peut obtenir par le fer ne se paye pas avec de l'or*, répondit l'empereur; et Bélisaire continue les hostilités. Mais les Goths, voulant se venger de la trahison de Théodat, le déposent et élèvent sur le bouclier le brave Vitigès, homme d'une basse extraction, mais d'un merveilleux courage, et lui font épouser Malasunthe, sœur d'Athalaric et petite-fille de Théodoric. Un Goth, nommé Octaris, se met à la poursuite de Théodat, le tue à coups de lance et porte sa tête à Vitigès.

Vitigès, de 536 à 540.—Ce prince réunit tous les Goths capables de porter les armes, et vole avec eux au siége de Rome, dont Bélisaire, pendant un an, défend l'enceinte avec 5,000 hommes seulement. Un épouvantable fléau vient en aide à son courage : la peste se jette sur les barbares et les affaiblit. Un autre général de l'empereur, Jean, chef des Isauriens, s'empare d'Ariminium, menace Ravenne, et Vitigès est forcé de lever le siége pour aller défendre sa capitale.

Bélisaire, qui attendait un renfort pour aller au secours de Milan, assiégée par les Bourguignons, en pressait vivement l'arrivée; enfin il est conduit par Narsès, favori de Justinien, et plutôt espion qu'adjoint au général grec. La désunion ne tarda pas à se mettre entre eux, et nuisit tant à la combinaison de leurs mouvements, que la ville avait déjà capitulé quand ils se présentèrent devant ses murs.

Bélisaire alors, tournant ses vues sur Ravenne, se fraye un passage au milieu des marais qui l'environnent; la garnison, sans défense, ouvre ses portes au vainqueur, qui, avec une poignée de soldats, impose le joug à une nation entière. Vitigès est fait prisonnier. Les Goths, idolâtres du courage militaire, offrent la couronne au général grec, qui répond par un noble refus à leurs pressantes sollicitations : « *Je dois tout*

à Justinien, dit-il, *il a reçu mes serments : jamais je ne le trahirai.* »

Le soupçonneux Justinien, prêtant l'oreille aux discours des envieux, rappelle son général à Byzance pour y rendre compte de sa campagne. Bélisaire part aussitôt de Ravenne, emmenant avec lui son prisonnier, le roi des Ostrogoths, comme, trois ans plus tôt, il avait amené le roi des Vandales, 540. Justinien décora le vaincu du titre de patrice, et son vainqueur fut obligé de défendre sa gloire devant un maître injuste.

L'éloignement de Bélisaire releva le courage des Ostrogoths. Ils proclamèrent roi Ildebald, neveu de Vitigès, prince vaillant, sous les ordres duquel ils reconquirent le nord de l'Italie ; mais la vengeance d'un Gépide, qui l'assassina en 541, arrêta ses conquêtes.

Euraric, roi des Rugiens, lui succéda et subit le même sort Alors les Goths jetèrent les yeux sur Totila, frère de Vitigès. Courageux et expérimenté, après plusieurs avantages, il remporta enfin une grande victoire à Faënza.

Totila, de 541 à 552, et **Téias**, de 552 à 553. — L'alarme se répand à Constantinople ; les onze généraux qui avaient succédé à Bélisaire fuient de toutes parts. On ne voit que lui capable de relever en Italie la gloire de l'empire. Justinien alors le fait partir sans troupes, sans argent, pour aller enlever à une armée nombreuse et bien équipée toutes ses conquêtes. Malgré sa détresse, Rome se défend longtemps ; mais enfin Bélisaire se voit obligé de l'abandonner, le 17 décembre 546. Les Ostrogoths y pénètrent la nuit par un endroit de mur mal gardé que quatre Isauriens leur avaient fait connaître.

Totila, après avoir remercié Dieu de sa victoire, abandonna la ville au pillage ; mais il défendit le meurtre des femmes, des enfants et des vieillards, sous peine de mort. Comme ensuite il voulait détruire Rome, Bélisaire l'en détourna par ces lignes touchantes : « Les fondateurs des villes s'immortalisent ; « leurs destructeurs se déshonorent. Les uns sont les bien- « faiteurs, les autres sont les fléaux de l'humanité. De deux « choses l'une : Justinien sera vainqueur dans cette guerre, « ou peut-être le serez-vous. Si vous remportez l'avantage, « vous aurez conservé le plus bel ornement de vos États. Si

« la fortune vous est contraire, Rome sauvée plaidera votre « cause. C'est à vous de choisir. »

Totila se rend aux conseils de Bélisaire et quitte la ville en 547. Le général grec la reprend de nouveau ; mais, faute d'hommes et d'argent, il ne peut la défendre et sollicite son rappel.

Trois années de succès rendent Totila maître du reste de l'Italie, et de Rome une seconde fois. Alors Narsès, homme d'un extérieur chétif, mais d'un vaste génie, est envoyé avec une armée considérable contre Totila. Une bataille sanglante est livrée à Tagina ; six mille Goths périssent, les autres prennent la fuite. Totila est poursuivi par un Gépide, nommé Asbade, qui le frappe d'un coup de lance et le blesse mortellement. Le roi meurt à Caprée, où de fidèles serviteurs l'avaient transporté. Sa couronne enrichie de pierres précieuses, et sa cuirasse teinte de son sang, furent envoyées à Constantinople avec les clefs de Rome, dont Narsès s'était emparé peu après sa victoire.

Téias, successeur de Totila, se montra digne de lui pour le courage, mais il fut plus cruel. Il périt en combattant vaillamment dans les plaines volcaniques du Vésuve. Les Ostrogoths alors, sentant leur infériorité, demandent grâce, et Narsès, plein d'estime et d'admiration pour leur courage, se montre clément dans la victoire, et leur permet de quitter l'Italie avec leurs richesses, mais sous le serment de n'y jamais reporter leurs armes.

Au moment où ces barbares franchissaient les Alpes, un renfort de 75,000 Ostrasiens arrivait à leur secours sous le commandement de deux ducs allemands, Leutharis et Bucelin. La contagion se mit dans l'armée du premier et la décima entièrement. Narsès défit Bucelin, et le força de s'éloigner à grandes journées.

Ainsi finit, en 553, le royaume des Ostrogoths, qui avait duré 61 ans. Il devint province romaine, fut érigé en exarchat[1], eut pour capitale Ravenne, et pour premier gouver-

[1] *Exarchat*, de ἐξ hors, et ἀρχη empire, puissance.—Province située hors des limites de l'empire.—Le commandant de ces provinces se nommait *exarque*.

neur Narsès qui l'avait conquis et qui put affermir cette conquête en l'administrant jusqu'en 568.

Voici la liste des exarques de Ravenne après le rappel de Narsès.

568—Longin.
584—Smaragde.
590—Romain.
597—Callinique.
602—Smaragde, *rétabli.*
611—Jean Lémigius.
616—Eleuthère.
619—Isaac.
638—Platon.
647—Théodore Calliopas.
649—Olympius.
652—Théod. Calliopas, *rétabli.*
665—Grégoire.
678—Théodore II.
687—Jean Platyn.
702—Théophilacte.
710—Jean Rizocope.
711—Eutychius.
713—Scolastique.
727—Paul.
728—Eutychius, *rétabli.*
752—Les Lombards *mettent fin à l'exarchat de Ravenne dont ils s'emparent.*

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE IV.

ROYAUME DES LOMBARDS EN ITALIE—DE 568 A 774.

ROIS DES LOMBARDS.

568—573—Alboin.
573—575—Cleph.
575—584—Trente ducs.
584—591—Autharis.
591—615—Agilulf.
615—625—Adaloald.
625—636—Ariovald.
636—652—Rotharis.
652—653—Rodoald.
653—661—Aribert I.
661—662—Pertharite et Gondibert
662—672—Grimoald.
672—688—Pertharite, *rétabli.*
688—700—Cunibert.
700—701—Luitpert.
701—702—Ragimbert.
702—712—Aribert II.
712— —Ansprand.
712—744—Luitprand.
744— —Hildebrand.
744—749—Ratchis.
749—756—Astolphe.
756—774—Didier.
Fin du royaume des Lombards, après deux cent six ans d'existence.

L'Italie, gouvernée durant quinze ans par Narsès avec prudence et fermeté, allait de nouveau être la proie des barbares, et ce fut la vengeance de l'exarque qui les y appela.

Des concussions exercées par Narsès le rendirent odieux aux Romains. Le sénat demanda son rappel à l'empereur Justin II, qui envoya à sa place Longin, chargé de paroles insultantes contre ce grand homme. L'impératrice Sophie lui envoya une quenouille et un fuseau, en lui ordonnant de revenir à Constantinople pour diriger les travaux des esclaves. Narsès alors, n'écoutant plus que son ressentiment, oublia sa gloire et trahit ses serments, en appelant dans l'Italie les Lombards, que son courage et la terreur de son nom retenaient sur les frontières de l'Empire.

Les Lombards ou Longobards, *Longues barbes* ou *Longues hallebardes,* erraient depuis longtemps sur la rive gauche du Danube, lorsque Justinien leur ouvrit l'entrée de la Pannonie. Leur aspect sauvage imprimait la terreur. Leurs cheveux, rasés sur le sommet de la tête, avaient sur les côtés une longueur démesurée; ils les partageaient en deux tresses, qui, rampant le long des joues, venaient se joindre à leur barbe hérissée.

Rien ne résistait à leurs armes. Justinien, les voyant vainqueurs des Hérules dans le Rugiland, pays des Rugiens, des Gépides dans la Dacie [1], et craignant qu'ils ne cherchassent à s'emparer de force de la Pannonie, fit alliance avec eux et leur en confia la garde. Les Gépides et leur roi Cunimond subirent une seconde fois la puissance de leurs armes. Alboin, leur chef, laissa la contrée aux Awares, distribua le butin à ses soldats, se réserva le crâne de Cunimond pour se faire une coupe, et força la belle Rosamonde, fille du roi vaincu, d'accepter une main teinte encore du sang de son père.

Que pouvait l'Italie, abandonnée de son meilleur défenseur, contre ces peuples avides de pillage? Les Lombards, renforcés par les Gépides, les Awares, les Slaves, traversent les Alpes Juliennes et s'emparent de la Carniole, de la Vénétie, et de la plus grande partie de l'Italie transpadane [2]. Milan leur ouvre ses portes—668—; mais Pavie soutient un siége de trois ans. Alboin, irrité de cette résistance, jure de tout passer au fil de l'épée, femmes, enfants, vieillards. Pres-

[1] Ce pays est représenté aujourd'hui à peu près par la *Valachie*, la *Moldavie*, la *Transylvanie* et la partie orientale de la *Hongrie*.
[2] PAUL WARNEFRIED, *De Gestis Longobardorum.*

sés par la famine, les assiégés demandent à capituler; mais au moment où le vainqueur entre dans la ville pour y donner le signal du carnage, son cheval semble fléchir sous lui: « C'est un avertissement du Ciel », lui dit-on. Il le crut, et aucun meurtre ne fut commis.

Longin, peu capable de succéder à Narsès, qui était mort en pleurant sa longue gloire ainsi ternie dans sa vieillesse, n'avait pas été un obstacle sérieux pour Alboin; et les empereurs n'eurent plus sous leur domination que Ferrare, Bologne et la Romagne, qui formaient l'exarchat dont la capitale était Ravenne, et plusieurs villes maritimes, telles que Venise, Naples, Gaëte, Amalfi, qui commencèrent dès lors à se rendre indépendantes de la cour byzantine.

Alboin établit le siége de l'empire barbare d'Italie à Pavie, et le divisa en 36 duchés, qu'il fit gouverner par les plus braves de ses compagnons de fatigue, et dont il se réserva la suzeraineté. Les plus considérables de ces duchés furent ceux de Frioul, de Spolète et de Bénévent, qui devinrent héréditaires [1].

Ivre de ses succès, le nouveau conquérant de l'Italie, à la suite d'un festin splendide donné à ses nouveaux ducs, contraignit Rosamonde à boire dans le crâne de son père. La douleur filiale s'unissant chez la reine à sa haine contre le barbare Alboin, elle le fit assassiner l'an 573. Obligée de fuir pour se dérober à la fureur des Lombards, elle se réfugie à Ravenne avec Hemilchild son complice, qu'elle épouse peu après.

Rosamonde, dont l'exarque Longin avait, dit-on, demandé la main, voulut empoisonner Hemilchild, mais celui-ci fit boire à la princesse le reste de la coupe qu'elle avait préparée. Ils s'infligèrent ainsi eux-mêmes le châtiment de leur crime. — Cleph fut élu pour succéder à Alboin. Cet homme, païen, avide et cruel, irrita les Lombards, qui gémissaient sous sa domination, et, l'an 575, il fut poignardé par un officier du palais. Les ducs lombards substituèrent alors à la royauté le gouvernement fédératif, jusqu'à ce que la nécessité de lutter contre les Grecs et les Francs les contraignît à

[1] ZANETTI, *Regno dei Longobardi in Italia — Memorie storico-critico-chronologiche.*

recourir de nouveau à l'unité monarchique, 584, et à éliro pour roi Autharis, fils de Cleph.

Ce jeune prince, généreux, et formé à l'école du malheur, recouvra les provinces conquises par les Grecs, et remporta aussi une victoire sur les Francs; mais il ne put arrêter leurs fréquentes incursions. Après sa mort—591—, Théodelinde, la fille de Garibald, duc de Bavière, veuve d'Autharis, épousa Agilulf, duc de Turin. Ce roi courageux, secondé par les Awares et les Esclavons, dompta les ducs rebelles, qui refusaient de se soumettre à son autorité, quoique les Lombards, qui admiraient la sagesse de Théodelinde, eussent promis de reconnaître pour roi celui qu'elle jugerait digne de sa main. Ensuite la nation jouit enfin d'un doux repos. Les deux époux, secondés par le pape saint Grégoire le Grand, propagèrent la religion catholique[1] en Lombardie, firent fleurir l'agriculture, et jetèrent les premiers fondements de la civilisation de ce peuple féroce.

Saint Grégoire envoya à la sage Théodelinde un clou de la croix de N.-S. J.-C. Ce présent du souverain pontife servit à former la couronne de fer qu'on employa, dans la suite, pour le couronnement des rois d'Italie. Le fils de Théodelinde, Adaloald, le premier qui la mit sur sa tête, fut persécuté, puis détrôné par son beau-frère Ariovald—625—, qui avait épousé Gundeberge, fille de Théodelinde. Tous deux sont à peine cités dans l'histoire. Théodelinde mourut du chagrin que lui causa cette usurpation, et laissa une réputation de prudence et de vertu qui a traversé les siècles. — Le règne d'Ariovald est presque inconnu. Ce prince mourut en 636, et sa veuve Gondeberge épousa un duc de Brescia, nommé Rotharis, qui fut proclamé roi. — Rotharis était doué d'un génie ferme et d'un grand courage; il battit plusieurs fois les Grecs, conquit Gênes et toutes les côtes de la Ligurie, et se rendit célèbre en complétant les lois des Lombards. Le règne de son fils Rodoald fut de courte durée. Ce prince fut tué par un Lombard dont il avait déshonoré la femme.

La politique d'Agilulf et les victoires de Rotharis avaient

[1] Agilulf était arien; mais les exemples et les saintes exhortations de Théodelinde lui firent embrasser le catholicisme.

suspendu quelques instants la querelle entre les dominateurs grecs de l'Italie et les conquérants lombards ; mais la lutte se ranima plus vive en 653.

Aribert I, neveu de Théodelinde, fonda la dynastie bavaroise. Dès la seconde génération, cette famille fut dépouillée par Grimoald, duc de Bénévent, qui usurpa le trône sur Pertharite, fils d'Aribert, et massacra Gondibert, frère de ce prince. Il s'empara des États de ces deux frères, épousa leur sœur, et défendit—662—la monarchie qu'il venait de relever contre les Grecs et les Francs qui marchaient au secours de Pertharite : il les surprit près d'Asti et les mit en déroute.

Après la mort de Grimoald, son fils ne put soutenir sa fortune. Les seigneurs lombards rappelèrent Pertharite—671—, et le reconnurent pour leur roi. Il gouverna son peuple avec prudence, modération, et fit élire, en 678, son fils Cunibert, pour lui succéder après sa mort. Ce prince—de 686 à 700—sut, par la douceur de ses mœurs, gagner l'amour de son peuple. Son fils Luitpert fut chassé du trône par Ragimbert, descendant de Gondibert, duc de Turin, qui s'en empara en 701, et le transmit à son fils Aribert II, et Luitpert fut tué dans une tentative qu'il fit pour reconquérir sa couronne. Aribert perdit la vie dans la même bataille, —712.

Alors les Lombards appelèrent au trône le sage Ansprand, seigneur bavarois, dont le règne fut de courte durée, mais qui eut la gloire de donner à la nation, dans la personne de son fils Luitprand, le plus grand des rois lombards.—Ce prince, doué des plus éminentes qualités, contint les turbulents de son royaume et ses ennemis extérieurs.

Le célèbre duc des Français, Charles Martel, qui, sans prendre le titre de roi, gouverna seul la monarchie franque, de 737 à 742, sut apprécier le génie ferme et éclairé de Luitprand, et, pour lui donner une preuve de son estime, il lui envoya son propre fils Pépin, afin qu'il l'adoptât en lui coupant la chevelure, d'après l'usage des nobles Francs ; car les jeunes nobles Francs se laissaient croître les cheveux jusqu'à l'âge de l'adolescence, et ceux qui les leur coupaient alors devenaient pour eux de seconds pères.

L'hérésie des iconoclastes, en donnant naissance au pou-

voir temporel des papes, ruina la puissance impériale en Italie. Luitprand s'empara de Bologne, de la Pentapole et même de Ravenne ; mais, en 728, les Vénitiens lui reprirent l'exarchat, et, au moment où il préparait un nouvel armement pour aller combattre l'exarque Eutichius, il fut surpris par la mort, l'an 744.

Hildebrand succéda à Luitprand son oncle. C'était un prince rude et cruel ; il fut assassiné par ses officiers, après un règne de sept mois.

Sous Ratchis, second successeur de Luitprand, l'Italie recouvra quelque repos ; mais, lorsque ce prince eut quitté le trône pour le cloître, et qu'il eut remis la couronne aux mains de son frère Astolphe, celui-ci suivit une marche bien différente, et se déclara tout à la fois l'ennemi des Grecs et des Romains.

Après avoir enlevé l'Istrie à l'empire d'Orient, il s'empara de la Pentapole et mit fin à l'exarchat de Ravenne par la prise de la capitale. La gloire de cette conquête ne fut pas de longue durée, car, l'an 754, Pépin le Bref, roi des Francs, força Astolphe de se reconnaître son vassal et de lui remettre l'exarchat de Ravenne, qu'il donna au pape.

774—Didier, successeur d'Astolphe, voulut reconquérir l'exarchat sur le pape Adrien Ier, qui appela à son secours Charlemagne, fils de Pépin. Ce prince assiége Didier dans Pavie, et son fils Adalgise dans Pérouse, les défait tous deux, et force le roi des Lombards à se retirer dans un cloître, où il termina ses jours. Après cette victoire, Charlemagne se fait couronner roi de la Lombardie, qu'il incorpore à la monarchie des Francs, 774 [1].

[1] Une partie de l'histoire des Lombards se rapporte à la deuxième époque du moyen âge ; mais, comme la puissance de ces barbares a été de courte durée, nous avons cru devoir donner ici un abrégé de tous les faits qui les concernent pour rendre l'étude de notre histoire plus facile, et pour en finir avec les envahisseurs qui n'ont pas su fonder un royaume durable sur les ruines de l'empire d'Occident.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE V.

ROYAUME DES FRANCS.

LES FRANCS.

Depuis Pharamond jusqu'à Dagobert Ier, de 420 à 628.

420—428—Pharamond.
428—448—Clodion.
448—458—Mérovée.
458—481—Childéric Ier.
481. Clovis Ier.
511. Thierry Ier, à Metz, jusqu'en 534.
Clodomir, à Orléans, jusqu'en 524.
Childebert, à Paris, jusqu'en 558.
Clotaire, à Soissons, jusqu'en 558, et de toute la monarchie jusqu'en 561.
534. Théodebert, fils de Thierry, à Metz, jusqu'en 548.
548. Théodebald, fils de Théodebert, à Metz, jusqu'en 555.
561. Caribert, à Paris, jusqu'en 567.
Gontran, à Orléans, jusqu'en 593.
Sigebert, à Metz, jusqu'en 575.
Chilpéric, à Soissons, jusqu'en 567.—A Soissons et à Paris, jusqu'en 584.
575. Childebert II, fils de Sigebert, à Metz, jusqu'en 596.
584. Clotaire II, fils de Chilpéric, à Soissons, seul roi de France de 613 à 628.
596. Thierry II, fils de Childebert II, à Orléans, jusqu'en 613.
596. Théodebert II, fils de Childebert II, à Metz, jusqu'en 612.

§ I. Depuis Pharamond jusqu'à la mort de Clovis.

A l'époque où Théodoric essayait de ressusciter la puissance romaine, les Francs poursuivaient leurs conquêtes, sous les ordres de leur roi Clovis ou Hludowigch, mot qui signifie *brave à la guerre*, et dont a été formé *Louis*. On donnait le nom de *Francs* à une association guerrière de différents peuples qui habitaient le sud de la Germanie. Les ténèbres et le doute enveloppent leur origine, et l'histoire ne parle d'eux que vers le milieu du troisième siècle. Différant peu, pour les mœurs, des autres nations germaniques, ils se distinguaient par une forte armure, une épée lourde, un large bouclier, et leur redoutable francisque.

Pharamond, Clodion, Mérovée, Childéric, quatre chefs

francs, avaient précédé Clovis. Ce prince, fils de Childéric Ier, monta sur le trône à quinze ans —481—, et jeta les fondements de la véritable fortune des Francs.

Clovis.—Roi d'origine barbare, Clovis s'attaque aux Romains, et commence par eux cette domination que la monarchie franque devait étendre sur tant de peuples étrangers ; aussi ne manqua-t-il à aucune des exigences de sa position.

Bataille de Soissons—486.—Syagrius est tué par Clovis.—Syagrius, fils d'Egidius, commandait pour les Romains à Soissons. L'empire romain était tombé en Italie ; en achevant sa chute dans les Gaules, Clovis accomplissait les desseins providentiels, obéissait à une nécessité politique, et satisfaisait à la fois son ambition et sa vengeance ; car Syagrius, le représentant des Romains, était le fils de celui qui avait remplacé, comme chef des Francs, Childéric Ier, père de Clovis. C'était se délivrer à la fois d'un ennemi et d'un compétiteur. Clovis, à la tête de 5,000 hommes, quitte Tournai, lieu de sa résidence, traverse la forêt des Ardennes, et, prompt comme la foudre, arrive en présence de Syagrius : « *Sache*, lui dit-il, *que les Romains n'ont plus de droits ici.* » La bataille se livre alors dans la plaine de Soissons ; l'armée de Syagrius est mise en déroute, et lui-même est forcé de prendre la fuite.

Après avoir erré longtemps sans trouver d'asile, il se décide à chercher un appui dans la cour d'Alaric II, roi des Wisigoths ; mais la terreur qu'inspire le nom de Clovis est déjà si forte, qu'au mépris du droit des gens et de l'hospitalité, Syagrius est livré au vainqueur, qui le tue, afin d'accomplir par cette mort la destruction du nom romain ; car les tristes restes de ce peuple se confondirent avec celui de Clovis pour n'en plus former qu'un seul. Dans les armées ils conservaient leurs aigles, mais ce privilége était plutôt un sujet de dérision que de gloire.

Droits des Francs sur le butin.—Vase de Soissons.—Après la défaite de Syagrius, la prise de Soissons ne fut pas difficile, et le pillage, but véritable des guerres de ce temps, occupa bientôt entièrement les soldats de Clovis. Les uns entraient dans les maisons, d'autres dans les monuments pu-

blics, dans les églises, et rien n'échappait à la dévastation ou à la rapacité; le chef même n'avait pas sur ces prises plus de droits que le dernier des Francs.

Parmi les objets que ses soldats avaient pillés dans leurs excursions, Clovis reconnut un vase sacré dont saint Remi, archevêque de Reims, avait sollicité la conservation, et il allait s'en emparer, lorsqu'un soldat franc, qui voulut que le sort en décidât, eut la sauvage hardiesse de le briser d'un coup de hache. Clovis se retira sans témoigner aucun ressentiment; mais, à quelque temps de là, comme il passait la revue de ses troupes, se trouvant en face du même soldat, il l'accusa de ne pas tenir ses armes en ordre, les lui jeta par terre; et, tandis que le Salien se baissait pour les ramasser, il lui abattit la tête d'un coup de hache, en disant : *C'est ainsi que tu frappas le vase de Soissons!* Telles étaient les mœurs féroces de ce temps.

Après cette première victoire, Clovis établit sa résidence à Soissons, et toute la Gaule Celtique reconnut son autorité.

Clotilde.— Clovis était païen; mais il sentait que le christianisme, élevé sur des bases solides, devait envahir l'univers et détrôner toutes les autres religions. Alors une idée, qui n'était qu'ambitieuse à cette époque, s'élève au cœur du roi des Francs. Il se persuada qu'un mariage avec une princesse chrétienne lui assurerait de nombreux partisans, et il tourna les yeux sur Clotilde, fille de Chilpéric, roi de Bourgogne, que son frère Gondebaud avait massacré pour s'emparer de ses Etats. Cette jeune princesse était digne, par ses vertus héroïques, de remplir la mission pour laquelle Dieu l'avait fait naître près du trône.

Voici comment M. de Chateaubriand rapporte, dans le style du moyen âge, le mariage de Clotilde et de Clovis—493 :

« Le Gaulois Aurélien, déguisé en mendiant, portant sur « son dos une besace au bout d'un bâton, est chargé du « message. Il doit remettre à Khlothilde un anneau que lui « envoie Khlowigh, afin qu'elle ait foi dans les paroles du « messager.

« Aurélien arrivé à la porte de la ville (Genève), y trouva « Khlothilde assise avec sa sœur Sœdehlenba : les deux sœurs « exerçaient l'hospitalité envers les voyageurs, car elles

« étaient chrétiennes. Khlothilde s'empresse de laver les « pieds d'Aurélien. Celui-ci se penche vers elle et lui dit tout « bas : Maîtresse, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, si tu « me veux conduire dans un lieu où je puisse te parler en « secret. — Parle ! lui répond Khlothilde. Aurélien dit : — « Khlowigh, roi des Francs, m'envoie vers toi ; si c'est la vo- « lonté de Dieu, il désire vivement t'épouser, et, pour que « tu me croies, voilà son anneau. Khlothilde l'accepte, et « une grande joie reluit sur son visage. Elle dit au voyageur : « Prends ces cent sous d'or avec mon anneau, pour récom- « pense de ta peine. Retourne vers ton maître ; dis-lui que, « s'il me veut épouser, il envoie promptement des ambassa- « deurs à mon oncle Gondebald.

« Aurélien part. Il s'endort sur le chemin ; un mendiant « lui vole sa besace, dans laquelle était l'anneau de Khlo- « thilde. Le mendiant est pris, battu de verges, et l'anneau « est retrouvé. Khlowigh dépêche des ambassadeurs à Gon- « debald, le meurtrier, qui n'ose refuser Khlothilde. Les am- « bassadeurs présentent un sou et un denier, selon l'usage, « fiancent Khlothilde au nom de Khlowigh, et l'emmènent « dans une basterne (char gaulois traîné par des bœufs). « Khlothilde trouve qu'on ne va pas assez vite : elle craint « d'être poursuivie par Aridius, son ennemi, qui peut faire « changer Gondebald de résolution. Elle saute sur un che- « val, et la troupe franchit les collines et les vallées.

« Aridius, sur ces entrefaites, étant revenu de Marseille à « Genève, remontre à Gondebald qu'il a égorgé son frère « Khilpérik, père de Khlothilde ; qu'il a fait attacher une « pierre au cou de la mère de sa nièce, et l'a précipitée dans « un puits ; qu'il a fait jeter dans ce même puits les têtes « des deux frères de Khlothilde ; que Khlothilde ne man- « quera pas d'accourir se venger, secondée de toute la puis- « sance des Francs. Gondebald, effrayé, envoie à la pour- « suite de Khlothilde. » Mais heureusement cette princesse ne tomba pas entre les mains de l'assassin de sa famille.

Clotilde, pénétrée des vérités de la religion chrétienne, désirait ardemment la conversion de Clovis, espérant qu'elle donnerait un nouvel éclat à ses qualités naturelles et adoucirait la férocité de ses mœurs barbares. Le roi des Francs,

rempli de tendresse pour sa femme et d'admiration pour ses vertus, penchait en secret vers la doctrine évangélique, et ce que les exhortations de Clotilde avaient commencé fut achevé par une victoire.

Bataille de Tolbiac—496. Les Allemands venaient d'attaquer Sigebert, roi des Francs ripuaires [1], qui résidait à Cologne. Comme ce prince était hors d'état de résister à de tels ennemis, il implore le secours de Clovis, son neveu, qui, à la tête d'une puissante armée, vole sur les traces des Allemands et les joint à Tolbiac [2]. Dès les premiers moments, la vigueur de l'attaque ébranle son armée, et bientôt après elle commence à plier. Clovis invoque ses dieux, ils restent sourds à sa voix, et sa défaite paraît certaine ; car les Gallo-Romains obéissent à regret à un chef païen. Il se souvient de Clotilde, de ses vertus, et du Dieu qu'elle sert, et, levant les yeux au ciel, il s'écrie : « Dieu de la reine Clotilde, si vous « m'accordez la victoire, je jure de me faire chrétien ! » Ces paroles raniment le courage des Gallo-Romains. Clovis pousse son cri de guerre ; il s'élance à la tête de ses troupes et fond sur les ennemis qui, ne pouvant résister à un choc si impétueux, jettent bas les armes. « Roi des Francs, disent-ils, nous sommes à toi, épargne ton peuple ! » Clovis arrête le carnage, soumet les vaincus au tribut, et, pour accomplir son vœu, il se dirige vers Reims, afin de recevoir le baptême des mains de saint Remi.

Ce pieux exemple fut imité par Audeflède, sœur du monarque, et par 3,000 hommes de son armée. Les légendes du temps racontent que, au moment où saint Remi allait commencer les cérémonies du baptême, une colombe apporta du ciel une fiole d'huile parfumée, et la déposa sur l'autel. Elle fut appelée la sainte ampoule, et conservée avec soin pour le sacre de nos rois. En répandant l'eau du baptême sur la tête de Clovis, saint Remi lui adressa ces paroles : « *Doux Sicambre, incline le col ; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.* »

Clovis était alors le seul chef des monarchies d'Occident

[1] *Ripuaires.*— De *ripa*, rive ; peuples des bords du Rhin et de la Meuse.
[2] Aujourd'hui Zulpich, en Prusse.

qui ne fût pas arien : cette conversion, qui lui méritait le titre que lui donna l'univers catholique de fils aîné de l'Église et de roi très-chrétien[1], lui soumit volontairement les cités armoricaines, qui jusqu'alors s'étaient déclarées libres.

Guerre contre les Bourguignons—500.—Le temps des projets de Clovis sur la Bourgogne étant arrivé, ce prince s'allie secrètement avec Godegisèle, frère de Gondebaud, et tombe à l'improviste sur le meurtrier, qui refusait de rendre à Clotilde l'héritage de ses pères. Dijon vit la défaite du roi de Bourgogne, qui n'eut la vie sauve qu'à la condition qu'il payerait un tribut, et rendrait à Godegisèle les États dont il l'avait dépouillé ; mais Clovis ne fut pas plus tôt éloigné, que Gondebaud, voulant se venger de la trahison de son frère, l'entraîna dans une embuscade et le tua. Clovis reparaît de nouveau, soumet une seconde fois la Bourgogne, et force le fratricide à embrasser la religion catholique. Puis il abandonne à Théodoric, roi des Ostrogoths, son allié dans cette guerre, la province de Marseille. A ce prix, le féroce Gondebaud reste paisible possesseur d'un royaume acheté par tant de crimes.

Guerre contre les Wisigoths—507.—Clovis, tranquille du côté de la Bourgogne, travaille à l'unité religieuse et territoriale, en tournant ses armes contre les Wisigoths. Ils étaient ariens, et les ennemis naturels des catholiques ; il présenta la religion comme le motif de son entreprise : « Amis, dit-il « à ses soldats, nous ne devons point souffrir que ces ariens « de Wisigoths possèdent la plus belle partie des Gaules. Mar- « chons, et, avec l'aide de Dieu, soumettons-les à notre obéis- « sance ; telle est notre destinée. » Aussitôt les troupes s'assemblent et la guerre est déclarée. Théodoric, roi des Ostrogoths, et beau-frère de Clovis, s'unit avec Alaric II son gendre. Les tribus franques ne redoutaient aucune force quand leur roi était à leur tête ; aussi les Wisigoths, attaqués à Vouillé, près de Poitiers, sont battus, mis en fuite, et Alaric est tué par Clovis lui-même — 507. Théodoric parvint à con-

[1] Louis XI est le premier roi qui, dans la suite, au quinzième siècle, ait reçu et porté le nom de *fils aîné de l'Église*, et Henri II est le premier roi de France qui ait été qualifié de *Majesté très-chrétienne*, comme on le voit dans le traité de Cateau-Cambrésis.

server la *Septimanie*[1]; mais les trois Aquitaines se soumirent à la domination de Clovis, qui les réunit à son royaume.

Pendant ce temps, Anastase Ier, empereur d'Orient, avait envoyé à Clovis les insignes du *patriciat*, titre inutile et vain, puisque la puissance de Rome et ses distinctions étaient abolies pour toujours. Les Gaulois y virent une sanction, une reconnaissance des conquêtes du roi franc, qui, pour témoigner que tous les droits impériaux devenaient son partage, établit le siége de son gouvernement à Lutèce (Paris), dans le palais des Thermes, élevé par Julien qu'on a surnommé l'Apostat.

C'est à cette occasion que saint Avitus disait : « *La Gaule a maintenant son roi comme l'Orient.* » L'indépendance de Clovis est tout entière dans ce mot.

Cruautés de Clovis, sa mort.—Maître d'un empire qui s'étendait du Rhin aux Pyrénées, le roi des Francs regardait son œuvre comme incomplète, s'il n'y joignait pas l'unité de monarchie, et, pour parvenir à ce but, ou peut-être dans des vues moins élevées, il se rendit cruel et perfide envers tous ceux dont les possessions entravaient ses projets. Sigebert, roi de Cologne, Cararic de Térouane, Ragnacaire de Cambrai, Regnomer du Mans et tous les autres princes de la famille de Mérovée furent tour à tour ses victimes.

Clovis dut ses succès et sa grandeur autant aux circonstances et à ses crimes, qu'à son propre génie civilisateur. La mort vint bientôt lui arracher sa pourpre sanglante ; il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, l'an de J.-C. 511, emportant avec lui la gloire d'avoir été le véritable fondateur de la plus ancienne monarchie de l'Europe, et, comme la plupart des fondateurs d'empire, il fut admiré, mais odieux.

Le règne de Clovis a commencé à donner à la France l'idée de l'unité nationale et de l'honneur monarchique, l'éclat de la bravoure militaire, la passion de la gloire et la liberté publique, surtout en convoquant tous les ans la nation, en dé-

[1] *Septimanie.*—On appela ainsi dans le moyen âge la partie occidentale de la province de Gaule que les Romains avaient nommée *première Narbonnaise*. Elle est représentée aujourd'hui par les départements de l'*Aude*, des *Pyrénées orientales* et par la plus grande partie de celui de l'*Hérault*.

libérant avec elle sur les intérêts du pays, et en opérant la fusion des deux races gauloise et franque [1].

Le premier concile de l'Église gallicane se tint sous Clovis, à Orléans, cette même année 511, qui fut aussi celle de la mort de sainte Geneviève, patronne de Paris. Le roi franc, ainsi que la bergère gauloise, fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, remplacée aujourd'hui par Ste Geneviève, et l'on célébrait encore, au commencement de la révolution de 1789, une messe pour le repos de l'âme du premier roi chrétien, dans l'église même où il avait été enterré.

§ II. Les successeurs de Clovis jusqu'à Dagobert Ier.

6e siècle, de 511 à 628.

Partage des États de Clovis. — Les successeurs de Clovis loin d'étendre par leurs conquêtes le royaume que ce prince leur avait laissé si vaste et si florissant, n'en firent qu'un théâtre de guerres, d'usurpations, d'assassinats ; et l'empire des Francs perdit bientôt le degré de puissance où l'avait élevé son fondateur.

Le partage des États de Clovis entre ses quatre fils fut la cause des événements tragiques dont cette époque offre l'affreux spectacle.

Theuderic, désigné par nos historiens sous le nom de Thierry Ier, fils aîné de Clovis, né d'un premier mariage, alla régner à Metz sur les Francs Orientaux ou Ostrasiens— 511.

Les trois autres, tous enfants de Clotilde, se partagèrent la Neustrie (France Occidentale) : Clodomir fut roi d'Orléans, Childebert Ier de Paris, et Clotaire de Soissons.

La sage prudence de Clotilde, plus encore que la jeunesse de ces princes, conserva la paix entre eux ; la paix donna la force, et ils purent faire des conquêtes pour agrandir leurs États, trop resserrés pour leur ambition.

Conquête de la Thuringe [2]. — En 530, Thierry Ier déclara

[1] Voyez M. de Chateaubriand, dans ses *Discours sur l'histoire de France.*
[2] Haute Saxe.

la guerre à Hermanfried ou *Hermanfroi*, roi des Thuringiens, qu'il avait aidé à dépouiller ses frères Baldéric et Berthier, à condition que ce prince lui céderait une partie de la Thuringe. Après la victoire, Hermanfried refuse la récompense. Thierry s'indigne, réclame le secours de Clotaire, envahit les États d'Hermanfried et l'attire à Tolbiac sous le prétexte d'une entrevue. Pendant une promenade sur les hautes murailles qui entourent la ville, il le fit précipiter dans les fossés. Hermanfried se brisa dans sa chute, et, comme à cette époque la destinée des peuples dépendait souvent d'un seul homme, la Thuringe fut ainsi jointe, en 530, aux possessions qui formaient le royaume d'Ostrasie.

Quelques années auparavant—515—le jeune Theudebert ou Théodebert, fils de Thierry, animé du même besoin de combats, avait vaincu une armée de Danois qui, par la Meuse, étaient venus fondre sur l'Ostrasie, et avait soumis presque en même temps les Frisons et les tribus de la Germanie qui habitaient les rives du Weser.

Guerre contre la Bourgogne. — 523-534. — Mort de Sigismond, roi de Bourgogne; de Clodomir, roi d'Orléans; et des deux fils aînés de Clodomir. — Pour s'agrandir et se délivrer d'un voisin ambitieux qui pouvait les diviser ou les attaquer partiellement, les fils de Clotilde, excités aussi par le désir de venger leur mère, revendiquèrent ses droits sur la Bourgogne. Agissant dans les mêmes vues et animés de la même ardeur, Clodomir, Childebert et Clotaire attaquent Sigismond, roi de cette partie des Gaules, le défont et l'emmènent prisonnier. Godomar II, son frère, prend le trône et les armes à sa place; et, pendant ce temps, Clodomir fait jeter dans un puits, à Coulommiers, Sigismond avec toute sa famille en 524.

Dieu laissera-t-il ce crime impuni?—Clodomir marche seul contre Godomar, sur lequel il remporte une victoire à Véseronce; mais, entraîné par son amour du carnage, il est tué en poursuivant les fuyards, sa tête est portée au bout d'une pique, et, huit ans plus tard, ses deux fils aînés, victimes innocentes de l'ambition, sont égorgés par leurs oncles Childebert et Clotaire.

« Le dernier, nommé Klodoald, dit M. de Chateaubriand,

« n'échappa que par le secours d'hommes puissants. Devenu « grand, il abandonna le royaume de la terre, passa à Dieu, « coupa ses cheveux, et, persistant dans les bonnes œuvres, « sortit prêtre de cette vie —7 septembre 560—. Il bâtit un « monastère au bourg de *Noventium*, qui changea son nom « pour prendre celui du petit-fils de Khlowigh, honoré sous « le nom de saint Cloud. »

Childebert et Clotaire, frères par la nature, par le crime et par l'ambition, continuèrent leurs entreprises sur la Bourgogne, défirent Godomar, et se partagèrent son royaume, dont les habitants conservèrent cependant leurs lois et les formes de leur gouvernement. Les deux frères essayèrent aussi de dépouiller le jeune Théodebert qui, cette même année, avait succédé à Thierry, son père, roi d'Ostrasie ; mais ils échouèrent dans leurs projets : Théodebert, habile et courageux, trouva même le moyen d'avoir sa part dans la conquête de la Bourgogne.

Guerre contre les Wisigoths—531-534-542.—Pendant ce temps, Amalaric, fils d'Alaric II, tué en 507 par Clovis, était parvenu à remonter sur le trône de son père, dont Gésalric s'était emparé pendant sa minorité ; mais il n'y porta ni vertu ni courage, et les violences qu'il exerça sur sa femme Clotilde, fille de Clovis, pour la forcer à embrasser l'arianisme, engagèrent Childebert, roi de Paris, à lui faire la guerre pour délivrer sa sœur. Childebert attaque donc Amalaric qui, vaincu à Narbonne, s'enfuit et est tué par ses propres sujets. Les Wisigoths rendirent alors la fille de Clovis, et, comme la famille de Théodoric le Grand était éteinte, ils proclamèrent leur royaume électif.

Theudis, qui avait défendu le trône pendant l'enfance d'Amalaric, fut élu roi. Childebert et Clotaire passèrent en Espagne, et allèrent assiéger Saragosse. Forcés d'abandonner l'entreprise, ils repassèrent les Pyrénées en 542, emportant avec eux les reliques de saint Vincent, que Childebert honora par la fondation de l'église de Saint-Germain-des-Prés, où il les déposa.

Étendue du royaume d'Ostrasie.—Theudebert ou Théodebert, fils de Theuderic ou Thierry, aida ses oncles dans leur expédition contre les Wisigoths d'Espagne, et travailla avec

succès à l'agrandissement de ses États. Voici dans quels termes il indique à l'empereur Justinien Ier l'étendue de son royaume : « Theudebert, roi d'Ostrasie, fils de Theuderic, « grâce à la miséricorde divine, commande aux Thurin-« giens, aux Norsaves, aux Saxons *Euciens*, et sa domina-« tion s'étend, sous la garde de Dieu, entre le Danube, la « Pannonie et l'Océan. »

Après avoir trompé et battu les Ostrogoths, et surtout les Grecs, Théodebert rêvait de nouvelles conquêtes, lorsque, l'an 548, une branche d'arbre lui tomba sur la tête à la chasse, et le tua. Il avait quarante-trois ans; son règne en avait duré quatorze. Son fils Théodebald, qui lui succéda, mourut sans postérité, en 555. Childebert, roi de Paris, ne laissa que des filles ; Clotaire Ier se trouva de cette manière seul roi de la monarchie franque—558.

C'est le premier exemple qu'offre l'histoire de l'application de la loi fondamentale de France qui n'admet que les mâles à la couronne.

Clotaire Ier, seul roi des Francs. — Sa mort, et partage de ses Etats. — Clotaire, après avoir réuni sous sa domination les États de ses frères, ne trouva pas la paix dans sa famille. Son fils Khram s'étant révolté pour la seconde fois, il lui livre bataille, le défait, et le brûle avec toute sa famille dans une chaumière où le malheureux s'était réfugié.

Un an après, le même jour et à la même heure, Clotaire meurt à Compiègne—561—, déchiré de remords, et en s'écriant : « Quel est donc le roi du ciel qui fait ainsi mourir les « plus grands rois de la terre ? »

Il laissa quatre fils qui partagèrent ses États, comme l'avaient fait les fils de Clovis; mais les quatre royaumes n'eurent pas les mêmes limites.

Sigebert Ier, l'aîné des fils de Clotaire, fut roi d'Ostrasie, Caribert de Paris, Gontran de Bourgogne et d'Orléans, et Chilpéric de Soissons.

La mort prématurée de Caribert devint un sujet de discorde pour les trois autres frères, qui démembrèrent ses États,—567.

Pendant que Sigebert défendait l'Ostrasie contre une invasion de barbares, Chilpéric lui enleva quelques villes con-

testées. De là naquit une première guerre civile de peu d'importance. Bientôt eut lieu, par une double alliance, une réconciliation qui aurait dû cimenter la paix. Tous deux épousèrent les filles d'Athanagild, roi des Wisigoths. Brunehilde, plus connue sous le nom de Brunehaut, la plus jeune, devint la femme de Sigebert, et Galswinthe, l'aînée, celle de Chilpéric.

Mais ce qui paraissait devoir resserrer l'affection des deux frères devint au contraire le sujet des guerres les plus atroces. Chilpéric ayant fait étrangler Galswinthe pour épouser Frédégonde, l'une des suivantes de la reine, Brunehaut jura de venger sa sœur, et entraîna Sigebert dans ses projets.

Guerre civile—567-575. Frédégonde et Brunehaut.— La haine et les fureurs de Frédégonde et de Brunehaut allumèrent une guerre intestine qui déchira la France pendant un demi-siècle, et remplit de crimes la maison royale. Sigebert, vainqueur de Chilpéric, l'assiégait dans Tournai, quand Frédégonde, pour sauver son mari, fit assassiner le roi d'Ostrasie, retint prisonnière Brunehaut dont le fils, nommé Childebert, ne dut la vie qu'à de fidèles domestiques qui l'emmenèrent en Ostrasie où les *leudes* ou fidèles, nobles francs, le firent proclamer roi et gouvernèrent en son nom—575.

La guerre civile fut suspendue un moment, mais pour renaître plus cruelle que jamais. Brunehaut, prisonnière à Rouen, épousa Mérovée, fils de Chilpéric et de sa première femme Audowère. Ce prince fut assassiné par ordre de Frédégonde, et l'évêque Prétextat, qui avait béni le mariage, fut égorgé au pied des saints autels. Après avoir subi une captivité longue et douloureuse, Brunehaut parvint à s'échapper, et retourna en Ostrasie.

Pendant ce temps, Chilpéric avait envahi une grande partie de l'héritage de Sigebert. Gontran, roi de Bourgogne et d'Orléans, pour arrêter cette usurpation, adopte son neveu Childebert II, le couvre de son bouclier, le défend de sa lance et l'institue son héritier à la place de ses fils qu'il venait de perdre. Gontran était prudent et généreux, mais il manquait de résolution et de fermeté.

Régence de Frédégonde. — Bientôt Frédégonde, pour régner sans partage, fait assassiner son mari—584—et gou-

verne sous le nom de son fils Clotaire, à peine âgé de six mois. Effrayée des suites que peut avoir son crime, elle implore aussi pour son fils la protection de Gontran, devenu moralement le père de la famille royale. Ému de pitié pour cet enfant, comme il l'avait été pour Childebert II, Gontran le fait élire roi de Soissons, lui cède Paris, et laisse à Frédégonde la régence du royaume.

Traité d'Andelot. — En 587, Gontran, Childebert et Brunehaut, de concert avec les seigneurs, conclurent le célèbre traité d'Andelot qui assurait au roi d'Ostrasie la succession du roi de Bourgogne, son oncle, et aux leudes l'hérédité des terres que les rois leur avaient accordées à titre de bénéfices. Ainsi commence la puissance féodale que l'assemblée de Quiercy-sur-Oise complétera en 877, sous Charles le Chauve[1].

Six ans après, le sage Gontran, dans la soixante-douzième année de son âge, mourut à Châlons, laissant pour héritier son neveu Childebert, sans emporter l'espérance que son peuple jouirait longtemps de la paix, vers laquelle s'étaient dirigés tous les efforts de sa vie. Childebert le suivit promptement dans le tombeau, 596; Frédégonde reprit alors ses projets ambitieux et sanguinaires contre les fils du roi d'Ostrasie, Thierry II et Théodebert II. Brunehaut voulut lutter contre elle; mais Frédégonde l'emporta, et ce fut au milieu de la prospérité la plus grande que cette méchante femme mourut tranquillement dans son lit, sans remords et sans repentir, 597.

Fin de la guerre civile. — Mort de Brunehaut. — Clotaire II gouverna alors par lui-même, et fut battu par les rois de Bourgogne et d'Ostrasie auxquels il fut contraint de rendre ce qu'il avait conquis sur leurs États; mais la guerre qui éclata entre les deux frères changea la face des affaires. Théodebert, vaincu à Tolbiac en 612, fut décapité par l'ordre de Thierry II, qui mourut l'année suivante.

Clotaire II reprit le dessus, entraîna dans son parti les *leudes* ostrasiens que Brunehaut avait irrités par des mesures rigoureuses, et la vieille reine, livrée au fils de Frédé-

[1] Voyez le chapitre XX dans la troisième époque.

gonde, son neveu et son beau-frère à la fois, mourut du supplice le plus horrible. On la plaça sur un chameau et elle fut ainsi promenée autour de la ville, en proie aux outrages des soldats et de la populace. Après ces douleurs morales, on l'attacha par les cheveux et par les mains à la queue d'un cheval indompté, qui la traîna dans des lieux escarpés, à travers des roches aiguës, et le corps de la malheureuse, brisé par les pierres, foulé aux pieds du cheval, et tout en lambeaux, fut jeté dans les flammes, et ses cendres volèrent au vent. Le peu qu'on en recueillit fut déposé dans le monastère de Saint-Martin d'Autun, qui avait été fondé par cette princesse.

Clotaire II, seul maître de la monarchie. — Clotaire II, devenu seul maître du royaume, convoqua une assemblée appelée aussi *concile*. Elle fut tenue à Paris en 614. On y fit une *constitution* perpétuelle, par laquelle on abolit les impôts arbitraires, la condamnation des individus sans jugement, et l'on donnait au peuple l'élection des évêques. Clotaire fonda la véritable puissance *des leudes* et *des maires du palais* ou *majordomes* [1].

Quelques-uns font venir ce nom de *mordom*, juge du meurtre ; d'autres, avec plus de raison, le dérivent de *major domûs*, intendant du palais et le chef des domestiques du roi. Un des premiers dont l'histoire nous ait conservé le nom, est Guyon, qui demanda pour Sigebert, son maître, la main de Brunehaut, fille du roi des Wisigoths.

Clotaire associa à l'empire son fils Dagobert, et fit oublier en partie les crimes dont il avait souillé sa jeunesse, par la douceur de son gouvernement, la sagesse de ses institutions et la paix qu'il établit dans ses États si longtemps livrés à la guerre civile. Il mourut en 628, après un règne de 44 ans.

— La suite de l'*Histoire des Francs* est au chapitre XVI, dans la deuxième époque.

[1] Sismonde de Sismondi, *Histoire des Français.*

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE VI.

ROIS VANDALES.

Les Vandales entrèrent en Espagne vers l'an 409, et envahirent l'Afrique en 429.

406—428—Gondéric.
428—477—Genséric.
477—484—Hunéric.
484—496—Gunthamond.
496—523—Thrasamond.
523—530—Hildéric.
530—534—Gélimer.

Gélimer, en 534, fut pris par Bélisaire, général de Justinien; alors l'Afrique fut soumise aux empereurs d'Orient, jusqu'à l'époque où les Sarrasins s'en emparèrent au septième siècle.

Genséric. — A l'époque où Rome tomba sous les coups des barbares, l'Afrique subissait le joug de Genséric, frère de Gondéric, roi des Vandales[1]. Genséric avait été l'allié d'Attila; il fut son successeur dans la mission providentielle que ce grand destructeur avait accomplie.

Lorsque le roi des Vandales se fut emparé de Carthage en 439, les théâtres, le temple de Mnémosyne, toute la rue d'Uranie, furent détruits par son ordre; les églises subirent le même sort que les monuments païens. Il exila tout ce que l'Afrique renfermait de personnages illustres, et répondit à ceux qui demandaient à rester dans leur patrie : *J'ai résolu d'exterminer votre race, et vous n'êtes pas contents de l'exil!*

Genséric devint chef de pirates : toutes les îles de la Méditerranée gémirent de ses brigandages[2]. Un jour, ayant enlevé cinq cents habitants de Zante, l'ancienne et fertile Zacynthe, il les mit en pièces et les jeta dans les flots en pleine mer. Ce barbare ne paraissait pas avoir un plan déterminé dans ses expéditions maritimes. Il se croyait comme Attila un instrument de la vengeance divine : « *Va contre ceux que Dieu veut*

[1] Voyez le chapitre II de cette histoire, pages 34, 36, 40, et le règne de Valentinien III, *Histoire romaine* de M. Victor Boreau.
[2] ISIDORE DE SÉVILLE, *Histoire des Goths, des Vandales et des Suèves.*—MANMERT, *geschichte der Vandalen.*

punir, disait-il à son pilote en sortant du port; *tourne ta proue au vent, toutes les côtes sont à nous.* »

Genséric inspira toute sa vie de la terreur à l'Occident, dont il prétendait que son fils Hunéric devait être empereur, parce qu'il avait épousé Eudoxie, fille de Théodose II; et, neuf ans après avoir détruit une flotte de mille voiles que l'Orient avait lancée contre lui, il vit périr l'empire qu'il convoitait, sans en avoir pu faire la proie de sa famille.

Les Vandales, sous leur chef ambitieux et cruel, portèrent la mort et la ruine dans toute l'Afrique. Non contents d'incendier les édifices publics, de détruire par la hache et le fer ce qui leur offrait quelque résistance, ils arrachaient les vignes, les arbres à fruit, et surtout les oliviers, afin que l'habitant, réfugié dans les montagnes, ne trouvât plus aucune nourriture [1].

« Cette dévastation, dit Possidius, témoin de ces malheurs, « rendit très-amer à saint Augustin le dernier temps de sa « vie. Il voyait les villes ruinées et, à la campagne, les bâti- « ments abattus, les habitants tués ou mis en fuite, les églises « dénuées de prêtres, les vierges et les religieux dispersés. « Les uns avaient succombé aux tourments; les autres « avaient péri par le glaive; les autres encore, réduits en « captivité, ayant perdu l'intégrité du corps, de l'esprit et de « la foi, servaient des ennemis durs et brutaux..... Ceux qui « s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes et les rochers, « ou dans les forteresses, étaient pris ou tués, ou mouraient « de faim. De ce grand nombre d'églises d'Afrique, à peine « en restait-il trois, Carthage, Hippone (Bone) et Cirtha (Cons- « tantine), qui ne fussent pas ruinées et dont les villes sub- « sistassent. »

Genséric était d'une taille médiocre, boiteux, d'un caractère sombre, peu parleur, ennemi du luxe, colère à l'excès, avide, et connaissant parfaitement l'art de semer parmi les nations le germe de la discorde. Il la répandit dans sa race par le testament qu'il laissa après lui, et par lequel il exigeait que le trône passât au plus âgé de ses descendants, n'importe dans quelle branche. On conçoit de quels crimes une pareille

[1] VICTOR, évêque de Vita, *De persecutione vandalicâ.*

décision fut la cause, et quels meurtres furent commis dans la famille royale pour conserver l'héritage d'un trône. Après cet acte, digne du reste de sa vie, Genséric mourut en 477, laissant deux fils, Hunéric et Théodoric, et trois petits-fils issus de Genzo, son troisième fils.

Hunéric, Gonthamond et Thrasamond.—Hunéric ne se montra pas moins cruel que son père, et persécuta les chrétiens d'une manière horrible. Voulant transmettre la couronne à son fils Hildéric, il fit assassiner son frère et l'un de ses neveux ; mais la mort le surprit avant qu'il fût parvenu à saisir les deux autres, pour leur faire partager le même sort. Gonthamond et Thrasamond régnèrent donc successivement sur les Vandales. Ces deux princes firent aussi la guerre aux chrétiens, et ne se montrèrent pas plus tolérants que leurs prédécesseurs.

Hildéric et Gélimer.— Enfin, Hildéric, catholique et aimé de Justinien, parvint au trône l'an 523 ; il se montra indulgent et juste ; mais ses vertus déplurent aux Vandales, et Gélimer, petit-fils de Genzo, leur offrant un caractère plus semblable à leurs mœurs, trouva près d'eux un appui, lorsque, fatigué d'attendre son tour de royauté, il détrôna Hildéric — 530. — Cette usurpation fut suivie de meurtres et de proscriptions ; mais un vengeur ne tarda pas à s'élever pour châtier tous ces crimes.

Justinien Ier, empereur d'Orient, excité par les évêques, charge un de ses généraux, le célèbre Bélisaire, du commandement de l'armée qui doit aller combattre les Vandales et délivrer l'Eglise d'Afrique. En 533, une flotte portant quinze mille hommes et bénie par le patriarche, sort de Constantinople, débarque à Sullecte et prend la route de Carthage.

Tous les vœux sont pour Bélisaire. Une victoire signale son arrivée ; Carthage lui ouvre ses portes. Le meurtre de Hildéric, exécuté par les ordres de Gélimer, fut vengé par la mort de ses deux frères qui périrent sur deux champs de bataille en combattant avec courage. Le roi des Vandales se défend encore ; mais assiégé sur le mont Pappua[1], il est obligé de se rendre à l'Hérule Pharas, l'un des capitaines de

[1] Aujourd'hui les monts *Edoug*, dans l'État de Tunis.

Bélisaire : « *Je ne te demande que trois choses*, lui dit-il : — « *Du pain, parce que je n'en ai pas mangé depuis trois jours;* « — *Une éponge pour laver mes blessures;* — *Un luth pour chan-* « *ter mes malheurs.* »

Quand on conduisit Gélimer prisonnier devant Bélisaire, ce général s'étonna de voir le roi des Vandales rire dans un moment si fatal : « *Général*, lui dit Gélimer, *j'ai éprouvé* « *toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune ; j'ai porté* « *le sceptre d'abord, ensuite les fers ; j'ai reconnu que les biens* « *et les maux de ce monde sont plus dignes de mépris et de* « *risée, que d'attachement et de regrets.* »

Le royaume des Vandales fut soumis à la domination romaine[1], et organisé en *exarchat*. On trouva, dans le butin pris sur les vaincus, les vases sacrés enlevés jadis à Jérusalem par Titus, puis à Rome par Genséric, et que Justinien fit restituer à la Ville Sainte, après sa victoire sur les Vandales.

Bélisaire revint à Constantinople avec son prisonnier. Justinien accorda les honneurs du triomphe au général, et touché de la grandeur d'âme de Gélimer, qui ne versa point de larmes, et murmura seulement ces mots de l'Écriture : » *Vanité des vanités ! Tout n'est que vanité !* », il lui assigna de vastes domaines en Galatie, dans l'Asie Mineure. — Si le repentir de ses crimes a trouvé place dans l'âme du barbare, il a pu les expier dans sa retraite, et recouvrer encore le bonheur.

[2] Bélisaire avait accompli un vieil oracle répété en Afrique. Tò Γ' δίωξει B', τὸ B' καὶ πάλιν δίωξει τό Γ'. — *Le G poursuivra le B, et, à son tour, le B poursuivra le G.* — *Genséric et Boniface, Bélisaire et Gélimer* étaient l'objet du contraste. — BRIETIUS, *Annales mundi*, t. IV.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE VII.

Wisigoths, Suèves, Slaves, Awares, Bulgares, Saxo-Angles.

§ Ier. WISIGOTHS ET SUÈVES.

369—382—Athalaric.
382—410—Alaric Ier.
410—415—Athaulf.
415— —Sigeric.
416—420—Wallia.
420—451—Théodoric Ier.
451—453—Thorismond.
453—466—Théodoric II.
466—484—Euric.
484—507—Alaric II.
507— —Gesalic, usurpat.
507—531—Amalaric.
531—548—Theudis.
548—549—Théodégisild.
549—554—Agial.
554—567—Athanagild.
567—572—Liuba Ier.
572—586—Léovigild.
586—601—Recarède Ier.
601—603—Liuba II.
603—610—Vitteric.
610—612—Gondemar.
612—620—Sisebut.
620—621—Récarède II.
621—631—Suintila.
631—636—Sisenand.
636—640—Chintila.
640—642—Tulca.
642—649—Chindesvinde.
649—672—Recesvinde.
672—680—Wamba.
680—687—Ervige.
687—710—Egiza.
710—710—Vittiza.
710—712—Roderic.

En 712, les Sarrasins d'Afrique défont Roderic ou Rodrigue, et s'emparent ensuite de la plus grande partie de l'Espagne.

Athaulf. — L'Espagne respire un peu sous la domination des Wisigoths. Athaulf élève ce trône sur de solides fondements. Il obtient des Césars les terres voisines des Pyrénées, et, toujours en apparence l'ami des empereurs qu'il dépouille, il recule par degrés les limites de ses États, en feignant de combattre pour l'empire. Ses soldats le massacrent au milieu de ses victoires ; Sigeric, qui le remplace, a le même sort.

En 415, Wallia profite du bouleversement des Gaules pour s'avancer dans les provinces méridionales. Maître de Toulouse et de son riche territoire, il en fait la capitale de ses possessions ; et, plus heureux que ses prédécesseurs, il transmet le trône à ses fils ; sa postérité, toujours amie des Romains, profite également de leurs dons et de leurs malheurs. Au commencement de la première époque du moyen âge, la domination des Wisigoths s'étend des colonnes d'Hercule aux rives de la Loire.

Alaric II. — Léovigild, de 484 à 586.—Le jeune Alaric voit d'un œil jaloux les succès de Clovis. Celui-ci, plus ambitieux encore, dévore de son âme les vastes possessions d'Alaric. La bataille de Vouillé lui en ouvre les frontières; mais Théodoric, roi d'Italie, arrête le conquérant, sauve les Goths et maintient le sang des anciens rois sur le trône. Bientôt le suffrage de la nation y place tour à tour différentes familles. Parmi ces monarques, la plupart trop obscurs pour attirer nos regards, brille Léovigild. Conquérant illustre, il agrandit ses États et les police; père infortuné, il ternit sa gloire en persécutant son fils Herménigild, qu'il avait admis au partage de son pouvoir. Ce jeune prince, entraîné par les prières de sa femme, la belle Ingonde, fille de Brunehaut, abjura l'erreur des ariens, se fit baptiser et prit le nom de Jean. Léovigild, irrité contre son fils, l'assiége dans Séville, d'où Herménigild s'échappe; mais il est repris à Valence, plongé dans les cachots, et la religion compte un nouveau martyr.

Léovigild chercha dans le tumulte des camps l'oubli des remords qui le poursuivaient; il profita des divisions qui régnaient parmi les Suèves, en Espagne, les attaqua, les défit, et mit fin à leur royaume qu'il réunit au sien — 585.

ROIS SUÈVES D'ESPAGNE.

409.—Hermanric.
441.—Réchila.
448.—Rechiaire.
457.—Frontan.
457.—Maldra.
460.—Frumarius.
463.—Rémismond.

Les autres rois sont inconnus jusqu'à :

550.—Cariaric.
559.—Théodomir.
569.—Mir.
582.—Eboric.
583.—Andica, *usurpateur.*

585. *Le royaume des Suèves est réuni à celui des Wisigoths.*

Léovigild mourut en 586 et laissa le trône à son fils Récarède, qui, comme son frère, embrassa la religion catholique.

Récarède, de 586 à 601.—Ce prince se rendit maître de Carcassonne, et fit la paix avec Gontran, roi de Bourgogne, et Didier, duc des Lombards, qui voulaient s'emparer de la Septimanie, 589, dont les Wisigoths restèrent possesseurs jusqu'à l'invasion des Sarrasins

Récarède assembla un troisième concile à Tolède, où soixante-dix évêques condamnèrent l'hérésie d'Arius. Récarède, surnommé le Catholique, abolit entièrement l'arianisme dans ses États, et y établit l'influence des évêques. Il fut le premier roi de ce royaume qu'un évêque sacra solennellement. Récarède mourut en 601, emportant avec lui les regrets de toute la nation.

Successeurs de Récarède jusqu'à la conquête des Arabes, de 601 à 612.—Son successeur Liuva II périt assassiné par l'arien Vitteric, qui s'empara du trône d'où il fut précipité sept ans après, 610. Gondemar lui succède, et est remplacé en 612 par Sisebut, bon général, littérateur et poëte[1] : ses talents firent la gloire de son pays. Il combattit avec succès le patrice Césarius qui gouvernait les possessions grecques en Espagne. Héraclius, empereur d'Orient, traita, en 616, avec Sisebut, et ne se réserva que la province de l'Algarve, 621. Suintila, petit-fils de Sisebut, est appelé par quelques historiens le premier roi d'Espagne. Il chassa pour toujours de son royaume, 624, les Grecs qui étaient encore maîtres de de quelques parties de l'Espagne.

Suintila voulut rendre son sceptre héréditaire, et se le vit arracher par Sisenand qui le trahit. Un concile de la nation, gagné par les flatteries du nouveau roi, dépose solennellement le maître légitime et couronne le traître. L'Espagne offre ensuite les plus étranges révolutions. Chindesvinde force les suffrages du peuple, monte en tyran sur le trône et s'y comporte en héros; Recesvinde est le père de ses sujets et l'ami des belles-lettres. Wamba refuse longtemps une couronne dont il voit le faux éclat; il la porte avec gloire, abdique bientôt après, et finit ses jours dans un cloître. Vittiza, cruel et lâche, irrite la nation, qui rejette ses enfants et met sur le trône Roderic.

Ce prince a de grandes qualités; il en perd tout le fruit par un penchant aveugle pour les plaisirs; il outrage Florinde, fille du comte Julien, guerrier illustre, le meilleur appui de l'Espagne. Le père, indigné, joint son ressentiment

[1] Sisebut a composé, sur les éclipses de soleil et de lune, un poëme latin d'une versification élégante et correcte.

à celui d'Oppas, archevêque de Séville, frère de Vittiza. Ils sont vaincus par Roderic. Leur haine contre le monarque les rend traîtres à leur patrie. Julien appelle les Sarrasins d'Afrique, et une sanglante bataille dans les plaines de Xerès fait passer l'Espagne sous le joug de l'islamisme. —Voyez la suite, chap. XIII, § III, dans la 2e époque.

§ II. Les Slaves.

Les Slaves, venus des bords de la Baltique, se partagent en trois branches : les Slaves septentrionaux, occidentaux et méridionaux.—Les *Slaves septentrionaux* sont les Slaves qui, au cinquième siècle, furent rejetés au nord, et qui se joignirent aux Roxoans établis à Kiew, qu'ils avaient bâti sur le Boristhène. Ces deux peuples unis fondèrent Novogorod, qui fut si longtemps la ville la plus puissante des pays du Nord.

Les *Slaves occidentaux*, ou Venèdes, s'établirent entre l'Elbe et la mer Baltique, dans la contrée qui forme le royaume actuel de Prusse. Ils ont laissé le nom de deux de leurs tribus à la Poméranie et à la Moravie.

Les Tchèques, autre tribu des Slaves occidentaux, s'établissent dans le pays des Boïens, et lui donnent le nom de Bohême.

Les Leckhes ou Poléniens, qui faisaient aussi partie de cette horde de barbares, partent de Kiew l'an 550, sous la conduite de Leck, viennent s'établir dans le pays situé entre la Warthe et la Sarmatie européenne, et fondent le royaume de Pologne.

Les *Slaves méridionaux* viennent s'établir, l'an 527, dans le pays situé au sud de l'ancienne Germanie, et y fondent divers petits Etats qui appartiennent aujourd'hui à l'Autriche.

§ III. Awares.

Ces peuples descendaient des Tartares-Geougen, et ne doivent pas être confondus avec les Huns, restes puissants encore des Geougen détruits par les Turcs et les Chinois ; ils se précipitèrent sur l'Europe, et envahirent la Germanie en-

tière; mais ils finirent par se perdre dans les peuples qu'ils avaient d'abord subjugués—799.

§ IV. Bulgares.

Cette nation, partie des bords du Volga, pénétra dans l'empire grec, alors gouverné par l'empereur Zénon. S'étant unis avec les Slaves et les Awares, sous leur chef Baïan, ils se rendirent longtemps redoutables à l'empire; mais enfin ce conquérant ayant été défait en 626, les Bulgares prirent un chef pour leur nation seule, et n'obéirent plus qu'à Couvrate qu'ils avaient choisi. Couvrate étant mort, Alezécus et Asparouk, ses deux fils, commandèrent à la nation des Bulgares. La tribu d'Alezécus se fixa dans les environs de Molise, et, en 679, Asparouk obtint de Constantin Pogonat la Mésie déserte. Ce prince fut le vrai fondateur du premier royaume de Bulgarie.

§ V. Saxo-Angles [1].

Quand l'empire romain fut assailli de toutes parts, la cour de Ravenne rappela les légions qui défendaient la Bretagne romaine contre l'invasion des Scots et des Pictes, et celle-ci, livrée à ses propres forces, ne put lutter contre ses ennemis.

Ne pouvant se défendre eux-mêmes, les Bretons, affaiblis par leurs divisions et les attaques multipliées des tribus calédoniennes, appellent à leur secours, en 449, les Saxons du Holstein et du Jutland. Quinze cents de ces pirates, conduits par deux frères, Hengist et Horsa, battent les Pictes près de Standfort. Hengist, resté maître du pays compris entre la Tamise inférieure et la Manche, prit le titre de roi de Kent, et força les indigènes à se retirer dans les montagnes de Galles, de Cornouailles; d'autres dans l'Armorique, qui, de leur nom, s'appela Bretagne, et où leur langue s'est conservée jusqu'à nos jours. L'établissement d'Hengist et d'Horsa attira d'autres aventuriers. Ælla et ses Saxons, soutenus par Hengist, défont le penteyrn ou généralissime Ambrosius, et fondent le royaume de Sussex—490.

[1] La dénomination de *Saxo-Angles* doit être préférée à celle de *Anglo-Saxons*: car l'établissement des Saxons dans la Grande-Bretagne a précédé de cent ans celui des Angles, sous Idda.

Cinq ans après, une flotte de Saxons, sous la conduite de Cerdic ou Kenric, débarque à l'ouest de Sussex, défait et tue Natanleod, successeur d'Ambrosius, et établit le royaume de Wessex—519.

Les progrès des Saxons furent un instant arrêtés par Arthur, roi des Cambriens, et le héros des anciens romans de chevalerie. Il remporta sur Cerdic la bataille de Bandon-hill; mais, après des prodiges de valeur, y ayant été blessé, il fut transporté dans une île formée par des fleuves. On ne sut jamais le jour de sa mort, ni le lieu de son tombeau. Les Cambriens restèrent indépendants.

Les Saxons, affaiblis par des batailles successives, se divisent, et Erkinwin détache le pays d'Essex du royaume de Kent, pour en former un nouveau—530.

Bientôt les Angles, peuple germanique, ainsi que les Saxons, viennent s'établir au nord de l'Essex. Dirigés par Idda et ses douze fils, ils débarquèrent à Flamborough. Ce chef terrible, appelé *l'homme de feu*, battit Urien, et s'empara de tout le pays situé entre l'Humber et le Forth. Il en fonda deux royaumes, ceux de Déire et de Bernicie, qui furent réunis, après sa mort, par Ethelfrid, et prirent le nom de royaume de Northumberland.

Pendant ce temps, une troupe d'Angles, détachée de l'armée d'Idda, avait déjà formé une colonie sur la côte, lorsque Uffa, l'un de leurs chefs, et père des *Uffingas*, prit le titre de roi d'Est-Anglie—571.

Sept ans après, Cridda s'établit, comme une barrière, entre les Angles et les Bretons Déiriens toujours en guerre, et fonda le royaume de Mercie. Ce fut le dernier des Etats fondés dans la Bretagne par les Saxo-Angles, et connus sous le nom d'*Heptarchie*—539 [1].

[1] Le mot *heptarchie* signifie *sept gouvernements*, de Ἑπτα, sept, et Ἀρχὴ, commandement, autorité.—Ce nom n'est pas exactement juste; car la *Northumbrie* a souvent formé deux royaumes, la *Bernicie* et la *Déira*. C'est après la conquête des Normands que le nom de *Northumberland* a remplacé celui de *Northumbrie*. Ces deux mots signifient *pays situé au nord de l'Humber*, fleuve de la Grande-Bretagne.

HEPTARCHIE.

Années des fondations.	Royaumes.	Capitales.	Premiers rois.	Fin des royaumes.
—	—	—	—	—
463	Kent.	Cantorbéry.	Hengist, Saxon.	823
490	Sussex.	Chichester.	Ælla, Saxon.	600
519	Wessex.	Winchester.	Cerdic, Saxon.	1066
530	Essex.	Londres.	Erkenwin, Sax.	746
547	Northumbrie	York.	Idda, Angle.	792
571	Est-Anglie.	Dunwich.	Uffa, Angle.	783
586	Mercie.	Leicester.	Cridda, Angle.	847

Ces sept royaumes, quoique indépendants, s'unirent par une espèce de confédération, dont le chef portait le nom de *bretwalda*. Le pays conquis fut appelé England (Angleterre); par suite, les vainqueurs prirent le nom d'Anglais, et donnèrent aux indigènes, refoulés vers les montagnes, l'insolente qualification de *wales* (étrangers).

La nation saxo-angle se divisait en trois classes : les nobles (*thanes*), les hommes libres (*ceorls*), et les esclaves (*dewes*). Elle tenait des assemblées connues sous le nom de *wittenagemot*, réunion de sages. Les crimes s'expiaient par le talion ou par une amende proportionnée à la faute du coupable.

Ælla, en fondant le royaume de Sussex, commença la série des *bretwalda* ou premiers chefs de la Grande-Bretagne. Le roi de Northumberland, Oswio, qui mourut en 670, fut le dernier bretwalda. Alors l'unité de cette histoire disparaît, et celle de l'heptarchie n'est plus intelligible. Les Pictes ayant été anéantis, les Scots s'organisèrent, et l'Ecosse commença. — La suite est au chap. XVII dans la 2e époque.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE VIII.

MOEURS, GOUVERNEMENT ET LOIS DES PEUPLES BARBARES.

On reconnaît le caractère de chaque peuple vainqueur à la manière dont il agit envers le vaincu. L'invasion des barbares ne fut pas toujours une guerre d'extermination. Les Bourguignons et les Wisigoths avaient une certaine modération qui ressemblait quelquefois à la douceur. La bonhomie des Bourguignons était grossière, celle des Wisigoths plus polie, et le contact des Romains adoucit promptement les mœurs et changea les langages.

Les Francs avaient un aspect plus sauvage. Ceux de Childéric égorgeaient, ravageaient, incendiaient tout ce qui se trouvait sur leur passage; et ceux de Clovis n'avaient pas dégénéré : « En ce temps, dit Grégoire de Tours, beaucoup « d'églises furent pillées par l'armée de Clovis, parce qu'il « était encore enveloppé dans de fanatiques erreurs. »

Les Lombards affectaient la férocité des bêtes fauves. Ils soumirent l'Italie par le pillage des églises, le massacre des prêtres, le bouleversement des villes et l'extermination des peuples.

L'Italie n'eut pour se défendre que le zèle des papes. Saint Grégoire le Grand écrivait à l'empereur Maurice : « Si « j'avais voulu, moi, le serviteur de Dieu, me mêler dans la « mort des Lombards, aujourd'hui la nation des Lombards « n'aurait ni roi, ni duc, ni comte; elle serait divisée et livrée « à une grande confusion. Mais je crains Dieu, et je ne veux « pas me mêler dans la mort d'un homme. »

Enfin, les Saxons ne démentirent pas la terreur attachée depuis longtemps à leur nom; leur invasion fut une ruine.

Dans tous les États fondés par les barbares [1], on distingue

[1] Presque toutes ces considérations sur les lois des barbares ont été puisées dans l'ouvrage de M. Desmichels, sur le *Moyen âge*.

trois espèces de terres : les *alleux*, ou terres allodiales (de *all*, tout, et *od*, propriété), terres libres, résultant de la conquête ; les *bénéfices*, qui obligeaient à des devoirs particuliers ou à certaines charges les *leudes* ou *fidèles* qui en étaient pourvus : et les terres *censives* ou *tributaires*, dont la possession était conditionnelle et subordonnée au payement d'un cens annuel.

Par la suite, les *bénéfices* devinrent exempts d'impôts, et prirent, sous le nom de *fiefs* ou terres féodales (de *feh*, foi, et *od*, proprieté), le pas sur les terres libres qui y furent soumises, tandis que les terres *censives* ou *tributaires* devinrent l'entière propriété de ceux qui n'y exerçaient d'abord qu'un droit de redevance.

La population des conquérants se divisait en trois classes:

1° Celle des nobles appelés *leudes* ou *vassaux* en France, *thanes* ou *royaux* en Angleterre, et *masnadieri* en Italie. Les Romains faisaient partie de cette classe sous le titre de *convives du roi*.

2° Celle des propriétaires barbares des biens allodiaux, jouissant des droits civils et politiques : on les appelait *hérimans*, *fribourgs*, *thanes*, etc.

3° La troisième classe comprenait les colons tributaires nés libres, ceux qui par l'affranchissement l'étaient devenus, et les esclaves asservis à la glèbe ou au service domestique.

La monarchie mixte devint le mode de gouvernement de tous les peuples de cette époque, et partout les femmes furent exclues du trône.

L'autorité de ces rois était limitée par des assemblées générales appelées *Champ-de-Mars* ou *de Mai* chez les Francs, *Wittenagemot* en Angleterre, *Concile de Tolède* en Espagne. On y décidait de la guerre et de la paix, et l'on y traitait les intérêts généraux des nations.

Dans les guerres nationales appelées *landwehr* (défense du pays), le service militaire était dû par tous les citoyens, qui s'équipaient et s'entretenaient à leurs propres frais. La guerre privée ou *fehde* n'appelait sous les drapeaux que les nobles ou leudes attachés à la personne du roi. Les noms de *ban* et d'*arrière-ban*, donnés à nos anciennes milices, viennent du

mot ban ou publication, par lequel on annonçait la guerre.

La justice était rendue par des assises nommées *placita minora*; tous les hommes libres devaient y assister.

Les lois des barbares, monuments d'une législation grossière, sont parvenues jusqu'à nous, et l'on en trouve encore quelques fragments dans notre législation. Ces principales lois sont :

1° En France, *la loi salique*, rédigée au delà du Rhin avant la conquête ;

2° *La loi des Ripuaires*, promulguée par Theudéric ou Thierry Ier, et se rapportant beaucoup à celle des Francs Saliens ;

3° *La loi des Bourguignons* ou loi *Gombette*, du nom de Gondebaud, son auteur ;

4° *L'édit de Théodoric*, ou lois des Ostrogoths, rendu en 500 ;

5° *La loi des Wisigoths*, que le roi Alaric II fit rédiger en 506 par deux jurisconsultes, l'un goth et l'autre romain ;

6° *La loi des Lombards*, revisée par Rotharis, et acceptée à a diète de Pavie dans l'époque suivante, en 643 ;

7° *La loi saxonne*, rédigée par plusieurs princes de l'Heptarchie, et revisée plus tard par Alfred le Grand.

Les langues se confondirent comme les mœurs, et les conquérants subirent le joug de la langue latine, qui, étant celle du culte, devint également celle des lois.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE IX.

ROYAUME DES PERSES.

De 223 à 628.

ROIS DES PERSES.

Dynastie des SASSANIDES.

223—238—Artaxerxès Ier, ou Ardschir Babéghan.	384—389—Sapor III.
238—269—Sapor Ier.	389—399—Vararanès ou Bar. IV
269—272—Hormisdas Ier.	399—420—Isdegerde Ier.
272—279—Vararanès ou Bahram I.	420—440—Vararanès ou Bahr. V.
279—293—Vararanès ou Bahr. II.	440—457—Isdegerde II.
293—294—Vararanès ou Bahr. III.	457—488—Pérozès Ier ou Firouz.
294—303—Narsès ou Narsi.	488—491—Balascès.
303—310—Hormisdas II.	491—531—Kabadès ou Kobad.
310—380—Sapor II.	531—579—Chosroès le Grand.
380—384—Artaxerxès, II.	579—590—Hormisdas III.
	590—628—Chosroès II.

Artaxerxès Ier, de 223 à 238. — Idée générale du royaume des Perses depuis le commencement de la dynastie des Sassanides jusqu'aux temps du moyen âge. — La longue lutte des Perses contre les Romains ne ressemble en aucune manière aux guerres d'invasion des peuples barbares; la nation gouvernée par les Sassanides avait un empire organisé, une société régulière et une civilisation avancée, pouvant servir de modèle aux Etats qui se formaient de toutes parts, au cinquième siècle de l'ère chrétienne.

Le fondateur de ce nouvel empire, Artaxerxès Ier ou Ardschir Babéghan, était fils d'un simple ouvrier, nommé Sassan. Malgré l'obscurité de sa naissance, il avait une âme élevée, un courage extrême et un génie propre à exécuter de grandes entreprises. Ses talents lui acquirent une grande influence sur l'armée dont une partie se révolta contre Artaban, qu'Artaxerxès accusait d'avoir enlevé la couronne à ses ancêtres. Artaban, roi des Parthes, dominait sur les Perses, que ses prédécesseurs avaient soumis; il fut vaincu dans trois batailles consécutives, et périt avec son fils en combattant contre l'usurpateur. Alors Artaxerxès prit la tiare, et

força tous les princes voisins à le reconnaître pour roi des Perses. Les quinze années de son règne furent consacrées à faire fleurir la religion des mages, la justice, les lettres et les beaux-arts. Il écrivit un journal exact de toutes ses actions, et joignit à l'histoire de sa vie un ouvrage intitulé : *Règles pour bien vivre.*

Les successeurs de ce grand homme étendirent bientôt leurs conquêtes à l'est jusqu'à l'Indus, au nord jusqu'à l'Iaxarte, et luttèrent glorieusement contre les Romains. Sans doute ils ne remportèrent pas toujours l'avantage. Probus, en 276, sous Bahram Ier, et Carus, en 282, sous Bahram II, leur firent subir de rudes échecs; mais ils les réparèrent promptement, et Sapor II, surnommé *Dhou'laktaf,* c'est-à-dire *Casse-épaules,* poussa ses conquêtes jusqu'aux bords du Tigre et de l'Euphrate où il vainquit, en 363, Julien l'Apostat qui périt dans la mêlée.

Jovien fit la paix avec les Perses auxquels on accorda cinq provinces sur le Tigre avec plusieurs forteresses et les villes de Nisibe et de Singare. Sapor, pendant un règne de soixante-dix années, affermit sans doute la puissance de son royaume ; mais il en prépara la chute par l'odieuse persécution qu'il commença contre les chrétiens. Ses successeurs jusqu'à Bahram IV ne firent aucune action remarquable. Isdegerde I, qui a régné de 399 à 420, le prit pour modèle : comme lui, ce prince fut brave et généreux, mais comme lui, trop souvent il fut si cruel que plusieurs conspirations se formèrent contre sa vie. L'état intérieur de son empire le força de conclure une alliance avec les Romains, contre lesquels il n'eut point de guerre à soutenir.

Bahram V, de 420 à 440. — La haine des Perses contre Isdegerde Ier faillit priver de la couronne son fils, Vararanès ou Bahram V, doué cependant de presque toutes les qualités qui rendent digne du trône. Malheureusement les mages et les Juifs prirent trop d'ascendant sur ce prince et l'excitèrent à continuer la persécution contre les chrétiens qui s'exilèrent en grand nombre dans l'empire d'Orient. En vain Bahram V envoya des ambassadeurs les réclamer ; l'empereur d'Orient, Théodose II, se déclarant leur protecteur, refusa de les livrer, et prit même les armes pour les défendre. Ardabure,

son général, pénètre dans les Etats de Bahram, et met en fuite Narsès auquel celui-ci avait confié son armée.

Narsès tente une diversion et envahit les provinces de l'empire, pendant qu'Ardabure s'engage dans la Perse; mais son plan a été prévu, le général grec revient sur ses pas, et force Narsès à se retirer dans la ville de Nisibe dont il forme le siége.

Bahram V lève une nouvelle armée; Constantinople, dans la consternation, croit à chaque instant voir les Perses sous ses murs. Cet événement qui tenait tous les esprits en suspens se termina d'une manière étrange. Une panique s'empara des deux armées au moment où elles allaient combattre, et elles prirent toutes les deux la fuite.

Les Romains d'Orient, malgré les avantages qu'ils avaient obtenus, proposèrent la paix à Bahram, à condition que les chrétiens ne seraient plus persécutés. Les *immortels*, corps de troupes composé de dix mille hommes, auxquels on avait donné ce nom pour exprimer leur valeur, prièrent le roi de faire attendre sa réponse, parce qu'ils espéraient surprendre les Romains et les défaire facilement. Une partie des *immortels* se met dans une embuscade, et l'autre marche vers l'ennemi dans le dessein de l'y attirer par une habile retraite; mais un chef romain, qui a tout observé d'une hauteur, fait couper la retraite à ceux qui vont attaquer l'armée, et envoie un détachement d'hommes déterminés qui tombent à l'improviste sur ceux qui sont en embuscade, tous les *immortels* furent taillés en pièces, et Bahram V s'empressa de conclure la paix aux conditions qui lui avaient été proposées, et fit un traité pour cent ans; mais les Perses le rompirent l'an 502.

Isdegerde II, de 440 à 457. — Pérozès ou Firouz, de 457 à 488. — Balascès, de 488 à 491. — Le seul fait important qui se passa sous Isdegerde II fut le partage du royaume d'Arménie que ce prince fit avec l'empereur Théodose II; les deux fils de Tygrane, dernier roi de ce pays, ne pouvant s'accorder entre eux, cédèrent leurs droits sur l'Arménie aux Perses et aux Romains.

Pérozès et Hormisdas, fils d'Isdegerde, se disputèrent la couronne; Pérozès, après une guerre assez longue, vain-

quit Hormisdas, le fit mourir, et resta seul maître du royaume. Deux peuplades de Huns, les Cydarites et les Nephthalites[1] le forcèrent successivement à combattre. Ce fut en vain qu'il essaya de soumettre les premiers à un tribut. Les seconds le firent prisonnier, et le contraignirent à signer un traité honteux.

Pérozès voulut bientôt se venger de cette défaite, il recommença la guerre. On raconte de ce roi une aventure assez bizarre. Il avait juré de ne jamais aller au delà d'une certaine pierre, il la fit arracher et mettre sur une charrette qui précédait son armée, croyant ainsi rester fidèle à son serment. Il entra dans les terres des Nephthalites et y périt avec toute son armée dans un vaste fossé creusé au milieu de la plaine, et que les ennemis avaient recouvert de roseaux.

Balascès, frère et successeur de Pérozès, ne fit rien de remarquable. Il fut obligé de payer un tribut aux Nephthalites, et resta dans une honteuse dépendance jusqu'à sa mort en 491.

Kabadès ou **Kobad, de 491 à 531.** — Kabadès, d'un caractère vif, ardent, avait l'âme martiale. Il passa toute sa vie dans les dangers et les troubles. Les mages et la noblesse se soulevèrent contre lui, à cause de la protection qu'il accordait à un sectaire, nommé Mardac, qui prêchait contre la religion nationale des Perses. Deschamasp, son frère, fut proclamé roi. Les Nephthalites, les ennemis de son père, le rétablirent sur le trône, à la condition qu'il leur payerait des sommes considérables.

N'ayant pas de quoi remplir ses promesses, Kabadès envoie des ambassadeurs à l'empereur d'Orient, Anastase Ier, pour solliciter un emprunt; mais celui-ci, comprenant qu'il est de son intérêt qu'une guerre s'allume entre les Perses et les Huns, refuse Kabadès qui, dans son indignation, se jette dans la partie de l'Arménie concédée aux Romains, ravage la Mésopotamie, prend Amida et la livre au pillage.

Pendant le sac de cette malheureuse cité, un vieillard se présente devant Kabadès, et lui dit : *Prince, considérez combien ce pillage est indigne d'un roi.* Kabadès répond : *C'est pour*

[1] Nephthalites ou Euthalites : tribu de Huns qui se fixa dans le nord de la Sogdiane, aujourd'hui pays des *Usbecks*.

vous punir de votre résistance. — Plus notre résistance a été grande, reprit le vieillard, *plus votre victoire est glorieuse.* Flatté de cette réponse, Kabadès fait cesser le carnage sur-le-champ.

Quatre généraux d'Anastase furent défaits tour à tour; mais Kabadès est obligé de marcher contre les Huns. Alors Anastase envoie une nouvelles armée, sous les ordres d'un général, nommé Céler, qui, après avoir ravagé les terres frontières de la Perse, alla mettre le siége devant Amida, où la garnison de Kabadès se défend si vigoureusement que Céler propose une honorable capitulation et donne mille livres d'or aux Perses pour entrer dans la place. Quand il y pénétra, la garnison manquait de vivres, et il rougit de confusion et de douleur d'avoir acheté si cher une ville qui ne pouvait plus se défendre.

La paix se fit momentanément entre la Perse et l'empire. Kabadès, en 517, porta un édit de tolérance en faveur des chrétiens, et signala les quelques années de paix dont jouissait son royaume par de sages lois et d'utiles établissements.

Bientôt la guerre recommença contre l'empire. Le roi de Perse, qui avait le désir de déclarer pour son successeur son troisième fils, nommé Chosroès, au préjudice de ses deux aînés, fit proposer à l'empereur Justin Ier d'adopter son enfant de prédilection, dans l'espoir que l'empereur pourrait le soutenir plus tard contre les prétentions de ses frères. Justin, craignant que cette adoption ne servît de prétexte à Chosroès pour aspirer à l'empire, fit répondre au roi de Perse : *Les Romains n'adopteront les barbares que les armes à la main.*—Kabadès ne songe plus qu'à se venger de cet outrage. Justin Ier meurt et la guerre continue sous Justinien Ier. Malgré plusieurs désavantages, Kabadès refuse la paix et meurt, en léguant le soin de sa vengeance à son fils Chosroès I.

Chosroès Ier, de 531 à 579.—Chosroès I, surnommé *le Grand* et *Noushirvan* ou *âme généreuse*, avait hérité du caractère noble et fier de son père. Il se montra encore plus exigeant que lui, quoiqu'il eût besoin de repos au dehors pour résister à l'ambition de ses frères, et n'accepta la paix que lui fit proposer Justinien qu'en stipulant que les Romains lui

payeraient une somme considérable, lui rendraient toutes les villes prises sur la Perse, et ne pourraient fortifier aucune ville frontière de son royaume.

En 540, Chosroès profitant de la guerre que Justinien faisait aux Ostrogoths, rompit le traité de paix, s'empara d'Antioche et menaçait à la fois la Palestine et l'orient de l'Asie Mineure. Bélisaire le força d'abandonner ses conquêtes; mais le rappel du vainqueur lui permit de prendre Edesse, et Justinien fut forcé de souscrire à un armistice de cinq années.

La guerre recommença en 549. Les Perses pillèrent, sans résultats marqués, les provinces éloignées de l'empire. Ils furent défaits en 555, près de la ville de Phase. Chosroès fit la paix l'année suivante, et ne recommença la guerre qu'en 574, sous le règne de Justin II. Cet empereur fut si affecté des succès des Perses qui l'attaquaient par l'Euphrate en même temps que les Awares par le Danube, qu'il devint sujet à des accès de démence. Alors il adopta Tibère, habile capitaine, qui rétablit promptement les affaires de l'empire. Ayant été proclamé empereur, il envoya contre les Perses son général Justinien, qui écrasa l'armée de Chosroès à la grande bataille de Mélitène, sur les bords de l'Euphrate. Chosroès, obligé de fuir, et poursuivi dans ses Etats, où les vainqueurs portent le fer et la flamme, meurt de désespoir en 579.

Hormisdas III, de 579 à 590.—Hormisdas III, fils de Chosroès, était un prince fier, dur, cruel et avare. Il poursuit la guerre commencée par son père; ses troupes, défaites en 587 à douze milles de Dara, se vengent en 589, près de Martyropole, et à Nisibe en 590; mais Héraclius, fils de l'empereur Maurice, remporte peu après sur lui une victoire signalée.

Les Perses tournent leurs armes du côté de l'Albanie et de la Colchide, où le général romain les défait entièrement. Hormisdas accuse de ces malheurs Varame, chef de ses troupes; il lui en ôte le commandement, et lui envoie des habits de femme, pour lui reprocher sa lâcheté. Varame soulève l'armée, puis il écrit à Hormisdas et met sur la lettre : *à Hormisdas, fille de Chosroès.*

Le peuple, à la nouvelle de la révolte de Varame, traîne Hormisdas en prison et tue un de ses fils en sa présence. On

lui creva les yeux avec une aiguille ardente, et on proclama roi son fils Chosroès qui le fit tuer l'an 590.

Chosroès II, de 590 à 628.—Chosroès II, assassin de son père, fit proposer une amnistie au général rebelle. Varame refuse avec mépris. Le roi marche contre lui ; son armée est défaite, Chosroès trouve un refuge dans l'armée romaine, et obtient des secours de l'empereur Maurice qui le rétablit sur le trône.

Ce prince régna en tyran ; mais il ne fut point ingrat envers Maurice, et marcha contre l'empereur Phocas, qui avait égorgé son bienfaiteur. L'incendie et la mort signalent la marche de Chosroès; le supplice même de Phocas n'arrête pas les dévastations. En 613, Héraclius lui envoie des ambassadeurs pour lui demander la paix, et lui représenter que la mort de Maurice est vengée. Chosroès les renvoie sans même leur donner de réponse. Jérusalem est brûlée, ses troupes pénètrent en Afrique, prennent Alexandrie et viennent assiéger Chalcédoine. Saïn, un de ses généraux, ayant marqué trop de respect à Héraclius dans une entrevue, au lieu de le faire prisonnier, est écorché tout vif. Mais l'empereur Héraclius est favorisé par la victoire. Défait dans plusieurs combats et obligé de fuir, Chosroès est cependant encore redoutable. Son fils aîné Siroès apprend qu'il ne l'a point désigné pour son successeur, il se met à la tête des mécontents, fait arrêter son père et le renferme sous une voûte souterraine qu'il avait bâtie pour cacher ses trésors et, au lieu d'aliment, met devant lui de l'or et de l'argent. Chosroès mourut au bout de quatre jours, victime de cette même ambition qui l'avait porté à faire mourir son père. — La suite est au chap. XIV, dans la 2e époque.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE X.

Empire romain d'Orient appelé aussi *Bas-Empire* [1], *Empire Grec*, depuis la séparation définitive des deux empires à la mort de Théodose le Grand, en 395, jusqu'à l'avénement d'Héraclius, en 610.

De 395 à 610.

§ 1. *Race Théodosienne.*

395—408—Arcadius.	457—474—Léon Ier.
408—450—Théodose II.	474—491—Léon II et Zénon.
450—457—Marcien.	491—518—Anastase Ier.

Arcadius, 395. — Arcadius, fils aîné de Théodose le Grand et de l'impératrice Flacilla, fut le premier empereur d'Orient. Il était âgé de dix-huit ans; la faiblesse de son caractère sembla pénétrer dans le corps de son empire. Loin d'imprimer quelque grandeur à l'Orient, l'action de ce prince fut plus dangereuse qu'utile. Ruffin, Eutrope et l'impératrice Eudoxie, fille d'un chef franc, le dominèrent successivement [2]. Il mourut âgé de trente-un ans, après treize années d'un règne sans gloire.

Théodose II, 408. — Théodose II, fils unique d'Arcadius, devint l'instrument des passions de ses conseillers. Petit-fils de Théodose le Grand, il n'en rappela que le nom. Il avait une telle aversion pour les affaires que souvent il signait des actes dont il ignorait le contenu. Il fut méprisé et humilié

[1] La période de l'empire romain désignée par le mot de *Bas-Empire* indique une circonstance de temps. De même qu'on dit *haute antiquité*, ainsi on a donné à cette période le nom de *Bas-Empire*. Il a été d'autant plus facile de prendre en mauvaise part cette dénomination, que le rôle joué par les empereurs, et l'état des mœurs et des sciences dans une grande nation qui s'avilit, nous montrent presque constamment cet empire dans un déplorable abaissement, et justifient toutes les acceptions dans lesquelles on peut prendre le mot *Bas-Empire*. Malgré de honteuses faiblesses et d'indignes lâchetés, cet empire a duré mille cinquante-huit ans, de 395 à 1453.

[2] Voy, le § 3 du chap. II de cette histoire.

par les barbares, et, quand il termina son inutile vie, sa sœur Pulchérie, dont les sages conseils lui avaient épargné bien des fautes, fut unanimement proclamée impératrice. C'était la première fois qu'une femme montait sur le trône des Césars. Elle épousa Marcien, d'une famille obscure de Thrace, que son mérite seul avait élevé au rang de sénateur et aux premiers grades de l'armée.

Deux faits qui intéressent la religion et la jurisprudence se rattachent au règne de Théodose : le premier est le concile d'Ephèse, tenu en 431, et le troisième concile général, dans lequel l'hérésiarque Nestorius fut anathématisé, et la sainte Vierge proclamée *mère de Dieu;* le deuxième est la publication du *Code Théodosien*, compilation curieuse des lois les plus importantes promulguées par les empereurs chrétiens.

Marcien, 450.—Cet empereur, sobre et désintéressé autant que ferme et généreux, offrit un caractère digne des vieux temps de Rome; il répondit aux ambassadeurs d'Attila qui demandaient le tribut accoutumé : « — *Je ne paye de tribut à personne : j'ai de l'or pour nos amis, et du fer pour mes ennemis.* » Pendant sept ans, il fit respecter l'empire, lui rendit la paix et travailla au bonheur de ses peuples. Le concile de Chalcédoine, le quatrième concile œcuménique, guérit en partie, sous son règne, les plaies que les hérésies avaient faites à l'Église. Pulchérie, que l'Église a placée au nombre des saintes, mourut en 453, et, quatre ans après, accablé par les fatigues de la guerre et les travaux du gouvernement, Marcien la suivit dans le tombeau, à l'âge de soixante ans.

Léon Ier de Thrace, 457.—A la mort de Marcien, Léon Ier, de Thrace, élu par le sénat de Constantinople, gouverna dix-sept ans avec gloire. Ce fut le premier empereur qui reçut la couronne des mains du patriarche de Constantinople.

Léon II et Zénon, 474.—Léon II, petit-fils de Léon Ier, empereur d'Orient, n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda à son grand-père, l'an 474. Ariane, fille de Léon Ier, avait épousé Trascalissès, Isaurien[1] sans courage et sans talents. Il prit

[1] Né dans l'*Isaurie.* — Les Isauriens étaient des peuples brigands de l'Asie Mineure. Ils habitèrent d'abord les monts de la Cilicie, et vinrent ensuite se fixer à l'extrémité orientale de la Pisidie, dans le pays qui, de leur nom, s'appela *Isaurie,* aujourd'hui partie de l'Anatolie.

le nom de Zénon, après la mort du jeune Léon qui l'avait associé à l'empire, le jour même de son couronnement. On soupçonna Zénon de n'avoir pas été étranger à la mort de son jeune fils.

Devenu empereur, l'Isaurien donna l'essor à tous ses vices, et se rendit si odieux que le peuple couronna Basiliscus, frère de Vérine, veuve de Léon Ier, et força Zénon à fuir dans son ancienne patrie ; mais Basiliscus ne fut pas longtemps revêtu de la pourpre impériale, car la trahison d'Illus, son meilleur général, et le courage de la milice isaurienne, en couvrirent de nouveau Zénon, au temps où Clovis fondait l'empire des Francs par ses conquêtes. Basiliscus, voyant ses troupes en déroute, s'était réfugié dans une église. Il se rendit sur la promesse solennelle de la vie, mais on l'enferma dans une citerne où il mourut de faim.

Voulant essayer de toutes les gloires, Zénon, dans l'espoir de rétablir l'unité de croyances dans l'Église, publia un édit théologique, *Hénoticon* ou *édit d'Union*, qui souleva l'Orient contre lui. Cet empereur mourut peu après. Quelques historiens ont dit qu'Ariane profita d'une léthargie occasionnée par l'ivresse pour le faire enterrer vivant.

Anastase Ier, 491.— La veuve de Zénon épousa un officier du palais déjà avancé en âge et nommé Anastase. On lui donne souvent le nom de *Dicore*[1], à cause de la différence de ses prunelles dont la droite était noire, dit-on, et la gauche bleue, et le surnom de *Silentiaire*, parce qu'il était chargé dans le palais de faire observer le silence. Il plongea l'empire dans les horreurs d'une guerre civile par la protection qu'il accorda aux hérétiques et par la déposition de Macédonius, patriarche catholique. Mais il corrigea un grand nombre d'abus, porta des lois sages, abolit la vénalité des charges et montra des vertus que ses fautes en matière de religion n'ont pu faire oublier. Pour défendre Constantinople contre l'irruption des barbares, il fit élever, à cinquante-deux kilomètres à l'ouest de cette ville, une longue muraille, épaisse de six mètres soixante-douze centimètres, flanquée de tours, et d'une étendue de soixante-douze kilomètres, de la Propontide au

[1] Tillemont. — *Histoire des empereurs et des autres princes, etc.*

Pont-Euxin; monument d'orgueil et de faiblesse, de détresse et de luxe.

Kobad ou Kabadès venait de reconquérir, avec l'aide des Nephthalites [1], le trône des Perses que lui avait arraché son frère. Il envoie vers Anastase pour en obtenir les sommes promises à ses alliés, et qu'il se trouvait hors d'état d'acquitter. Anastase, blessé de cette insolence, refuse; Kabadès, furieux, prend les armes, et se jette avec toutes ses forces sur l'empire d'Orient—503.—Cette guerre, souvent reprise, souvent interrompue, dura un demi-siècle [2].

Anastase, plus qu'octogénaire, mourut d'un coup de foudre, le 9 juillet 518. Il fut enterré dans l'église des apôtres, auprès de l'impératrice Ariane. Quelques historiens, postérieurs à cette époque, ont dit qu'il n'était pas mort quand on l'enterra; qu'on l'entendit crier dans son tombeau, et, que, quelques jours après, en ouvrant le caveau où on l'avait déposé, on trouva qu'il s'était mangé un bras.

§ 11. *Race Justinienne.*

518—527—Justin Ier.	578—582—Tibère II, *adopté.*
527—565—Justinien Ier.	582—602—Maurice, *adopté.*
565—578—Justin II, *curopalate.*	602—610—Phocas.

Justin Ier, 518.—Justin Ier, de Thrace, s'était élevé, de la condition de simple berger, au rang de préfet du prétoire, et de là sur le trône. Les soldats aimaient son courage et sa force, ses regards nobles et fiers, son visage guerrier, et les événements de sa vie aventureuse [3]. Sous le règne de ce prince courageux et ami de la religion, la paix se rétablit dans l'empire; et l'Église, si longtemps agitée par les factions impies, commença enfin à respirer. Le peuple l'appela le nouveau Constantin, et l'impératrice reçut le surnom d'Hélène. Son règne dura neuf ans.

Justinien Ier, *surnommé* **le Grand**, 528.—Quatre mois avant sa mort, Justin Ier avait associé à l'empire son neveu Justi-

[1] Voy. le chap. précédent, p. 92.
[2] Procope, *Guerre des Perses*, liv. I, chap. VIII; liv. II, chap. XV.
[3] Voy. Théophane, Cédrène, Théodore le lecteur, etc.

nien, qui avait eu pour précepteurs le savant Théophile et le diacre Agapet. Doux, clément, jurisconsulte, poëte, musicien et architecte, Justinien possédait les ressources qui font les grands hommes; mais, dans presque toutes ses actions, il resta au-dessous de ces qualités réelles. Il avait épousé, avant son élévation à l'empire, une comédienne, nommée Théodora, célèbre par sa beauté, par son esprit et malheureusement aussi par les désordres de sa jeunesse. L'historien Procope nous apprend qu'elle était fille d'un certain Acace, qui nourrissait les bêtes pour les spectacles. Quoi qu'il en soit de son origine, Théodora montra plus de caractère que Justinien, et son influence fut souvent heureuse pour l'empire.

Les Perses furent les premiers ennemis que Justinien eut à combattre. Kabadès, qui avait été contenu pendant le règne de Justin Ier, attaque de nouveau les Romains d'Orient. Bélisaire, général de Justinien, remporte une brillante victoire sur les Perses ; mais un échec éprouvé par ses troupes, qui l'avaient forcé de livrer bataille dans un poste désavantageux, fait rappeler Bélisaire. Sittas, que ses intrigues portent ensuite au commandement de l'armée, allait perdre l'Asie Mineure par son incapacité, si la mort inopinée de Kabadès ne l'eût sauvée.

Le roi de Perse avait choisi pour successeur Chosroës Ier, son troisième fils, que le peuple avait surnommé *Noushirvan* ou âme généreuse[1]. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, il conclut avec Justinien, en 532, un traité de paix avantageux, qui lui permit de veiller à l'affermissement de sa puissance, menacée par ses frères.

Tandis que le calme se rétablissait de ce côté, Constantinople était en butte à une révolte occasionnée par les jeux du cirque, et qui faillit avoir les conséquences les plus funestes.

Sous l'empereur Justinien, les conducteurs de chars dans le cirque, autrefois divisés en quatre factions, se réduisirent à deux, *les bleus et les verts*, ainsi nommés de la couleur de leurs écharpes. Les partis s'irritèrent aussi à cause de la

[1] Voir le chap. précédent, p. 93.

diversité des opinions religieuses, et chacun s'inscrivit ou pour l'un ou pour l'autre. Les princes mêmes adoptèrent une couleur ; l'impératrice Théodora protégeait les *verts*, parce qu'ils étaient hérétiques, et, par la raison contraire, Justinien favorisait les *bleus*. Bientôt la lutte devint effrayante; pendant dix jours, la ville entière fut la proie des flammes, et des massacres horribles l'ensanglantèrent! Les *verts*, restés maîtres du champ de bataille, se révoltent contre l'empereur, le déposent et proclament à sa place Hypatius, neveu d'Anastase. Justinien, d'un naturel pusillanime, veut fuir; mais Théodora, guidée par une noble ambition, l'arrête en disant : « Un empereur qui traîne dans l'exil une vie hon-
« teuse ne vaut pas un homme mort! — Si vous fuyez,—
« moi, je reste ici,—et je m'ensevelirai sous les ruines de
« votre empire ! — Le trône est le tombeau des rois ! »

Ces énergiques paroles eurent l'effet qu'elles devaient produire. Justinien, confus qu'une femme lui donnât l'exemple du courage, sortit de son état de stupeur. Sachant ce qui lui manquait en talents militaires, il fait rappeler Bélisaire, toujours sous le poids de sa disgrâce ; et cet illustre général, à la tête de trois mille vétérans, fait main basse sur les séditieux, et ramène le calme dans la ville.

L'ordre une fois rétabli, Justinien reprit ses projets de conquêtes, et chargea Bélisaire du commandement de l'armée qui devait aller porter la guerre chez les Vandales, pour punir Gélimer de sa conduite à l'égard d'Hildéric, et de l'usurpation de ses États[1]. L'historien Procope accompagna Bélisaire dans cette glorieuse expédition, qui se termina par la ruine des Vandales, 534. Une médaille fut frappée en mémoire de la conquête de l'Afrique ; elle représente, d'un côté, Justinien recevant Bélisaire triomphant; de l'autre, ce général armé, avec cette légende : *Belizarius, Romanorum decus!* — Bélisaire, honneur des Romains[2] !

La destruction du royaume des Vandales en Afrique fut bientôt suivie de celle de la puissance des Ostrogoths en Italie. La gloire des guerres d'Italie, de 535 à 553, appartient

[1] Voy. les pages 77 et 78 dans le chap. VI de la première époque.
[2] Ducange, *De inferioris ævi nummis.*

à Bélisaire et à Narsès, autre général célèbre, qui, suivant quelques historiens, était un prince de Perse, entré au service de Justinien en 530[1].

La soumission, ou plutôt la destruction de ces deux peuples barbares n'avait pas ramené la paix dans l'empire. La seconde guerre des Perses éclata en 540.

L'ambitieux Chosroès s'empare de la Syrie, d'Antioche, et force les généraux de Justinien à demander une paix humiliante. Bélisaire court alors arracher Jérusalem à Chosroès, et, après des batailles sanglantes, des succès et des pertes réciproques, un traité de paix entre les deux puissances rend le repos à l'Orient. La Colchide est cédée aux Romains, et ceux des Perses qui professaient la religion chrétienne, moyennant un tribut annuel de 30,000 pièces d'or, obtiennent la liberté de conscience si longtemps désirée.

Bientôt, deux peuples nouveaux, les Awares, de race mongole, et les Catigures, descendants des Huns, viennent menacer l'empire : ils se jettent sur la Thrace. De profondes brèches, produites, dit-on, au mur d'Anastase par un tremblement de terre, offrent un passage aux Catigures, qui déjà se répandaient dans la ville, quand Bélisaire entend le cri d'alarme de Constantinople, appelle aux armes ses anciens soldats, et retrouve encore des forces pour tailler en pièces les barbares dont les faibles débris, repoussés au delà du Danube, se mêlèrent avec les autres peuplades des Awares qui habitaient ces contrées.

Bélisaire, faussement accusé d'avoir conspiré contre l'empereur, est dépouillé de ses biens, et va expier dans l'obscurité, peut-être même dans les fers, une vie glorieuse et dévouée. C'est aux injustices basses et réitérées de Justinien contre le général grec, que nous devons la fable si touchante qui nous le représente aveugle et mendiant dans les rues de Constantinople.—Un moine nommé Tzetzès, qui écrivait au douzième siècle, est le premier qui ait montré ce grand homme arrivé à ce degré d'infortune et de misère.—Au reste, les fatigues et cette dernière disgrâce entraînèrent le héros dans la tombe, et Justinien termina, deux ans après,

[1] Le P. Briet, *Annales mundi.*

le 14 novembre 565, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, un règne plein de gloire, de fautes et de malheurs.

Dans les derniers temps de sa vie, l'empereur s'était fait le persécuteur des prêtres orthodoxes qui ne croyaient pas que le corps de Jésus-Christ n'avait été susceptible d'aucune altération; qu'il n'avait pas même été sujet aux passions innocentes, etc. Il devint hérétique au moment où Théodomir, roi des Suèves en Espagne, consolait la religion en abjurant les erreurs d'Arius pour embrasser la foi de l'Église romaine. Justinien alla même jusqu'à chasser de son siége Eutychius, évêque de Constantinople.

La réputation de son règne repose en partie sur les travaux de législation qu'il vit éclore. Tribonien, questeur du palais, chargé de recueillir les divers monuments de la jurisprudence romaine, fit paraître en peu d'années quatre publications successives, mais faites trop à la hâte. Le *Code Justinien* renferme les constitutions de tous les empereurs jusqu'à Théodose II; les *Institutes* forment un traité élémentaire de jurisprudence, destiné à la jeunesse; les *Pandectes*, ou *Digestes*, contiennent le précis d'environ trente mille traités de jurisprudence; les *Novelles*, ou *Authentiques*, sont un recueil de toutes les constitutions impériales depuis Théodose II. Les trois premiers ouvrages sont en latin : la plus grande partie des Novelles est en grec; mais on en a fait une traduction latine aussi considérée que l'original; de là leur est venu le nom d'*Authentiques*. Ces ouvrages servent encore de base à la plus grande partie des législations européennes.

La magnifique église de Sainte-Sophie, élevée au milieu des victoires de ce règne, consacre aux siècles à venir le goût et la magnificence de son fondateur. On lui doit aussi quatre-vingts places fortes sur le Danube, et le commencement du commerce des vers à soie, qui n'était connu qu'en Chine, et qui s'établit complétement en 567, entre les Tartares et les Grecs de Constantinople.

On rapporte à ce sujet que deux missionnaires, ayant étudié en Chine l'admirable industrie de cet insecte, qui travaille en s'enveloppant dans un cocon, en firent un récit merveilleux à Justinien. Cet empereur conçut aussitôt

le projet d'introduire cette industrie en Europe. Il proposa une forte récompense à ces missionnaires, qui tentèrent un second voyage en Chine, d'où ils rapportèrent des œufs de vers à soie dans des bâtons qu'ils avaient creusés tout exprès.

Fin de la race Justinienne, 565. — Justinien laissa l'empire à son neveu Justin II. Vers le temps où les Lombards faisaient la conquête de l'Italie, les Awares et les Turcs[1] envoyèrent des ambassadeurs à Justin pour demander la paix : Justin refuse ; et la guerre ayant éclaté entre lui et Chosroès, les Perses envahirent de nouveau les provinces romaines.

La mort de ces deux monarques, arrivée presque en même temps, suspendit les hostilités—579.—Elles recommencèrent sous Hormisdas, fils de Chosroès Ier, et sous Tibère II, qui, adopté par Justin, lui succéda et se montra digne de son choix. Ce prince fit consister sa gloire dans la prospérité de son peuple ; il était doux, humain et désintéressé[2].

Maurice, l'un de ses généraux, ayant remporté sur les Perses deux victoires signalées, obtint en récompense la fille de l'empereur, et parvint à l'empire en 582, à la mort de Tibère. Maurice ne put maintenir ses avantages, et conclut une paix honorable après plusieurs batailles perdues ou gagnées. Plus tard, il offrit généreusement un asile à Chosroès II, chassé de ses États par le satrape Bahram, et l'y rétablit. Il obtint alors la restitution des conquêtes que le roi de Perse avait faites sur lui—591.

Maurice chassa, par cinq victoires consécutives, les Awares de son territoire ; le chef de ces barbares fait massacrer douze mille prisonniers, que Maurice avait refusé de racheter pour une modique somme. L'armée alors se révolte et proclame empereur le centurion Phocas, qui commence son règne par l'assassinat de Maurice et de toute la famille impériale !

[1] Peuples des montagnes situées près de la mer Caspienne. C'était probablement un reste des Scythes d'Asie.

[2] Théophilacte, liv. IV, chap. XVI. Evagrius, liv. V, chap. XIII.

Le gendre même de Phocas, nommé Priscus, appelle Héraclius, exarque d'Afrique, à son aide pour détrôner ce monstre, et le fils de l'exarque, arrivant avec la flotte de Carthage, s'empare de Constantinople et défait les troupes de l'empereur qu'on lui amène prisonnier. — « *C'est donc ainsi que tu as gouverné l'empire!* lui dit Héraclius. — *Gouverne mieux!* » répond froidement Phocas.

Le vaincu est aussitôt dépouillé des habits impériaux. On lui coupe les mains et les pieds : on lui mutile le corps; il est décapité! Les soldats brûlent sur la grande place ses membres déchirés! Héraclius se fait couronner empereur par le patriarche Sergius, le 5 octobre, et sa femme, Eudoxie, est couronnée en même temps impératrice.

Malgré ses crimes, Phocas avait favorisé l'Église catholique, et s'était fait aimer des Romains, qui avaient accueilli avec joie son avénement au trône [1]. Ils lui élevèrent même une statue, dont la colonne, qui servait de piédestal, subsiste encore au milieu des ruines du Forum. Les Italiens reprochaient à Maurice d'avoir négligé les affaires de leur pays. Le souverain pontife Boniface IV obtint de Phocas le magnifique Panthéon d'Agrippa, qui fut consacré au vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs. — La suite est au chap. xv, dans la 2e époque.

[1] Paul Diacre, liv. IV, chap. xx.

SUITE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE XI.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.—LES SOUVERAINS PONTIFES.

5e, 6e et 7e siècles, de 476 à 622.

PAPES DE 440 A 817.

440—S. Léon le Grand.
461—S. Hilaire.
468—S. Simplice.
483—S. Félix.
492—S. Gélase.
496—S. Anastase.
498—Symmaque.
514—Hormisdas.
523—S. Jean Ier.
526—Félix III.
530—Boniface II.
533—Jean II.
535—Agapit ou Agapet.
536—Silvère.
537—Vigile.
555—Pélage Ier.
560—Jean III.
574—Benoît Bonose.
578—Pélage II.
590—S. Grégoire le Grand.
604—Sabinien.
606 ou 607—Boniface III.
607 ou 608—Boniface IV.
614 ou 615—Deusdedit.
617 ou 618—Boniface V.

« L'Église, aux quatre premiers siècles, avait conquis le monde romain. Elle était entrée en Perse, malgré les déserts où avaient péri ses persécuteurs ; elle commençait à pénétrer chez les Scythes, que nul conquérant n'avait pu atteindre. Elle avait envoyé des prédicateurs en Arabie et en Éthiopie, plus loin que les légions d'Auguste. De Rome, elle dominait le monde ; Rome chrétienne n'avait pas à regretter le départ des empereurs ; elle avait en elle le véritable dominateur du monde, le chef de l'Église[1].

Hérésies. — Cependant, l'Église lutte encore. Le paganisme n'est pas entièrement éteint ; les hérésies se succèdent rapidement, et l'invasion semble détruire l'œuvre de quatre siècles. Le grand orateur saint Jean Chrysostôme, ennemi persévérant des Ariens, était mort en 404, dans l'exil où l'avait relégué l'empereur arcadius. Cyrille, le patriarche d'Alexandrie, dénonçait au pape Célestin l'hérésie de Nestorius, patriarche de Constantinople, qui avait dit précédem-

[1] *Histoire du Moyen âge*, par M. Gaillardin.

ment à Théodose II : « Donnez-moi la terre purgée d'héréti-
« ques, et je vous donnerai le ciel ! Prêtez-moi votre bras
« pour exterminer l'hérésie, et je vous aiderai à vaincre les
« Perses ! » Et cet homme, cependant, devint hérésiarque, causa de grands désordres dans l'Église, et vit condamner son hérésie[1] au troisième concile œcuménique assemblé à Éphèse.

A cette hérésie succéda celle des *monophysites*[2], dont Eutychès fut le chef. Léon Ier et le patriarche Flavien le condamnèrent. Eutychès en appela à un autre concile, qui fut surnommé *le brigandage d'Éphèse*, et où le patriarche Flavien fut déposé. Enfin, Léon Ier maintint la condamnation, mais la secte des eutychiens ne fut pas anéantie pour cela, 482.

En 554, le schisme d'Aquilée renouvela les troubles de l'Église. C'était la résistance qu'opposaient au cinquième concile œcuménique plusieurs évêques d'Occident, dont le chef était l'évêque d'Aquilée. Il dura 150 ans.

L'hérésie des *monothélites*[3], soutenue par six patriarches, fut condamnée dans le sixième concile œcuménique.

Faibles et trompés par ceux qui les entouraient, les empereurs avaient été les protecteurs et non les auteurs des hérésies. Nous verrons Léon l'Isaurien abaisser la dignité impériale aux arguties théologiques, et descendre au rang d'un hérésiarque médiocre en fondant la doctrine des *iconoclastes*[4], funeste aux beaux-arts, presque autant qu'à la religion catholique, et qui causa tant de malheurs.

Conversions.—Si l'Église trouvait des ennemis dans son

[1] Nestorius soutenait qu'il y avait deux personnes en J.-C., et que la sainte Vierge était la mère d'un corps et d'une âme, et non pas la mère de Dieu.

[2] *Monophysites.* — De deux mots grecs, *monos*, seul, et *physis*, nature. — Hérésie de ceux qui prétendaient qu'il n'y avait qu'une seule nature en J.-C.

[3] *Monothélites.* — De deux mots grecs, *monos*, seul, et *thelêma*, volonté. — Hérésie de ceux qui ne voulaient reconnaître qu'une seule volonté en Jésus-Christ.

[4] *Iconoclastes.* — De deux mots grecs, *Eicôn*, image, et *claô*, je brise. — Hérétiques qui brisaient les images des saints, prétendant que c'était un crime de les honorer.

propre sein, sa lutte avec les barbares d'Occident lui promettait de plus grands travaux et une plus grande gloire.

Les Goths, les Vandales, les Suèves, les Hérules, les Bourguignons et les Lombards étaient ariens. Les Huns, les Francs et les Saxons étaient encore plongés dans les ombres du paganisme, et, par conséquent, plus éloignés de la civilisation. Ces barbares devenaient aisément persécuteurs, et c'est à travers les insultes, les prisons, les tourments et la mort même, que le christianisme parvint à pénétrer dans leurs cœurs, jusqu'alors ouverts aux jouissances du meurtre et de la dévastation.

Nous avons indiqué l'époque où chacune de ces nations était entrée dans le sein de l'Église. Les femmes eurent une grande part à ces conversions. Clotilde chez les Francs, Berthe chez les Saxons, Ingunde chez les Wisigoths, Théodelinde chez les Lombards, Édilberge et Alcflèda dans la Grande-Bretagne, en changeant le cœur de leurs maris, décidèrent la conversion des peuples qu'ils gouvernaient..

Célestin Ier ayant envoyé comme prédicateur en Irlande le moine Patricius ou Patrick qui, dans son enfance, y avait gardé les troupeaux, l'Irlande fut promptement convertie, devint *l'île des saints*, et d'elle sont sortis de zélés propagateurs du christianisme. Sa conversion avait précédé l'établissement définitif des barbares.

« L'histoire de l'Église, dit Bossuet, n'a rien de plus beau « que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de « Kent, avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de « la croix et de l'image du grand roi N.-S. J.-C., faisaient des « vœux solennels pour la conservation des Anglo-Saxons,— « 596. » Ethelbert, leur roi, les écouta, les remercia, et leur promit sa protection. Bientôt la prédication de cette sainte doctrine émut les barbares; Ethelbert, convaincu, osa se déclarer chrétien; plus de deux mille Saxons l'imitèrent au jour de Noël, et la joie du pape fut à son comble. En quatre-vingts ans fut consommée l'œuvre de la conversion entière de l'heptarchie saxonne, entreprise par le pape saint Grégoire Ier, et dont il ne vit pas la fin. Ce grand homme dut toutes ces conversions à sa douceur inaltérable, et non à au-

cune mesure de rigueur. C'est avec justice que la postérité lui a donné le nom de Grand.

Anachorètes.—Les dévastations des barbares, l'agonie du monde romain, les schismes, les hérésies, la désolation répandue sur l'univers, accablèrent de profondes douleurs quelques âmes d'élite trop faibles, trop impuissantes pour soutenir la société chancelante, autrement que par leurs prières. Quand les secours humains viennent à manquer, c'est à celui dont le souffle ébranle ou raffermit l'univers que l'on s'adresse.

Les villes ravagées furent abandonnées par plusieurs chrétiens qui se retirèrent dans le désert, offrant à leur patrie le secours de leurs prières, et cherchant dans les solitudes des consolations contre les malheurs qui désolaient l'Orient et l'Occident.

Les sables les plus arides, les cavernes, retraites des lions et des autres animaux de proie, eurent tout à coup des charmes inouïs. Un mystère d'amour s'établit entre le ciel si plein de merveilles et de vie, et les sables brûlants et auparavant inhabités. Des jouissances infinies inondèrent les âmes des saints anachorètes ; mais comme la faiblesse de l'esprit humain se retrouve partout et toujours, quelques âmes passèrent d'une contemplation trop soutenue à de puériles illusions. Aux idées vraies et pieuses se joignirent trop souvent des idées erronées, des pratiques mêlées de superstitions qui n'altéraient pas cependant l'essence de la religion chrétienne [1].

Monastères.—En Orient avaient brillé saint Paul, premier ermite, et saint Antoine ; celui-ci donna une règle uniforme aux solitaires de la Thébaïde ; saint Basile l'introduisit dans les solitudes du Pont : les idées et la discipline monastiques passèrent bientôt en Occident. Les cénobites de la Gaule doivent leur origine à saint Martin. Saint Honorat et saint Cassien fondèrent deux célèbres monastères : le premier à Lerins, le second à Marseille. Ces saintes retraites, où s'étaient réfugiés les vertus et les talents, furent une pépinière de missionnaires ardents qui portèrent au loin la religion chrétienne et les lois de la vie cénobitique. De la Provence était sorti saint Patrick qui les fit fleurir en Irlande.

[1] Fleury.—L'abbé Dubos, *Siècles chrétiens.*

L'ordre des Bénédictins, qui s'étendit dans toutes les provinces de l'Eglise latine, fut fondé, en 529, sur le mont Cassin, par saint Benoît de Nursia.

Ces religieux n'ont pas seulement bien mérité du monde moral, par la culture des lettres et la conservation des manuscrits précieux : la France, la Suisse, l'Italie, leur doivent encore les défrichements de terres, qui, de stériles qu'elles étaient, furent tout à coup changées en riches campagnes; car les travaux du corps étaient aussi bien recommandés par leurs règles austères que les occupations de l'esprit qui civilisent les peuples, que la prière qui intéresse le Ciel aux généreuses entreprises et appelle ses bénédictions sur l'humanité.

« Dès le temps des persécutions plusieurs chrétiens s'étaient retirés dans les déserts, principalement dans le voisinage de l'Égypte; quelques-uns y passèrent le reste de leur vie, comme saint Paul, que l'on compte pour premier ermite. Saint Antoine, ayant mené pendant quelque temps la vie ascétique près du lieu de sa naissance, se retira dans le désert pour s'y exercer avec plus de liberté et de sûreté, s'éloignant de toute tentation qui pouvait venir de la part des hommes. Il fut le premier qui assembla des disciples dans le désert et les y fit vivre en commun. On ne les nomma plus simplement *ascètes*, quoiqu'ils menassent la même vie, on les appela *moines*, c'est-à-dire, *solitaires*, ou *ermites*, c'est-à-dire, habitants des déserts. On nomma *cénobites* ceux qui vivaient en communauté, et *anachorètes* ceux qui se retiraient dans une solitude plus entière, après avoir vécu longtemps en communauté et y avoir appris à vaincre leurs passions.

« Les cénobites ne laissaient pas d'être fort solitaires : ils ne voyaient âme vivante que leurs confrères, étant séparés de toute habitation par plusieurs journées de chemin dans des déserts arides où il faut tout porter jusqu'à l'eau; ils ne se voyaient que le soir ou la nuit, aux heures de la prière, passant tout le jour dans leurs cellules, seuls ou deux à deux, et gardant toujours un grand silence. Ce que les moines avaient de singulier, c'était de renoncer au mariage, à la possession des biens temporels et à la compagnie des autres hommes, même des fidèles et de leurs parents. Au reste c'é-

taient de bons laïques, vivant de leur travail en silence et s'exerçant à combattre les vices l'un après l'autre, afin que, ayant combattu dans les règles, comme dit saint Paul, ils pussent arriver à la pureté de cœur qui les rendît dignes de voir Dieu ; toutes les pratiques étaient fondées sur ce principe. Le jeûne continuel tendait premièrement à dompter l'intempérance, puis à prévenir les tentations de l'impureté, et à rendre l'esprit plus libre et plus propre à s'appliquer aux choses célestes; mais ils usaient d'une telle discrétion qu'ils se conservaient des forces suffisantes pour travailler continuellement et dormir peu, sans toutefois ruiner leur santé ; en sorte qu'ils vivaient longtemps sans maladie. Ils combattaient l'avarice par leur extrême pauvreté et par leur fidélité à ne rien posséder en propre, et à distribuer aux pauvres ce qui leur restait chaque jour du salaire de leur travail, après en avoir pris leur subsistance; et ces aumônes étaient si considérables, au rapport de saint Augustin, que l'on en chargeait des vaisseaux entiers. Enfin, ils combattaient la colère par le silence; la paresse par le travail continuel; la tristesse par le chant des psaumes; la vanité et l'orgueil par l'obéissance et la mortification[1]. — La suite est au chap. XVIII, dans la deuxième époque.

CHAPITRE XII.

COUP D'ŒIL SUR LES ARTS ET LA LITTÉRATURE.

5e, 6e et 7e siècles, de 476 à 622.

La littérature latine, mourante depuis Néron, avait été toujours s'affaiblissant jusqu'à l'invasion des hordes germaniques, qui traînaient à leur suite tous les attributs de l'ignorance. Ces barbares, qui se disputèrent les lambeaux du peuple-roi, ne connaissaient guère d'autre éloquence que les cris de guerre, d'autre harmonie que le bruit aigu des lances, joint aux gémissements de ceux qui expiraient dans la mêlée. La corruption du goût fut plus sensible dans la prose que dans la poésie.

[1] *Mœurs des premiers chrétiens.*

L'Orient conservait encore quelques restes des traditions littéraires, et les sciences, en Occident, étaient représentées par l'Eglise et les monastères.

Platon, ce génie d'une profondeur si poétique, l'expression la plus pure de la philosophie grecque, fut pris pour modèle par quelques sophistes, ennemis déclarés du christianisme, qui essayèrent vainement de ressusciter le passé, mort à jamais, quant aux idées païennes. La plus célèbre école de la philosophie néoplatonicienne était à Alexandrie. Constantin la ferma en 324. Julien l'Apostat la fit revivre. Elle eut une nouvelle époque de gloire, même lorsqu'elle se trouva concentrée dans Athènes. Un édit de Justinien la détruisit entièrement en 529. Voici ceux qui, avec Julien et quelques grands hommes chrétiens, comme saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, se distinguèrent dans les cinquième et sixième siècles :

Plutarchus, fils de Nestor. — Syrianus. — Proclus. — 5e siècle.
Marinus de Néopolis. — Isidore de Gaza. — Hermias. — Olympiodore. — Salustius. — Hiéroclès. — Simplicius. — Damascius. } 6e siècle.

La religion, attaquée de toutes parts, eut besoin de défenseurs. Les hommes de génie ne pouvaient lui manquer, et une nouvelle littérature (la littérature ecclésiastique) se forma. Ceux qui, dès les premiers jours de persécution, dès les premiers temps du christianisme, élevèrent la voix pour la défense de leurs principes religieux, reçurent le nom de Pères de l'Église. Et que d'illustres écrivains parurent tout à coup ! Tertullien.— Origène.—Athanase.— Eusèbe.—Basile. Grégoire de Nazianze.—Jean Chrysostôme.—Hilaire.—Ambroise.—Jérôme.—Augustin.—Lactance, etc. — La langue grecque et la langue latine rivalisèrent et eurent des succès égaux. Le talent de ses défenseurs contribua beaucoup à donner à la religion l'influence qu'elle eut sur les sociétés qui se fondaient.

Cette époque est l'âge d'or de la littérature du moyen âge, et, si les belles-lettres ne sont pas mortes à la ruine de l'empire d'Occident, leur génie semble s'éteindre au moment où de nouveaux royaumes se fondent sur les débris du passé.

Les beaux-arts reçurent les mêmes atteintes que la littéra-

ture. Les barbares ne furent pas les seuls qui travaillèrent à leur destruction : les sectes religieuses montrèrent un zèle tout aussi aveugle. La peinture et la sculpture s'anéantirent. Cette dernière cependant reprit quelque vigueur, et se mêla au genre que nous appelons gothique, qui prit naissance à cette époque et dont nous admirons encore aujourd'hui les proportions grandioses, le style hardi et poétique.

Les tableaux suivants donneront une idée du mouvement de la littérature pendant cette première époque de l'histoire du moyen âge.—La suite est au chap. XIX, dans la deuxième époque.

Tableaux des grands hommes qui se sont illustrés dans les sciences et dans la littérature, depuis l'invasion des barbares jusqu'en 622. (Premier tableau.)

PERSONNAGES CÉLÈBRES. — 5e SIÈCLE.	GENRES.
Helladius d'Antinoé	Philologie.
Hésychius d'Alexandrie	Philologie.
Héliodore d'Emèse	Roman.
Plutarchus, fils de Nestor	Philosophie.
S. Epiphane, de Salamine	Théologie (père de l'Eglise grecque).
Prudence, de Saragosse.	Poésie.
S. Jean Chrysostôme	Théologie (père de l'Eglise grecque).
Ruffin, d'Aquilée	Théologie (père de l'Eglise latine).
Claudien, d'Alexandrie.	Poésie.
Hypatie, d'Alexandrie	Médecine.
Macrobe..	Erudition.—Grammaire.
Rutilius Numatianus.	Poésie.
Sulpice Sévère, Gaulois.	Historien ecclésiastique latin.
Avitus..	Poésie latine.
S. Jérôme	Histoire.—Théologie.
Ennodius.	Poésie latine.
Théodore Priscien.	Médecine.
Théodoret, de Mopsueste	Théologie. — Commentaires (père de l'Eglise grecque).
Synésius, de Ptolémaïs.	Théologie.
S. Augustin, de Tagaste.	Théologie (père de l'Eglise latine).
Philostorgue	Historien ecclésiastique grec.
Achille Tatius.	Roman grec.
S. Paulin de Nôle, Gaulois	Poésie latine.
S. Cassien	Théologie (père de l'Eglise latine).
Longus.	Roman grec.
S. Nil	Théologie (père de l'Eglise grecque).
Orose, de Tarragone	Histoire ecclésiastique latine.
Chariton, d'Aphrodisias..	Roman grec.
Servius.	Sciences. — Grammaire latine.
Aristenette, de Nicée.	Roman grec.
Sedulius	Poésie.

Deuxième tableau des grands hommes.

PERSONNAGES CÉLÈBRES. — 5e SIÈCLE.	GENRES.
Eustatius, d'Egypte	Roman grec.
S. Cyrille, d'Alexandrie	Théologie (père de l'Eglise grecque).
Eunapius, de Sardes	Histoire.
Socrate, d'Alexandrie	Histoire ecclésiastique grecque.
Olympiodore, Egyptien	Histoire.
Zozime	Histoire.
Syrianus	Philosophie néoplatonicienne.
Priscus, de Panium	Histoire.
S. Pierre Chrysologue	Théologie (père de l'Eglise latine).
Théodoret, de Cyrus	Théologie. — Histoire (père de l'Eglise grecque).
Sozomène, de Salamine	Histoire ecclésiastique grecque.
Martianus Capella	Poésie latine.
S. Léon le Grand	Théologie (père de l'Eglise latine).
S. Prosper, d'Aquitaine	Poésie latine.
Maxime, de Turin	Théologie (père de l'Eglise latine).
Marcien, d'Héraclée	Géographie.
Idace, de Lemica	Histoire.
Claudianus Mamertus, de Vienne	Théologie. — Poésie (père de l'Eglise latine).
Antiochus	Jurisprudence.
Gélase, de Cyzique	Histoire.
Salvien, de Trèves	Théologie (père de l'Eglise latine).
Faustus, de Riez	Théologie (père de l'Eglise latine).
Paulin, de Périgueux	Poésie latine.
Proclus	Sciences exactes. —Philosophie.
Sidonius Apollinaris, de Clermont	Poésie latine.
Diophante	Sciences exactes.
Victor l'Africain	Histoire.
S. Patrice	Théologie (père de l'Eglise latine).
Marius, d'Avenche	Histoire.

6e SIÈCLE.

Musée, le grammairien	Poésie grecque.
Marinus, de Néapolis	Philosophie néoplatonicienne.
Isidore, de Gaza	Philosophie néoplatonicienne.
Hermias	Philosophie néoplatonicienne.
Epiphane	Histoire.
Avitus	Poésie latine.
Ennodius, de Pavie	Théologie (père de l'Eglise latine).
Philémon	Philologie.
Philoxénus	Philologie.
Anthémius, de Tralles	Sciences exactes.
Isidore, de Milet	Sciences exactes.
Boëce, de Rome	Poésie latine, philosophie.
Symmaque, de Rome	Genre épistolaire.
Maximianus	Poésie latine.
S. Fulgence, de Talepte	Théologie (père de l'Eglise latine).
S. Césaire	Théologie (père de l'Eglise latine).
S. Benoît, de Nursia	Théologie (père de l'Eglise latine).
Tribonien	Jurisprudence.
Olympiodore	Philosophie néoplatonicienne.

Troisième tableau des grands hommes.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.—6e SIÈCLE.	GENRES.
Denys le Petit, Scythe.	Théologie (père de l'Eglise latine).
Coluthus, de Lycopolis	Poésie grecque.
Paul le Silentiaire.	Poésie grecque épigrammatique.
Macédonius.	Poésie grecque épigrammatique.
Aétius d'Amida	Médecine.
Cosmas Indicopleustès.	Géographie.
Jornandès, Goth.	Histoire latine.
Alexandre, de Tralles	Médecine.
Procope, de Césarée.	Histoire.
Priscien	Poésie latine.
Salustius.	Philosophie néoplatonicienne.
Hiéroclès.	Idem.
Simplicius	Idem.
Damascius	Idem.
Cassiodore, de Sicile	Histoire latine.
Corippus, d'Afrique.	Poésie latine.
S. Martin, de Braga	Théologie (père de l'Eglise latine).
Gildas, de Dumbritton.	Histoire latine.
Tryphiodore	Poésie latine.
Théophile	Jurisprudence.
Théodore.	Idem.
Dorothée.	Idem.
Anatolius.	Idem.
Jean, d'Antioche	Idem.
Jean, de Biclaro.	Histoire latine.
Agathias	Histoire.
Grégoire, de Tours	Histoire latine.
7e SIÈCLE.	
Evagrius.	Histoire grecque.
S. Grégoire le Grand.	Théologie (père de l'Eglise latine).
Fortunat, de Trévise.	Poésie latine.
Sisebut, roi des Wisigoths	Poésie latine.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'hégire ou fuite de Mahomet, l'an de N.-S. J.-C. 622, 7e siècle, jusqu'au couronnement de Charlemagne, l'an 800, 9e siècle.

CHAPITRE XIII.

HISTOIRE DES ARABES.

MAHOMET, *fondateur de l'empire musulman.*

SUCCESSEURS DE MAHOMET, OU KHALIFES DES SARRASINS.

Du 7e au 9e siècle, de 622 à 800.

632—Abubekr, 1er khalife.
634—Omar.
644—Othman.
656—{ Ali, en Arabie, 5 ans. / Moaviah, en Egypt., 24 ans.
661—Hassan, 6 mois.

Khalifes ommiades.

661—Moaviah seul.
680—Yésid Ier.
683—Moaviah II, 6 semaines.
684—Merwan Ier.
685—Abdelmalek
705—Walid Ier.
715—Soliman Ier.
717—Omar II.
720—Yésid II.
724—Hescham.
743—Walid II.
744—Yésid III.
744—Ibrahim I.
744—Merwan II.

Khalifes abassides.

750—Aboul-Abbas.
754—Abougiafar-Almansor.
775—Meahadi.
784—Musa.
786—Haroun.

§ I. Mahomet ou Mohammed. 7e siècle, de 622 à 632.

Topographie de l'Arabie.—L'Arabie, située entre la Turquie d'Asie, la Perse et l'Égypte, se divise en trois parties bien distinctes. Le Nedjed (Arabie Déserte), immense plaine variée çà et là par des collines sans vie, où l'on chercherait vainement un brin de mousse, et semée de sables où le vent du désert souffle, brûlant et mortel ; où le *simoun*, l'*ange de la mort*, passe comme une haleine de l'enfer. Point de végétation. Des sables, toujours des sables, si ce n'est quelques oasis lointaines et reculées. A côté est l'Hedjaz (Arabie Pétrée), où se trouve la Mekke, bâtie sur un terrain rocailleux, au pied de trois montagnes stériles, et ayant, à quelque dis-

tance, l'eau amère du puits sacré de Zemzem [1]. Vers le midi on rencontre enfin l'Yemen (Arabie Heureuse) : « L'eau douce, « dit un auteur, le bois, mais surtout le café et l'encens qu'on « y trouve en abondance, faisaient dire autrefois que ce pays « jouissait du luxe et de l'innocence, et que la mer y exhalait « des vapeurs aromatiques. »

Arabes.—Les peuples qui habitaient cette contrée sont distingués en deux races différentes : la première tire son origine de Jectan, descendant de Sem ; la seconde, qui eut pour fondateur Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, est désignée sous le nom de *Mostarabes* ou Arabes [2] mêlés. Ces *Mostarabes* sont *nomades*, mot qui signifie *errants*. Ils n'ont pas, comme les Arabes purs, habité les villes, et des rois ne les ont pas gouvernés.

Le nom d'Arabe leur vient d'Iarib, fils de Jectan. La contrée a été divisée, comme nous l'avons dit, en Arabie Pétrée, en Arabie Heureuse, et en Arabie Déserte. Dans l'Arabie Pétrée demeuraient les Nabathéens, qui tiraient leur nom de Nabajoth, fils aîné d'Ismaël. L'Arabie Heureuse doit son épithète à sa grande fertilité et aux richesses dont elle abonde, telles que or, aromates, myrrhe, encens, aloès ; et l'Arabie Déserte est ainsi appelée à cause des sables qui la couvrent et que le vent soulève comme les flots d'une mer immense.

Les Arabes purs qui ont habité les villes sont devenus, pour ainsi dire, esclaves ; les autres ont conservé toujours leur indépendance au milieu des grands empires qu'ils ont, au contraire, asservis à certaines époques ; et les Arabes réunis et fondus en un seul peuple par Mahomet, quelles conquêtes n'ont-ils pas faites depuis le Tigre jusqu'à la Loire ! L'Asie, l'Afrique et l'Europe occidentale ont été envahies par les Arabes.

Ces peuples ont conservé le flambeau des sciences dans les ténèbres du moyen âge. Eux seuls cultivaient alors la poésie

[1] D'après une tradition arabe, l'ange Gabriel aurait ouvert ce puits en touchant la terre de son aile, quand Ismaël allait périr de soif dans le désert.

[2] Les Arabes, eu égard à leur position par rapport à l'Afrique, ont pris aussi le nom de *Charakuouni* ou *Orientaux*, d'où est venu le mot Sarrasins. Ils désignent les peuples de l'Afrique sous le nom de *Maghrebins* ou *Occidentaux*.

avec succès, et en même temps la chimie, la physique et l'astronomie, sciences dont ils nous ont donné les premières notions. Mais ils sont bien déchus aujourd'hui de cette civilisation d'autrefois. Refoulés dans leurs déserts, on ne les connaît plus guère que par les brigandages qu'ils exercent. Ceux qui ne mènent pas la vie errante sont *fellahs* ou esclaves.

Des Arabes issus des douze fils d'Ismaël, sont sortis les Bédouins, les fils du désert. Dépouillé de tout héritage, le Bédouin s'est d'abord fait homme de rapines par une sorte de justice distributive, pillant les caravanes sur les frontières de son sol aride, et prenant sa moitié, souvent plus, sans remords; mais, à travers cette existence de brigandage et de vol, on retrouve un reste du gouvernement patriarcal des Ismaélites primitifs. Chaque famille se gouvernait par elle-même. Le plus ancien en était le chef. Ils rendaient compte de leur conduite à un gouverneur, nommé *schérif*, établi pour maintenir l'ordre. Les brises, les sables, les bruits mystérieux des solitudes, tout sert à entretenir l'imagination vive de l'Arabe indompté : aussi a-t-il le sentiment d'une poésie large et brûlante comme son désert.

Au commencement du moyen âge, les deux races vivaient en bonne intelligence, et s'unissaient même quelquefois pour faire le commerce. Ces heureuses tribus étaient indépendantes, malgré les attaques successives de presque tous les ravageurs de l'univers. La liberté, réfugiée dans leurs vastes plaines de sables, se riait des tyrans sous les ombrages des palmiers et près des sources de l'oasis. Tandis que, autour d'elles, les royaumes et les conquérants, tour à tour asservis ou maîtres, s'étaient élevés et avaient disparu comme les montagnes mouvantes de leurs sables; il semblait qu'on voyait toujours aux plaines de l'Arabie les troupeaux de Jacob, les chameaux d'Esaü et la tente d'Abraham. L'idolâtrie avait succédé à la religion traditionnelle des patriarches, altérée par l'imagination et l'amour du merveilleux. Le sabéisme de Zoroastre y fut ensuite apporté par des mages persans, le judaïsme par les marchands juifs, et enfin le christianisme y avait aussi jeté quelques racines.

Naissance et famille de Mahomet ou Mohammed.—L'Arabie, en donnant un asile à tous les cultes persécutés depuis

Constantin, était devenue en quelque sorte le musée de toutes les divinités, de toutes les erreurs, de tous les fanatismes religieux, quand, « le 10 novembre 570, dit M. Lacre-« telle, naquit à la Mekke, dans la tribu des Koréïschites[1], « un enfant que son père appela Mohammed, ce qui signifie « en arabe *loué*, *considéré*. Les Koréïschites prétendaient « descendre en droite ligne d'Ismaël, fils d'Abraham. Depuis « cinq générations, c'était dans leur tribu qu'on choisissait « les magistrats suprêmes et les prêtres du temple de la « Caabah, construit, disait-on, par Abraham. »

Le bisaïeul de Mahomet, nommé *Aschem*, *qui rompt le pain*, parce qu'il avait nourri les habitants de la Mekke pendant une famine, avait joui de toutes les dignités réservées à cette tribu favorisée.

Malgré les prodiges qui, suivant les Musulmans, marquèrent la naissance de Mahomet, son enfance parut abandonnée de Dieu. Il avait à peine deux ans quand mourut Abdallah, son père, l'homme le plus vertueux de sa tribu. Sa mère Amvona ne survécut que peu d'années à cette perte; et cet enfant, qui devait avoir une influence si funeste sur l'univers religieux, resta orphelin à cinq ans, n'ayant pour tout héritage que cinq chameaux. Il fut placé sous la tutelle de son oncle Abou-Taleb, et mena, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, la vie guerrière et marchande des caravanes.

Il était homme alors. Sa taille était moyenne et bien prise, sa santé robuste, sa conduite irréprochable. Une démarche noble et gracieuse, des traits fins et réguliers, un visage toujours calme, un front inspiré, une âme ardente et un esprit réfléchi, tout à la fois élevait Mahomet au-dessus des autres Arabes. Une riche veuve, nommée Cadijah, âgée de quarante ans, lui offrit sa main et sa fortune. Il l'épousa, et, jusqu'à ce qu'elle mourût, il ne prit point d'autres femmes, quoique la loi de son pays le lui permît. Débarrassé par ce mariage des soins qu'exige une condition bornée, il put se livrer en repos aux méditations que demandaient ses projets ambitieux et la religion qu'il voulait fonder.

[1] Le nom de *Koréïschite* vient de Koreich, le plus illustre des douze fils d'Ismaël.

Prétendue mission de Mahomet.—Pendant quinze ans, l'histoire du prophète reste ensevelie et impénétrable ; mais le temps des fables et des prodiges est arrivé. Voici ce que les Musulmans croient au sujet de la mission divine de leur prophète :

Dans la nuit d'Alkadar, lorsqu'il était dans sa caverne (endroit caché du mont Héra, où il se retirait seul pendant un mois, chaque année), l'archange Gabriel lui apparut, tenant un livre à la main, et lui dit : Lis !—Je ne sais pas lire, reprit Mahomet. Alors l'ange le saisit par les cheveux, le porta à terre par trois fois, et, à la dernière, le fils d'Abdallah se releva, sachant lire aussi bien que l'ange lui-même. Effrayé de cette apparition, il courut sur la montagne ; mais, de tous les côtés, il entendit une voix venant du ciel qui lui criait : « O Mahomet ! tu es l'apôtre de Dieu, et moi, je suis « Gabriel ! » Il avait quarante ans alors. Il possédait la science, son livre était fait, Gabriel lui avait parlé au nom de Dieu ; sa mission commençait.

Prosélytes de Mahomet.—Cadijah, la première, crut à l'*islam* (ou foi qui sauve) ; ensuite Ali, cousin du prophète, et plus tard son gendre ; Zaïd, son esclave, qu'il fit libre et qui mourut pour son maître ; Abubekr, surnommé Alsedik (fidèle témoin), et qui devint beau-père de Mahomet, après la mort de Cadijah ; Othman, fils d'Affan ; Omar, précédemment ennemi juré du prophète, et plusieurs autres.

Cette mission resta secrète pendant trois années. Quand Mahomet crut avoir assez de prosélytes dans sa famille et parmi ses amis pour prêcher sa nouvelle doctrine, il les réunit tous dans un repas, y développa ses idées, récita quelques versets du Koran, et, à la fin, montrant en perspective l'immense héritage qu'il laisserait, il s'écria : « Qui veut « être mon lieutenant et mon khalife ? » Tous se taisaient, quand Ali, se jetant à genoux, lui dit avec enthousiasme : « C'est moi qui ferai ce que tu demandes ! » Et il déclara qu'il arracherait les yeux, qu'il briserait les dents, et fendrait le ventre à celui qui douterait de sa mission. Depuis ce temps, Ali ne quitta plus son maître, et lui sauva plusieurs fois la vie.

Hégire[1].—Cependant l'islamisme commençait à se répandre. Les cheiks des Koréïschites, et surtout Abou-Sophian, nouveau schérif de la Mekke, effrayés des progrès de cette nouvelle doctrine, condamnèrent à mort le prophète imposteur. Le décret fut suspendu aux portes de la Caabah. « La « main de celui qui l'écrivit devint sèche aussitôt qu'elle « eut écrit. » Cette même soirée, l'ange Gabriel vint dire à *l'apôtre de Dieu* : « Ne couche point, cette nuit, dans ton lit « ordinaire, car la mort t'y attend ! » Ali revêt alors le manteau vert de son maître, s'étend sur sa couche, et s'offre à sa place aux poignards des assassins ; mais ils reculent à l'idée d'immoler ce généreux enfant, et se retirent. Pendant ce temps, Mahomet quitte son réduit, ouvre les portes, passe inaperçu au milieu de ses ennemis, et, prenant une poignée de poussière, il la répand sur leurs têtes et se retire à Yatreb. C'est de cette hégire ou *fuite*, le 16 juillet 622, que date l'ère des Musulmans.—C'était un vendredi.—Ce jour est devenu sacré pour les partisans de l'islamisme.

Les habitants d'Yatreb embrassèrent avec chaleur la cause et la doctrine des proscrits, et leur cité reçut le nom de Médine (Médinat-al-Nabi), ou *ville du prophète*.

Conquêtes politiques et religieuses de Mahomet.—Mahomet alors arme ses partisans, et, à la tête de sa petite troupe, défait les Koréïschites à Berd, en obtient une trêve de dix ans, et la permission de visiter le temple de la Caabah. Cependant, avant d'user de ce droit, il veut se venger des Juifs de Khaïbar (la Forteresse), qui avaient combattu contre lui. La ville fut emportée d'assaut. Kénona, qui prenait le titre de *roi des Juifs*, fut tué par Ali, et les habitants lui offrirent, pour sauver leur vie, la moitié de leurs terres et de leurs trésors. Mahomet accepta ; mais, pendant ce traité, une femme juive, sœur du roi des juifs, mit du poison dans une brebis rôtie qui devait être servie au prophète. Celui-ci en mangea, s'aperçut de la trahison, fit jeter la brebis au feu, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement consumée ; mais « la brebis de Khaïbar ne cessa de le venir visiter de temps en « temps ; et, trois ans après, les veines de son cœur se rom- « pirent par la violence du poison. »

[1] Hégire vient du mot arabe *hedjra*, qui signifie *fuite*.

L'année étant révolue, l'apôtre des Arabes fit son premier pèlerinage à la Caabah, et attira à lui plusieurs cheiks des Koréïschites, auxquels il fit embrasser l'islamisme. C'est la visite de *consommation.*

Mahomet, aveuglé par sa prospérité, somma les plus puissants monarques d'embrasser sa doctrine. Ses ambassadeurs au roi de Bosra [1] ayant été assassinés par les Romains d'Orient, il osa, avec un faible corps d'Arabes dévoués, attaquer les troupes de l'empire, et mit en déroute une armée de trente mille hommes — 629.

Les Koréïschites n'exécutèrent pas les conventions. La Mekke fut attaquée, prise après une bataille peu sanglante, et le prophète entra en vainqueur dans sa ville natale, brisa les 360 idoles de la Caabah, et proclama la formule sacrée du Koran : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son pro- « phète ! » Sa clémence et sa générosité lui concilièrent tous les esprits.

Mahomet demeura à la Mekke pendant quinze jours, pour y régler les affaires du gouvernement, et retourna ensuite à Médine. Avec les idoles de la Caabah, avait péri l'idolâtrie, et toutes les tribus furent promptement converties à l'islamisme—630 ; et l'année d'après, appelée l'année des ambassades, neuvième de l'hégire, des envoyés de toutes les nations arrivèrent à Médine, « plus nombreux que les dattes mûres qui tombent du palmier » ; les princes de l'Yémen se soumirent ainsi que les chefs du Nedjed—631.

Tandis que *l'apôtre* jouissait de ses triomphes, son fils unique Ibrahim mourut à dix-sept mois. Ce fut une grande douleur pour ce père qui voyait s'éteindre en lui le seul héritier d'un nom illustre. L'homme de génie s'oublia : le père seul parut alors, et les Musulmans virent avec surprise leur prophète pleurer sur les restes d'un enfant.

Cependant l'Arabie ne reconnaissait de maître que Mahomet, et celui-ci se disposait à aller attaquer d'autres *infidèles*, lorsqu'il se sentit pressé de faire un dernier pèlerinage à la Mekke. Il partit donc, suivi de quatre-vingt mille pèlerins, accomplit une à une toutes les cérémonies prescrites par le

[1] *Bosra*, autrefois *Bozor* ou Bostra, était une ville considérable de l'Arabie Déserte, à l'orient de la Palestine.

Koran, baisa l'angle de la pierre noire[1], fit sept fois le tour de la Caabah, but de l'eau du Zemzem, immola soixante-trois chameaux pour célébrer son âge, se rasa la tête, et quitta la Mekke pour ne la plus revoir, après avoir ainsi, par un témoignage éclatant, imprimé au peuple le respect pour les actes extérieurs de sa religion.

Mort de Mahomet.—De retour à Médine, une fièvre violente s'empara de lui; il comprit que le moment suprême était arrivé, et voulut mourir dans la maison de sa femme bien-aimée Aïesha, fille d'Abubekr. Dans le cours de sa longue agonie, il répétait souvent: « C'est le poison des Juifs « qui me tue; je sens toutes les veines de mon cœur qui se « brisent. »

Deux jours avant sa mort, il se fit porter à la mosquée, et dit à ceux qui l'entouraient: « Si j'ai frappé quelqu'un d'en- « tre vous, voici mon bâton, qu'il me frappe! Si j'ai dépouillé « quelqu'un injustement, voici ma bourse, qu'il se paye! » Un seul des assistants en pleurs osa réclamer trois drachmes, et Mahomet les paya, en le remerciant de l'avoir plutôt accusé dans ce monde que dans l'autre. Enfin cet homme célèbre, qui ne dut son élévation qu'à la persévérance de son génie étonnant, mourut le 17 juin 632 de J.-C., le lundi treizième raby, le 1er de la 11e année de l'hégire. Ses dernières paroles furent celles-ci: « Dieu, pardonnez-moi mes péchés; je vais « rejoindre mes concitoyens qui sont au ciel. »

Son corps fut porté dans la haute mosquée, située au milieu de Médine, dans laquelle les Turcs vont en pèlerinage. Il fut déposé dans l'une des cinq tours de cette mosquée, où l'on trouve la chapelle de son tombeau, nommée *el Hodschera*.

Ce tombeau est en marbre blanc, au niveau du sol, et

[1] La pierre noire déposée dans la Caabah était l'objet de la vénération des Arabes, qui la considéraient comme le noyau primitif du monde. Les Musulmans prétendent qu'Abraham, étant venu visiter au désert son fils Ismaël, construisit avec lui la Caabah, et qu'il y plaça cette pierre noire, au cœur de laquelle se trouvent ces paroles: *Oui, vous êtes seul notre Dieu.* Ils ajoutent que cette pierre doit s'ouvrir au jugement dernier pour laisser lire ces saintes paroles, et rendre témoignage en faveur de ceux qui se seront approchés d'elle avec pureté et foi.

n'a pas cessé, depuis son érection, de garder la plus parfaite immobilité, malgré la fable ridicule qui prétend que, en partant pour le ciel, il se trouva arrêté au dôme de la tourelle où il devait être déposé, et se maintint à une distance moyenne entre la terre et ce dôme, que les Turcs appellent *Turbé*.

Le tombeau de Mahomet à Médine n'est pas regardé par les Musulmans comme aussi sacré que celui de N.-S. J.-C. à Jérusalem. Les caravanes se détournent seulement un peu de leur route pour venir rendre leurs devoirs au prophète.

Quelle immense influence a eue cet homme ! et combien son génie eût été utile à la religion catholique, s'il l'eût mieux connue, et s'il eût eu moins d'ambition ! Sa gravité imposait le respect, et ses paroles affectueuses inspiraient l'amitié. Il abordait ses supérieurs sans embarras, ses inférieurs sans fierté. Son génie était vaste, son imagination ardente, son courage intrépide, son esprit souple et artificieux, sa volonté inébranlable. Toujours occupé du but de sa politique, il ne parut jamais s'en écarter, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans ses affaires, ni dans ses plaisirs.

Ses méditations, ses artifices, ses harangues, ses institutions, ses combats, n'eurent constamment qu'un seul objet, celui de fondre toutes les tribus sous un seul chef, avec un culte ; de réunir dans ses mains le sceptre, le glaive et l'encensoir ; de gouverner les esprits ainsi que les corps, enfin de commander aux sages par l'unité d'un Dieu, aux superstitieux par une révélation miraculeuse, au vulgaire par l'espoir des voluptés éternelles.

Il montrait en partie la vérité aux philosophes, promettait la gloire aux grands et aux braves, le pillage aux pauvres, et des délices sans fin aux hommes sensuels; enfin, il faisait braver à la foule de ses disciples les austérités, les périls et les privations dans ce monde, par l'attente des trésors et des plaisirs d'un sérail céleste ; c'était au nom du ciel qu'il voulait conduire ses soldats à la conquête de la terre.

Imposant aux hommes, dit M. de Ségur, un seul Dieu, un seul maître, un seul prophète, recommandant l'aumône, professant la pauvreté, traitant en frères ceux qui adoptaient ses dogmes, et en tributaires ceux qui refusaient d'y croire,

Mahomet fonda en peu d'années, à la lueur des torches du fanatisme, le plus grand et le plus formidable empire du monde.

§ II. Successeurs de Mahomet. 7e siècle, de 632 à 660.

Abubekr, de 632 à 634.—Après la mort de Mahomet, sa veuve Aïesha parvint, par ses intrigues, à faire exclure de son héritage Ali, gendre du prophète, le plus enthousiaste de ses disciples et le plus brave de ses guerriers, afin d'en revêtir son propre père Abubekr. Omar et Othman, les plus influents sur les Arabes, lui donnèrent leur suffrage à cause de sa vieillesse, et dans l'espoir de régner après lui. Ali se soumit sans murmurer, et servit fidèlement l'élu des Musulmans.

Sous les quatre khalifes[1] ou vicaires de Mahomet dont les règnes précèdent l'établissement héréditaire du pouvoir dans la famille des Ommiades, on voit toutes les régions qui avoisinent l'Arabie tomber sous les coups des sectateurs du prophète, qui affermissent peu à peu leur puissance politique et religieuse en Asie.

Le Koran.—Le Koran, ce livre où sont renfermées, avec la doctrine du prophète, ses visions, ses révélations, les sentences sorties de sa bouche, lui fut, dit-il, apporté du ciel par l'ange Gabriel. C'est un amas bizarre de maximes où la vérité se rencontre souvent avec l'imposture, et une copie maladroitement déguisée de la Bible dont il porte le nom, puisque *Koran* (al-Koran) signifie *livre*, comme *Bible* en grec.

On distingue deux parties dans les cent quatorze *suras* ou chapitres du Koran : les dogmes et les préceptes. Le dogme prescrit de croire en Dieu, à ses anges, à ses prophètes—Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet,—à l'immortalité de l'âme, au jugement dernier, et à une sorte de prédestination fatale qui doit nécessairement faire naître l'insouciance.

Les préceptes dont l'observation est indispensable pour le salut, sont : la circoncision, imitée du judaïsme, la purification, la prière cinq fois par jour, et, le vendredi, la prière

[1] Le mot *khalife* vient d'un mot arabe qui signifie *succéder*.

publique en mémoire de la fuite du prophète, le jeûne du Ramazan pour célébrer la retraite de Mahomet sur le mont Héra, l'aumône légale, c'est-à-dire, au moins la dixième partie du revenu, les ablutions, l'abstinence de quelques viandes et des liqueurs, et enfin le pèlerinage à la Mekke.

« Il n'est qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ! » Telle est la base du mahométisme que les Arabes appellent *islam*. *Musulman* signifie fidèle. Le Koran admet l'existence des bons et des mauvais anges. L'islamisme n'a pas été à l'abri des schismes et des hérésies ; et, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, les Musulmans sont divisés en deux sectes : les *Sunnites*, partisans d'Abubekr et d'Omar, et les *Schyytes*, dévoués à Ali, mari de Fatime, fille de Mahomet, qu'ils regardaient comme devant succéder immédiatement à son beau-père. Mais Abubekr justifia le choix de ses partisans, par sa grande activité, malgré sa vieillesse, par son zèle fanatique, et par la rapidité prodigieuse de ses conquêtes.

Conquête de la Syrie—632.—Abou-Obeidah, lieutenant d'Abubekr, qui avait réuni cent vingt-quatre mille Musulmans, commença la conquête de la Syrie par le siége de Bosra, pendant que Khaled, son collègue, soumettait les États de deux petits princes syriens et leur imposait sa doctrine. La ville cède bientôt aux efforts des deux généraux réunis, et perd à la fois sa religion et sa liberté. Bientôt la Syrie entière sera conquise, et forcée d'embrasser l'islamisme, malgré les efforts de Sergius, de Pierre, de Théodore et de Thomas, généraux d'Héraclius. L'ancienne tactique romaine ne pouvait rien contre le courage fanatique des Arabes.

On cite un épisode assez curieux, pendant cette guerre de Syrie. Lorsque la ville de Damas était assiégée, la garnison fit une sortie, tailla en pièces un corps ennemi, enleva dans leur camp un grand nombre de femmes sarrasines, et se mit en marche pour rentrer dans la ville avec ses trophées.

Le général romain Pierre, qui commandait cette troupe, employa la violence pour outrager une prisonnière, nommée Kaula, femme d'un chef sarrasin ; mais il ne tarda pas à se convaincre que les Musulmanes étaient aussi fières et aussi braves que leurs époux. L'intrépide Kaula repousse avec vi-

gueur cette offense, saisit un cimeterre; les autres femmes suivent son exemple; toutes s'arment de lances, se rangent en masse, se serrent dos à dos, et résistent vaillamment au glaive d'une foule de Romains qui les entouraient. Cette résistance opiniâtre prolongea tellement le combat, que Khaled eut le temps d'arriver à leur secours; il paraît bientôt, enfonce les Romains, et tue leur général Pierre.

A la bataille de Jarmouze, Kaula fit des prodiges de valeur, aidée d'une autre femme, Oseïra, qui la sauva de la mort. Le général romain y fut vaincu, conduit à Damas et assassiné.

Prise de Jérusalem, simplicité d'Omar.—Jérusalem devint la proie des Arabes. Entrons dans la terre sainte que Dieu nous a destinée! s'écrièrent-ils.—Le patriarche Sophrone vient les conjurer d'épargner une ville sacrée :—C'est parce qu'elle est sacrée, dit Khaled, c'est parce qu'elle est le tombeau des prophètes que *nous* sommes plus dignes que *vous* de l'occuper.

Sophrone, dit M. de Ségur, consentit à capituler; mais il ne voulut traiter qu'avec le khalife. Omar, qui avait succédé à Abubekr en 634, vint rejoindre l'armée. Ce fier conquérant de l'Asie augmentait sa gloire en la revêtant de la simplicité d'un humble pèlerin.

Il montait un chameau chargé de deux sacs qui contenaient de l'orge, du riz et des fruits; devant lui on avait placé une outre remplie d'eau, et derrière, un grand plat en bois. Deux ou trois domestiques le suivaient. Il prenait avec eux ses modestes repas. Un jour, ayant aperçu sur la route quelques Sarrasins, vêtus de robes de soie, il les fit rouler dans la boue. Sa tente, semblable à celle d'un Arabe vulgaire, n'était couverte que de peaux de chameaux. On n'y voyait d'autres siéges que la terre. Accompagné du patriarche, il entra dans Jérusalem au mois de mai 638. Toute la Syrie fut conquise en six années de combats et de victoires.

Conquête de l'Égypte, incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie.—Aussitôt après, les armes du khalife Omar se tournèrent vers l'Égypte, et, grâce aux querelles religieuses qui la déchiraient, les Arabes, appelés dans ce pays par la secte des eutychiens, profitèrent du désordre qui y régnait. Le fameux Amrou, le protégé d'Aïesha, y pénètre avec quatre

mille hommes, bat les troupes de l'empereur grec, s'empare de Memphis, d'Alexandrie la capitale, et y introduit l'étendard du prophète, 641, pendant la première année du règne de Constant II. Cette ville renfermait des trésors immenses, quatre mille palais et bains publics, quatre cents cirques et douze mille jardins. Alors périt la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qu'Amrou, qui aimait les lettres, essaya vainement de sauver. Elle était composée de cinq cent mille volumes. Il consulta le khalife; le farouche Omar répondit: « Si ces livres ne contiennent que ce qu'on trouve dans le Koran, ils sont inutiles; s'ils renferment des choses qui lui soient contraires, ils sont dangereux; ainsi, fais-les brûler. » Amrou obéit à regret; ce trésor des sciences antiques chauffa pendant plusieurs mois les bains d'Alexandrie, et ce fut ainsi que le fanatisme d'un Arabe éteignit en quelque sorte les lumières de l'ancien monde.

Assassinat d'Omar.—Le héros des Musulmans, le conquérant de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Libye, et de la Perse jusqu'à l'Oxus, le célèbre Omar périt l'an 644, sous le poignard d'un esclave, dans la magnifique mosquée qu'il avait fait bâtir à Jérusalem. « Il avait pris, dit Cantemir, « trente-six mille villes ou châteaux, détruit quatre mille « temples idolâtres ou chrétiens. Il fonda ou rebâtit quatorze « cents mosquées. » Selon les mahométans, le bâton d'Omar fut plus redoutable que l'épée de ses successeurs. Il ne voulut pas laisser le trône à ses enfants: « C'est bien assez pour « ma famille, disait-il, qu'un de ses membres ait un si grand « compte à rendre à Dieu. »

Invasions et conquêtes dans l'Afrique et dans la Perse.—A la mort d'Omar—644,—le khalife Othman, son successeur, trop porté pour les intérêts de sa famille, comme Mahomet le lui avait reproché, rappela l'invincible Amrou, et nomma, pour le remplacer, Abdallah son frère, qui recueillit le fruit des victoires précédentes, et suivit le plan de conquête de son prédécesseur. Il envahit la Cyrénaïque[1] déserte, bat les

[1] *Cyrénaïque.*—Contrée de l'Afrique qui formait la partie occidentale de la Libye extérieure. Elle était sur la Méditerranée, entre la Grande Syrie et la Marmarique; sa capitale était Cyrène, qui lui avait donné son nom. C'est aujourd'hui la partie occidentale du désert de

troupes que l'empereur d'Orient, Constant II, lui oppose, ravage le pays; mais la disette et les maladies qui déciment son armée, le forcent à rétrograder et à abandonner sa conquête—647.

Tandis que l'Égypte, la terre antique des Pharaons, tombait au pouvoir des khalifes, que l'Afrique voyait ses plaines inondées et ravagées par les Arabes, Khaled, qui avait pénétré en Perse—636,—poursuivait, sans rencontrer de grands obstacles, ses projets de réformation à main armée.

Ce malheureux empire des Perses, si florissant sous Chosroës, était alors déchiré par l'anarchie[1]. Gouverné par Isdegerde III, enfant de douze ans, inhabile au maniement des affaires, il n'avait aucun autre chef qui pût comprimer la révolte, et arrêter les progrès des Arabes. Défait dans plusieurs batailles, le jeune roi voit ses ressources s'épuiser; mais rien n'abat son courage si digne d'un meilleur sort. Les Musulmans s'emparent de sa capitale et remportent à Nehavend *la victoire des victoires* qui leur assure la tranquille possession de la Perse—642.

Pendant ce temps, Isdegerde, forcé de fuir, alla implorer le secours de Taitsong, souverain de la Chine, qui permit aux Turkestans d'embrasser la défense du jeune roi et de le replacer sur son trône ; mais, arrivés aux bords du Marg-ab, ils ne voulurent pas aller plus loin, et égorgèrent le roi de Perse, au moment où il se croyait sûr de reconquérir son royaume. En lui finirent la race des Sassanides et le second empire de Perse, 651.

Prise de l'île de Rhodes.—Le colosse.—L'année suivante, les Sarrasins, sous la conduite de Moaviah, se rendent maîtres de l'île de Rhodes, brisent le colosse, élevé neuf cent quarante-un ans auparavant, et renversé par un tremblement de terre, soixante-six ans après son érection. Cette énorme masse était restée par terre pendant huit cent soixante-quinze ans : Moaviah ayant donc fait mettre en pièces ce colosse, un Juif d'Émèse en acheta les morceaux et les transporta aux foires d'Alexandrie. On évalue le poids

Barcah, au royaume de Tripoli. Quelquefois, sous le nom de Cyrénaïque, on a compris toute la Libye extérieure.

[1] Voy. le chap. XIV, pag. 138 et 139.

du bronze dont le colosse était composé à trois cent soixante mille kilogrammes.

Mort d'Othman.—En 656, les principaux émirs, indignés de l'égoïsme d'Othman et des injustices qu'il commettait en faveur de sa famille, se révoltèrent, demandant qu'il renonçât au pouvoir, et qu'on donnât le commandement des armées à Mahomet, fils d'Abubekr. Othman promet d'avoir égard à leurs vœux; mais on intercepte une lettre dans laquelle il donnait l'ordre de tuer Mahomet. Les émirs courent aux armes ; Mahomet, à leur tête, escalade le palais du khalife, et lui plonge son cimeterre dans le sein.

Ali, de 566 à 661.—Après avoir vu trois khalifes monter successivement sur un trône que le prophète lui avait destiné, le courageux Ali fut enfin proclamé khalife à son tour, après la mort d'Othman,—656; mais son règne, qui semblait devoir être un temps de prospérité et de bonheur pour les Musulmans, en fut un, au contraire, de troubles, d'anarchie et de guerres civiles qui se terminèrent par une révolution complète dans le mode de succession. Aïesha, qui s'était opposée à cette élection, avait été prise et menée captive à Médine, où elle mourut dans les fers, objet cependant de la vénération des Musulmans.

Moaviah, de la famille des Ommiades, gouverneur de la Syrie, fils du plus grand ennemi de Mahomet, s'était fait proclamer prince des croyants (Émir-al-Moumenim), et se disposait à soutenir ce titre usurpé contre le véritable khalife, quand la querelle, demeurée indécise à la bataille de Seiffen, se termina tout à coup à l'avantage du rebelle.

Trois Musulmans Karejites, indignés des malheurs causés par l'opiniâtre ambition des trois chefs sarrasins, Amrou, Moaviah et Ali, et espérant y mettre fin en tranchant leurs jours, avaient choisi chacun sa victime. L'intrépide Amrou dut la vie à la méprise d'un des assassins; Moaviah ne fut pas mortellement blessé; Ali seul succomba dans la mosquée de Kouffah, après cinq ans de règne, au commencement de l'année 661.

Son fils aîné Hassan fut reconnu pour khalife par l'Arabie; mais, se sentant moins de talents ou d'ambition que son père, il abdiqua six mois après, ayant reçu une forte somme

d'argent de Moaviah, avec la promesse de grands honneurs et de terres considérables.—Il se contentait du second rang; mais Moaviah le fit empoisonner après la signature du traité.

§ III. Successeurs de Mahomet.—Les Ommiades.

Depuis l'avénement des Ommiades, 661, jusqu'à l'établissement du khalifat de Cordoue 756.

Moaviah, de 661 à 680.— Moaviah, seul khalife, seul vicaire du prophète, prit possession d'une dignité qui devait, après bien des obstacles, demeurer héréditaire dans sa famille, jusqu'à l'époque d'une nouvelle révolution.

Le premier soin du nouveau khalife fut de chercher à étouffer le murmure qu'occasionnait cette usurpation qu'il ne pouvait justifier par de brillants succès; car, s'il montra du génie dans son administration politique, le peu de gloire de ses armes l'effaça entièrement. Le peuple vit avec mécontentement son armée battue et décimée en Afrique, sa flotte errer longtemps sur les mers sans rien entreprendre, épuiser les forces du khalife et le contraindre à demander la paix aux empereurs.

C'est en 675, pendant le siége de Constantinople par les Sarrasins, que le génie d'un Syrien nommé Callinique, secondant la valeur de Constantin IV, sauva la capitale de l'empire d'Orient. Il inventa un feu artificiel que l'eau ne pouvait éteindre, et que l'on nomma grec ou grégeois. Renfermé dans des globes, il était lancé par des arbalètes et des balistes sur les vaisseaux ennemis réfugiés dans le port de Cyzique. Les Sarrasins, frappés par ce tonnerre nouveau, perdirent plus de trente mille hommes. Le secret de ce terrible feu s'est perdu.

Malgré ses revers, Moaviah, parvenu au trône par la perfidie, se fit chérir par sa justice, sa clémence et son habileté.

Guerre civile.—Yésid, fils de Moaviah, lui succéda; mais la mort de son père semblait offrir aux Arabes une occasion de secouer le joug des Ommiades : ils se révoltèrent, et la guerre civile bouleversa l'Arabie, l'Égypte et la Perse, pendant les règnes de Yésid, de Moaviah II et de Merwan Ier.—de 680 à

685.—Enfin le khalife Abd-el-Malek, resté seul maître de l'empire de Mahomet, après la mort d'Abdallah et de Moctar, qui lui avaient disputé la couronne, pacifia les troubles, et les Musulmans, tranquilles dans l'intérieur, reprirent le cours de leurs entreprises aventureuses. Leurs discordes, en les affaiblissant, avaient rendu quelque force à l'empire de Constantinople, et assuré momentanément sa tranquillité.

Monnaie des Arabes.—Les uns rapportent à l'année 691, d'autres à 697, l'époque où les Sarrasins commencèrent à battre monnaie; ils adoptèrent alors cette légende : *Dieu est le Seigneur*. Jusque-là, les Musulmans s'étaient servis de la monnaie des Persans, et plus particulièrement de celle des Romains, ce qui flattait singulièrement les empereurs d'Orient qui croyaient y voir un signe de dépendance.

Conquête de l'Afrique.—En 692, Hassan, gouverneur de l'Égypte, fut chargé par Abd-el-Malek de la conquête de l'Afrique. En peu d'années toute la côte septentrionale est soumise; Carthage, tombée au pouvoir des Musulmans, est détruite une dernière fois—698—, en même temps que les généraux des empereurs d'Orient ravageaient la Syrie et tuaient plus de deux cent mille Sarrasins. Après de nombreux succès et quelques revers, les khalifes se rendirent maîtres de l'Afrique entière qui embrassa les mœurs et la religion des conquérants.

Conquête de l'Espagne.—En 705, Walid Ier fut reconnu khalife des Sarrasins et résida, comme plusieurs de ses prédécesseurs, à Damas en Syrie. Ses généraux firent des conquêtes en Tartarie et aux Indes, et son empire s'étendit bientôt du nord-ouest de l'Afrique en Espagne; car cette contrée offrait une conquête attrayante aux Arabes; mais elle n'était pas sans difficultés. Si les descendants dégénérés des conquérants germaniques étaient peu en état de se mesurer avec les Musulmans, du moins ils possédaient la Septimanie et la Mauritanie Tingitane [1], deux postes avancés qui les protégeaient

[1] La *Mauritanie Tingitane*, dont Tingis (Tanger) était la capitale, s'étendait depuis le Molochath jusqu'à l'Océan ; on l'appelle même quelquefois *Hispania Transfretana*, c'est-à-dire Espagne au delà du détroit. C'est aujourd'hui la partie septentrionale de l'empire de Maroc.

contre les invasions de leurs ennemis. Muza, général de Walid, alla, dit-on, lui-même à Damas, pour déterminer le khalife à tenter la conquête de l'Espagne. D'autres prétendent qu'il lui écrivit seulement que l'Espagne était une contrée supérieure à la Syrie pour la beauté du ciel et de la terre; à l'Yémen par la douceur du climat; aux Indes pour ses fleurs et ses parfums; à l'Égypte pour ses fruits; à la Chine pour ses métaux précieux.

Une lutte acharnée s'engagea donc entre les deux nations. Les Arabes, secondés par la trahison du comte Julien, gouverneur de Ceuta, se rendent maîtres du détroit de Cadix, puis du rocher de Calpé (Gibraltar). Ils marchent ensuite à la rencontre du roi des Goths, Roderich ou Rodrigue, le défont à Xérès sur les bords du Guadalète (al-Ouad-al-Léthé, *le fleuve du Léthé*). Cette grande bataille décide du sort de la monarchie des Goths d'Espagne—712.

Pour empêcher l'élection d'un nouveau roi, les vainqueurs se dirigent sur Tolède et la prennent. Mérida obtient une honorable capitulation, et le Goth Théodomir, sous la condition d'un tribut, conserve dans sa famille la province de Murcie. D'autres guerriers, échappés au désastre de Xérès, se réfugient, avec un prince goth, nommé Pélage, dans les montagnes des Asturies. Les libérateurs de l'Espagne devaient un jour en descendre. On vit, quelques années après, Pélage, élu roi des Asturies, se défendre contre les Sarrasins et leur tuer vingt mille hommes dans une seule bataille—712—. Muza veut achever la soumission de la Septimanie; mais il est arrêté sur les bords de l'Aude; et la protection des ducs d'Aquitaine assure l'indépendance de cette province[1].

Le khalife Walid, fatigué des dissensions de Muza et de son lieutenant Tarek[2], vainqueur à Xérès, leur ôte à l'un et à l'autre le pouvoir dont ils abusaient, et fait administrer

[1] Suivant les auteurs arabes, Muza trouva à Narbonne sept statues équestres en argent; et, à Carcassonne, l'église de Sainte-Marie offrit à son avidité sept colonnes d'argent de grandeur colossale.—MAC-CARTHY, *Description géographique et historique de l'Espagne, en arabe, manuscrit de la Bibliothèque royale.*—Citation de M. Reynaud, de l'Institut.

[2] *Gibraltar* est l'altération de *Gibel-Tarek* ou montagne de Tarek. C'est près de ce rocher que Tarek débarqua en Espagne.

l'Espagne par des walis, ou gouverneurs, placés sous la dépendance des vice-rois d'Afrique. Cette contrée conserva sa religion, ses lois, ses magistrats, et profita des avantages qu'y firent pénétrer les sciences et la civilisation du peuple conquérant.

Suleyman ou Soliman Ier.—Suleyman, frère de Walid, lui succéda en 715, et, méconnaissant les services de Muza, le fit traiter avec la dernière indignité. Il poussa même plus loin sa haine contre le vieux général : Abd-el-Aziz, fils de Muza, déployait en Espagne autant de talents militaires que son père en avait montré. Il avait en personne subjugué la Lusitanie, la Navarre et plusieurs villes voisines; mais les Sarrasins crurent voir dans sa politique une tendance à s'assurer une souveraineté à part; il avait épousé la veuve même de Roderich. Suleyman envoie l'ordre de le mettre à mort avec ses deux frères. L'heure de la prière est choisie pour cette cruelle exécution; et Abd-el-Aziz est assassiné dans la mosquée de Séville.

La tête de cet intrépide général fut envoyée dans du camphre à Damas. Suleyman la montra, dans une audience particulière, au vieux Muza, auquel il demanda s'il la reconnaissait.—*Malédiction sur le tyran!* s'écria le vieillard, *malédiction sur celui qui a tué un homme innocent, un homme qui valait mieux que lui!*—Muza entreprit alors un pèlerinage au désert; il se traîna jusqu'à sa ville natale, à Wadil-Kora, où il mourut en 716.—Tarek finit ses jours dans l'obscurité.

En cette année, Alahor fut nommé gouverneur de l'Espagne. Le khalife, pour faciliter les communications avec cette province, avait établi une flotte qui portait ses ordres, avec la plus grande rapidité, en Afrique et en Espagne. On appelait Amir-al-mâ, *commandant de la mer*, le chef de cette flotte. —De là est venu notre mot *amiral*.

Nous venons de voir que les lieutenants du khalife Walid avaient ajouté l'Afrique occidentale et l'Espagne à son immense empire; de nouvelles conquêtes en Asie avaient également illustré son règne[1].

[1] OCKLEY.—Conquest of Syria, Persia and Egypt by the Saracens. —Cet ouvrage d'Ockley est un extrait des écrits de Mahomet-Ebn-

717.—L'émir Kotaïbah prit Samarcande, subjugua la Bucharie, le Khowaresm, pénétra dans le Turkestan et sur les confins de l'empire chinois, tandis que Kasim, son lieutenant, soumit sans combat la rive droite du Sind (Indus). Plus tard, l'islamisme se répandit particulièrement sur la côte de Malabar, à la faveur du commerce.

Les Musulmans furent moins heureux dans l'Asie Mineure, où il ne leur demeura de leurs incursions que les monts Taurus et la partie de l'Arménie qui avoisine le Caucase. Sur mer, le khalife Suleyman n'a pas plus de succès, car Léon III l'Isaurien, aidé de l'alliance des Bulgares, du feu grégeois et de l'intempérie des saisons, défait entièrement les armées musulmanes qui menaçaient Constantinople—717.—Léon III avait d'abord voulu négocier avec Suleyman, dont il connaissait bien cependant la mauvaise foi. Suleyman avait répondu : *On ne transige point avec des captifs ; on ne traite pas avec des vaincus. J'ai déjà désigné la garnison qui doit occuper la place; il ne vous reste d'autre parti que de vous soumettre à mon pouvoir.*—Cette insolente audace redoubla le courage impétueux de Léon, et sa réponse fut la victoire—15 août 717.

La mort de Suleyman suivit de près ces revers. Le pieux et intègre Omar II, son neveu, lui succéda. Il mourut en 720. Yésid II monta sur un trône ébranlé de toutes parts.

Chute des Ommiades—750.—L'élévation des Ommiades avait compromis l'islamisme. L'opinion générale s'élevait contre eux. *Les vrais fidèles* n'oubliaient pas le meurtre d'Ali, gendre du prophète, l'abdication forcée et l'empoisonnement de Hassan, ni Hossein, second fils d'Ali, lâchement tué par les émissaires d'Yésid dans un combat inégal à Kerbelah. Toutes ces criminelles actions amoncelées avaient formé un orage qui devait éclater bientôt.

Déjà plusieurs tentatives avaient été faites par les Fatimites pour renverser le pouvoir chancelant des Ommiades ; mais la réussite était réservée à une autre branche de la famille de l'*Apôtre*.—La branche des Abbassides tirait son nom d'Abbas, oncle de Mahomet ; elle était nombreuse et puissante ; elle

Omar-Al-Wakedi, mort en 822, et le plus ancien des historiens arabes.

avait des droits à l'héritage du prophète; elle se souleva, et entraîna dans sa révolte tous les *vrais fidèles*. Mohammed, arrière-petit-fils d'Abbas, accueillit les députés du Khorasan, qui les premiers se soulevèrent, et se mit à leur tête. Après lui, son fils aîné, Ibrahim, devint le chef des Abbassides et fut secondé par le farouche Abou-Salem, qui chassa le gouverneur du Khorasan de sa province—746. Alors les partis s'organisèrent : les Ommiades prirent la couleur blanche ; les Alides ou partisans d'Ali portaient depuis longtemps la couleur verte, et les Abbassides choisirent la noire. Les Alides et les Abbassides se réunirent pour chasser les Ommiades, et bientôt la querelle des *noirs* et des *blancs* bouleversa tout l'Orient. Après des succès divers et la mort d'Ibrahim, Aboul-Abbas, l'un de ses fils, parvint à vaincre Merwan II, surnommé l'*Ane de la Mésopotamie,* à cause de sa persévérance invincible. Ce conquérant de la Géorgie, malgré de valeureux efforts, ayant aperçu à Mossoul le drapeau noir des Abbassides, dit un lointain adieu à son palais de Haran, et vint pour la dernière fois camper sur les bords du Nil. Il fut défait par l'émir Abd-Allahet; un coup de lance termina sa vie en Égypte—750, dans une mosquée où il s'était réfugié.

Aboul-Abbas, 750. Aboul-Abbas fut reconnu khalife par toute l'Asie ; mais il croyait que sa puissance ne serait affermie qu'à la mort du dernier des Ommiades. Sa cruauté envers quatre-vingts de ces malheureux qu'il fit massacrer au milieu d'un festin, où ils s'étaient rendus sur la parole de leurs ennemis, fut flétrie, par les Arabes eux-mêmes, du nom de *saffah*, qui signifie *sanguinaire.*

Malgré ses horribles précautions, un Ommiade avait survécu avec le désir de la vengeance. Il avait été poursuivi depuis l'Euphrate jusqu'au mont Atlas. L'Espagne lui offrit un asile. Les chefs qui l'avaient gouvernée au nom des khalifes avaient été, depuis Alahor, en 731, Elsemugh ou Al-Samah, la même année, Abdérame qui fut vaincu par Charles Martel[1] en 732, Abd-Almalek, et en 746 Youssouf-el-Fahri. L'Espagne avait bien reconnu la domination des *noirs;* mais les blancs y étaient en plus grand nombre, et n'attendaient

[1] Voyez le chap. XVI, p. 151.

qu'un chef pour secouer le joug d'un maître cruel. Abdérame se mit à leur tête—756, chassa l'émir Youssouf, fut reconnu roi dans Archidona, et un mois après à Séville. Bientôt toute l'Espagne musulmane reconnut aussi son autorité. Abdérame prit alors le nom d'Émir-al-Moumenim, et Cordoue devint la capitale du khalifat d'Occident [1], lorsque les Abbassides, après avoir fondé Bagdad sous le célèbre Almanzor frère et successeur d'Aboul-Abbas, faisaient de cette ville le siége du khalifat d'Orient.

Ainsi eut lieu la division de l'empire des Arabes. Cet événement prolongea leur domination en Espagne, et contribua surtout à la prospérité de cette Péninsule [2]. — La suite est au chap. XXII. dans la troisième époque.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XIV.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES.

(*Suite du chapitre* IX.)

ROIS DES PERSES.

De 628 à 632.

628—Siroès, huit mois.
629—Adeser, sept mois.
629—Sarbasas, deux mois.
630—Borane ou Tournandokht, reine, sept mois [3].
630—Hormisdas IV.
632—Isdegerde III, dernier roi, assassiné en 652.

La gloire des Sassanides avait fini à la mort de Chosroès II. En concluant la paix avec les Romains, Siroès avait cédé au besoin de ses peuples, fatigués de combats dans lesquels les

[1] CONDE.—*Historia de la dominacion de los Arabes en España.*
[2] LEMBKE.—*Geschichte von Spanien.*—Cet ouvrage ne s'étend que jusqu'en 822.
[3] Plusieurs chronologistes prétendent que cinq rois succédèrent à Borane : Isdegerde a été le dernier. Le P. Petau, dans son savant ouvrage *Rationes temporum,* cite les mêmes rois et dans le même ordre que nous.

ennemis avaient perdu deux cent mille soldats, ce qui peut indiquer les pertes qu'avaient subies les provinces soumises à Chosroès. Les grands du royaume, qui avaient élevé l'assassin sur le trône, avaient exigé cette paix, nécessaire pour donner à la Perse le temps de réparer ses forces et de se mettre en état de combattre les Arabes, ennemis plus redoutables encore que les armées d'Héraclius.

L'ambition des seigneurs et les souffrances des peuples commencèrent bientôt des guerres civiles, dont les fâcheux résultats amenèrent la chute du trône et la conquête de la Perse par les Arabes.

Le fils dénaturé, Siroès, ne jouit que pendant quelques mois du fruit de son crime, qu'il chercha vainement à effacer par un sage gouvernement. Dans le court espace de son règne, il réforma les abus, diminua les impôts, fit fleurir la justice. Malgré tous ces bienfaits, les Perses avaient horreur du parricide, et, dans leur superstition, ils l'accusèrent de la peste qui, après les calamités de la guerre, vint désoler le royaume. Siroès fut, dit-on, lui-même atteint par le fléau. Selon d'autres historiens, les remords, qui ne lui laissaient aucune trêve, l'entraînèrent au tombeau.

Adéser, son successeur, eut à lutter contre de nombreux compétiteurs et contre les Arabes. Il força les premiers à reconnaître son autorité ; les seconds morcelèrent ses provinces. Son règne, qui ne dura que sept mois, fut aussi troublé que celui de Siroès. L'anarchie des chefs, son impuissance à conjurer les maux de son pays, abrégèrent une vie qu'il eût voulu rendre glorieuse; mais tous les moyens lui manquèrent à la fois.

Sarbasas ou Sarbarasas subit la destinée de ses deux prédécesseurs. Son règne de deux mois fut plutôt un embarras qu'un avantage pour les Perses.

L'histoire n'a enregistré que le nom de Borane ou Thourandokht, reine orgueilleuse, malgré sa faiblesse, et qui laissa toute la puissance aux mains de favoris avares et cruels.

Hormisdas IV fut un prince incapable et présomptueux ; cependant quelques avantages, bien que chèrement achetés, ranimèrent sous son règne les espérances des Perses.

Esdegerde, de 632 à 652.—L'avénement au trône de Isde-

gerde, qui n'avait pas douze ans à la mort de son père, fut salué avec enthousiasme, le 16 juin 632, et forma une ère nouvelle qui devait se terminer trop promptement. C'était, en effet, un prince d'une énergie peu commune et qui était habilement secondé ou plutôt dirigé par un vizir courageux, ami dévoué de son roi, de sa patrie et de sa religion.

Ce vizir se nommait Roustem ou Rustan. Il combattit les Arabes par les moyens qu'ils avaient coutume d'employer. Opposant le fanatisme au fanatisme, il fit un appel à tous les adorateurs du feu, intéressant sa nation à la défense du sol et de la religion de Zoroastre. Les ennemis furent rejetés au delà de l'Euphrate; mais Saül, général du khalife Omar, revint bientôt et joignit Rustan dans les plaines de Cadésiah, où la bataille dura trois jours. Le quatrième, la victoire cessa d'être indécise : Rustan fut tué avec ses meilleurs soldats. Le tablier de cuir qu'avait porté le premier des Sassanides et qui était devenu l'étendard national, fut pris et conservé par les Sarrasins, comme un gage assuré du prochain anéantissement de la Perse.

Isdegerde continue la lutte avec le courage du désespoir. L'Irak lui est arraché lambeau par lambeau. La magnifique Ctésiphon tombe, avec ses trésors, aux mains des Arabes qui la détruisent.

Les plaines de Djalaula sont témoins d'une seconde grande bataille, de la valeur et de la défaite d'Isdegerde.

Aux yeux des Perses, leur roi n'est plus qu'un général qui combat pour son peuple et ses autels. Ils lui fournissent de nouvelles troupes ; mais que pouvait Isdegerde avec des soldats trop jeunes, trop faibles pour soutenir les fatigues d'une guerre acharnée, d'une guerre de tous les instants, où les nuits étaient employées à des marches pénibles et les jours à des combats incessants ? Une troisième bataille se livre à Nehavend, en 642 : on peut dire que la Perse y épuisa les sources de son courage et de son sang. Cette bataille décida de sa nationalité. Les Sarrasins appelèrent leur triomphe la *victoire des victoires*[1].

Ce ne fut plus ensuite, pour les débris de l'armée conduite

[1] Voyez, au chapitre précédent, la p. 129.

par Isdegerde, qu'une retraite au milieu des lamentations et des ruines. Les villes les plus florissantes sont la proie de l'incendie et du carnage. Hamadan, Ispahan, Caswin, Tauris, Rei, Persépolis, Hérat, Merou, Balk, succombent tour à tour; les vainqueurs arrivent jusque sur les bords de l'Oxus.

Le roi des Perses se réfugie auprès de Taï-Tsong, empereur des Chinois, et l'intéresse aux malheurs de sa nation. Taï-Tsong permet au khan des Turcs, son tributaire, de secourir Isdegerde. Le roi de Samarkande prend également son parti; Mais, près du Marghab, les Tartares le trahissent et le tuent en 652. Quelques historiens prétendent que sa mort ne doit être attribuée qu'à un crime particulier, et qu'un Maure du Sedjistan l'assassina pour avoir son collier d'or et ses bracelets.

Son fils, abandonné de tous ceux qui s'attachaient encore à la mémoire de son père et trop fier pour se soumettre aux conquérants de la Perse, retourna en Chine où il devint capitaine des gardes de l'empereur.

Le petit-fils d'Isdegerde, après avoir tenté un inutile effort pour enlever son pays aux Arabes, mourut obscur et sans postérité. La race des Sassanides s'éteignit avec lui; et, vers l'an 712, la Perse, soumise aux armes des successeurs de Mahomet, embrassa presque tout entière la religion du vainqueur.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XV.

SUITE DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE OU EMPIRE D'ORIENT.

(*Suite du chapitre* X.)

EMPEREURS DE LA RACE HÉRACLIENNE.

Du 7e au 9e siècle, de 610 à 802.

610—641—Héraclius.	642—668—Constant II.
641— Constantin III.	668—685—Constantin IV.
641—642—Héracléonas.	685—695—Justinien II.

Léonce, général de Justinien, fut revêtu de la pourpre jusqu'en 697. *Absimare Tibère l'en dépouilla et gouverna pendant sept ans. Justinien fut rétabli en* 705, *et régna jusqu'en* 711.

Empereurs qui ont régné dans l'intervalle qui sépare la race Héraclienne de la race Isaurienne.

711—713—Philippicus.
713—714—Anastase II.
714—717—Théodose III.

Empereurs de la race Isaurienne.

717—741—Léon III, l'Isaurien.	780—790—Constantin VI et Irène.
741—775—Constantin V, Copronyme.	790—797—Constantin seul.
775—780—Léon IV, le Khazare.	797—802—Irène seule.

§ I. Race Héraclienne.

Héraclius—de 610 à 641.—Les douze premières années du règne d'Héraclius se passent dans l'indolence; pendant ce temps, Chosroès II se jette sur ses États, s'empare de la Mésopotamie, livre aux flammes Antioche, Damas, Jérusalem, et menace de substituer la religion des mages à celle de l'Évangile. Héraclius se réveille de sa léthargie, déploie de grands talents militaires; mais, battu par les Perses et par les Awares, leurs alliés, il se voit réduit à la possession de sa capitale et de quelques villes maritimes. Il veut alors transporter le siége de l'empire à Carthage; le patriarche Sergius s'y oppose, fait jurer à l'empereur de vivre et de mourir avec le peuple que Dieu lui a confié, et, après avoir reçu son

serment, le clergé de Constantinople, et, à son exemple, les nobles et les riches, livrent leurs trésors à Héraclius pour défendre et sauver l'empire.

Héraclius, après les revers qui avaient accablé son empire, prend une résolution hardie pour le relever. Il transporte le théâtre de la guerre au delà du mont Taurus, et remporte sur les Perses, à Issus, une victoire complète; puis il débarque l'année suivante à Trébizonde, fait alliance avec les Turcs khozares, attaque Chosroès, et le force d'aller défendre ses frontières. Héraclius reprend toutes les villes de l'Arménie, de la Syrie, de l'Osrhoène, gagne la bataille de Ninive, pille les trésors du roi de Perse, qui, bientôt assassiné par son propre fils Siroès, vit presque en même temps s'évanouir et sa gloire et sa vie—628.

Héraclius traite avec Siroès et recouvre les anciennes limites fixées par Trajan. On lui rendit les prisonniers et les aigles de ses légions. La vraie croix qu'il obtint également fut l'ornement de son triomphe, et précéda son char à Constantinople. Il voulut, l'année suivante, la replacer lui-même à Jérusalem, et la porta sur ses épaules jusqu'au Calvaire. Mais l'énergie lui manqua bientôt pour défendre cet emblème sacré de notre religion qu'il venait de reconquérir.

Pendant que les khalifes successeurs de Mahomet, enhardis par leurs conquêtes, portaient leurs armes victorieuses vers l'empire grec, Héraclius n'osait s'exposer en personne aux hasards de cette guerre appelée *guerre sainte*. L'empire perd la Syrie et l'Égypte, et l'empereur, déchu de sa gloire, se renferme dans Constantinople et y meurt, le 11 février 641, atteint d'une hydropisie. Il avait gouverné l'empire pendant trente ans. La mort de cet empereur, qui avait fait revivre par ses premiers exploits la splendeur de l'empire romain, fut toute vulgaire. Il ne laissa de lui que l'idée d'un caractère faible, et emporta dans le tombeau les premiers débris d'un trône tombant en ruine.

Constantin III,—Héracléonas,—Constant II,—de 641 à 668. —Héraclius-Constantin III, son fils, ne fut pas plus heureux contre les Musulmans, et mourut au bout de quelques mois, empoisonné, dit-on, par Martine, sa belle-mère, qui fit élire son propre fils Héracléonas; mais ce prince fut déposé par

ordre du sénat, qui l'accusa, lui et sa mère, d'empoisonnement. On lui coupa le nez, et il fut envoyé en exil avec l'impératrice Martine à laquelle on avait coupé la langue.

Constant II, fils de Constantin III, après avoir, pendant un règne de vingt-sept ans, dévasté Constantinople par ses violences, vint errer en Sicile ; la mort l'attendait à Syracuse.

Il y vivait depuis six ans, déshonorant le trône et précipitant la ruine de l'État. Il n'avait plus d'amis : ce n'était de toutes parts qu'un concert de malédictions. Un jour, il entre dans le bain, n'ayant auprès de lui qu'un seul officier ; celui-ci saisit un vase d'airain, s'élance sur l'empereur, lui fend la tête et prend la fuite—668. Telle fut la mort de ce tyran, aussi cruel et moins habile qu'Agathocle et Denys, que Syracuse avait également vus dans son sein.

Constantin IV—de 668 à 685.—Les principaux officiers de l'armée élurent, pour succéder à l'empereur, un Athénien nommé Myris, homme qui rappelait le type de la beauté antique et de la majesté romaine ; mais le fils de Constant II, Constantin IV, arrive presque aussitôt à Syracuse, met à mort Myris et ses défenseurs. C'était un empereur brave et plein de rapidité dans l'exécution, mais hypocrite, dissimulé, cruel, comme plusieurs de ses prédécesseurs. On le surnomma *Pogonat* ou le *Barbu*, parce qu'il était parti de Constantinople jeune et imberbe, et que, l'année suivante, à son retour, il portait une barbe longue et épaisse.

Constantin IV poursuivit l'hérésie des monothélites, livra les deux Mésies aux Bulgares et fit massacrer ses deux frères, sous prétexte qu'ils avaient conspiré contre sa vie. Après dix-sept ans d'un règne assez glorieux, il mourut et laissa pour successeur son fils Justinien II, dont les crimes effacèrent le souvenir des siens.

Justinien II,—Léonce,—Absimare-Tibère III,—de 685 à 711.—Justinien II avait seize ans, et aucune vertu ne compensait la médiocrité de ses talents.

Ce monstre, après avoir fait mutiler et emprisonner ses frères pour les rendre inhabiles à régner, proscrivit en un seul jour toute la population de Constantinople et la condamna à être égorgée. Léonce, le meilleur général de l'em-

pire, se met à la tête du peuple instruit de ce projet sanguinaire, marche contre le palais impérial et s'empare de Justinien. Il ne le sauve des poignards de la multitude qu'en lui faisant couper le nez et le bout de la langue. Cette mutilation lui valut le surnom de *Rhinotmète*. Justinien fut relégué à Cherson—695—et Léonce revêtu de la pourpre. Malgré les efforts du nouvel empereur pour calmer le peuple irrité, tous les ministres de Justinien furent jetés dans les flammes [1].

Après quelques succès en Afrique, Léonce, attaqué par Absimare-Tibère III, à la tête des troupes révoltées, fut vaincu et forcé d'entrer dans un monastère—698.—Pour assurer sa puissance, Absimare-Tibère voulut faire égorger Justinien II; mais Terbelis, roi des Bulgares, vint à son secours et le replaça sur le trône. Léonce, Tibère et la plus grande partie des seigneurs de la cour périrent du dernier supplice. Justinien fit passer au fil de l'épée tous les habitants de Cherson. Enfin, Philippicus Bardanes, voulant venger l'humanité, se mit à la tête des mécontents, s'empara de Justinien et le livra au bourreau—711.—Sa tête fut envoyée à Rome; elle était digne d'être réunie aux ossements de Néron.

Philippicus,—Anastase II,—Théodose III,—de 711 à 717. —A Peine Philippicus Bardanes fut-il monté sur le trône, qu'il se montra indigne du rang où il s'était élevé. Il ne sut ni défendre l'empire, ni se soutenir lui-même. Il se déclara pour l'hérésie des monothélites. Surpris dans une fête par des conspirateurs, il eut les yeux crevés, et finit dans l'exil et la misère une vie qu'il pouvait illustrer—713.

Anthémius Ier, secrétaire d'Etat, dont on estimait la vertu, ayant été proclamé empereur, prit le nom d'Anastase II. Ce prince fit réparer les murs de Constantinople, contre laquelle le khalife Suleyman préparait une expédition; mais l'armée, mécontente, se révolta, tua Anastase et élut pour empereur un simple particulier d'Adramyttium, nommé Théodose, qui, peu jaloux de la pourpre, abdiqua aussitôt qu'il put le faire sans danger—717.

[1] LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*.—GIBBON, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*.

§ II. Race Isaurienne.

Léon III l'Isaurien,—de 717 à 741.—Théodose fut remplacé par Léon III l'*Isaurien*, fils d'un cordonnier. Cet empereur repoussa les Musulmans qui assiégeaient Constantinople, brûla leur flotte à l'aide du feu grégeois, et leur fit avec succès la guerre en Sardaigne, en Sicile et en Italie. Malheureusement des querelles religieuses vinrent se mêler à ses glorieuses occupations militaires, et allumer dans l'Etat les brandons de la discorde. En 726, il proscrivit le culte des images, et elles furent détruites dans toutes les églises. Ainsi commença l'hérésie des iconoclastes qui prépara la domination temporelle des papes en détachant l'Italie de l'empire.

A l'instant où l'édit de Léon parut en Italie, le pape Grégoire II avertit tous les fidèles, par une encyclique, de résister à l'hérésie des iconoclastes. Le mécontentement était si profond, que les Italiens voulaient choisir un nouvel empereur ; mais Grégoire les engagea à ne rien précipiter. Cependant les ordres de Léon furent méprisés, et ses officiers chassés ; on brisa les images de celui qui avait profané celles de J.-C. et de ses saints. L'Italie ne reconnut plus d'autre souverain que le pape, qui alors resta chef d'une ligue puissante, laquelle devait plus tard le rendre non-seulement indépendant, mais arbitre sévère des rois eux-mêmes.

A la mort de ce courageux vicaire de J.-C., Grégoire III, menacé, ainsi que son prédécesseur, par Luitprand, roi des Lombards, se sauva de ce danger en faisant alliance avec Charles-Martel, duc des Français ; et sous Zacharie, Etienne II, Paul Ier et Adrien II, le pouvoir pontifical prit les plus rapides accroissements.

En 741, mourut l'empereur Léon III, dont le règne de vingt-quatre ans ne fut pas sans gloire.

Constantin V,— de 741à 775.—Constantin V, *Copronyme*[1], succéda à son père Léon l'iconoclaste, en 741. Il fut encore plus exagéré dans son hérésie que son prédécesseur. Il

[1] Le mot *Copronyme*, dont la première racine signifie *fiente*, *fumier*, fut donné à ce prince, parce qu'il souilla l'eau sacrée, lorsque, suivant l'usage de l'Eglise grecque, on le plongeait dans la piscine du baptistère.

souilla un long règne par des crimes affreux et d'horribles persécutions contre les Catholiques. Tandis qu'il cherchait à leur infliger de nouveaux supplices, une peste désola Constantinople—747.—Puis, après plusieurs années de revers, une nouvelle peste enleva Constantin lui-même, le 14 septembre 773. Il avait régné trente-quatre ans deux mois et vingt-six jours, et fait revivre en lui le caractère de Caligula et de Néron.

Léon IV, Constantin VI et Irène,—de 725 à 780. — Léon le *Khazare*[1], successeur de Constantin, commença son règne par distribuer aux pauvres tout l'or que l'avarice de son père avait amoncelé. Il feignit de l'estime pour les moines si cruellement persécutés par Copronyme; mais, cessant bientôt de se contraindre, il renouvela les erreurs des iconoclastes; Léon exila même sa femme Irène, parce que cette princesse avait conservé des images saintes. Après la mort de l'empereur, Irène travailla à la destruction de l'hérésie, et déploya, pendant la régence de son fils Constantin VI, tous les talents du plus habile souverain. Quand ce prince eut atteint l'âge de vingt ans, il voulut régner seul, et confina sa mère dans un château qu'elle avait fait bâtir sur la Propontide. Mais elle en sortit bientôt. Constantin est arrêté; sa mère lui fait crever les yeux dans la chambre même où il était né. Ce prince mourut trois jours après. La race de Léon l'*Isaurien* fut éteinte en sa personne.

Précipitée du trône, à son tour, par le patrice Nicéphore Logothète[2], qui se fit couronner par le patriarche de Constantinople—802,—la reine fut reléguée dans l'île de Lesbos, où elle mourut de misère, le 9 août, l'an 803[3], après avoir commandé à l'empire d'Orient, et s'être vue sur le point d'épouser Charlemagne, si l'on en croit quelques savants historiens. — La suite est au chap. XXIII, dans la 3e époque.

[1] Ce prince fut ainsi appelé à cause de sa mère qui était fille du roi des Khazares, peuples qui s'étendaient le long du Caucase jusque dans la Chersonèse Taurique.

[2] ZONARE, lib. XV.

[3] DE BURIGNY. — *Histoire des révolutions de l'empire de Constantinople*, t. I.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XVI.

HISTOIRE DES FRANCS DEPUIS 628 JUSQU'AU COURONNEMENT DE CHARLEMAGNE EN 800.

(*Suite du chapitre* v.)

ROIS DES FRANCS,

Du 7e au 9e siècle, de 628 à 800.

628—Dagobert I, fils de Clotaire II, jusqu'en 638.
628—Caribert II, fils de Clotaire II, dans l'Aquitaine, jusqu'en 631.
638—Sigebert II, fils de Dagobert, dans l'Ostrasie, jusqu'en 656.
638—Clovis II, fils de Dagobert, dans la Neustrie et la Bourgogne, jusqu'en 656.
656—Clotaire III, fils de Clovis II, dans la Neustrie et la Bourgogne, jusqu'en 670.
660—Childéric II, fils de Clovis II, dans l'Ostrasie, jusqu'en 673.
670—Thierry III, fils de Clovis II, dans la Neustrie et la Bourgogne, jusqu'en 691.
673—Dagobert II, fils de Sigebert II, en Ostrasie, jusqu'en 679.
691—Clovis III, fils de Thierry III, roi de Neustrie et de Bourgogne, jusqu'en 695.
695—Childebert III, fils de Thierry III, roi de Neustrie et de Bourgogne, jusqu'en 695.
711—Dagobert III, fils de Childebert III, roi de Neustrie et de Bourgogne, jusqu'en 715.
715—Clotaire IV, roi de Neustrie, jusqu'en 717.
717—Chilpéric II, fils de Childéric II, en Austrasie, jusqu'en 714.
720—Thierry IV, dit de Chelles, fils de Dagobert III, roi de Neustrie, jusqu'en 737. — Interrègne de Charles Martel, 5 ans.
742—Childéric III, fils de Chilpéric II, dernier roi de la premère race.
752—Pépin, dit le Bref, fils de Charles Martel.
768—Charlemagne.

§ 1. Dagobert. — Rois fainéants. — Invasion des Sarrasins. Du 7e au 8e siècle, de 628 à 752.

Dagobert,—de 628 à 638.—Nous marchons maintenant avec rapidité vers la décadence de la dynastie mérovingienne : la puissance des maires du palais et des nobles usurpe l'autorité royale ; elle finira par la détruire entièrement, et les fils de Clovis, au lieu de monter glorieusement les marches du trône, la couronne d'or au front, iront humblement s'agenouiller aux marches d'un autel solitaire, avec la simple couronne de cheveux, permise aux cénobites.

Clotaire II était mort en 628, quatre ans avant Mahomet. Il avait laissé deux fils : Dagobert et Karibert. Ce dernier vécut peu de temps, et Dagobert empoisonna, dit-on, Ildérik, fils aîné de ce prince, pour s'emparer de l'Aquitaine qu'il possédait à titre de royaume. Plus tard, Boggis, autre fils de Karibert, se contenta de cette même contrée, à titre de duché héréditaire—637.

Dagobert commença son règne par de bonnes actions; mais bientôt ses vices en ternirent l'éclat. Il répudia sa femme Nantilde, et prit successivement plusieurs autres femmes, sans que les sages remontrances de ses ministres Arnoul, évêque de Metz, Pépin de Landen, maire du palais, et saint Eloi, d'abord orfévre et trésorier du roi, puis évêque de Noyon, pussent arrêter le cours de ses débauches. Il accabla le peuple d'impôts, et sa mémoire n'est restée fameuse que par ses trésors et la décoration si riche et si pompeuse de la basilique de Saint-Denis qu'il fonda [1].

« *En chasse le roi se déportait accoustumément.* Il y a une « belle et poétique histoire d'un cerf qui se réfugia dans une « petite chapelle, bâtie à Catuliac par sainte Geneviève, sur « les corps de saint Denis et de ses compagnons. Ce fut là « que Dagobert jeta les fondements de ce Capitole des Fran- « çais, où se conservaient leurs chroniques avec les cendres « royales, comme les pièces à l'appui des faits [2]. »

Dagobert confia aux Saxons la défense de la Thuringe, et, de son vivant, partagea le royaume entre ses deux fils. Sigebert II eut la France ostrasienne, et Clovis II la France neustrienne avec la Bourgogne. Il changea le titre de royaume de Bretagne en celui de duché, et mourut en 638.

Le partage du royaume fait par Dagobert fut respecté. Pépin le Vieux, maire du palais sous Dagobert, le fut encore sous Sigebert, son fils; mais, après sa mort et celle d'Œga, maire de Neustrie, le pouvoir royal passa entièrement aux mains de trois ambitieux, Grimoald, fils de Pépin, en Ostrasie; Flaochat en Bourgogne, et Archambaud en Neus-

[1] Voy. l'*Histoire de France* de M. Victor Boreau.
[2] M. de Chateaubriand.—*Discours sur l'Histoire de France.*

trie—640. C'est de cette époque que date l'autorité sans limites des maires du palais.

Clovis II,—Clotaire III,—Childéric II,— de 638 à 673.— Clovis II gouverna sous la tutelle de sa mère Nantilde, et ensuite sous la direction d'Œga, maire des palais de Neustrie et de Bourgogne, personnage recommandable par ses vertus.

Sigebert II, roi des Francs en Ostrasie, meurt au commencement de l'année 656. Grimoald, maire du palais, prive de son héritage Dagobert, fils du roi, et l'envoie en Angleterre. Il place alors sur le trône son propre fils, nommé Childebert, qui est chassé, au bout de sept mois, par Archambaud, successeur d'Œga, comme maire du palais.

Clovis II avait épousé Bathilde, princesse étrangère, d'une rare beauté, d'un mérite plus étonnant encore, et que des pirates avaient enlevée. Ses vertus firent l'ornement du règne de Clovis, qui mourut en 656.

Clovis Ier est le premier grand roi de notre histoire; Clovis II, le premier de ceux que l'on a flétris du nom de fainéants. Il laissa trois fils : Clotaire III, Childéric II et Thierry III, sous la régence de la sage Bathilde et du prudent Archambaud. Malheureusement celui-ci ne vécut pas longtemps, et le fougueux Ebroïn lui ayant succédé comme maire du palais, Bathilde fut obligée de se retirer à l'abbaye de Chelles quelle avait fondée, y prit le voile et y mourut en 680.

En 670, à la mort de Clotaire III, l'Ostrasie proclame pour roi Childéric II. Thierry III et Ebroïn sont mis dans un cloître, à la mort de Clotaire III; alors tout le royaume appartint à Childéric II.

Ce prince lâche, fainéant et cruel, fut assassiné dans la forêt de Livry, par un de ses leudes, nommé Bodillon, qu'il avait fait battre de verges, parce que ce seigneur avait représenté au roi le danger d'établir de nouveaux impôts sur le peuple mécontent.

La reine et Dagobert, son fils aîné, furent aussi massacrés : il n'y eut que le jeune Chilpéric II que l'on parvint à cacher dans un monastère—674—et qui y resta sous le nom de frère Daniel.

Après l'assasinat de Childéric II, on tira Thierry de son couvent, et l'on rétablit Ebroïn dans son ministère; bientôt cet homme cruel se vengea par des supplices de sa disgrâce

passée. Pour le punir de ses cruautés, les leudes ostrasiens couronnent le fils de Sigebert II, qui vivait auprès de saint Vilfride, archevêque d'York; mais ce prince ne paraît sur le trône que pour y être assassiné en 679 par ces mêmes leudes qui l'avaient rappelé. Alors ils abolissent la royauté et se donnent pour ducs Pépin d'Héristal [1] et Martin, petits-fils de saint Arnould. Ces deux princes marchent contre Ebroïn, maire du palais de Neustrie, qui les met en déroute. L'année suivante Ebroïn est assassiné—681.

Rois fainéants, Pépin d'Héristal. — Les successeurs d'Ebroïn s'attachent, ainsi que lui, à modérer la puissance des grands, et les leudes neustriens, pour se soustraire à leur persécution, vont chercher un protecteur près de Pépin d'Héristal.

Ce grand homme fait la guerre à Thierry, auquel il donne toujours le nom de roi, Thierry est battu, à la journée de Testry, en 687, et Pépin, au lieu de le détrôner, règne à côté de lui sous le nom de maire du palais, et fait rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étaient soustraits à l'autorité des Francs.

Thierry III fut réellement un roi fainéant, dans toute l'extension du mot. Sa mort n'eut pas plus de retentissement que celle du plus simple particulier.

Pépin continua de régner sous Clovis III, sous Childebert II, fils de Thierry, et mourut l'an 714, trois ans après l'avénement au trône de Dagobert II, fils et successeur de Childebert. Il légua en mourant son autorité à son petit-fils Théodebald et à sa veuve Plectrude, malgré les droits de son fils Charles Martel, né de sa seconde femme, Alpaïde.

Plectrude, craignant le génie entreprenant de Charles, le fait emprisonner; mais les Francs Austrasiens se soulèvent; Charles s'échappe de sa prison, et les Ostrasiens le reconnaissent pour leur duc, tandis que les Neustriens, après avoir chassé Plectrude et son petit-fils, proclament Rainfroy maire du palais—715.

Charles Martel.—Charles commença par la défaite des

[1] Les historiens ont donné à Pépin le surnom d'Héristal à cause d'un château de ce nom qu'il aimait à habiter sur les bords de la Meuse, et pour le distinguer de Pépin le Vieux.

Frisons cette série de succès guerriers auxquels il dut le surnom de Martel. Après avoir assuré la paix de l'Ostrasie, il combat Chilpéric II Daniel, que les Neustriens avaient mis sur le trône à la place de Thierry, fils de Dagobert III, et remporte sur lui les victoires de Vinci et de Soissons—719. Chilpéric, forcé de fléchir sous l'autorité de Charles Martel, le reconnaît pour maire, et sa mort, arrivée en 720, laisse à Thierry IV une couronne avilie, dont Charles le voit se parer comme d'un jouet inutile.

Sous ce règne, la gloire de Charles s'éleva au plus haut degré. Les Arabes ou Sarrasins, sous la conduite d'Abdérame ou mieux Abd-Al-Rahman, qui commandait depuis la mort d'Elsemugh, tué devant Toulouse en 731, passent de nouveau les Pyrénées, et inondent la France [1] jusqu'à la Loire.

La terreur régnait dans toute la Gaule. Ils avaient exterminé ou incendié les villes et les édifices sur leur passage. Charles, à la tête d'une armée composée de Belges, de Francs, de Gaulois, de Burgondes, etc., marche vers la Loire au-devant de l'ennemi qui s'avance, et le rencontre entre Tours et Poitiers.

Pendant sept jours, les généraux restèrent en présence, ne faisant que quelques escarmouches de part et d'autre. Le sort de l'Europe était attaché à la bataille qui allait se livrer. Enfin, le huitième jour—732—, l'orage amoncelé éclata. Le choc fut épouvantable de part et d'autre. Ces mots : *Foi, liberté, patrie*, enflammèrent l'enthousiasme des soldats de Charles. Les sentiments que ces mots firent naître dans leurs cœurs fournirent les meilleures armes contre les Sarrasins. Abdérame, le vaillant émir, tomba sous leurs coups, et la plaine se couvrit de cadavres musulmans.

Jamais bataille ne fut plus sanglante, ni victoire plus complète. Trois cent soixante-quinze mille Sarrasins périrent, et le reste prit la fuite. Charles, qui était venu, comme un pesant marteau, s'abattre sur la tête des Arabes, mérita bien

[1] Les Arabes donnaient à la France le surnom de *Grande terre*, désignant par là toute la contrée située entre les Pyrénées, les Alpes, l'Océan, l'Elbe et l'Empire grec, vaste contrée qui, en effet, répond à la France du temps de Charles Martel, de Pépin et surtout de Charlemagne.—REINAUD, *Invasion des Sarrasins en France.*

son surnom de *Martel*[1]. Cet événement est un des plus importants dans l'histoire européenne. Politique et religion, tout fut sauvé. Sans cette victoire, la France serait peut-être mahométane.

§ II. Les Francs, depuis l'invasion des Sarrasins—752—jusqu'au couronnement de Charlemagne—800—de J.-C., 8e siècle.

Interrègne de cinq ans, derniers exploits et mort de Charles Martel.—Après la défaite des Sarrasins et la mort de l'émir Abdérame, tué dans la mêlée, rien ne résista aux armes de Charles Martel et n'échappa à sa domination. Il battit les Frisons, les força de recevoir le baptême, et réunit leur pays à la France. Ensuite il vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, et força son fils Hérald à lui faire hommage des domaines de son père.

757.—A la mort de Thierry IV, Charles Martel, dédaignant le titre de roi, ne s'empara pas du trône; mais il le laissa vacant, et continua à régner avec la même gloire et la même puissance. Quoiqu'il eût dépouillé les églises de la distribution des bénéfices, pour les assigner aux guerriers qui avaient partagé sa fortune, cela n'empêcha pas le pape Grégoire III d'implorer son appui contre Luitprand, roi des Lombards, et d'offrir au sauveur de la chrétienté les dignités de consul et d'exarque; quoique Charles Martel n'attachât point à ces vains titres plus d'importance qu'à celui de roi, il se disposait cependant à marcher au secours de Grégoire, quand sa mort et celle du pape lui-même prévinrent une intervention qui aurait sans doute précipité la ruine des Lombards, dont la monarchie chancelante allait bientôt succomber sous les coups du petit-fils de Charles.

Chute de la race Mérovingienne —742.—Charles mort, ses fils aînés Pépin et Carloman se partagent l'autorité royale, à l'exclusion de Grippon, fils d'une autre femme. Pépin, l'aîné, élu chef de la Neustrie, de la Bourgogne et de la Provence, fait cesser l'interrègne en faisant monter sur le trône Childéric III, fils de Childéric II. Carloman, second fils de Charles

[1] *Comme li martiaus debrise et froisse le fer, l'acier, tous les aultres métaux, aussi froissait-il et brisait-il par la bataille tous ses ennemis et toutes aultres nations.* — *Chronique de Saint-Denis*, recueil des historiens des Gaules, par don Bouquet, tome III, p. 310.

Martel, gouverne quelque temps l'Ostrasie; mais bientôt il se retire au mont Cassin et embrasse la vie monastique. La retraite de ce prince au mont Cassin livre tout le royaume à Pépin, qui, dès lors, aspire à la dignité royale—747.

Sûr de l'assentiment des grands et de celui du peuple, il voulut encore avoir celui du pape Zacharie, et lui proposa cette question : « Qui doit être roi, de celui qui en a le titre « et non la puissance, ou de celui qui en a la puissance et « non le titre? » Le pape répondit : « Il me paraît bon et utile « que celui-là soit roi qui, sans en avoir le nom, en a la « puissance, de préférence à celui qui, portant le nom de roi, « n'en garde pas l'autorité. »

Aussitôt Childéric III est détrôné, tondu et enfermé dans le monastère de Saint-Bertin, où il meurt en 754. Son fils Thierry passa sa vie à l'ombre des cloîtres, dans le couvent de Fontenelle, en Normandie. Saint Boniface[1], évêque de Mayence, répandit l'huile sainte sur la tête de Pépin, et la famille d'Héristal renversa les héritiers de Clovis—752.— Le pape Zacharie ne vivait plus. Étienne II, son successeur, venu dans le royaume des Francs pour implorer leur appui contre les Lombards, renouvela le sacre de Pépin, afin de donner à son élévation la sanction religieuse et de la légitimer aux yeux du peuple, attaché par respect et par un long usage à la famille de Mérovée.

Deuxième race.—Pépin le Bref,—de 752 à 768. — Pépin commença son règne par une expédition contre son frère Grippon, qui, mécontent du partage inégal qui avait été fait des États de son père, avait soulevé les Slaves, les Bavarois, les Allemands et les Saxons, et s'avançait à leur tête. Repoussé jusqu'aux Alpes, il y périt, et Pépin, après avoir défait les Saxons, passe en Italie à la prière d'Étienne III, pour combattre Astolphe, roi des Lombards, qui menaçait Rome après s'être emparé de l'exarchat de Ravenne.

Astolphe, assiégé dans Pavie, promet de renoncer à ses prétentions, et d'abandonner à l'Église l'exarchat et la Pentapole. Pépin rentre dans ses États, mais il est promptement rappelé en Italie par la mauvaise foi du roi lombard, qui,

[1] BONIFACE, c'est-à-dire celui qui fait le bien, *n'est qu'un surnom qui fut donné à* WINFRIED, *à cause de ses vertus et de ses bonnes actions.*

loin de remplir les conditions imposées, vient de mettre le siége devant Rome. Pépin, cette fois, laisse des commissaires en Italie pour prendre possession des villes qu'il cède au saint-siége, fait exécuter ponctuellement par Astolphe le traité qu'il lui a fait signer, reprend l'exarchat de Ravenne, le donne au pape, et jette ainsi les fondements de la royauté temporelle des souverains pontifes—757.

Vers ce même temps, la Septimanie, qui était restée entre les mains des Sarrasins d'Espagne, se rendit peu à peu au roi des Francs. Ansémond, chef des Goths, aida Pépin à la soumettre, en lui livrant plusieurs villes. Narbonne soutint longtemps les efforts réunis des Francs et des Goths, et ne se rendit qu'en 759, après le massacre des Musulmans.

La Gothie se donna aussi à Pépin. Alors, Waïfre, duc d'Aquitaine, opposa une activité et une valeur infatigables aux projets de l'ambitieux vainqueur; mais il fut assassiné en 768 par Warston, un des hommes dévoués à Pépin, et ses États allaient faire partie de la monarchie française, quand Pépin lui-même fut arrêté dans le cours de ses conquêtes. Dans la dix-septième année de son règne, le 24 septembre 768, il mourut à Saint-Denis, âgé de cinquante-quatre ans, au milieu de sa plus grande puissance. Il laissa à ses deux fils, Charles et Carloman, un empire plus étendu et plus redoutable que celui des Mérovingiens, dans son éclat le plus brillant.

Charlemagne,—de 768 à 800.—Pépin avait partagé son héritage entre ses fils. Charles eut la Neustrie et l'Aquitaine encore insoumise, et Carloman l'Ostrasie et la Bourgogne. Les deux frères ne vécurent pas en bonne intelligence. Carloman abandonna à Charles tout l'embarras de la guerre d'Aquitaine, et mourut en 771—; alors Charles s'empara de tout le royaume au préjudice des fils de Carloman, qui cherchèrent en Italie un refuge avec leur mère.

Didier, roi des Lombards, dont Charles, qui fut surnommé *Magne* ou grand, venait de répudier la fille, accueillit avec bonté la veuve et les enfants du roi d'Ostrasie, et voulut forcer le pape Adrien à donner l'onction royale aux jeunes orphelins; mais le pape s'y refusa, et Charlemagne passa les Alpes pour défendre ses intérêts et ceux du souverain pontife. Arrivé en Italie, il va assiéger le roi des Lombards dans Pa-

vie, et son fils Adalgise dans Vérone. Didier tombe au pouvoir de Charlemagne avec les princes ostrasiens, et toutes ces grandeurs déchues vont se perdre dans l'obscurité d'un cloître. Adalgise, ayant échappé au vainqueur, soulève les duchés de Frioul et de Trévise ; mais la prompte défaite et le supplice de Rodgaud, duc de Frioul, qui seul avait agi, affermit à jamais l'obéissance des Lombards, qui reconnurent Charlemagne pour leur souverain—774. Ainsi fut anéantie la domination des princes lombards, qui avait duré deux cent six ans.

Les Saxons, toujours vaincus et toujours révoltés contre les Francs, leurs vainqueurs, avaient profité de l'absence de Charlemagne pour se soulever de nouveau ; mais le retour rapide du roi des Francs les abattit. *Il venait comme une grande tempête qui bouleverse tout :* il brûle la bourgade d'Eresbourg, brise la statue d'Irmensoeule, monument religieux et national des Saxons, et leur impose le baptême et le pardon ; le célèbre Witiking, le plus habile des chefs saxons, refuse l'un et l'autre. Quelques-uns jurent fidélité au vainqueur et poussent même la ruse jusqu'à se faire baptiser—777.

Charlemagne, croyant cette guerre terminée, va au secours d'un chef sarrasin d'Espagne, où il refoule les Arabes qu'il rencontre au delà des Pyrénées. Déjà ses troupes victorieuses ont soumis tout le pays jusqu'à l'Èbre, créé la marche de Barcelone, et reviennent chargées de gloire et de butin, quand Lope ou Loup II, duc de Gascogne, tombe sur l'arrière-garde, dans la vallée de Roncevaux, et la défait entièrement. Là périt le fameux paladin Roland, neveu de Charlemagne, si célèbre, parmi les romanciers du temps, par ses exploits. Lope avait voulu venger la mort de son père Waïfre ; il expia sa vengeance par son supplice.

Witikind reparaît de nouveau—782—, et remporte sur les Francs une victoire complète. Charlemagne, qui n'y commandait pas, court en Saxe, et, par les sanguinaires exécutions de Werden, où quatre mille cinq cents Saxons furent livrés au fer du bourreau, il se venge outre mesure de cette révolte. Vaincu trois fois de suite, Witikind se livre enfin au vainqueur, et se fait baptiser avec une partie de sa nation—785; mais ce ne fut qu'en 805, au traité de Salz, qu'a-

près trois ans de guerre, ces peuples remuants, dont les mœurs féroces s'adoucirent par l'influence du christianisme, furent admis à jouir des droits publics du reste de l'empire.

787—791.—Bientôt Adrien Ier avertit Charlemagne de la ligue qui se forme contre lui. Attaqué à la fois par les Lombards de Bénévent, les Bavarois, les Awares et les Arabes, il les défait successivement, incorpore une partie de leurs États aux siens, et fait embrasser la religion chrétienne aux Awares, qui se soumirent aussi aux lois et au gouvernement des Francs—799 de J.-C. — La suite est au chap. xx, dans la troisième époque.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XVII.

HISTOIRE D'ANGLETERRE.

(*Suite du chapitre* VII, § 5.)

Principaux rois de l'Heptarchie,

Du 7e au 9e siècle, de 622 à 800.

616—Redwald, roi de West-Anglie.
624—Edwin-le-Grand, roi de Northumbrie.
634—Oswald.
642—Oswy.

645—Penda.
670—Wulphère.
675—Ethelred.
} Rois de Mercie.

686—Ceadwalla.
704—Cœnred.
709—Ceolred.
} Rois de Wesex.

712—Ina.
716—Ethelbald Ier.
757—Uffa ou Offa.
794—Egfrid.
795—Cenulf.
} Rois de Mercie.

§ 1. Les Bretwaldas. — Du 5e au 7e siècle.

Ælla, en fondant le royaume de Sussex, en 490, commença la série des bretwaldas ou gouverneurs de la Bretagne; Ceawlin, en 568, régna après Ælla sur le royaume de Sussex; il fut déposé par ses sujets et mourut en 593. Ethelbert

lui succéda et jouit d'un long règne marqué par les premiers progrès du christianisme, que répandit dans ce pays un missionnaire célèbre, nommé Augustin, lequel conféra la dignité épiscopale à Justus, dont Rochester fut la résidence. Ethelbert se convertit au christianisme et fit un code qui prévint les crimes surtout par des amendes proportionnées. Son fils Eadbald, en 616, lui succéda; il releva d'abord les autels des faux dieux, mais l'éloquence de Laurentius, successeur d'Augustin au siége de Cantorbéry, le ramena au christianisme.

La dignité de bretwalda passe des Pictes aux Angles. Redwald, roi de West-Anglie, porte ce titre; il est conféré à Edwin, roi de Northumbrie, en 616. Ce prince, de concert avec Paulinus, favorise les progrès du christianisme, fait bénir son règne par sa bienfaisance, et trouve la mort dans une guerre suscitée contre lui par Penda, roi de Mercie.

Le sixième bretwalda fut Oswal, de la famille du précédent, qui, après s'être vengé des Bretons, régna sur les Berniciens et sur les Déiriens; mais il succomba aussi dans ses efforts contre Penda, dont la retraite cependant favorisa l'élection d'Oswio, en 642. Celui-ci lutta avec succès contre les prétentions d'un compétiteur nommé Oswin. Il tenta en vain des accommodements avec Penda, et lui fit une rude guerre. Penda, à quatre-vingts ans, périt dans cette lutte, et Oswio se rendit maître de la Mercie et de l'Est-Anglie, ce qui lui attira la soumission des princes bretons et saxons. En 664, il fit des règlements religieux et acheva de consolider le christianisme dans son royaume.

Il mourut en 670, et avec lui disparut la dignité de bretwalda, pouvoir dont l'origine est inconnue, qui précède et amène la domination des rois saxons de l'Ouest.

§ II. Rois de Northumbrie.

Quand la Bernicie, vaincue par Idda, fut réunie à la Déira sous un seul roi, ces provinces reçurent le nom de royaume de Northumbrie, parce qu'elles renfermaient les conquêtes des Saxons au nord de l'Humber.

La couronne d'Oswio passa sur la tête de son fils aîné, Egfrid. Les Pictes voulurent se dégager de son autorité; mais

ce jeune prince parvint à les réduire et à se faire redouter du roi de Mercie qui convoitait ses États. Egfrid, à la fin de son règne, envoya Beorth ravager les côtes d'Irlande; il ne tira aucun fruit de cette guerre injuste ; et, dans un engagement qu'il eut avec les Pictes, son armée fut taillée en pièces, et lui-même périt sur le champ de bataille. Les Pictes, les Écossais et quelques tribus bretonnes recouvrèrent leur indépendance.

Un fils naturel d'Oswio, Aldfrid, porté sur le trône par les thanes (nobles) northumbres fut le dernier roi un peu remarquable. Ses successeurs, au nombre de quarante-trois, ne firent que paraître et disparaître sur le trône, au milieu d'une continuelle anarchie qui se termina lors de l'extinction de cette dynastie, opérée par les Danois.

Sous leur règne apparurent Bède et Alcuin, savants northumbres, dont l'un naquit à Sunderland et l'autre à York. C'est au célèbre Alcuin[1] que la Gaule et la Germanie doivent peut-être toute la science qu'elles possédèrent, au temps de Charlemagne, qui avait attiré le Northumbre à sa cour, où il resta jusqu'à ce que les besoins de la vieillesse l'obligeassent à s'éloigner du bruit. Alcuin mourut à Tours, au commencement du neuvième siècle.

§ III. Rois de Mercie.

Wulphère, roi de Mercie, signala son règne par ses victoires sur les Northumbres et sur les rois de Wessex en 671. L'île de Wight se rangea sous sa domination. Il favorisa le christianisme dans son royaume. A la fin de son règne, les Northumbres et les habitants du Wessex reprirent le dessus, et il perdit la province de Lindiswaras.

Son frère Ethelred lui succéda—675.—Il reprit Lindiswaras, et régna plusieurs années assez honorablement jusqu'au meurtre de la reine Osthryde en 697 par les Suthenhumbres ; alors il abdiqua en faveur de son neveu Cœnred, —704,— et se retira dans le monastère de Bardeney dont il devint abbé. Cœnred, après cinq ans de règne, céda le pouvoir

[1] Voyez la 3e époque.

à Céolred, fils d'Ethelred, et alla recevoir à Rome l'habit monastique—709.—Céolred ne fit rien de remarquable. Ethelbald, descendant du frère de Penda, s'empara du trône à la mort de Céolred. Son administration fut assez douce ; il força les tribus placées depuis l'Humber jusqu'au canal du Midi à reconnaître son autorité ; mais, à la fin de son règne, il fut vaincu par un roi de Wessex ; ensuite un Mercien, Béornred, aspirant au trône, lui livra une bataille où il fut tué par les siens.

L'usurpateur ne jouit pas longtemps de son triomphe. Uffa, prince du sang royal, le chassa, soutint une longue lutte pour s'affermir sur le trône, et subjugua les Hestinges—771,—peuplade qui habitait la côte de Sussex, envahit le royaume de Kent, s'empara de Bensington et couvrit de colonies saxonnes le pays des Bretons. Il fut en rapport avec Charlemagne et avec le pape, et son alliance fut recherchée par tous les princes saxons ; mais il mourut de chagrin et de remords à cause du meurtre d'Ethelbert, roi d'Est-Anglie, qu'il paraît avoir ordonné pour s'emparer de son État. Egferth, son fils, régna cent quarante-un jours.

Cenulf monta sur le trône, et, après un règne de vingt-six années assez prospères, trouva la mort dans une expédition contre les Est-Angles. Son fils Kenelm, encore enfant, lui succéda, mais il fut assassiné : son oncle, Ceolwulf, lui succéda en 821. Ce roi, à la deuxième année de son règne, fut détrôné par un riche Mercien, Beornwulf. Avec cet usurpateur finit la monarchie de Mercie. Le roi de Wessex, Egbert, le détrôna et s'empara de son royaume.

§ IV. Rois de Wessex.

La mort du bretwalda Ceawlin, suivie de celle de son neveu Céolric, en 597, donna le trône à Ceolwulf qui lutta contre les Saxons, les Bretons, les Ecossais et les Pictes. En 611, Cynegils lui succéda et s'adjoignit Cuichelm, son frère. Ils défirent les Bretons et les rois d'Essex. Cynegils survécut à son frère de sept années, et mourut en 642. Son fils Coinwalch lui succéda et fut chassé de ses États par le roi de Mercie. Anna, roi des Est-Angles, le replaça sur le trône ; il se si-

gnala par l'érection d'une église à Winchester et par ses victoires sur les Bretons. Il eut pour successeur sa veuve Sexburge qui tint en respect les princes voisins.

Après cette reine, le gouvernement de Wessex prit une forme aristocratique. Les thanes les plus puissants se conférèrent le titre de rois dont le premier fut Æscuin, descendant de Ceolwulf, qui régna peu de temps. Centwin, frère de Coinwalch, lui succéda et laissa en mourant le trône à Cœadwalla, de la famille de Cerdic. Ce roi soumit l'île de Wight, se vengea de ceux de Kent, qui avaient assassiné son frère, puis alla en Italie recevoir le baptême des mains du pape—688—. Il eut pour successeur Ina, descendant de Ceawlin, qui se signala comme législateur. L'Essex, le pays de Kent, furent de nouveau soumis, ainsi que plusieurs districts des Bretons. Après 37 ans d'un règne glorieux, il abdiqua en désignant Ethelheard, frère de sa femme Ethelburge, et Oswald, descendant de Ceawlin, pour ses successeurs; mais la discorde s'éleva bientôt entre ces deux princes, et Ethelheard, quoique vainqueur, n'en régna pas avec plus de tranquillité. Il éprouva plusieurs défaites dans sa lutte avec les Bretons et les Merciens, et laissa le trône à son frère Cuthred,—748—. Celui-ci assura l'indépendance de Wessex —752—et eut pour successeur Sigebyrcht, en 754, bientôt détrôné par le peuple, en faveur de Cinewulf, dont le long règne fut assez obscur et qui fut assassiné par Cineheard, père de Sygebyrcht. Le trône étant vacant, Brichtric s'en empare, règne 16 ans, meurt empoisonné par sa femme Eadburge.

Egbert, ayant appris la mort de Brichtric, vint recevoir la couronne des thanes et des West-Saxons.

§ V. Influence de la religion dans les îles britanniques.

Les événements qui se sont passés de 622 à 800 offrent une grande confusion. On y remarque, sous le rapport politique, la prépondérance que prennent les rois de Wessex; mais, à vrai dire, la seconde époque du moyen âge n'a d'importance en Angleterre que relativement à la propagation du christianisme, dont les lumières s'étendaient au loin et devenaient en honneur plus que dans aucun autre pays.

L'Irlande surtout, à bon droit nommée l'*île des saints*, vit se

former des hommes d'un talent et d'une activité si remarquables, que les peuples de l'Occident leur durent, en grande partie, les progrès qu'ils firent si rapidement dans les lettres et la civilisation.

Au commencement du septième siècle, saint Columban sortit du fameux monastère de Bangor, et, suivi de douze autres moines , alla prêcher les Pictes et les Scots; après avoir fondé dans l'île d'Iona le monastère de Columbkill, il passa dans le pays des Francs, et détruisit les restes du paganisme sur la rive gauche du Rhin, malgré les persécutions de Brunehaut, reine d'Ostrasie, qui n'approuvait pas la liberté de ses prédications—615. Saint Gall, disciple et compatriote de Columban, ne voulut pas le suivre en Italie ; mais il s'arrêta pour annoncer l'Evangile aux montagnards de l'Helvétie, tandis que saint Kilian, Irlandais aussi, allait prêcher dans la Franconie, où il parvint à convertir un grand nombre d'habitants—646.

Du pays des Saxo-Angles convertis, sortirent les véritables apôtres de la Germanie. En 747 mourut Wigbert, premier abbé de Fritzlar ; Wilfrid et Willebrord entreprirent avec succès la conversion des Frisons. L'apostolat de Willebrord avait duré cinquante ans—731. Mais tous devaient être éclipsés par Winfried qui mérita, par ses héroïques travaux apostoliques, le surnom de Boniface, qui signifie *faire du bien.* Il porta les lumières du christianisme dans les lieux les plus sauvages de l'Allemagne, fonda des églises en Bavière, en Franconie, dans la Thuringe, sur le Rhin, dans la Frise et dans la Saxe ; partout il fit un grand nombre de prosélytes, les réunit dans des villages qui bientôt devinrent des villes, et y bâtit des monastères.

Le pape Grégoire II, appréciant les vertus et les talents de saint Boniface, le nomma son légat en Allemagne, après lui avoir conféré la dignité d'évêque et donné un recueil de canons qu'il devait suivre—722.

Boniface continua ses succès évangéliques dans la Hesse. En 732, Grégoire III, successeur de Grégoire II, lui envoya le *pallium* pour s'en revêtir dans les occasions solennelles, et lui conféra le pouvoir d'ériger de nouveaux évêchés. En 741, le pape Zacharie rendit à Mayence la dignité de métropole, et

la confia à Boniface qui, la même année, fonda l'abbaye de Fulde, à l'organisation de laquelle il appela les hommes les plus recommandables de la Bretagne. Enfin ce saint apôtre de l'Allemagne étant retourné dans la Frise, y fut massacré, avec cinquante de ses compagnons, par une troupe de païens, au moment où il se disposait à donner la confirmation à de nouveaux convertis

Tandis que les prédicateurs de l'Evangile scellaient de leur sang la vérité de leur doctrine, les chefs de l'islamisme, au contraire, étendaient la leur par le pouvoir du fer. C'est que la vraie religion est toujours empreinte du caractère de son divin auteur. Elle s'attache à toutes les circonstances de la vie. Elle souffre, elle est patiente ; elle est bonne et féconde comme la Providence.—La suite est au chap. XXI, dans la 3e époque.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XVIII.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — LES PAPES.

(*Suite du chapitre* XI.)

PAPES,

Du 7e au 9e siècle, de 622 à 800.

625—Honorius Ier.
640—Severin.
640—Jean IV.
642—Théodore.
647—Saint Martin.
654—Saint Eugène Ier.
657—Vitalin.
672—Adéodat.
676—Donus ou Domnus.
678 ou 679—Agathon.
682—Saint Léon II.
684—Benoît II.
685 ou 686—Jean V.
686—Conon.
687—Sergius Ier.

701—Jean VI.
705—Jean VII.
708—Sinnius.
708—Constantin.
715—Grégoire II.
731—Grégoire II.
731—Grégoire III.
741—Zacharie.
752.—Etienne, élu, mais non sacré.
752—Etienne II.
757—Paul Ier.
768—Etienne III.
772—Adrien Ier.
795—Léon III.

L'arianisme est tombé en Europe à la conversion des Lombards. La foi de Nicée triomphe dans toutes les Églises d'Oc-

cident ; mais quelle plaie le mahométisme vient faire à la religion catholique ! Cependant c'est une gloire et une consolation pour l'Eglise de voir que les propagateurs du mensonge puisent ce qu'ils ont de mieux dans ses divins mystères et dans son admirable morale.

Nous avons parlé dans l'époque précédente et par anticipation du monothélisme et des iconoclastes.

Deux conciles[1] généraux ont condamné ces hérésies[2] dans le septième siècle et dans le huitième.

Le sixième concile général, tenu à Constantinople, du 7 novembre 680 au 16 septembre 681, a condamné les dogmes impies des monothélites. Cent soixante évêques y proclamèrent la vraie foi. L'empereur Constantin-Pogonat assista aux deux premières séances et à la dernière.

C'est en 787 qu'eut lieu le septième concile œcuménique à Nicée, où trois cent soixante-dix-sept évêques, réunis dans l'esprit de Dieu, rétablirent le culte des images et prononcèrent l'anathème contre les iconoclastes.

Les événements qui concernent la religion sont tellement mêlés à l'histoire que nous venons d'écrire, que nous nous bornerons ici à mentionner quelques traits des souverains pontifes ou quelques usages religieux qu'ils ont établis et dont nous n'avons point parlé.

Théodore Ier. — 7 ans 5 mois 20 jours, de 642 à 649. — L'empereur Constant II avait porté un édit nommé *Type*, en faveur du monothélisme : Théodore Ier convoqua un concile particulier, dans lequel l'édit fut condamné. Ce pape fut le premier qu'on appela *souverain pontife.* Les évêques cessèrent alors de donner le nom de *frère* aux vicaires de J.-C.

Martin Ier. — 5 ans, de 649 à 654. — Ce pape, que ses sublimes vertus ont élevé au rang des saints, réunit un synode à Saint-Jean-de-Latran. Cent évêques y assistèrent ; et l'a-

[1] On entend par *concile* une assemblée légale d'évêques catholiques pour délibérer et statuer sur des questions de doctrine et de discipline.

Le concile général se nomme aussi *œcuménique,* ou *universel,* ou *de toute la terre,* selon la valeur de l'expression grecque οἰκουμένη.

L'Eglise compte, depuis sa fondation, dix-huit conciles œcuméniques.

[2] *Hérésie* vient d'un mot grec qui signifie secte, opinion, croyance. — C'est une erreur condamnée par l'Eglise, en matière de religion.

nathème fut de nouveau prononcé contre l'édit de Constant II et contre ceux qui, ayant excité l'empereur à le porter, le soutenaient encore par leurs écrits et leurs coupables actions. Le saint pontife souffrit la persécution. Il ne voulut point qu'on le défendît. Après avoir subi les plus cruelles tortures morales, il fut exilé dans la Chersonèse Taurique, où il mourut de misère en 654.

Adéodat ou **Dieudonné II.—4 ans, de 672 à 676.**—Adéodat introduisit le premier l'usage de dater les lettres papales des années du pontificat, et de les cacheter avec du plomb.

Agathon.—4 ans, de 678 à 682.—Les empereurs exigeaient des papes, lors de leur élection, un tribut tellement onéreux, que les papes avaient été souvent obligés de vendre les ornements d'église pour le payer aux exarques de Ravenne, chargés de le percevoir : Agathon eut le courage de l'abolir.

Constantin.—7 ans, de 708 à 715.—Le pape Constantin introduisit l'usage de se prosterner devant le saint-père, et de lui embrasser les pieds. Cet honneur était réservé aux empereurs.

Grégoire II.—16 ans, de 715 à 731.—Ce pontife assembla en 726 un concile où les iconoclastes furent excommuniés. Léon III l'Isaurien voulut, dit-on, faire périr Grégoire II. Luitprand, roi des Lombards, prit parti pour le pape, et lui donna même la ville de Sutri, qui fut le premier domaine des papes en Italie. Plus tard, Luitprand, pour se venger de Grégoire, qui avait engagé les Vénitiens à chasser le roi des Lombards de Ravenne, vint assiéger Rome; Grégoire II, suivi de quelques membres du clergé et de la noblesse, alla dans la tente de Luitprand et le désarma par son éloquence.

Zacharie.—11 ans, de 741 à 752.—Zacharie a commencé la bibliothèque dite *Vaticane.*—Sa réponse détermina la conduite de Pépin dit le Bref, à l'égard de Childéric III; ses prières arrêtèrent Ratchis, roi des Lombards, qui venait assiéger Perugia.

Étienne II.—5 ans, de 752 à 757.—Ce pontife introduisit le premier l'usage de se faire porter par des hommes dans les cérémonies solennelles.

Etienne III.—3 ans, de 769 à 772.—Il fit décider par un concile, célébré dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, que

l'on ne pouvait élever à la papauté que celui qui était diacre ou prêtre *cardinal*, attaché à une église. — La suite est au chap. XXVII, dans la 3e époque.

SUITE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XIX.

LITTÉRATURE. — ARTS. — INVENTIONS.

(*Suite du chapitre* XII.)

7e et 8e siècles.

Cette époque, où chaque peuple barbare cherche à s'organiser dans l'établissement qu'il a choisi, n'offre pas en Occident le même éclat sous le rapport littéraire que celle des grands bouleversements qui ouvrent l'histoire du moyen âge. Il faut tourner ses regards vers l'Orient.

Le premier protecteur des lettres que nous rencontrons est, en 625, Chosroès II, roi de Perse, qui appelle les savants à sa cour ; mais les savants étaient rares, et les résultats de cette protection n'eurent aucune influence sur les lettres.

Les Arabes, qui avaient commencé par se faire destructeurs des monuments antiques, construisent à leur tour des villes et de magnifiques édifices. C'est à eux que l'on dut, en 670, la ville de Kaïrouan, en Afrique, qui devint si importante dans la suite, non-seulement par sa grandeur et ses richesses, mais encore par l'étude des sciences et des belles-lettres. Elle fut la capitale des Etats des khalifes fatimites en Afrique, et ensuite celle des Zéréites. Abdoullah, gouverneur d'Afrique, y fit particulièrement fleurir les sciences en 729, et après lui Yésid, en 772.

Les prisonniers arabes faits par Charles-Martel enseignèrent aux Français l'art de fabriquer les tapis appelés depuis tapis de Turquie.

En 720, la statistique de l'Espagne fut dressée par Else-

mugh. Il embellit Cordoue et attira les savants auprès de lui. Sa statistique renfermait la description des villes, des fleuves, des provinces, des ports, des havres, des métaux, des marbres de l'Espagne, et de tous les objets qui pouvaient intéresser les sciences et l'administration. La grande mosquée de Cordoue, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs, est due à Abdérame Ier, qui établit des écoles de médecine, d'astronomie, de grammaire, etc. Le célèbre Almanzor fait venir à sa cour, à Bagdad, un astrologue et deux médecins chrétiens, et il étudie les mathématiques et la philosophie.—*Voyez chap.* XXII.

Les princes chrétiens se montraient malheureusement peu amis des arts et des belles-lettres. Les funestes erreurs des iconoclastes portèrent un coup fatal à ce qu'il y avait de plus noble dans les travaux des artistes[1]. Théologie, poésie, jurisprudence, médecine, peinture, tout dépérit dans les Etats chrétiens sous les ombres de la barbarie, que dissipera bientôt en partie le règne de Charlemagne. L'histoire elle-même trouve alors peu d'écrivains pour relater les faits dignes de mémoire. Cependant quelques chroniqueurs méritent d'être cités.

On a donné le nom de chroniqueurs à ceux qui remplacèrent les historiens profanes, et dont le dernier remarquable fut Ammien Marcellin. Cependant il y eut encore parmi eux des auteurs qui ne se bornèrent pas à raconter de simples chroniques, mais qui s'étendirent sur les faits importants dont ils furent les témoins, ou les narrateurs exacts. De ce nombre furent Isidore de Séville, natif de Carthagène—636, — le Français Frédégaire — 658,— et Béda de Weihmouth, en 735.

La décadence du goût dans la littérature grecque amena aussi celle des lettres profanes et sacrées, qui finirent par disparaître dans un genre mixte et douteux appelé *roman;* n'ayant d'autres lois et d'autres bornes que l'imagination,

[1] Léon III l'*Isaurien*, ne pouvant obtenir en faveur de l'hérésie qu'il propageait, le suffrage de douze savants chargés de l'enseignement public dans une magnifique bibliothèque de Constantinople, appelée l'*Octogone*, fit mettre le feu au bâtiment où étaient réunis trente-six mille volumes qui brûlèrent avec les professeurs.

le roman devint, dans ces temps d'exaltation superstitieuse, la peinture exacte et brillante des mœurs et de la société du moyen âge.

L'histoire des Chinois, sur laquelle nous avons des données très-incertaines, offre sous le rapport des arts, de 622 à 800 : 1° le rétablissement de la musique par Taï-Tsong, comme un moyen dont le gouvernement doit se servir pour diriger les esprits ; 2° la rectification du calendrier ordonnée par Lichimin. Ce calendrier errait de près des trois quarts de l'année sur le mouvement du soleil et de la lune.

Les septième et huitième siècles sont les temps les moins glorieux pour les inventions ou les arts des peuples chrétiens. On commença à se servir de papier en 750; mais l'usage qu'en fit l'Occident fut presque nul. Les peuples que nous désignons sous le nom d'infidèles ont leur période de grandeur. Ceux qui suivent la véritable religion auront bientôt leur tour. Nous ne voyons maintenant du soleil que ses taches, nous allons le voir briller avec presque autant de splendeur qu'aux jours de Constantin et de Théodose Ier. La suite est au chap. XXVIII, dans la 3e époque.

Tableau des personnages qui se sont illustrés dans les sciences, la littérature et les arts.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.	GENRES.
7e siècle.	
Saint Eloi	Orfévrerie. — Théologie.
Georges de Pisidie	Poésie.
Isidore de Carthagène	Histoire.
Procope de Gaza (père de l'Eglise grecque)	Théologie.
Jean Philoponus (père de l'Eglise grecque)	Théologie.
Stobée	Philologie.
Paul d'Egine	Médecine.
Théophylacte Simocatta	Histoire.
Frédégaire	Histoire.
Etienne d'Alexandrie	Mathématiques. — Physique.
Commencement du 8e siècle.	
Beda le Vénérable	Histoire.
Saint Jean Damascène (père de l'Eglise grecque)	Théologie.
Rufus	Jurisprudence.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis le couronnement de Charlemagne, en 800, jusqu'à la première croisade, an de J.-C. 1096, du 9e au 11e siècle.

CHAPITRE XX.

HISTOIRE DES FRANCS DE 800 A 1096.

(*Suite des chapitres* V *et* XVI.)

ROIS DES FRANCS,

Du 9e au 11e siècle, de 814 à 1096.

814—Louis le Débonnaire.
840—Charles le Chauve.
877—Louis II le Bègue.
879—Louis III.
879—Carloman.
884—Charles le Gros.
888—Eudes, élu.
896—Charles le Simple; il meurt en 929.
922—Robert, usurpateur.
923—Raoul, usurpateur.
936—Louis IV, d'outre-mer.
954—Lothaire.
986—Louis V, le Fainéant.

Troisième race.

987—Hugues Capet.
996—Robert.
1031—Henri Ier.
1060—Philippe Ier.

§ I. Suite de la race carlovingienne. — Charlemagne, empereur, 9e siècle, de 800 à 814.

Tandis que la puissance de Charlemagne s'étendait avec rapidité d'un pays à l'autre, le pape Léon III, successeur d'Adrien Ier, victime d'une conspiration, de tentatives d'assassinat, et enfin chassé de Rome, s'adressa au roi des Francs pour en obtenir secours et protection.

Charlemagne se rendit à sa prière, le combla d'honneurs et le fit conduire à Rome par une escorte considérable, et accompagné de commissaires royaux, qui, après avoir pris connaissance de l'affaire, condamnèrent à mort le primicier Pascal et le sacellaire Campullus, les chefs du complot.

Charlemagne qui, pour marquer plus de considération au pontife, l'avait rejoint dans ses Etats, voulait faire exécuter la sentence; mais, semblable à son divin maître, Léon III pria pour ses ennemis, et le roi commua leur peine en celle d'un bannisement perpétuel—15 décembre 800.

La fête de Noël arriva, et le roi, suivi de ses Francs, vint pour faire ses dévotions et célébrer cette grande solennité à l'église du Vatican. Comme il était prosterné devant l'autel, le pape s'approcha de lui, et déposa sur sa tête la couronne des Césars. Alors le peuple s'écria : *Vie et victoire à Charles Auguste, grand et pacifique empereur des Romains, couronné de Dieu !*

Le nouveau successeur des Césars fut ensuite consacré par l'huile sainte, et le pape Léon III, en le reconnaissant ainsi pour souverain, brisa les liens qui unissaient encore Byzance et Rome, et rétablit, « après un intervalle de trois cent vingt-« quatre années, cet empire dont l'ombre et le nom restent « encore après la disparition du corps et de la puissance. »

Cet acte de reconnaissance envers Charlemagne n'était pas le seul projet que Léon III voulût mettre à exécution. On prétend qu'il désirait réunir sous un même chef les deux Églises et les deux empires, par le mariage de l'impératrice Irène ave le roi des Francs, mais qu'il en fut empêché par la déposition de cette princesse et l'élévation de Nicéphore sur le trône de Constantinople.

Nicéphore, craignant que Charlemagne ne lui demandât compte de la disparition d'Irène, lui envoya des ambassadeurs pour lui offrir son alliance, et lui demander un traité qui fixât irrévocablement les limites de leurs Etats respectifs. Il lui fut accordé, et signé à Saltza, en 804. Charlemagne ne laissa à Nicéphore, dans les provinces illyriennes, que les villes maritimes, et se mit en possession de presque toute la Dalmatie, de la Liburnie, de l'Istrie, de la Pannonie, de la Croatie ou Bosnie, qu'il établit sur le pied de ses autres conquêtes en Italie et en Espagne.

Charlemagne et Haroun-al-Raschid.—L'intérêt des chrétiens de l'Orient avait déterminé Charlemagne à envoyer au khalife de Bagdad, Haroun-al-Raschid, une ambassade pour l'engager à cesser les ravages qu'il exerçait dans les Etats de Nicéphore, qui l'avait offensé en redemandant les sommes payées par l'impératrice Irène.

L'empereur d'Orient avait écrit en ces termes à Haroun, un des génies les plus étonnants de son siècle :

« Nicéphore, empereur romain, à Haroun, roi des Arabes.

« Irène vous a payé un tribut qu'elle devait exiger de vous : une femme pouvait avoir cette faiblesse ; restituez-moi ce que vous en avez reçu, ou mon épée vous y contraindra. »

« Je vais moi-même vous porter ma réponse», lui écrivit Haroun. Et, dans le cœur de l'hiver, il se mit en marche à la tête d'une armée. Dans son épouvante, Nicéphore, par une feinte soumission, essaya de conjurer l'orage. Il voulait traîner en longueur, afin d'avoir le temps de réunir ses forces, et, dès qu'il se crut assez puissant, il marcha contre les Musulmans avec cent trente mille hommes. La bataille qui se livra en Phrygie, près de Crase, fut extrêmement sanglante. Nicéphore perdit la victoire ; mais il eut l'honneur de l'avoir disputée longtemps, et d'avoir reçu trois blessures.— *Voyez le chapitre* XXIII.

L'ambassade de Charlemagne eut un plein succès, et mit en relation d'amitié ces deux grands monarques. Des présents réciproques furent envoyés, et, parmi ceux du khalife, on remarqua surtout une clepsydre, espèce d'horloge mue par l'eau, et dont la vue produisit un étonnement général : car, à cette époque, les Arabes pouvaient, en fait d'arts, servir de maîtres à tous les peuples ; la cour de Charlemagne était la seule qui pût, sur certains points, rivaliser avec eux.

Les fils de Carloman.—Tous les historiens se sont accordés pour ne pas parler du sort des deux fils de Carloman, frère de Charlemagne ; Pépin, l'aîné, a disparu sans laisser de traces, et, pendant près de neuf siècles, on a ignoré le sort de Siaghre, le dernier : « Un manuscrit de l'abbaye de « Saint-Pons de Nice, dit M. de Chateaubriand, envoyé à « l'évêque de Meaux, a fait retrouver Siaghre dans un moine « de cette abbaye, où, devenu évêque de Nice, il fut mis au « rang des saints, et il était réservé à Bossuet de laver d'un « crime la mémoire de Charlemagne.

Les Normands.—« Ce prince, continue le même auteur, « qui était allé chercher les barbares jusque chez eux, pour « en épuiser la source, vit les premières voiles des Normands ; « ils s'éloignèrent en toute hâte de la côte que l'empereur « protégeait de sa présence. Charlemagne se leva de table, « se mit à une fenêtre qui regardait l'Orient, et y demeura

« longtemps immobile ; des larmes coulaient lentement le « long de ses joues ; personne n'osait l'interroger : —Mes « fidèles, dit-il aux grands qui l'environnaient, savez-vous « pourquoi je pleure? Je ne crains pas pour moi ces pirates, « mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient osé insulter ce « rivage. Je prévois les maux qu'ils feront souffrir à mes « descendants et à leurs peuples. »

Mort de Charlemagne.—Ce grand homme avait lu dans l'avenir, car avec lui s'éteignit, en quelque sorte, cette puissance qui s'était étendue sur une partie de l'univers. Comme il sentait ses forces s'affaiblir, il fit élire pour son successeur, à la diète d'Aix-la-Chapelle, son fils Louis, déjà sacré empereur d'Occident en 813, et mourut dans cette ville peu de temps après, entouré de ses principaux seigneurs, auxquels il recommanda amour et fidélité pour leur nouveau souverain ; puis, s'adressant à ce dernier :

« Fils cher à Dieu et à moi, lui dit-il, tu le vois..., le temps « de ma mort approche... Le pays des Francs m'a vu naître. « Jésus-Christ m'a accordé cet honneur ; il m'a permis de « posséder les royaumes paternels : je les ai gardés non « moins florissants que je les ai reçus. Le premier d'entre « les Francs, j'ai obtenu le nom de César, et transporté à la « race des Francs l'empire de la race de Romulus. Reçois ma « couronne, ô mon fils, Jésus-Christ consentant, et avec elle « les marques de ma puissance... » (Moine de Saint-Gall.)

Charles serra encore une fois son fils dans ses bras, et, dans la soixante-douzième année de son âge, il abandonna un monde qu'il avait rempli du bruit de sa gloire, le 27 janvier 814, après quarante-six ans de règne. Il avait régné trente-deux ans comme roi, et quatorze comme empereur d'Occident.

Génie de Charlemagne, résultats de son règne.—Le nom de Grand que la postérité a donné à Charlemagne lui est justement dû, car il fut le prodige de son siècle par sa valeur, par ses talents militaires et politiques, par ses vues larges et son incroyable activité. Voilà mes ordres, disait-il en les signant avec le pommeau de son épée, et voici le fer qui les fera exécuter.

Son génie était universel et s'étendait à tout ce qui pou-

vait être grand et utile. Il montra pour les sciences un goût qui n'était pas de son siècle, et était lui-même le laïque le plus lettré de son royaume. Sa piété était remarquable et plus éclairée que celle de ses prédécesseurs. Son goût dominant fut la musique, et souvent on le vit dirigeant lui-même dans sa chapelle les chantres qu'il avait fait venir à grands frais de Rome.

Ce goût des sciences, et les bienfaits qu'il répandait sur ceux qui les cultivaient, attirèrent près de lui les savants les plus renommés, tels que Alcuin d'York, qui lui enseigna l'astronomie ; Clément d'Irlande, si renommé pour ses études théologiques ; Théodulfe, évêque d'Orléans, qui fonda des écoles supérieures, et qui donna à l'abbaye de Fleury-sur-Loire le pas sur toutes les autres par sa célébrité littéraire ; enfin, les Italiens Paul Warnefried, Pierre Pisan, Leidrade et Paulin d'Aquilée, astronome remarquable pour son siècle. Eginhard, chancelier et historien de ce prince, partagea avec Angilbert et Réculfe sa confiance la plus intime.

Les monastères, séjour des sciences et des arts, se chargèrent de les propager, et l'Académie, que Charlemagne présidait lui-même, donna naissance plus tard à l'Université, qui commença par suivre ses statuts.

Les *Capitulaires*, lois de Charlemagne, où tous les états ont des devoirs tracés, sont un composé des anciennes lois romaines et des décisions des conciles. Ceux qui traitent des mœurs renferment soixante-dix articles : ils furent obligatoires jusqu'au temps de Philippe le Bel ; les papes eux-mêmes les observaient, et les Germains s'y soumirent jusqu'au règne des Othons, époque où ils quittèrent le nom de *Francs*. On doit encore à Charlemagne la création d'une marine, pour s'opposer aux barbares.

Si l'humanité condamne sa sévérité envers les Saxons qu'il persécuta dans les sentiments les plus vifs des peuples, la nationalité et la religion, il faut louer en lui, parmi tant de choses louables, ce qu'il fit en faveur de la liberté publique. On peut dire qu'il exécuta tout ce que permettait un siècle où, jusqu'à lui, la force avait fait le droit. Il voulut que les assemblées que Pépin avait convoquées tous les ans, au mois de mai, fussent convoquées deux fois l'an, au prin-

temps et en automne. En outre, il y fit représenter l'ordre du peuple, appelé depuis *tiers État*, par des députés nommés dans chaque comté, au nombre de douze.

On traitait dans ces assemblées de tout ce qui concernait les besoins et les intérêts de l'État. Les lois et les règlements étaient publiés au nom du prince, qui se servait des expressions collectives *nous voulons, nous ordonnons*, parce que c'étaient le consentement et la volonté de la nation qui leur donnaient force de loi [1]. On trouve bien là le germe du gouvernement représentatif; mais il ne tarda pas à être étouffé par la féodalité, qui, sous les faibles successeurs de ce prince, couvrit la France entière.

§ II. Successeurs de Charlemagne. 9e et 10e siècles, de 814 à 987.

Louis le Débonnaire, — de 814 à 840.—Comme tous les grands hommes, Charlemagne, par la seule puissance de son génie, concentra dans sa personne le gouvernement social et l'administration ; à sa mort, l'unité disparut, et la force divisée s'affaiblit insensiblement. « L'éducation littéraire « donnée aux enfants de Charlemagne [2] fut une des causes « de la prompte dégradation de sa race, et Louis le Débon- « naire était malheureusement trop bon écolier : il savait « le grec, le latin, et s'occupait de disputes théologiques « où il n'était pas le moins fort; mais son caractère, sans « génie et sans fermeté, devait succomber sous le fardeau « d'un si puissant empire. »

Monté sur le trône en 814, Louis commença par tenter une réforme générale ; mais trop faible pour mener à bien de tels projets, il fut obligé d'y renoncer, après avoir appelé sur lui les ressentiments de ceux qu'il avait voulu éloigner des affaires, ou dont il cherchait à diminuer la puissance.

En 817, ce prince fit un premier partage de ses États : il associa à l'empire son fils Lothaire, donna l'Aquitaine à Pépin, et nomma Louis roi de France.

Les dispositions de cette division prématurée des forces de

[1] Tableaux séculaires de l'*Histoire de France*, par M. Goffaux.

[2] Chateaubriand, *Discours sur l'Histoire de France*

l'empire furent cause des malheurs de ce règne et des crimes de la famille royale.

Bernard, fils de Pépin, auquel Charlemagne, son grand-père, avait accordé l'Italie, se trouvant lésé par ce partage, prit les armes pour soutenir ses droits; mais, victime de la trahison de ses propres sujets, il est livré à Louis le Débonnaire qui le condamne à perdre la vue. Il mourut dans les tortures de l'exécution—818. Un repentir tardif assaillit le monarque, et, pour apaiser ses remords, il se soumit à une pénitence publique, à Attigny, en 822.

Méconnaissant sa faiblesse, et pressé par les instances de sa seconde femme Judith, Bavaroise, fille de Guelphe, duc de Ravensberg, Louis détacha des divers États de ses fils aînés la Souabe ou Allemanie, et à la diète de Worms—829—il en investit Charles le Chauve, âgé d'environ six ans, avec le titre de roi. Les trois princes se révoltent, assiégent le roi à Compiègne, l'y retiennent prisonnier, et convoquent une assemblée à Nimègue pour le déposer ; mais toute la Germanie se souleva pour empêcher ce scandale. Louis fut rétabli sur le trône, pardonna à ses fils, rappela près de lui Judith et ses frères qu'on avait forcés d'entrer dans des monastères, et tout rentra dans l'ordre pour un moment—832.

Un nouveau partage, dans lequel ne fut pas compris Lothaire, renouvela tous les désordres. Ce prince, révolté une seconde fois et entraînant tous les mécontents dans son parti, s'empare de son père, le fait dégrader dans l'église de Soissons, par l'archevêque de Reims, tandis que, prosterné sur un cilice, le malheureux roi s'accuse de tous les crimes dont on lui dicte la confession, se revêt du sac de pénitent, et, après avoir été chassé de l'église, est renfermé dans une cellule, à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.

Cependant la voix de la nature se fit entendre au cœur de Louis et de Pépin, qui abandonnent Lothaire, font réhabiliter l'empereur et sanctionner le nouveau partage par la diète de Thionville, en 837. Pépin étant mort en 838, Charles le Chauve, qui possédait déjà la Bourgogne et la Provence, hérita encore de l'Aquitaine qui devait appartenir à Pépin II, son neveu.

Cette injustice soulève de nouveau les fils du *Débonnaire*,

qui s'unissent aux Aquitains pour faire proclamer roi le fils de leur frère. Louis se disposait à passer en Germanie afin d'apaiser ces querelles toujours renaissantes, mais la mort le saisit en route et mit fin à un règne aussi malheureux pour lui que funeste à l'État. Il mourut le 20 juin 840, âgé de 62 ans. Il fut enterré à Metz dans l'église de Saint-Arnould, auprès de sa mère Hildegarde.

Charles le Chauve, de 840 à 877.—Charles le Chauve n'avait que dix-sept ans à la mort de son père ; il fut roi de France, de Bourgogne et d'Aquitaine. Il s'unit à Louis le Germanique pour faire la guerre à Lothaire, son second frère, demeuré seul empereur, et qui soutenait la cause du jeune Pépin II dépouillé de l'Aquitaine. La célèbre bataille de Fontenai, en Bourgogne, se livra le 25 juin 841. Lothaire et son neveu Pépin furent défaits après un carnage effroyable. On porte jusqu'à cent mille le nombre des morts restés sur la place.

Alors eut lieu entre Louis et Charles le traité d'alliance de Strasbourg, écrit dans les deux langues de l'empire, la romane et la tudesque.

Lothaire n'ose combattre de nouveau ses frères réunis, et demande à traiter. On s'assemble à Verdun—843. Un nouveau partage y fut décidé, par lequel l'empire fut divisé en trois royaumes indépendants les uns des autres. Celui d'Italie appartenait à Lothaire, celui de France à Charles le Chauve, et celui de Germanie à Louis le Germanique.

Les Normands.—Au milieu de ces partage et de ces troubles parurent les Northmen (hommes du Nord) dont les tribus dures et féroces étaient, par l'influence de Charlemagne, demeurées jusqu'alors resserrées dans leurs froides et mornes solitudes. La mort du grand homme enhardit leur audace : la religion guerrière d'Odin avait exalté leur amour pour les combats, le sang et le pillage. Pendant plus d'un siècle, ces pirates portèrent leurs ravages sur les rives de l'Escaut et de la Loire ; mais la Seine surtout était le point vers lequel se dirigeaient leurs efforts. Sous la conduite de leur chef Oschéri, ils pillèrent Rouen pour la première fois en 841 ; et, sous celle de Regnar Lodbrog, ils surprirent et brûlèrent Paris en 845.

Charles le Chauve, au lieu de combattre, se renferme à

Saint-Denis, et croit acheter la paix au moyen de sept mille livres pesant d'argent qu'il compte aux pirates; mais il ne fait que leur inspirer l'envie de recommencer une guerre si lucrative. En effet, chaque année les voyait dévaster un nouveau pays; et, s'ils s'éloignèrent pendant quelque temps, ce fut grâce à la prudente valeur de Robert le Fort, petit-neveu, dit-on, de Charles Martel, bisaïeul de Hugues Capet et comte de Paris. Il fut tué d'un coup de flèche au siége de Brisserte[1], par un aventurier normand nommé Hastings, l'an 866.

« Pendant ce temps, l'empereur Lothaire, ce prince turbulent, persécuteur de son père et de ses frères, poursuivi par des remords tardifs, revêt le sac du pénitent, et termine sa vie agitée sous les paisibles habits d'un moine, l'an 855, après avoir partagé ses États entre ses trois fils, qui moururent sans enfants mâles, et dont la succession fut une nouvelle source de désordres[2]. »

Charles, le second des fils de Lothaire, qui était duc de Bourgogne, étant mort en 863, ses frères se partagèrent son héritage; mais Lothaire II, roi de Lorraine et de Provence, mourut en 867, et Louis II, empereur d'Occident et roi d'Italie, recueillit sa succession. Bientôt Louis le Germanique et Charles le Chauve, ses oncles, s'unissent contre lui, enlèvent les États qu'il vient d'acquérir, et se les partagent par le traité de Mersen; mais Charles le Chauve ne tarda pas à envahir la part de son complice, et, quand la mort de Louis II arriva, en 875, le trône impérial et celui d'Italie devinrent la proie du plus rusé et du plus expéditif.

Charles le Chauve, empereur.—Sa mort.—Aussitôt Charles le Chauve se fait sacrer empereur à Rome par le pape Jean VIII, ceint la couronne de Lombardie à Milan, chasse les fils de Louis le Germanique, et appelle à la régence du royaume

[1] *Brissac*, petite ville du département de Maine-et-Loire.

[2] L'empereur Lothaire eut l'Italie, la Provence, la Franche-Comté, le Lyonnais et toutes les contrées enclavées entre le Rhône, le Rhin, la Saône, la Meuse et l'Escaut. Son fils, Louis II, qu'il avait déjà associé à l'empire, lui succéda en Italie, et Lothaire II obtint le reste du territoire soumis à son père, et forma des pays baignés par le Rhin, la Meuse et l'Escaut, un royaume qu'on appela *royaume de Lothaire* ou *Lotharingie*, d'où est venu le mot *Lorraine*, spécialement donné à la haute Lotharingie. La basse Lotharingie appartient aujourd'hui à la Prusse et à la Belgique.

d'Italie, dont il prend possession, Boson, son beau-frère, déjà duc de Pavie.

A la mort de Louis le Germanique—877—, ses trois fils se révoltent contre leur oncle, et en exigent la restitution des provinces qu'il leur a enlevées. Louis de Saxe le bat sur le Rhin, tandis que Carloman s'empare de l'Italie. Charles, pressé de se rendre à l'invitation de Jean VIII, qui l'appelait au secours de ses Etats envahis par les Sarrasins, se met en marche, après l'assemblée de Kiercy-sur-Oise, où l'on consentit à payer un nouveau tribut aux Normands conduits par Rollon. Arrivé à Pavie, il se voit trahi par ses troupes, abandonné de ses seigneurs, et, n'osant attendre l'armée bavaroise, il s'enfuit et meurt, empoisonné par le juif Sédécias, son médecin, dans un village nommé Brios, au pied du mont Cenis, le 6 octobre 877, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Fondements de la puissance féodale.—C'est à l'assemblée de Kiercy que les seigneurs se firent donner à perpétuité leurs honneurs, et que la féodalité jeta les fondements de sa puissance. « Les ducs ou gouverneurs de province, dit Hénault, les officiers d'un ordre inférieur, profitant de l'affaiblissement de l'autorité royale, rendirent héréditaires dans leur maison des titres que, jusque-là, ils n'avaient possédés qu'à vie ; et, ayant usurpé également et les terres et la justice, s'érigèrent en seigneurs propriétaires des lieux dont ils n'étaient que les magistrats, soit civils, soit militaires. La noblesse, ignorée en France jusqu'au temps des fiefs, commença avec cette nouvelle seigneurie ; en sorte que ce fut la possession des terres qui fit les nobles, parce qu'elle leur donnait des espèces de sujets, des vassaux. »

Louis II, dit le Bègue, de 877 à 879, et ses fils, de 879 à 884.—Louis II, dit le Bègue, succède à son père comme roi de France, et comme lui se fait couronner empereur par le pape Jean VIII. Son peu d'ordre dans les affaires et ses prodigalités mal entendues mirent les finances en mauvais état, et ne lui procurèrent que des ennemis. Après un an et six mois d'un règne agité, il mourut à Compiègne, le 10 avril 879, empoisonné, dit-on, comme son père.

Ses deux fils, Louis III et Carloman, se partagèrent le royaume, mais ils vécurent ensemble dans la plus douce

union. Louis étant mort d'une chute de cheval en 882, Carloman resta seul maître des deux couronnes ; mais il en jouit peu de temps : l'an 884, un imprudent chasseur l'atteignit d'une flèche qu'il lançait à un sanglier. Le roi, bon et généreux, ne démentit pas son noble caractère en mourant ; il attribua sa blessure au sanglier lui-même.

Charles le Gros, de 884 à 888. — Charles, dit le Simple, dernier fils de Louis le Bègue, devait succéder à son frère Carloman ; comme il n'avait que cinq ans, on lui préféra Charles le Gros, fils de Louis le Germanique, déjà couronné roi d'Italie et empereur dans le cours des années 880 et 881.

Ce prince inhabile et lâche, après avoir ajouté cinq couronnes à la sienne, posséda presque tous les États de Charlemagne, mais il ne sut ni les défendre, ni les conserver.

Les Normands vinrent mettre le siége devant Paris, l'an 886. Eudes, gouverneur de la ville, et Goslin, son évêque, s'immortalisèrent par leur propre courage et par celui qu'ils inspirèrent aux assiégés. Le siége dura deux ans, et Charles le Gros, n'osant combattre, négocia honteusement avec les Normands, et leur livra des sommes immenses pour les engager à se retirer. Ce traité déshonorant souleva d'indignation tous les cœurs. « L'empereur recueillit autant de mé« pris qu'il avait de grandeurs » ; dans la diète de Tribur, l'an 887, il fut déposé d'une voix unanime. Le malheureux roi, sans asile et réduit à vivre d'aumônes, perdit la raison et mourut de misère, l'année suivante, dans un village de Souabe, sans laisser d'enfants mâles. Telle fut la fin du dernier prince qui réunit en sa main tous les sceptres de Charlemagne.

Sa dépouille forma huit royaumes qui furent ainsi répartis :

Arnulf ou Arnoul de Carinthie, fils naturel de Carloman, fut élu roi de Germanie, et son fils Zuentibold, de la Lorraine.

Gui, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul, petit-fils par sa mère Gisèle de Louis le Débonnaire, se partagèrent l'Italie, à la condition de reconnaître pour leur suzerain Arnulf de Carinthie.

Boson était, depuis 879, roi de la Bourgogne Cisjurane.

Rodolphe ou Raoulwelf, comte de Rhétie, se fait élire roi de la Bourgogne-Transjurane, dans la diète de Saint-Maurice en Valais.

La Navarre était occupée par Garcie Ximenès qui s'en était fait élire roi en 857, à Pampelune. Sanche Ier, l'un de ses successeurs, sépara, en 885, la basse Navarre de la France.

Eudes, de 888 à 898. — Enfin Eudes, fils de Robert le Fort, duc de France et comte de Paris, et d'Adélaïde, fille de Louis le Débonnaire, se fait donner la couronne par les grands du royaume, au préjudice de Charles le Simple, seul descendant légitime de Charlemagne, et dont il eut l'hypocrite générosité de se proclamer le tuteur. Il déjoue les desseins de Gui de Spolète et de Louis de Provence sur son nouveau royaume, se reconnaît vassal d'Arnoul, défait le comte Rainulf qui voulait envahir l'Aquitaine. Rainulf est empoisonné un an après, et Eudes garde sa conquête.

Le choix que les grands vassaux avaient fait d'Eudes pour leur roi ne fut pas généralement approuvé, et ceux qui, sans avoir plus de droits que lui, l'égalaient en puissance, ne voulaient pas lui abandonner un trône dont ils se trouvaient aussi dignes. Ne pouvant agir pour eux-mêmes, ils lui opposèrent Charles le Simple, et prirent les armes en sa faveur. Eudes eut bientôt dissipé les partisans du jeune Carlovingien ; mais pour ne plus donner lieu à des guerres interminables, il se résigna à partager le trône avec lui. Eudes eut le pays entre la Seine et les Pyrénées, et Charles depuis la Seine jusqu'à la Meuse. Eudes mourut en 898, dans sa quarantième année. Son fils hérita seulement du duché, premier apanage de son père, et mourut peu après, laissant tous ses domaines à son oncle Robert.

Charles le Simple, de 898 à 909.—Charles le Simple fut enfin seul possesseur de la monarchie. Sous son règne eurent lieu ces querelles sanglantes entre les chefs qui, par le démembrement des États de Charles le Gros, étaient devenus souverains des provinces dont ils n'étaient précédemment que les gouverneurs.

Le roi ne se mêla en rien de tous ces désordres, et ne chercha pas même à les réprimer : il demeura enfermé dans la ville de Laon, et laissa les choses aller au gré des plus forts.

Comme les Normands continuaient d'effrayer le royaume, Charles le Simple se détermina à en acheter la paix par un traité de cession qui les incorporât, en quelque sorte, à la monarchie. En effet, il conclut à Saint-Clair-sur-Epte—912—avec Roll ou Rollon, chef de ces guerriers, un traité par lequel il lui donnait sa fille Ghisèle en mariage, et la propriété de cette partie de la Neustrie qui fut depuis appelée Normandie, du nom de ces pirates. Elle fut érigée en duché. Charles a été méconnu de ses contemporains, et la postérité doit le venger de l'épithète flétrissante ajoutée à son nom, en louant l'habileté avec laquelle il attacha au sol national l'élément d'un peuple aussi généreux, et en confiant la défense des côtes occidentales de la France à des hommes qui connaissaient l'audace et la tactique militaire des envahisseurs qui infestaient alors tous les pays baignés par la mer du Nord et la Manche.

Rollon, plutôt en conquérant qu'en vassal, rendit hommage à Charles, en obtint la seigneurie immédiate de Bretagne, et transmit tous ces avantages à ses successeurs. Il avait été stipulé pour toute condition que Rollon embrasserait le christianisme ; ce prince eut pour parrain Robert, duc de France, dont il prit le nom.

L'histoire nous donne une haute opinion de son caractère comme législateur. Rollon exerçait la justice avec une inflexible sévérité. Des bracelets d'or pouvaient rester suspendus à des arbres, sans que personne osât y toucher. Plusieurs traits semblables du respect que ses sujets avaient pour les propriétés, l'exclamation : *ah Raoul!* d'où est venu *haro*, montrent jusqu'à quel point son autorité fut redoutée de son vivant. Sa mémoire fut en vénération longtemps après sa mort, arrivée en 917.

C'est du sang mêlé des Normands et des Français, qu'est sortie dans la suite cette race de nobles guerriers qui firent la conquête de l'Angleterre, de Naples et de la Sicile.

Le dernier descendant de la famille de Charlemagne en Germanie, l'empereur Louis IV, dit l'*Enfant*, étant mort, Charles qui devait lui succéder ne put acquérir que la Lorraine. Il lui était impossible de faire valoir ses droits, tant il se trouvait circonscrit dans l'étroit domaine que lui avaient laissé

cette foule de nouveaux souverains. La Lorraine même sortit de la France presque aussitôt qu'elle y était entrée. Conrad, duc de Franconie, et ensuite Henri Ier, tige de la maison de Saxe, furent élus rois de Germanie ; puis Othon dit le Grand, fils d'Henri, s'étant fait couronner empereur à Rome, en 962, par Jean XII, réunit le royaume d'Italie à ses possessions d'Allemagne. A l'assemblée du Champ de Mai tenu à Soissons en 922, les grands vassaux de la couronne reprochèrent à Charles le Simple tous les malheurs dont ils étaient la véritable cause. L'aveugle confiance que le roi plaçait dans son ministre, nommé Haganon, acheva de les pousser à la révolte. Robert, duc de France, frère du roi Eudes, se fait proclamer et sacrer roi à Reims—922. Charles le Simple prend les armes, lui livre bataille, le tue ; mais, vaincu à son tour par Hugues le Grand, fils de Robert, il s'enfuit en Lorraine près d'Henri, puis près d'Herbert, comte de Vermandois, qui l'emprisonna et le retint captif au palais d'Attigny. Il fut ensuite transféré à Péronne, où il mourut le 7 octobre 929, âgé de cinquante ans. Sa veuve, Oghine, fille d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, se retira près de son frère Athelstan, à Londres, et emmena avec elle son fils Louis, qui, pour cela, fut surnommé d'*Outre-Mer*.

Raoul, de 923 à 936.—Hugues le Grand.—Hugues, dédaignant le titre de roi, l'avait cédé à son beau-frère Raoul, duc de Bourgogne, à la sollicitation de sa sœur Emma, femme de Raoul : « Elle préférait, disait-elle, baiser les genoux de « son mari que ceux de son frère » ; mais ce prince ne fut jamais reconnu roi dans les provinces méridionales de la France, et mourut à Auxerre en 936.

Hugues le Grand rejette de nouveau la couronne.

Cet homme, dont la postérité était réservée à de si grandes destinées, fils de roi, père de roi, oncle de roi, et beau-frère de trois rois, possédait, outre le duché de France, qui comprenait Paris et Tours, ceux de Bourgogne et d'Aquitaine, et jouissait des abbayes de St-Denis, de St-Germain-des-Prés et de St-Martin de Tours. De là vient le surnom d'*Abbé* qu'on lui donne quelquefois ; on le surnommait aussi le *Blanc*, à cause de son teint. Le surnom de Grand lui fut décerné par la flatterie.

Louis d'Outre-Mer, de 936 à 954 —Lothaire, de 954 à 985.

—**Louis V, de 986 à 987.**—Hugues le Grand fait revenir Louis d'Outre-Mer, qui, après quelques mois d'interrègne, monte sur le trône de ses pères, à l'âge de seize ans; mais Hugues et tous les grands vassaux firent si bien leurs propres affaires, que ce malheureux prince fut réduit à la seule ville de Laon. Après un règne de dix-huit ans et trois mois, il mourut d'une chute de cheval, le 10 septembre 954. Louis laissa deux fils, Lothaire et Charles, duc de Basse-Lorraine.

Lothaire, son fils aîné, élu roi sous le patronage de Hugues, qui refuse pour la troisième fois la couronne, voit ses Etats de même réduits, par l'envahissement des grands vassaux, à la ville de Laon; « ainsi s'était rétréci le large héritage de Charlemagne. » Lothaire mourut à Reims, en 986, du poison que lui donna sa femme Emma, fille de Lothaire, roi d'Italie.

Il recommanda Louis, son fils, à Hugues Capet. Celui-ci le laissa régner en paix, car il se fiait sur la vision que son père avait eue, et dans laquelle un saint lui avait dit: « Toi et les tiens, « vous serez rois jusqu'à la septième génération! » Louis V ne régna qu'un an, et partagea le destin de son père: sa femme, Blanche, fille d'un seigneur d'Aquitaine, l'empoisonna.

Fin de la deuxième race.—Comme Louis V n'avait pas eu d'enfant, Charles de Lorraine, son oncle, avait des prétentions au trône; mais ce duc, s'étant reconnu vassal du roi de Germanie, qui, pour les Francs, n'était que l'usurpateur des droits de la famille de Charlemagne, était regardé comme un lâche et un étranger. Il n'avait donc que de faibles chances de succès; et Hugues Capet[1], duc des Français, fils de Hugues le Grand, mort en 956, en se présentant, était sûr d'avance de réunir tous les suffrages. Il fut donc élu en 987, et commença cette race de rois dont les destinées furent si brillantes et si diverses. « Force est de reconnaître cette « grandeur du passé, par le vide et le mouvement qu'elle « creuse et qu'elle cause dans le monde en se retirant. »

La première dynastie avait duré trois cent trente deux ans, à dater de Pharamond; la seconde dura deux cent trente-cinq ans, à compter de Pépin le Bref.

[1] On dit que le nom de *Capet* lui a été donné, parce qu'il avait une *grosse tête*, du mot latin *caput*, qui signifie *tête*.

Les arts sous les descendants de Charlemagne.—L'amour de Charlemagne pour la littérature et les arts se perpétua parmi quelques-uns des rois de sa race, et l'on voit, au huitième siècle et au neuvième, reparaître avec un nouvel éclat l'art de la gravure sur pierres précieuses, dans les mains de deux chanoines de Sens, Bernelin et Bernuin, qui construisirent une table d'or ornée de pierreries et d'inscriptions. Heldric, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, peignait ; Tutilon, moine de Saint-Gall, exerçait à Metz l'art de graveur et de sculpteur. L'architecture dite *lombarde* se rattache à l'époque religieuse des Carlovingiens.

Toutes les lois furent alors favorables au clergé, seul dépositaire et dispensateur des lumières. Plus de trente conciles nationaux furent assemblés pour travailler à la prospérité spirituelle et temporelle de l'Eglise, pendant le cours de cette seconde race. Les deux principaux furent celui de Francfort, en 794, et celui d'Aix-la-Chapelle en 809.

Influence religieuse. — L'influence que le clergé exerçait sur la moralité des fidèles était d'autant plus utile, que la police et la justice étaient à peu près nulles. Chaque individu était forcé, sous peine d'excommunication, de se présenter au tribunal de l'évêque qui, tous les ans, faisait la tournée de son diocèse pour examiner la conduite des prêtres et des laïques, et leur imposer la pénitence ou faire l'éloge qu'ils méritaient.

L'unité de l'Eglise, établie par la doctrine, prit une nouvelle force par la création du temporel de la cour de Rome. Les successeurs de saint Pierre devinrent des souverains ; il en fut ainsi des évêques. La plupart des prélats en Allemagne étaient des princes. Le système religieux de l'Eglise devint le lien de l'humanité et l'ordre social même. Le clergé possédait d'immenses richesses ; sa puissance était universelle ; comme il représentait en Europe, à cette époque, la vérité politique détruite presque partout, il fut le sage défenseur des franchises populaires. Les ordres religieux, les couvents, les abbayes s'élevaient et se perpétuaient comme par enchantement, et conservaient dans leur sein les arts et les sciences que le contact des barbares étouffait ailleurs [1].

[1] Voyez chap. XXVII.—*Histoire de l'Eglise*.

Avec la seconde race finit l'histoire des Francs et commence celle des Français.

§ III. Hugues Capet et ses successeurs.

10e et 11e siècles, 987 à 1096.

Hugues Capet,—de 987 à 996.—Hugues Capet était âgé de quarante-six ans lorsqu'il parvint au trône. Il y avait alors sept pairs laïques au nombre desquels il se trouvait. Les six autres, dit M. de Chateaubriand, s'entendirent pour porter leurs voix sur leur compagnon. La pairie fut ainsi liée à la royauté, et il ne resta plus que six pairs de France. L'égalité était complète entre eux; en s'emparant de la couronne, Hugues Capet avait en quelque sorte ratifié tous les droits féodaux.

Les six pairs de France étaient : le comte de Vermandois, le comte de Toulouse, le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, le duc d'Aquitaine et le duc de Normandie.

Il y avait également six pairs ecclésiastiques, c'étaient : l'archevêque de Reims,—l'archevêque de Sens,—l'évêque de Noyon,—l'évêque de Beauvais, — l'évêque de Châlons — et l'évêque de Langres.

A l'avénement de Hugues Capet, la France était bien toujours comprise entre l'Océan, la Manche, le Rhin, l'Helvétie ou la Suisse, les Alpes et la Méditerranée; mais, dans cette étendue, combien de grands vassaux, vrais souverains, ne reconnaissaient dans la royauté qu'un titre de suzeraineté plus ou moins contesté, suivant les circonstances ! Au nord, les comtes de Flandre; au levant, les ducs de Bourgogne et ceux de Lorraine ; au midi, les ducs de Gascogne et d'Aquitaine ; au couchant, ceux de Bretagne et de Normandie, tous s'avançant plus ou moins vers le centre, de sorte qu'il ne restait proprement à Hugues Capet, en pleine et entière souveraineté, que le duché de France dont Paris était la capitale, l'Orléanais, la Touraine et l'Anjou, des domaines en Champagne et en Picardie, et quelques forteresses dans d'autres provinces, où les rois tâchaient toujours de prendre des positions, et d'où les grands vassaux les repoussaient sans cesse.

Cependant, pour s'attacher les seigneurs, la politique de Hugues voulut qu'il leur confirmât, à perpétuité, la possession

des gouvernements et des seigneuries qu'ils avaient usurpés. Alors, la France devint un Etat entièrement féodal. Celui qui ne possédait qu'une tour ceinte d'un fossé rendait hommage à celui qui tyrannisait deux ou trois bourgs, et ce dernier était vassal de l'usurpateur d'une province.

Hugues Capet se concilia aussi le clergé, en le remettant en possession de grands bénéfices dont il avait été dépouillé, et lui-même renonça aux abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain. Après avoir attaché ainsi les seigneurs et les ecclésiastiques à ses propres intérêts, voulant que la monarchie, jusqu'alors élective, devînt héréditaire, il s'empressa de faire sacrer son fils Robert, l'an 988, donnant un exemple de prévoyance qui fut suivi par ses successeurs jusqu'à Philippe II. Pendant ce temps, Charles de Lorraine, soutenu par plusieurs seigneurs, veut faire valoir ses droits. Un fils naturel de son frère Lothaire, Arnoul, archevêque de Reims, lui ouvre les portes de cette ville, en 989; mais Ascelin, évêque de Laon, livre à Hugues le prétendant qui va terminer sa carrière dans une tour d'Orléans— 992. Charles avait eu trois fils, deux moururent jeunes, et Othon, le troisième, duc de Basse-Lorraine, ne laissa pas d'enfants mâles.

Le savant Gerbert.—Arnoul avait trahi Hugues Capet auquel il devait son élévation; Gerbert le remplaça sur le siége archiépiscopal de Reims. Gerbert avait apporté d'Espagne les chiffres arabes ou indiens; et, instruit par les Maures, il fit la première horloge dont le mouvement fut réglé par un balancier: on s'en est servi jusqu'en 1650, époque où l'on commença à mettre un pendule au lieu d'un balancier. Ce même Gerbert fit un globe céleste, et fut accusé de magie à cause de ses connaissances en mathématiques. Il fut déposé par le pape qui voulait rétablir Arnoul; mais, par la protection de l'empereur Othon III, ce même Gerbert devint archevêque de Ravenne, puis pape sous le nom de Sylvestre II.

Mort de Hugues Capet.—Etat de la France.—Hugues Capet mourut en 996. Il n'y a de remarquable, sous ce règne, que le fait même de son élection et l'accroissement de la féodalité. L'apanage remplaça, sous la troisième race, le partage des biens patrimoniaux entre les enfants des rois.

Ce changement de dynastie ne rendit pas le peuple plus

heureux. Tout n'était dans l'intérieur que confusion, tyrannie, barbarie et pauvreté; les petits vassaux, dépendant de vassaux plus puissants, formaient une multitude de petits tyrans. Les paysans étaient traînés à la guerre pour soutenir les querelles que les seigneurs avaient entre eux. Le plus grand commerce consistait alors en cuirasses et en boucliers, en lances et en massues, avec lesquelles on assommait ceux dont l'armure ne pouvait être percée.

Quant aux lois et à la justice distributive, les seigneurs s'étant arrogé la haute et basse justice, jouissaient du plus sacré, du plus précieux des droits, celui de prononcer sur la fortune et sur la vie des hommes, comme d'un droit inhérent à leur propriété. Ils rendaient arbitrairement leurs arrêts dans une salle tapissée d'armures, ou se faisaient remplacer par leurs prévôts ou leurs baillis. De là naquit une législation incohérente, confuse, barbare, créée trop souvent par le caprice et l'intérêt, et qui variait selon les diverses juridictions de tous ces suzerains.

Robert, de 996 à 1031.—Robert, âgé de vingt-six ans, succéda à son père sans opposition. S'il fut tranquille au dehors, sa vie domestique fut troublée par de grands chagrins. Son excommunication est l'événement le plus important de son règne stérile. Après avoir lutté trois ans contre les anathèmes, forcé enfin par le pape Grégoire V de répudier sa femme bien-aimée, Berthe de Bourgogne, fille de Conrad le Pacifique, parce qu'elle était sa parente au quatrième degré [1], il épousa Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, princesse fière, légère et méchante, qui scandalisa ou entraîna la cour par sa conduite, se fit craindre de son faible époux qu'elle domina, et fut la première qui poursuivit avec acharnement les hérétiques, et souvent même jusqu'à la mort—1008.—Robert étant resté maître, après six ans de lutte, du duché de Bourgogne, provenant de la succession de son oncle Henri de France, que lui disputait Otto Guillaume, adopté par le défunt, en investit son fils Henri, en 1015.

[1] Les mariages étaient alors prohibés jusqu'au septième degré. C'est par cette heureuse disposition politique que l'Eglise parvint à opérer la fusion des races opposées qui peuplaient les divers royaumes de l'Europe.

Robert mourut le 20 juillet 1031, âgé de soixante-un ans, après avoir rétabli la paix entre Eudes, comte de Blois, et Richard II, duc de Normandie.

C'était un prince pieux et savant pour son siècle ; il était poëte, et l'Église chante encore des hymnes qu'il avait composées : *O Constantia martyrum! Veni, sancte Spiritus!* Son amour et sa charité pour les pauvres n'avaient pas de bornes.

Henri Ier, de 1031 à 1060.—Henri Ier avait environ vingt-sept ans lorsqu'il succéda à son père ; il ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que sa mère Constance lui suscita un ennemi dans la personne de son frère Robert qu'elle protégeait ; mais il le défit à Villeneuve-Saint-Georges, et lui accorda le duché de Bourgogne pour lui et ses descendants. Eudes, second frère de Henri Ier, s'étant aussi révolté, fut vaincu et enfermé dans la tour d'Orléans en 1041.

1044.—Robert le Diable, duc de Normandie, avait porté des secours au roi de France dans ses querelles avec ses frères. Ce dernier, en reconnaissance de ce dévouement, aida Guillaume, fils naturel de Robert, à reconquérir son héritage que ses vassaux révoltés lui disputaient. Plein de courage et de prudence, le jeune Normand ne tarda pas à les réduire à l'obéissance ; mais Henri ayant abandonné, plus tard, les intérêts de Guillaume et cherché à diminuer sa puissance, il fut battu par lui et forcé de faire la paix avec son vassal, en 1054.

Henri Ier épousa, en 1051, Anne de Russie, fille du grand duc Jaroslaw ; il en eut deux fils, dont l'un, nommé Philippe, fut roi, et le second, nommé Hugues, reçut le comté de Vermandois. Le petit-fils de Hugues Capet fut un homme d'une valeur héroïque : il mourut en 1060, après avoir fait couronner son fils Philippe pour lui assurer sa succession.

Henri a laissé de lui également la réputation d'un prince vertueux ; car, dans ces siècles de violences et de rapines de toutes sortes, on ne peut l'accuser d'aucune cruauté.

Châteaux forts.—Trêve de Dieu.— Les seigneurs, en se rendant indépendants, se bâtissaient des châteaux qui n'étaient rien autre chose que des forteresses. La France en était hérissée, et leurs propriétaires vivaient en guerre continuelle. Le pauvre peuple était l'instrument et la victime en même

temps de ces querelles sanglantes. Les seigneurs le forçaient de servir sous leurs bannières rivales. Ce n'était en France que guerres intestines et brigandages.

L'Église seule conservait encore quelque pouvoir ; elle en usa pour arrêter le cours de ces fléaux, en établissant la *Trêve de Dieu.* On convint que, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin, en mémoire des derniers mystères de la vie de J.-C., on ne pourrait marcher en armes, ni se faire justice ; les églises devaient également offrir aux persécutés un asile inviolable. L'habitude de la cruauté restreignit le temps de la trêve. La défense ne s'étendit plus que du samedi soir au lundi matin.

Philippe Ier, de 1060 à la première Croisade.—Philippe Ier monta sur le trône à sept ans, sous la tutelle de Beaudouin V, comte de Flandre, qui, malgré les intérêts de son pupille, favorisa les aventureuses entreprises de son gendre, Guillaume, qui fut surnommé le Conquérant, sur l'Angleterre ; et, tandis que le jeune roi acquérait le Gâtinais, par une cession du comte d'Anjou, le duc normand devenait roi des Anglais—1066—sous la promesse de tenir ce royaume comme fief de la France. Mais, loin de se soumettre à cette humiliation, il refusa même, plus tard, l'hommage pour la Normandie, et commença cette lutte si funeste entre la France et l'Angleterre—1068.

Baudouin V et Baudouin VI, son fils, étant morts, Robert le Frison, oncle paternel du jeune Arnoul II, héritier du comte de Flandre, s'arma pour dépouiller son neveu. Philippe vola au secours de son vassal opprimé ; mais Arnoul ayant été tué à la bataille de Cassel—1071—, Robert resta possesseur de la Flandre, et Philippe rentra dans ses États ; en 1072, il reçut cependant l'hommage de Robert dont il épousa la belle-fille, Berthe de Hollande.

1074.—Philippe eut de graves démêlés avec l'Église. Il trafiquait des choses saintes, vendant au plus offrant les évêchés et les bénéfices ; Grégoire VII lui en fit de sévères réprimandes. Puis ce prince ayant enlevé Bertrade de Montfort, femme du duc d'Anjou, pour l'épouser à la place de la reine Berthe qu'il avait répudiée, le pape Urbain II l'excommunia dans le concile d'Autun ; et, comme il n'en tint aucun compte,

il fut de nouveau excommunié dans le concile de Clermont que le pape présida en personne.

Les grands vassaux, poussés à la révolte par la crainte des foudres de l'Église, pouvaient mettre en danger la dynastie des Capétiens, quand de plus grands intérêts vinrent, heureusement pour Philippe, s'agiter dans ce même concile où fut résolue la première croisade—1095—qui mit toute l'Europe en mouvement et donna naissance à de si beaux faits d'armes. « Ici le moyen âge paraît dans l'énergie de sa jeu-« nesse, l'âme toute religieuse, le corps tout barbare et « l'esprit aussi vigoureux que le bras [1]. »—La suite est au chap. xxx, dans la 4e époque.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXI.

ANGLETERRE.

Depuis la fin de l'heptarchie, l'an 800, jusqu'à Guillaume II, dit le Roux, dont le règne finit en 1100, siècles 9e, 10e et 11e.

(*Suite du chapitre* XVII.)

ROIS D'ANGLETERRE,

Du 9e au 11e siècle, de 800 à 1096.

800—Egbert; il met fin à l'heptarchie en 827.
837—Éthelwulf.
858—Ethelbald.
860—Ethelbert.
866—Ethelred.
871—Alfred le Grand.
900—Edouard l'Ancien.
934—Athelstan Ier.
940—Edmond Ier.
946—Edred.
955—Edwy.
959—Edgard.
975—Edouard le Martyr.
978—Ethelred II.
1004—Suénon, roi de Danemarck, usurpateur.
1015—Ethelred rétabli et Canute, usurpateur.
1016—Edmond II, sept mois.
1017—Canute Ier, roi de Danemarck.
1036—Harold, Danois.
1040—Hardi-Canute, Danois.
1042—Saint Edouard, le Confesseur.
1066—Harold II.
1066—Guillaume Ier, duc de Normandie, le Conquérant.
1087—Guillaume II.

[1] M. de Chateaubriand.

§ Ier. Rois saxons, de 800 à 1017.

Depuis Egbert jusqu'à Alfred, de 800 à 871.—Egbert, qui était resté longtemps à la cour de Charlemagne, où il avait perfectionné ses connaissances dans l'art de combattre et de gouverner, mit un terme à l'heptarchie, et réunit, en moins de neuf années, sous sa domination, les couronnes dont elle se composait, ou du moins asservit au tribut ceux qui, tels que le roi de Mercie, conservèrent encore le vain titre de roi.

Pour assurer et légitimer une conquête contre laquelle les rois vaincus pouvaient s'armer, Egbert se fit couronner solennellement dans une assemblée générale, et donna au pays soumis à son autorité le nom d'Angleterre, dont, par cette raison, il fut regardé comme le premier roi—827.

Sous le règne sage et paisible d'Egbert, l'Angleterre fut inquiétée par les incursions des Danois et d'autres peuplades barbares descendues du nord de l'Europe, et, pour cette raison, appelées *Normands*. Ils parurent sur les côtes en 832; mais le courage du roi les força de retourner en arrière, et ils ne reparurent plus qu'en 838, sous le règne d'Ethelwulf, fils et successeur d'Egbert, dont la faiblesse les enhardit. Ils s'emparèrent d'un grand nombre de villes et continuèrent leurs conquêtes sous les règnes d'Ethelbald, d'Ethelbert et d'Ethelred ses fils.

Alfred le Grand, de 871 à 900.—A l'avénement d'Alfred, le dernier des fils d'Ethelwulf, les Danois étaient maîtres d'une grande partie de l'Angleterre, et il fallut aux Saxons la valeur et la prudence de leur chef pour affranchir leur pays de cette domination et rentrer dans leurs droits. Les Danois alors furent en partie incorporés aux Anglais, et le reste retourna dans ses foyers, en laissant Alfred jouir en paix du fruit de ses victoires.

Une fois débarrassé de ses ennemis, il rédigea un code de lois pour réprimer partout le brigandage, et administrer la justice avec sagesse et équité; il entretint une milice pour le maintien de l'ordre dans le royaume, et une marine bien dirigée pour servir à la défense des côtes ou aux be-

soins du commerce. Ce prince, qui mérita le surnom de Grand, encouragea les sciences et les lettres qu'il cultivait lui-même, fonda la célèbre Université d'Oxford, et plusieurs écoles publiques, où les savants étrangers vinrent répandre leurs lumières ; le clergé les accueillit et les conserva avec soin.

Alfred mesura le temps avec des chandelles allumées, et, pour empêcher le vent de les agiter, il fit couper de la corne en feuilles minces et transparentes, ce qui fut l'origine des lanternes. La douceur de son gouvernement rangea les Est-Angles et les Danois de Northumbrie, les rois des Welsh ou Gallois, sous son autorité ou sous sa juridiction, en sorte qu'il n'avait plus rien à redouter au dedans. Après de nombreux succès obtenus sur les Danois, la dissension ayant éclaté parmi les chefs, ces barbares finirent par se disperser pour longtemps ; mais la mort d'Alfred, arrivée le 25 octobre 900, vint replonger l'Angleterre dans de nouveaux malheurs et dans une espèce de barbarie dont ce grand prince l'avait fait sortir. De même que ceux de Charlemagne, ses successeurs ne purent ni soutenir ses institutions, ni défendre leur pays.

Édouard l'Ancien et ses fils, de 900 à 955. — Édouard, successeur d'Alfred, s'occupe de réunir la Mercie à ses États et de soumettre les Northumbres et les Danois de l'Est-Anglie. Il fit élever des forteresses qui le garantirent de l'invasion des barbares. Édouard et la reine de Mercie, Ethelflède, sa sœur, remportèrent des victoires successives sur les Danois, dont la plupart se soumirent. C'est alors que les Écossais le choisirent pour leur *lord* et leur *père ;* et les habitants du pays de Galles lui payèrent un tribut annuel. Peu après il mourut à Farrington en 925, avec la gloire de n'avoir pas dégénéré des vertus de son père.

C'est à lui qu'on doit l'Université de Cambridge, fondée en 915. Il fut appelé Édouard l'*Ancien*, parce qu'il fut le premier de ce nom qui monta sur le trône d'Angleterre. Son fils Ethelward le suivit immédiatement dans le tombeau. Son autre fils Athelstan fut reconnu pour roi. Il reçut l'alliance de Sightric, roi danois de la Northumbrie, et, à la mort de ce roi, il réunit la Northumbrie à ses États. Sa suprématie s'étendit sur le roi d'Écosse et le prince de Cumber-

land, et tint en échec les Bretons de Galles et de Cornwall.

En 937, il lutta avec succès contre une invasion d'Irlandais et d'aventuriers du Nord auxquels s'étaient réunis les Norwégiens, les Écossais et les Bretons. Le vainqueur prit depuis les titres tantôt de roi des Anglais, tantôt de roi de toute la Bretagne.

Après un règne glorieux et bienfaisant, il mourut en 940, laissant son jeune frère Edmond en butte aux nouvelles tentatives des barbares de la Northumbrie qui, par leurs succès, obtinrent des concessions avantageuses jusqu'à ce que la mort de leur chef, en 941, permît à Edmond de se ressaisir de ses anciens domaines.

La mort d'Edmond laissa la couronne à son frère Edred, en 946, qui eut aussi à combattre les Northumbres ; il le fit avec tant de succès qu'il conquit leur pays d'une manière définitive; il en confia le gouvernement à des officiers qu'il désigna. Son règne ne fut pas sans éclat, grâce surtout aux conseils de ses deux ministres Turketul et Dunstan. Il mourut en 955.

Edwy,—Edgard,—Édouard le Martyr,— Ethelred et Edmond Côte-de-Fer, de 955 à 1017.—Edwy, fils d'Edmond, fut élu roi. Sa tyrannie lui aliéna le cœur de ses sujets, au point que la plupart s'affranchirent de son autorité, et les provinces du Nord reconnurent Edgard, son frère, pour leur roi.

La mort d'Edwy, en 959, réunit sous Edgard les deux royaumes séparés quelque temps. Ce prince annula les actes du précédent roi, et profita d'une longue paix pour visiter les divers comtés de son royaume, corriger les abus, réformer les monnaies et introduire des changements dans le clergé. Il reçut l'hommage des rois d'Écosse, de Cumberland, d'Anglesey, de Westmoreland, de Galloway et de Galles.

A sa mort en 975, son fils Édouard, dit le Martyr, monta sur le trône ; il eut à lutter contre des compétiteurs ; après quatre ans d'un règne troublé par la guerre civile, il fut assassiné par les ordres d'Elfride, sa belle-mère, dont le fils Ethelred monta sur le trône en 978 ; mais celui-ci eut un règne long et malheureux que remplirent la famine, les maladies contagieuses et les invasions des pirates du Nord.

Cependant les barbares consentirent à se retirer moyennant une grosse somme qui leur fut livrée, et qui ne fit qu'encourager les Danois à revenir plus nombreux ; réunis aux Norwégiens, ils vinrent ravager les comtés d'Essex, de Kent, de Sussex et de Hants. En 1001, Ethelred fut encore obligé d'acheter leur départ au prix de 24,000 livres. Malgré son alliance avec Richard de Normandie, son inconduite et les ressentiments qu'il excita par le massacre d'un grand nombre de Danois, attirèrent de nouveau les barbares sous la conduite de Sweyn, qui vint mettre tout à feu et à sang, et ne se retira qu'après avoir reçu la somme de 36,000 livres, en 1007. Ils revinrent encore sous la conduite de Thurchil, et recommencèrent les mêmes ravages : Thurchil ayant vendu son alliance à Ethelred, l'autre chef danois, Sweyn ou Suénon, soumit une partie du pays et se fit proclamer roi d'Angleterre ; mais sa mort permit à Ethelred de reprendre son ancienne autorité.

Canute, que Sweyn avait désigné pour son successeur, s'occupa de faire valoir ses droits. Sur ces entrefaites Ethelred mourut—1016,—et son fils Edmond s'apprêta à résister avec courage à ses ennemis redoutables. Il battit par deux fois Canute, et, après un dernier combat sanglant, les deux rois passèrent un compromis : le sud de la Tamise demeura à Edmond, le nord resta à Canute. Dans le mois suivant, Edmond fut assassiné par deux chambellans à Oxford ; d'autres disent qu'il mourut de mort subite. La cause réelle est incertaine. Canute Ier devint alors paisible possesseur du royaume, l'an 1017.

§ II. Rois danois, de 1017 à 1042.

Canute Ier,—Harold Ier,—Canute II.—La puissance des Danois, le génie de Canute en particulier, empêchèrent les mouvements des Saxo-Angles en faveur des fils d'Edmond, Édouard et Edmond. Canute, tout en songeant à s'affermir sur le trône d'Angleterre, ne trempa pas ses mains dans le sang innocent de ces jeunes princes. Ils furent envoyés à Olave, roi de Suède, frère utérin de Canute. De Suède, ils passèrent à la cour d'Étienne, roi de Hongrie, où Edmond

mourut dans sa jeunesse; Édouard épousa la fille de l'empereur d'Allemagne, et mourut en 1053 sous le règne de son oncle, Édouard le Confesseur.

Canute était juste et bienfaisant autant que brave. La religion chrétienne avait adouci la férocité de son caractère noble et porté aux choses sublimes.

Il donna un jour une grande leçon à ses flatteurs et aux rois de la terre : assis sur la plage près de Southampton, entouré des grands de son royaume qui exaltaient sa puissance, il se lève tout à coup, étend ses bras vers la mer et s'écrie : « Tu es sous mon pouvoir; cette terre où je suis m'appartient; je t'ordonne de ne point t'approcher de ton souverain. » La marée montait, il est obligé de se retirer, et il demande à ses courtisans ce que sont les rois comparés à celui qui gouverne les éléments. A son retour à Winchester, il prit sa couronne, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale, et ne voulut plus la porter depuis ce jour, même dans les cérémonies publiques.

Il mourut à Shaftesbury en 1035. Ses trois enfants régnèrent, Sweyn, l'aîné, sur la Norwège, Harold et Hardi-Canute ou Canute II le Hardi, sur l'Angleterre.

Harold, dont le règne de courte durée suffit cependant pour rendre son nom odieux au peuple, mourut en 1039.

Son frère Canute II lui succéda; mais, aussi cruel que son prédécesseur dont il fit déterrer le corps pour le jeter dans la Tamise, il appesantit un joug de fer sur son peuple, et mourut des suites d'une orgie, l'an 1042.

§ III. Retour des rois saxons, de 1042.

Édouard le Confesseur,—de 1042 à 1066.—Après la mort de Canute II, les Anglais se déterminèrent à rappeler sur le trône les princes de la ligne saxonne.

Le fils d'Edmond *Côte-de-Fer*, exilé en Hongrie, était l'héritier légitime de la ligne saxonne; mais les Anglais avaient souvent substitué l'oncle au neveu dans l'ordre de succession. L'influence de Godwin, comte de Wessex, l'emporta. Édouard, frère d'Edmond, fut couronné. Il était âgé de près de quarante ans. L'âge et l'exil avaient mûri son caractère. Édouard préféra le titre de bon à celui de grand.

Il fit un corps de lois saxonnes et danoises. Il sut conserver la paix dans son royaume, et faire fleurir la religion qui civilisait paisiblement ces peuples, de mœurs et de caractères si différents, qui couvraient la Grande-Bretagne. La famille du comte Godwin avait acquis une puissance qu'elle devait au courage du comte et à sa fille que le roi avait épousée. Mais cette famille était jalouse, Godwin lui-même devint rebelle. Plus tard il reprit ses faveurs à la cour ; mais il ne survécut pas longtemps au retour des bonnes grâces du roi. Il mourut subitement en 1053.

La peste et la famine troublèrent de leurs calamités le règne d'Édouard, et la seule guerre étrangère dans laquelle le roi s'engagea fut contre Macbeth, qui usurpa le trône d'Écosse après avoir assassiné Duncan. Malcolm, fils de Duncan, ne réussit pas à la tête des Anglais ; mais quand Macduff se révolta contre Macbeth, Malcolm eut plus de succès avec les insurgés ; la bataille de Lafanan fut décisive : Macbeth, cet homme de fer, immortalisé par Shakspeare, fut tué dans la mêlée.

Édouard, aimé du peuple qu'il avait sagement administré, et des pauvres sur lesquels il n'avait cessé de répandre ses bienfaits, mourut le 5 janvier 1066, et fut enseveli dans l'église de Westminster qu'il avait élevée sans aucune nouvelle charge pour ses sujets. Le surnom de *Confesseur* lui est venu de la bulle de canonisation délivrée par le pape Alexandre III, un siècle environ après sa mort.

Harold II, — 1066. — Harold, fils de Godwin, seigneur anglais, et beau-frère d'Édouard le Confesseur, se fit élire au préjudice du jeune Edgard, petit-fils d'Édouard, fils d'Edmond, mort en 1053, et à celui de Guillaume, duc de Normandie, fils naturel du feu duc Robert, et neveu d'Édouard qui, dit-on, l'avait appelé à lui succéder. On ajoute que le fils de Godwin lui-même avait juré de reconnaître Guillaume pour roi et d'épouser sa fille. Quoi qu'il en soit, les Anglais, qui ne voulaient ni d'un enfant ni d'un étranger, et qui connaissaient d'ailleurs les bonnes qualités d'Harold, le proclamèrent solennellement, le jour même des funérailles de son prédécesseur.

Le nouveau roi se montra digne de la confiance de la nation,

et le commencement de ce règne promettait un bel avenir; mais des événements extraordinaires allaient faire des quelques beaux jours qu'il vit naître les derniers que goûterait le peuple anglais pendant ce siècle.

Guillaume de Normandie, en apprenant ce qu'il appelait l'usurpation d'Harold, résolut de le renverser par les armes; il lui envoya des députés, en apparence pour discuter leurs droits respectifs, mais en réalité pour lui annoncer, en punition de son parjure, une incursion des Normands sur le territoire anglais.

Cependant, rien ne semblait d'abord plus difficile que l'exécution du projet médité par Guillaume. De grandes levées d'hommes et des sommes considérables étaient nécessaires; et les États de son duché, convoqués suivant une coutume alors générale en Europe, lui refusèrent les unes et les autres. Mais le *bâtard à grande vigueur*, comme l'appelaient ses contemporains, avait su, dès sa jeunesse, écarter des obstacles sans nombre pour s'assurer la possession paisible du duché que son père lui avait légué avec le consentement du peuple, et que lui disputaient ses deux oncles, Mauger, archevêque de Rouen, et Guillaume, comte d'Arc, appuyés du roi de France, et des ducs de Bretagne et de Bourgogne. Il ne se rebuta donc point des nouvelles oppositions que rencontrait sa volonté; il parvint à se rendre Philippe Ier favorable, et, s'adressant à chaque vassal en particulier, il en obtint ainsi ce qu'ils lui avaient refusé dans leur assemblée. Un d'eux, nommé Guillaume, ayant seul équipé quarante vaisseaux à ses dépens, donna l'essor à l'enthousiasme, et tous les autres voulurent l'imiter.

Guillaume sut habilement profiter de ces dispositions: ayant eu soin tout d'abord de mettre le pape Alexandre II dans ses intérêts, il tâcha de donner à son entreprise la couleur d'une guerre religieuse, dont le motif était l'insulte faite aux saintes reliques sur lesquelles Harold avait prêté serment de l'appuyer en Angleterre. Pour rendre plus efficace cette espèce de croisade, et pour engager non-seulement les seigneurs, mais encore les bourgeois et les gens du peuple à s'enrôler sous ses drapeaux, il représenta que l'expédition projetée était l'occasion la plus favorable d'acquérir de la re-

nommée, des honneurs ou de la fortune, leur faisant envisager l'Angleterre comme une proie que se partageraient les vainqueurs.

Une commotion subite remua tous les peuples voisins. On accourait de toutes parts; chacun voulait tenter la fortune à la suite du Normand. Il lui vint grand nombre de seigneurs et de soldats des provinces de Bretagne, d'Anjou, de Poitou, de Flandre, du Maine, des pays français de la Bourgogne et des bords du Rhin; et telle fut la confiance qu'il inspirait, que plusieurs vendirent leurs biens, quittant des avantages présents pour un avenir meilleur, mais incertain. De sorte que, en peu de temps, Guillaume put disposer d'une assez forte armée et d'un immense matériel de guerre. Ayant en outre reçu d'Alexandre une bulle d'investiture, un anneau renfermant un cheveu de saint Pierre, et une bannière bénite, il réunit ses troupes sur la Dive, et attendit, avec l'assurance de réussir, que des vents propices les poussassent au delà du continent.

Pendant tous ces préparatifs, Harold, de son côté, mettait sur pied des forces capables de repousser l'invasion, lorsqu'un ennemi moins redoutable que Guillaume vint pourtant lui porter un coup funeste : ce fut Tostig, son propre frère, déjà connu par sa haine contre Harold. Il crut le moment favorable pour se venger, et s'étant d'abord allié au duc de Normandie, il s'unit ensuite au roi de Norwège, son compétiteur. Tous deux débarquent en Northumbrie, et, poussant devant eux les comtes Morkar et Edwin, ils les assiégent dans York. Cette ville allait tomber en leur pouvoir, lorsque le roi d'Angleterre accourut. La bataille se livra près de Stamfordbridge, le 25 septembre. Le roi de Norwège et Tostig y perdirent la vie. Le dernier avait refusé deux fois toute réconciliation.

Ce fut trois jours après la bataille de Stamfordbridge qui venait d'affaiblir les forces d'Harold, que les Normands, partis de Saint-Valery sur quatre cents navires et plus de mille bateaux, débarquèrent à Pevensey, près de Hastings. Par un hasard fatal à l'Angleterre, ils ne rencontrèrent aucun empêchement, s'emparérent du château de Hastings, y établirent leur camp, et brûlèrent leurs vaisseaux.

Harold, à peine reposé du combat contre son frère, et sans attendre les nouvelles troupes dont il eût pu disposer, se mit en marche pour joindre l'armée de Guillaume. Celui-ci le fit sommer de nouveau de lui restituer la couronne, ou de terminer corps à corps le différend. Harold méprisa le défi et passa outre; les deux nations furent bientôt en présence.

Bataille d'Hastings.—14 octobre 1066.—La veille de la bataille, le roi d'Angleterre, qui connaissait bien les Normands, dit à son armée : « Préparons-nous à combattre de hardis « soldats contre lesquels nous avons besoin de tout notre « courage. » Le lendemain matin—14 octobre 1066,— le duc de Normandie fit aux siens une courte harangue, leur disant « que, ayant une bonne cause, le Ciel le ferait triompher de « son ennemi; qu'ils songeassent donc à combattre vaillam- « ment, pendant qu'il travaillerait à les faire vaincre. » Aussitôt le Normand Taillefer entonna le chant guerrier de Roland, que toute l'armée répéta en chœur. Alors s'engagea une bataille acharnée dont les résultats en ont laissé de profondes impressions dans la mémoire des peuples. A trois heures de l'après-midi, rien n'était encore décidé : il y avait un égal acharnement de part et d'autre, quand tout à coup la cavalerie normande, commandée par le vicomte de Thouars, feignit de battre en retraite, et réussit à débander la plus redoutable des cohortes anglaises, qui, retranchée derrière des palissades, et toute couverte de ses boucliers, n'avait pu recevoir une seule atteinte. Elle fut taillée en pièces par ceux qu'elle croyait poursuivre, tandis que Guillaume enfonçait les bataillons au sein desquels Harold se défendit avec rage, jusqu'à ce que la mort vînt le frapper et laisser les Normands maîtres du champ de bataille, ce qui n'empêcha pas les Anglais dispersés de se faire hacher plutôt que de cesser le combat.

Cette victoire décida du sort de l'Angleterre : l'imprudent Harold avait risqué les destinées d'un peuple avec des troupes déjà fatiguées, quand il aurait dû rassembler toutes les forces du royaume pour écraser les Normands d'un seul coup[1].

[1] Voyez l'*Histoire d'Angleterre*, par M. Boreau, 2e édit., p. 64.

Souvent ainsi les fautes des chefs sont les seules causes des malheurs d'une nation.

§ IV. Race normande.

Guillaume le Conquérant, — de 1066 à 1087.—Le conquérant se montra d'abord doux et conciliant envers les vaincus; mais, obligé de réprimer les révoltes sans cesse renaissantes d'un peuple qui venait de subir le joug le plus humiliant, il étendit sur lui un bras de fer, et le comprima par la force et l'énergie de son caractère. Il réussit ainsi à réduire tous ses ennemis.

Son fils Robert voulut s'approprier la Normandie, en 1084, et Philippe I[er], roi de France, l'excita à la révolte, et l'aida dans son entreprise. Guillaume résolut de s'en venger sur Philippe qui, par une mauvaise plaisanterie, avait augmenté sa colère : « Quand ce gros homme accouchera-t-il donc? » avait dit le monarque français, en faisant allusion à l'énorme embonpoint de Guillaume. — «J'irai faire mes relevailles à « Notre-Dame de Paris, et j'aurai dix mille lances en guise de « cierges », lui fit répondre le roi d'Angleterre. En effet, il se mit en campagne, assiégea et brûla, dans sa colère, Mantes où son cheval le renversa sur des charbons ardents; il fut fracassé par sa chute. On le transporta à Rouen, où il mourut le 9 septembre 1087.

Ce grand homme avait eu trois fils de sa femme, Mathilde de Flandre : Robert, l'aîné, lequel n'eut que le duché de Normandie, qui finit même par lui échapper; Guillaume le Roux, qui s'empara du trône au préjudice de Robert, et Henri, troisième et dernier fils de l'illustre fondateur de la dynastie normande d'Angleterre.

Guillaume II, dit le Roux,—de 1087 à 1100.—Guillaume II succéda à son père, bien que Robert fût son aîné. Une conspiration se trama dans les premiers jours de son couronnement, et faillit le détrôner. Presque tous les grands seigneurs normands, mécontents des concessions faites aux Anglais, entrèrent dans cette ligue. Leur but était de mettre Robert à laplace de son puîné, et, pour s'attirer aussi le peuple, ils

parlaient d'assurer le sort du prince Edgard, alors réfugié en Normandie ; mais ce fut en vain.

Guillaume II poursuivit les rebelles qui tinrent à peine devant lui. Robert, apprenant le mauvais succès de la conjuration, se garda bien de passer la mer.

Cette tentative du duc de Normandie amena des représailles de la part de Guillaume. Prenant pour prétexte la protection accordée au prince Edgard, il surprend les places fortes qui bordent les côtes de cette province. Robert appela le roi de France à son secours ; mais Guillaume acheta sa neutralité. Les deux frères firent un traité par lequel Robert cédait à son cadet les places dont il s'était rendu maître, à condition que celui-ci l'aiderait à soumettre les Manceaux révoltés, et qu'une substitution réciproque de leurs États aurait lieu, si l'un ou l'autre mourait sans enfants : on verra dans la suite ce que valut cette dernière clause. Henri, le plus jeune des fils du Conquérant, qui la rendit plus tard nulle, essaya, dès cet instant, d'arracher quelque chose à ses frères ; ne possédant rien, il s'empara du Mont-Saint-Michel que Robert venait de céder à Guillaume. Ces deux derniers s'étant unis pour réduire cette forteresse, elle composa au bout de six semaines, après que le roi d'Angleterre se fut engagé à payer une grosse somme à Henri, plus une pension au prince Edgard qui l'avait secondé.

On cite une action remarquable de Guillaume pendant ce siége : il s'avança seul jusque sous les remparts des assiégés et chargea un petit nombre de cavaliers ennemis. Il est jeté à terre et traîné le pied dans l'étrier. L'adversaire qui l'a vaincu lève son épée pour la plonger dans le sein du monarque, qui s'écrie : « *Arrête, je suis le roi d'Angleterre !* » Le chevalier baisse son épée, relève Guillaume, et veut se justifier par son ignorance. « *Ne vous excusez pas*, reprit Guillaume, *vous êtes un brave et digne chevalier ; désormais vous combattrez sous ma bannière.* »

Une guerre d'une bien plus grande importance pour la destinée des peuples, se prépara bientôt en Europe : c'était la croisade dont Godefroy de Bouillon devint le chef, et dans laquelle entrèrent presque tous les grands vassaux des souverains de l'Europe occidentale. Le duc de Normandie se

mit du nombre; il ne pouvait rien faire de plus préjudiciable à ses intérêts. Guillaume ayant pillé son duché pendant ses dernières dissensions avec Henri, Robert se vit forcé de recourir à lui dont les coffres étaient garnis de ses dépouilles, et pour caution du prêt, il lui engagea ses provinces de Normandie et de Bretagne.

Sitôt après le départ de Robert pour la Palestine, le Roi Roux, comme on l'appelait, vint s'établir dans la Normandie afin de s'y prémunir contre le retour de son frère. Comme il y séjournait, Nantes voulut se séparer de la Bretagne, et le roi de France ne l'ayant point secourue, contrairement à ses intérêts, elle fut prise et rentra sous la dépendance du roi d'Angleterre, que tout semblait alors favoriser. — La suite est au chap. XXXI, dans la quatrième époque.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXII.

LES ARABES ET LES CHRÉTIENS D'ESPAGNE.

(*Suite du chapitre* XIII.)

Du 8e au 11e siècle, de 756 à 1031.

§ Ier. KHALIFES OMMIADES D'OCCIDENT.—*Capitale* CORDOUE.

756—788—Abdérame Ier [1].
788—796—Hescham Ier.
796—822—Al-Hakem Ier.
822—852—Abdérame II.
852—886—Mohammed Ier.
886—888—Almousir.
888—912—Abdallah.
912—961—Abdérame III.
961—976—Al-Hachem II.
976—1012—Hescham II.

Plusieurs généraux rebelles et usurpateurs s'emparent successivement du khalifat. Le dernier membre de la famille des Ommiades, à Cordoue, est Hescham III, déposé en 1031. *A la place du khalifat, dix-neuf royaumes indépendants se partagèrent l'Espagne arabe. Les principaux furent :*

[1] Abdérame ou Abd-Alrahman, dont le nom signifie en arabe *serviteur du Miséricordieux*, descendait de Moaviah, et les Arabes l'appelaient quelquefois Ebn-Moaviah, c'est-à-dire fils de Moaviah, d'où nos chroniqueurs ont fait par corruption *Benemaugius*.

1010—Royaume de Murcie.		1021—Royaume de Valence.	
1010—	— de Badajoz.	1023—	— de Séville.
1013—	— de Grenade.	1026—	— de Tolède.
1014—	— de Saragosse.	1031—	— de Cordoue.
1015—	— de Majorque.		

Influence des Wisigots et des Arabes en Espagne.—Parmi les faits héroïques de cette période si fertile en actes de dévouement religieux, on peut citer celui des Espagnols qui, livrés à leurs propres forces, et abandonnés des autres nations, luttant de leur côté contre l'invasion ou l'oppression des envahisseurs, sauvèrent en quelque sorte l'Europe entière, par l'opiniâtreté de leur défense et par leur sublime dévouement dans les combats.

La domination des Arabes a eu sur les habitants une tout autre influence que celle des Wisigoths.

Ces peuples germaniques, connaissaient depuis longtemps les mœurs et les institutions romaines. Leur religion, qui différait peu du catholicisme, les unissait déjà aux Romains ; ils arrivèrent promptement par des alliances réciproques, par une législation et une constitution communes, à former un seul peuple avec les vaincus. Bientôt on ne distingua plus les Romains aux mœurs policées des rudes barbares du Nord. Les deux nations s'étaient fondues l'une dans l'autre ; l'énergie gothique avait été adoucie et façonnée par la civilisation romaine ; l'ancienne vigueur germanique s'était un peu énervée au milieu de la corruption des mœurs.

Les suites immédiates de la conquête arabe présentent à l'œil de l'observateur un spectacle tout différent. Les nouveaux venus restèrent séparés des anciens habitants par les mœurs, le langage, les lois et la religion, et la répugnance réciproque qui naissait de la nature la plus intime de chacun des deux peuples, contribua à maintenir entre eux la même ligne de démarcation [1].

A cette époque, la religion était la base de toutes les résistances ; et, dans la lutte qui s'était engagée entre les *marches espagnoles* et les khalifes, les chrétiens, délaissés par les successeurs de Charlemagne, étaient souvent opprimés et

[1] *Histoire d'Espagne*, d'après Mariana, Dunham, etc.

battus. Les Arabes n'imaginaient pas que leur puissance si nouvelle pût avoir un terme, et se reposaient entièrement sur la faiblesse et l'abandon où se trouvaient les vaincus.

En Galice, les chrétiens avaient découvert le corps de saint Jacques le Majeur[1], et l'avaient fait transporter à Compostelle, où Alphonse le Chaste, roi de Léon et des Asturies, obtint du pape l'autorisation de faire élever une église pour l'y renfermer. Ces reliques devinrent un but de pèlerinage très-renommé : l'église, connue sous le nom de *Saint-Jacques de Compostelle*, est une des plus riches et des plus célèbres de l'Espagne, et le siége d'un archevêché.

Hescham Ier, de 788 à 796.—Le successeur d'Abdérame Ier, Hescham Ier, s'empara de plusieurs provinces chrétiennes et fit même une incursion au delà des Pyrénées. Son règne fut signalé par plusieurs établissements utiles pour son peuple. Il mourut en 796, redouté des chrétiens, regretté par ses soldats comme un père, par les veuves et les orphelins comme un protecteur, par les lettrés comme un ami. Sous son règne un ancien temple de Janus fut changé en mosquée. C'est aujourd'hui la magnifique cathédrale de Cordoue. Cette cathédrale a 1,093 colonnes, 19 nefs fermées par autant de portes de bronze sculptées en bas-reliefs ; la longueur de l'édifice est de 200 mètres sur 85 de largeur. On dit que 4,700 lampes éclairaient cette mosquée.

Al-Hakem Ier,—796 à 822.— Al-Hakem Ier, fils d'Hescham Ier, établit sa domination par la force et la crainte. Il fit empaler à Cordoue trois cents habitants d'un faubourg qui s'était révolté, le détruisit de fond en comble ; et, pour perpétuer le souvenir de cette punition, il en fit une vaste place déserte et sans aucun édifice qui pût rappeler que ce lieu avait été habité. Ensuite il força quinze cents malheureux, coupables ou non de cette rébellion, de chercher un refuge sur les mers ; et ils devinrent redoutables, comme pirates, sur toutes les côtes de l'Orient—818. Leurs descendants sont connus sous le nom d'Andalous.

Abdérame II, 822-852.—Abdérame II, dit le *Victorieux*, devint khalife à la mort d'Al-Hakem, son père, l'an 822. Toute

[1] Cette découverte est due à Théodomir, évêque d'Iria-Flavia.

sa vie fut une suite de combats et de défaites qui pouvaient faire présager une ruine prochaine. Son pompeux surnom lui fut donné à la suite d'une victoire sur l'un de ses oncles; elle fut à peu près la seule de son règne.

Les habitants de Tolède et de Mérida, révoltés, vont joindre les armées d'Alphonse le Chaste, plutôt que de se remettre sous le joug d'Abdérame, en 823, tandis que les Normands se jettent sur Lisbonne, Cadix, Médina-Sidonia, Séville, en enlèvent les richesses et finissent par les réduire en cendres. Le khalife, par représailles, chasse les chrétiens de ses États, après leur avoir fait souffrir toute espèce de vexations, bat Ordogno, roi de Castille, prend Barcelone qui appartenait au roi de France, et meurt en 852, après ce retour de bonheur pour ses armes.

Suivant les écrivains arabes, Abdérame était un prince doux, humain et affable dans la paix, intrépide, ardent et infatigable dans la guerre. Non-seulement il était grand ami de la poésie, mais il composait lui-même des vers fort gracieux dans les divers genres de mètres en usage alors. En outre il aimait passionnément la musique, faisait venir à sa cour les premiers artistes de l'Orient, et les payait royalement.

On croit que les notes de la musique furent alors introduites en Espagne par le célèbre musicien Aly-ben-Zeriab qui vint de l'Orient dans ce pays, et au-devant duquel Abdérame se rendit lui-même; ce fait démentirait la tradition, qui en attribue l'invention à l'Italien Gui d'Arezzo.

Aux heures pendant lesquelles Abdérame se reposait des soucis du gouvernement, il aimait à s'entretenir avec les savants et les hommes d'esprit qu'il avait rassemblés à sa cour. Il distinguait particulièrement parmi eux Yahiah Algazali, qui avait vécu à Constantinople comme ambassadeur, et qui avait acquis dans ses fréquents voyages une grande connaissance des mœurs et des usages des différents peuples. Le khalife se plaisait à converser avec lui pour satisfaire ses goûts pour les connaissances géographiques. Il avait presque constamment à ses côtés le poëte Abdallah-ben-Schamri, qui était aussi bon courtisan que bon poëte, et le savant Wali de Sidonia, Aben Gamri, qu'il éleva au poste de premier mi-

nistre; et, dans ses moments de loisir, il jouait souvent aux échecs avec ce dernier, qui n'avait point de rival pour ce jeu dans toute l'Espagne. Les principaux traits du caractère d'Abdérame étaient la générosité, la bienfaisance et la libéralité [1].

Mohammed Ier,—852-886.—Sous Mohammed, successeur d'Abdérame II, les mêmes causes amenèrent les mêmes résultats. Ce khalife, ardent persécuteur des chrétiens, renouvela pour eux, en quelque sorte, le temps des martyrs de la primitive Église, et finit par les chasser de son palais, des charges publiques, et par les priver de tout privilége. Sous ce règne, l'Espagne musulmane fut en proie aux troubles intérieurs et à la guerre étrangère.

Ordogno Ier, arrière-petit-fils d'Alphonse le Chaste, avait fait fortifier les villes qui pouvaient offrir une barrière à ses États, et Alphonse III, son fils et son successeur, tranquille de ce côté, acheva de réprimer l'audace d'Omar-ben-Haf, qui, de chef de brigands, était devenu émir de Saragosse, et qui déjà avait été repoussé par Ordogno, en 866, quelque temps avant la mort de ce prince. Cette même année, Alphonse III défit les armées de Mohammed à Tolède, chassa les Normands d'Oviedo, agrandit son royaume aux dépens des Maures, et acquit le surnom de Grand que lui a transmis la postérité—874.

Pendant ce temps, Mohammed, en butte à tous les désordres des guerres intestines, mourut avec la douleur de n'avoir pu les réprimer, et d'avoir avancé, par la mollesse de son gouvernement, l'époque de la décadence du khalifat d'Occident—886.

Un jour qu'il était à s'entretenir dans ses jardins avec plusieurs de ses serviteurs et de ses ministres, un d'eux s'écria : « Que les rois sont heureux ! les plaisirs de la vie sont faits tout « exprès pour eux : jardins délicieux, palais magnifiques, ri« chesses immenses, instruments et moyens de luxe et de « mollesse, tout enfin leur a été accordé par l'arrêt du destin.

« — L'apparence est séduisante en effet, répondit l'émir; « mais si le sentier où marchent les rois paraît semé de fleurs,

[1] *Histoire d'Espagne et de Portugal*, d'après Dunham, Mariana, etc. MACCARI.—*Manuscrits arabes* cités par M. Reinaud.
ABD-ALLATHIF.—*Relation arabe*, traduite par M. Sylvestre de Sacy.

« ne sais-tu pas que les roses ont des épines? D'ailleurs, le « plus puissant monarque ne quitte-t-il pas ce monde aussi « nu que le plus pauvre paysan?

« La mort des créatures est l'ouvrage de Dieu et le com- « mencement d'une félicité inexprimable pour les bons; sans « son appui, je ne serais pas aujourd'hui émir d'Espagne. »

On rapporte que Mohammed se retira ensuite dans sa chambre, et qu'il s'endormit d'un sommeil paisible pour ne plus se réveiller. Cet événement arriva à la fin du dixième mois, 29 sever, de l'hégire 273, le 6 août de l'an 886.

Almousir, de 886 à 888.—Abdallah, de 888 à 912.—Abdérame III, de 912 à 961.—Omar-ben-Haf venait de mourir, et son fils Calib, aussi ambitieux que lui, après une lutte opiniâtre avec Almousir, fils aîné et successeur de Mohammed, finit par le tuer—889—, et fit pendant vingt-cinq ans la guerre au khalife Abdallah, frère d'Almousir, qui, persécuté par ses propres enfants, mourut de chagrin, dit-on, en 912, après avoir désigné pour son successeur Abdérame III, son petit-fils.

La Navarre, indépendante depuis 824, et fortifiée par les montagnes qui l'entourent, paraissait inattaquable. Cependant Calib s'en approcha—907—et chercha à y pénétrer par la ruse; mais le roi Sanche Ier le défit complétement, et le rejeta dans les montagnes où il essuya une nouvelle défaite.

Alphonse le Grand, heureux par ses armes, ne l'était pas par ses enfants qui, en 910, le forcèrent d'abdiquer et se partagèrent entre eux ses États. Garcie, l'aîné, s'empara du royaume d'Oviedo, et laissa la Galice et la Lusitanie à son frère Ordogno. Telle fut la fin du règne d'Alphonse le Grand, si remarquable par sa valeur, sa prudence, et qui, en mettant la paix dans son royaume, ne put l'établir dans sa propre famille—911.

A son avénement au khalifat, Abdérame III combattit avec succès les chrétiens au val de Jonquera; mais, en 931, Ramire II, roi de Léon, lui enleva Madrid, qu'il reprit en 939, après la bataille désastreuse de Simancas. Cette défaite força les chrétiens espagnols à demander la paix—942.

Abdérame, par cette victoire, fut délivré de l'opiniâtre valeur de Ramire qui ne reprit plus les armes jusqu'à sa

mort—950,—et dont le fils, Ordogno III, batailla inutilement pendant quelques années, et ne sut pas même conserver ses conquêtes. Il mourut en 955; son royaume fut déchiré par des factions, et son successeur, Sanche Ier, détrôné par Ordogno le Mauvais, fils d'Alphonse IV, ne remonta sur le trône et ne s'y maintint qu'à l'aide de ce même Abdérame, l'effroi de ses prédécesseurs.

Ce grand khalife, après avoir étouffé, dès le principe, les rébellions qui s'élevaient de temps à autre dans ses Etats, se fit proclamer khalife en Afrique dans le Maghred, y prit les titres d'iman et d'émir-al-Moumenin ou Miramolin, *commandeur des croyants*, protégea les arts et les sciences, fonda la première école de médecine qui ait existé depuis les Romains, et, pendant les cinquante années que dura son règne, au milieu de tant d'agitations, s'occupa encore de l'embellissement de ses palais et de ses jardins. Jamais pareille magnificence n'avait ébloui les yeux des Arabes et fait l'étonnement des souverains qui l'entouraient. Cependant, à ce haut point de grandeurs, Abdérame, vrai philosophe, sut en apprécier le néant.

Dans un livret qu'on découvrit à sa mort, il prouve que l'homme en apparence le plus heureux ne peut compter dans la vie la plus longue que quelques jours exempts de peine, et que, pour lui, ces moments si rares n'ont pas excédé quatorze jours. Pauvres humains !

Al-Hakem II,—de 961 à 976.—Al-Hakem II, fils d'Abdérame III, lui succéda en 961 ; sous son règne, le commerce et l'agriculture fleurirent, ainsi que les arts et les sciences qu'il cultivait lui-même avec succès. Il fonda la plus nombreuse bibliothèque qu'on eût vue jusqu'alors, et fit copier à grands frais les manuscrits arabes dont il voulait l'embellir. Il nomma l'un de ses frères bibliothécaire, et établit plusieurs académies dont il donna la direction au plus jeune qui, comme lui, s'adonnait à l'étude des hautes sciences de cette époque. Il mourut en 976.

Hescham II,—de 976 à 1012.—Hescham II, fils et successeur d'Al-Akem, fit peu de chose par lui-même. Sous son règne, l'hadjed Mohammed Almansor, soutenu par Sobeïha, veuve d'Al-Hakem, gouverna en maître, et relégua le kha-

life dans ses pompeux jardins, où l'oisiveté faisait ses délices. Pendant ce temps, Almansor remporta de nombreuses victoires sur les chrétiens espagnols auxquels il livra la bataille décisive de l'Ezla, en 995; puis, deux ans après, il entra en vainqueur dans la Galice, et pilla les trésors de Saint-Jacques de Compostelle[1].

Cette profanation souleva les souverains d'Espagne, qui prirent les armes tous ensemble dans ce commun danger. Garcie Fernandez, comte de Castille, Bermude II, roi de Léon, et les troupes du roi de Navarre, Garcie III le *Trembleur*, soutinrent le choc des armées d'Almansor qui fut défait à Calacanazor, village de Castille, et qui, honteux de l'issue de cette expédition, n'y put survivre. Il arracha les bandages qu'on avait mis sur ses nombreuses blessures, et mourut à Médina-Céli en 1000, après avoir livré et gagné quarante-sept batailles.

Fin du khalifat de Cordoue,—1031.—Hescham II tomba ensuite sous le joug d'Abd-el-Melek, fils d'Almansor, qui tenta de le maintenir sur le trône, mais sans pouvoir le déterminer à s'aider lui-même. Mohammed, un des parents de cet insouciant khalife, l'ayant fait passer pour mort, et ayant fait enterrer un artisan à sa place, se fit proclamer roi ; mais Soliman, général de la garde africaine, s'empare de Cordoue, fait décapiter Mohammed, et disparaître à jamais l'indolent Hescham II ; puis, soutenu par Garcie Fernandez, comte de Castille, il est reconnu pour khalife de Cordoue—1012 ; — la dynastie des Ommiades, après quelques années de résistance, disparaît enfin, et la déposition de son dernier membre, Hescham III, assure à Soliman sa conquête—1031 — et met fin au khalifat de Cordoue.

Les principaux royaumes qui s'élevèrent de ses débris, furent ceux de Grenade,— de Murcie,— de Saragosse, — de Malaga,— de Tolède,— de Badajoz,— des Algarves,— de Majorque, — de Cordoue, — de Séville et de Valence.

[1] REINAUD.— *Invasions des Sarrasins en France, etc.* — CONTE.— *Histoire d'Espagne.*

§ II. Royaumes chrétiens d'Espagne.

ROIS DE LÉON ET DES ASTURIES.

718—Pélage.
737—Favila.
739—Alphonse Ier.
757—Froïla
768—Aurèle.
774—Silo.
783—Mauregat.
788—Bermude Ier.
791—Alphonse II.
842—Ramire Ier.
850—Ordogno Ier.
866—Alphonse III, le Grand.
910—Garcie.
914—Ordogno II.
923—Froïla II.
924—Alphonse IV.
929—Ramire II.
950—Ordogno III.
955—Ordogno IV, usurpateur.
955—Sanche le Gros
957—Ramire III.
982—Bermude II.
999—Alphonse V.
1027—Bermude III, *roi de Léon.*
1037—Ferdinand Ier *unit la Castille et Léon. Formation du royaume d'Aragon, par* Ramire Ier.
1065—Sanche II le Fort.
1072—Alphonse VI *s'empare du royaume de Tolède, secondé par le Cid.*

COMTES, PUIS ROIS DE NAVARRE.

836—Sanche, premier comte.
853—Garcie, comte.
857—Garcie Ximénès, premier roi.
880—Fortun.
905—Sanche Ier, le Restaurateur.
926—Garcie Ier.
956—Sanche II.
994—Garcie II.
1000—Sanche III, le Grand.
1035—Garcie III.
1054—Sanche IV.
1016—Sanche V, fils de Ramire, déjà roi d'Aragon.
1094—Pierre, roi d'Aragon.

ROIS D'ARAGON.

1035—Ramire, fils de Sanche le Grand, roi de Navarre.
1063—Sanche Ier.
1094—Pierre Ier.

Sanche III, dit le Grand, roi de Navarre, avait, durant ces troubles, pris possession de la Castille au nom de sa femme, sœur et héritière de Garcie Fernandez. Par le testament de Bermude III, roi de Léon, qui avait épousé la fille de Sanche III, dit le Grand, le royaume devait revenir à Ferdinand, son beau-frère, s'il mourait sans postérité. Bermude périt dans une bataille, en 1037, et Ferdinand lui succéda. La Navarre ayant passé à Garcie III, et l'Aragon à Ramire, après la mort de leur père, Sanche III, les trois frères gouvernèrent les Etats de Navarre, de Castille, de Léon et d'Aragon, et remplacèrent les anciennes familles régnantes.

Ferdinand Ier fut, comme son père, un grand et sage mo-

narque; il combattit aussi les infidèles, associa à sa gloire le *Cid*, ce héros si célèbre dans les annales de l'Espagne, et l'arma chevalier de sa propre main. Vers l'an 1044, il résolut de reconquérir la Lusitanie, arrachée aux chrétiens par les infidèles après la mort d'Alphonse *le* Grand, et commença par s'emparer des villes de Lamégo, de Viseu l'*imprenable*, et de Coïmbre: ensuite il délivra la Vieille-Castille des attaques des Musulmans — 1046. — Puis, poussé par une ambition criminelle, il enlève la Navarre à son frère Garcie III, et le tue pour réunir une partie de ses Etats aux siens.

Vainqueur d'Aben-Abad, cadi de Séville, qui s'était emparé de Cordoue, Ferdinand Ier força au tribut les rois maures de Tolède, de Séville, de Saragosse, et recula jusqu'au milieu du Portugal les limites de son royaume. Il mourut en 1065, et ses deux fils, Alphonse VI et Sanche II se partagèrent ses nombreux domaines.

Don Rodrigue Dias de Bivar, issu d'une famille noble de Castille, déjà célèbre sous le roi Ferdinand, fut nommé *Campeador* ou batailleur, *Cid* ou seigneur des Arabes, qu'il avait vaincus à plusieurs reprises, et fut considéré, à juste titre, comme le héros de l'Espagne à cette époque. Sanche II, roi de Castille, le compta parmi ses plus braves guerriers [1]. Mais ce prince ayant fait prisonnier Alphonse VI, roi de Léon, qui parvint à s'échapper, fut assassiné devant Zamora, sans qu'on pût découvrir le meurtrier.

Alphonse ne fut reconnu roi de Castille qu'après avoir juré entre les mains du Cid, qu'il était innocent de la mort de son frère. Le nouveau roi ne pardonna pas au Cid cette humiliation, qu'il l'accusait d'avoir provoquée, et l'exila; mais, peu de temps après, les intérêts du royaume le firent rappeler.

En 1076, Alphonse VI étant devenu seul roi, comme son père, ajouta encore à son royaume celui de Navarre quelques années après, et fut connu sous le nom d'Alphonse Ier, comme roi de Castille. Alors les royaumes chrétiens d'Espagne furent réduits à deux.

Henri de Bourgogne, arrière-petit-fils de Robert, roi de

[1] Ferréras. — *Annales d'Espagne.*

France, ayant prêté le secours de sa valeur à Alphonse VI lors de la prise de Tolède, épousa, l'an 1094, Thérèse, fille de ce prince, et reçut pour sa dot le comté de *Portocale*, situé entre le Duero et le Minho, contrée qui prit alors le nom de *Portugal*. L'infante Urraque, fille aînée d'Alphonse, épousait en même temps Raymond, comte de Toulouse, cousin du nouveau roi de Portugal.

Le Cid venait à cette époque d'épouser la belle Ximène ou Chimène [1], qui lui apportait en dot les vastes domaines que lui avait laissés sa mère, fille du dernier roi de Léon. Les Musulmans, effrayés de la puissance qu'allait lui donner un tel mariage, augmentèrent leurs forces de toutes celles de leurs alliés pour pouvoir soutenir le choc de celles d'Alphonse VI et du Cid réunis.

Les Almoravides.—Youssouf-ben-Taschfyn, qui avait été appelé en Espagne par Mohammed-Al-Motamed, roi de Séville, en 1086, combattit violemment les chrétiens; puis, quand il envahit pour la troisième fois l'Espagne, il tourna ses armes contre ses coreligionnaires. Il défit en 1091 Al-Motamed, le dernier des Abadides, dynastie fondée par Aben-Abad, se fit proclamer émir al-Moumenin, et établit ainsi l'empire des Almoravides [2]. Alphonse VI et le Cid vinrent l'attaquer en 1092, mais sa valeur le fit triompher, et, après avoir mis fin à plusieurs petits États maures, il vint assiéger Valence, qui fut délivrée par le Cid, qu'Alphonse avait laissé seul par un sentiment de jalousie indigne d'un grand roi—1094.

Quelques années après, l'émir Youssouf tourna ses armes victorieuses contre Ben-Abad, beau-père d'Alphonse VI, que ce dernier voulut en vain défendre. Ce prince fut détrôné, et le puissant royaume de Séville détruit ainsi que ceux de Cordoue, Grenade, Murcie, Valence; tous tombèrent au pouvoir de Youssouf qui resta maître de l'Espagne arabe, l'an 1103, et n'y souffrit plus de compétiteur.—La suite est au chap. XXXIII, *Espagne et Portugal*, dans la quatrième époque.

[1] Dona Ximène était fille de don Diègue Alvarez, comte des Asturies.

[2] Les *Almoravides*, c'est-à-dire *hommes de Dieu*, étaient des sectaires fanatiques et guerriers qui reconnaissaient pour chef Youssouf-ben-Taschfyn, fondateur de la ville et de l'empire de Maroc.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE, OU EMPIRE D'ORIENT.

(*Suite du chap.* XV.)

EMPEREURS D'ORIENT.

Du 9e au 12e siècle, de 800 à 1118.

Intervalle entre la race Isaurienne et la race Amorienne.

802—Nicéphore, 9 ans.
811—Staurace.
811—Michel Curopalate, 3 ans 9 mois 9 jours.
813—Léon V, l'Arménien, 7 ans.

Race Amorienne.

820—Michel le Bègue, 8 ans 9 mois 9 jours.
829—Théophile, 12 ans 3 mois.
842—Michel III, 25 ans 8 mois 24 jours.

Race Macédonienne.

867—Basile le Macédonien, 18 ans 5 mois 6 jours.
886—Léon le Philosophe, 25 ans 2 mois.
911—Constantin VII, 4 ans 1 mois.
915—Constantin VII, avec Romain, Christophe, Étienne et Constantin VIII.
945—Constantin VII seul, 14 ans.
959—Romain II, 3 ans 4 mois 5 jours.
961—Nicéphore Phocas, 6 ans 4 mois.
969—Jean Tzimiscès, 6 ans 1 mois.
976—Basile et Constantin IX, 52 ans 10 mois.
1028—Romain III Argyre, 5 ans 4 mois.
1034—Michel IV, 7 ans 8 mois.
1041—Michel Calaphate, 4 mois 5 jours.
1042—Constantin IX Monomaque, 12 ans 5 mois 10 jours.
1054—Théodora, 2 mois.

Intervalle entre la race Macédonienne et la race des Comnènes.

1056—Michel VI, 11 mois 18 jours.
1057—Isaac Comnène, 2 ans 3 mois.
1059—Constantin X Ducas, 7 ans 5 mois.
1067—Michel VII, Parapinace, 6 mois.
1068—Romain Diogène, 3 ans 8 mois.
1071—Michel VII, de nouveau, 6 ans 6 mois.
1078—Nicéphore Botoniate, 3 ans 6 mois.

Race des Comnènes.

1081—Alexis Comnène, 36 ans 5 mois 25 jours.

§ I. Intervalle entre les races Isaurienne et Amorienne.

Nicéphore Logothète.—Staurace, — 808-811.—L'empire grec paraissait au déclin de sa puissance. Nicéphore Ier surpassa ses plus cruels prédécesseurs en avarice, en débauches et en férocité. Le célèbre Haroun-al-Raschid[1] l'humilia sans le corriger de son orgueil, qu'aucun talent ne pouvait entretenir ou autoriser. Nicéphore voulut châtier les Bulgares, dont les continuelles incursions désolaient l'empire; mais il fit preuve de la même imprévoyance, de la même témérité que dans sa guerre avec le khalife de Bagdad. Ses soldats, sans expérience, n'avaient pour armes que des frondes et des bâtons. Leur nombre effraya cependant Crum, roi des Bulgares, qui envoya demander la paix. L'empereur la refuse avec hauteur, et entre en Bulgarie le 20 juillet 811, mettant tout à feu et à sang. Crum ferma tous les passages et coupa la retraite à ses ennemis qu'il attaqua dans leur camp, cinq jours après leur invasion. Le carnage fut effroyable. Nicéphore perdit la vie, après avoir vu son armée presque entièrement exterminée. Sa tête fut exposée au bout d'une pique, et, quelques jours après, Crum fit enchâsser le crâne de l'empereur dans de l'or pour s'en servir en guise de coupe.

Staurace, fils de Nicéphore, était aussi hideux de corps que d'esprit; il avait été associé à l'empire et couronné en décembre 805. Il fut dangereusement blessé en défendant son père; mais il échappa aux Bulgares, et se fit proclamer empereur à Andrinople. De retour dans la capitale de l'empire, il vit bien que sa blessure était mortelle. Staurace hésita, dit-on, s'il rétablirait la république, ou s'il déclarerait l'impératrice Théophano, sa femme, son héritière; et, craignant que Michel Curopalate, qui avait épousé sa sœur, nommée Procopie, ne traversât ses projets, il résolut de lui faire cre-

[1] Voyez le chap. XX, p. 169.

ver les yeux ; mais le sénat et l'armée élevèrent ce même Michel à l'empire. Staurace se retira dans un couvent où il mourut, le 11 janvier 812, des suites de ses blessures.

Michel Curopalate, surnommé Rhangabé,—de 811 à 813. —Michel Curopalate, sur lequel on fondait de grandes espérances, fut solennellement reconnu empereur ; mais Crum, chef des Bulgares, recommençait ses ravages dans la Thrace. L'empereur, qui brûlait ses moissons et ses villes afin de ne laisser aucune provision à l'ennemi, vint au-devant de lui pour le forcer à reculer ; mais ses troupes, effrayées, s'enfuirent à la première attaque, et les Bulgares les ayant poursuivies sans relâche, elles furent entièrement défaites. Honteux de leur faiblesse, les généraux et les soldats accusèrent l'empereur de l'avoir excitée par son exemple, et le renversèrent du trône, où ils firent monter en sa place le patrice Léon, dit l'Arménien. Michel Curopalate se résigna philosophiquement à son sort, et se retira dans un cloître avec sa femme et ses enfants—813. « *Je ne veux pas*, dit-il à ceux qui lui conseillaient la résistance, « *qu'on verse une seule goutte* « *du sang de mes sujets, pour me conserver un rang que je dé*- « *daigne, et auquel je suis parvenu malgré moi.* »

Léon V l'Arménien,—813-820.—Le nouvel empereur [1], général brave, habile, et que son esprit artificieux avait porté au rang suprême, après des succès divers, signa enfin avec les Bulgares une trêve de trente ans qui donna un peu de repos à ses États—817—, et amena par la suite la conversion de ces peuples au christianisme ; malheureusement Léon adopta l'hérésie des iconoclastes, et la cruauté avec laquelle il traita tous ceux qui s'y opposaient, les odieuses violences et les crimes nombreux dont il se rendit coupable, ainsi que son patriarche Théodote, attirèrent sur lui la vengeance des opprimés.

En 820, la nuit de Noël, des conjurés pénètrent mêlés parmi les clercs dans la chapelle du palais, et se précipitent sur l'empereur qui se réfugie dans le sanctuaire et se dé-

[1] Léon l'Arménien, ainsi nommé parce qu'il était originaire d'Arménie, avait été battu de verges et envoyé en exil pour avoir trempé dans un complot contre Nicéphore Lagothète. Michel Curopalate l'avait rappelé et nommé général.

fend quelque temps avec une croix. Enfin, il tombe percé de coups, et est remplacé aussitôt par Michel le Bègue, qu'il devait faire exécuter après la fête de Noël, parce qu'il avait conspiré contre lui, ainsi que Léon avait conspiré contre son bienfaiteur. On enleva Michel de son cachot pour le porter en triomphe au palais[1]. *L'Église fut délivrée d'un grand ennemi; mais l'empire perdit un grand prince* : tel est le jugement que porta le patriarche Nicéphore, en apprenant la mort de Léon V.

§ II. Race Amorienne, de 820 à 867.

Michel le Bègue,—820-829.—Michel le Bègue repara, autant que possible, le mal qu'avait fait son prédécesseur. Tandis qu'il s'occupait de ce soin, un soldat de fortune, nommé Thomas, leva l'étendard de la révolte, se fit couronner à Antioche, et, avec ce qu'il put se procurer de vaisseaux et de troupes de terre, il vint attaquer Constantinople. Lorsqu'il s'en vit repoussé, il se retira vers Andrinople, s'y renferma et fit une vigoureuse résistance; il fut pris et livré à Michel qui le laissa mourir de faim, après l'avoir fait mutiler.

Partis des côtes d'Espagne, les exilés de Cordoue[2] étaient devenus des pirates formidables; ils s'emparèrent de l'île de Crète, l'an 824, et y fondèrent une ville appelée *Kandack*, c'est-à-dire *place entourée de remparts et de fossés*, d'où est venu le nom de *Candie* que porte aujourd'hui cette île célèbre. La Sicile tomba en partie au pouvoir des Sarrasins Aglabites, en 827.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la perte de la Sicile, Michel, qui se souciait aussi peu de la gloire que de la vertu et de la religion, dit à Irénée, un de ses principaux ministres : « Je vous félicite de n'avoir plus le soin d'administrer « une île si éloignée; vous voilà délivré d'un grand fardeau. « — Seigneur, répondit Irénée, il ne vous faut que deux ou

[1] On n'avait pu dans le tumulte trouver un serrurier pour ôter les fers de Michel, et ce prince les portait encore plusieurs heures après son élévation à l'empire. Michel a commencé la dynastie *Amorienne*, ainsi nommée d'*Amorium*, ville de Galatie, où il était né.

[2] Voyez le chap. XXII, p. 203

« trois soulagements pareils pour être vous-même débarrassé « du fardeau de l'empire. »

Michel le Bègue mourut au milieu de tous ces désordres, en laissant à son fils Théophile un empire chancelant—829.

Théophile,—829-842. — L'assassinat du courageux Léon avait livré la couronne à Michel ; Théophile, loin de récompenser les hommes, cause première de son élévation, les envoya tous au supplice.

Théophile ne s'humilia pas devant la puissance du superbe khalife Al-Mamoun. Il refusa de lui livrer un philosophe, nommé Léon, qu'Al-Mamoun désirait réunir aux savants qui illustraient Bagdad, et ce débat entre deux potentats accrut la célébrité de Léon, qui devint plus tard archevêque de Thessalonique—830.

Malgré l'élévation de son esprit et son amour pour la justice, Théophile défendit aussi le culte des images, et persécuta indignement les prêtres et les chrétiens contraires à cette hérésie. Tous les religieux d'un monastère furent assommés à coups de bâton, une partie des habitants de Constantinople marqués au front et exilés, et le patriarche Méthodius fut enfermé dans une caverne, après avoir souffert le même supplice—832.

Théophile était courageux, mais sans prudence ; sa bravoure était de la témérité. Ses entreprises guerrières furent rarement couronnées par le succès. Les Grecs eux-mêmes lui ont donné le surnom de *malheureux*. Il avait déclaré la guerre à Motassem, qui avait succédé à son frère Al-Mamoun, mort au sein des plus grandes prospérités. Théophile le vainquit à Sozopétra, lieu de naissance du khalife, qui pria en vain qu'on épargnât cette ville ; elle ne fut bientôt plus qu'un monceau de débris et de cendres.

Théophile, après avoir fait une entrée triomphale à Constantinople, se croyait invincible ; mais il fut vaincu à son tour à Amorium, par les armes du khalife. Les représailles exercées sur les malheureux habitants qui avaient défendu Amorium, les incendies, les massacres, et le mépris insultant avec lequel on traita les ambassadeurs grecs venus pour offrir la rançon des prisonniers, firent voir à l'empereur que ce n'était pas en vain que Motassem lui avait fait dire, après le

pillage de Sozopétra : « Qu'il le lui payerait avec usure à la « première bataille [1]. » Le chagrin qu'il en éprouva le conduisit au tombeau. Comme, dans ce temps malheureux, on connaissait peu la générosité, et que l'ambition de Théophobe, beau-frère de l'empereur, l'inquiétait pour l'avenir de son fils Michel, il ordonna à ses officiers d'aller sur-le-champ mettre ce prince à mort, et de lui apporter sa tête.

Lorsqu'on lui présenta cette tête ensanglantée, il la prit dans ses mains défaillantes, et, après l'avoir considérée avec un sourire de satisfaction horrible : « Tout à l'heure, je ne « serai plus Théophile, dit-il, mais déjà tu n'es plus Théo- « phobe », et il expira. N'est-ce pas là plutôt la mort d'un réprouvé que celle d'un empereur chrétien ?

Avec Théophile s'éteint pour toujours la guerre des images ; et bientôt l'Église grecque donne naissance à un schisme plus long et non moins funeste à la religion

Michel III, dit l'Ivrogne,—812-867.—Photius.— Après la mort de l'empereur Théophile, sa veuve, Théodora, fut nommée régente, et gouverna avec prudence et sagesse, pendant la minorité de son fils Michel III, dit l'Ivrogne. Cette princesse, véritable chrétienne, rétablit le culte des images, chassa les iconoclastes des places qu'ils avaient envahies, et rendit au saint patriarche Méthodius le siége de Constantinople qu'on lui avait enlevé.

Un concile tenu à Constantinople sanctionna toutes ces réformes, et l'État sembla respirer. Les armées de la régente battirent les Bulgares qui se soumirent en 844. Leur roi Bogoris ayant embrassé la religion chrétienne, le plus grand nombre suivit son exemple, et, peu d'années après, le peuple entier n'eut plus qu'un même Dieu et un même culte.

Pendant que Théodora réparait de son mieux les malheurs des règnes précédents, Michel l'Ivrogne se livrait à tous les vices, à tous les désordres, et l'Église même n'était pas à l'abri de ses profanations. Théodora chercha en vain les moyens de le ramener à une conduite plus digne du rang qu'il devait occuper : elle ne fit que l'irriter contre elle.

[1] ALBUFARAGE, p. 165.—ELMANCIN, liv. II.

Soutenu par les conseils de son infâme favori Bardas, ce prince la relégua dans un monastère avec ses filles, et voulut les contraindre toutes trois à se faire religieuses.

Ignace, successeur de Méthodius, ayant refusé de recevoir des vœux arrachés par la force, et d'admettre Bardas, créé César par Michel, dans l'église qu'il souillait de sa présence, fut déposé, torturé, exilé ; et, comme il refusait de donner son abdication, il fut pendant trois mois livré aux tourments les plus horribles, et enfin transporté dans un cercueil à Mytilène, où on l'abandonna dans un état voisin de la mort. Photius, neveu de Bardas, quoique laïque, fut élu patriarche à sa place—861.

Le pape Nicolas Ier (saint Nicolas le Grand), loin de reconnaître l'élection de Photius, la déclara illégitime, et convoqua un concile dans lequel ce patriarche fut déposé, privé de tout pouvoir et de toute fonction du sacerdoce. Alors Photius se souleva contre les décisions du souverain pontife, voulut établir de nouveaux dogmes dans l'Église, se créa des partisans parmi les laïques et les prêtres eux-mêmes, et entraîna les Bulgares, nouveaux convertis, dans ce schisme, qui devait durer si longtemps et causer tant de maux à la religion.

A cette époque, mourut dans sa vingt-neuvième année Michel l'Ivrogne, avec qui tant de vices avaient régné pendant vingt-cinq ans. Accablé du mépris et de la haine de ses sujets, il fut tué par Basile, qu'il avait adopté pour son successeur, et qui, jaloux de Bardas, cet autre favori de Michel, avait trouvé le moyen de s'en débarrasser par un assassinat, du consentement de l'empereur.

§ III. Race Macédonienne, de 867 à 1056.

Basile le Macédonien,—867-886.—Schisme de Photius.— Ne voulant pas attendre la mort de Michel, Basile l'avait précipitée ; il monta sur le trône sans opposition ; et, comme il était né d'une famille obscure de Macédoine, il donna à sa dynastie le nom de *Macédonienne*—867.

Basile était un guerrier de grand caractère. Son génie, autant que la fortune, l'avaient fait passer de la servitude au

trône. Sous son règne, l'empire parut reprendre sa jeunesse et sa vigueur. La paix fut un moment rendue à l'Église par l'annulation de la nomination de Photius au patriarcat, prononcée par un nouveau concile qui rétablit Ignace ; mais ce patriarche étant mort en 877, Photius renouvela ses démarches ambitieuses pour lui succéder. Il y avait réussi, quand, par un orgueil sans exemple, il refusa de demander pardon, devant le concile œcuménique assemblé, des scandales qu'il avait donnés à l'Église. Alors le pape Jean VIII proclama « *Photius condamné par un jugement de Dieu* », et le schisme recommença de nouveau avec plus d'opiniâtreté que jamais.

879.—Basile s'étant allié avec Louis II, dit le Bègue, roi de France, l'aida dans quelques-unes de ses guerres, et il combattit glorieusement les ennemis de l'Empire.

Le début de ces guerres n'avait pas été heureux. Plusieurs combats furent défavorables à l'empereur, et même, dans l'un d'eux, son bouillant courage l'ayant emporté au milieu des Arabes, il fut entouré, accablé, sur le point de périr ou d'être fait prisonnier. Tout à coup un soldat inconnu, perçant la foule des combattants, étonne l'ennemi par des prodiges de force et de courage, l'écarte, et sauve à l'Empereur la vie et la liberté. Basile, comme tous les grands hommes, s'éclaira par ses revers, lutta contre l'infortune, la dompta, rallia ses forces, vainquit ses ennemis, les chassa de leurs conquêtes, et revint dans sa capitale avec de riches dépouilles et un grand nombre de prisonniers.

La reconnaissance de Basile était aussi active que son courage : il fit chercher partout le soldat qui avait modestement disparu après l'avoir si vaillamment délivré. A force de soins, on le découvrit : c'était un Arménien nommé Théophylacte. L'Empereur lui offrit d'éclatantes récompenses : « Seigneur, lui dit ce modeste héros, je suis né pauvre ; le sort ne m'a point destiné aux dignités dont vous voulez m'honorer. Je n'ai point d'ambition, et je préfère à toutes les faveurs de la fortune l'honneur de vous avoir servi. En exposant ma vie pour sauver la vôtre, je n'ai fait que tenir mon serment et remplir mon devoir. Cependant, si votre générosité veut que je reçoive un prix pour une action si

simple, je ne vous demande que quelques arpents de terre pour faire subsister ma famille. » L'empereur lui donna un domaine, et, dans la suite, le sort, comme s'il eût voulu récompenser le courage désintéressé du soldat, éleva au trône son fils Romain Lécapène.

Basile eut une fin malheureuse ; mais, dans les tourments que lui créa son imagination, on reconnaît une âme noble que le repentir le plus sincère n'a pu réconcilier avec elle-même. Il lui semblait toujours que devant lui se dressait l'image sanglante de Michel, dont l'assassinat l'avait placé sur le trône. Il croyait voir Michel lui découvrir sa blessure, et l'entendre crier d'une voix formidable : *Que t'ai-je fait, Basile, pour m'égorger si cruellement ?*—Basile mourut en 886, après dix-huit ans d'un règne assez glorieux.

Léon le Philosophe,—886-911.—Le fils et le successeur de Basile, Léon VI le Philosophe, voulant terminer les désordres que le schisme avait produits dans l'Église, chassa Photius du siége qu'il avait usurpé, lui fit crever les yeux, et fit nommer en sa place Étienne, second fils de Basile. Léon VI eut de longues guerres à soutenir contre les Bulgares et les Sarrasins, et même les Russes qui essayèrent leurs forces contre celles qui leur parurent les moins redoutables.

L'empereur, religieux et philosophe à la fois, s'était composé une doctrine et des dogmes où tout était singulièrement mêlé. Il eut quatre femmes qu'il épousa successivement, tandis que la première impératrice vivait encore. Le patriarche Nicolas s'éleva contre cet abus, et priva Léon de l'entrée de l'église et des sacrements. Celui-ci, après s'être vengé du prélat par des humiliations et des souffrances inouïes, le fit déposer et mit à sa place le prêtre Euthymius, dont la conscience moins délicate se ploya aux désirs de l'empereur. Euthymius le maria avec Zoé Carbonopsine, qu'il ne faut pas confondre avec une autre Zoé qui était morte vingt mois après son mariage avec Léon. Quand on voulut mettre cette dernière dans le cercueil, on y vit ces mots qu'une main inconnue y avait gravés : *Ci-gît une malheureuse fille de Babylone.* L'empereur eut de Zoé Carbonopsine un fils nommé Constantin, et mourut six ans après—911.

Constantin Porphyrogénète, de 911 à 963.—A Léon succé-

dèrent ensemble Alexandre, son frère, qui ne régna qu'un an et mourut des suites de son intempérance, et son fils Constantin VII *Porphyrogénète* [1]. Constantin, menacé par Siméon, chef des Bulgares, ne dut son salut qu'à son beau-père Romain Lécapène, drungaire ou grand-amiral de l'empire. Celui-ci, aidé du patriarche Nicolas Romain, parvint à éloigner Siméon, et l'impératrice Zoé, qui était revenue à sa suite prendre les rênes du gouvernement. Il déclara Auguste son fils aîné Christophe, dont Pierre, successeur de Siméon roi des Bulgares, épousa la fille, la princesse Marie. Romain associa encore à l'empire ses deux autres fils, Étienne et Constantin, et il leur donna rang sur celui qui, seul, était de droit empereur [2].

Constantin VII ne se mêlait que de composer des traités sur le grand art de gouverner, des théories militaires, des statistiques de l'empire, et d'écrire l'histoire de Basile, son aïeul. Enfin Étienne, l'un des fils de Romain, ayant fait déposer son père, l'an 944, Constantin se lassa de tous ces tuteurs, chassa les trois frères, et remit l'autorité aux mains de l'impératrice Hélène, sa femme, qui, poussée par une avarice sans bornes, accablait le peuple d'impôts, trafiquait honteusement des charges de l'État, et laissait le patriarche Théophylacte, dernier fils de Romain, déshonorer l'Église par la conduite la plus honteuse. Constantin, entièrement livré aux sciences, ignorait ces excès ; mais on y mit le comble en l'empoisonnant—959. On accuse généralement de ce crime son propre fils Romain II.

La faiblesse du caractère de Constantin VII et son amour des lettres porté jusqu'à l'excès causèrent tous les malheurs de son règne. C'est cependant une gloire pour lui d'avoir fait fleurir les lettres qui étaient tombées dans un grand mé-

[1] Les historiens ne sont pas d'accord sur la signification de ce mot. Il veut également dire *né dans la pourpre*, c'est-à-dire, pendant que le père était empereur, ou *né dans le porphyre* ; car il paraîtrait qu'il y avait à Constantinople, pour les impératrices qui allaient être mères, un palais appelé *Porphyra*, à cause du porphyre qui était entré dans sa construction.

[2] L'empire d'Orient avait donc à la fois cinq empereurs : c'étaient *Constantin VII*, *Romain Lécapène*, fils de Théophylacte, ce soldat arménien qui avait sauvé la vie à Basile, et les trois fils de Romain : *Christophe, Etienne et Constantin.*

pris. La place de professeur ne lui semblait pas incompatible avec les plus hautes dignités. Alexandre, archevêque de Nicée, professait la rhétorique, et le patrice Nicéphore la géométrie. Les élèves les plus distingués mangeaient à sa table, et recevaient des emplois ou des titres en récompense de leurs travaux. Constantin est un des plus savants princes dont il soit fait mention dans l'histoire.

De Romain II,—959—à Romain III,—1028.—Nicéphore Phocas, général du parricide Romain II, semblait, par la gloire de ses conquêtes, relever un peu l'empire grec. Déjà il avait soumis l'île de Crète [1], battu les Sarrasins, et se disposait à d'autres exploits, quand l'empereur, qui craignait « *que le vainqueur de la Crète ne devînt celui de l'empire* », lui ordonna de revenir à Constantinople [2]. Théophano, femme de Romain, ne pouvant souffrir la vie inutile et toute de désordres de son mari, le fit empoisonner. Elle fit ensuite proclamer empereur Nicéphore, qu'elle épousa, et dont le règne fut tel que le promettait le commencement de sa vie.

Cent villes tombèrent en son pouvoir dans le cours de trois campagnes, d'autres furent condamnées à lui payer un tribut annuel; mais, malgré ses vertus guerrières, et le lustre qu'elles répandaient sur sa famille, l'infâme Théophano, non contente de son premier crime, ordonna la mort de ce nouvel époux, pour couronner Jean Tzimiscès, cousin de Nicéphore, et son émule en gloire et en courage—969.

Ce grand homme joignait à une valeur éprouvée par de brillants succès, des principes religieux, une grande élévation d'âme et des vertus solides; mais cela ne le garantit pas des coups de la vengeance et de l'envie. Un chambellan nommé Basile, qui, sous les règnes précédents, avait amassé d'immenses richesses, ayant appris que l'empereur parlait de lui avec mépris, lui fit donner un poison lent dont il mourut à Constantinople, au moment où il portait ses armes victorieuses vers Bagdad—978.

[1] Cette île est restée aux chrétiens jusqu'au dix-septième siècle; alors les Turcs s'en emparèrent.

[2] Ce brillant fait d'armes produisit un effet immense dans tout l'empire, et tira momentanément la poésie grecque de son sommeil. Un poëme en cinq chants fut composé sur *la prise de Crète*, par le diacre *Théodore*.

Cependant les deux fils de Romain II venaient, par la mort de Tzimiscès, de reconquérir leurs droits à l'empire : Basile eut l'Europe et Constantin l'Asie ; mais leurs règnes ne furent pas semblables.

Constantin VIII, prince faible et apathique, ne fut troublé par aucune rébellion, ni par aucune dissension avec ses voisins, tandis que Basile passa sa vie à guerroyer, tantôt contre les Bulgares qu'il vainquit et dont il traita les prisonniers avec une cruauté sans exemple et dont il tua successivement deux rois, Gabriel et Ladislas—1016— ; tantôt contre les Kozares dont il détruisit entièrement la domination ; tantôt enfin contre ses propres généraux, Bardas et Sclérus, dont la révolte dura onze ans.

Aziz Bi'llah, khalife du Caire, voulut aussi mesurer ses armes contre lui ; mais il fut défait. Basile II mourut en 1025, et son frère Constantin, seul maître de l'empire, lui survécut trois ans.

Ce furent trois années passées dans la plus honteuse licence. Les hommes qui se déshonoraient le plus par leurs vices étaient ses meilleurs amis. Ce genre de vie altéra bientôt sa santé au point que, les médecins désespérant de sa guérison, il dut songer à se nommer un successeur. Celui sur lequel il arrêta son choix fut Romain Argyre, personnage d'une naissance illustre, dont la femme se nommait Hélène. Argyre est mandé au palais où l'empereur lui déclare qu'il l'a choisi pour être son successeur et son gendre. « *Vous avez le choix*, dit-il, *d'accepter l'empire avec la main d'une de mes filles, ou d'avoir les yeux crevés. Il me faut une réponse avant la fin du jour.* »—Argyre aimait sa femme ; mais Hélène, ne voulant point exposer les jours de son mari, prit l'habit monastique. Dans ce cas, l'Eglise grecque tolérait un nouveau mariage : Romain Argyre épousa la princesse Zoé [1]; l'empereur mourut trois jours après.

Depuis Romain III,—1028—jusqu'à Michel VI,—1056.— Romain III Argyre abolit quelques-unes des ordonnances fiscales que ses prédécesseurs avaient établies. Il s'était pro-

[1] La princesse Théodora, la plus jeune des filles de Constantin VIII, avait refusé d'épouser Romain parce qu'Hélène vivait encore.

posé pour modèles Auguste, Antonin et Marc-Aurèle ; mais ses talents ne répondirent pas à ses bonnes intentions. Une expédition malheureuse contre les Sarrasins le plongea dans une profonde mélancolie. D'un autre côté, l'inconduite de sa femme Zoé, connue de tous, ignorée de lui seul, eut bientôt de funestes résultats. Un poison donné à l'empereur n'agissant pas assez promptement, l'homme pour lequel Zoé oubliait tous ses devoirs, Michel, frère d'un des serviteurs du palais, nommé Jean, étouffa, dans son bain Romain Argyre, et, la nuit de cette mort violente, les bourreaux firent bénir leur union en présence même de la victime.

L'élévation au trône de Michel, surnommé le *Paphlagonien*, ne le rendit pas plus heureux qu'il n'était auparavant. Son frère Jean fut son premier ministre et gouverna avec assez d'habileté. L'impératrice n'eut plus qu'un rôle secondaire.—Les remords de ses crimes troublèrent bientôt la raison de Michel. Il regarda les accès fréquents d'épilepsie auxquels il était sujet, comme un châtiment de son forfait. Sa santé dépérit ; la vue seule de l'impératrice réveillait tous ses remords ; il se retira dans un monastère où il mourut dans les pratiques de la plus austère pénitence—1041.

Son neveu, Michel Calaphate, avait été adopté par l'impératrice. Ce prince ne régna pas longtemps : craignant le sort de ses prédécesseurs, et oubliant qu'il devait tout à Zoé, il l'éloigna de la cour, la renferma dans un cloître, et, pour l'empêcher de revenir au pouvoir, il lui fit couper les cheveux.

Le peuple, indigné d'une pareille ingratitude, se charge de venger l'impératrice. Michel est détrôné, traîné dans les rues par les pieds, et, après une telle ignominie, on le prive de la vue.

Zoé fut proclamée impératrice régnante, ainsi que sa sœur Théodora, et gouverna deux mois avec elle ; mais en 1042, Zoé épousa Constantin IX *Monomaque*, qui régna jusqu'en 1054. Son règne est une des plus funestes époques de l'histoire d'Orient. Les Turcs [1] envahirent l'empire, et le schisme,

[1] C'est en 558 que les Turcs parurent pour la première fois dans l'histoire de l'Europe. Ils venaient des montagnes qui sont au nord de la mer Caspienne. Ils descendaient probablement des Scythes d'Asie.—Voyez le chap. suivant, p. 234.

préparé deux siècles auparavant par Photius, fut alors consommé par Michel Cérularius, que des intrigues de cour portèrent en 1053 au trône patriarcal de Constantinople. Théodora succéda à Constantin, et, deux ans après, laissa le trône à Michel VI.

§ IV. Intervalle entre la race Macédonienne et la race des Comnènes, de 1056 à 1081.

Michel VI, dit *Stratiotique*, était un vieillard faible et incapable. Un mouvement militaire le renversa du trône en 1057. Isaac Comnène, général issu d'une illustre famille, fut proclamé empereur. Michel Cérularius avait fermé toutes les églises qui suivaient le rite latin et lancé l'anathème contre le saint-siége. Isaac Comnène répara autant qu'il était en son pouvoir les maux de ce schisme déplorable. Il exila le patriarche audacieux qui mourut loin de Constantinople. Fatigué d'une longue maladie et désespérant de faire tout le bien qu'il désirait, Isaac Comnène abdiqua et se fit moine en 1059.

Son frère, Jean Comnène, avait refusé le trône, Isaac choisit un de ses compagnons d'armes, Constantin Ducas, sous le règne duquel les Turcs s'établirent aux frontières de l'empire. Ducas mourut en 1067, et sa veuve Eudocie, ayant épousé Romain IV *Diogène*, le fit proclamer empereur.

Les Turcs menaçaient toujours Constantinople qui attendait un chef. Romain Diogène commença la guerre contre ces envahisseurs—1068—et les repoussa en 1071 jusqu'en Perse. Les Turcs demandèrent alors la paix ; mais Romain, espérant de constants succès, la refusa. Défait à son tour et conduit prisonnier devant Alp-Arslan, il fut condamné à une rançon de un million cinq cent mille pièces d'or, et à un tribut de sept cent soixante mille.

Pendant la captivité de Romain, Michel VII, fils de Constantin Ducas, s'était fait proclamer empereur, et avait enfermé sa mère Eudocie dans un monastère. Romain voulut défendre le trône qu'il avait occupé, mais il fut vaincu. On lui creva les yeux et on le transporta dans l'île de Protée, où il mourut peu de temps après.

Michel VII, surnommé Parapinace, ou le monopoleur de blé, que deux crimes avaient élevé au trône, s'occupa peu des troubles extérieurs et se livra à des études scientifiques, puis, à un commerce de blé qu'il vendait à fausse mesure, d'où lui est venu le surnom de *Parapinace*. Michel fut détrôné—1078—par son peuple même.

Nicéphore Botoniate s'empara de la couronne, après avoir, à l'aide des Turcs, triomphé de Nicéphore Brienne, son compétiteur ; il en fut privé lui-même par Alexis Comnène, l'an 1081, époque où il se retira dans un couvent sur les bords de la Propontide. Il y vécut peu de temps. On raconte que, dans son couvent, soumis par la règle à un régime austère, il ne regretta des jouissances du pouvoir suprême que celle d'une table somptueuse.

§ V. Race des Comnènes, 1081.

Alexis Comnène Ier,—de 1081 à 1118.—Dynastie des Comnènes.—Alexis fonda—1081—une dynastie qui occupa le trône d'Orient près d'un siècle. Cet empereur pouvait accomplir les plus nobles desseins, et, s'il n'avait été obligé de réparer tant de ruines dans son empire, il eût peut-être eu, par ses conquêtes, les mêmes destinées que Charlemagne. Ame courageuse, esprit supérieur, philosophie douce, piété éclairée, on remarquait tout cela dans ce grand homme.

Au lieu d'imiter l'exemple de ses prédécesseurs, qui poursuivaient le père dans les enfants, il associa le jeune Constantin, fils de Botoniate, à son autorité, et, avec ses compagnons d'armes, s'humilia devant Dieu, pendant quarante jours, se soumettant à une pénitence publique, pour laver sa pourpre du sang qui la couvrait; car les troupes qui étaient entrées, avec lui, dans Constantinople, avaient horriblement pillé cette ville.

Ses plus terribles adversaires furent les Normands; il les combattit avec plus de courage que de succès. La république de Venise vint heureusement à son secours pour détruire leur flotte et délivrer l'archipel; mais l'empereur fut vaincu en Dalmatie, avec une armée de cent soixante-dix mille

hommes, par Robert Guiscard, duc de la Pouille, prince normand qui n'avait que quinze mille soldats.

Boémond, fils de Guiscard, remporta encore deux victoires et vint mettre le siége devant Larisse en Thessalie ; mais Alexis délivra enfin la Grèce, après avoir fait un grand carnage de ces terribles Normands, dont l'esprit envahisseur se perpétuait jusque dans leurs derniers descendants.

A peine l'empereur était-il débarrassé des inquiétudes de cette guerre, que le gouverneur d'Antioche se révolta. Bientôt après, cette ville importante fut surprise par les Turcs. Un de leurs pirates, nommé Tzacas, s'empara de Clazomène, de Phocée, de la plus grande partie des îles de Mytilène et de Chio.

Smyrne était la capitale du pirate ; Alexis eut l'habileté de lui susciter un ennemi dans le sultan d'Iconium, qui l'assassina dans un repas qu'il lui donna.

La première croisade [1] eut lieu sous le règne d'Alexis Ier ; sa politique ne fut pas moins habile dans cette circonstance que dans toutes les époques de sa vie. Ses dernières années furent troublées par quelques conspirations, dont les auteurs furent traités avec une clémence capable d'encourager au crime ceux qui ne sont retenus que par la crainte des supplices. Il mourut en 1118, après trente-sept ans d'un règne glorieux.—La suite de l'empire d'Orient est au chap. XXXIV, dans la quatrième époque.

[1] Voyez le chap. XXIX.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXIV.

HISTOIRE DES ARABES.

(*Suite du chapitre* XXII.)

Le khalifat d'Orient, les Musulmans d'Afrique et les Turcs Seljoucides.

§ I. Khalifat d'Orient.

Du 8e au 12e siècle, de 750 à 1118.

ABASSIDES.

750—Aboul-Abbas.
754—Abougiafar-Almansor.
775—Meahadi.
784—Musa.
786—Haroun-al-Raschid.
809—Amin.
813—Al-Mamoun.
833—Motassem.
842—Vatek-Bi'llah.
846—Motawakkel.
861—Motasser.
862—Mostain.
866—Motaz.
869—Mothadi.
870—Motamed.
892—Motadhed.
902—Moktafi Ier.
908—Moctader.
932—Caher.
934—Radhi.
940—Mostaki.
944—Moktafi II.
956—Mothi.
974—Tai.
991—Cader, ou Al-Khader.
1031—Khaiem.
1075—Moktadi.
1094—Mostadher.

Depuis Aboul-Abbas, 750, jusqu'à Al-Mamoun—813.— Le premier khalife Abasside, dont le règne dura quatre ans, avait, selon l'usage de l'Orient, établi dans une nouvelle capitale sa nouvelle dynastie. Il se fixa d'abord à Koufah, puis il choisit Hachemiah, sur les bords de l'Euphrate.

Son frère et son successeur—754—Abou-Djafar, surnommé Almansor ou le *Victorieux*, fonda Bagdad [1], près du confluent du Tigre et de l'Euphrate. Cette ville devint en 762 la véritable capitale des Abbassides dont la puissance s'affermit par

[1] Selon Ben-Casem, Bagdad était une ancienne ville, ainsi appelée du nom d'un moine qui avait exercé le saint ministère dans ces contrées. Almansor s'en empara l'an 150 de l'hégire, la fit reconstruire et la nomma *Dar-Assalam*, ou ville de la paix.

les cruautés des deux premiers khalifes. Almansor mérite aussi bien que son frère le surnom de *Saffah* : il fit tuer par trahison son oncle Abdallah, qui s'était fait proclamer khalife à Damas ; il l'avait vaincu et appelé à sa cour. Un de ses meilleurs généraux, Abou-Moslem, qui avait immolé à sa cause plus de six cent mille individus, fut mis à mort en sa présence, parce qu'il redoutait ses talents et son ambition. Les descendants d'Ali furent persécutés comme les Ommiades ; mais, au milieu de tant de cruautés, Almansor recula les frontières de son empire jusqu'au Turkestan, à la Bucharie et à l'Asie Mineure ; il se montra magnifique, et, par la protection qu'il accorda aux sciences, il commença l'illustration littéraire des Arabes, et prépara la gloire de ses successeurs.

775.— Modie ou Méahadi, fils d'Almansor, hérita des nobles qualités de son père et fut moins cruel. Sa cour n'était composée que de savants, ce qui ne l'empêcha pas de combattre les Grecs en 780, et de déployer dans la guerre un courage égal à sa générosité pendant la paix.

784.— Musa-Al-Hadi, fils de Méahadi, eut un règne trop court, entre des khalifes célèbres, pour s'être fait une place glorieuse dans l'histoire. Son frère, le vingt-quatrième khalife des Musulmans, Haroun, surnommé *Al-Raschid* ou le *juste*, porta son empire au plus haut point de gloire. Huit expéditions, entreprises contre les empereurs d'Orient, révélèrent au monde les ressources de son génie et sa force indomptable. « Jamais, dit un auteur arabe, l'État ne jouit de plus « de splendeur et de prospérité; jamais les bornes de l'em- « pire des khalifes ne furent plus reculées ; jamais la cour « ne réunit un aussi grand nombre de savants, de poëtes « et de personnages du plus haut mérite. » On lui reproche cependant la barbarie avec laquelle il fit massacrer la famille entière des Barmécides, princes de Perse, qui avaient rendu de grands services à l'État. Il mourut en 809, après un règne de vingt-trois ans.

809.—Amin, fils aîné d'Haroun-al-Raschid, loin de suivre les traces de son père, abandonna les rênes du gouvernement à l'un de ses ministres, et se livra sans réserve à tous les genres de plaisirs. Son jeune frère Al-Mamoun, gouverneur

du Khorasan, ambitieux et brave, profite de cette coupable indolence, attaque Amin, l'an 813, le défait, le confine dans un château, et se met à sa place, sans trouver d'obstacle.

Al-Mamoun—813.—Motassem—833-842. — Al-Mamoun, amateur des sciences, des arts et de la magnificence, l'emporta dans ce genre sur tous les khalifes qui l'avaient précédé. Il fit élever dans son jardin un arbre d'or et d'argent, et décora la tête de sa femme, le jour de son mariage, de mille perles rares. Il construisit à Bagdad un observatoire pour l'astronomie, y établit un collége qui acquit une grande renommée, et fonda des écoles dans presque toutes les provinces de son empire.—Aussi les Arabes furent-ils, à cette époque, les seuls savants dans l'astronomie, la géographie, la chirurgie et la médecine. Les premières tables astronomiques connues portent encore le nom d'Al-Mamoun, leur auteur. Ce grand homme ne fut pas plus qu'un autre à l'abri des trahisons et des revers: des sectes de fanatiques allumèrent dans l'empire musulman des guerres intestines que vint augmenter la révolte de Taher, gouverneur du Khorasan, qui, comblé des bienfaits d'Al-mamoun, ne le trahit pas moins, et alla fonder dans la haute Asie un État indépendant du khalife, et gouverné par une dynastie connue sous le nom de Tahérides [1]—820.

Al-Mamoun mourut au sein de la prospérité. Son frère Motassem, qui lui succéda, fut le dernier des grands hommes de sa race. Nous avons raconté la guerre qu'il soutint contre l'empereur d'Orient, Théophile [2], et la prise d'Amorium. Les Musulmans y perdirent soixante-six mille hommes, et trois cent mille chrétiens y furent massacrés. Les sectateurs de quelques hérésies contre les dogmes du Koran ensanglantèrent son empire, et l'empêchèrent de profiter de ses avantages sur les Grecs. Babek Kourrémi, le plus redoutable de ces fanatiques, fut vaincu et fait prisonnier. On lui coupa les pieds et les mains..., et il rit au milieu du supplice.

[1] Cette dynastie fut remplacée par celle des *Soffarides*, qui augmentèrent l'Etat fondé par Taher. Les *Samanides*, maîtres de Samarcande depuis 874, les dépouillèrent en 902 et formèrent un empire puissant à l'orient du khalifat de Bagdad.

[2] Voy. p. 217.

Motassem est le premier khalife qui s'entoura d'une garde turque de cinquante mille hommes.

Guerres civiles, décadence du khalifat. — Al-Watek Bi'llah —841—s'occupa plus à faire prospérer les lettres qu'à étendre la domination des Arabes. Passionné pour la poésie, il fut excellent poëte lui-même. Son fils fut exclu du trône, et les grands y appelèrent—846—Mota-Wakkel, frère de Watek. Le nouveau khalife renouvela imprudemment les querelles religieuses : il en fut victime. Le chef des Turcs le tua en 861. En neuf ans, le trône fut occupé par quatre khalifes, sous la dépendance des milices turques qu'ils avaient appelées pour les défendre.—Motasser régna six mois ;—862—Mostain, trois ans ;—866—Motaz, quatre ans ;—869—Mothadi un an à peine. Il fut massacré par ses gardes qui mirent à sa place—870—Motamed, trente-quatrième khalife ; ce prince gouverna vingt-deux ans l'empire.

Les doctrines de Babek furent reproduites par un certain Abdallhah, et Karmath, l'un de ses partisans, se jeta au milieu des provinces du khalifat, annonçant que l'esprit du prophète habitait en lui ; et, quoiqu'il ne fût qu'un pauvre Arabe, il réunit bientôt un grand nombre de prosélytes.

Karmath mourut après avoir ravagé l'Arabie et l'Irak, malgré les troupes du khalife Mathaded. Karmath-Abou-Saïd, l'un de ses disciples, prit le commandement des sectaires, et porta l'épouvante dans tous les États qui ne voulaient pas recevoir sa doctrine. Le règne du khalife Moctafi, de 902 à 908, celui de Moktader, de 908 à 932, et de Caher, de 932 à 934, furent une lutte continuelle dans laquelle ils eurent toujours le dessous. Abou-Taher, chef des Karmathes après Abou-Saïb, ayant, sous le khalifat de Moktader, pris la Mecque d'assaut, en 929, en fit enlever la pierre noire ou sacrée, tua dans le temple trois mille Arabes et les y fit enterrer, afin d'ajouter à sa cruauté en souillant l'enceinte révérée des Musulmans.

Cette guerre de religion en fut une d'extermination, et l'on ne peut raconter sans horreur les crimes et les massacres qu'elle occasionna, et qui amenèrent la chute totale de l'ancien gouvernement. Cependant, malgré leurs efforts, les Karmathes ne parvinrent pas à s'établir en Asie ; mais, en 935,

le Turc Iskhid, ayant passé en Égypte avec des hommes, de l'argent et des armes, y fonda une sorte de gouvernement qui devint bientôt indépendant des khalifes, et fut connu sous le nom de *dynastie des Iskhides*, du nom de son fondateur. Ainsi s'en allait, pièce par pièce, le brillant héritage d'Haroun-al-Raschid.

Rhadi Bi'llah—de 934 à 940—, khalife indolent et sans énergie, désirait cependant arrêter les progrès d'une décadence aussi marquée; mais il préféra créer une charge nouvelle plutôt que de prendre lui-même le soin de la réforme qu'il méditait. Alors il institua Ibn-Rayeck, chef des *Bouides*, émir des émirs (*émir-al-omra*). Ibn-Rayeck, dont la famille possédait la Perse, remplaçait Rhadi dans toutes ses plus importantes fonctions, et la puissance des khalifes en reçut un coup mortel.

Mostaki Bi'llah ayant succédé à Rhadi—940—et l'émir-al-omra étant mort, les Turcs firent donner cette dignité à l'un des leurs, chassèrent le khalife et lui arrachèrent les yeux —944—; puis ils mirent à sa place son fils Mostakfi Bi'llah, qui ne fut qu'un fantôme de souverain. Enfin, Bagdad appela à son secours Moezzodoullah, chef des Bouides, qui, après avoir chassé les Turcs, s'empara pour lui-même des honneurs et de la puissance des khalifes—945—, dont il laissa le vain nom à la race des Abassides, pendant plusieurs années encore.—945, Mothi monta sur le trône et régna vingt-neuf ans—991. Cader ou Al-Khader Bi'llah gouverna sans gloire pendant quarante ans. Sous son règne, le célèbre Mahmoud, fils du gouverneur du Khorasan, Alptegin, qui s'était emparé du château de Ghazna, et avait fondé la dynastie des *Ghaznévides*, en 975, étendit ses conquêtes jusqu'au delà du Gange, s'empara d'Ispahan, enleva aux Bouides un reste de puissance qu'ils retenaient encore, et prit le titre de sultan ou grand-seigneur—1029.

1031.—Al-Khaiem eut un règne de quarante-quatre ans; celui de Moktadi en dura dix-sept, de 1075 à 1093—, et celui du dernier khalife de cette époque, vingt-quatre, de 1094 à 1118.

§ II. Des Musulmans d'Afrique.

L'Afrique septentrionale reconnut d'abord les Abassides; mais les émirs profitèrent bientôt des troubles du khalifat pour se créer un pouvoir indépendant. Les Abassides conservèrent seulement leur suprématie spirituelle.

Edris-ben-Edris fonda en 788 la dynastie des *Edrissites* dans la Mauritanie : Fez en devint la capitale.

La dynastie des *Aglabites*—800—doit son origine à Ibrahim-ben-Aglab ; elle régna sur l'Afrique carthaginoise et la Tripolitaine. Kairouan était la capitale.

Obéid-Allah détrôna les Edrissites et les Aglabites et se fit proclamer khalife à Kairouan. C'est de Fatime ou Fathmé, fille de Mahomet, dont il prétendait être descendant, que sa dynastie a tiré son nom.

KHALIFES FATIMITES.

908—Obéid-Allah.
909—Abul-Kassem, 25 ans.
934—Kayem Beamri'llah, 11 ans.
945—Ismaël Almansor-Bi'llhah 8 ans.
953—Moëz Ledini'llah, 23 ans.
976—Azis Bi'llah, 20 ans.
996—Hakem Beamri'llah, 19 ans.
1015—Dhaber Leazdini'llah, 21 ans.
1036—Mostanser, 58 ans.
1094—Mostali Bi'llah, 8 ans.
1102—Amer, 28 ans.
1130—Hafedh, 20 ans.
1150—Dahfer, 4 ans.
1154—Fayez, 5 ans.
1159—Adel Ledini'llah, 12 ans.

1171—*Fin de la dynastie des Fatimites qui avait dominé pendant deux cent soixante-trois ans, en Egypte, en Syrie et dans une partie de la Libye et de la Mauritanie.*

Obéid-Allah étendit sa domination sur une grande partie de l'Afrique septentrionale. Abul-Kassem s'empara d'Alexandrie en 912, et Moëz Ledini'llah [1], arrière-petit-fils du pre-

[1] On interrogeait un jour Moëz sur sa généalogie. « *Voilà ma généalogie* », dit-il, en tirant son cimeterre ; puis il jeta des pièces d'or à ses soldats en ajoutant : « *Voilà ma famille et mes enfants.* »

mier khalife fatimite, en prenant solennellement le titre de khalife et d'émir des croyants, établit définitivement sa résidence au Caire qu'il fonda en 968.—Son successeur, Azis-Bi'llah—976—fut vaincu dans une expédition qu'il tenta contre Basile II, empereur d'Orient; mais il eut la gloire d'ajouter la Syrie au khalifat du Caire.

976.—Hakem, fils d'Azis, voulut établir un nouveau culte et s'en faire la divinité. Druzi, qui propagea sa doctrine, doit être regardé comme le fondateur de la secte mystique des *Druses*, qui habitent l'Anti-Liban et une partie du Liban. Hakem fut assassiné à l'âge de trente-six ans. C'est ce khalife qui, en 1010, défendit aux chrétiens le pèlerinage de Jérusalem et détruisit le Saint-Sépulcre dont il dispersa les pierres. Son successeur conserva le khalifat comme il l'avait reçu; mais Mostanser, aspirant au khalifat universel, réunit ceux du Caire et de Bagdad qui furent de nouveau divisés après lui.

C'est à la fin du onzième siècle que ce khalifat avait atteint son plus haut degré de puissance. Le commencement du douzième fut l'époque de son déclin. Il se prolongea jusqu'à l'an 1171, où il fut aboli par Saladin [1].

§ III. Les Turcs.

Les Turcs étaient des tribus nomades des contrées qui s'étendent entre la mer Noire, la mer Caspienne et l'Oxus ou *Dgyhoun*, fleuve qui arrose le sud de la Tartarie indépendante. Le Turkestan conserve encore leur nom. Ils avaient fondé un empire sur les bords du Jaxarte ou *Sihoun*, en 552, et un autre dans la partie occidentale de l'Altaï. Ces deux empires peu importants furent détruits par les descendants des Huns.

Les Turcs étaient devenus Musulmans par suite de leurs rapports avec les Arabes.

Les khalifes de Bagdad préparèrent leur ruine, en prenant à leur solde des esclaves turcs, pour en former un corps d'élite capable de maintenir les émirs révoltés.

[1] Voyez le chap. XXXV dans la 4e époque.

Sultans Seldjoucides d'Iran.

1037—Thogrul-Beg, 26 ans.
1063—Alp-Arslan, 10 ans.
1073—Malek-Schah, 19 ans.
1092—Barkiarok, 13 ans.

C'est au commencement du onzième siècle, en 1013, qu'une peuplade turque, connue sous le nom de *Seldjoucides*, à cause de son chef *Seldjouk*, passa l'Oxus et pénétra dans le Khorasan. Thogrul-Beg, petit-fils de Seldjouk qui les conduisait, chasse de Nisapour le sultan Ghaznévide, se fait élire à sa place, continue sa route triomphale, arrive à Bagdad, où le khalife effrayé lui offre sa fille en mariage, le reconnaît sultan, et l'aide à apaiser la révolte de l'émir-al-omra qui avait voulu s'opposer à son élévation. En récompense, Thogrul-Beg rétablit Kayem à Bagdad, et il allait se marier à Irak, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie—1063.

Son neveu Alp-Arslan (ou le Lion) continua ses conquêtes et arriva près de Constantinople. L'empereur Romain-Diogène le fit reculer jusqu'en Perse ; mais il fut vaincu à son tour, fait prisonnier et conduit devant le sultan. Alp-Arslan, selon l'usage de sa nation, s'élança de son trône, renversa Romain, lui mit le pied sur la tête, puis le relevant et l'embrassant, il lui dit d'une voix affectueuse : « *Ne crains rien, ta vie ne court aucun danger ; la majesté impériale ne sera pas déshonorée ici.* » — Le dernier exploit de Alp-Arslan fut la conquête du Turkestan. Le fort de Berzem avait opposé une défense opiniâtre, le sultan, irrité, ordonna la mort du gouverneur ; mais celui-ci le poignarda avant de périr.

Le sultan Malek-Schah acheva la fondation de l'empire des Seldjoucides en Asie. Il protégea la culture des lettres et les voyages des chrétiens à Jérusalem. — Barkariok lui succéda dans l'Iran seulement ; car l'empire se démembra en trois grands États qui se subdivisèrent à leur tour : 1° l'empire d'Iran, 2° celui d'Iconium ou de Roum, 3° celui de Syrie, divisé depuis 1095 en sultanat d'Alep et de Damas. On peut ajouter à ces États celui de Kerman, qu'un neveu de Thogrul fonda en 1072, et que les Chowaresmiens soumirent en 1187. — La suite est au chapitre XXXV, dans la quatrième époque.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXV.

PEUPLES DU NORD. — NORMANDS. — RUSSES. POLONAIS. — HONGROIS, ETC.

—

§ I. Les Normands au centre de l'Europe.

Tribus normandes. — Le Nord, qui depuis le troisième siècle avait inondé l'Europe de barbares, en renfermait encore une multitude considérable au neuvième, époque à laquelle ils quittèrent leurs froides régions pour se répandre, comme une lave ardente, sur la France et sur l'Angleterre. La faiblesse des monarques, les divisions intestines qui les empêchaient de concentrer les forces du royaume vers un même but, facilitèrent les incursions des Normands ou hommes du Nord. L'Angleterre se vit forcée, en 1017, sous Canute-le-Grand, et 1066, dans la personne de Guillaume-le-Conquérant, de leur abandonner même le trône sur lequel ils s'assirent définitivement.

En France, ils eurent un succès moins éclatant : leurs invasions, non moins fréquentes, n'avaient cependant pas épuisé les forces et le courage des Français. Trois fois ils se présentèrent devant les murs de la capitale, trois fois ils en furent repoussés avec perte ; et las enfin de la vie errante qu'ils menaient, ils s'établirent dans la Westrie ou Neustrie que Charles le Simple leur céda, ainsi que nous l'avons déjà vu, en donnant à Rollon, leur chef, sa fille Ghisèle en mariage. Ils embrassèrent le christianisme, se soumirent aux lois qui leur furent tracées, se reconnurent vassaux du roi de France et donnèrent à l'antique Neustrie le nom de Normandie.

En sortant de leur pays, ces hommes du Nord étaient trop nombreux pour suivre une même route. Ils s'étaient

donc dispersés par hordes, sur tous les points du monde connu. Une de ces bandes indisciplinées traversa la Laponie et entra dans la Finlande.

Les Russes. — Rurick et ses successeurs. — La Russie, située à l'est de l'Europe, était occupée par les Varègues, nation presque sauvage, que les Normands chassèrent devant eux : ils s'établirent à leur place, et restèrent longtemps sans gouvernement et sans constitution ; mais enfin ils se donnèrent un chef dans la personne de Rurick, en 862.

§ II. *Chefs des Russes, de* 862 à 1093.

862—Rurick.
879—Igor.
945—Sviatoslaf ; d'abord sous la régence de sa mère Olga, qui se fit baptiser à Constantinople.
975—Iaropolk.
980—Vladimir Ier, prince chrétien et apôtre de sa nation.
1013—Sviatopolk Ier.
1019—Iaroslaf, grand-duc, ses frères ayant eu des apanages.
1055—Isiaslaf.
1078—Vsevolod.
1093—Sviatopolk II ; Kief était alors, depuis Igor, la capitale de la Russie.

Aussi barbare que le peuple qu'il était appelé à gouverner, Rurick ne put guère améliorer son État, et il mourut en 879, n'ayant absolument appris aux Russes qu'à plier sous les ordres d'un maître. Oleg, son parent, gouverna après lui, à cause de la trop grande jeunesse d'Igor, son fils. Ce prince s'empara de tout le pays jusqu'à la mer Noire, se présenta devant Constantinople, et ne se retira qu'avec la promesse d'un tribut que les empereurs d'Orient s'engagèrent à lui payer annuellement. Il se fit chérir de ses peuples, et, à sa mort—912—, ils versèrent des larmes amères.

Igor, que son protecteur Oleg avait marié à Olga, princesse d'une grande beauté, monta sur le trône, et aidé des conseils de sa femme, aussi adroite que belle, il commença à civiliser les Russes. Il mourut en 945, laissa le gouvernement à son fils Sviatoslaf, qui vint assiéger Constantinople ; mais il en fut éloigné à force d'argent et resta paisible dans ses Etats.

A sa mort, ses trois fils, Sviatoslaf, Iaropolk et Oleg se partagèrent la Russie. Vladimir, son fils naturel, fut dépouillé par Iaropolk, de la principauté de Novogorod, qui lui avait

été donnée par son père avant sa mort. Alors il appela les Normands pour l'aider à se venger de la perfidie de son frère resté seul maître du grand-duché par la mort de Sviatoslaf et d'Oleg.

Les Normands profitèrent de l'occasion, ravagèrent le pays, et Vladimir, devenu grand-duc par la mort de Iaropolk qu'il avait tué dans un combat, se vit forcé, pour les contenir, de leur céder le nord de la Russie, où ils établirent un État indépendant.

Vladimir introduisit le christianisme dans ses États, établit des lois, une police, et prépara enfin, autant que la barbarie du temps pouvait le permettre, l'établissement d'une monarchie solide et absolue en Russie.

Iaroslaf, un des douze fils que laissa Vladimir, lui succéda en 1019. Vainqueur de Sviatopolk Ier, son frère aîné, qui avait fait tuer trois de ses frères, ce prince reconquit le pays cédé par son père aux Normands, les incorpora dans sa nation, bâtit des villes, et fut enfin le premier prince russe qui rechercha l'alliance des Européens d'Occident. Sa fille Anne épousa Henri Ier, roi de France. Il conclut un traité avec l'empereur d'Allemagne. Ses successeurs, jusqu'à l'époque des croisades, n'ont rien fait de remarquable.

§ III. Polonais.

Chefs des Polonais.

551—Lech Ier.
Vers 700—Kracus.
720—Lech II.
740—Wanda.
Interrègne.
760—Premislas.
Interrègne.
804—Lech III.
810—Lech IV.
815—Popiel Ier.
823—Popiel II.
Interrègne.
842—Piast.
861—Ziemwist.
892—Lech V.
913—Ziemomislas.
964—Mieczyslas Ier; il se fait chrétien en 966.
999—Boleslas Ier.
1029—Mieczyslas II.
1037—Interrègne.
1041—Casimir.
1058—Boleslas II.
1081—Wladislas.

Les Slaves ont fondé le royaume de Pologne, et, depuis le neuvième siècle, la famille des Piast le gouverne. Mieczyslas épouse Dombrowka, princesse chrétienne, fille de Boleslas,

roi de Bohême, embrasse le christianisme et civilise ses peuples.

Boleslas Ier concentre le pouvoir dans ses mains, règne glorieusement, reçoit le titre de roi de l'empereur Othon III; après la mort de cet empereur, il porte ses armes victorieuses en Allemagne, en Poméranie, en Prusse, en Russie, et meurt regretté de tout son peuple. Sous son fils Mieczyslas II, les lois justes de Boleslas disparaissent sous les abus du prince et des nobles; les paysans sont opprimés et forcés aux dîmes et aux corvées; la Pologne perd les provinces russes et la Bohême s'affranchit.

Une révolte de paysans force Casimir Ier, fils de Mieczyslas II, à passer en France, où, sous le nom de *Charles*, il entre dans l'ordre de Cluny et reçoit le diaconat. Sept ans après, le pape Benoît IX lui accorde des dispenses, Casimir monte en 1041 sur le trône de Pologne, fait renaître le commerce et l'abondance, défait les ducs rebelles et enlève la Silésie aux Bohémiens. Boleslas II le Hardi, fils de Casimir, agrandit les provinces polonaises, surtout du côté de la Russie; mais il se rend odieux par ses vices et ses cruautés. Sous Wladislas, son frère, commence une série de calamités pour la Pologne. Tout ce que la bravoure de Boleslas II avait gagné, fut perdu par l'indolence de Wladislas.

§ IV. Hongrois.

La Pologne, de même que la Russie, fut ravagée par les Madschars ou Madgyars, surnommé *Ugres*, *Ougres* ou *Hongrois*, c'est-à-dire étrangers, qui vinrent s'établir dans une partie de la Pannonie, à laquelle ils donnèrent leur nom. Ils avaient à leur tête sept chefs. Le premier se nommait Arpad, père de Toxum, dont le fils Géisa fut le premier prince chrétien de la Hongrie. Le plus célèbre après lui est, en 997, Etienne qui eut le titre de roi, et qui fut réellement l'apôtre de sa nation. Ses vertus lui méritèrent d'être canonisé.

Princes et rois de Hongrie.

889.—Une troisième espèce de Huns, appelés Madgyars et Hongrois, c'est-à-dire étrangers, vient s'établir dans la Pannonie, qui a été nommée Hongrie.
Arpad, leur premier chef.
Zoltan.
920—Toxum, père de Géisa.
Géisa Ier, premier prince chrétien.
997—Saint Etienne Ier, roi.
1038—Pierre.
1041—Aba.
1044—Pierre, rétabli.
1047—André Ier.
1061—Béla Ier.
1064—Salomon.
1075—Géisa II.
1077—Ladislas.
1095—Coloman.

La face de l'Europe entière se renouvelait. La Suède, la Norwège, le Danemarck, régions barbares, ignorées jusqu'à cette époque, se donnèrent aussi des rois, des lois, une constitution, un gouvernement, et dès lors elles entrèrent dans l'Europe sociale et historique.

§ V. Suédois.

La plus grande obscurité règne sur la chronologie de l'histoire de Suède. Nous donnons, d'après l'abbé Lenglet-Dufresnoy, la liste des rois de ce pays depuis l'an 813 jusqu'en 1096.

Rois de Suède.

813—Biorne IV.
814—Bratermunder.
827—Siwaste.
842—Heroth.
856—Charles IV.
885—Ingelde Ier.
891—Olaüs Ier ou Olof Ier.
900—Ingelde II.
907—Eric VI.
926—Eric VII.
940—Eric VIII.
980—Olaüs II ou Olof II.
1018—Amund II.
1037—Amund III.
1037—Hakon II.
1054—Stenchil.
1059—Ingelde III, il se fait chrétien.
1064—Helsten.
1080—Philippe.

Les diverses peuplades de la partie méridionale de la presqu'île scandinave, connues sous le nom de Suénons ou Suédois et de Goths, eurent d'abord des rois électifs. Le roi d'Upsal, Olaüs ou Olof II, issu de la race de Regnard Lodbrog, les réunit sous le même sceptre, ou du moins leur fit reconnaître

sa suprématie. Quelques historiens le regardent comme le premier roi chrétien de la Suède. Ses sujets embrassèrent sans difficulté la nouvelle religion; mais ils étaient si peu instruits des dogmes catholiques que, même après leur conversion, ils confondirent longtemps, avec les cérémonies chrétiennes, celles du culte d'Odin, la principale divinité des peuples du Nord et dont le temple le plus renommé se trouvait à Upsal.

D'autres historiens prétendent que le premier roi chrétien fut Ingelde III, qui régnait en 1059. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est à la religion catholique que les Suédois ont dû les premiers germes de leur civilisation.

§ VI. Norwégiens.

Rois de Norwège.

900—Harald Ier.
931—Eric.
936—Haguin, dit Adelstain, tué en 963.
978—Haguin II.
995—Olaüs Ier, ou Olof Ier.
1000—Sweyn ou Suénon Ier.
1011—Olaüs, II le saint.
1031—Suénon II, fils de Canute le Grand.
1039—Magnus.
1055—Hérald II.
1070—Magnus II.

Les habitants de la Norwège n'ont pas, comme les autres peuples qui les avoisinaient, ravagé les contrées de l'Europe. Livrés de bonne heure à la navigation, on leur doit la découverte, dans les mers du Nord, des îles Féroër et de l'Islande; ils ont même visité les côtes orientales du Groënland en 982. Harald réunit les divers royaumes de la Norwège en un seul. Il fut surnommé *Haarfager* à cause de sa belle chevelure[1]. L'Islande lui fut soumise; c'est par les soins de Haguin que les îles Schetland, les Orcades, les Hébrides et l'île de Man reçurent les premières notions du christianisme. Le zèle inhabile d'Olof Ier pour propager la religion chrétienne causa des troubles dont les Danois et les Suédois profitèrent pour envahir ses États et se partager la Norwège. Le courage d'Olof II, dit le saint, lui rendit son indépendance en 1016.

[1] Ruhs.—*Geschichte schweden.*

Ce roi eut le bonheur de détruire entièrement le paganisme. Canute le Grand soumit les Norwégiens en 1028; mais ils secouèrent le joug sous Magnus, fils d'Olof II, qui s'empara du Danemarck, en 1041, et les Norwégiens y dominèrent seulement pendant six années.

§ VII. Danemarck.

Rois de Danemarck.

714—Gormond.
764—Sigefrid.
765—Gesticus ou Gothrick.
807—Olaüs III.
810—Gemmingus.
812—Siward et Ringo.
817—Harald V et Klasck.
843—Siward III.
846—Eric Ier.
847—Eric II.
863—Canute Ier.
873—Frotho.
889—Gormond II.
889—Harald VI.
919—Gormond III.
935—Harald VII.
985—Suénon ou Sweyn.
1015—Canute le Grand.
1036—Canute III.
1042—Magnus.
1047—Harald VIII.
1080—S. Canute.
1086—Olaüs IV.
1095—Eric III.

L'histoire du Danemarck, pays des anciens Cimbres, est peu connue jusqu'au neuvième siècle, époque à laquelle les peuples de cette contrée commencèrent leurs excursions dans la Grande-Bretagne. Gormond III, dit le vieux, aurait, selon les meilleurs historiens, réuni sous son sceptre la presqu'île du Jutland et toutes les îles qui composent aujourd'hui le Danemarck [1]. Son fils Harald, surnommé *la dent bleue*, est considéré comme le véritable fondateur de la monarchie danoise et de la dynastie des Skioldungs, ou descendants de Skiold, prétendu fils d'Odin.

Suénon Ier détrôna son père et rétablit le paganisme dont Harold avait commencé la destruction. Suénon s'empara de la Norwège et prépara la conquête de l'Angleterre pour son fils, Canute le Grand. C'est à ce dernier prince que l'on doit les premiers germes de la civilisation dans le Nord; il releva le culte chrétien et bâtit un grand nombre d'églises et de monastères; mais la monarchie puissante qu'il avait fondée se démembra après sa mort—1036. Suénon II, son fils aîné, fut

[1] SAXO GRAMMATICUS. — *Historiæ Sanuæ, lib.* 16.

chassé de la Norwège et Hardi-Canute, son second fils, ne transmit pas à ses descendants le royaume d'Angleterre qui revint aux princes de la race saxonne, en même temps que Magnus Ier, roi de Norwège, s'emparait du Danemarck où il domina jusqu'en 1047[1]. La noblesse et le clergé contrebalancèrent ensuite le pouvoir royal, qui se trouva sans force au milieu d'une foule de petits tyrans, dont les prétentions croissaient à mesure que l'autorité des souverains s'affaiblissait.

§ VIII. Conquête de l'Italie méridionale par les Normands.

Pendant que l'est et le centre de l'Europe subissaient tant de révolutions différentes, l'Italie voyait aussi les Normands envahir son territoire. Leurs expéditions dans cette contrée avaient commencé dès l'année 1016, en même temps qu'Étienne, premier roi de Hongrie, publiait des lois sur la police de l'État et de la religion. Plus tard, pendant que Michel IV, le Paphlagonien, régnait en Orient, quarante chevaliers normands, aussi vaillants que pieux, étaient partis de France pour un pèlerinage au Mont Gargan. Le beau ciel de l'Italie, qui avait aiguillonné l'ambition de tous les peuples barbares, depuis les Gaulois, aux premiers temps de la république, jusqu'aux Lombards, séduisit également les *hommes du Nord;* mais ils montrèrent plus de générosité que les envahisseurs qui les avaient précédés, et ils ne s'armèrent que pour délivrer ces contrées du joug des Grecs et des Sarrasins.

Le pape Benoît VIII, pontife dont l'âme s'ouvrait aux grandes entreprises, homme de foi et de courage, fournit des armes et des soldats aux chevaliers normands. Vainqueurs dans deux batailles, ils éprouvèrent aux plaines de Cannes le même sort que les anciens héros de Rome.

Les princes de Capoue, de Bénévent, et Henri, empereur d'Occident, les employèrent pour combattre les Grecs. Les fils de Tancrède de Hauteville, Robert Guiscard et Roger, jetèrent sur leurs armes un éclat si merveilleux, que le récit

[1] GEBHARDI.—*Allgemeine Geschichte der Kœnigreiche Dœnemarck und Norwegen.*—MALLET.—*Histoire du Danemarck.*

véridique donne à l'histoire la couleur du roman. Ces hommes, persévérants et valeureux, tantôt contre les Grecs, tantôt avec les Grecs contre les Arabes, se rendirent enfin maîtres de la Sicile qui fut, cette fois, perdue à jamais pour l'empire d'Orient.

La honte d'être chassés d'une des plus riches de leurs conquêtes rendit les Sarrasins furieux; ils revinrent en Sicile au nombre de cinquante mille; mais la valeur héroïque des chevaliers normands leur fit remporter une victoire signalée sur l'armée musulmane qui fut presque entièrement détruite. — Le courage des chevaliers fut payé de la plus noire ingratitude de la part des Grecs; aussi ils rentrèrent en Italie; les Grecs furent battus comme les Sarrasins et perdirent presque toutes leurs possessions.

Le contact des peuples civilisés avait adouci les mœurs des Normands, et cette dernière invasion eut moins le caractère d'un ravage barbare que celui d'une conquête ordinaire. En peu de temps la Pouille, Naples, les Abruzzes, la Calabre, la Sicile, furent soumises, et, malgré le droit d'investiture que le pape Grégoire VII refusait aux conquérants, mais qu'il leur accorda ensuite, ils s'en mirent en possession et y fondèrent en 1078 deux États. La famille de Robert Guiscard s'étant éteinte en 1127, la conquête entière passa sous le sceptre de Roger, petit-fils du premier comte de ce nom.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXVI.

EMPIRE D'OCCIDENT ET D'ALLEMAGNE.

—

§ Ier. EMPEREURS D'ALLEMAGNE,

Du 9e au 12e siècle, de 912 à 1101.

800—Charlemagne.
814—Louis Ier, le Débonnaire.
840—Lothaire Ier.
855—Louis II.
875—Charles le Chauve.
877—Interrègne.
881—Charles le Gros.
888—Arnoul.
891—Gui et Lambert, usurpateurs.
899—Louis III, dit l'Aveugle, usurpateur.
899—Louis IV, 12 ans.
912—Conrad Ier.
915—Béranger, roi d'Italie, usurpateur.
918—Henri, l'Oiseleur.
936—Othon le Grand.
973—Othon II.
983—Othon III.
1002—Henri II.
1024—Conrad II.
1039—Henri III.
1056—Henri IV.

Race de Charlemagne.—La race de Charlemagne, qui avait donné six empereurs jusqu'en 888, occupa le trône impérial, pendant vingt-quatre ans, après la déposition de Charles le Gros, et fournit encore deux empereurs. Arnulf ou Arnoul, le premier, se montra courageusement contre les Normands, et en Italie contre Guido ou Guy, et contre Lambert, fils et successeur de Guy. Louis IV, surnommé l'Enfant, n'était âgé que de sept ans lorsqu'il succéda à son père Arnulf. Hatton, archevêque de Mayence, et Othon, duc de Saxe, furent ses tuteurs. Les troubles intérieurs et les invasions des Hongrois désolèrent l'Allemagne sous son règne.

Maison de Franconie, Conrad Ier, 912-919.—La mort de ce dernier rejeton des Carlovingiens d'Allemagne rendit le trône électif. Conrad, duc de Franconie, fut élu à l'unanimité et reconnu de tous les peuples, excepté de la Lorraine, qui se soumit à Charles le Simple, légitime héritier de

Louis IV. L'Allemagne et l'empire ayant été une conquête de Charlemagne, il eût été conforme aux lois reçues, qu'ils restassent héréditaires dans sa famille. Conrad régna peu de temps, il eut à combattre à la fois le duc Henri de Saxe, son plus redoutable ennemi, le duc de Bavière et les Hongrois chez lesquels ce duc avait cherché un asile et qu'il ramena en Allemagne. Conrad fut obligé de leur payer un tribut. Ce prince fit preuve, en mourant, de son dévouement pour son pays.

L'an 919, il appela près de lui les seigneurs de sa cour, et son frère Eberhard, qui semblait devoir lui succéder, puis s'adressant à ce dernier : « Je me sens mourir, lui dit-il, et « je te recommande les intérêts de nos Francs. Nous sommes « une nation assez nombreuse pour mettre sur pied des ar- « mées; nous possédons des villes, des armes et tout ce qui « est nécessaire à la splendeur royale. Ce qui nous manque, « c'est le bonheur, c'est l'adresse! Henri, duc de Saxe, les « possède dans un degré éminent. Les Saxons peuvent seuls « sauver l'État. Prends donc les emblèmes de la royauté, le « manteau, la lance, l'épée et la couronne des anciens rois : « va les porter à Henri, gagne son amitié, et dis-lui que je « l'ai désigné pour me succéder. »

La grandeur d'âme de ce prince, qui sacrifia au bonheur public un légitime orgueil et le plaisir d'assurer le trône à sa famille, fait honneur à son caractère ; et l'histoire a donné des éloges d'autant plus grands à cette action, que la maison de Saxe et la maison de Franconie étaient depuis longtemps ennemies, et que de nouveaux griefs de la part de Henri étaient venus ajouter des haines personnelles à la haine héréditaire.

Maison de Saxe [1]. — Henri Ier. — 919-936. — Henri Ier fut nommé l'*Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élévation le trouvèrent occupé à la chasse des oiseaux. Monté sur le trône, il fit reconnaître son autorité par les ducs, fortifia les principales places de l'Allemagne, accorda au commerce et à l'industrie de nombreux priviléges,

[1] La maison de Saxe occupa le trône pendant cent cinq ans, et fournit cinq empereurs.

et repoussa avec succès les invasions des Esclavons et des Hongrois auxquels il refusa le tribut [1] que Conrad avait consenti à leur payer. Il les défit même en 933, à la bataille de Mersebourg. Henri Ier disciplina les Allemands et leur apprit l'art de la guerre ; leur courage incontestable avait été jusqu'alors sans direction et sans habileté dans les combats. Ce prince fut l'inventeur des tournois, qu'il fit servir de passe-temps et de point de réunion à la noblesse. Les margraviats de Brandebourg—928—et d'Autriche—931—lui doivent leur origine. La mort le surprit lorsqu'il se préparait à faire une expédition en Italie—936.—Il désigna pour successeur son fils Othon Ier, auquel la postérité a décerné le nom de Grand.

Othon Ier dit le Grand.—936-973.—Le choix de Henri fut approuvé malgré l'opposition des grands vassaux. Othon embrassa avec ardeur le projet formé par son père de conquérir l'Italie. Il s'empara du royaume de Lombardie, épousa la veuve de Lothaire II, Adélaïde, que Béranger II, usurpateur du trône de Lothaire, voulait contraindre à donner sa main à Adalbert, son fils. Béranger se soumit à Othon ; mais dans une nouvelle expédition que celui-ci fit en Italie, Béranger fut fait prisonnier et envoyé en Allemagne, où il mourut à Bamberg. Othon se fit conférer à Rome la dignité impériale, qui dès lors devint l'attribut de tous les souverains d'Allemagne—963.

Othon voulut s'emparer de l'Italie méridionale ; il entreprit de conquérir sur les Grecs la Pouille et la Calabre, et, espérant y parvenir sans effusion de sang, il envoya à Nicéphore-Phocas des ambassadeurs chargés de demander la main de la princesse Théophanie pour son fils, le jeune Othon, qu'il avait désigné pour son successeur. Nicéphore refusa et reçut même durement les ambassadeurs. Othon s'en vengea par les ravages qu'il exerça dans l'Italie grecque. Jean Tzimiscès, successeur de Nicéphore, conclut le mariage projeté et ramena la paix. Othon mourut—973—, laissant la

[1] Lorsque les députés des Hongrois vinrent réclamer le tribut promis par Conrad, Henri leur fit présenter un chien galeux auquel on avait coupé la queue et les oreilles, et les chargea de dire à ceux qui les envoyaient, que, s'ils voulaient un autre tribut, ils pouvaient le venir chercher eux-mêmes.

réputation d'un vaillant guerrier et d'un habile administrateur.

Othon II—973-982.— Othon II était âgé de dix-huit ans. Il avait été élu et couronné empereur à Rome, du vivant de son père. Il eut à combattre la révolte à l'intérieur et les Danois que son père avait glorieusement repoussés. Othon attaqua ensuite l'Italie méridionale, poursuivant les plans de son père. « Basile et Constantin, empereurs de Constantinople, après avoir vainement essayé de détourner par des négociations l'orage qui menaçait leurs possessions d'Italie, appelèrent à leur aide les Sarrasins de Sicile et d'Afrique. Mais Othon s'empara, en 982, de la ville de Tarente, puis il s'avança dans la Calabre ultérieure, jusqu'à la bourgade de Basientello, située près du rivage de la mer; il y trouva l'armée combinée des Sarrasins et des Grecs qui l'attendait. La première attaque des Allemands fut vigoureuse et mit les Orientaux en désordre; mais une colonne de Sarrasins, qui formait le corps de réserve, fondit sur les vainqueurs au moment où, dans l'ardeur de la poursuite, ils avaient déjà rompu leurs rangs. Elle en fit un massacre effroyable, Pandolfe Tête-de-Fer et beaucoup de comtes et de prélats guerriers perdirent la vie dans cette déroute [1]. » L'expédition d'Othon II fut donc malheureuse, il fut pris et vendu à un marchand d'esclaves. L'impératrice le racheta et l'empoisonna, dit-on, à Rome, le 7 décembre 983, après un règne de dix ans et demi.

Othon III.—983 te 1002.—Othon III était encore enfant quand son père mourut; cependant les États d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire couronner à Aix-la-Chapelle. La désunion qui régna entre Théophanie, mère de l'empereur, et Adélaïde, son aïeule, causa des troubles continuels dans l'empire pendant la minorité d'Othon III. Ce prince gouverna dix-huit ans et fit plusieurs expéditions en Italie. Crescentius, jeune citoyen romain, remplissant son pays de troubles, eut la tête tranchée par les ordres d'Othon. Cet empereur

[1] SISMONDI.—*Histoire des républiques italiennes.*

mourut le 23 janvier 1002, près de Véronne. On croit qu'il fut empoisonné par la veuve de Crescentius.

Henri II.—1002-1024.—Othon III ne laissa pas d'enfant mâle ; les États élurent empereur Henri II, duc de Bavière, fils de Henri le Querelleur, frère d'Othon Ier, et arrière-petit-fils de Henri l'Oiseleur. Il fut sacré par le pape Benoît VIII, douze ans après son élection.

Henri II, dit le *Boiteux*, est le premier empereur qui se soit servi du grand sceau de majesté, lequel représente l'empereur assis sur un trône. Il est aussi le premier qui ait pris le titre de roi des Romains. Cet empereur célèbre, surtout par sa piété [1], mourut en Saxe, le 13 juillet 1024. Sa mort fut suivie d'un interrègne de quelques semaines, pendant lequel l'impératrice Cunégonde fut chargée d'une espèce de régence.

Maison de Franconie [2], Conrad dit le Salique—1024-1032. — Conrad II, duc de Franconie, descendant en droite ligne du frère de Conrad Ier, obtint tous les suffrages, et le pape Jean XIX le couronna empereur le 23 mars 1027, en présence de Canute, roi d'Angleterre, et de Rodolphe, roi de Bourgogne, dont les États furent réunis à l'empire en 1033. Son règne dura quinze ans.

Henri III, dit le Noir.—1039-1056.—Henri III, fils de Conrad, lui succéda en 1039. Conrad II l'avait fait élire roi de Germanie, treize ans auparavant, en 1026. Un des événements les plus remarquables de son règne fut une guerre contre les peuples de la Bohême : il mit tout leur pays à feu et à sang, et obligea—1041—Bretislas, duc de Bohême, à venir pieds et tête nus, lui demander pardon. Sa mort, arrivée le 5 octobre 1056, livra le trône à Henri IV le *Simoniaque*.

Henri IV.—1056-1106.—Pendant le règne de ce prince, des événements désastreux occupèrent toute l'Europe. Son histoire intéresse vivement l'Église par la querelle des investitures, et par la première croisade qui eut lieu sous son règne.

[1] Le pape Eugène III le canonisa en 1152, et l'impératrice Cunégonde, son épouse, fut canonisée par le pape Innocent III, en 1201.

[2] La maison de Franconie occupa le trône impérial pendant cent un ans, et fournit quatre empereurs.

§ II. Querelle des investitures.—Grégoire VII et Henri IV.

Rapports entre les papes et les empereurs.—Des querelles longues et désastreuses s'élevèrent entre le saint-siége et l'empire ; toute l'Europe retentit du bruit de cette grande lutte. La bonne intelligence avait régné quelque temps entre les deux autorités ; mais comme il arrive presque toujours à la suite de rapports fréquents et intimes, des causes ou des prétextes de mécontentement intervinrent. Les empereurs vendaient criminellement les bénéfices et les charges ecclésiastiques, ils prétendaient conférer les domaines affectés aux abbayes et aux évêchés, par le moyen de la crosse et de l'anneau qui sont les emblèmes de la juridiction spirituelle ; à cette simonie et à ces empiétements, les papes opposèrent une résistance légitime, longtemps douce et patiente, mais énergique et répressive. C'est ce débat qui est connu dans l'histoire sous le nom de querelle des investitures, l'an 1073

Grégoire VII. — Hildebrand, né de parents pauvres et dans une classe inférieure, mais d'une science et d'un génie remarquables, entra dans les ordres, jouit de la confiance des papes sous lesquels il vécut, et fut enfin appelé au saint-siége après la mort d'Alexandre II. En vain voulut-il s'en défendre, et pria-t-il Henri IV de s'opposer à son élection ; elle fut confirmée, et dès lors l'Église eut un défenseur ardent, et Henri IV un censeur inexorable pour ses vices, et un antagoniste redoutable contre ses empiétements. Hildebrand prit le nom de Grégoire VII.

Henri IV, en horreur au clergé pour sa conduite impie et scandaleuse, avait encore ajouté à ses crimes la simonie, c'est-à-dire le trafic des charges et des biens de l'Église au plus offrant. Lorsqu'il approuva l'élection de Grégoire VII, celui-ci l'avertit que le temps de l'impunité était passé pour de tels abus ; Henri n'attacha aucune importance à cette menace ; et à l'exemple du roi de France, Philippe Ier, il continua son commerce impie.

Concile de Latran — Résultats.—Grégoire fait assembler à Saint-Jean-de-Latran—1074—un concile où la simonie fut condamnée, où l'on abolit le droit d'investiture des empereurs par l'anneau et la crosse, et celui de conférer les bé-

néfices ecclésiastiques qui retournaient au clergé : tout cela sous peine d'encourir les foudres de l'excommunication. Quand l'empereur connut cette décision, sa colère fut si grande qu'il oublia toute espèce de retenue, et fit déposer Grégoire VII par les prélats et les grands de l'empire, à Worms—1076.

La sentence d'excommunication contre Henri IV suivit de près l'édit de Worms.

Pénitence de l'empereur. — Henri était détesté de la plupart de ses vassaux, qui depuis longtemps ne cherchaient qu'une occasion favorable pour lever l'étendard de la révolte. Il leur parut que le temps était venu où leur entreprise pourrait réussir et en même temps être justifiée. Ils prennent donc la résolution de déposer l'empereur s'il refuse de se purger des crimes dont on l'accuse, et de se faire relever de la sentence d'excommunication. Ils invitent à cet effet le pape à venir à Augsbourg pour y être le juge ou le médiateur entre l'empereur et les États.

Henri, qui se voyait dans un péril pressant, résolut enfin de satisfaire les révoltés, et alla, en décembre 1076, trouver le pape à Canossa. Grégoire VII lui fit faire une pénitence de trois jours, dans la cour du château, sous ses fenêtres, exposé en plein hiver aux injures de l'air, et sans prendre aucune nourriture. Le pape l'admet enfin en sa présence et l'absout le 28 janvier, à condition :

1° Qu'il se soumettra au jugement des princes et des évêques d'Allemagne ;

2° Que s'il conserve l'empire, il sera obéissant en tout au saint-siége ;

3° Enfin que, en attendant, il n'exercera aucun acte de souveraineté.

Indignation qu'excite la soumission de Henri IV. — L'empereur eut l'imprudence de souscrire à toutes ces conditions. Boleslas II, prince de Pologne, secoue le joug des Allemands dont la Pologne avait été jusqu'alors tributaire, et prend le titre de roi.

Les Italiens, ennemis du pape, trouvant que Henri avait avili la dignité impériale par sa déférence pour le pontife se préparent à élire à sa place son jeune fils Conrad, et à

venger l'honneur de l'empire par la déposition du pape Grégoire VII. D'un autre côté, plusieurs princes d'Allemagne, excités par le pape, que les lenteurs apportées à l'exécution du traité de Canossa avaient irrité, déposent Henri dans une diète tenue à Forscheim et élisent le duc Rodolphe de Souabe, qui promet de conserver les priviléges des princes d'Allemagne, et de ne pas permettre que la couronne impériale devienne héréditaire dans aucune famille. Grégoire VII confirma cette élection après que Rodolphe eut renoncé au droit de nommer aux bénéfices.

Dès que l'empereur Henri IV eut été informé de l'élection de Rodolphe, il rétracta tout ce qu'il avait promis au pape, et se réconcilia ainsi avec les Italiens. Plusieurs princes de l'Allemagne et les peuples immédiatement soumis à l'empereur lui restèrent fidèles. Le célèbre Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, le duc de Bohême, à qui il avait donné les margraviats de Lusace et de Moravie, se rangèrent de son côté : il assembla une armée et marcha contre Rodolphe. La bataille décisive se donna près de Géra en Thuringe, où l'armée de Rodolphe fut défaite. Rodolphe, frappé dans le bas-ventre, et ayant perdu la main droite, mourut de ses blessures en 1080, après avoir témoigné beaucoup de regret de sa rébellion ; il fut enterré à Mersebourg.

L'empereur récompensa Frédéric de Hohenstauffen, qui avait commandé son armée, en lui conférant le duché de Souabe, vacant par la mort de Rodolphe, et en lui donnant sa fille Agnès en mariage.

Herman de Luxembourg remplaça Rodolphe—1081,—et la lutte continua sans espoir d'arrangement entre ces deux fiers antagonistes.

Henri en Italie.—Mort de Grégoire VII.—Henri passa en Italie, pour aller faire la guerre à la comtesse Mathilde[1], veuve de Godefroy, duc de Basse-Lorraine, qui, riche et puissante, avait embrassé avec ardeur les intérêts du pape, et avait

[1] Mathilde, alliée à la famille de Godefroy de Bouillon, était fille du marquis de Toscane, Boniface III. Veuve de Godefroy de Lorraine, elle épousa en secondes noces Welf V, duc de Bavière, petit-fils du marquis d'Est.

armé ses nombreux vassaux pour soutenir sa cause [1]. Elle fut vaincue, et l'empereur profita de ce retour de succès pour faire déposer Grégoire VII, et élire à sa place Guibert, connu comme antipape, sous le nom de Clément III; de là il passa à Rome, assiégea Grégoire dans le château Saint-Ange où il s'était réfugié, et se fit sacrer solennellement par le nouveau pontife—1084.

Celui que les historiens ont appelé l'*Achille* et l'*Ulysse* de son siècle, Robert Guiscard, devenu par la hardiesse de ses conquêtes, possesseur de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, arrive au secours de Grégoire, fait lever le siége aux armées de l'empereur, délivre le pape et l'emmène à Salerne, d'où le pontife convoque un concile qui excommunie de nouveau Henri IV et son protégé Clément III. Après cette assemblée, présidée à Quedlimbourg par Otton d'Ostie, Grégoire VII mourut—1085. Les dernières paroles qu'il prononça sont à la fois sa profession de foi, et l'histoire abrégée d'une vie si laborieuse et si bien remplie : « J'ai aimé la jus-« tice et haï l'iniquité : voilà pourquoi je meurs en exil. »

Fin de Henri IV.— Le successeur de l'inflexible Grégoire VII, Didier, connu sous le nom de Victor III, qui avait été désigné par le pontife mourant pour lui succéder, effrayé des troubles de l'Église, et ne se sentant pas la fermeté nécessaire pour résister à tous ses ennemis, ne se décida à accepter la tiare qu'en 1087; pendant son pontificat il n'y eut pas de vives discussions, et l'empereur profita de ce calme pour aller pacifier ses États. La démission de Herman de Luxembourg rallia quelques rebelles au parti de l'empereur, parti connu sous le nom de *Gibelin,* du lieu où ce prince avait pris naissance —1088 [2].

Le pacifique Victor III étant mort, Otton d'Ostie lui succéda sous le nom d'Urbain II, et ne fut pas moins redoutable à l'empereur et aux simoniaques, que Grégoire VII. La première action de son pontificat fut d'excommunier Philippe Ier, roi de France, coupable des mêmes crimes religieux que

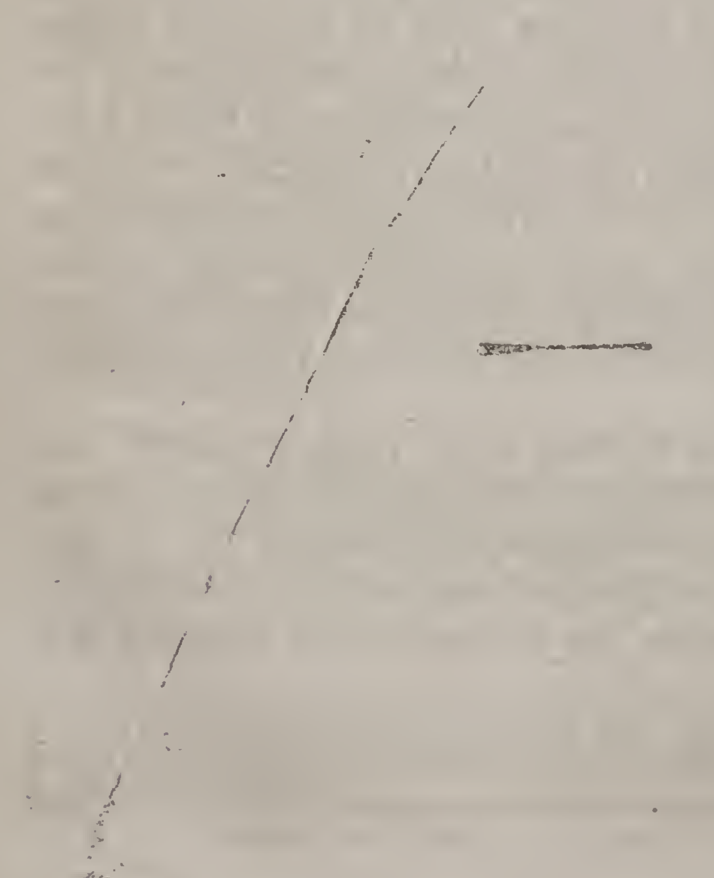
[1] Voyez le chap. XXXII, dans la 4e époque de cette histoire.

[2] Au lieu de faire naître les dénominations de *Gibelins* et de *Guelfes* sous ce règne, plusieurs historiens en reportent l'origine au règne de Conrad III.—Voyez le chap. XXXII, dans la 4e époque.

Henri IV, qui n'échappa pas à cette quatrième foudre ecclésiastique, et le sang coula de nouveau.

Pendant ce temps, la comtesse Mathilde avait épousé Welf de Bavière, qui s'unit à Urbain II pour porter à la révolte le jeune Conrad, fils de l'empereur, auquel on promit la couronne de son père, et qu'on investit tout d'abord de celle d'Italie—1094. Les troupes et l'argent nécessaires lui furent fournis ; mais Welf ne pouvant se plier à l'humeur impérieuse de sa femme, abandonna le parti qu'elle dirigeait, fit accepter sa soumission à Henri, et Conrad, forcé de rentrer dans le devoir, mit bas les armes. Il mourut en 1101, son frère Henri lui succéda dans la révolte contre son père.

Le malheureux empereur, abandonné de tous, trahi par sa femme et ses enfants, déposé à la diète de Mayence, dépouillé par son propre fils des ornements impériaux, tomba dans un tel état de misère, qu'il fut réduit à mendier une place de lecteur dans une église qu'il avait fondée. On la lui refusa, et il mourut de faim sur les marches de l'église.— La suite est au chapitre xxxii, dans la quatrième époque.



SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXVII.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(*Suite du chap.* XVIII.)

PAPES DE 816 A 1088.

Du 9e siècle, jusqu'à la fin du 11e.

816—Étienne IV.
817—Pascal Ier.
824—Valentin.
827—Grégoire IV.
844—Sergius II.
847—Léon IV.
855—Benoît III.
858—Nicolas Ier.
867—Adrien II.
872—Jean VIII.
882—Marin ou Martin II.
884—Adrien III.
885—Étienne V.
891—Formose.
896—Boniface VI.
896—Étienne VI.
897—Romain.
898—Théodore II.
899—Jean IX.
900—Benoît IV.
903—Léon V.
903—Christophe, *antipape, suivant l'abbé Lenglet-Dufresnoy.*
904—Sergius III.
914—Anastase III.
913 ou 914—Landon.
914—Jean X.
928—Léon VII.
929—Étienne VI.
931—Jean XI.
936—Léon VII.
939—Etienne VIII.
942—Martin III.
946—Agapit ou Agapet II.
956—Jean XII.
963—Léon VIII.
964—Benoît V.
965—Jean XIII.
972—Benoît VI, Donus II.
974 ou 975—Benoît VII.
983—Jean XIV, Jean XV, *on ne le compte que pour le nombre.*
985—Jean XVI.
996—Grégoire V et Jean XVII, *antipape.*
999—Silvestre II.
1003—Jean XVII.
1003—Jean XVIII.
1008—Sergius IV.
1012—Benoît VIII.
1024—Jean XIX.
1033—Benoît IX.
1044—Grégoire VI.
1046—Clément II.
1048—Damase II.
1048—Saint-Léon IX.
1055—Victor II.
1057—Etienne IX.
1058—Benoît X, *antipape.*
1058—Nicolas Ier.
1064—Alexandre II.
1073—Grégoire VII.
1086—Victor III.
1088—Urbain II.

§ I. Conversions.—Schisme des Grecs.—Conciles.—Hérésies.—Ordre des Chartreux.

Conversions.—Peu à peu le nord de l'Europe s'éclaire des lumières de l'Évangile. L'idolâtrie n'a plus d'asile que dans

la Lithuanie, dans la Prusse et dans quelques autres parties les plus septentrionales du globe, chez les peuples où le culte et les lois sont également informes.

Les Saxons, convertis, trouvent dans la religion catholique des consolations après leur défaite. Les Danois et les Suédois ont bientôt le même bonheur. Saint Anscaire, religieux du monastère de Corbie, passe en Danemarck—829,— où, afin de perpétuer le fruit de ses prédications, il achète de jeunes esclaves pour les instruire dans les dogmes sacrés et dans la divine morale du christianisme, leur accordant à la fois le bienfait de la liberté et de la science religieuse. Ce saint apôtre pénètre en Suède. Le nombre des chrétiens augmente; un siége archiépiscopal est alors fondé à Hambourg, et saint Anscaire en est ordonné archevêque; mais il ne recherchait pas les honneurs, et se retirait souvent dans un petit ermitage qu'il avait construit exprès pour y être en repos. Les paroles suivantes prouvent son humilité : comme on parlait devant lui de guérisons miraculeuses qu'on lui attribuait : — *Si j'avais*, dit-il, *du crédit auprès de Dieu, je ne demanderais qu'un seul miracle. Ce serait de me rendre, par sa grâce, homme de bien.*

Les Slaves et les Bulgares durent leur conversion à des missionnaires envoyés de Constantinople par l'impératrice Théodora—842 et 855—. L'empereur Basile II—987—contribua puissamment à civiliser les Russes, en leur faisant connaître notre divine religion, au sein de laquelle les Normands de France étaient entrés en 912, et que les Hongrois embrassèrent avec tant de zèle qu'Étienne Ier, un de leurs rois, qui régnait en 997, a mérité le titre de saint.

Schisme de l'Église grecque.—Les progrès du christianisme consolèrent un peu la religion du schisme déplorable de Photius. Ce que le funeste génie de cet homme avait presque consommé, l'adresse et l'ambition du patriarche de Constantinople, Michel Cérularius, vint le cimenter à jamais. La haine et l'orgueil des Grecs ont posé des bornes que la raison, les besoins mêmes des peuples n'ont pu arracher.

Concile.—Le huitième concile général, le quatrième tenu à Constantinople, fut réuni en 869. Les nombreux évêques et les légats du pape se prononcèrent pour saint Ignace

contre Photius, dont on condamna les erreurs et dont on brûla les écrits. Ce concile fut terminé en douze sessions.

Hérésies.—L'Église de France vit naître une dispute théologique. Le moine Gothescalc, exalté par des lectures mal comprises des œuvres de saint Augustin, élève des questions impénétrables sur la grâce et la prédestination. Deux savants ecclésiastiques, Florus, diacre de Lyon, et Hincmar, archevêque de Reims, prennent part à cette querelle. Deux synodes condamnèrent successivement—848—le moine hérésiarque qui expia ses erreurs par des pénitences humiliantes et une prison dans un monastère jusqu'à la fin de ses jours.

Jean Scott, au 9e siècle, avait combattu la présence réelle dans le sacrement de l'autel; Béranger, fameux archidiacre d'Angers, renouvela cette erreur au 11e siècle. On admirait son éloquence; il en profita pour propager son hérésie. Ses discours et ses écrits lui avaient déjà procuré une foule de sectateurs. L'Église s'alarma. On écrivit contre lui; il répliqua. Il fut condamné dans un synode tenu à Paris.—Le pape Nicolas II convoqua un concile à Rome, Béranger y abjura ses erreurs qui furent anathématisées. Le livre de Scott fut également condamné. Mais l'archidiacre d'Angers revint plusieurs fois à son hérésie, la rétracta plusieurs fois également, et l'on est encore dans le doute sur l'opinion qu'il avait en mourant.

Ordre des Chartreux.—Un nouvel ordre de solitaires fut fondé en France par saint Bruno, né à Cologne, de parents distingués dans le monde. Saint Bruno était recteur des grandes études et chancelier dans l'église de Reims, lorsqu'il conçut le dessein de se retirer dans la solitude pour s'y consacrer à la pénitence. Il obtint de Hugues, évêque de Grenoble, un lieu désert appelé *Chartreuse*, et il s'y établit avec plusieurs amis qui étaient animés des mêmes sentiments—1086.

Un auteur contemporain nous parle ainsi des Chartreux à cette époque : « Chacun a sa cellule séparée des autres, et reçoit un pain et des légumes d'une seule espèce pour sa nourriture, pendant une semaine; mais ils passent ensemble le saint jour du dimanche. Ils portent un habit fort simple qui recouvre un cilice. Tout est pauvre chez eux, même leur église où, excepté le calice, on ne voit ni or, ni argent. Ils

gardent un silence si exact qu'ils ne demandent que par signe les choses dont ils ont absolument besoin. Ils ne vivent que du travail de leurs mains, dont le plus ordinaire est de copier des livres. »

§ II. Quelques traits des souverains pontifes dont il n'est point parlé dans le cours de cette histoire.

Grégoire IV.—17 ans, de 827 à 844.—Les Sarrasins, qui s'étaient emparés de la Sicile, menaçaient la Romanie; Grégoire rebâtit la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre pour fermer l'entrée de ce fleuve aux pirates musulmans.

Léon IV.—8 ans, de 847 à 855.—Sous le pontificat de Léon, les Sarrasins furent repoussés par le courage et les heureuses dispositions du pape. Les prisonniers qu'on fit sur les infidèles furent employés à Rome à des travaux de fortifications et d'embellissements. Léon IV bâtit à quelques milles de Rome une ville qui de son nom fut appelée *Léopolis.*

Adrien II. — 5 ans, de 767 à 872.—Le huitième concile œcuménique eut lieu sous Adrien qui renouvela l'usage de faire porter la croix devant le vicaire de Jésus-Christ.

Formose. —5 ans, de 891 à 896.—Formose est le premier qui ait été transféré d'un siége épiscopal sur le siége de Rome. On en fit un crime à sa mémoire. Son cadavre fut déterré et condamné à être jeté dans le Tibre, après que le bourreau lui aurait coupé la tête et trois doigts de la main droite. Des pêcheurs retrouvèrent son cadavre, qui fut reporté dans la basilique de Saint-Pierre; et Théodore II, en 898, le fit enterrer solennellement dans le sépulcre des papes.

Jean XII.—8 ans, de 956 a 964.—Jean XII est le premier qui ait changé de nom en arrivant au pontificat. Il se nommait *Octavien.*

Jean XVIII. — 6 ans, de 1003 à 1009.—Ce saint pontife abdiqua pour embrasser la vie monastique, dans l'abbaye de Saint-Paul, à Rome; il fut remplacé par Sergius IV, le troisième pape qui ait changé son nom. Le deuxième avait été

Gerbert qui prit le nom de *Sylvestre* II.—Sergius s'appelait auparavant *Osporic.*

Léon IX.—5 ans, de 1049 à 1054.—Léon IX, appelé auparavant *Bremon*, était fils du comte d'Egesheim, cousin de l'empereur Henri III et évêque de Toul. Élevé au pontificat malgré lui, il partit pour Rome en habit de pèlerin, et ne prit celui de souverain pontife que lorsque les acclamations du peuple l'eurent déterminé à recevoir la tiare. Les vertus de Léon ont fait la gloire du Saint-Siége à cette époque de désordres. Il détruisit un grand nombre d'abus, s'attacha le célèbre Hildebrand, depuis Grégoire VII, dont il découvrit le génie, et se montra d'une juste sévérité envers les simoniaques. Les Normands, qui avaient envahi l'Italie, le firent prisonnier. Léon fut obligé de confirmer leurs conquêtes. Il eut la douleur de voir se consommer le schisme de l'Eglise grecque. C'est le premier pape qui se soit servi de l'ère vulgaire dans la date de ses bulles; mais cet usage ne fut constamment établi que depuis Eugène IV[1].

Nous avons parlé du célèbre Grégoire VII, au sujet de la querelle des investitures, de Victor III et d'Urbain II, qui siégea de 1088 à 1099. C'est à cette époque que l'attention générale des papes et des souverains se tourna entièrement vers l'Orient, où les appelaient les chrétiens souffrants et opprimés, et le tombeau profané du Sauveur du monde. Urbain II joignait à l'éloquence qui persuade, la fermeté qui commande : il prêchait avec conviction, avec enthousiasme. A sa voix, la première croisade fut résolue au concile de Clermont en Auvergne, à la fin de novembre 1095.

— Voyez le chap. XXIX et le chap. XXXVII, dans la quatrième époque.

[1] *Vie de Léon IX,* par Wibert, publiée par le P. Sirmond.

SUITE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXVIII.

INVENTIONS.—ARTS.—LITTÉRATURE.

(*Suite du chapitre* XIX.)

Du 9e siècle à la fin du 11e, de 800 à 1096.

La fin du huitième siècle fut à la fois le dernier terme de la première décadence des lettres en France, et la première époque des efforts que l'on fit pour les relever de leur ruine. Charlemagne a la gloire d'avoir cherché à rétablir les sciences en Europe. Il fonda, en 800, une université à Pavie, une autre à Bologne à l'instar de celle établie à Paris en 787; il donna aux vents de *sud-est*, *nord-ouest*, les noms qu'ils portent encore, et, à l'exemple des Francs et des Germains, il fit composer un recueil de chansons guerrières, célébrant les belles actions des premiers rois francs, et les hauts faits de leurs guerriers. Ses soldats les chantaient au camp et en allant aux combats, qui n'étaient pour eux que des victoires. L'action de ce grand prince sur son siècle a déjà été indiquée dans cette histoire; mais nous ne pouvons nous empêcher de parler de lui dans le chapitre qui offre par année une idée du mouvement de l'esprit humain.

800.—Composition d'un traité d'algèbre, par *Mohammed-ben-Musa*, Arabe. Ce savant y donne la solution des problèmes du second degré, qui n'avaient pas encore été résolus.

801.—*Alcuin*, sous la protection de Charlemagne, relève les lettres en France. Il impose aux évêques l'obligation de former d'habiles ecclésiastiques, aux moines de régler leurs études, de copier et de revoir les écrits des anciens, et presse ainsi le rétablissement des études en Occident. Deux ans après, Charlemagne établit dans la ville d'Osnabruck une chaire de langue grecque.

— Les lettres et les sciences jetèrent le plus grand éclat sous les khalifes de cette époque. Les Arabes sont encoura-

gés, par le khalife Amin-Almanzor, à la culture des sciences, des arts et de la philosophie. Ce grand homme, profond dans la philosophie et dans l'astronomie, attire, en 809, à sa cour tous ceux qui avaient la réputation d'être versés dans la littérature grecque, Chrétiens, Arabes, Juifs et autres, sans distinction de religion; la science établissant à ses yeux une fraternité, une politique, une religion à part.

810.—La chimie excite l'émulation des peuples arabes. Ils prétendent tenir leurs principes des Égyptiens et des Chinois: les Maures d'Afrique y font le plus de progrès. Les Arabes commencent en Asie à cultiver la médecine, ainsi qu'en Espagne et en Afrique, selon les principes de Galien; ils se livrent également avec succès à l'astronomie et à la philosophie, et des députés sont envoyés à Constantinople de la part d'Al-Mamoun, pour y acheter des livres.

—Ce fut en 813 que les évêques reçurent de Charlemagne l'injonction de traduire leurs instructions dans la langue tudesque, qui était en usage chez les anciens Francs et chez les autres nations de la Germanie, ou dans la langue romaine rustique, qui était le langage des anciens Gaulois Romains, afin que le peuple pût mieux comprendre; cela prouve que la langue latine ne se parlait plus, ou que le latin corrompu avait fait place à la langue franque; elle fut d'abord appelée *romane*; c'était un mélange de franc ou tudesque et de mauvais latin.

— La même année, quelques traités d'Aristote sont traduits et commentés par le khalife *Al-Mamoun*. Après avoir défait Michel le Bègue, il exige de ce prince une certaine quantité de livres rares et curieux; la traduction en est confiée à des juifs et à des chrétiens d'Égypte et de Syrie.

L'année suivante, 814—pour déterminer la grandeur du globe, Al-Mamoun fit mesurer un degré de la terre, sous le méridien de Bagdad, dans les plaines de la Mésopotamie, et donna les observations astronomiques qui portent son nom.

— Les connaissances que les Maures, établis en Espagne, avaient de la chimie se répandaient dans ce pays—824. L'invention des essences tirées des végétaux, soit en employant le feu, soit par tout autre moyen, et celle de l'eau-de-vie, nous viennent des Arabes, ainsi que l'esprit-de-vin et toutes les boissons fortes; tristes présents pour les peuples! Les li-

vres d'Hippocrate leur ont servi de maîtres pour l'étude de la médecine; mais ils se sont livrés à une foule de pratiques superstitieuses. C'est d'eux que nous vient l'usage de la casse, de la rhubarbe et du tamarin.

— Les savants et les artistes furent attirés à Cordoue par *Abdérame* II, khalife d'Occident en Espagne—822.—Une nouvelle mosquée vint embellir cette cité, où il fit aussi construire un superbe aqueduc; par le moyen de canaux de plomb, les eaux se répandaient en abondance par toute la ville. Il appela de l'Orient le fameux musicien *Ali-Zeriab* que ses bienfaits fixèrent en Espagne.

— *Alkindi* fit, en 826, l'application des mathématiques à la philosophie, et de la philosophie à la médecine; et l'on vit alors fleurir *Benhonain*, astronome arabe, qui poussa ses observations fort loin. Un autre astronome, *Al-Fragan*, publia des éléments de géométrie, presque en même temps que Jean *Mesué* établissait une école de philosophie à Bagdad; dix-sept ans après, la poésie sera cultivée avec gloire par le khalife Vatek.

—Les arts étaient peu cultivés chez les chrétiens d'Occident; c'est à l'an 835 qu'on rapporte la construction de l'église cathédrale de Reims, par *Romuald* ou *Rumald*, architecte de Louis le Débonnaire. Le goût gothique ou plutôt arabe y domine; cet architecte était ecclésiastique, comme presque tous les savants de son époque.

—855, *Oueï-Yu* trace, par l'ordre de Sinen-Tsong, empereur de la Chine, une carte de tous les pays soumis à la domination de ce prince, et y indique les coutumes et les productions de chacun. On donne à cet ouvrage le nom de Tréhu-fen-Yu, c'est-à-dire, *Ouvrage sur la différence des lieux*.

— En 858, l'arabe *Honam* commente Euclide, il donne l'explication de l'*Almageste* de Ptolémée, la publication des livres d'Éginète et la traduction en syriaque de la *Somme philosophique aristotélique* de Nicolas; de plus il fait connaître par extraits Hippocrate et Galien.

— Les empereurs iconoclastes avaient nui aux beaux-arts: l'impératrice Théodora, mère de Michel III, les fit refleurir, et, en 869, Constantinople vit le renouvellement des études par les soins du patriarche *Photius*, qui approfondit toutes

les sciences, quoiqu'il n'eût jamais eu de maître. Nous lui devons beaucoup de fragments des anciens écrivains.

— Les sciences et les arts fleurissent également en Angleterre par les soins d'Alfred le Grand, son roi; l'usage des clepsydres ou horloges hydrauliques étant inconnu à ce prince, des chandelles allumées lui servent à mesurer le temps; et, afin qu'elles ne soient pas agitées par le vent, il fait débiter de la corne en feuilles minces et transparentes; c'est l'origine des lanternes en Occident.

— *Grimbald et Jean*, tous deux moines célèbres par leur science, quittent la France, sur l'invitation d'Alfred, roi d'Angleterre, afin de relever dans ses Etats l'étude des lettres, totalement tombée depuis les incursions des Danois; diverses écoles s'établissent par les soins de ce prince, qui veut contribuer de ses deniers, et par ses propres travaux, à l'instruction de ses sujets. Il donne une traduction des histoires d'Orose et de Bède, et fait élever plusieurs édifices remarquables, des églises et des monastères, etc., fonde en 835 l'Université d'Oxford, fait venir des livres de Rome, et cultive la géométrie, la poésie et l'histoire.

— 898. Les caractères esclavons (en partie grecs) sont inventés par *Méthodius* de Thessalonique. Ce missionnaire fait en esclavon, pour les Bulgares, une traduction de la Bible qui est ensuite adoptée par les Russes.

— Deux ans après, *Rembart*, de Hambourg, en écrivant la vie d'Anscharius ou de saint Anscaire, donne des notions géographiques sur le Nord.

— L'astronomie était surtout en honneur dans l'Orient; les tables astronomiques d'*Abdourraman-soufi*, dans les Indes, sont publiées en 903, et la précession des équinoxes est trouvée en 912, par *Mohammet-ben-Geller*, savant astronome arabe, qui perfectionne aussi la théorie du soleil.

— Tandis que l'Orient honore les sciences et la philosophie, l'accusation de magie pèse sur les savants de l'Occident chrétien; le peuple est abruti par la tyrannie féodale, et les cloîtres servent de refuge à la science.

En 960, plusieurs découvertes curieuses sont faites par *Geber* ou *Giaber*, médecin, chimiste et astronome arabe ou maure d'Espagne, sur l'épuration, la fusion et la malléabi-

lité des métaux; sur la propriété des sels et de l'eau-forte. L'invention de l'alambic et du bain-marie vient de lui; on prétend que c'est lui qui, le premier, a travaillé à la recherche d'un *remède universel*, et *de la pierre philosophale*.

— En 990, *Arsachel*, Arabe, s'attache à déterminer les éléments de la théorie du soleil, et met au jour une méthode plus sûre que celle dont Hipparque et Ptolémée faisaient usage; il observe l'obliquité de l'écliptique, qu'il détermine à 23 degrés 34 minutes.

— L'invention d'un planisphère, où le mouvement des planètes est rapporté aux étoiles fixes, est due à *Aboul-Hussein-Essophi*, Arabe; et *Rhasès* ou *Razi*, surnom de Mohammed-ben-Zacharia, fameux chimiste, astronome et médecin arabe, surnommé *le faiseur d'expériences*, s'adonne à la chimie; il est le premier qui ait parlé de la petite vérole.

— *Avicenne* ou *Abu-Ali-Ben-Sina* soutient, pour principe fondamental de la chimie, qu'il se trouve dans tous les corps simples et non composés quelque chose de sulfureux et d'inflammable, un principe phlogistique, lequel donne à ces corps la vie qui leur est propre et qui les laisse éteints en les quittant; ainsi les corps réduits en chaux ou en verre perdent, après leur réduction, leurs principales propriétés.

— C'est au commencement du onzième siècle que l'on écrit en français, et que cette langue prend une forme.

—Les arts font leurs premiers efforts pour revivre en Italie. En 1016, *Buschetto* ou *Bouchets*, architecte et mathématicien, jette les premiers fondements du *Dôme*, c'est-à-dire de la cathédrale de Pise. Les Pisans rapportent de l'ancienne Grèce des statues et d'autres monuments qui contribuent à leur former le goût, et amènent en Italie plusieurs architectes, sculpteurs et peintres grecs. En France, le seul architecte célèbre est le religieux *Azon*, qui bâtit la cathédrale de Séez en Normandie, en 1050.

— La suite est au chap. *Arts*, *inventions* etc., à la fin de la 4e époque. chap. XXXVIII.

Tableau des principaux grands hommes qui se sont illustrés dans les sciences, la littérature et les arts, de 800 à 1096.

NOMS.	GENRES.
9e SIÈCLE.	
Mohammed-ben-Musa.	Mathématiques.
Alcuin.	Philosophie, théologie, littérature.
Almin-Almansor.	Philosophie, astronomie.
Al-Mamoun.	Traduction, commentaire des traités d'Aristote.
Eginhard.	Histoire, biographie.
Ali-Zériab	Musique.
Alkindi.	Mathématiques, philosophie, médecine.
Benhouain	Astronomie.
Jean Mesué.	Philosophie.
Rulmalde.	Architecture.
Vatek	Poésie.
Oueï-Yu..	Géographie, histoire, histoire naturelle.
Honam.	Traducteur et commentateur.
Nicéphore, patriarche grec	Histoire, théologie.
Photius.	Philosophie, théologie, littérature.
Alfred le Grand.	Traduction, poésie, géométrie.
Grimbald.	Philosophie, théologie.
Jean.	Philosophie, théologie.
Méthodius	Traduction, philologie.
Jean Maléla d'Antioche.	Chronique.
10e SIÈCLE.	
Luitprand, évêque de Crémone . . .	Histoire.
Wittechind, abbé de Corbie	Histoire, chronique, poésie.
Réginon, abbé de Prum	Chronique.
Athon, évêque de Verceil	Droit ecclésiastique.
Rambard.	Histoire, géographie.
Abdourraman.	Astronomie.
Mohammed-ben-Geller.	Astronomie.
Ibn-Innis.	Astronomie.
Geber	Médecine, chimie, astronomie.
Léonce de Byzance	Chronographie.
Flodoar, prêtre de Reims.	Histoire, chronique.
Eutychius, patriarche d'Alexandrie . .	Histoire ecclésiastique.
Suidas, littérateur grec	Biographie.
Aimoin, moine de Fleury.	Histoire.
Arsachel.	Astronomie.
Aboul-Hussein-Essophi	Astronomie.
Rhasès.	Chimie, astronomie, médecine.
Gerbert (Sylvestre II)	Mathématiques, astronomie, théologie.
11e SIÈCLE.	
Léon le Grammairien	Chronique.
Buschetto.	Architecture, mathématiques.
Avicenne.	Chimie.
Taher	Poésie.
Gui d'Arezzo.	Musique.
Omar-Cheyam.	Astronomie.
Azon.	Architecture.
Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. .	Théologie.
Adémar ou Aymar, moine d'Angoulême	Chronique.
Michel Psellus, de Constantinople . .	Philosophie, médecine, etc.
Saint Yves, évêque de Chartres. . . .	Chronique.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

De 1096 en 1273. — Depuis la première croisade jusqu'à l'élection de Rodolphe de Hapsbourg à l'empire d'Allemagne.

CHAPITRE XXIX.

LES CROISADES.

Renaissance du droit public et particulier en Europe.

HUIT CROISADES.

Première,	— de 1096 à 1100.	Cinquième,	— de 1217 à 1221.
Deuxième,	— de 1147 à 1149.	Sixième,	— de 1228 à 1229.
Troisième,	— de 1189 à 1193.	Septième,	— de 1248 à 1354.
Quatrième,	— de 1202 à 1204.	Huitième,	— 1270.

§ Ier. Première croisade, de 1096 à 1100.

Instigateur.	*Prédicateur.*
Urbain II, pape.	Pierre l'Ermite.

CHEFS ET PERSONNAGES CÉLÈBRES.

Gauthier Sans-Avoir.
Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine.
Baudouin et Eustache, frères de Godefroy de Bouillon.
Robert II, duc de Normandie.
Robert II, comte de Flandre.
Raymond IV, comte de Toulouse.
Hugues de France, comte de Vermandois.
Etienne de Blois.
Bohémond, prince de Tarente.
Tancrède, neveu de Bohémond.
Herpin, vicomte de Bourges.
Rotrou II, comte du Perche.
Adhémar de Monteil, évêque du Puy, légat du saint-siége.

État de l'Orient et de l'Occident à l'époque de la première croisade. — Nous sommes arrivés à l'époque la plus brillante du moyen âge. Toutes les grandes puissances de l'âme et du corps, tous les courages, tous les dévouements, vont être mis en action, et produire des merveilles.

La croix de Jésus et le croissant de Mahomet dominaient les trônes et les temples de l'Orient et de l'Occident. L'islamisme et le christianisme se partageaient le monde. L'un devait son pouvoir au fer, l'autre à la patience et au martyre. Voici l'heure où le martyre change sa palme pour le glaive :

c'est le tombeau du Sauveur qu'il faut reconquérir ; c'est la ville purifiée par le sang du Fils de l'homme qu'il faut arracher aux mains des infidèles. L'Occident irrité se précipite sur l'Orient. La société chrétienne va lutter contre la barbarie musulmane.

L'esprit aventureux et voyageur des peuplades établies dans l'empire romain ne s'est pas éteint après la conquête ; la conviction religieuse s'y mêle hardie et enthousiaste. D'un autre côté, l'Europe a besoin d'être délivrée d'une noblesse turbulente, tyrannique, et d'une population surabondante qui se dévore.

Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, surnommé le Grand, avait, par la découverte de la vraie croix et par la construction de l'église de la Résurrection, indiqué Jérusalem au monde chrétien, comme le lieu vers lequel devaient se tourner ses forces, pour faire respecter le souvenir de la sublime doctrine et des souffrances du fils de Dieu.

Depuis cette époque, la Terre-Sainte voyait des pèlerins de tous les pays, de tous les rangs, accourir en foule dans ses murs, pour visiter tous les lieux qu'avait jadis parcourus le Christ, et qu'il avait marqués par quelque œuvre admirable ; mais lorsque, après la conquête des Arabes, Hakem eut détruit les églises, arrosé leurs ruines du sang des chrétiens, alors les pèlerinages, quoique plus difficiles, n'en furent que plus fréquents, et les fidèles de l'Europe vinrent prier avec leurs frères d'Asie, pleurer avec les captifs, et les consoler par leur présence.

Les crimes commis sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Rhin, du Tage et du Tibre, devaient se laver dans les eaux du Jourdain.

On vit se fonder à Jérusalem divers hôpitaux pour le soulagement des malheureux pèlerins. Le premier fut établi par des marchands d'Amalfi, qui s'étaient unis sous l'invocation de saint Jean-Baptiste ; ceux qui le desservaient prirent le nom de *frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, et formèrent plus tard un ordre de chevalerie. — Leur hôpital était situé près de l'église du Saint-Sépulcre.

La conquête des Turcs Seldjoucides, les règnes d'Alp-Arslan et de Malek-Shah augmentèrent les souffrances des

chrétiens : leur sang coulait à flots, se mêlant à celui que J.-C. avait répandu pour eux sur la même terre. Les Turcs menaçaient Constantinople : l'orage allait éclater.

L'Orient chrétien poussa un cri de détresse. Grégoire VII l'entendit et appela l'Europe aux armes ; mais sa voix fut étouffée par le bruit des combats que les princes chrétiens se livraient entre eux, et il mourut sans avoir pu envoyer des défenseurs à Jérusalem.

A cette époque, les chefs des nations européennes étaient plutôt rois de nom que d'effet. Une noblesse guerrière, fière et turbulente, avait usurpé leur autorité. Chaque État n'offrait plus que le triste tableau d'une anarchie féodale et barbare. Le glaive jugeait les procès, l'or absolvait du meurtre ; l'ignorance couvrait l'Occident de ténèbres.

On ne voyait briller, à la place des vertus solides, qu'une bravoure téméraire et une dévotion plus superstitieuse que morale. Le clergé dominait tout ; aussi les peuples et les rois avaient recours, les uns à sa protection et à sa justice, les autres à son crédit et à sa science.

C'est ce qui rendit peu à peu l'Église si influente ; elle se servit de son pouvoir pour adoucir, pour réprimer les mœurs féroces d'une noblesse hautaine et belliqueuse [1].

Au lieu d'exil, elle imposait le voyage de la Terre-Sainte aux criminels puissants ; et, comme alors la licence, l'orgueil et toutes les autres passions rendaient les crimes journaliers et nombreux, les mers et les routes qui conduisaient en Asie se couvraient d'une foule de pèlerins.

Il n'était pas de forfaits qu'on ne pût expier par ce voyage ; aucune gloire n'égalait celle qu'on attachait à ces courses périlleuses. Les comtes de Flandre, d'Anjou, de Verdun, de Barcelone, ainsi que le duc de Normandie, père de Guillaume le Conquérant, suivis de nombreux vassaux, allèrent pleurer au pied du Saint-Sépulcre les excès de leur ambition.

En 1054,—Lietfert, évêque de Cambrai, partit pour la Palestine avec trois mille pèlerins. Plus tard, on en vit sept mille entreprendre ce voyage, à la suite de l'archevêque de Mayence et de plusieurs évêques des bords du Rhin. De telles

[1] HALLAM. — *L'Europe au moyen âge.*

caravanes ressemblaient à des détachements d'armée, et ces pèlerinages nombreux étaient, pour ainsi dire, l'avant-garde des croisades.

Une nouvelle révolution dans l'Orient augmenta les malheurs des chrétiens, l'ardeur des pèlerinages, le zèle pour la foi, la haine contre les musulmans, et la crainte de voir les armes de ces derniers reparaître et s'étendre dans l'Occident.

Le courage des Arabes s'est affaibli; l'Orient est livré au pouvoir anarchique d'un grand nombre de sultans et d'émirs, qui causent à ces belles contrées plus de malheurs encore que l'oligarchie féodale n'en fait éprouver à l'Europe.

Le joug des chrétiens devient plus dur : on outrage, on massacre les pèlerins dans Jérusalem.

Cette ville infortunée ne pouvait espérer sa délivrance des empereurs qui régnaient à Constantinople. L'empire était en pleine décadence; les Grecs efféminés ne montraient alors que des armées plus imposantes par leur appareil que redoutables par leur courage. On y voyait plus de barbares que de nationaux; les soldats, effrayés de la fatigue et du travail, combattaient sur des chariots légers. Quelques princes guerriers relevaient en vain, momentanément, leur couronne et leur gloire; l'ambition des grands les laissait peu de temps sur le trône; en quelques années, on avait vu onze empereurs assassinés.

Au milieu de cette corruption de mœurs, de cet abattement des courages, de ce raffinement dans le luxe et dans les vices, il était devenu impossible aux Grecs de supporter un bon prince et de bonnes lois.

Les successeurs de Constantin, menacés par les Turcs, assaillis par des tribus d'origine scythique, loin de pouvoir délivrer Jérusalem, demandaient eux-mêmes des secours pour raffermir leur trône chancelant. Ces secours ne pouvaient venir que de l'Occident, qui conservait sans doute plus de vigueur et renfermait plus de guerriers; mais l'anarchie le désolait et rendait ses princes peu capables de former et de suivre régulièrement de grandes entreprises.

Les vestiges de l'empire de Charlemagne étaient effacés; on ne voyait en Europe que des rois sans argent et presque

sans pouvoir ; des grands divisés, des peuples asservis, des guerres sans plans, des lois sans exécution, des conquêtes sans résultats. Dans cette confusion générale, on comptait pour rien la liberté des hommes, et pour peu leur vie ; la terreur régnait dans les campagnes, les cités n'offraient point d'asile ; on ignorait les élements du droit de la nature et du droit des gens ; il n'existait de sécurité que dans les camps et dans les forteresses ; on n'étudiait que la guerre, on ne respectait que la force [1].

Le pape, au sein de ce désordre, était le seul souverain qui jouît d'une puissance étendue : Rome redevenait la capitale du monde ; l'Église était plus vénérée que la patrie, et le moine Hildebrand, armé du glaive de saint Pierre, déclarant son autorité universelle comme l'Église, et soutenant que tous les royaumes faisaient partie du domaine du saint-siége, semblait ressusciter l'empire des Césars.

Pierre l'Ermite.—Urbain II.—Conciles de Plaisance et de Clermont.—Au milieu de ces mouvements, de ces besoins de l'Europe, un pauvre pèlerin du diocèse d'Amiens, en Picardie, nommé Pierre l'Ermite, arrivait de la Terre-Sainte, où il avait vu les profanations de la tombe sacrée et les douleurs des fidèles : il se présente devant le pape Urbain II, lui peint avec feu les maux dont il a été témoin, ceux qu'il a lui-même soufferts, et lui annonce qu'il a mission de J.-C. pour appeler l'Europe entière à la conquête de son tombeau. Urbain II, le respectant comme l'homme et le prophète du Seigneur, le charge de se rendre près des monarques de l'Europe et de les engager, au nom de Dieu, à partir pour aller secourir les chrétiens de la Palestine.

Le saint homme, vêtu d'une robe grossière, les pieds et la tête nus, ayant pour ceinture une corde et portant à la main un crucifix, qu'il arrosait souvent de ses larmes en se frappant la poitrine, traverse l'Italie, l'Allemagne, la France, et harangue la multitude qui s'échauffe par ses discours et s'attache à ses pas.

Urbain II convoque et préside un concile à Plaisance—1095—; rien d'important n'y fut décidé pour la Palestine. Un

[1] M. DE SÉGUR.

nouveau concile est assemblé à Clermont, en Auvergne; l'éloquence de Pierre l'Ermite et celle du souverain pontife enflamment tous les auditeurs.

A ce cri qui retentissait de toutes parts, *Dieu le veut! Dieu le veut!*—« Oui, répondit Urbain II, Dieu le veut certainement! Aujourd'hui se manifeste en vous ce que le Seigneur a dit dans son évangile : lorsque deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. C'est lui qui vous a dicté les paroles que j'entends; qu'elles soient donc dans les combats votre cri de guerre. »—Puis, montrant une croix, il continua : « Voici le signe sacré de la rédemption; qu'il réunisse les enfants dispersés d'Israël! qu'il brille sur vos bannières et sur vos armes[1]. »—Aussitôt la croix est attachée sur les manteaux de ceux qui veulent combattre dans la Terre-Sainte. De là vient à ces guerriers le nom de *croisés*, et à leur expédition celui de *croisade*. La rémission des péchés est promise par le concile de Clermont à tous ceux qui se dévouent à cette œuvre pieuse. Leurs familles, leurs intérêts personnels, tout ce qu'ils laissent en Europe est confié aux soins de l'Église.

Départ des croisés.—Adhémar de Monteil, évêque du Puy, légat apostolique, eut mission d'Urbain II de le représenter dans cette croisade. Le départ des guerriers devait avoir lieu le jour de l'Assomption—1096—; mais ce terme était trop long pour l'enthousiasme de la plupart des croisés. Pierre l'Ermite et Gauthier Sans-Avoir partirent à la tête de plus de soixante mille hommes, qui précédèrent la grande armée, et furent défaits entièrement, l'un en Hongrie, l'autre par les Turcs, qui massacrèrent ses soldats inhabiles et indisciplinés, et élevèrent, dit-on, les murailles d'une ville avec leurs ossements.

Enfin tout s'organise en Europe pour le départ des princes et de leurs barons. Les principaux croisés furent Hugues de France, comte de Vermandois, frère du roi Philippe Ier, qui regarda passer la croisade sans s'y mêler; Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse; Robert de Normandie, frère du

[1] GUILLAUME DE TYR. — *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum*. Traduction de M. GUIZOT.

roi d'Angleterre ; Étienne, comte de Chartres, de Blois et de Troyes ; Robert, comte de Frandre ; Herpin, comte de Bourges, et Rotrou II, du Perche.

L'Italie y envoyait aussi Bohémond, prince de Tarente, et son neveu Tancrède. Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine, était suivi de ses frères Baudouin de Flandre et Eustache de Boulogne; tous trois venaient de l'Allemagne. Les croisés prirent des routes différentes pour se rendre à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène se repentait déjà de les avoir appelés à la défense de ses États [1].

Godefroy de Bouillon, le chef et le principal héros de cette première croisade, descendait de Charlemagne par les femmes.

Cet illustre guerrier, sincère dans son zèle, pur dans sa foi, intrépide, prudent, ferme, modeste, vertueux, libéral, imposait le respect par sa sagesse à la noblesse fougueuse qui marchait sous ses ordres ; il excitait à la fois la crainte et l'admiration de ses ennemis par la force de son bras et par ses exploits prodigieux.

Godefroy a toutes les qualités des héros qui inspirent les poëtes et les historiens. Il aurait été digne d'être peint par un Plutarque, il mérita d'inspirer le Tasse [2].

Chevalerie.—*La chevalerie*, dont on place ordinairement la naissance à cette époque d'enthousiasme, mais qui, d'après plusieurs savants écrivains, et entre autres M. de Chateaubriand, remonte aux deux grandes invasions du Nord et du Midi, entre les annés 700 et 753, où les luttes des races arabes et des peuples septentrionaux la formèrent ; la chevalerie, dis-je, se dévoua tout entière à la réparation des outrages faits au fils de Dieu, à la délivrance des fidèles, à la protection due aux vieillards, aux femmes et aux enfants qui voulaient aussi suivre leurs frères, et les aider au moins de leurs vœux dans cette périlleuse entreprise. Cette noble abnégation donna lieu à ces hauts faits d'armes que l'on regarde aujourd'hui presque comme des fables [3].

Les croisés à Constantinople.—Les croisés ne furent pas

[1] « Il semblait que l'Europe entière se fût arrachée de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie. » *Annales* D'ANNE COMNÈNE.

[2] M. DE SÉGUR. — *Histoire du Bas-Empire.*—MICHAUD. — *Histoire des croisades.*

[3] Voyez le § IX de ce chapitre.

plutôt arrivés à Constantinople, que l'adroit Alexis parvint à se faire rendre hommage par ces guerriers qui pouvaient l'écraser aussi facilement que la meule écrase le grain de blé; il leur fit promettre par serment qu'ils lui livreraient celles de leurs conquêtes qui lui auraient appartenu précédemment.

Après ce traité, Alexis, pour se débarrasser promptement, leur promit de son côté tout ce qu'ils voulurent; leur donna des avis sur la manière la plus favorable d'attaquer les Musulmans, leur fournit des vaisseaux et des vivres pour passer en Palestine, et se crut délivré d'un grand danger quand il les eut embarqués pour ce but de leur voyage—1097. Les croisés étaient alors au nombre de six cent mille.

Succès des croisés.—Sous la conduite du vaillant Godefroy de Bouillon, dont la piété seule égalait le courage, ces guerriers ne tardent pas à s'emparer de Nicée. Ils battent les infidèles à Dorylée, puis sur le bords de l'Oronte, s'emparent d'Antioche, avec l'aide d'un renégat arménien, la cèdent à Bohémond qui avait dirigé l'attaque et s'était élancé le premier à l'assaut. Ils remportent encore, sous les murs de cette ville, une célèbre victoire sur Kerbogath, général des armées de Barkiarok, sultan de Perse.

Baudouin s'emparait d'Edesse, Bertrand, fils de Raymond, du comté de Tripoli, tandis que plusieurs autres princes, déjà fatigués de leur expédition, retournaient en Europe, laissant à leurs compagnons, aussi exténués, mais plus fervents qu'eux, la gloire de délivrer Jérusalem.

L'armée, épuisée par la faim, la soif, les maladies[1], faisait cependant de rapides progrès vers son but. Le soleil brûlant de la Palestine la décimait sans ralentir son courage. Ptolémaïs, Ephraïm, Emmaüs, lieux révérés, l'avaient vue passer avec admiration, et l'étendard bénit de la rédemption était placé sur les murs de Bethléem, pour annoncer aux malheureux chrétiens de Jérusalem que l'heure de la délivrance allait sonner. Il ne restait plus que vingt mille combattants bien armés, le reste se composait de pèlerins malades ou sans armes.

[1] ALBÉRIC OU ALBERT D'AIX. — *Chronicon Hierosolymitanum de Bello sacro.*

Siége et prise de Jérusalem.—La ville Sainte, bien déchue de son ancienne splendeur, mais renfermant encore, au milieu de ses quatre collines, le Golgotha et l'église de la Résurrection, s'offrit, le 7 juin 1099, aux regards des croisés. Semblables aux malheureux battus par la tempête, qui retrouvent des forces pour crier : *terre! terre!* ils se jetèrent à genoux sur les bords sacrés, et, tendant leurs mains suppliantes vers le ciel, s'écrièrent aussi : *Jérusalem! Jérusalem!* Ils voulurent tenter un assaut ; mais, repoussés par les Fatimites qui, prévenus de leur arrivée, avaient pris leurs précautions, ils se résignèrent aux longueurs d'un siége [1]. Toute espèce de provisions et de matériaux leur manquaient; cependant on voit cette multitude d'hommes, si vicieux pour la plupart, oublier, en présence d'un tombeau, leurs passions, leurs jalousies, leurs vengeances, et même les besoins les plus vifs de l'humanité.

Pendant trente-huit jours, les croisés supportent toutes les privations, bravent les éléments et parviennent, à l'aide de débris, à se construire des tours roulantes pour monter à l'assaut. Après trois jours de jeûnes et de prières, le 14 juillet, l'armée entière fait une procession autour des murailles de la ville, portant devant elle le signe de la rédemption et les images des saints [2]. Elle rentre dans le camp, le cœur brisé et gonflé d'indignation, en voyant les outrages que les Sarrasins font subir à la croix, placée par dérision sur les murs.

Le lendemain vendredi, 15 juillet 1099, à trois heures de l'après-midi (heure qui vit expirer l'Homme-Dieu), une des tours s'approcha de la ville. Godefroy de Bouillon et ses meilleurs guerriers y étaient renfermés. Le pont-levis s'abattant, ils s'élancèrent sur les murailles, pénétrèrent dans l'intérieur, chassèrent les Sarrasins qui ne savaient où fuir, et l'antique *Sion* fut enfin délivrée, après tant d'années de soupirs, de larmes et de souffrances. Depuis quatre cent soixante-deux ans, Jérusalem était au pouvoir des infidèles.

[1] Jérusalem était défendue par quarante mille guerriers égyptiens que commandait un chef éprouvé, nommé Iftikhar-Eddaulé, ou *la gloire de l'empire*.

[2] Malgré sa célébrité, Jérusalem a peu d'étendue ; une heure suffit pour faire le tour des murailles.

La ville prise, le massacre fut grand [1]. Dans son ignorante ferveur, le croisé s'imaginait frapper, dans chaque Juif ou dans chaque Sarrasin, un des bourreaux de Jésus-Christ. Le pieux Godefroy, qui seul ne prit aucune part au carnage, cherchait vainement à l'arrêter. Les cris du vainqueur et ceux des vaincus couvraient sa voix, la rendaient impuissante, et ce ne fut que quand les chrétiens crurent avoir assez vengé le Sauveur, qu'ils abandonnèrent leurs armes et coururent pieds nus vers le saint tombeau, l'arrosant de larmes amères, comme pour le laver des souillures dont l'avait profané le contact des infidèles [2].

Godefroy de Bouillon est élu roi de Jérusalem.—Ensuite on s'assembla pour savoir quel guerrier était digne de veiller à la garde de la ville Sainte et d'en être le roi. Godefroy de Bouillon, toujours humble, ne s'était pas mis sur les rangs. Tous les suffrages cependant se réunirent en sa faveur; il fut élu, accepta la dignité, mais ne voulut être ni sacré ni couronné : *Dieu garde*, dit-il, *que je porte une couronne d'or là où le roi des rois, N.-S. J.-C., a porté une couronne d'épines, le jour de sa passion!*

Godefroy justifia le choix de ses compagnons d'armes par le succès qu'il remporta près d'Ascalon sur l'armée du khalife d'Égypte, Mustuli, et par une sage administration. Il soumit son royaume à un code de lois connu sous le nom de *Assises de Jérusalem*, monument précieux de jurisprudence féodale [3]. Tancrède et un petit nombre de chevaliers restèrent seuls avec lui pour conserver sa conquête. Le reste des croisés retourna en Europe, sous prétexte de presser le départ de nouveaux guerriers.

Telle fut la fin de la première croisade si fertile en grands événements, en traits de bravoure inouïs, et en désordres de toute espèce [4].

Mort de Godefroy.—Godefroy de Bouillon ne survécut

[1] RAYMOND D'AGILES,—*Gesta Dei per Francos.*

[2] MICHAUD,—*Histoire des croisades.*

[3] Voyez *Assises et bons usages du royaume de Jérusalem*, par messire JEHAN D'IBELIN, comte de Jaffa et d'Ascalon, mort en 1266, publiés par Thaumassière, en 1690.

[4] HACKEN,—*Gemœlde aus der Geschichte der Creuzzüge.*

qu'une année à la prise de Jérusalem où il mourut le 18 juillet 1100. Sa mort fut généralement pleurée.— « Après la mort de cet illustre duc et très-noble athlète du Christ, tous les chrétiens, Français, Italiens, Syriens, Arméniens, Grecs, la plupart des Gentils eux-mêmes, Arabes, Sarrasins et Turcs, se livrèrent aux larmes et firent entendre de douloureuses lamentations [1]. »

Cinq jours de cérémonies funèbres précédèrent son dépôt dans la tombe. L'enceinte du Calvaire où était mort J.-C., et que le brave et pieux Godefroy avait délivrée des outrages des barbares, devint son lieu de repos. On grava sur la pierre sépulcrale qui l'entourait, à la manière de plusieurs tombeaux grecs et romains, ces mots d'une simplicité si touchante :

ICI REPOSE
L'ILLUSTRE DUC GODEFROY DE BOUILLON
QUI A CONQUIS TOUTE CETTE TERRE
AU CULTE CHRÉTIEN :
QUE SON AME RÈGNE AVEC JÉSUS-CHRIST !

Pendant la courte durée du règne de ce grand homme, Tancrède s'était emparé de quelques villes, autour du lac de Génésareth, ou mer de Tibériade, et s'en était fait nommer souverain. Ce fut en revenant de le défendre contre les provocations du sultan de Damas, que Godefroy fut attaqué à Joppé de la maladie dont il mourut, au moment où il méditait la conquête de toute la Palestine.

Ordres religieux et militaires.—Trois ordres de chevalerie furent fondés, lors des premières croisades. Leurs membres se dévouaient au soulagement des malades et prenaient les armes pour défendre la Palestine contre les Musulmans. Ce furent les Hospitaliers ou Johannites, les Templiers et les Chevaliers Teutoniques. Les *Hospitaliers* ou *Johannites* prirent successivement le nom de chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte, et ils existent encore sous ce dernier nom. Ils portaient un habit noir avec une croix blanche à huit pointes. Leur premier directeur fut Gérard de Martigues, en 1080, et leur premier grand-maître Raymond du Puy—1120.

[1] ALBERT D'AIX.—Livre VIII.

Les Templiers portaient un habit blanc avec une croix de drap rouge; leur fondateur fut Hugues des Payens de la maison des comtes de Champagne—1118—. Ils furent détruits deux cents ans après leur établissement.

Les chevaliers Teutoniques portaient un manteau blanc avec la croix liserée d'argent. Après avoir été chassés de la Terre-Sainte, ils s'établirent dans la partie occidentale de la Prusse, et y introduisirent le christianisme à la pointe de leurs épées. Henri Walpot de Passenheim fut leur fondateur, en 1190[1].

Influence des ordres religieux et militaires.—États chrétiens en Asie.—Hérédité, administration de ces États.—Ces trois ordres furent d'un grand secours au royaume de Jérusalem, dont les frontières ne s'étendaient pas au loin, car il ne comprenait que Jérusalem, Jaffa, et une vingtaine de villes ou de villages des environs; encore les Mahométans possédaient-ils, dans ce faible district, plusieurs forteresses imprenables; et les laboureurs, les marchands et les pèlerins étaient exposés sans cesse à leurs hostilités. Les exploits de Godefroy, ceux des deux Baudouin, son frère et son cousin, qui se succédèrent au trône, procurèrent par la suite aux Latins plus de sûreté et de tranquillité, et ses États se trouvèrent enfin, à force de travaux et de combats, égaux en étendue, mais non pas en population, aux anciens royaumes de Juda et d'Israël. Après la réduction des villes maritimes de Laodicée, de Tripoli, de Tyr et d'Ascalon, à laquelle contribuèrent puissamment les flottes de Venise, de Gênes, de Pise, et même de Flandre et de Norwège, les pèlerins d'Occident possédèrent toute la côte, depuis Scanderoon jusqu'aux frontières d'Égypte. Le prince d'Antioche rejeta la suprématie du roi de Jérusalem; mais les comtes d'Édesse et de Tripoli se reconnurent ses vassaux. Les Latins étendirent leur royaume au-dessus de l'Euphrate, et les Mahométans ne conservèrent de leurs conquêtes en Syrie que les quatre villes d'Hems, de Hamah, d'Alep et de Damas. Les lois, le langage, les mœurs, les titres de la nation française et de l'Eglise latine furent adoptés dans ces colonies d'outre-mer.

[1] JACQUES DE VITRY.—Livre Ier.

Selon la jurisprudence féodale, les principaux États et les baronies subordonnées passèrent aux héritiers mâles ou femelles; mais le luxe et le climat de l'Asie anéantirent la race mélangée et dégénérée des premiers conquérants, et l'arrivée de nouveaux croisés d'Europe était un événement incertain sur lequel on ne pouvait compter. Le nombre des vassaux tenus au service militaire se montait à six cent soixante-six chevaliers, qui pouvaient espérer le secours de deux cents de plus sous la bannière du comte de Tripoli; chaque chevalier marchait au combat accompagné de quatre écuyers ou archers à cheval; les églises et les villes fournissaient cinq mille soixante-quinze *sergents*, probablement des soldats d'infanterie, et la totalité des forces régulières du royaume n'excédait pas le nombre de onze mille hommes, faible défense contre les troupes innombrables des Turcs ou des Sarrasins. Mais la sûreté de Jérusalem se fondait principalement sur les chavaliers de l'hôpital de Saint-Jean et du temple de Salomon, sur cette étrange association de la vie monastique et de la vie militaire que dut approuver la politique. La fleur de la noblesse d'Europe aspirait à porter la croix et à prononcer les vœux de ces ordres guerriers[1].

§ II. Seconde croisade, de 1147 à 1149.

PRINCIPAUX PERSONNAGES.

Instigateur.
Eugène III, pape.

Prédicateur.
Saint Bernard.

Chefs.

Conrad III, empereur d'Allemagne.
Louis VII, roi de France.

État du royaume de Jérusalem et des chrétiens en Orient, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'à la seconde croisade.— Les événements qui appelaient de nouveau les princes chrétiens en Palestine acquéraient, chaque jour, plus de gravité. Sous le règne de Baudouin Ier, successeur de Godefroy, de

[1] GIBBON.—*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. I, p. 364. Traduction de M. GUIZOT.

1100 à 1118, l'armée des croisés et les troupes qui s'y étaient jointes depuis la prise de Jérusalem, avaient péri devant Rama, où, dit un vieil écrivain, les chrétiens *furent broyés comme la paille*, et où le célèbre Bohémond, prince d'Antioche, fut fait prisonnier.

La mort du sultan d'Iconium, leur persécuteur, vint apporter un peu de trêve aux chrétiens, par les divisions qui eurent lieu entre la secte des *Atabeks* et celle des *Ismaélites* ou *Assassins*, qui s'établirent chacune dans une partie de son vaste empire, après l'avoir mis à feu et à sang.

Les croisés surent profiter du temps que leur laissa cette guerre intestine. Baudouin I[er] enlève aux Musulmans Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean d'Acre, et plusieurs autres villes; mais comme il revenait d'Egypte, où il s'était emparé de Pharamia, il fut arrêté par une maladie dont il mourut, au plus fort de ses conquêtes.—1118.

Baudouin-du-Bourg monta sur le trône de Jérusalem, cette même année, après avoir donné son comté d'Edesse à Joscelin de Courtenay, pour le gérer comme domaine royal. Il assiégea Tyr, s'en rendit maître ainsi que de plusieurs petits états musulmans, et affermit la domination chrétienne.

Il ne restait aux ennemis que Damas et Alep; ces villes étaient situées au milieu de celles des princes croisés. Mais Foulques d'Anjou, qui régna de 1131 à 1144, parvenu au trône dans un âge avancé, avança par son manque d'énergie la décadence des colonies chrétiennes de l'Orient. Emad-Eddin-Zenghi, sultan de Mossoul, s'empara d'Edesse en 1144, et son fils Nour-Eddin, célèbre par sa valeur et par ses exploits, l'ayant reprise de nouveau sur Joscelin, en 1149, la réduisit en cendres, et obligea tous les chrétiens qui l'habitaient à aller chercher un autre asile. Le courroux du Ciel sembla donner gain de cause au farouche Musulman; la foudre tomba sur les églises de Sion et du Saint-Sépulcre. Alors recommencèrent les plaintes des malheureux croisés que l'attente de leurs frères d'Occident pouvait seule empêcher de se livrer au désespoir.

Saint Bernard, assemblée de Vézelai, 1146.—Saint Bernard, né dans la haute Bourgogne, élève de l'abbaye de Cîteaux, et fondateur de Clairvaux, en Champagne, fut chargé par le

pape Eugène III, l'un de ses anciens disciples, de prêcher la seconde croisade.

Malgré l'amour qu'il avait pour la retraite, et la faiblesse de sa santé qui lui permettait à peine de se tenir debout, le saint homme se dévoua à cette œuvre si fatigante; l'amour divin exaltait son éloquence; personne ne put lui résister, lorsque, à l'assemblée de Vézelai, en Bourgogne, il peignit les douleurs des chrétiens d'Orient et les profanations de la tombe du Christ.

Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne, chefs des croisés.—Malgré les avis de l'abbé Suger, élève aussi de saint Bernard, et ministre de Louis VII, roi de France, ce monarque prit la croix. Eléonore de Guienne, sa femme, et les principaux seigneurs du royaume, voulurent l'y accompagner. Bernard leur délivra le signe sacré aux cris de *Dieu le veut! Dieu le veut!* Mais les croix venant à manquer, il fut obligé, pour y suppléer, de déchirer ses vêtements et de les distribuer à la foule, qui se pressait sur ses pas pour entendre sa parole, et pour recevoir à la fois sa bénédiction et la marque distinctive du croisé.

Saint Bernard, qui venait de persuader à Louis le Jeune, roi de France, de se croiser pour la Terre-Sainte, fut chargé d'y engager aussi Conrad, empereur d'Allemagne. Il se rendit pour cet effet à la diète de Spire, en 1146, et échauffa tellement le zèle de cette assemblée, que l'empereur, le duc de Guelf et grand nombre de seigneurs reçurent la croix des mains de ce saint homme. Le pape seconda avec empressement les préparatifs de la croisade; il permit aux croisés d'engager leurs fiefs, leur confirma les priviléges accordés par Urbain II, et souffrit qu'on se servît des biens du clergé pour subvenir aux frais de l'expédition.

Départ des croisés, conduite des Grecs à leur égard.—Enfin, plus de trois cent mille hommes se mettent en route pour la Palestine. L'empereur Conrad, qui avait épousé la fille de Jean Comnène, mort en 1138, arriva le premier à Constantinople, et crut trouver un appui et des affections chez son beau-frère Manuel, empereur grec; mais son espoir fut trompé. Manuel, qui venait de contraindre les Turcs à faire la paix, ne se sentant plus aucun besoin des croisés,

les entrava autant qu'il lui fut possible, au lieu de les aider dans leur pieuse entreprise, et força Conrad à quitter Constantinople, sans attendre l'arrivée de Louis le Jeune. Toute la route des chrétiens d'Occident sur les terres de l'Empire fut une suite de vexations et de maux sans nombre, du moins, selon le récit des Latins. Nous trouvons même dans l'historien grec Nicétas, « que celles des villes grec« ques qui, à prix d'argent, consentaient à donner des vi« vres aux croisés, y mettaient de la farine mêlée de chaux « pour les empoisonner, et qu'il n'est aucun genre de mal « que l'Empereur Manuel n'ait essayé ou fait essayer contre « eux. On voulait qu'un souvenir éternel éloignât leurs des« cendants des terres de l'empire. » Au jour de sa détresse, Constantinople dut s'apercevoir avec douleur que ces semences de haine avaient porté leurs fruits.

Louis VII, après avoir remis l'administration de son royaume à l'abbé Suger, partit enfin pour rejoindre l'armée de Conrad.

A l'arrivée du roi de France, Manuel feignit un grand dévouement pour lui, et promit de l'aider dans l'exécution de ses projets ; mais, pendant qu'il l'amusait ainsi par un faux semblant d'amitié, les armées de Conrad étaient battues par les Turcs, que des avis perfides, partis de la cour de Constantinople, instruisaient de tous les desseins des croisés. Les Grecs, eux-mêmes, se plaçaient en embuscade pour égorger les Allemands; et, pour faire périr ceux qu'ils ne pouvaient atteindre autrement, ils leur fournissaient des aliments empoisonnés.

Conrad et Louis VII à Nicée.—Ils se séparent.—Conrad, plein de valeur et d'audace, faillit être pris à Dorylée, après avoir perdu tous ses équipages, et ne dut son salut qu'à Louis VII qui le rejoignit à Nicée au moment de la déroute des Allemands. Les deux courageux monarques se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et déplorèrent, avec larmes, la perfidie d'un prince chrétien qui livrait aux sectaires de Mahomet les défenseurs du Christ.

Cependant ils ne tardèrent pas à se séparer, car l'empereur d'Allemagne, dupe des belles paroles de Manuel, qui craignait l'union chevaleresque de Louis et de Conrad, se

mit en route pour retourner à Constantinople où il devait trouver le repos et des plaisirs.

Manuel traita plus magnifiquement Conrad malheureux que s'il eût été vainqueur. Ce dernier s'était engagé toutefois à se trouver en Palestine au moment où Louis y arriverait lui-même.

Louis VII en Pamphylie.—Tout était convenu entre les deux princes; Louis continua sa route vers la Phrygie—1148, y battit les Turcs après avoir traversé le fleuve Méandre[1] sous leurs yeux, et malgré leurs traits qui semblaient s'émousser sur les armures de fer des croisés. Mais d'autres fatigues l'attendaient encore. Son arrière-garde ayant été surprise par les ennemis dans un défilé de la Pamphylie[2], les hommes tombaient autour de lui, dit un historien, « *comme les feuilles jaunies de l'arbre, chassées par les vents d'automne.* » Il fut abandonné par son armée qui, s'imaginant que la mort l'avait frappé ainsi que ses braves chevaliers, s'enfuit en désordre. Louis ne dut son salut qu'à l'erreur des infidèles, qui le prirent pour un simple croisé, et admirèrent sa valeur. Seul, ayant un rocher pour appui, il résista à de nombreux ennemis, et parvint enfin à se soustraire à leurs coups.

Louis retourne à Antioche. —Louis VII fut forcé d'abandonner la Pamphylie, où la misère la plus horrible et toutes les souffrances réunies accablaient princes et soldats : quand ils arrivèrent en Cilicie, dans la ville grecque de Sataliéh, l'ancienne Attalie, l'armée était réduite de moitié; ils s'embarquèrent alors sur des vaisseaux grecs pour se rendre à Antioche. Un grand nombre de pèlerins, abattus par la maladie, ne pouvaient les suivre, et le roi de France, après avoir réglé avec les Grecs de Sataliéh le prix qu'ils réclamaient pour soigner ces infortunés, remit cinquante marcs d'argent et partit; mais il ne revit plus les malheureux, et l'on dit que ces Grecs, si cruellement perfides, s'approprièrent l'argent et livrèrent les pèlerins aux fers des Musulmans.

[1] *Le Meinder.*

[2] *Pamphylie,* contrée de l'Asie Mineure, dont les villes principales étaient *Perga* et *Aspendus*, aujourd'hui partie de l'*Anatolie.*

Éléonore de Guienne. — Les croisés à Jérusalem — 1148. — Éléonore de Guienne, femme de Louis VII, était demeurée à Antioche, auprès de son oncle Raymond de Poitiers, pendant les périlleuses expéditions du roi. Le luxe, les plaisirs dont elle se voyait entourée, avaient fait une impression profonde sur son caractère léger, et son indifférence pour son mari ne la rendait que trop disposée à recevoir les hommages d'une cour galante et empressée.

Quand Louis parla de l'emmener en Palestine, elle se récria contre sa tyrannie, refusa de l'y suivre, et porta les choses jusqu'à dire qu'elle s'adresserait à la cour de Rome pour faire annuler son mariage, qu'un lien de parenté rendait attaquable. Sans paraître effrayé de ces menaces, et sans se laisser toucher par les instances de Raymond de Poitiers, qui cherchait à le retenir à Antioche, pour qu'il l'aidât à battre ses propres ennemis, Louis VII emmena la reine avec lui, et arriva par terre à Jérusalem, où l'empereur Conrad ne tarda pas à le joindre, ainsi qu'il le lui avait précédemment promis.

Siége de Damas. — Fin de la deuxième croisade. — Baudouin III, successeur de Foulques d'Anjou au trône de Jérusalem, engagea les princes chrétiens à tenter le siége de Damas, ville que sa situation défendait plus encore que toutes les forces des Sarrasins. Les chrétiens campèrent au lieu même où la tradition nous apprend que saint Paul eut la vision miraculeuse qui opéra sa conversion. La valeur des deux monarques, et surtout la force prodigieuse de Conrad, épouvantèrent si fort les ennemis, que, sans la division prématurée que fit naître, dans le camp des croisés, la possession d'une ville qui n'était pas encore prise, la victoire leur était assurée; mais tandis qu'ils passaient leur temps à établir leurs droits respectifs, les Musulmans cherchaient à augmenter la mésintelligence entre les nouveaux croisés et les anciens, et donnaient au chef des troupes de Nour-Eddin Ayoub, et à son fils Salah-Eddin ou Saladin, le loisir d'arriver, avec un renfort considérable, au secours de la ville assiégée. Se trouvant alors trop faibles et trop divisés pour espérer une réussite, les chrétiens abandonnèrent le siége

de la place, et laissèrent les barons de Syrie traiter momentanément avec les Musulmans.

Pour mettre le comble à leurs perfidies — 1149 — les Grecs s'emparèrent de Louis VII, lorsqu'il revint à Constantinople; ils l'auraient gardé prisonnier, si Roger, roi de Sicile, qui avait pris les armes, en partie pour venger les chrétiens de la perfidie des Grecs, ne l'eût tiré des mains de ces indignes alliés, plus à craindre pour les croisés que les Sarrasins eux-mêmes. Les nombreuses possessions maritimes de Roger le faisaient appeler par les Grecs le *monstre marin*.

Conrad et Louis rentrèrent dans leurs États avec la réputation que donne une valeur éprouvée, mais avec la douleur d'avoir sacrifié, l'un et l'autre, la fleur des guerriers de l'Europe et de n'avoir pu délivrer les chrétiens du joug des Musulmans. Telle fut l'issue de cette seconde croisade, entreprise avec plus de piété que de prudence, et inutilement illustrée par de beaux faits d'armes. Soit jalousie, soit égoïsme, les Grecs avaient beaucoup aidé à la perte des croisés [1].

§ III. Troisième croisade de 1189 à 1193.

Instigateurs.

Urbain III. Grégoire VIII. Clément III.

Prédicateur.

Guillaume de Tyr.

Chefs.

Frédéric *Barberousse*, empereur d'Allemagne.
Philippe II *Auguste*, roi de France.
Richard *Cœur-de-Lion*, roi d'Angleterre.
Léopold, *duc d'Autriche*.

État du royaume de Jérusalem et des chrétiens en Orient depuis 1149. —Les chrétiens de la Palestine étaient toujours exposés à de grandes persécutions. Nour-Eddin, fils et suc-

[1] Voyez ADONIS DE DEOGILO; compagnon de Louis VII dans cette croisade.—*De Ludovico VII regis Francorum profectione in Orientem.*

cesseur d'Emad-Eddin-Zenghi, sultan d'Alep, ayant enlevé Damas au sultan de Syrie, sous prétexte qu'il s'entendait avec les chrétiens, ne tarda pas à se rendre maître de toute cette contrée, et à la réunir à ses immenses domaines.

Quelques divisions, arrivées en Egypte entre le sultan et Amaury, roi de Jérusalem, y appelèrent Nour-Eddin qui finit par détrôner Adheb, le dernièr khalife fatimite du Caire. Tout faisait présumer que bientôt il n'y aurait plus qu'un seul khalife, quand Nourd-Eddin mourut, laissant un fils de onze ans, et un lieutenant ambitieux, déjà célèbre par les victoires qu'il avait remportées.

C'était le célèbre Saladin, fils d'Ayoub, jeune encore, rempli de connaissances, de talents et de vertus; il s'empara de toutes les possessions de Nour-Eddin, ne laissa qu'Alep à son fils Malek-el-Saleh, et, ce prince étant mort fort jeune, Saladin reprit cette petite sultanie, et se trouva aussi riche, aussi puissant qu'avait été Nour-Eddin lui-même. Il fut la tige des sultans Ayoubites — 1173.

Après la mort de Baudouin III, roi de Jérusalem, le sceptre échut à son frère Amaury, prince vaillant et sage, qui le porta peu de temps, mais avec gloire. Les successeurs de ce prince, Baudouin IV et Baudouin V, son neveu, affaiblirent tellement le trône par leur mollesse, qu'il ne dut la prolongation de son existence qu'aux divisions qui régnaient parmi les princes musulmans. Enfin, en 1186, Guy de Lusignan, qui avait épousé Sybille, sœur de Baudouin IV et mère de Baudouin V, parvint, par la ruse de sa femme, à s'emparer du trône de son beau-fils qu'on l'accusa même d'avoir empoisonné.

Saladin ne tarda pas à tourner les yeux sur Jérusalem et à en méditer la conquête. Il pénètre dans la Galilée, où cinq cents chevaliers du Temple et de Saint-Jean s'opposent seuls à sa marche, bravant les traits des ennemis et la soif dévorante qui les exténue, et ne se laissant vaincre que par la mort. Le grand-maître du Temple, Renaud de Châtillon, et deux chevaliers échappent seuls à ce massacre; mais plus tard la tête du noble Châtillon tombe aux pieds du vainqueur qui souille ainsi sa victoire.

L'imminence du danger mit fin aux querelles qui divisaient

Raymond, comte de Tripoli, et Gui de Lusignan, et l'on s'occupa de la défense commune. Malgré d'héroïques efforts, la célèbre bataille de Tibériade, où tant de preux chevaliers s'illustrèrent, et où Saladin déploya une cruauté peu d'accord avec la réputation de prince généreux et modéré que lui ont méritée plusieurs de ses actions [1], entraîna la soumission de Saint-Jean-d'Acre et de la ville Sainte — 1187. Lusignan fut fait prisonnier avec ses compagnons d'armes, et Saladin rendit la liberté à ces héros, qui, bien que vaincus, n'avaient voulu ni vendre ni céder Jérusalem. Moyennant dix pièces d'or pour les hommes, cinq pour les femmes, et deux pour les enfants, tous purent gagner Tyr ou Tripoli. Saladin délivra deux ou trois mille chrétiens trop pauvres pour payer une rançon, et qu'il pouvait vendre comme esclaves.

« La douleur fut pleine de larmes, dit un historien, quand il fallut quitter Jérusalem... Le sultan avait fait dresser son trône sur le chemin pour voir passer l'exil du christianisme. Le patriarche marchait en tête ; il emportait les vases sacrés, les ornements de l'église du Saint-Sépulcre; puis venaient la reine Sybille, suivie de femmes chargées de leurs enfants; enfin de preux chevaliers qui, au lieu de leurs richesses, portaient leurs enfants affaiblis par l'âge ou par la maladie. »

Qui n'aurait été ému de tant de courage, de tant de vertus? Saladin lui-même, n'ayant plus à redouter le fer de ces braves, ne put s'empêcher de les admirer, et il laissa dans la ville les Hospitaliers de Saint-Jean, afin qu'ils y soignassent leurs blessés et tous ceux qui n'étaient pas en état de suivre leurs frères.

La troisième croisade est décidée.—Guillaume de Tyr.—Dîme saladine.—Cependant le cri de détresse des chrétiens d'Asie avait retenti jusqu'en Europe, et la prise de Jérusalem l'avait remplie de honte et de désolation. Le pape Urbain III n'avait pu résister à sa douleur. Ses successeurs, Grégoire VIII d'abord, et ensuite Clément III, appelèrent de nouveaux fidèles à de nouveaux combats, et la troisième croisade fut publiée.

[1] *Vie et actions de Saladin*, par BOHADIN, ministre de ce sultan.

Les guerriers de l'Occident devaient être conduits par Guillaume, archevêque de Tyr, l'historien de cette époque, qui parvint à faire déposer les armes aux rois de France et d'Angleterre, divisés pour la possession de la forteresse de Gisors. A ses paroles de douleur et de supplications, les cris belliqueux : « *Dieu le veut! la croix! la croix!* » retentirent autour de lui, et l'on s'arma pour la Palestine.

Les hommes étaient là ; mais il n'y avait pas d'argent. Alors on décida que, pour faire face aux frais de l'expédition, on établirait un nouvel impôt, qui fut appelé la *dîme saladine*, du nom de celui que cet impôt allait donner les moyens de combattre. L'enthousiasme était si réel que personne ne refusa. Les Juifs seuls auraient voulu s'en défendre, mais, en France, Philippe Auguste fit entourer leurs synagogues de ses gens d'armes, et ils ne purent en sortir qu'après avoir livré cinq mille marcs d'argent.

Le départ fut encore retardé par une autre discussion entre les deux rois; mais la mort de Henri II—1189—y mit un terme, et son fils Richard Cœur-de-Lion étant monté sur le trône, la paix se rétablit et l'on se mit en route. Il fut décidé qu'on irait par mer, et que la discipline la plus sévère serait observée tout le temps de la croisade, *afin que Dieu ne se retirât pas de ses vengeurs*.

Frédéric Barberousse.—Sa mort. — L'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, était depuis longtemps en Palestine. Il avait pris la croix des mains de Guillaume de Tyr, et avait emmené avec lui son jeune fils Frédéric de Souabe et la fleur de ses chevaliers. Son armée, forte de cent mille hommes, ne renfermait que ceux dont la vie réglée et courageuse lui offrait une garantie de bonne conduite dans cette pieuse expédition ; et il était digne de commander à de tels hommes.

Lorsque ce prince arriva à Constantinople, l'empire d'Orient venait d'être déchiré par des révolutions et des assassinats entre les concurrents qui s'en disputaient la possession. Alexis II Comnène avait succédé à son père Manuel, mort en 1180 ; mais ses vices avaient donné lieu à la révolte d'Andronic Comnène, son cousin, qui le dépouilla, après avoir fait périr sa mère et sa sœur, et se fit nommer empereur à sa place.

Le règne de ce monstre ne fut qu'une suite de massacres, de mutilations et de confiscations qu'on ne peut décrire ; mais enfin Isaac l'Ange, petit-neveu d'Alexis Ier, se voyant l'objet de la jalousie de l'empereur, parce qu'il était aimé du peuple, craignit pour sa vie, se révolta, entraîna la multitude et se fit proclamer empereur. On fit subir une mort cruelle à Andronic, et Isaac devint tranquille possesseur de l'empire grec —1185.

Tels avaient été les commencements du prince qui reçut Frédéric Barberousse à son arrivée à Constantinople [1]. Perfide et lâche, Isaac craignit l'empereur des Allemands, et lui tendit des piéges ; mais Frédéric sut le forcer à rester neutre et à s'humilier devant lui, en se faisant appeler *le très-victorieux empereur des Allemands*. Bientôt il traverse le détroit des Dardanelles, bat les Turcs près d'Iconium [2], et se rend célèbre par sa prudence et son courage ; mais un fatal événement vint priver la croisade de l'un de ses plus valeureux chefs.

L'armée allemande venait de franchir les monts Taurus ; l'empereur, qui marchait lentement au bord de la rivière Selef ou Guieuk-sou, autrefois Cydnus, fut, comme autrefois Alexandre, charmé de la limpidité de ses ondes : il s'y baigna, et bientôt il en fut retiré sans connaissance [3]. On ne put parvenir à réchauffer ses membres glacés, et il mourut en laissant à son fils, Frédéric de Souabe, le soin de porter son corps à Jérusalem et de l'y faire enterrer ; mais le malheureux prince ne devait jamais entrer dans la ville sacrée : il mourut de misère au siége de Ptolémaïs, et les ossements du père et du fils restèrent longtemps sans sépulture [4].

Départ de Philippe Auguste et de Richard Cœur-de-Lion.— Pendant ces tristes événements, les rois de France et d'Angleterre s'embarquaient l'un à Gênes, l'autre à Marseille. La rivalité de puissance et de bravoure qui s'éleva entre ces princes, les artifices de Tancrède, qui avait usurpé la Sicile

[1] RADERIC.—*De rebus gestis Frederici I.*

[2] RAUMER. — *Geschichte der Hohenstaufen.*

[3] Plusieurs historiens disent que Barberousse fut renversé par son cheval dans le *Selef*, rivière qui n'a pas cependant deux mètres de profondeur.

[4] TAGENO.—*De expeditione asiaticâ Frederici I.*

au préjudice de Constance, femme de l'empereur Henri VI, et, plus encore, le mariage de Richard, fiancé à Alix de France, avec Bérengère de Navarre, faillirent changer en guerre particulière cette guerre sacrée ; mais, enfin, un semblant de réconciliation ayant eu lieu, on ne pensa plus qu'à la délivrance de Jérusalem.

1190.—Philippe arrive le premier devant Saint-Jean-d'Acre, tandis que Richard, ayant relâché à Limisso, dépouille le despote de Chypre, Isaac Comnène, et reste maître de cette île, qu'il échange ensuite avec Lusignan pour la couronne de Jérusalem.

Prise de Ptolémaïs,—Divisions entre les chefs croisés.— 1191.—Les armées de France et d'Angleterre, réunies aux princes chrétiens de Syrie, s'emparèrent de Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre ; jamais de plus grands spectacles de bravoure ne furent donnés des deux côtés. Philippe et Richard parmi les croisés, Saladin et son frère Malek-Adhel chez les Musulmans, étaient dignes de lutter ensemble. Le courage des chefs exaltait celui des soldats, et chacun d'eux devenait un héros. Saladin fut découragé cependant quand il vit les chrétiens arborer l'étendard de la croix sur les murs de Ptolémaïs. Les vaincus s'étaient engagés, en son nom, à payer deux cent mille pièces d'or, à rendre tous les prisonniers faits dans les batailles précédentes et principalement à restituer la vraie croix ; mais Saladin ne ratifia pas ces engagements : il traîna les choses en longueur, et, pendant ce temps, la jalousie des princes croisés s'étant augmentée contre Richard, à mesure que sa valeur extraordinaire devenait proverbiale dans les deux camps, Philippe Auguste, roi de France, Léopold, duc d'Autriche, que Richard avait outragé en renversant dans les fossés de Ptolémaïs une bannière plantée par ce prince sur les murailles, le laissèrent dans la Terre-Sainte et retournèrent dans leurs États.

Bataille d'Assur.—Richard sur le mont Emmaüs. — L'orgueil indomptable du roi d'Angleterre, orgueil qui avait blessé tous ses compagnons d'armes, lui fit supporter cette défection sans se plaindre. Il voulut forcer Saladin à ratifier le traité de Ptolémaïs, et remporta sur lui la bataille d'Assur, où les Musulmans laissèrent huit mille morts. Ses exploits

furent tels, en ce jour mémorable, que nul ne résistait aux coups de sa hache « *qui les tranchait comme des épis.* » Malgré tant d'avantages apparents, il ne retira de cette victoire aucun résultat heureux, car Saladin, ne pouvant le vaincre, cherchait à l'affamer ainsi que son armée. Quand Richard s'approchait d'une ville, il la trouvait réduite en cendres ou démantelée, et, de cette manière, toute provision lui étant enlevée, il fut obligé de céder sans être vaincu, et fit dire à Saladin que, s'il voulait lui remettre Jérusalem et la vraie croix, il s'embarquerait sur-le-champ pour l'Angleterre.

Le sultan, qui espérait l'y contraindre sans cette condition, la rejeta avec mépris ; cependant ils allaient traiter du rachat des deux objets sacrés, par le mariage de Jeanne, sœur de Richard, avec Malek-Adhel, frère de Saladin, quand le clergé, indigné qu'une fille de l'Église épousât un infidèle, refusa son consentement à cet acte regardé comme sacrilége. Richard reprit les armes; son cri de guerre était : *Dieu, secourez le Saint-Sépulcre!* mais son bonheur l'avait abandonné; et, malgré la terreur qu'il inspirait aux Musulmans, il ne put parvenir jusqu'à Jérusalem. Saladin en avait fait garder les avenues par des troupes nombreuses. A force de combattre, Richard arriva sur les montagnes d'Emmaüs, où il chassa devant lui les Sarrasins; de là, découvrant la ville sainte, il s'écria en versant des larmes et en se couvrant la face avec son bouclier : « On est indigne de voir la ville Sainte, quand « on n'est pas capable de la conquérir ! »

Richard abandonne la Terre-Sainte.—Dès ce moment l'ardeur de Richard s'évanouit ; des envoyés de ses fidèles vassaux d'Angleterre vinrent lui apprendre par quelles menées son frère Jean Sans-Terre voulait s'approprier son royaume. Il se disposa alors à partir, et fit faire de nouvelles propositions à Saladin. Il demandait que Jérusalem eût la liberté de recevoir dans ses murs tous les chrétiens que la dévotion y amènerait ; que ces derniers eussent en propriété les villes de Jaffa et de Tyr, et qu'Ascalon, ne devant appartenir ni aux Musulmans ni aux croisés, fût détruite de fond en comble. A ces conditions, Richard s'engageait à retourner en Europe ; sinon il s'établissait en Syrie pour y continuer les hostilités.

Saladin, qui avait hâte de voir partir son redoutable antagoniste, accepta ses conditions et les ratifia dans une entrevue qui eut lieu entre les deux monarques. Malek-Adhel, qui admirait *le lion d'Angleterre,* lui envoya deux de ses plus beaux chevaux arabes : Saladin offrit à son adoration la vraie croix, tombée en son pouvoir à la bataille de Tibériade, et que Richard arrosa de ses larmes; puis, après s'être prosterné devant le saint tombeau, il approuva l'élection de Henri de Champagne comme roi de Jérusalem, et s'embarqua avec le reste des siens pour retourner en Angleterre [1].

Une tempête s'étant élevée sur la mer, le bâtiment qui portait Richard échoua sur les côtes de l'Adriatique, et ce prince fut fait prisonnier par les ordres du vindicatif Léopold d'Autriche, qui le livra à l'empereur Henri VI.

Telle fut l'issue de cette croisade dont Saladin remporta le profit, mais dont la gloire héroïque fut toute pour le roi d'Angleterre. Les Sarrasins gardèrent longtemps le souvenir de sa bouillante valeur, et il n'y avait pas un enfant qui ne se tût quand sa mère, fatiguée de ses cris, lui disait : « *Tais-toi, ou j'irai chercher le roi Richard qui te tuera !* » On en faisait même l'épouvantail des chevaux, et, si l'un d'eux faisait un faux pas, son maître s'écriait : « *As-tu vu l'ombre* « *de Richard?* »

Il est de ces qualités extraordinaires qui font une telle sensation parmi les hommes que, amis ou ennemis, tout y rend hommage, et la valeur en est une ; mais elle ne suffit pas. L'histoire a ratifié le jugement que Saladin prononça sur Richard. Lorsque, après le traité de paix, Hubert, évêque de Salisbury, vint à Jérusalem, le sultan lui offrait son palais pour demeure ; l'évêque refusa en disant : *Nous sommes des pèlerins,* et s'attira ainsi l'estime du vainqueur qui, dans un entretien familier sur les événements des croisades et sur Richard, lui dit : « Votre roi a reçu en partage un cœur généreux, une âme intrépide, mais il manque de prudence. Il

[1] Conrad de Montferrat, prince de Tyr, avait d'abord été désigné pour succéder à Baudouin V : Richard lui écrivit de venir recevoir la couronne. La lettre parvint à Conrad le 27 avril 1192 ; deux jours après, il fut assassiné par deux jeunes ismaélites, émissaires du Vieux de la montagne, qui lui dirent en le poignardant : *Tu ne seras pas margrave ; tu ne seras pas roi!*

se montre trop prodigue de sa vie. Pour être grand prince, j'aimerais mieux avoir de la sagesse et de la modestie que de l'audace et de la vanité [1]. »

Saladin ne survécut pas longtemps au départ du roi d'Angleterre, et ses derniers moments furent dignes de l'abnégation d'un chrétien. Après avoir régné bien des années avec des succès immenses, il ne possédait à sa mort ni palais, ni jardins, ni or, ni argent. Cette excessive pauvreté, chez le premier sultan de l'Asie, fait l'éloge de son désintéressement et de sa probité.—1193.

Après sa mort, ses trois fils se partagèrent son empire : l'aîné fut sultan du Kaire, Gaiat-Eddin, d'Alep, et Afdal, le plus jeune, de Damas; mais Malek-Adhel, leur oncle, finit par s'emparer petit à petit de leur héritage, et ceignit la couronne d'Egypte, quatre ans après la mort de son frère. Bientôt aussi Damas, Jérusalem, et la plus grande partie de la Mésopotamie tombèrent en sa puissance—1196.

§ IV. Quatrième croisade, de 1202 à 1204.

Instigateurs.

Célestin III. Innocent III.

Prédicateur.

Foulques de Neuilly.

Chefs.

Baudouin, comte de Flandre
Boniface, marquis de Montferrat.

État des Chrétiens d'Orient.—Les souverains des villes conquises sur les infidèles, en Palestine, commençaient à s'ennuyer de possessions qu'il fallait chaque jour défendre à la pointe de l'épée, et l'amour de la patrie, ce sentiment qui ne meurt jamais au cœur de l'homme, reportait souvent leurs regards vers les lieux où s'étaient écoulées leurs premières années.

Dans cette occurrence, le pape Célestin III, dont les hautes

[1] Chronique de GAUTHIER VINISAUF.

vertus et l'âge avancé rendaient les décisions plus respectables, s'était empressé de prêcher une croisade aussitôt que la nouvelle de la mort de Saladin était parvenue en Europe.

La première armée qui arriva au secours des chrétiens d'Orient, composée presque entièrement d'Allemands, était conduite par l'archevêque de Mayence.—Malek-Adhel, voyant que le roi de Jérusalem, Henri de Champagne, se disposait à rompre la trêve, vint mettre le siége devant Jaffa, se rendit maître de la ville, et les croisés eurent de plus à déplorer la mort du roi, qui se tua en tombant du haut d'une fenêtre.

Le découragement gagnait déjà les cœurs, quand une autre armée vint relever l'ardeur des combattants. Le duc de Brabant la dirigeait. Sous ses ordres les chrétiens reprirent Bérythe, Laodicée, Giblet et Sidon, et la veuve de Henri de Champagne, ayant épousé Amaury de Lusignan, roi de Chypre, on espéra que Jérusalem reprendrait quelque splendeur sous ce nouveau souverain.

Foulques de Neuilly prêche la quatrième croisade.—Pendant ce temps, le pape Célestin III était mort et avait été remplacé—1198—par Innocent III, homme de cœur, d'un génie vaste et enthousiaste, qui ne reculait devant aucun devoir, et pour lequel les rois et les peuples n'étaient qu'un moyen de réussite. Il porta la puissance de l'Eglise à son plus haut point d'élévation, fit ployer sous son autorité l'humeur guerrière du roi d'Espagne, et contraignit Philippe Auguste à respecter le lien du mariage qu'il voulait rompre. Lorsqu'il apprit les dangers qui continuaient à entourer la ville Sainte, il envoya le curé de Neuilly-sur-Marne, saint homme nommé Foulques, prêcher la croisade, appeler tous les fidèles d'Occident à la défense du Sauveur *banni de son héritage;* et l'énergique éloquence de cet autre Pierre l'Ermite eut aussi un heureux résultat.

Chefs de la quatrième croisade, leur dévouement.—Plusieurs grands vassaux des Etats d'Europe, ayant mis à leur tête Thibaut, comte de Champagne, s'enrôlèrent sous la bannière de la croix et laissèrent les souverains de France, d'Angleterre et d'Allemagne vider entre eux leurs différends. Dandolo, doge de Venise, s'étant engagé à fournir le nombre de vaisseaux et les provisions nécessaires pour le passage et

la nourriture de l'armée, à condition qu'on céderait à la république de Venise la moitié des villes que l'on enlèverait aux ennemis, et qu'on payerait quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, on fut contraint d'accepter et l'on allait se rendre à Venise, quand Thibaut, comte de Champagne, mourut.

On choisit pour lui succéder Boniface, marquis de Montferrat, et l'on arriva enfin au lieu du rendez-vous. Dandolo avait fait équiper la flotte; tout était prêt; mais il exigea tout de suite l'argent convenu. Les guerriers de la Terre-Sainte ne pouvant payer, donnèrent les joyaux, les bijoux, la vaisselle d'or et d'argent qu'ils possédaient; tout cela n'ayant pas complété la somme, ils s'engagèrent, malgré les réclamations d'Innocent III, à aider la république à reprendre, sur le roi de Hongrie, la ville de Zara qui lui avait appartenu précédemment—1202.

Prise de Constantinople par les croisés.—Empire des Latins. —Cette condition remplie, les croisés furent encore retardés par les sollicitations du jeune Alexis, dont le père, Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, venait d'être détrôné, privé de la vue et emprisonné par son frère Alexis l'Ange, qui s'était établi à sa place sans contestation. L'arrivée du prince grec détermina ceux des croisés qui voulaient se rendre de suite en Palestine.

Les crimes dont se rendait coupable chaque jour le nouvel empereur, Alexis III, les indigne, et tous partent pour aller punir le meurtrier qui bientôt est détrôné à son tour et forcé de fuir; Isaac, tiré de prison, remonte sur le trône et associe à l'empire son fils Alexis IV, qui sollicite ses libérateurs de passer quelques mois à Constantinople, pour l'aider à consolider sa puissance.

Malgré les ordres réitérés du pape, Dandolo et les croisés se rendent aux instances du jeune prince.

L'inexécution du traité signé par l'empereur grec, et l'usurpation de Ducas Murtzuffle, qui avait fait jeter Alexis IV dans un cachot, soulevèrent de nouveau les Latins contre Constantinople : en peu de jours ils s'en rendent maîtres, la livrent au pillage, au fer des soldats, et se partagent l'empire[1].

[1] GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN, maréchal de Champagne, qui prit part à la croisade,—*De la conquête de Constantinople.*

Baudouin, comte de Flandre, est élu empereur, Boniface devient roi de Thessalie, les Vénitiens s'emparent de toutes les villes maritimes, et il ne reste aux princes byzantins que quelques lambeaux de leurs anciennes possessions.

Théodore Lascaris établit à Nicée un simulacre d'empire; Alexis Comnène décore du même titre la petite ville de Trébisonde, et Michel Comnène prend celui de prince d'Argos.

Le pape Innocent III, indigné à la nouvelle de la prise de Constantinople, fulmina une bulle d'excommunication contre les croisés qui, au lieu d'aller défendre Jérusalem, avaient détrôné un prince chrétien; mais les circonstances dans lesquelles on se trouvait, la nécessité d'envoyer de prompts secours en Orient, adoucirent le ressentiment du chef de l'Eglise, qui ne tarda pas à relever les coupables de la sentence lancée contre eux, et qui finit même par sanctionner leur conquête—1205.

A la prise de Constantinople, on s'occupa autant des précieuses reliques qui y étaient renfermées, que des trésors d'or et d'argent. Les membres du clergé surtout dédaignaient toute autre chose, et plusieurs rapportèrent dans leur pays les os des saints qu'ils avaient trouvés, pour la plupart, dans la célèbre église de Sainte-Sophie.

La tête de saint Jean-Baptiste et celle de saint Georges furent déposées dans la cathédrale d'Amiens, à la suite de cette croisade, par un prêtre de Picardie, qui les avait découvertes sous des ruines. Les princes eux-mêmes se trouvèrent heureux de posséder quelques insignes de la passion du Sauveur. Dandolo eut un morceau de la vraie croix, Philippe Auguste en reçut un autre, et Baudouin s'empara de la couronne d'épines.

Cependant les Grecs appelèrent les Bulgares à leur secours; ceux-ci, pressés par l'espoir du pillage, ne se firent pas attendre. L'empereur Baudouin fut fait prisonnier, et Boniface de Montferrat fut tué par les ordres de Joannice, chef des Bulgares.

Henri de Hainaut, frère de Baudouin, fut élu empereur à sa place; puis Pierre de Courtenai, beau-frère de ce dernier prince, lui succéda; mais ni lui, ni ses fils qui passèrent successivement sur le trône, ne purent l'étayer de ma-

nière à lui donner de la consistance, et le mépris qu'ils firent des sciences et des arts, les détruisit dans cet empire qui en était le centre depuis longtemps. La bibliothèque même, si précieuse par ses mauscrits, fut inutile aux vainqueurs et interdite aux vaincus.—Voyez le chap. XXXIV, § 2.

§ V. Cinquième croisade, de 1217 à 1221.

Instigateurs.

Innocent III. **Honorius III.**

Chefs.

Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem.
André II, roi de Hongrie.

Etat des chrétiens d'Orient. — Jean de Brienne élu roi de Jérusalem. — Maleck-Adhel continuait ses conquêtes dans la Palestine, et enlevait pièce par pièce, aux croisés, ce qui leur restait de la Terre-Sainte. Jean de Brienne parut alors pour annoncer, au nom du pape Innocent III, l'arrivée d'une croisade, et comme la fille d'Amaury II, roi de Jérusalem, était restée, par la mort de ses parents, héritière de ce royaume, les hauts barons résolurent de lui donner pour mari un homme capable de défendre et de conserver ses droits. Jean de Brienne fut choisi, et l'espérance commença à renaître au cœur des chrétiens.

Les jeunes croisés.—Cependant cinquante mille enfants de France et d'Allemagne s'étaient mis en route pour venir secourir leurs frères d'Orient—1213.—Ils traversèrent les Alpes; mais plusieurs de ces jeunes enthousiastes, égarés dans les forêts, y périrent de froid, de faim et de fatigue. D'autres s'embarquèrent à Marseille, et arrivèrent à la Terre-Sainte pour tomber entre les mains des Sarrasins, et finir, par l'esclavage ou le martyre, leur courageuse entreprise.

Honorius publie la cinquième croisade.—Départ du roi de Hongrie.—Au moment où le pape Innocent III se disposait

[1] PHILIPPE MOUSKES, évêque de Tournay, — *Histoire des empereurs français de Constantinople.* Cette histoire, qui est en rimes, se trouve aussi dans DU CANGE.

à prendre lui-même la croix, il fut enlevé par une mort instantanée, et le pape Honorius III, son successeur, publia une nouvelle croisade—1216.—Frédéric II, empereur d'Allemagne, devait en être le chef, mais il ne pressa point son départ, et les autres souverains d'Europe suivirent son exemple.

André, roi de Hongrie, fut le seul qui se décida à partir : plusieurs grands seigneurs marchèrent sur ses traces, et une armée considérable de croisés de tous les pays s'étant jointe à eux, ils arrivèrent à Ptolémaïs où ils trouvèrent Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et Lusignan, roi de Chypre, qui se disposaient à attaquer les Musulmans ; mais, la division s'étant introduite parmi les chrétiens, le roi de Hongrie abandonna la Palestine, et entraîna avec lui la plus grande partie de ses vassaux. Hugues de Lusignan mourut peu de temps après, et Jean de Brienne resta seul pour tenir tête à l'ennemi.

Victoires de Jean de Brienne. — Faute politique du cardinal Pélage.—Jean de Brienne, ce prince brave et prudent, ne se laissa pas décourager par ce malheur; il continua les hostilités, s'empara de Damiette, fit sauter la tour du Nil, forteresse considérée comme imprenable, et, malgré la persévérance du successeur de Malek-Adhel, il aurait obtenu la reddition de Jérusalem et celle des prisonniers faits par le sultan depuis le commencement de son règne, sans l'opposition du légat Pélage, qui ne permit aucun arrangement. Alors le khalife Malek-al-Kamel, fils de Malek-Adhel, établit son camp dans un lieu où l'on bâtit depuis la ville de Mansoura, et fit proposer aux chrétiens une trêve, avec les mêmes conditions qu'il avait faites précédemment. Le cardinal Pélage menaça de l'excommunication ceux qui parleraient de s'y soumettre. La guerre recommença donc ; mais les croisés, battus par les armes des Musulmans, enfermés dans Damiette par les eaux du Nil dont on avait ouvert les écluses, furent obligés de se soumettre aux conditions qu'on voulut leur imposer, et demandèrent la paix—1221.

§ VI. Sixième croisade, de 1228 à 1229.

Instigateur.

Grégoire IX.

Chef.

Frédéric II de *Hohenstaufen.*

Etat des chrétiens d'Orient, Indécisions de Frédéric II.— Malek-al-Kamel, en reprenant Damiette, avait rendu la vraie croix à ses pieux défenseurs, et Jean de Brienne, pressé d'aller chercher des secours, repassa en Europe pour hâter l'arrivée des autres croisés, et donna sa fille Yolande à l'empereur d'Allemagne, Frédéric II, qui fut alors, par suite de ce mariage, roi titulaire de la Sainte cité.

Pendant ce temps, la Syrie et l'Égypte étaient en proie à des divisions intestines, et les chrétiens de la Palestine attendaient les armées qui leur étaient promises. Frédéric II avait encore demandé un nouveau délai avant de remplir son vœu de croisé. Grégoire IX, qui avait succédé au pape Honorius III, sut démêler le vrai caractère de l'empereur d'Allemagne, au travers du voile de bonhomie dont il se couvrait, et il trembla pour l'Eglise, en trouvant dans ce prince une espèce de philosophe indifférent aux intérêts de la vraie religion.

Les croisés attendaient impatiemment dans la Pouille le moment du départ; mais l'empereur reculait toujours. Enfin, vaincu par les instances du pape, il partit. Ce fut pour peu de temps: s'étant trouvé légèrement malade, il ne voulut pas poursuivre sa route, et rentra dans le port d'Otrante.

Double excommunication de Frédéric II. — Grégoire IX, indigné de ce mépris des serments chez un prince qui devait en connaître l'importance, lança contre lui les foudres de l'excommunication.

Tout changea de face aussitôt. Le pape n'eut pas plutôt défendu le voyage de la Terre-Sainte à Frédéric II, que celui-ci, appelé par le sultan d'Egypte, Malek-al-Kamel, pour lui prêter secours contre l'autre fils de Malek-Adhel, saisit ce prétexte pour rejoindre les croisés, en assurant que les

Sarrasins lui livreraient Jérusalem en récompense de son intervention. Telle était, en effet, la promesse que lui avait faite Malek-al-Kamel.

Grégoire, ne voulant pas que la ville sainte passât aux mains d'un ami des infidèles, renouvela les défenses et l'excommunication ; mais l'empereur brava les unes et les autres, et s'embarqua, en 1228, avec six cents chevaux seulement, pour aller conquérir la Palestine.

Le duc de Spolète, resté en Sicile avec le reste de l'armée allemande, avait ordre de porter la guerre dans le cœur des États du pape ; mais Grégoire ne s'effraya pas de ces vaines démonstrations : il écrivit aux chrétiens d'Orient, leur signala Frédéric II comme un impie, un excommunié, et sa voix eut du retentissement dans le cœur de tous les croisés, qui refusèrent de se soumettre à un chef repoussé par l'Église.

Traités de Frédéric avec le Sultan. — Frédéric traita avec le sultan d'Égypte, qui ne tarda pas à se repentir de l'avoir appelé dans ses États[1], et qui, pour l'en éloigner, se hâta de lui céder Jérusalem et toutes les villes qui en dépendaient.

L'empereur d'Allemagne avait, d'après son traité avec les Sarrasins, conservé leur mosquée à Jérusalem. Elle était située en face du Saint-Sépulcre; c'était un outrage au culte chrétien: aussi l'archevêque de Césarée jeta-t-il l'interdit sur la ville Sainte, et ensuite sur Ptolémaïs où Frédéric, qui s'était couronné lui-même, allait se faire reconnaître. Alors l'empereur oublia qu'il était chrétien, que la croix qu'il avait prise l'engageait à défendre la Terre-Sainte, à protéger ses frères, et il commença contre ceux qui ne voulaient point reconnaître son pouvoir, une persécution digne d'un païen et d'un infidèle. Il livra Damas à Malek-al-Kamel, intercepta les vivres des chrétiens, les fit périr, et laissa ses archers insulter impunément les chevaliers du Temple et ceux de Saint-Jean.

C'en était trop : le cri de désespoir des chrétiens, persécutés par un des leurs, navra l'âme de Grégoire IX. Il mit Frédéric au nombre des infidèles, et publia une nouvelle croisade contre lui, le menaçant de lui enlever les couronnes

[1] RAUMER,—*Geschichte der Hohenstaufen.*

de Naples et d'Italie. L'empereur comprit alors que sa présence était nécessaire en Europe : il y retourna, laissant le gouvernement de Jérusalem à son maréchal Richard Fetinger — 1229.

Ordres religieux. — Deux ordres de *frères prêcheurs* prirent naissance en France, pendant cette période d'événements si divers et de combats si multipliés; celui des dominicains, dont un élève des moines de Cîteaux, d'origine espagnole, et nommé Dominique, fut le fondateur; et l'ordre des franciscains, qui dut sa fondation à un marchand colporteur d'Assise, nommé François, lequel se convertit à la suite d'une vision. François ne voulait que mendier et prêcher, et ce fut seulement avec des aumônes qu'il rebâtit la petite église de Sainte-Marie-des-Anges, dont la possession avait été assurée à son ordre. En 1219, cet ordre existait déjà partout, et l'Italie seulement comptait jusqu'à quinze cents franciscains. Quand leur fondateur crut les avoir assez solidement établis, il alla chercher la palme du martyre au milieu des infidèles de l'Égypte.

§ VII. Septième croisade, de 1248 à 1254.

Instigateur et chef.

Louis IX, *dit le saint*, roi de France.

État des chrétiens d'Orient. — Après la mort de Malek-al-Kamel, son fils Malek-Saleh-Nodger-Neddin lui succéda comme sultan d'Égypte. Les chrétiens avaient rompu la trêve conclue par Frédéric II, et s'étaient fait battre entre Ascalon et Joppé. Malek-Saleh s'empara de Jérusalem, vainquit les princes Ayoubites, qui s'en étaient rendus maîtres plusieurs fois, et défit, avec le secours des Kowaresmiens, Malek-Imaël, sous les murs de Damas, qui tomba en son pouvoir, tandis que les ruines de la grande Asie, bouleversée par les fils de Zenghis-khan, annonçaient à la Syrie une nouvelle invasion des Mongols.

Maladie de Louis IX. — Septième croisade. — A cette époque de malheurs pour l'Asie, l'an 1244, Louis IX tomba malade à Pontoise, et fut « tellement bas, qu'une des dames

« qui le gardoient en sa maladie, cuidant qu'il fust oultre-
« passé, lui voulut couvrir le visage d'un linceul, disant
« qu'il estoit mort; mais lui s'éveillant tout à coup s'écria :
« La lumière de l'Orient s'est répandue du haut du ciel sur
« moi, et m'a rappelé d'entre les morts. » Il demanda la croix et jura d'aller en Palestine.

Vainement sa mère et les prélats du royaume s'opposèrent-ils à son départ; le vœu était fait, il se mit en route, vêtu de l'habit des pèlerins, accompagné de sa femme Marguerite, de ses frères, de Pierre de Dreux, duc de Bretagne, de Hugues de Lusignan, comte de La Marche, et de son historien le sire de Joinville. La comtesse de Poitiers accompagna aussi son mari dans cette croisade, pendant la durée de laquelle Blanche de Castille gouverna la France au nom de son fils — 1248.

Premiers succès de la croisade. — Prise de Damiette. — Louis IX, arrivé dans l'île de Chypre, met fin aux querelles qui divisaient les chrétiens de la Palestine, envoie défier le sultan au combat, s'embarque pour l'Égypte, met le siége devant Damiette, s'en empare, purifie les mosquées, et place la ville entière sous la protection de la Sainte Vierge, en lui consacrant la principale mosquée, convertie en église.

L'alarme des Sarrasins était grande : il était facile d'en profiter; mais les Français hésitaient, délibéraient, ne se décidaient pas, et le nouveau sultan Matham-Turan-Shan, fils de Nodgerneddin, que la perte de Damiette avait tué, saisit ce temps pour faire fortifier ses places, et pour se mettre sur la défensive.

Il passa en Syrie, laissant le commandement de ses troupes à l'émir Fakr-Eddin, qui, battu à Damiette, augmentait son courage naturel du ressentiment qu'il avait voué aux chrétiens dont il voulait la ruine entière. Damiette fortifiée, on y laisse la reine et les femmes qui ont accompagné les croisés, et l'armée chrétienne, à laquelle s'est réunie l'arrière-garde commandée par le comte de Poitiers, se met en marche pour le Caire.

Bataille de Mansoura.—Bientôt le Nil, le canal d'Aschmoun et Mansoura, entourent les chrétiens, et ne leur montrent un passage qu'à travers l'armée ennemie dont le feu grégeois les décimait et les effrayait, sans que les

plus sublimes efforts de bravoure pussent les en délivrer. Cependant, malgré ce puissant adversaire, les chrétiens parviennent à traverser le canal, ayant à leur tête Robert, comte d'Artois, frère du roi, et les Templiers. Trois cents Sarrasins, qui défendaient le passage, fuient en désordre; le comte d'Artois les suit jusque dans leur camp, surprend et effraye Fakr-Eddin sans résultat, s'empare de Mansoura à peu près déserte, et la livre au pillage.

C'en était fait des Musulmans, si Bibars Bondochar, chef des Mamelucks, n'eût ranimé le courage de ses soldats, et ne les eût envoyés pour arrêter les progrès de l'armée chrétienne. Il pénètre lui-même dans Mansoura, lorsque les croisés sont occupés à détruire, à piller les palais et les mosquées, ferme toutes les issues pour les empêcher de fuir, et commence avec eux un combat acharné.

Saint Louis, instruit de la détresse de son frère, anime les croisés, se précipite vers l'ennemi, et fait reculer Bibars.

Le secours arriva trop tard pour l'imprudent et brave Robert. Après avoir soutenu pendant cinq heures un combat inégal, il succomba sous le nombre, avec deux cent quatre-vingts Templiers et le grand-maître des Hospitaliers; mais, avant sa mort, il avait vu tomber Fakr-Eddin sous les coups des croisés—1250.

Tous dans cette journée payèrent de leur personne, et le roi resta maître du camp des Sarrassins.

Les maladies ravagent l'armée chrétienne.—Courage du roi. — Bientôt une maladie contagieuse envahit l'armée chrétienne : la fièvre et la dyssenterie épuisaient toutes les forces.

Enfin la famine vint combler tant de maux; le roi proposa un traité au sultan, et lui offrit Damiette en échange de Jérusalem et des autres places de la Palestine. Moatham accepta, mais il exigea le roi même pour otage. Le frère du roi, les barons et les chevaliers français préférèrent périr plutôt que de livrer leur souverain.

On se détermina à retourner à Damiette; les vents contraires et les Sarrasins y mirent obstacle. Le roi fut fait prisonnier à Miniech par l'émir Gçnral-Eddin, et reconduit à

Mansoura, où les ennemis eux-mêmes admirèrent sa dignité calme et résignée.

Grandeur d'âme de la reine de France.—Durant ces calamités, la reine Marguerite était assiégée dans Damiette. Sur le point d'être mère, elle redoutait que son enfant et elle ne devinssent la proie des Sarrasins. Un vieux chevalier se trouvant un soir près de son lit de douleur, elle lui demanda une grâce, et le chevalier la lui ayant promise, elle lui dit : « Je « vous requiers donc, sur la foi que vous m'avez donnée, « que, si les Sarrasins prennent cette ville, vous me cou- « percz la tête, avant qu'ils me puissent prendre. » — Très- « volontiers le ferai-je, répondit le chevalier, et si ai-je eu « pensée de le faire si le cas advenoit[1]. »

Massacre des prisonniers chrétiens. — Rançon du saint roi. —Sur ces entrefaites, la milice des Mamelucks se révolta contre Moatham : ils mirent le feu à une tour qu'il habitait, le saisirent lorsqu'il fuyait et le tuèrent : ils firent ensuite un massacre effroyable des prisonniers chrétiens, et ne réservèrent que ceux qui étaient en état de payer une forte rançon.

Le Mameluck Iberg épousa la belle-mère de Moatham et prit le titre et le rang du sultan. Il ratifia le traité commencé avec le roi de France, qui livra Damiette pour sa rançon, et un million de besans d'or pour celle des autres prisonniers.

Louis s'engagea aussi à ne rien entreprendre contre Jérusalem, et quitta l'Égypte pour aller en Palestine, où il demeura quatre ans à surveiller les troubles des Musulmans, pour tâcher d'en tirer parti. Il envoya chez les Mongols, qui déjà avaient quelques connaissances du vrai Dieu, un missionnaire nommé Guillaume Rubriquis ; mais ce religieux ne put s'entendre avec le khan Mangou, qui le renvoya avec quelques présents et une lettre d'amitié et d'alliance pour saint Louis.

Le Vieux de la Montagne.—Les Pastoureaux.—Fin de la 7e croisade.—Dans ce même temps le *Vieux de la Montagne*, ou prince des Assassins, Allaleddin Mohammed III, fit de-

[1] LE SIRE DE JOINVILLE. — *Histoire et chronique du très-chrétien roi saint Louis*, ch. LI.

mander au roi de France un tribut, le menaçant en même temps d'une mort inévitable s'il n'obéissait.

Ces menaces n'effrayèrent pas saint Louis, qui établit même avec lui des relations utiles, et se fit d'un ennemi généralement redouté, un allié constant et dévoué.

Pendant que ces événements se passaient en Palestine, le royaume de France était dévasté par une troupe d'aventuriers, connus sous le nom de *Pastoureaux*. Sous la conduite d'un Hongrois, nommé Jacob, ils se livraient aux désordres les plus affreux, tout en prétendant se disposer à une croisade. La régente, Blanche de Castille, écrivait des lettres pressantes à son fils, pour hâter son retour en Europe ; mais Louis ne se décida à quitter la Palestine que quand la mort de sa mère le força à revenir prendre le gouvernement de son royaume. Il y reparut en 1254, entouré de l'auréole de gloire qu'il avait acquise par son courage et par sa résignation.

§ VIII. Huitième croisade, 1270.

Instigateur.

Clément IV.

Chef.

Louis IX, *le Saint.*

État de l'Orient, de 1254 à 1270.—Les Mongols.—Fin de l'empire latin.—L'invasion des Mongols [1], que le séjour de saint Louis en Palestine avait retardée de quelques années, eut lieu en 1258. Ces hordes barbares commencèrent leurs conquêtes par la prise de Bagdad, dont le sac et le pillage durèrent pendant quarante jours, et le dernier Abasside, le trente-septième khalife d'Orient, Mostasem-Billah, fut cousu dans un sac de cuir et écrasé sous les pieds des chevaux mongols, au milieu de sa capitale.

Presque en même temps l'empire latin de Constantinople venait d'échoir en héritage à Baudouin II, encore enfant,

[1] Voyez le chap. XXXV, § 3.

sous la minorité duquel Michel Paléologue, empereur de Nicée, oncle du jeune Lascaris, qu'il avait détrôné, s'empara de Constantinople—1261—, mit fin à l'empire latin [1], rétablit l'empire grec, et assura sa puissance par un traité qu'il conclut avec Houlagou, chef des Tartares Mongols qui ravageaient l'Asie Mineure.

La prise d'Alep et de Damas, la déposition du sultan d'Iconium, Azeddin Kaikaous, livraient à Houlagou tout l'occident de l'Asie qu'il conserva, après la mort de Mangou, successeur d'Azeddin, tandis que Kublaï régnait à l'orient.

Le sultan d'Égypte, Koutouz, avait traité avec les chrétiens qui respiraient un peu, lorsqu'il fut assassiné à la chasse par le mameluck Bibars-Bondochar, qui avait délivré Mansoura, et qui fut proclamé à la place de Koutouz. Ce dernier était fourbe, cruel, et portait presque autant de haine aux Musulmans qu'aux chrétiens, qu'il alla attaquer jusqu'en Palestine, enlevant leurs places d'assaut, brûlant leurs villes, ravageant leurs terres, et insultant sans pitié les vaincus, comme le prouve cette lettre qu'il écrivit à Bohémond, prince d'Antioche, après la prise de sa capitale.

« La mort est venue par tous les chemins. Si tu eusses
« vu tes chevaliers écrasés aux pieds des chevaux, tes pro-
« vinces pillées, les femmes mises à l'encan, les chaires et
« les croix renversées, les feuilles de l'Évangile dispersées,
« les Musulmans, tes ennemis, marchant sur le sanctuaire,
« le moine, le prêtre, le diacre égorgés et les morts dévorés
« par le feu de ce monde, certes, tu aurais dit : Plût au Ciel
« que je fusse devenu poussière ! »

Cependant Ptolémaïs résistait encore. L'étendard du Christ flottait toujours sur ses murs, malgré le désir que Bibars avait de l'abattre. Les efforts de cet homme farouche devaient bientôt réussir, et il n'était pas réservé aux chrétiens d'Occident de délivrer la Terre-Sainte. A la nouvelle des horreurs qui s'y commettaient, une huitième croisade fut prêchée en Europe, et le saint roi s'y prépara—1270—, malgré la résistance que son pieux dessein trouva dans le Conseil, à la

[1] DUFRESNE DU CANGE.—*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français.*

cour et dans sa propre famille ; car tous redoutaient une nouvelle expédition et les malheurs qui y semblaient attachés.

Départ de saint Louis.—Saint Louis ne se laissa convaincre par aucune raison ; il leva de force tous les obstacles, et s'embarqua à Aigues-Mortes, faisant voile vers l'Afrique où l'appelait son zèle pour le christianisme, et où l'ambition devait le faire suivre par le roi de Naples, son frère, Charles, comte d'Anjou.

L'armée française débarqua près de l'ancienne Byrsa, sur le château de laquelle on vit bientôt paraître la bannière royale, surmontée de la croix. Non loin de ces ruines s'apercevaient encore celles de Carthage, qu'avait remplacée la ville de Tunis, dont le souverain, indépendant de toute puissance africaine, fut invité, par les croisés, à choisir entre le baptême ou l'épée. Il choisit la dernière, fort de la promesse que Bibars lui avait donnée de lui envoyer des secours ; mais les maladies firent ce qu'il espérait obtenir par les armes.

Mort de saint Louis.—Fin des croisades.—La peste se mit dans l'armée des croisés : les principaux chefs tombèrent bientôt, entre autres le légat du pape, le roi de Navarre et Jean Tristan, duc de Nevers. Ce jeune prince, qui était né dans l'expédition précédente, pendant la captivité de son père, ce qui l'avait fait appeler *Tristan*, devait mourir dans cette dernière croisade. Saint Louis, enfin, fut aussi atteint du fléau et termina, sur un lit de cendre, en héros et en saint, le 25 août 1270, une vie pleine de vertus chrétiennes, politiques et militaires. « Le pieux génie, ou plutôt l'ange des croisades, se couvrit alors d'un crêpe funèbre et remonta au ciel avec le roi[1]. »

[1] MICHAUD,—*Histoire des croisades*.—M. Poujoulat, dans son *Histoire de Jérusalem*, parle ainsi du monument élevé depuis quelques années à saint Louis sur le lieu même où il rendit le dernier soupir : « Une élégante chapelle, dédiée à saint Louis, et dont la première pierre a été posée en 1840, s'élève sur le monticule de l'ancienne Byrsa, à six lieues de Tunis, à deux lieues de la Goulette, entre Sidi-Bousala (l'ancienne Carthage) et les trois ports de l'antique citadelle de Byrsa. Le 25 août 1841, une statue de saint Louis, en beau marbre de France et faite d'après celle que l'on voit à Saint-Denis sur son tombeau, fut placée au-dessus de l'autel de la chapelle, au milieu d'une pompe solennelle et au bruit des salves d'artillerie des vaisseaux de guerre français en rade et des salves de l'artillerie musulmane. En dedans et en dehors de la porte de la chapelle

Résultats de la mort de saint Louis.—La consternation fut grande parmi les croisés, quand la nouvelle de la mort du roi fut certaine; mais l'arrivée de Charles d'Anjou et de sa flotte les ranima. Le roi de Tunis fut obligé de lui demander la paix, et l'on retourna en Europe. Edouard d'Angleterre continua seul la croisade, combattit Bibars avec succès; mais un coup de poignard que lui fit donner le prince des Assassins, l'arrêta, et le fit retourner sur-le-champ dans ses États—1271.

Son départ fut le signal de la chute des chrétiens d'Orient qui, divisés en deux partis, dont l'un accordait au roi de Chypre, et l'autre à Marie d'Antioche, l'investiture d'un royaume qui n'existait déjà plus, n'avaient ni le courage, ni les moyens nécessaires pour résister à Kelaoun et à Khalif-Ascraf, successeurs de Bibars, qui les détruisaient par des combats partiels—1288.—Enfin le Khalif s'empare de Ptolémaïs le 18 mai 1291, et fait tomber l'étendard de la Rédemption, qui ne devait plus briller sur les murs de cette ville.

Une fois Ptolémaïs prise, le royaume chrétien fut détruit. Les Templiers, les Hospitaliers et les Teutoniques rentrèrent en Europe pour chercher de nouvelles destinées, puisque leur séjour en Orient devenait impossible et sans but. Les croisades furent à jamais terminées; car, pendant le long

de saint Louis, on a gravé deux inscriptions en français, répétées en caractères arabes, sur les trois faces extérieures, autour du dôme. Voici la traduction de la seconde inscription arabe, composée par M. Reinaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

ICI EST MORT
LE SULTAN MAGNIFIQUE ET JUSTE
LOUIS, FILS DE LOUIS, ROI DE FRANCE.
DIEU AIT PITIÉ DE LUI.
CE LIEU A ÉTÉ DONNÉ POUR TOUJOURS,
PAR L'ÉMIR ILLUSTRE AHMED-BEY,
AU SULTAN DE FRANCE.
QUICONQUE RESPECTERA CE MONUMENT, DIEU LE BÉNIRA.
IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE DIEU.

La belle et pieuse ambition de Louis IX était de planter la croix sur la terre africaine; le signe glorieux et sacré brille aujourd'hui sur le dôme de sa chapelle, à peu de distance des ruines de Carthage. L'Arabe de la plaine de Tunis l'aperçoit au loin, et le navigateur le salue : les descendants de saint Louis ont continué sa croisade, et la croix a triomphé en Afrique.

espace de temps qu'elles avaient duré, le zèle chrétien s'était ralenti, et l'on ne voyait plus que les dangers de ces expéditions.

Commencement des croisades—1096.—Leur fin—1270. Prise de Ptolémaïs—1291.

Rois de Jérusalem.

1099—Godefroy de Bouillon.	1173—Baudouin IV.
1100—Baudouin Ier.	1185—Baudouin V.
1118—Baudouin II.	1192—Conrad et Isabelle.
1131—Foulques.	1192—Henri de Champagne.
1144—Baudouin III.	1197—Amaury II.
1162—Amaury Ier.	1210—Jean de Brienne, 13 ans.

§ IX. Résultats des croisades et leur influence.

Vue générale des bienfaits des croisades. — « Je ne sache pas de plus grand spectacle que ces invasions des peuples de l'Asie et des peuples de l'Europe, marchant en sens opposé, les uns sous l'étendard de Mahomet, les autres sous l'étendard du Christ, autour de cette mer qu'avaient bordée les civilisations grecque et romaine.

« Des mœurs pleines de splendeur et de naïveté, des crimes et des vertus, des croyances ardentes, des faits héroïques, des souvenirs merveilleux, d'immenses résultats matériels et moraux, scientifiques et politiques, voilà ce que présentent les croisades. Les rudes et simples expressions des chroniqueurs relèvent l'éclat des actions; les ermites sont les historiens des chevaliers; des moines racontent avec l'humilité de la religion et la simplicité du langage, l'orgueil de la conquête et la grandeur des exploits guerriers, ces pèlerinages commencés avec le bourdon et continués avec l'épée.

« On doit aux croisades la recomposition des armées nationales, décomposées par les petits cantonnements militaires de la féodalité. Tant de *chieftains* éparpillés sur le sol, et étrangers les uns aux autres, apprirent à se connaître à la tête de leurs vassaux ; les serfs recommencèrent le peuple français dans les camps, comme les bourgeois dans les villes. La chrétienté parut aussi, pour la première fois, sous la

forme d'une immense nation, agissant par l'impulsion d'un seul chef. Et qu'allait-elle conquérir? un tombeau [1]! »

Les croisades ont donné une nouvelle impulsion aux vertus sociales.—Cette religion, par laquelle on vit se former les croisades, donna une nouvelle force aux vertus fondamentales qui en sont la base, l'humilité et la charité. Quoique d'une bravoure sans exemple, le croisé ne tirait pas vanité de ses nombreux exploits, et, quel que fût son rang, il n'oubliait jamais que chacun de ses compagnons, en portant sur son épaule, ainsi que lui, la croix du Sauveur, était devenu son égal. Partageant tous les mêmes dangers, souvent les chefs s'exposaient à la mort pour délivrer de simples chevaliers.

Un pauvre pèlerin se trouvant un jour attaqué par un ours, le célèbre Godefroy de Bouillon s'élança au-devant de l'animal furieux, s'exposa seul à sa férocité, et le pèlerin fut délivré.

Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, disait aussi en voyant le comte de Leicester près de succomber sous les coups d'un infidèle : « Je ne suis pas digne d'être roi, si je laisse périr un seul de ceux qui m'ont suivi. » Puis il vole au secours de son sujet, et d'un coup de sa terrible hache d'armes, il étend son adversaire à ses pieds.

Les femmes et la chevalerie pendant les croisades. — Tous, suivant leur force, leur âge, leur rang et leur capacité, se mêlèrent à ces expéditions chevaleresques. Les femmes mêmes s'y firent remarquer par leur exaltation pour les hauts faits d'armes, et leur mépris pour la lâcheté; la chevalerie, qui s'était d'abord formée pour défendre les opprimés, réparer des torts, protéger la femme, finit par devenir une espèce de *servage*. Le chevalier n'avait droit à l'admiration du monde et aux priviléges de sa caste, que s'il se montrait fidèle à Dieu, dévoué à sa dame, quels que fussent les ordres qu'il en recevait, et que s'il respectait toutes les femmes, comme les dispensatrices des honneurs et de la gloire.

Aussi à cette époque, où les femmes établirent *des cours*, dans lesquelles se prononçaient des jugements sans appel,

[1] M. de Chateaubriand.

rien n'arrêtait l'exaltation du chevalier qui combattait devant sa dame, et portait à ses pieds l'hommage de ses exploits. On vit les mœurs farouches des premiers siècles s'adoucir devant les grâces de la femme et la charité du christianisme, qui réprouvaient les violences et les exécutions barbares.

Les rois eux-mêmes subirent le joug que leur imposèrent les lois de la chevalerie. Saint Louis ne prenait aucune décision sans l'avis de la reine, *sa dame,* et les ordonnances de ce temps sont paraphées du nom de *la compaigne* des souverains d'Europe.

La chevalerie, en fondant des ordres pour le soulagement des faibles et des pauvres, prenait l'engagement de les défendre contre les infidèles, de les soigner avec un zèle parfait, d'honorer leur misère et de la secourir, au risque de tout ce qui pouvait leur en arriver.

Ordre de Saint-Lazare.— On ne peut, sans être attendri, se rappeler l'admirable institution de Saint-Lazare, fondée pour les lépreux qui venaient y chercher consolation et guérison, si cette dernière chose était possible. Pour pouvoir être nommé grand-maître de cet ordre, il était indispensable d'avoir été lépreux soi-même; car, disait un des statuts, « celui qui a été atteint d'une maladie aussi dangereuse, « sera bien plus en état de la connaître et d'en soulager ses « frères. »

Influence des croisades sur l'égalité sociale. — Cette espèce d'égalité qui naquit de ces expéditions où chacun professait le même dévouement pour la cause sacrée, les mêmes sentiments d'humanité et de tendresse pour les membres souffrants de J.-C., la même valeur dans les combats, fut le premier coup porté à la féodalité, parce qu'elle enseigna que la véritable noblesse provenait moins d'une longue suite d'aïeux, de brillantes armoiries, que des qualités personnelles et de l'illustration qu'on obtenait par de nobles exploits et de hauts faits d'armes.

Tant de vaillants soldats revenus des croisades, au lieu de rentrer sous la domination des grands vassaux, devinrent les hommes du roi, qui les protégeait en retour des secours qu'ils lui portaient dans l'occasion; et, tandis que les plus

nobles seigneurs se trouvaient dépossédés de la plus grande partie de leurs domaines, qu'ils avaient vendus à la couronne pour se procurer les moyens d'aller à la Terre-Sainte, le pouvoir royal s'augmentait, et l'indépendance du peuple commençait peu à peu à poindre dans l'avenir [1].

Le commerce et la marine.—La liberté du peuple devint plus marquée dans les villes maritimes surtout : circonscrites jusqu'alors dans des limites très-resserrées, le commerce y avait peu pénétré, tandis que la prospérité était à peu près nulle dans l'intérieur des terres. A cette époque, débarrassées des entraves qui les avaient retenues, elles déployèrent une grande activité, envoyèrent de nombreux vaisseaux parcourir l'Océan, et un commerce s'établit entre des nations qui, jusqu'alors, n'avaient eu aucun rapport.

Bientôt des lois furent établies pour régler la navigation, et l'on vit se perfectionner l'art de construire les vaisseaux et de les approvisionner. Aussi l'Europe s'enrichit-elle des produits et du commerce des pays les plus éloignés. Le maïs, la canne à sucre, la prune de Damas furent au nombre de ces productions inconnues, aussi bien que les riches étoffes de l'Orient, et ces armes si bien trempées, qui faisaient l'envie et la terreur des croisés contre lesquels on les dirigeait.

L'Église et la magistrature.—L'Église, qui n'eut jamais un plus beau temps de gloire et de puissance, en profita pour étendre sa domination temporelle et transformer en corps enseignants la plus grande partie des ordres religieux ; elle ajouta même une nouvelle grandeur à la magistrature en plaçant le signe révéré de notre rédemption dans la salle d'audience, pour assister à la défense de l'accusé et à l'arrêt du juge. Chacun devait être jugé par ses pairs, le baron ainsi que le bourgeois, le prince ainsi que le soldat ; et saint Louis voulut que chaque homme ne fût responsable que de ses propres actions.

On voit à cette époque les condamnations à mort devenir plus fréquentes, et l'on en tire la conséquence qu'on s'éloignait chaque jour de l'esprit de ces temps barbares où, pour

[1] HEEREN,—*Versucheiner Entwicklung der Folgen, der Kreuzzüge für Europa.*

quelques deniers, on se rachetait de la peine due au meurtre, à l'assassinat et à toutes sortes de brigandages.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXX.

ROIS DE FRANCE,

De 1096 à 1270,

Depuis la fin du 11e siècle, jusqu'aux dernières années du 13e.

(*Suite du chapitre* XX.)

1096—*Suite du règne de Philippe* Ier.
1108—Louis VI *le Gros*.
1137—Louis VII *le Jeune*.
1180—Philippe-Auguste.
1223—Louis VIII.
1226—Louis IX ou *saint Louis*.
1270—Philippe III *le Hardi*.

§ Ier. Fin du règne de Philippe Ier. — Louis VI. — De 1096 à 1137.

Fin du règne de Philippe Ier. — Philippe Ier, peu remarquable par lui-même, triompha, par sa persévérance dans le mal, des guerres qui lui furent suscitées et des excommunications lancées contre lui. En associant au trône son fils Louis, que l'on nommait alors l'*Éveillé*, il recouvra en quelque sorte le respect dû à la puissance royale ; les factieux rentrèrent dans le devoir, et le brigandage des grands disparut peu à peu.

Philippe mourut à Melun, le 29 juillet 1128 ; son règne, qui dura 48 ans, fut le plus long de tous ceux qui l'avaient précédé, excepté celui de Clotaire Ier, et de tous ceux qui l'ont suivi, excepté les règnes de Louis XIV et de Louis XV.

Philippe Ier fut le premier de nos rois qui porta le nom d'un saint. Cependant il fut indifférent aux sentiments religieux de son époque. Egoïste et voluptueux, il parut d'autant plus méprisable à ses sujets que ce siècle était plus fécond en héros.

Louis VI dit le Gros. — de 1108 à 1137. — Louis, qui fut depuis surnommé *le Gros*, se trouva possesseur d'un royaume assez paisible, mais réduit au seul duché de France et à une trentaine de seigneuries.

Sentant bien que, s'il ne l'agrandissait pas, ce petit royaume finirait par s'anéantir, Louis VI, qui possédait toutes les vertus brillantes de la chevalerie, passa sa vie à batailler contre ses propres vassaux, à Corbeil, à Mantes, à Montlhéry, à Montfort, au Puiset dont le château, la terreur de la Beauce, lui coûta trois années de siége. Mais enfin son activité surmonta les obstacles, et fut couronnée par un accroissement de domaines et par la reconstitution du pouvoir royal.

Le plus puissant des vassaux de Louis était sans contredit le roi d'Angleterre, Henri Ier. Ce prince, injuste et ambitieux, conquit la Normandie sur son frère, le chevaleresque Robert, qui fut définitivement vaincu à la bataille de Tinchebray—1106—. Robert eut les yeux crevés et fut envoyé en Angleterre, où il finit ses jours dans une prison, en 1136[1].

Le duché de Normandie fut réuni au royaume d'Angleterre, jusqu'à Charles VII, époque où il devait revenir à la France.

Guerre entre la France et l'Angleterre. — Louis VI, qui avait soutenu Henri contre Robert, ne tarda pas à s'en repentir; car la prise de la petite forteresse de Gisors, par Henri Ier, alluma cette grande querelle qui devait ébranler pendant si longtemps la monarchie française.

Les deux rois en vinrent aux mains à Néaufle où Louis fut vainqueur, puis à Brenneville où il fut vaincu et sur le point d'être fait prisonnier. Un Anglais, ayant saisi la bride de son cheval, s'écria : « *Le roi est pris !* »—«*Tu ne sais donc pas*, lui dit le prince, en lui donnant un coup de lance qui l'étendit mort à ses pieds, *qu'on ne prend jamais le roi aux échecs ?* »

Le pape Calixte II rétablit un instant la paix entre les deux antagonistes; mais Louis VI ayant donné des secours à Guillaume Cliton, fils de Robert, qui voulait reconquérir le duché de Normandie, Henri Ier déclara la guerre au roi de France, et, aidé de son gendre, l'empereur Henri V, il vint l'attaquer à la tête d'une armée nombreuse.

Louis convoque ses vassaux, les milices communales, les

[1] Voyez le chap. suivant.

réunit sous l'oriflamme, et va, plein de confiance, au-devant de ses ennemis. Henri V repasse le Rhin précipitamment, et Henri Ier est forcé de demander la paix.

Le comte de Flandre, Charles le Bon, fut assassiné par les membres de la famille du chancelier de son comté, Berthold Lan-der-Strate. Louis VI eut assez d'influence pour faire élire son protégé, le fils de Robert. Cliton reçut donc le comté de Flandre, en dédommagement de la Normandie. Ce prince voulut, peu après, attenter aux priviléges des villes, et il fut déposé. Il défendit ses droits par les armes ; mais il reçut au siége d'Alost—1128—une blessure dont il mourut. Thierry d'Alsace, que les Flamands avaient élu lors de la déposition de Cliton, gouverna sans tyrannie et sans trouble.

En 1135, Henri Ier étant mort sans enfants mâles, la couronne devait retourner à Mathilde sa fille, veuve de l'empereur Henri V, laquelle venait d'épouser Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou; mais Etienne de Blois, comte de Boulogne, obtint des secours de Louis le Gros, s'empara de la couronne d'Angleterre, fit épouser à son fils Eustache la fille du roi de France, et l'investit du duché de Normandie.

Deux ans après, Louis mourut à Paris le 1er août, dans sa cinquante-septième année. Telles furent ses dernières paroles : « *Mon fils, n'oubliez jamais que l'autorité royale est un* « *fardeau dont vous rendrez un compte très-exact après votre* « *mort.* »

La maxime que Louis VI aimait à répéter et qui régla toujours sa conduite était celle-ci : « *Mille fois mieux vaut* « *mourir avec gloire que de vivre sans honneur.* »

§ II. Affranchissement des communes en Europe.

Origine des communes. — Le nom de Louis VI est cher à la France, surtout à cause de la protection qu'il accorda aux premiers efforts tentés par le peuple pour son affranchissement. Noyon, Saint-Quentin, Laon, Amiens, et plusieurs autres villes, durent l'établissement de leur commune à ses secours efficaces. Les évêques secondèrent presque partout l'élan populaire. Le roi comprenait trop la nécessité de diminuer le pouvoir de la noblesse, afin d'assurer sa propre

autorité, pour ne pas chercher un appui dans les habitants des villes et dans les serfs des campagnes [1].

L'origine des communes est un des événements les plus mémorables; coïncidant avec l'époque des croisades, leur naissance indique le passage de l'état de dénûment et de servitude, auquel le système féodal avait réduit les classes inférieures de la société, à une aisance et à une liberté jusqu'alors inconnues.

Les communes ont donné lieu à la formation du corps de la *bourgeoisie* ou du *tiers État*. Ce corps est devenu une des plus puissantes barrières contre le despotisme féodal; il fut l'appui du pouvoir monarchique, et en même temps la première base de la liberté du peuple.

Les communes naquirent des associations faites entre les habitants des villes, dans le but d'obtenir des seigneurs certaines franchises ou certains droits. Elles peuvent être considérées comme autant de petites souverainetés, formées par privilége ou charte, au milieu des souverainetés féodales. Elles furent reconnues et garanties par l'autorité monarchique.

Les villes d'Italie [2], qui n'avaient jamais entièrement perdu leur liberté dans les siècles de la tyrannie, profitèrent habilement des querelles entre les empereurs et la cour de Rome pour secouer l'autorité des lieutenants impériaux et pour se constituer en républiques. Ainsi s'affranchirent successivement Venise, Gênes, Lucques, Pise, Florence. Les villes de la Lombardie imitèrent leur exemple, se rendirent redoutables par les ligues qu'elles opposèrent dans le douzième et le treizième siècle aux empereurs Frédéric Ier et Frédéric II, et jouèrent un rôle important dans les longues guerres que se livrèrent les factions des Guelfes et des Gibelins.

Le désir de s'affranchir du joug féodal se propagea ensuite de l'Italie en France. La liberté communale ne s'était pas tout à fait éteinte dans les villes méridionales de ce pays [3];

[1] HALLAM.— *État de l'Europe au moyen âge.*—HULMAN,— *Ursprung der Standes der Freyen.*

[2] SISMONDE DE SISMONDI.—*Histoire des républiques italiennes.*

[3] GUIZOT.—*Essai sur l'Histoire de France.*

mais celles du nord étaient tombées dans la plus complète servitude. La plupart des villes septentrionales s'insurgèrent vers 1108, et contraignirent leurs seigneurs à leur vendre des chartes de liberté, ou les leur arrachèrent de force. Les rois de France depuis Louis VI, autant par avarice que par politique, se déclarèrent les protecteurs de ces républiques naissantes qui furent pour la royauté une source de richesses et un rempart contre les empiétements féodaux.

Les villes d'Allemagne, d'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Espagne, obtinrent à diverses époques de semblables priviléges, et devinrent souvent les soutiens de l'autorité des rois, excepté en Angleterre, où, alliées de l'aristocratie, elles luttèrent contre une royauté despotique [1].

Organisation des communes. — L'établissement de toute commune reposait sur la *confédération* des habitants d'une ville. Ils s'engageaient par serment à se défendre mutuellement, à ne pas souffrir que qui que ce fût nuisît à l'un d'entre eux ou le traitât en serf. Tous ceux qui s'étaient liés de cette manière prenaient le nom de *communiers*, *communions ou jurés*. Ils constituèrent, d'abord un peu dans le désordre, et ensuite d'une manière régulière, un gouvernement électif, assez semblable à l'ancien gouvernement municipal des Romains.

Les magistrats nommés par les *communions* s'appelaient *maïeurs*, *maires*, *échevins* (*schoeppen*, *skepen*, *scabini*) *jurés*, *consuls* ou *capitouls*.

Ces magistrats s'obligeaient à rendre bonne justice aux membres de la commune et aux étrangers qui venaient s'établir dans la ville. La magistrature devait avoir une bourse commune ou un trésor, et un sceau commun. La ville, organisée en corps politique, était chargée de la construction et de l'entretien des fortifications et de la garde des murs. Elle obtenait le droit de guerre, celui d'avoir des vassaux, la faculté d'accorder le droit de bourgeoisie aux étrangers, de battre monnaie, d'exercer une juridiction dans son intérieur et souvent sur les villages voisins. Il s'y formait des

[1] BRADY.—*Treaty of boroughs.*

corporations de métiers, ou de tribus soumises à des règlements connus sous le nom de *jurandes*.

L'organisation était confirmée et garantie par les *chartes* ou *lettres de liberté*, que le seigneur ou le roi leur accordait. Ces chartes, variées à l'infini, peuvent être considérées, en général, comme le germe d'un gouvernement plus régulier, et comme la source de garanties pour la liberté individuelle et la sûreté de la propriété.

L'esprit de corporation, qui se rattache à l'origine des communes, se répandit alors dans toutes les classes de la société. C'était la première manifestation de l'opinion publique aux prises avec la force matérielle. C'était une conséquence du développement des lumières, du commerce et de l'industrie. Un autre résultat de l'émancipation des villes fut la participation des communes aux droits politiques, par l'admission de leurs députés aux assemblées nationales, connues en Angleterre sous le nom de *Parlement*, en France sous celui d'*États généraux;* on les appelait *diètes* en Allemagne, *conciles* et *cortès* en Espagne.

Affranchissement des serfs de la campagne.— L'affranchissement des serfs de la campagne a été à la fois une conséquence des croisades, une suite de la liberté qu'avaient acquise les villes, et du besoin qu'éprouvaient les seigneurs de repeupler les villages et de se défendre contre leurs ennemis en armant leurs paysans. L'intérêt pécuniaire fut un puissant motif pour déterminer les rois et les nobles à vendre la liberté aux serfs de leurs domaines; enfin l'esprit d'insurrection, qui, dans le quatorzième siècle, éclata parmi les paysans de plusieurs États de l'Europe occidentale, dut hâter cette émancipation.

Les premiers exemples de l'affranchissement des gens de la campagne se trouvent à Bologne, vers 1256; mais, en France, ces affranchissements remontent même au règne de Clotaire III, à l'époque de la régence de la reine Bathilde. Le progrès fut lent jusqu'à Louis le Gros, et en 1315, Louis X acheva l'affranchissement des serfs par un édit dans lequel on lit ces paroles remarquables : *Selon le droit de la nature chacun doit naître franc.* En Allemagne les affranchissements ne furent que partiels, parce que l'empire était trop morcelé.

La servitude y subsista jusqu'au seizième siècle et même plus longtemps encore [1].

§ III. De Louis VII à Philippe le Hardi. De 1137 à 1270.

Louis VII dit le Jeune, de 1137 à 1180. — Louis VII commença son règne par une querelle avec le saint-siége, en refusant de recevoir pour archevêque de Bourges un prêtre dont il avait à se plaindre. D'un autre côté, pour plaire à sa femme Éléonore de Guienne, il consentit au mariage de sa belle-sœur Pétronille avec Raoul, comte de Vermandois, son cousin, qui venait de répudier sa femme, nièce de Thibaut, comte de Champagne. Celui-ci appela de la sentence du divorce au pape, déjà irrité à cause de la conduite de Louis, au sujet de l'archevêque de Bourges. Le domaine royal fut mis en interdit.

Le comte de Champagne, moteur de ces désordres, en porta seul la peine. Louis VII, furieux de son hostile intervention auprès du saint-siége, et du refus qu'il avait fait de le suivre dans la guerre entreprise au commencement de son règne, pour soumettre les provinces méridionales de la France, sur lesquelles son mariage avec Éléonore de Guienne lui donnait des droits, entra sur les terres de Thibaut avec une armée considérable, prit d'assaut la ville de Vitry, et fit périr dans les flammes un grand nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés dans une église.

Un repentir tardif vint briser son cœur; et, ne pouvant se contenter ni d'une pénitence ordinaire, ni de l'absolution du souverain pontife, il résolut d'aller expier son crime au tombeau du Sauveur.

Suger, abbé de Saint-Denis, fut choisi par Louis VII pour être régent du royaume, pendant la seconde croisade. Le roi lui adjoignit l'archevêque de Reims et le comte Raoul de Vermandois et partit pour la Terre-Sainte.

La France, gouvernée avec prudence et fermeté par l'abbé Suger, jouit d'une grande tranquillité, tandis que son roi

[1] Henri Engelhard.—*Histoire abrégée du moyen âge.*

essuyait en Palestine les désastres que nous avons racontés, pages 281 et suivantes. Les grands, maintenus en paix par l'ascendant qu'avait su prendre sur eux le sage ministre auquel la postérité a laissé le surnom de *Père de la patrie*, s'en trouvèrent plus heureux ; et le peuple, à l'abri de leur tyrannie habituelle, n'eut plus à se soulever contre l'oppression.

A la nouvelle du douloureux résultat de la seconde croisade, il y eut un cri général de douleur ; le saint abbé de Clairvaux fut l'objet sur lequel se portèrent les haines et l'indignation de la multitude, qui se rappelait avec quelle force l'abbé Suger s'était opposé à cette aventureuse expédition. « Ces hommes, dit M. de Chateaubriand, tous deux « supérieurs, étaient de nature antipathique l'un à l'autre ; « mais Bernard, sans être ministre, gouvernait le monde en « sa double qualité de saint et de moine réformateur. »

— « Sans doute, dit l'évêque Othon, dans l'apologie où il « justifie saint Bernard d'avoir conseillé la seconde croi« sade,—sans doute le saint abbé fut inspiré de Dieu, lors« qu'il nous excita à cette croisade ; mais nos malheurs ont « été mérités par notre orgueil et nos débauches, et parce « que nous n'avons pas fidèlement observé ses ordres salu« taires[1]. »

Répudiation d'Eléonore.—Après la mort de Suger, Louis VII exécuta un projet dont l'adroite politique de ce ministre l'avait constamment détourné, depuis son retour de la croisade. Mécontent de la conduite de sa femme, il saisit le prétexte de parenté qu'elle avait elle-même invoqué à Antioche[2], la répudie et lui restitue la Guyenne et le Poitou. Cette restitution probe, mais imprudente, démembra la monarchie, à laquelle elle devint d'autant plus fatale que la vindicative Eléonore, après avoir déshérité ses deux filles, se remaria à Henri Plantagenet, déjà comte d'Anjou et duc de Normandie. Henri devint, en 1154, roi d'Angleterre sous le nom d'Henri II, et fut conséquemment l'un des princes les plus puissants de l'Europe, et le plus dangereux pour la France dont il possédait la plus grande partie.

[1] BARONIUS,—*Annales eccles. ad ann.* 1149.
[2] Voyez p. 283, chap. XXIX.

Nouveau mariage du roi.—Sa mort.—Louis VII épousa ensuite Constance de Castille qu'il perdit bientôt, et, comme il n'avait que des filles de ses deux mariages, quinze jours après la mort de Constance, il épousa la fille de Thibaut le Grand, comte de Champagne. Cette princesse, nommée Alix, fut la mère de Philippe Auguste, que l'on surnomma *Dieudonné*, parce qu'il fut dû en quelque sorte aux supplications de la reine, et aux prières publiques faites pour l'obtenir.

L'amour de Louis VII pour son fils fut cause de sa mort. Le jeune Philippe tomba dangereusement malade à la suite d'une frayeur occasionnée par la subite apparition d'un charbonnier dans la forêt de Compiègne, où il s'était égaré. Louis fit un pèlerinage au tombeau de saint Thomas de Cantorbéry, sur lequel il prolongea si longtemps sa prière qu'il fut paralysé. Il mourut l'année suivante—1180.—Ce prince généreux sut allier les devoirs de la religion avec ceux de la royauté.

Philippe II, dit Auguste.—de 1180 à 1223. — Le nom de Philippe Auguste est une gloire pour la France. Ce prince, en épousant Isabelle, fille de Baudouin V, comte de Hainault, qui descendait en droite ligne d'Hermangarde, fille du malheureux Charles de Lorraine, faisait remonter la race de Charlemagne sur le trône. Les malheurs des chrétiens d'Orient l'engagèrent à prendre la croix. Il n'assista qu'à la prise de Ptolémaïs et revint bientôt en France, laissant à Richard Cœur-de-Lion tout le poids de la troisième croisade.

Lorsque ce dernier apprit que son frère Jean sans-Terre, soutenu par Philippe Auguste, usurpait son royaume, il voulut revenir en Europe et fut fait prisonnier par le duc Léopold d'Autriche. Le troubadour Blondel parvint à connaître le lieu de sa captivité. Eléonore adressa de vives supplications au pape pour qu'il forçât Henri VI, empereur d'Allemagne, à délivrer son prisonnier.

Le succès couronna les efforts de la reine Eléonore; Richard put retourner dans son royaume où la réputation glorieuse qu'il s'était acquise lui assura le respect, sinon l'affection de tous ses sujets. Il eut avec Philippe Auguste, dont il accusait la mauvaise foi, une guerre de peu de durée. Les deux monarques, voilant leur jalouse inimitié, firent une trêve, et

déposèrent des armes qu'ils ne devaient plus reprendre l'un contre l'autre.

La mort de Richard, arrivée en 1199, fit passer la couronne à son frère Jean sans-Terre, quoique, d'après les lois du royaume, elle dût appartenir de droit au jeune Arthur, fils de Geoffroy, comte de Bretagne, frère de Richard et de Jean.

Les seigneurs anglais et ceux de Normandie ayant pris parti pour Jean sans-Terre, malgré l'appui du roi de France, la cause d'Arthur fut perdue, et lui-même fait prisonnier par son oncle. Ce dernier, aussi cruel que lâche, l'emmena, dit-on, dans un bateau, sous le prétexte de faire avec lui une promenade, le poignarda lui-même, et jeta son corps à la rivière, à trois milles environ du château de Rouen—1203.

Que cette assertion soit vraie ou fausse, toujours est-il que le malheureux Arthur ne reparut plus; que d'une manière ou d'une autre il perdit la vie, et que le nouveau roi d'Angleterre fut pour quelque chose dans cette mort, puisque le jeune prince était entièrement à sa disposition.

A cette nouvelle tous les cœurs s'émurent d'indignation. Les Bretons, ne voulant pas reconnaître pour roi le meurtrier de leur prince, se donnèrent pour duc Pierre de Dreux, auquel ils firent épouser Alix, sœur d'Arthur par leur mère Constance, et fille de Guy de Thouars, second mari de cette princesse. De cette manière, la Bretagne devint de nouveau indépendante, et se détacha du sceptre des Plantagenets — 1204.

Jean sans-Terre, cité par Philippe, son suzerain, devant l'assemblée des pairs et des barons, pour rendre compte de la disparition d'Arthur, refusa de comparaître; accusé et convaincu des crimes de félonie et d'homicide, il fut condamné à voir ses biens confisqués, et, tandis qu'il se livrait à toutes sortes de plaisirs à Rouen, et qu'il paraissait se moquer de la sentence prononcée contre lui, Philippe en commençait l'exécution, lui enlevait l'Anjou, la Touraine, le Maine, la Normandie, et ne lui laissait de toutes ses possessions en France, que le seul duché de Guyenne—1207.

Bataille de Bouvines. — Les grands vassaux se révoltent contre Jean sans-Terre : ils étaient soutenus par le roi de France. Ils attaquent leur souverain qui disperse les révol-

tés et force Philippe à les abandonner. Ce ne fut qu'un éclair de bonheur ; car, à la célèbre bataille de Bouvines, où Ferrant, comte de Flandre, Othon IV, empereur d'Allemagne, et le roi d'Angleterre, ligués ensemble, avaient amené deux cent mille combattants, tandis que Philippe Auguste n'en avait que quarante mille seulement, l'avantage resta tout entier au roi de France, et répara bien glorieusement pour lui l'échec du précédent combat. Le comte Ferrant, prisonnier, entra dans Paris à la suite du roi qui l'avait fait enchaîner à un char, traîné par quatre chevaux arabes. Le peuple suivait le triste cortége en riant, et il répéta longtemps :

« Quatre ferrants, bien enferrés,
« Menaient *Ferrant* bien enferré. »

Philippe fit démolir les fortifications d'Ypres, d'Oudenarde, de Valenciennes et de Cassel ; puis, quand il eut enlevé au pays tout ce qui aurait pu protéger une révolte ou le mettre en état de défense, la comtesse Jeanne, femme de Ferrant, fut mise en possession de son gouvernement.

Les barons d'Angleterre déposèrent Jean sans-Terre et Henri, son fils ; ils offrirent son trône à Louis, surnommé le Lion, fils du roi de France. Ce dernier, l'ayant accepté, fut conduit en triomphe à Londres, et proclamé à l'unanimité par tous les grands du royaume.

Tout s'annonçait favorablement pour le nouvel élu ; mais la mort subite de Jean vint détruire de si beaux commencements—1216—. Avec lui disparut la haine des Anglais. Tous se rallièrent autour de l'héritier de tant de rois chers à leur souvenir, et la couronne fut donnée par le vœu de la nation entière à Henri III, fils de Jean, qui promit l'oubli du passé, et se fit sacrer à Glocester.

Louis voulut soutenir ses droits ; mais, réduit à ses seuls Français, il perdit la bataille de Lincoln, et prit sagement le parti de ne pas soutenir une guerre si inégale. Il revint donc en France en 1217, et s'arma bientôt pour aller combattre les Albigeois.

Les Albigeois.—L'an 1206 vit s'ouvrir une croisade contre les Albigeois. Le pape Innocent III, saint Dominique, Raymond, comte de Toulouse, et Simon, comte de Montfort, sont

les personnages les plus importants de ce malheureux épisode du treizième siècle.

Deux hérésies qui couvaient depuis longtemps sous les cendres de l'impiété, éclatèrent tout à coup dans les Etats de Raymond, comte de Toulouse; c'étaient celle des Vaudois, propagée par Valdus, et celle des Albigeois, ou hérétiques d'Alby. Comme la doctrine qu'ils professaient n'admettait pas le péché dans l'accomplissement de ses désirs, dans la satisfaction de tous ses penchants, elle fit promptement des prosélytes, et le comte Raymond, arrivé au gouvernement, l'an 1194, au lieu de réprimer de tels abus, les protégea de tout son pouvoir, parce que ses mœurs dissolues s'arrangeaient à merveille de dogmes aussi faciles.

Les Albigeois, soutenus par leurs princes, méprisèrent tous les avis charitables de saint Bernard d'abord, puis de saint Dominique, massacrèrent Pierre de Castelnau, légat du pape, et bravèrent même l'excommunication. Alors, Innocent III fit prêcher une croisade contre ces hérétiques—1208—, et Simon, comte de Montfort, homme dissimulé, ambitieux, mais réglé dans ses mœurs, et d'une valeur remarquable, en fut nommé chef.

« Cette guerre, dit M. de Chateaubriand, vit naître l'inquisition, et se distingua par ses auto-da-fé. On jetait les « femmes dans des puits, on égorgeait sans merci, et pendant « ces massacres, les fanatiques chantaient le *Veni Creator*. « Béziers fut emporté d'assaut. Là se fit le plus grand carnage qui se fût jamais fait dans le monde entier, car on « n'épargna ni vieux, ni jeunes, pas même les enfants à la « mamelle; on les tuait et faisait mourir. Voyant cela, ceux « de la ville se retirèrent, ceux qui le purent, tant hommes « que femmes, dans la grande église de Saint-Nazaire. Les « prêtres de cette église devaient faire tinter les cloches « quand tout le monde serait mort; mais il n'y eut son de « cloche, car ni prêtre vêtu de ses habits, ni clerc, ne resta « en vie.

« Toulouse, dont toutes les maisons étaient fortifiées, et « dont les bourgeois se défendirent de rue en rue, fut prise « et reprise, inondée de sang, à moitié brûlée, et brava, pendant vingt ans, les anathèmes des papes. »

Raymond, dépouillé de tous ses États, se rendit à Rome pour se faire relever du crime d'hérésie et de l'excommunication qu'il avait encourue. Innocent III maintint Montfort dans la possession des terres qu'il avait enlevées au comte de Toulouse, et confirma le fils de ce dernier dans la possession de ce qui lui restait encore; mais le jeune comte ne se soumit pas à cet arrêt et parut bientôt devant Toulouse qui lui ouvrit ses portes. Montfort fut tué au siége de cette ville, et son fils Amaury, ne pouvant venir à bout de la reprendre, abandonna le soin de la conquérir de nouveau et de la garder à Louis VIII, qui venait de succéder à son père—1223. Le vieux comte de Toulouse avait précédé Philippe de quelques mois au tombeau.

Caractère de Philippe Auguste.— Philippe Auguste employa tout son règne d'abord à rétablir la grandeur du royaume, à faire en sorte que sa situation extérieure et sa force réelle fussent en harmonie avec les idées répandues déjà et accréditées sur sa nature. Comme puissance morale et dans la pensée commune du temps, la royauté avait reconquis, sous Louis le Gros et Louis le Jeune, beaucoup de grandeur; mais les forces matérielles lui manquaient. Philippe Auguste s'appliqua sans relâche à les lui donner [1].

Philippe Auguste fut ami des lettres, et il protégea avec une bienveillance généreuse les hommes qui les cultivaient. C'est à lui qu'on doit faire honneur de la fondation des archives. Les rois ses prédécesseurs avaient coutume d'emporter avec eux, dans leurs voyages et leurs expéditions, les registres qui contenaient les actes les plus importants de leurs règnes. Dans une expédition en Normandie—1194—, Philippe Auguste perdit les papiers de la couronne avec ses bagages, qui lui furent enlevés par le roi d'Angleterre. Pour empêcher qu'un pareil accident ne se renouvelât, il prit le parti de faire construire un édifice où furent déposés les pièces authentiques et les actes officiels de son règne. C'est là l'origine des archives du royaume de France [2].

[1] GUIZOT.—*Cours d'histoire moderne*, t. V.
[2] M. CAYX.—*Précis de l'Histoire de France.*

Philippe Auguste ne mérite pas moins d'admiration, soit qu'entouré de ses barons et de ses prud'hommes, il médite des réformes et des lois utiles, soit que, à la tête de ses chevaliers et de la milice des communes, il combatte à Bouvines les ennemis de la couronne et de la patrie. Avant Philippe Auguste, la lutte de la royauté et de la féodalité présentait des chances incertaines ; après son règne, ces deux pouvoirs se trouvent dans une position toute différente. Les alliés de la féodalité, les princes anglais, sont dépouillés de leurs plus importantes conquêtes ; les barons, qui avaient longtemps tenu comme en tutelle les successeurs de Hugues Capet, sont forcés de reconnaître leur infériorité et de rendre hommage à son arrière-petit-fils. Dès lors, on peut prévoir que l'unité territoriale et monarchique se dégagera triomphante de tous les obstacles qui s'opposent encore à son entier développement. Philippe Auguste est le premier roi de France qui ait conçu l'idée de cette unité, et qui ait préparé sa victoire ; c'est la plus belle gloire de son règne [1].

Louis VIII, le Lion, de 1223 à 1226.— Louis VIII commença son règne par l'affranchissement des serfs de ses domaines. Le roi de Jérusalem, les princes et les plus illustres seigneurs du royaume avaient assisté à son sacre, le 16 août 1223. Le roi d'Angleterre, le premier vassal de la couronne, s'était dispensé de ce devoir : la guerre éclata bientôt entre les deux monarques ; tout fut à l'avantage de la France.

Le nouveau roi, après avoir pris sur les Anglais le Poitou et La Rochelle, alla combattre le comte de Toulouse, Raymond VII, qui, bravant l'excommunication fulminée contre lui, ne laissait approcher les armées françaises qu'après avoir incendié, bouleversé, ruiné tous les pays par lesquels elles se dirigeaient vers lui. Malgré cela, Louis VIII poursuivait ses conquêtes, et il se serait rendu maître du Languedoc, si la mort ne l'eût arrêté inopinément—1226.

Il avait à peine quarante ans—1226. Ce prince laissa quatre fils : Louis IX, son successeur, Robert Ier, tige de la branche d'Artois, Alphonse, comte de Poitiers, et Charles, comte d'Anjou, tige des rois de Sicile.

[1] CAYX,—*Précis de l'Histoire de France*, p. 210.

Louis IX dit le Saint,—de 1226 à 1270.—Blanche de Castille, veuve de Louis VIII, et régente pendant la minorité de Louis IX, son fils, eut à lutter contre les grands du royaume, qui rougissaient d'obéir à une femme étrangère; mais elle parvint à détacher de la ligue Thibaut, comte de Champagne, prince guerrier et poëte. Avec ce puissant secours elle réduisit bientôt les rebelles; son habileté mit également un terme aux troubles du Midi : Raymond VII signa le traité de Meaux, par lequel il donnait sa fille Jeanne au comte Alphonse de Poitiers, et cédait quelques domaines à la France. Ensuite, pour conserver son pays ainsi démembré, il vint faire amende honorable à Notre-Dame de Paris, pieds et tête nus. Le pape leva l'excommunication, et la croisade contre les Albigeois fut terminée.

Alix, reine de Chypre, réclamait le comté de Champagne, et la défection de Thibaut augmenta ses prétentions en fortifiant son parti de tous les rebelles, auxquels vinrent se joindre Pierre de Dreux et Henri III, roi d'Angleterre. L'armée des confédérés fut battue par le jeune roi de France, qui avait embrassé la cause du comte de Champagne, et la paix fut jurée à Compiègne, où Thibaut, appelé au trône de Navarre, céda au roi son comté de Blois, en le chargeant d'indemniser Alix—1234.

On célébra l'année suivante le mariage de Louis IX avec Marguerite, fille de Bérenger IV, comte de Provence. Charles d'Anjou ayant, plus tard, épousé Béatrix, sœur de la reine, la Provence fit partie de la dot de cette princesse.

Henri III et son armée se trouvaient encore en France. Ils y avaient été rappelés par Hugues de Lusignan, beau-père du roi d'Angleterre, que Louis IX venait de châtier de sa rébellion contre le comte de Poitiers son suzerain, et ils y recommençaient les hostilités; mais battus à Taillebourg, à Saintes, ils signent la paix à Bordeaux, et, sous la condition de l'hommage-lige, Louis IX rend au roi d'Angleterre, quelques années après, le Limousin, le Périgord, le Quercy, a Saintonge, l'Agénois, et l'admet, sous le nom de duc de Guyenne, au rang des pairs de France.

Deux années s'écoulèrent, et Louis, atteint d'une grave maladie, descendit aux bords de la tombe. La France en

pleurs priait pour lui. Dieu eut égard à ses supplications et lui rendit son père. Louis, dans sa maladie, avait fait vœu, s'il revenait à la santé, d'aller en Palestine. Dieu fut miséricordieux, le saint roi se montra fidèle. On fit de vains efforts pour l'empêcher de remplir sa promesse sacrée. Bien loin de céder aux instances qui lui furent faites pour le détourner de son projet, il renouvela son vœu. Ses préparatifs durèrent quatre ans; le saint roi s'embarqua à Aigues-Mortes et se dirigea vers l'Egypte; son courage, sa dignité, son dévouement, pendant la septième croisade, ont fait l'admiration des peuples.

Louis IX ne revint en France qu'après la mort de Blanche de Castille—1254.—A peine de retour, il s'occupe uniquement de la tranquillité publique. Il porte des édits pour extirper les guerres continuelles que se faisaient les seigneurs, et il abolit entièrement les épreuves judiciaires, appelées *jugements de Dieu*. Sous le chêne de Vincennes, il entend les plaintes de ses sujets, calme leurs haines, apaise leurs différends. C'est un véritable père. Il s'arrache à l'amour de ses sujets pour aller exposer ses jours dans une nouvelle croisade. Il débarque en Afrique, met le siége devant Tunis dont il espère convertir le bey à la foi chrétienne; mais la peste désole son armée; il en est bientôt atteint lui-même; et, près des ruines de Carthage, il termine sur un lit de cendres, en héros et en saint, le 25 août 1270, une vie pleine de vertus chrétiennes, politiques et militaires.

Jugement sur saint Louis.—Ainsi mourut ce grand roi, l'homme modèle du moyen âge. Sa sagesse, son courage et sa vertu le placèrent au-dessus du siècle où il vivait, et si les lois admirables, nommées *Établissements*, qu'il laissait à la postérité, ne furent point toujours suivies, c'est que, à cause de quelques étranges dispositions, conformes à la rudesse barbare du treizième siècle, l'ignorance, la haine et l'envie répandirent sur ces lois le fiel dont elles n'avaient pu salir la mémoire du saint roi.

Les *Établissements* de saint Louis étaient aussi favorables aux droits du peuple qu'il était possible de l'espérer dans un temps où les véritables éléments de l'ordre social étaient si peu connus; malheureusement le prince n'avait pas assez

d'autorité pour les faire adopter par les grands vassaux. A toutes les époques, des considérations d'intérêt particulier ont engagé certains hommes à se mettre en opposition avec les principes d'intérêt public; mais le roi fit strictement observer ses règlements dans ses propres domaines, et l'amour des peuples le récompensa des soins qu'il prit pour les rendre heureux[1].

Saint Louis substitua la preuve par témoins à la coutume barbare des duels judiciaires qu'il abolit; il établit l'usage des appels, et administra lui-même la justice avec toute l'ancienne simplicité. « J'ai souvent vu ce saint, dit Joinville, assis à l'ombre d'un chêne dans le bois de Vincennes, où tous ceux qui avaient des plaintes à porter pouvaient l'aborder librement; dautres fois il ordonnait d'étendre un tapis dans le jardin, et là il s'asseyait pour entendre les causes qu'on venait soumettre à sa décision. »

Il maintint aussi les franchises des villes, et dans les maximes qu'il laissa à Philippe, son successeur, il lui recommanda de les maintenir aussi, en disant : *Plus elles* (les villes) *seront puissantes et libres, plus les ennemis douteront de t'assaillir.*

Nous présentons saint Louis comme le personnage modèle du moyen âge; qu'on nous permette de citer encore, à propos de ce prince, ce passage de Voltaire :

« Louis IX paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être; à rendre la France triomphante et policée, et à être en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte; et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange; prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux; il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la vertu. »

— La suite est au chapitre XL, dans la cinquième époque.

[1] GOFFAUX,—*Tableaux séculaires de l'Histoire de France.*

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXI.

ANGLETERRE.

Depuis la mort de Guillaume II, dit le Roux, en 1100, jusqu'à Édouard Ier, en 1272.—12e et 13e siècles.

(*Suite du chapitre* XXI.)

ROIS D'ANGLETERRE.

De 1100 à 1272.

Du 12e siècle, jusque vers la fin du 13e.

1100—Henri Ier.
1135—Etienne.
1154—Henri II.
1189—Richard Ier, dit Cœur-de-Lion.
1199—Jean Sans-Terre.
Henri III.
1272—Edouard Ier.

§ Ier. Depuis la mort de Guillaume II, dit *le Roux*, en 1100, jusqu'à Henri II, en 1154.

Mort de Guillaume II.—1100.—Jamais homme n'inspira autant d'effroi à ses peuples que Guillaume II. Ses règlements sévères contre les chasseurs le faisaient appeler gardien des bois, ou berger des bêtes fauves, et l'on racontait les choses les plus étranges sur les divertissements qu'il prenait dans ses forêts. Toute la famille de Guillaume Ier aimait la chasse avec passion. Cet exercice leur devint souvent fatal: il causa deux catastrophes : le fils de Robert fut tué dans une grande chasse, et, peu après, le roi, reprenant ses parties interrompues par un soulèvement des Manceaux qu'il avait réprimé, reçut une flèche qui lui perça le cœur—2 août 1100. On attribua cet accident à son écuyer, le chevalier Tyrel, sans dire si c'était par hasard ou avec intention; quoi qu'il en soit, Tyrel s'enfuit et tous les seigneurs l'imitèrent; le corps fut ramassé par un charbonnier qui le conduisit à Winchester, où Henri s'était déjà rendu pour se saisir de la couronne. On l'enterra dans l'église cathédrale de Saint-Swinthin.

La mort de Guillaume causa une grande joie dans tout le royaume.

Henri Ier, surnommé Beau-Clerc,— de 1100 à 1135.— Henri Ier prit une route opposée à celle de ses prédécesseurs, et les premiers actes de son gouvernement le firent regarder avec moins de défiance. Son mariage avec la princesse Mathilde d'Écosse, nièce du prince Edgard, princesse du sang des anciens rois saxons, lui concilia l'amitié de la nation. Plusieurs voyaient dans cette union un lien commun pour les deux peuples, et se laissaient aller à l'espoir d'une fusion fraternelle.

Du fond de la Palestine, Robert, frère aîné de Henri, accourut, croyant placer la couronne d'Angleterre sur sa tête. Lorsqu'il se vit dépossédé pour la seconde fois, son désespoir fut violent; mais il voulut faire valoir ses droits, et descendit à Hants, suivi d'une armée qu'il avait réunie assez rapidement. Henri, dans ce péril, fit assembler les principaux Anglais, et signa une charte qui fut publiée partout. Les Anglais, pleins d'espérance, vinrent se ranger sous sa bannière. Les deux frères allaient peut-être s'entr'égorger, lorsque les Normands des deux armées négocièrent la paix. Malgré l'ardeur des Anglais qui brûlaient du désir de s'abreuver dans le sang de leurs bourreaux, la réconciliation eut lieu, moyennant 3,000 marcs d'argent que Henri consentit à payer, tous les ans, à Robert; ce dernier, trop généreux, et trompé par les hypocrites protestations d'amitié de son frère, fit don de cette redevance à sa belle-sœur.

Henri, en se vantant publiquement de son habileté, rendit à Robert toute son énergie. Une bataille se livre à Tinchebrai en 1106. Le duc de Normandie est défait, conduit en Angleterre et jeté dans une prison. L'infortuné Robert trouva dans Henri un tigre sans pitié, qui pour toute reconnaissance de ce que, au siége du Mont-Saint-Michel, il l'avait pourvu d'eau contre la volonté de Guillaume le Roux, lui fit crever les yeux, et le laissa mourir dans une captivité qu'il se plut à rendre dure et humiliante. Robert mourut en 1134, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Après la conquête de la Normandie, les deux États jouirent enfin d'une assez longue paix. Henri voulut racheter quelque peu les rigueurs où son ambition l'avait entraîné.

La paix fut troublée tout à coup par Louis le Gros, roi de

France, malgré l'intimité qui s'était établie entre lui et Henri, alors que, du vivant de Philippe, il s'était réfugié en Angleterre, étant poursuivi par la haine de Bertrade, sa belle-mère. Le motif de leur rupture fut le droit de suzeraineté de la France sur la Normandie, auquel Henri refusait d'acquiescer. Connaissant les dispositions de Louis, il prit les devants avec une telle promptitude, qu'on s'attendait à quelques grands résultats. Il n'en fut rien; après avoir guerroyé pendant deux ans, la querelle se termina par une entrevue des deux rois à Gisors—1112.—

La paix n'était qu'apparente; elle ne fut qu'une trêve.

Cette époque est remarquable par l'assemblée des États d'Angleterre, où les pairs, le clergé et les députés des communes, réunis à Salisbury, délibérèrent sur les affaires publiques, et jurèrent pour l'avenir fidélité au prince Guillaume, fils de Henri. Elle est aussi remarquable par le mariage de la fille de ce dernier avec l'empereur d'Allemagne Henri V. Cette princesse se nommait Mathilde; elle attira bien des fléaux sur les Anglais, et le premier fut une nouvelle taxe établie à l'occasion de son élévation à l'empire, et prélevée encore avec plus de violence que celles des règnes précédents. La manière de gouverner de Henri était bien dégénérée; en sorte qu'on peut dire qu'il était redevenu Normand.

L'année 1117 voit de nouveau les rois de France et d'Angleterre aux prises. Ainsi commencent les guerres entre les Français et les Anglais, qui durèrent trois cents ans, à quelques intervalles près. La Normandie est toujours le but et souvent le théâtre de leurs combats; mais, cette fois, Louis change de tactique : il se fait le protecteur du fils qu'avait laissé près de lui l'infortuné Robert, et le pousse à ressaisir son patrimoine. Le jeune prince se met bientôt à la tête d'un parti considérable qui compte dans ses rangs presque tous les grands seigneurs français et normands irrités contre Henri. Cette querelle, bien plus sérieuse que la première, dure jusqu'à la mort du fils de Robert.

Il y eut plusieurs années d'escarmouches, entremêlées de suspensions. Enfin un nouvel arrangement s'étant fait entre Louis et Henri, le prince Guillaume fut abandonné pour quelque temps. La principale cause de cette détermination

était le changement de bannière de Foulques, comte d'Anjou, qu'Henri avait eu l'adresse de rallier à lui par un projet de mariage entre son fils, aussi nommé Guillaume, et la fille du comte; projet renversé presque aussitôt par la mort tragique du jeune prince. Henri Ier retourna en Angleterre : le vaisseau qui portait l'héritier présomptif donna contre un écueil et échoua ; tout l'équipage disparut dans les flots, à l'exception d'un seul matelot qui resta suspendu à la grande vergue. Les comtes de Chester et la comtesse du Perche, enfants naturels de Henri, périrent avec leur frère—1120.—Cet événement affecta profondément le roi d'Angleterre.

Trois ans se passèrent sans aucune action importante, si l'on en excepte une entreprise d'Henri, pour réduire complétement les Gallois. Il échoua et fut blessé ; mais, au bout de ce temps, le fils de Robert qui avait épousé la sœur de la reine de France, favorisé par la possession des villes de Pontoise et de Mantes, dont Louis avait doté sa belle-sœur, fit irruption dans les provinces normandes, prit Gisors, et trouva de l'appui dans tout le pays.

De quelques moyens qu'Henri fît usage pour mettre fin à ces révoltes, elles étaient sans terme et renaissaient toujours. Voyant bien qu'il fallait étouffer le foyer d'où elles partaient, il résolut de pénétrer jusqu'au cœur de la France; et, pour y réussir, il engagea son gendre à se joindre à lui. Plusieurs motifs pouvaient déterminer l'empereur ; mais son principal grief contre Louis provenait de la conduite de ce dernier dans le concile de Reims, où Henri V fut excommunié, pour avoir agi comme son père, vis-à-vis des papes. Louis était présent, et laissa faire, parce que Caliste II l'épargnait ; aussi l'empereur, désirant ardemment venger cet outrage, et, secondant son beau-père, à la tête d'une forte armée, franchit le Rhin et la Moselle, s'avançant ainsi jusqu'à la Meuse, tandis que le roi d'Angleterre faisait agir ses lieutenants dans le Vexin français. Louis, menacé d'un si grand danger, convoque les barons du royaume, obtient d'eux des levées considérables ; son armée, composée de deux cent mille hommes, vint arrêter court les opérations des Allemands. L'empereur, étonné de la promptitude et du nombre de ses ennemis, crut prudent de mettre le Rhin entre

eux et lui, pendant que le fils de Robert tenait Henri en échec.

Les deux souverains recoururent à l'expédient ordinaire : ils firent la paix en attendant mieux.

De retour en Angleterre, Henri s'occupa d'assurer l'avenir de son trône. N'ayant pas eu d'enfants de son nouveau mariage, il choisit sa fille, devenue veuve de l'empereur, mort, dit-on, du chagrin que lui causa le mauvais succès de son expédition. Le roi fit solennellement reconnaître Mathilde pour son héritière. La mort du fils de Robert, tué par Thierri, comte d'Alsace, venait de mettre fin, au moins pour le moment, à tous les différends entre la France et l'Angleterre.

La princesse Mathilde épousa Geoffroi *Plantagenet*[1], fils de Foulques, comte d'Anjou : bientôt Geoffroi se révolta contre le roi d'Angleterre, au sujet de la Normandie dont l'hommage lui avait été promis. Henri, indigné, espère que sa fille ne suivra pas les erreurs d'un ingrat. Il passe la mer pour venir la chercher en Normandie, et veut l'emmener avec lui ; mais il trouve cette princesse peu disposée à quitter son époux, dont elle appuie, au contraire, toutes les prétentions. Henri en éprouva un violent chagrin ; il vécut encore un an, tourmenté par la crainte de voir son gendre fomenter la révolte, et par les remords que lui causait la mort de son frère Robert, arrivée cette année—1134—, dans la prison où il l'avait tenu pendant vingt-huit ans. Le souvenir de toutes les exactions de son règne, des phénomènes assez extraordinaires que la nature produisit cette année, joints à ses visions superstitieuses, lui causaient de continuelles terreurs, pendant lesquelles il faisait vœu de fonder des abbayes. Il n'avait jamais souri depuis la mort de son fils. Enfin, le 1er décembre 1135, à Saint-Denis, en Normandie, il termina une vie qu'il eût pu rendre plus glorieuse.

Étienne de Blois, de 1135 à 1154.—Guerre civile.—La couronne devait retourner à Mathilde ; mais Étienne de Blois, comte de Boulogne, petit-fils par sa mère de Guillaume le Conquérant, ayant obtenu des secours de Louis le Gros, s'empara de la couronne d'Angleterre, fit épouser à son fils Eustache la fille du roi de France, et l'investit du duché de Normandie.

[1] Ce surnom a été donné à Geoffroi parce qu'il aimait à orner son chaperon d'une branche de genêt fleuri.

L'Angleterre devint alors la proie des guerres civiles. Mathilde, forte de l'appui de David, son oncle, roi d'Ecosse, vint, à la tête d'une nombreuse armée d'Ecossais, revendiquer ses droits au trône.

D'un caractère impérieux et intrépide, cette princesse ne se laissait décourager par aucun revers. Vaincue en 1139, à la bataille de l'Etendard, elle remporta—1140—celle de Lincoln où Etienne fut fait prisonnier. Maîtresse absolue du trône, sa mauvaise administration fit regretter celle de son adversaire; bientôt on la força de fuir, et Etienne fut replacé à la tête du gouvernement. La mort de son fils Eustache fut un bienfait pour l'Angleterre; car Etienne, n'ayant plus d'héritier, désigna pour son successeur Henri II Plantagenet, fils de Mathilde; alors cette princesse ne troubla plus le royaume, et le roi finit tranquillement sa carrière, le 1er août 1154, après un règne de dix-neuf ans.

§ II. De Henri II—1154—à Édouard Ier, 1272.

Henri II, de 1154 à 1189.—Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'Henri Plantagenet avait épousé Eléonore, répudiée par le roi de France, Louis le Jeune, au concile de Beaugenci—1152. Par ce mariage il était devenu maître du Poitou, de la Guyenne, de l'Aunis, de la Saintonge, du Limousin et du Quercy. Son père Geoffroi lui légua l'Anjou, le Maine et la Touraine; en sorte qu'il possédait en France un Etat indépendant, deux fois plus grand que le royaume lui-même, lorsque la mort d'Etienne l'appela au trône d'Angleterre. Il fut couronné avec sa femme à Westminster en 1154, et commença la race d'Anjou, qui donna pendant plus de trois siècles des rois à l'Angleterre.

L'attention d'Henri se porta sur les maux produits par les guerres civiles : il voulut les réparer autant qu'il était en lui, et fit abattre les châteaux de quelques seigneurs dont la puissance devenait dangereuse. S'éloignant ensuite de ses possessions anglaises, il passa sur le continent pour forcer le comte de Toulouse à reconnaître certaines prétentions d'Eléonore sur le Languedoc. Cette expédition n'eut point de résultats; tout ce qu'Henri en retira se réduisit à la

découverte du corps de saint Amador, qu'on trouva dans une petite ville du Quercy, encore entier et vermeil, et qu'il fit couvrir de lames d'argent.

Il eut plus de succès contre les Gallois dont les chefs s'étaient révoltés. Battus aux bords du Cieroc, les insurgés se réfugièrent sur la montagne de Berwin, abandonnant dans les mains du roi une foule d'otages. Celui-ci, irrité de leur résistance, se vengea sur ces malheureux, et le sang qu'il versa, la barbarie qu'il se plut à déployer, rendirent son nom exécrable.

Saint Thomas de Canterbury. — Ce fut alors que brilla Thomas Becket qui, par ses talents, ses vertus et la faveur du roi, monta au rang de chancelier, et enfin à celui d'archevêque. Comme il refusait ce titre : « Prenez garde, « dit-il à Henri II, je deviendrai votre plus grand ennemi. » Bien loin de croire à cette menace, le roi n'en fit que rire, et le nomma primat d'Angleterre.

Thomas n'avait rien avancé que de vrai, car, trop vertueux pour aider Henri dans ses exactions, il résigna le sceau, s'éloigna de la cour, s'entoura de pauvres, de mendiants, revêtit leur habit grossier, mangea avec eux et fut surnommé *le roi des pauvres*.

Bientôt Henri, irrité contre son ancien favori, employa pour le réduire les séductions, les menaces, les persécutions. Thomas fut inébranlable et défendit les droits et les immunités du clergé avec conviction : car, à cette époque, les libertés de l'Eglise étaient celles du monde.

Henri, ne pouvant parvenir à faire trembler le saint homme, résolut de s'en défaire. Par son ordre, une assemblée des barons et des évêques fut convoquée en 1164, et cita devant elle l'archevêque de Canterbury. Quoique malade, il s'y présenta en habits pontificaux et portant sa croix d'argent. On l'accusa d'avoir détourné les deniers publics, d'avoir célébré la messe sous l'invocation du diable, et on le menaça de le déposer. « J'en appelle au pape Alexandre III », s'écria Thomas, et il se retira lentement. Personne n'osa porter sur lui une main téméraire ; car le peuple attendait dans les larmes, et l'on craignait sa fureur.

Le saint archevêque, de retour chez lui, fit dresser des ta-

bles, y convia tous les pauvres de la ville, et, à l'exemple du Sauveur, fit la cène avec eux; puis, la nuit même, il partit et arriva, non sans peine, sur le continent, d'où il se dirigea d'abord sur Saint-Omer, puis à Pontigny, au couvent de l'ordre de Cîteaux, où il se soumit aux austérités des moines.

Louis VII, prince religieux, l'accueillit avec toutes les démonstrations de l'estime et du respect, et refusa de le livrer au roi d'Angleterre. Celui-ci, désespéré d'avoir vu sa victime lui échapper, se vengea en confisquant tous ses biens et ceux de ses parents, en ligne ascendante et descendante, auxquels il ne laissa que les haillons de la misère et les tourments de la faim. Le martyr de la foi les vit arriver ainsi au nombre de quatre cents; la piété du roi de France et de ses seigneurs vint à leur secours.

Plein de résignation et d'humilité, Thomas Becket écrivit au pape pour résigner sa dignité d'archevêque, en s'accusant d'être monté en intrus sur le siége épiscopal; mais Alexandre III ne lui répondit qu'en condamnant ses antagonistes, et en le rétablissant dans toutes ses dignités.

Enfin, après sept ans d'absence, l'archevêque prit la résolution de repasser en Angleterre, malgré les dangers qui l'y attendaient et qu'on lui signalait de toutes parts. « Mes enfants, répondait Thomas à ceux qui lui par« laient des mauvaises intentions du roi, quand j'aurais « la certitude d'être démembré et coupé en morceaux sur « l'autre bord, je ne m'arrêterais pas dans ma route. C'est « assez de sept ans d'absence pour le pasteur et pour le « troupeau. »

Quand le primat arriva en Angleterre, il rencontra l'archevêque d'York et les évêques de Londres et de Salisbury, et il notifia au premier la sentence de suspension, et aux deux autres celle d'excommunication que le pape avait prononcées contre eux. Il les laissa si irrités que ceux qui entouraient le prélat s'en effrayèrent. Quant à lui, il poursuivit tranquillement sa route, et arriva dans son diocèse aux acclamations du peuple. Dès qu'il approcha de Southwark, le clergé, les laïques, les gens de tout état accoururent audevant de lui, et célébrèrent son retour par des hymnes de

joie, en jetant leurs vêtements sous ses pas et en criant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Ce fut ainsi qu'il fit son entrée à Canterbury.

Pendant ce temps les prélats excommuniés et suspendus arrivèrent à Bayeux, où était le roi d'Angleterre, et se plaignirent amèrement de Thomas. Henri, emporté par un mouvement de colère, s'écria : « De tous les lâches qui mangent « mon pain, n'en est-il aucun qui veuille me délivrer de ce « prêtre turbulent ? » Ces paroles sacriléges furent recueillies par quatre gentilshommes de la maison du roi, et ils résolurent de venger leur maître par la mort du prélat.

Réginald Fitz-Urse, Guillaume de Tracy, Hugues de Moreville, et Richard Brito, se rendirent à Canterbury par des routes différentes, se réunirent près du palais archiépiscopal, et y pénétrèrent, suivis de quelques seigneurs normands. Ils trouvèrent le primat qui, se reposant entièrement sur la pureté de ses intentions et la sainteté de son caractère, n'avait que très-peu de suite ; et, quoiqu'ils osassent lui adresser des reproches, il fut si inaccessible à la crainte que, sans prendre aucune précaution contre eux, il alla sur-le-champ à l'église de Saint-Benoît pour célébrer les vêpres. Les assassins l'y suivirent, l'attaquèrent devant l'autel, et, lui ayant fendu la tête à plusieurs reprises, se retirèrent sans obstacle, car l'horreur et l'effroi avaient glacé tous les témoins de cette scène tragique.

Ainsi périt ce martyr de l'Église du moyen âge. Le pape Alexandre le canonisa deux ans après sa mort ; on établit un jubilé solennel en son honneur ; son corps fut déposé dans une châsse magnifique, enrichie des offrandes de la chrétienté ; on fit des pèlerinages à son tombeau, et les miracles que ses reliques opérèrent furent, dit-on, plus nombreux que ceux dont il est parlé dans la vie de la plupart des autres martyrs. Dans le cours d'une année, plus de cent mille pèlerins vinrent à Canterbury rendre leurs pieux hommages aux cendres du *roi des pauvres*.

Fin du règne d'Henri II. — Henri fut effrayé de la responsabilité que ce meurtre allait faire peser sur lui, et, à force de soumission, de protestations d'innocence et de promesses au saint-siége, il parvint à détourner le courroux

du pape et à faire lever l'excommunication lancée contre lui ; mais il avait dans sa propre famille des ennemis plus dangereux à combattre. Henri, dit Court-Mantel, à l'instigation de sa mère Éléonore, le fléau de ses deux maris, se soulève contre son père ; la mort imprévue du nouvel Absalon ramena un peu de calme. Geoffroi, troisième fils de Henri II, mourut en cherchant à créer de nouveaux ennemis à son père.

Henri retenait dans un de ses châteaux Adélaïs de France, fiancée depuis longtemps à Richard, son deuxième fils ; celui-ci la réclama, et comme son père semblait par ses refus confirmer des bruits injurieux pour l'honneur de la princesse, il se rapprocha du roi de France, conclut un traité avec lui, et se déclara son vassal.

Les hostilités ne tardèrent pas à prouver le ressentiment sérieux des deux confédérés, tandis que Richard, traversant la Guyenne, ravageait le Quercy, emportait Moissac, s'emparait de dix-sept châteaux et commençait à bloquer Toulouse, Philippe Auguste entrait* dans l'Anjou. Trop faible pour tenir la campagne, Henri, qui avait volé au secours de ses sujets d'outre-mer, se renferma dans les murs du Mans. Philippe et Richard l'y assiégèrent, et prirent la place.

Encouragés par ce succès, les confédérés poussent leurs conquêtes avec ardeur. La Ferté-Bernard, Amboise, Chaumont, Château-Loire, capitulent successivement ; ils investirent Tours, et le vieux roi, retiré à Saumur, préparait la plus énergique résistance, lorsque la paix fut ménagée par l'entremise du comte de Flandre et du duc de Bourgogne.

La dernière clause du traité qui fut signé en cette occasion était ainsi conçue : « Le roi accordera une amnistie complète à tous ses sujets qui ont pris le parti de Richard. » Henri, ayant donc ouvert la liste de ceux auxquels il pardonnait, trouva en tête le nom de Jean, son fils bien-aimé ; son cœur se brisa sous le poids de cette ingratitude, et il fut atteint presque aussitôt d'une fièvre ardente qui le consuma en sept jours. Il fut enterré dans les caveaux de l'abbaye royale de Fontevrault—1189.—

Richard Ier Cœur-de-Lion—de 1189 à 1199. — Richard, en montant sur le trône, avait à vaincre les préventions que ses

luttes avec son père avaient laissées dans les esprits ; il y parvint en affectant une fausse douleur et en conservant les conseillers d'Henri II.

Obligé d'aller en Normandie régler des différends, il nomma régente sa mère, qui usa avec douceur de son autorité ; mais cette régence fut signalée par les horribles massacres que le peuple fit des Juifs, quoique le roi eût ordonné de proclamer qu'il prenait les Juifs sous sa protection, et qu'il défendait qu'on attentât en aucune manière à leurs personnes ou à leurs propriétés.

Quelque temps après ces malheurs que Richard déplora sincèrement, il partit pour la troisième croisade. Son absence prolongée laissa l'Angleterre en butte à la rapacité du ministre Guillaume Longchamp. Jean Sans-Terre en profita pour faire valoir ses droits à la couronne, et il força bientôt Longchamp de quitter l'Angleterre, et d'aller attendre en Normandie le retour du roi.

Richard Cœur-de-Lion s'était conduit en héros pendant la croisade. Ce qu'on raconte de son courage tient du prodige. Rien n'arrêtait son audace. A Jaffa, on l'avait vu s'élancer dans les flots en s'écriant : « Malédiction sur celui qui refusera de me suivre ! » et à la tête seulement de cinquante chevaliers, résister à une foule d'ennemis et les mettre en fuite.

Lorsque la paix fut conclue, cet intrépide guerrier ne s'éloigna qu'avec regret des contrées témoins de ses hauts faits d'armes. Il échoua sur les côtes d'Istrie et continua sa route vers Goritz ; il était déguisé en pèlerin : ses cheveux et sa barbe étaient d'une longueur démesurée. Malgré ce déguisement, il évita difficilement de tomber entre les mains de Maynard, neveu de Conrad, marquis de Montferrat et prince de Tyr, qu'on accusait injustement Richard d'avoir fait assassiner, et dans celles de Frédéric, à Freisach, où six de ses compagnons furent arrêtés. Il s'échappa de cette ville avec un cavalier et un enfant, et parvint après de grandes fatigues à Vienne. L'enfant alla au marché, où l'argent qu'il montra ayant excité la curiosité, fut sur le point de causer sa perte. Le danger était pressant : mais Richard, trop affaibli, ne pouvait continuer son voyage. L'enfant fut pris et mis à la torture. La retraite du roi fut connue ; il se rendit, après une

résistance désespérée, à Léopold, duc d'Autriche, et l'empereur d'Allemagne, Henri VI, le fit enfermer dans un château du Tyrol.

Tandis qu'au mépris du droit des gens et de l'honneur, l'empereur Henri VI retenait dans ses cachots l'héroïque Richard Cœur-de-Lion, Philippe Auguste, reprenait l'Artois et la Picardie au nom de sa femme Isabelle, et aidait de sa protection les intrigues de Jean Sans-Terre, qui cherchait à s'emparer du trône d'Angleterre pendant l'absence forcée de son frère Richard; mais le caractère chevaleresque du roi captif enflammait le dévouement de ses sujets fidèles, qui méprisaient l'esprit astucieux et lâche de son frère.

Les Normands de Rouen, quoique assiégés par Philippe Auguste, ne voulurent entrer en aucun arrangement et se défendirent de telle sorte qu'il fut forcé d'abandonner la place, tandis que la reine Éléonore sollicitait vivement le pape de forcer Henri VI à délivrer Richard.

Le troubadour Blondel, Français d'origine, mais attaché de cœur et d'intérêt à la personne de Richard, vint à bout de découvrir l'endroit où l'on avait enfermé le prince. Les sons de sa harpe plaintive furent entendus du roi : il y répondit par une romance que tous deux avaient chantée ensemble dans un temps plus heureux; alors le barde fidèle fit savoir à tous les hauts barons, à Éléonore, au pape même, *où languissait le héros*. Henri VI se vit obligé de lâcher sa proie; mais ce ne fut que moyennant cent mille marcs d'argent et un tribut annuel de cinq mille livres.

Richard ne fut pas plutôt libre qu'il prit les armes contre Philippe Auguste, pour se venger de son manque de bonne foi. Quatre ans de combats peu décisifs et la bataille de Gisors, où la cavalerie française et son roi Philippe rompirent sous leur poids le pont de l'Epte, amenèrent entre les deux souverains une trêve qui aurait pu se convertir en paix si, l'année suivante, Richard qui assiégeait le château de Châlus, par suite d'une querelle avec le comte de Limoges, n'eût été tué par un archer nommé Gourdon ou Jourdan, qui voulait venger sur lui la mort d'une partie de sa famille — 1199.

Jean Sans-Terre ou Lackland, de 1199 à 1216. — Ri-

chard en mourant avait légué la couronne à son frère Jean Sans-Terre ; mais, d'après les statuts du royaume, elle appartenait de droit au jeune Arthur, fils de Geoffroi, comte de Bretagne, frère de Richard et de Jean.

Le Maine, la Touraine et l'Anjou prirent seuls le parti de ce jeune prince que Philippe Auguste soutint, non pas pour l'intérêt qu'il lui portait, mais en vue de s'approprier toutes les possessions anglaises du continent. En effet, après une guerre peu décisive, Philippe sacrifia les intérêts d'Arthur au prix de la cession que Richard lui fit d'Évreux, de vingt mille marcs d'argent et de quelques fiefs pour son fils Louis et pour Blanche de Castille.

Cette paix ne dura pas longtemps, et le comte de la Marche poussa Philippe Auguste à une nouvelle guerre contre Jean, en 1202. Arthur fut fait prisonnier par Jean qui, après l'avoir pressé inutilement de renoncer à ses prétentions, l'assassina lâchement.

Dès que la mort du jeune prince fut connue, les Bretons s'assemblèrent et jurèrent de tirer vengeance du meurtre sur le meurtrier. Guy de Thouars entra au milieu du conseil, tenant dans ses bras une fille d'Arthur nommée Alice. La jeune princesse est reconnue, sans préjudice des droits d'Éléonore, sœur d'Arthur, et surnommée *la vierge de la Bretagne*, que Jean Sans-Terre tenait en captivité. Guy de Thouars devient tuteur d'Alice, et l'évêque de Rennes accuse Jean d'assassinat sur un vassal de la couronne de France.

Philippe Auguste le somme de venir prouver son innocence ; il s'y refuse, et ce jugement est prononcé : « Attendu que Jean, duc de Normandie, en violation de son serment à Philippe, son suzerain, a assassiné le fils de son frère aîné, vassal de la couronne de France, et proche parent du roi, et qu'il a commis ce crime dans la seigneurie de France, il est déclaré coupable de félonie et de trahison, et, en conséquence, est condamné à perdre toutes les terres qu'il tient par hommage. » En 1203, Philippe et les Bretons entrèrent sur les domaines de Jean Sans-Terre.

Jean, que les plaisirs retenaient à Rouen, n'en fut arraché que par la prise de Radepont qui était dans le voisinage ; il se retira aussitôt en Angleterre. Château-Gaillard, Falaise,

furent livrés à Philippe; Rouen, Arques et Verneuil tinrent encore pour le roi d'Angleterre; délaissées par lui, ces villes furent contraintes de se rendre. L'Anjou, la Touraine, suivirent cette défection. Jean fit une tentative inutile en 1208; les deux rois signèrent une trêve de deux ans. Mais de sérieuses contestations s'étant élevées entre Jean et le saint-siége, la position de Jean s'aggrava de plus en plus, et Philippe, à l'instigation du pape, résolut de le détrôner. Cependant Jean fit toutes les soumissions que le pape exigeait de lui, ce qui ajourna l'entreprise du roi de France. Le roi d'Angleterre alors chercha à reprendre ses anciennes possessions du continent; mais la fameuse bataille de Bouvines le chassa définitivement de France, et il retourna dans son royaume où une guerre encore plus périlleuse l'attendait. Les barons n'ayant pu obtenir de lui diverses franchises, l'attaquèrent ouvertement, s'emparèrent de Londres, et le forcèrent de signer la *charte des libertés* qui avait pour but d'améliorer la jurisprudence nationale et de corriger les abus des coutumes féodales établies par les princes normands. Cette charte a été considérée longtemps comme le palladium des libertés de l'Angleterre. Ses principaux articles concernaient les libertés de l'Église, les fiefs, les tutelles, les mariages, les subsides, la convocation d'un grand conseil, la justice gratuitement rendue, la protection accordée aux personnes et aux propriétés, les priviléges des cités et des bourgs.

Jean, qui avait signé cette charte à contre-cœur, résolut de se venger de la violence qu'on lui avait faite; il leva en secret des recrues de mercenaires, et assiégea Londres presqu'à l'improviste; les barons s'enfuirent aussitôt, et le roi s'empara du château; Jean courut ensuite dans le nord et y mit tout à feu et à sang, tandis que son frère en faisait autant dans les comtés d'Essex, de Hérefort, de Middlesex et autres.

Les barons envoyèrent proposer la couronne d'Angleterre à Louis, fils aîné du roi de France. L'ambition du jeune prince fut flattée; il débarqua avec une armée nombreuse à Sandwick, s'empara du château de Rochester et s'avança vers Londres, où les barons et les citoyens le reçurent en procession; les comtés voisins se rendirent, et après quel-

ques minces succès, Louis se retira à Douvres. La mésintelligence s'étant mise entre Louis et les barons, ceux-ci s'apprêtaient à faire leur soumission à Jean, lorsqu'il mourut, désignant son fils aîné, Henri, pour son successeur—1216. Jean fut un monstre de barbarie. Le parjure et le meurtre lui étaient familiers. Son cœur ne s'émut jamais à la voix de la pitié ; il descendit dans la tombe, chargé des malédictions de ses peuples dont il n'avait pas voulu faire le bonheur. Son surnom de *Sans-Terre* ou *Lackland* lui vient de ce qu'il était le plus jeune fils du roi Henri II. Les plus jeunes fils de roi avaient ordinairement ce surnom, parce qu'ils ne pouvaient posséder de fiefs avant l'âge de 21 ans.

Henri III,—de 1216 à 1272.—Henri, âgé de dix ans, fut confié au comte de Pembroke. Un conseil fut convoqué et ratifia en partie la grande Charte.

Louis de France régnait alors à Londres et dans les provinces de l'ouest ; les princes de Galles et les rois d'Écosse s'étaient déclarés ses vassaux. Une trêve de quelques mois lui fut concédée par Pembroke ; il en profita pour réunir de nouveaux auxiliaires; mais la haine d'une domination étrangère fortifia le parti du jeune roi, et Louis fut obligé de signer un traité de paix à Lambeth, puis il s'en retourna en France. L'Angleterre jouit alors d'un peu de tranquillité.

Après la mort du comte de Pembroke, Hubert de Burgh et Pierre Desroches le remplacèrent; mais Hubert prit tout l'ascendant sur le jeune Henri, et en abusa en s'enrichissant par de nombreuses déprédations. Sa chute ne tarda pas à rendre Henri maître de ses propres actions. Ce prince fut un homme bon, mais un faible monarque. Il n'eut pas de vices, mais il fut sans portée d'esprit et sans énergie. Il voulut d'abord faire valoir ses droits sur la Normandie, le Maine et l'Anjou, que Louis de France avait promis de lui céder. Après un premier voyage infructueux dans ses provinces, n'ayant pas assez de ressources, dix années s'écoulèrent dans des trêves rompues et renouvelées sans cesse ; enfin, étant parvenu à rassembler vingt mille hommes, il atteignit l'armée du roi de France auprès de la petite ville de Taillebourg, où les Anglais furent battus ; une trêve de cinq ans s'ensuivit, les négociations continuèrent de languir pendant long-

temps. Enfin Louis abandonna à Henri III le Limousin, le Périgord et le Quercy ; Henri lui fit la cession de la Normandie, du Maine, de l'Anjou et du Poitou, et, comme duc de Guyenne, s'engagea à faire hommage au roi de France.

Les prodigalités et les faveurs d'Henri III pour les étrangers indisposèrent les barons, qui se liguèrent pour le renverser ; Henri consentit à une réformation du gouvernement. Le comité qui en fut chargé acquit une influence redoutable. De là, des divisions intestines, causées surtout par l'ambition de Simon de Montfort, comte de Leicester, et du comte de Glocester. Henri observa pendant deux ans tous les mouvements, puis il se déclara hautement contre les membres de ce conseil ; les barons allaient recommencer les hostilités ; on s'en rapporta à la décision du prince Édouard, fils du roi ; mais celui-ci, qui avait souscrit aux règlements du comité, embrassa le parti des barons ; ils reprirent bientôt leurs hostilités et formèrent une association si redoutable qu'Édouard se déclara contre eux, et plusieurs combats se livrèrent entre les deux partis, sans amener de résultat définitif. Enfin, dans un engagement qui eut lieu auprès de Londres, Henri fut fait prisonnier par Leicester.

De ce moment, Leicester jouit d'une plus grande autorité qu'Henri n'en avait jamais possédé. Comme il ne voulut pas la partager avec les comtes de Derby et de Glocester, ce dernier parvint à délivrer Édouard de sa prison, ce qui fut le prélude de la chute de Leicester. Glocester le battit dans plusieurs rencontres, et une dernière fois à Evesham, dans le comté de Worchester, où lui, Henri de Montfort, son fils aîné et ses barons furent tués. Cette bataille rendit le sceptre à Henri, renversa toutes les espérances des barons, et le Parlement, convoqué à Winchester, révoqua toutes les concessions apparentes arrachées au roi pendant sa captivité, et prononça des confiscations et des proscriptions contre les rebelles. La paix enfin rétablie se maintint jusqu'à la mort du roi, en 1272. Édouard, son fils, continuait alors la croisade de saint Louis ; Glocester le fit proclamer en son absence roi d'Angleterre, lord d'Irlande et duc d'Aquitaine.

Nous voyons, pour la première fois, le Parlement réuni d'une manière régulière, en 1265 ; jusque-là, les historiens

n'en ont parlé que d'une manière obscure, et l'on ne peut affirmer que l'usage en fût ancien.

Henri III signala surtout son règne par la ratification de la *grande charte*, qui fut comme le point de départ des franchises anglicanes. Il est vrai que les effets de cette charte furent souvent gênés et contestés par la royauté et par la noblesse; mais peu à peu les obstacles disparurent; la nationalité anglaise se dessina de plus en plus, et l'Angleterre se distingua des autres contrées du monde par des institutions qui servirent souvent de modèle aux constitutions politiques des peuples européens.

— La suite est au chap. XLI, dans la cinquième époque.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXII.

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

(*Suite du chap.* XXVI.)

EMPEREURS D'ALLEMAGNE, DE HENRI V A RODOLPHE DE HAPSBOURG, DE 1106 A 1273.

Du 12e siècle jusqu'aux dernières années du 13e.

1106—Henri V.
1125—Lothaire II.
1138—Conrad III.
1152—Frédéric Ier, dit Barberousse
1190—Henri VI.
1197—Philippe.
1208.—Othon IV.
1218—Frédéric II.
1250—Conrad IV.
1254—Guillaume.
1256—Troubles et interrègnes jusqu'en 1273.

Maison de Franconie.—Henri V, fils de Henri IV, de 1106 à 1125.—Henri V avait trente-cinq ans lorsqu'il fit déposer son père et qu'il lui succéda en 1106. Son premier soin fut de maintenir ce même droit des investitures contre lequel il s'était élevé pour détrôner son père.

Le pape Pascal II n'avait pas le caractère de Grégoire VII, qui se serait fait écraser sous les ruines de Rome plutôt que

d'abaisser la tiare ; cependant, malgré la présence d'Henri, appuyé d'une forte armée, il refusa de le couronner empereur, à moins que celui-ci ne renonçât à ces prétentions qui avaient causé tant de malheurs sous le règne précédent. Henri fit arracher de l'autel le souverain pontife au moment où il célébrait les saints mystères. Tous les cardinaux et les évêques italiens qui l'assistaient furent jetés dans les cachots.

Il fallait à Henri de la prudence avec tant d'audace. Le peuple se fit des armes de tout ce qui tomba sous sa main, et se rua sur l'empereur. Il allait périr ; ses gardes le couvrirent de leur corps, arrêtèrent le peuple que la fureur poussait sans ordre, et s'ouvrirent un passage le fer à la main. Henri traîne à son camp Pascal II dont il obtient par force tout ce qui lui avait été refusé. Mais, dès que l'empereur eut quitté l'Italie, le pape, dans un concile réuni à Saint-Jean-de-Latran, annula des concessions extorquées par la violence, et lança contre Henri une bulle d'excommunication. — Un autre événement excita encore les animosités entre le saint-siége et l'empire.

La comtesse Mathilde.—La veuve de Godefroy *le Bossu*, fils du duc de Lorraine, la célèbre comtesse Mathilde, possédait du chef de son père Boniface, marquis de Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, la Toscane, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le *patrimoine de saint Pierre*, depuis Viterbe jusqu'à Orvietto, avec une partie de la Marche d'Ancône. Cette princesse ne voulut point quitter le climat d'Italie pour suivre son époux dans une contrée septentrionale. Godefroy étant mort en 1076, Mathilde se trouva veuve à trente ans. Malgré des bruits injurieux, il paraît que sa piété fut sincère, tendre et fervente. Elle mourut le 24 juillet 1115, après avoir fait une donation solennelle de ses biens au saint-siége. Pascal II voulut se mettre en possession de ses États. Henri V s'y opposa, prétendant que la plupart des fiefs de la comtesse devaient appartenir à l'empire. Ces mutuelles prétentions furent un brandon de discorde. Cependant à la longue il fallut céder au saint-siége une partie de l'héritage de Mathilde.

Fin du règne d'Henri V.— L'empereur. qui avait été ex-

communié une seconde fois, opposa à Pascal II, Maurice Burdin, archevêque de Prague, qu'il fit proclamer sous le nom de Grégoire VIII. Le vénérable pontife mourut en 1118. Gélase II, que les cardinaux avaient élu, après avoir prononcé des anathèmes contre Henri et son antipape, fut obligé de fuir et alla mourir à Cluni. Ce fut sous Caliste II que, du consentement des États réunis à Worms, une réconciliation se fit entre le saint-siége et l'empire. Les terres des papes furent affranchies de la suzeraineté des empereurs. Henri fut absous de son excommunication; il mourut peu après sans postérité, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite sans religion, d'un voisin inquiet et d'un mauvais maître.

Etat intérieur de l'Allemagne.—Sous Henri V, les seigneurs des grands fiefs commencèrent à s'affermir dans le droit de souveraineté. Cette indépendance qu'ils cherchaient à s'assurer, et que les empereurs voulaient empêcher, contribua, au moins autant que les dissensions avec les papes, aux troubles qui divisèrent l'empire. Les successeurs d'Henri V réclamèrent vainement contre les renonciations faites par ce prince dans la diète de Worms.

Il y avait à cette époque trois différentes classes d'habitants en Allemagne: les nobles, *familiœ*; les citoyens ou hommes libres, *liberi*; les artisans qui étaient esclaves, *homines proprii*. Henri V affranchit les artisans esclaves qui habitaient les villes et leur donna rang de citoyens ou hommes libres. Cet affranchissement est le seul titre de gloire de Henri V.

Maison de Saxe.—Lothaire II, de 1125 à 1137.—Lothaire dut son élévation à ses talents militaires; simple comte de Supplembourg, il fut élevé à la dignité de duc. Henri V lui conféra le duché de Saxe, à l'extinction de la famille ducale de cette partie de l'Allemagne. Elu roi de Germanie en 1125, il fut couronné empereur le 4 juin 1133, par le pape Innocent II, qui lui céda l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde. Ce prince remercia le pontife en lui baisant les pieds, et en conduisant sa mule quelques pas. On croit que Lothaire est le premier empereur qui fit cette double cérémonie. La préférence qu'on avait accordée à Lothaire sur Conrad, duc

de Franconie, et sur Frédéric de Souabe, causa de grands troubles qui se terminèrent par une paix à la diète de Magdebourg. L'empereur passa ensuite en Italie pour défendre Innocent II et les intérêts de l'empire, contre l'antipape Anaclet et contre Roger de Sicile, qui soutenait ce dernier. Plusieurs succès signalèrent cette expédition. Mais Roger se maintenait dans ses places maritimes. La guerre devenait longue et difficile. Les princes allemands, qui avaient fourni des troupes à l'empereur, voulurent retourner dans leurs Etats. Lothaire reprit avec eux le chemin de l'Allemagne, et mourut à l'entrée des Alpes, dans le village de Bretten, près de Trente.

Maison de Hohen-Stauffen [1].—Conrad III—, de 1138 à 1152. — Conrad III était fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V. Tous les seigneurs se réunirent en sa faveur, le 23 février 1138. Henri de Bavière, surnommé *le Superbe*, s'opposa à son élection; mais il fut mis au ban de l'empire, dépouillé de tous ses Etats, et il ne put survivre à sa disgrâce. Welft, son frère, se chargea de le venger de ses ennemis; mais il fut battu par les troupes impériales près du château de Winsberg. Cette bataille est célèbre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'on prétend qu'elle a donné lieu aux noms de *Guelfes* et de *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avait été *Welft*, nom de leur général, et celui des impériaux, *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric, duc de Souabe, leur général, frère de l'empereur Conrad, avait été élevé. De là, les désignations de *Welfes* et de *Weiblingiens*, dont les Italiens firent, selon la prononciation douce de leur langue, *Guelfes* et *Gibelins*. En Italie, les premiers étaient ordinairement pour les papes, les seconds pour les empereurs.

A cette époque, Arnault de Brescia déclame contre le clergé, et soutient que les ecclésiastiques ne peuvent posséder sans crime leurs vastes domaines, ni exercer des droits séculiers, sans sortir de leur caractère. Cette doctrine est embrassée avec ardeur par les Romains. Ils se révoltent sous la

[1] La maison de Hohen-Stauffen occupa le trône impérial pendant 116 ans, depuis 1138 jusqu'à 1254, et fournit sept empereurs.

conduite du sénateur Jordan, contre le pape Luce II, et le réduisent, lui et tout son clergé, à ne plus vivre que des dîmes et des oblations des fidèles. Luce s'en plaignit à l'empereur; mais Conrad ne se hâta pas de le secourir, d'autant que les Romains lui écrivaient les lettres les plus pressantes pour l'engager à les soustraire à la dépendance du saint-siége. Eugène III, successeur de Luce, sait heureusement conjurer l'orage. Il réduit les Romains, autant par force que par adresse, sous l'ancienne obéissance, et tourne les armes de Conrad sur la Palestine.

L'expédition de Conrad III dans la Palestine fut beaucoup moins heureuse que sa guerre contre la Bavière. On dit que le chagrin de ses revers, en Asie, lui causa la mort, le 15 février 1152. Il fut guerrier intrépide, bon prince, faible empereur [1].

Frédéric Ier, dit Barberousse, — de 1152 à 1190.—Conrad III en mourant avait recommandé aux Etats d'Allemagne son neveu, le duc de Souabe, Frédéric de Hohenstaufen, prince qui joignait à la sagesse et à la valeur l'assemblage rare des qualités du cœur et de l'esprit. La diète d'élection s'assembla, pour la première fois, à Francfort, et toutes les voix se réunirent pour Frédéric de Souabe, surnommé *Barberousse*. Cet empereur, après avoir établi dans ses Etats une paix dont ils étaient privés depuis si longtemps, se détermina à passer en Italie où devaient naître pour lui tant d'événements et de succès divers.

Appelé par le pape Adrien XIV pour l'aider à reconquérir son autorité temporelle, par les Lodésans qu'opprimaient les Milanais, et enfin par Robert II, prince de Capoue, que Roger, roi de Sicile, venait de chasser de ses États, Frédéric Barberousse [2], espérant profiter en homme habile de son rôle de médiateur, arrive dans le Piémont, soumet Asti et Tortone, se fait couronner empereur dans un faubourg de Rome, parce que les habitants lui avaient fermé l'entrée de la ville, et, réduit à abandonner l'Italie où son armée mourait de faim, il menace d'y rentrer en vainqueur irrité.

[1] RAUMER, *Geschichte der Hohenstaufen und ihrerzeit.*
[2] CORTAM.—*Geschichte Friedrichs der Ersten von Hohenstaufen.*

Le pape Adrien, craignant les effets de la vengeance de l'empereur, engage Guillaume Ier, fils et successeur de Roger, roi de Naples et de Sicile, à recevoir la couronne d'Italie, et à la défendre contre les entreprises de Barberousse—1158—; mais ce dernier arrive pour maintenir l'antique pouvoir des Césars. Le pape Alexandre III, qui avait succédé à Adrien, animé par les Guelfes, s'apprête à soûtenir ce choc; l'empereur, après avoir forcé plusieurs villes, assiége Milan, l'emporte d'assaut, la réduit en cendres, et disperse en un instant tous les ennemis de sa gloire.

Bientôt la ligue, connue sous le nom de *Ligue lombarde*, se forme pour s'opposer aux conquêtes de Frédéric [1]. On ramène en triomphe le pape à Rome, et l'on donne son nom à la ville d'Alexandrie, qui se bâtissait alors. D'un autre côté, la ville de Milan sortait de ses ruines, plus forte et plus belle que jamais.

L'archevêque de Mayence, qui occupait la Toscane pour l'empereur, se voit forcé de lever le siége d'Ancône et d'abandonner la place—1174. En même temps, Frédéric, qui avait brûlé et détruit plusieurs villes, est obligé de renoncer à la prise d'Alexandrie. Deux ans après, délaissé à la bataille de Lignano, par son vassal, Henri le Lion, qu'il a comblé de faveurs, il est défait complétement, malgré ses prodiges de valeur, blessé dangereusement et contraint de s'enfermer dans Pavie d'où il demande une trêve. Alexandre III la lui accorde en 1177; quelques années plus tard, la paix devient définitive, et la diète de Constance, par un traité aussi important que remarquable, assure l'indépendance de la Lombardie, le triomphe de l'Eglise sur l'empire, et la fin des divisions qui déchiraient, depuis si longtemps, ces puissances rivales—1183.

De retour dans son royaume, l'empereur, indigné de la défection de Henri le Lion, convoqua une diète à Wurtzbourg, où ce prince, mis au ban de l'empire, convaincu du crime de haute trahison contre son souverain, est condamné à l'exil et à voir ses domaines passer en d'autres mains. La Saxe

[1] Voigt.—*Geschichte der Lombarden bunds und seines Kampfes mit Kaiser Friedrich I.*

fut donnée à Bernard de Brandebourg, et la Bavière à Othon de Wittelspach. Il ne resta à Henri que les biens propres de sa maison, qui consistaient dans les duchés de Brunswick et de Lunebourg.

Bien qu'affaibli par le traité de Constance, Frédéric voyait peu de puissances au-dessus de la sienne, et le mariage de son fils Henri VI avec Constance, sœur de Guillaume Ier et fille du fameux Roger II, qui avait réuni la couronne de Naples et de Sicile, promettait à l'empire la possession des Deux-Siciles [1]. En partant pour la croisade, il fit donner à ce jeune prince la couronne d'Italie, et lui confia l'administration de ses Etats.

Nous avons raconté dans l'histoire de la troisième croisade la mort de l'empereur et celle de son second fils [2], Frédéric, duc de Souabe, jeune prince qui retraçait toutes les grandes qualités de son père. Frédéric *Barberousse* effaça les défauts de son orgueil et de son ambition par le courage, par la franchise, par sa libéralité et par sa constance dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

Henri VI le Sévère, — de 1190 à 1197.—Henri VI avait vingt-cinq ans à la mort de son père, Frédéric Barberousse. Depuis l'âge de deux ans, il était roi des Romains. Les empereurs d'Occident, pour perpétuer l'empire dans leur maison, avaient établi l'usage de donner à leur fils aîné le titre de *roi des Romains*, et de les faire couronner sous ce nom. Henri VI avait été reconnu et couronné deux fois, du vivant de son père; il ne renouvela pas cette cérémonie et régna de plein droit.

Après quelques expéditions en Allemagne, il passa dans la Pouille pour faire valoir les droits que Constance, son épouse, avait sur les royaumes dont Tancrède, fils naturel de Roger, s'était rendu maître. Avec l'argent que Henri VI tira du malheureux Richard Cœur-de-Lion, qui lui avait été vendu par Léopold d'Autriche, il conquit les Deux-Siciles, fit exhumer le corps du roi Tancrède, et ordonna que le bourreau coupât la tête au cadavre : le jeune roi, fils de Tancrède, eut les yeux

[1] Constance et Henri sont devenus maîtres du royaume de Naple et de Sicile en 1194.

[2] Voyez le chap. XXIX, p. 287 et 288.

crevés; tous les partisans de cette malheureuse famille périrent dans les supplices. Ces atrocités le firent surnommer *le Sévère* et *le Cruel;* mais sa femme fit empoisonner le tyran qui avait exterminé sa famille.

Philippe,— de 1197 à 1208.—Philippe était frère de Henri VI Il fut élu par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnait la couronne impériale à Othon, fils de Henri *le Lion*, duc de Saxe. Cette double élection mit l'Allemagne en feu. Othon fut battu et repoussé jusqu'en Saxe. Toute l'Allemagne reconnut alors Philippe; et le pape, qui d'abord s'était prononcé pour Othon, se réconcilia bientôt avec Philippe. Son compétiteur remuait encore quelques provinces; Philippe allait fondre sur lui à la tête d'une puissante armée, lorsqu'il fut assassiné à Bamberg, le 23 juin 1208, par Othon de Vitelspach, cousin du duc de Bavière. Le meurtrier se vengea du refus qu'avait fait l'empereur de lui donner sa fille, après l'avoir empêché d'épouser la fille du duc de Pologne. Philippe fut un monarque généreux et sage, un guerrier courageux et prudent.

Maison de Saxe.—Othon IV, dit le Superbe, duc de Saxe, —de 1208 à 1218.—A la mort de Philippe, l'élection d'Othon fut généralement reconnue. Le pape le couronna après lui avoir fait jurer qu'il abandonnerait le fameux héritage de Mathilde, et nommément la marche d'Ancône et le duché de Spolète. Malgré ce serment, Othon réunit à ses domaines les terres de Mathilde, et s'empare de la Pouille. Il est excommunié. Le jeune Frédéric, roi de Sicile, est élu, grâce à l'influence du pape et de Philippe Auguste. La bataille de Bouvines acheva de ruiner la puissance d'Othon. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1218.

Maison de Hohenstaufen, — Frédéric II, — de 1218 à 1250. —Frédéric qui, du vivant de son père, avait eu le royaume de Sicile, se fit élire de nouveau comme empereur d'Allemagne. Le pape Innocent III avait pris soin de son enfance; le premier soin de Frédéric fut de prouver sa reconnaissance au saint-siége, auquel il céda enfin les possessions si longtemps revendiquées de la comtesse Mathilde. Il y ajouta les îles de Sardaigne et de Corse.

Frédéric II fit jurer aux grands seigneurs, à la diète d'Egra, de ne plus rançonner les voyageurs qui passeraient sur leur territoire, et de ne pas faire de fausses monnaies, usages barbares que les petits princes d'Allemagne considéraient comme des droits incontestables.

Le pape Honorius III couronna l'empereur en 1220, et obtint de lui qu'il passerait en Palestine pour combattre les infidèles. Alors commencèrent les troubles que nous avons décrits dans la cinquième croisade et dans la sixième. Le pape, indigné de la conduite de Frédéric dans la Terre-Sainte, s'empara d'une grande partie de la Pouille dont il investit Jean de Brienne, roi de Jérusalem, beau-père de l'empereur Frédéric II. Jean de Brienne entraîne dans son parti Henri, fils de Frédéric; tous deux s'unissent au pape et à quinze villes lombardes confédérées, et leur armée se jette sur les terres de l'empire. Ils s'emparent de Naples, et l'auraient entièrement détruite si Frédéric ne fût arrivé de la Terre-Sainte, accompagné d'un grand nombre d'Arabes qui l'avaient suivi, et qu'il incorpora à ses troupes allemandes, pour l'aider à reprendre le territoire conquis par les révoltés. Il parvint à diviser ses ennemis, et chercha à se créer un parti dans Rome même.

Grégoire IX, contraint de quitter la ville pontificale, voulut faire passer l'empire aux mains d'un prince allemand, neveu d'Othon IV ; mais celui-ci refusa de se prêter à cette usurpation, et les prélats, ainsi que les grands du royaume, ayant fait des propositions de paix, les deux antagonistes l'acceptèrent, et elle fut signée à San-Germano en 1230 ; mais cette paix, quoique prêchée et publiée dans toutes les villes par le frère *Jean de Vicence*, ne fut pas de longue durée. Les villes lombardes commencèrent à la rompre entre elles ; Frédéric, en cherchant à les pacifier, les soulevait de nouveau contre lui, et le pape, en leur donnant raison, s'aliénait l'empereur.

Pendant ce temps, le fils rebelle de Frédéric, Henri II, nommé par lui régent de l'empire, durant son absence, continuait à se créer des partisans et à se rendre populaire ; et, quand il crut être assez fort, il se révolta contre son père, voulut braver l'excommunication lancée contre lui par Grégoire IX et les armées de l'empereur. Vaincu à Worms, il fut

condamné à une prison perpétuelle, à voir son royaume d'Italie passer à son frère Conrad, et à être déposé solennellement à la diète de Mayence. Après cet acte de sévérité, mais de justice, la paix fut de nouveau publiée à la même diète, et Frédéric se disposa à passer en Italie où l'appelait un de ses alliés—1236.

Influence de Frédéric en Italie. — Le podestat de Vérone, Eccelin III, surnommé *le Féroce*, et qui justifiait son nom, était attaqué par Azzon III d'Este, podestat de Vicence, et avait requis le secours de l'empereur qui le protégeait, ainsi qu'Albéric son frère. Frédéric accourt à leur voix ; il détruit Mantoue et Brescia, délivre Vérone, aide Eccelin à se rendre maître de Padoue, attaque les Milanais à Corte-Nuova, les défait, condamne Pierre Tiepolo, leur podestat, à périr sur l'échafaud, étend sa domination sur la plupart des villes d'Italie, et abandonne à son fils naturel Enzius la souveraineté de la Sardaigne qu'il venait d'enlever au saint-siége.

Grégoire IX, bien qu'accablé d'années, ne trembla pas devant l'empereur : il l'excommunia, le dimanche des Rameaux de l'année 1236 ; et, tandis que Frédéric, continuant ses conquêtes, avançait rapidement vers Rome, le saint vieillard, sans être ému par les injures de ses ennemis, et précédé de la croix, faisait entendre, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, de si véhémentes et si touchantes exhortations, que, son enthousiasme gagnant tous les cœurs, chacun se souleva contre Frédéric, qui, abandonné par les Gibelins, se vit contraint à s'éloigner.

Enfin Grégoire IX meurt ; son successeur, Innocent IV, cite au concile de Lyon l'empereur Frédéric, pour qu'il vienne rendre compte de ses opinions religieuses et de sa conduite. L'empereur refuse de comparaître ; il est déposé par le pape, Les grands seigneurs allemands donnèrent la couronne impériale à Henri Raspon, landgrave de Thuringe, qui mourut de douleur d'avoir été vaincu à Ulm par Conrad, fils de Frédéric. Après lui, l'empire passa à Guillaume, comte de Hollande.

Frédéric s'humilie devant le pape. — Sa mort. — Frédéric, obligé de céder à la force, s'humilie devant le pape, lui demande de lever l'excommunication qu'il a encourue, et de

lui donner la croix pour aller en Palestine, où il fait vœu de rester tout le temps de sa vie.

Les choses paraissaient devoir s'arranger à la satisfaction générale, quand la ville de Parme fut assiégée par les Guelfes. L'empereur vole à son secours; mais déjà elle était entre les mains de ses ennemis, et les Parmesans eux-mêmes, loin de rechercher son secours, le chassèrent de leurs murs, brûlèrent son camp et massacrèrent ses partisans—1248. Les représailles furent horribles; mais elles ne firent qu'ajouter à la haine qu'on lui portait. Son fils naturel Enzius, qui suivait la fortune de son père, fut défait à la bataille de Fossalta, emprisonné, et défense fut faite de le délivrer, quel que fût le prix que l'empereur voulût mettre à sa rançon. Ce dernier coup fut trop pénible au cœur paternel de Frédéric. Il mourut de douleur le 13 décembre 1250, à cinquante-sept ans; d'autres disent que Manfred ou Mainfroy, autre fils naturel de Frédéric, croyant se frayer un chemin plus rapide au trône en servant l'animosité des ennemis de son père, se présenta comme abjurant le crime qu'il avait commis en faisant partie de ceux qui s'étaient révoltés contre lui; que Frédéric le reçut en grâce, et que Mainfroy, resté seul près du lit de son père malade, se jeta sur lui et l'étrangla dans la ville de Fiorenzuola.

Frédéric aima et cultiva les belles-lettres. On ne peut lui refuser plusieurs des qualités qui font les grands hommes; mais elles étaient ternies par des défauts et des faiblesses qui lui furent encore plus préjudiciables qu'à tous ceux qui eurent à en supporter le poids.

Conrad IV, de 1250 à 1254.—Conrad IV, fils de Frédéric II, élu empereur par les sujets fidèles de son père, fut obligé de défendre ses États contre Guillaume de Hollande que le parti guelfe en avait investi; et, pendant ce temps, Mainfroy, accusé de la mort de Frédéric, s'emparait en son nom de la régence de Naples dont il voulait s'assurer la possession.

Les armes victorieuses de Conrad semblaient lui promettre un entier succès; mais la mort ne lui laissa pas le temps de l'obtenir. Il se trouvait alors à Naples, qu'il venait de pacifier; il recommanda son fils Conradin à la protection du pape,

l'engagea à le soutenir contre les empiétements de Mainfroy, nomma Berthold de Hohenbourg tuteur du jeune prince et régent de ses États, *et s'endormit dans le Seigneur*, le 21 mai 1254.

Maison de Hollande.—Guillaume, de 1254 à 1256.—Guillaume, élu empereur lorsque Frédéric II vivait encore, fut couronné par l'archevêque de Cologne, chef des partisans du pape. A la mort de Conrad IV, Guillaume resta paisible possesseur de l'empire; mais sa puissance ne fut pas de longue durée. Engagé dans une guerre contre les Frisons, il pénétra chez eux au milieu de l'hiver. Ces peuples le mirent en fuite à la première affaire. La glace d'un marais sur lequel il passait se rompit, et les ennemis qui le poursuivaient le virent périr dans les eaux fangeuses en 1256. Alors commença pour l'Allemagne *le grand interrègne* qui ne finit qu'à l'élection de Rodolphe de Hapsbourg.

Interrègne de 1256 à 1273.— L'Italie. — Eccelin. — Deux simulacres d'empereurs envahirent l'un après l'autre l'héritage du jeune Conradin, qui n'avait conservé que la Souabe et la Franconie. Mainfroy s'était emparé de la Sicile, et, pendant ce temps, Alexandre IV ayant succédé à Innocent IV, en 1254, avait prêché une croisade, d'abord contre Eccelin *le Féroce*, dont les cruautés avaient soulevé contre lui les peuples, les rois et le clergé ; puis contre Mainfroy, qui refusait de rendre la Sicile au jeune Conradin.

Après la guerre cruelle et sanglante dans laquelle Eccelin fit mourir par le froid, la faim, la soif ou le fer, onze mille Padouans qu'il avait dans son armée, ce monstre périt à Bergame, ainsi que son frère Albéric, dont la femme et les enfants furent massacrés—1259.

Charles d'Anjou.—Eccelin étant mort, c'était à Mainfroy qu'il fallait courir pour arrêter ses envahissements. Urbain IV venait de succéder à Alexandre IV. Ce pape, entouré d'ennemis, offrit la couronne de Sicile au frère de saint Louis, roi de France, Charles d'Anjou. Ce prince, qui « *portait la terreur* « *dans son regard dur*, *dont la peau était basanée*, *le corps* « *grand et nerveux* », voulait imposer des conditions au souverain pontife. Les Gibelins tremblèrent quand ils apprirent les projets de l'*homme noir*.

La mort d'Urbain IV fit cesser les contestations élevées entre lui et le comte d'Anjou, et le Français Guy de Foulques ayant succédé à ce pape, sous le nom de Clément IV, le prince hâta son arrivée à Rome. Le nouveau pape le reçut au palais de Latran, lui donna la couronne des Deux-Siciles, et grossit son armée de quatre mille Bolonais, entraînés à la croisade contre Mainfroy. Charles d'Anjou le joignit à Bénévent, où cet usurpateur fut défait et tué dans la mêlée. Sa femme Hélène et ses enfants furent mis en prison : ces derniers y restèrent pendant trente et un ans.

Charles d'Anjou n'eut pas plutôt remporté cette victoire, que les partisans de la maison de Souabe, mécontents des vexations qu'il exerçait contre ses sujets de Sicile, se tournèrent vers le jeune Conradin, élevé paisiblement à la cour de Bavière. Il n'avait que quinze ans, et, malgré les tendres craintes de sa mère, il partit pour défendre son héritage, accompagné de son ami Frédéric d'Autriche, dépouillé comme lui. A la tête d'une armée nombreuse, ils arrivèrent dans les plaines de Celano et de Tagliacozzo, et dispersèrent devant eux les légions de Charles; mais, au moment où ils se croyaient sûrs de la victoire, le comte, qui s'était retiré derrière une colline, fondit sur les vainqueurs avec son arrière-garde, les mit en déroute et fit Conradin prisonnier, ainsi que son compagnon d'infortune, Frédéric d'Autriche.

Mort de Conradin.—Le farouche Charles d'Anjou, sans pitié pour la jeunesse de Conradin, l'accusa lui-même—1268—devant le tribunal qu'il avait assemblé à ce sujet; mais un seul juge, Provençal d'origine, osa prononcer contre lui une sentence de mort. Charles la confirma; et lorsque le juge impitoyable, dit un auteur, s'apprêtait à la lire au condamné, sur la place où était l'échafaud, Robert de Flandre, gendre du comte d'Anjou, se précipita sur lui et le poignarda en disant : « *Il ne t'appartient pas de condamner un si noble seigneur!* » Mais rien ne put sauver le pauvre enfant : il détacha son manteau, se mit à genoux pour prier, et s'écria en se relevant : « *Ma mère, quelle douleur je t'ai préparée!* » Frédéric d'Autriche et plusieurs seigneurs partagèrent son sort, et Charles d'Anjou poursuivit sa vengeance sur tous ceux qui avaient défendu sa victime. Ainsi finit la maison de Souabe; Enzius

mourut lui-même en 1272 ; il ne restait de *cette race de vipères*, comme on les appelait, que des femmes, l'une fille de Frédéric II, mariée au landgrave de Misnie, Albert *le dénaturé*, et une fille de Mainfroy, mariée à Pierre III d'Aragon.

Extinction des maisons de Hohenstaufen et de Bamberg.— État de l'Allemagne et de l'Italie. — L'extinction des deux maisons de Hohenstaufen et de Bamberg valut à Charles d'Anjou la couronne de Naples, l'établit chef du parti guelfe, et lui donna la plus grande importance politique et militaire dans toute l'Italie. Ces événements se passèrent pendant les trois années de vacance du saint-siége, après la mort de Clément IV, auquel on ne se pressa pas de donner un successeur, et l'on vit s'établir, sur les débris des grandes maisons détruites en Allemagne, plus de cent cinquante petits souverains.

Tous voulant être libres et indépendants, on vit surgir une foule de prétentions plus ou moins fondées; dans cette anarchie sans bornes, le dernier petit baron aurait rougi de reconnaître et d'obéir à un empereur.

Ottocar II, roi de Bohême, s'empara des duchés d'Autriche et de Styrie. Charles d'Anjou, n'ayant pu parvenir à mettre sous son joug les villes de la ligue lombarde, prit le parti d'aller ailleurs donner l'essor à son ambition, et partit pour se joindre à la croisade de saint Louis, son frère, en 1270.

Enfin, en 1271, les cardinaux et les légats, fatigués des troubles qu'occasionnait dans l'Église l'absence d'un souverain pontife, élurent, sous le nom de Grégoire X, le cardinal Thibaut Visconti, qui prit d'une main ferme et assurée les rênes du gouvernement pontifical.

Richard de Cornouailles, fils de Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, avait été élu empereur et couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne ; mais ce ne fut qu'un fantôme d'empereur : il mourut dans sa patrie en 1271, et les grands du royaume ne s'occupèrent que lentement de l'élection d'un autre chef. Alors le pape leur enjoignit de faire un choix, s'ils ne voulaient qu'il le fît lui-même. On s'assembla donc à Francfort, avec la résolution de rejeter tous les hommes dont on pourrait craindre la fermeté et les talents pour le gouvernement.

A cet effet, ils éloignèrent Ottocar, roi de Bohême, et réunirent leurs vues sur Rodolphe de Hapsbourg, qu'ils regardaient comme un homme paisible, vertueux, mais de peu de capacité, et dont les faibles possessions ne faisaient pas redouter la puissance. Ce prince avait cinquante-sept ans quand il parvint à l'empire, l'an 1273.

Nous verrons, dans l'époque suivante, si les électeurs de Francfort avaient bien atteint leur but, et s'ils s'étaient donné un esclave au lieu d'un maître.

—La suite au chapitre XXXIX, dans la cinquième époque.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXIII.

MUSULMANS ET ROYAUMES CHRÉTIENS D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

(*Suite du chapitre* XXII.)

ROYAUMES CHRÉTIENS D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL.

De 1109 à 1284,

Du 12e siècle jusqu'aux dernières années du 13e.

Castille et Léon.

1109—Urraque et Alphonse.
1126—Alphonse VIII.
1157—Sanche III.
1158—Ferdinand II, roi de Léon, régent de Castille.
1158—Alphonse IX.
1214—Henri Ier.
1217—Ferdinand III; sous lui Léon est réuni à la Castille.
1250—Alphonse X le Sage.

Aragon.

1104—Alphonse Ier.
1134—Ramire.
1137—Pétronille et Raimond Bérenger.
1162—Raimond, surnommé Alphonse II.
1166—Pierre II.
1215—Jayme ou Jacques le Victorieux, roi de Valence.

Navarre.

1104—Alphonse, roi d'Aragon.
1134—Garcias Ramirez.
1150—Sanche VI, dit le Sage.
1194—Sanche VII, dit le Fort.
1234—Thibaut Ier, comte de Champagne.
1253—Thibaut II.
1270—Henri Ier, dit le Gros.

Comtes, puis rois de Portugal.

1111—Alphonse; il est créé roi en 1139.
1185—Sanche Ier.
1111—Alphonse II.
1233—Sanche II.
1248—Alphonse III.

Partage de l'Espagne au onzième siècle.—Quatre royaumes chrétiens, la Castille, l'Aragon, la Navarre, le royaume de Léon, et dix États musulmans, se partageaient l'Espagne, dès le commencement du onzième siècle; et, dans les guerres que se faisaient ces différents partis, l'avantage restait depuis quelque temps aux chrétiens, et annonçait la chute prochaine du khalifat, affaibli, au dedans, par des divisions intestines, et, au dehors, par les attaques réitérées des chrétiens au nord, et des Musulmans d'Afrique au midi.

Alphonse Ier, *le Batailleur*, réunit sous son sceptre les trois royaumes de Navarre, de Castille et d'Aragon, par son mariage avec l'infante Urraque, fille d'Alphonse VI, et veuve de Raymond de Toulouse — 1109. Mais bientôt les héritiers mâles étant venus à manquer, les rênes du gouvernement tombèrent entre les mains de femmes qui, en s'unissant à des princes étrangers, firent successivement passer leurs possessions dans les maisons de France, de Bourgogne et de Champagne.

Alphonse Henriquez, roi de Portugal.—Henri de Bourgogne étant mort, sa femme, dona Thérésa, fut chargée du gouvernement, pendant la minorité de son fils Alphonse Henriquez, surnommé le *Conquistador* (le Conquérant); mais comme elle cherchait à reculer indéfiniment l'époque où il devait régner sans entraves, le jeune prince se fatigua d'attendre, réclama la couronne, s'en empara de vive force, et fit expier à sa mère, par une retraite forcée, les torts d'une conduite peu exemplaire.

1139. — Alphonse Henriquez érige le comté de Portugal en royaume; il fut proclamé roi dans le camp par ses trou-

pes, après avoir vaincu dans les plaines d'Ourique, avec treize mille soldats, cinq rois maures qui s'étaient ligués contre lui, et avaient une armée bien supérieure en nombre à la sienne. Il prit dans ses armoiries autant d'écus qu'il avait soumis de rois. Ensuite il dirigea ses armes contre Ferdinand II, roi de Castille, qui s'opposait à ce que son domaine portât le titre de royaume. Moins heureux dans cette guerre, il fut vaincu ; mais son généreux ennemi, qui l'avait fait prisonnier, le renvoya sans rançon. La sanction que le pape Innocent II donna au nouvel ordre de choses établi en Portugal fit cesser tous les différends.

Les cortès ayant aussi reconnu valable l'élection d'Alphonse Henriquez comme roi de Portugal, firent, de concert avec lui, des lois pour le bien de tous, et réglèrent le droit de succession à la couronne—1143.

Alphonse soumit Lisbonne en 1147, en fit la capitale de son royaume et s'y établit. Il croyait pouvoir terminer en paix sa glorieuse carrière, quand tout à coup Joussef, fils de l'Almohade Abdel-Moumen, vint attaquer Santarem—1170. Malgré son grand âge, Alphonse fut le seul des rois chrétiens qui forçât Joussef à s'éloigner. Après une bataille décisive, et dans laquelle il fit encore des prodiges de valeur, il enleva Santarem à son vainqueur, et sauva le Portugal par une suite de victoires qui déterminèrent l'Almohade à renoncer à la conquête de ce pays—1184. Ce grand prince, qui mérita bien le surnom de *Conquérant*, mourut l'année suivante, emportant les regrets de tout son peuple et l'admiration de ses contemporains—1185.

Sanche Ier, Alphonse II, Sanche II et Alphonse III, rois de Portugal.—Alphonse laissa pour successeur son fils, Sanche Ier, qui fut surnommé le *Poplador*, parce que la peste et la famine ayant en partie dépeuplé les Algarves, il y fit passer des colonies pour remplir le vide qu'avaient occasionné ces fléaux. Il conquit une partie de l'Alentéjo, et mourut au moment où le pape Innocent III prêchait une espèce de croisade contre les Almohades qui se jetaient avec fureur sur l'Espagne, et semblaient devoir la détruire entièrement.

1211.—Alphonse II, dit *le Gros*, vainquit les Maures en plu-

sieurs occasions, donna de nouvelles lois, et fit régner la justice. Sa haine contre ses frères et ses sœurs troubla son règne d'ailleurs glorieux.—Ses deux successeurs, Sanche II et Alphonse III, maintinrent les conquêtes faites sur les Maures. Alphonse III, qui mourut en 1279, fit des règlements avantageux pour son peuple.

Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon.—En 1114,—Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, avait eu de vifs démêlés avec sa femme Urraque dont l'humeur acariâtre et les mœurs déréglées étaient pour lui un grand sujet de peine. Il la répudia ; mais, comme il ne voulait pas lui rendre la Castille qu'elle lui avait apportée en dot, il lui livra plusieurs batailles, la défit à Campo d'Espina, et la força de se réfugier en Galice. Alors cette princesse fit couronner roi de Castille Alphonse VIII, qu'elle avait eu de son premier mari, Raymond de Bourgogne, et engagea son beau-frère, comte de Portugal, à secourir son neveu.

Séparation de l'Aragon et de la Castille.—Alphonse d'Aragon avançait rapidement et était sur le point de s'emparer en même temps du royaume et de la personne du fils d'Urraque, quand le pape Pascal II intervint, fit annuler le mariage du *Batailleur* et de l'héritière de Castille, par raison de parenté, et fit rendre à cette dernière son royaume et toutes ses dépendances. Ainsi furent de nouveau divisés l'Aragon et la Castille, en 1114. Après avoir passé plusieurs années à batailler, après avoir enlevé aux Musulmans Saragosse et Tarragone—1118,—Alphonse fut enfin vaincu et tué à Fraga—1134,—et, comme il ne laissait pas de successeurs directs, les Aragonais enlevèrent du cloître Ramire II, dit le Moine, son frère, et le mirent sur le trône.

Séparation de la Navarre et de l'Aragon.—Alphonse VIII.—La Navarre profita de ce changement pour se séparer aussi de l'Aragon et reprendre son indépendance, sous le gouvernement de Garcias. Ramire ayant abdiqué en 1137, Raymond Bérenger, comte de Barcelone et de Catalogne, épousa Pétronille, fille du *Moine*, et l'Aragon, augmenté des vastes domaines et des conquêtes du nouveau roi, devint presque rival de la Castille et la terreur des infidèles. Raymond Bérenger régna jusqu'en 1162.

Alphonse VIII, roi de Castille, qui avait aidé les rois de Navarre et d'Aragon dans leurs guerres contre les Musulmans, qui possédait Saragosse et s'était fait reconnaître suzerain de la Navarre, prit le titre pompeux d'empereur.

Chute des Almohades.—En 1120, les Almohades déclarèrent aux Almoravides une guerre d'extermination. Leur chef, Aldel-Moumen, ayant assiégé Oran, où Tachefin, fils d'Ali-ben-Ioussouf, fut tué, s'empara de Maroc, fit mettre à mort le chef des Almoravides—1146,—et augmenta ainsi considérablement sa puissance. Les princes chrétiens furent effrayés des progrès de ces nouveaux conquérants, et, pour leur résister, ils établirent, avec l'autorisation du pape, l'ordre militaire de *Calatrava* et celui de *Saint-Jacques d'Avis*, chevalerie espagnole, dont la valeur et les hauts faits justifièrent la confiance qu'on avait mise en elle.

En 1157, toute l'Espagne catholique s'était réunie contre les Almohades et les avait vaincus; mais les querelles interminables des rois de Castille et de Léon, de l'Aragon et de la Navarre, empêchaient l'accord qui eût été nécessaire pour s'entendre et agir de concert dans une guerre si périlleuse.

Les rois de Castille et de Léon prirent les armes contre Mohamed-al-Naser, fils de l'Almohade Iacoub, qui, en représaille de la croisade prêchée contre lui, avait proclamé dans ses États la *gacie,* ou guerre sainte, à laquelle il appelait tous les hommes en état de porter les armes contre les chrétiens, et qui entrait en Espagne avec des forces immenses. Bientôt tous les princes espagnols et ceux des autres royaumes, qui avaient entendu l'appel d'Innocent III, se réunirent à Tolède, et de là se mirent en marche contre l'ennemi qu'ils atteignirent dans les plaines de Tolosa. Deux cent mille Maures périrent, et leur défaite fut si complète que la puissance des Almohades fut à jamais détruite en Espagne—1212.

Tout l'honneur de cette guerre resta à Jayme Ier, fils de Pierre II, roi d'Aragon, à Alphonse IX, roi de Léon, et à son fils, saint Ferdinand, que le roi de Castille, Henri Ier, avait nommé son héritier à l'époque de sa mort—1217. Lorsque le roi Alphonse X vint à mourir—1230—, saint Ferdinand III réunit sous son sceptre les deux royaumes de Castille et de Léon.

Défaite du khalife de Cordoue.—Tandis que Jayme Ier, dit le *Conquérant,* enlevait les îles Baléares aux Sarrasins, Ferdinand III commençait une guerre contre le khalife de Cordoue, Motawakel-aben-Houd, qui, après avoir battu de son côté les Almohades et massacré tous ceux qui étaient tombés en son pouvoir, s'était fait reconnaître par les villes conquises. Le roi de Castille le vainquit en 1233, mit le siége devant Cordoue et l'emporta d'assaut. Cette capitale du vicaire de Mahomet vit la croix remplacer sur ses murs le croissant du prophète, et les cloches de Saint-Jacques-de-Compostelle, que le célèbre Almanzor avait fait transporter de cette ville à Cordoue sur les épaules des chrétiens, y furent reportées en triomphe sur celles des Musulmans.

Dans le même temps, Jayme Ier s'était emparé de Valence; Motawakel venait au secours de la place, quand il fut étouffé par un de ses sujets chez lequel il était entré pour se reposer. Le roi d'Aragon nomma un évêque dans cette ville, le chargea de purifier les temples et les mosquées pour les rendre au culte chrétien, enrichit les ordres religieux et ceux des chevaliers en leur abandonnant de nombreux domaines, laissa une flotte considérable et trois cent quatre-vingts hommes de guerre pour protéger Valence contre les attaques des ennemis.

Le pape Grégoire IX ordonna de grandes réjouissances pour célébrer le triomphe des princes chrétiens, et accorda de si grands priviléges à ceux qui occuperaient la nouvelle conquête du roi d'Aragon, qu'on y vit accourir de toutes parts une multitude d'habitants qui aidèrent à sa prospérité—1238.

Mort de Jayme Ier et de saint Ferdinand. — Jayme Ier et saint Ferdinand sont les héros espagnols de cette époque : ils furent contemporains et unis pour les intérêts de la patrie et de la religion. Tous deux eurent les mêmes droits à l'admiration des peuples par leur bravoure, et Ferdinand y ajoutait cette piété et cette vertu qui le mirent au nombre des saints, ainsi que Louis IX, roi de France, son cousin, qui régnait en même temps.

On cite de Ferdinand un mot qui peint toute la mansuétude de son âme : « *Je crains plus*, disait-il, *les prières et les gémis-* « *sements d'une pauvre femme*, *que les armées des Maures.* »

Il mourut en 1252. Ce bon prince fit des lois utiles à son peuple, abaissa les grands, purgea ses États des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un code, et donna une nouvelle face à l'Espagne.

Jayme Ier mourut à Xativa, le 27 juillet 1276, à soixante-dix ans, après en avoir régné soixante-trois. Ce grand monarque avait défait les seigneurs qui, profitant de sa minorité, s'étaient soustraits à l'autorité royale. Ses conquêtes sur les Musulmans ont immortalisé son nom ; mais, puissant et fort contre les ennemis, il ne put maîtriser ses passions.

Alphonse X, roi de Castille.—Le fils de Ferdinand, Alphonse X, que ses sujets ont surnommé *le Sage*, lui succéda, et sut se conserver pour ami le fidèle allié de son père, Jayme d'Aragon. Tout le temps de son règne se passa à soutenir des guerres continuelles, à réprimer les factions et à travailler à l'agrandissement et au bonheur de son peuple. Sa gloire comme guerrier fut digne de celle de son père : il prit Xérès, Niébla, et ajouta la pourpre impériale à ses autres dignités, en 1257, époque où il fut élu empereur par une faction de princes Allemands. Mais Rodolphe de Hapsbourg le força de renoncer à ce titre.

Alphonse mourut, le 21 avril 1284, du chagrin que lui causa son fils don Sanche, qui s'était révolté contre lui.

— La suite est au chap. XLIII, dans la cinquième époque.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXIV.

SUITE DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE OU EMPIRE D'ORIENT.

(*Suite du chap.* XXIII.)

EMPEREURS D'ORIENT.

De 1118 à 1282,

Du 12e siècle jusqu'aux dernières années du 13e.

Empire d'Orient.

1118—Jean Comnène, 24 ans 8 mois.	1185—Isaac l'Ange, 9 ans 7 mois.
1143—Manuel Comnène, 36 ans 5 mois 23 jours.	1195—Alexis l'Ange, 8 ans 3 mois.
1180—Alexis Comnène, 3 ans.	1203—Isaac l'Ange rappelé, 2 mois. Alexis IV, son fils.
1183—Andronic Comnène, 2 ans.	1204—Alexis Murtzuphle, 2 mois.

Empereurs à Nicée.

1204—Théodore Lascaris Ier, 18 ans.	1254—Théodore Lascaris II, 4 ans.
1222—Jean Ducas Vatace, 33 ans.	1259—Jean Lascaris, 4 mois.
	1260—Michel Paléologue, 23 ans.

Empereurs latins.

1204—Baudouin, 1 an 4 mois.	1220—Robert, 8 ans.
1206—Henri, 10 ans 9 mois.	1228—Baudouin II et Jean de Brienne, 33 ans.
1216—Pierre, 4 ans 6 mois.	

§ Ier. Depuis Jean Comnène jusqu'aux empereurs latins. —De 1118 à 1204.

Jean Comnène [1],—de 1118 à 1143.—L'histoire doit déplorer l'avilissement dans lequel tombe l'empire d'Orient ou plutôt l'empire grec. Alexis Comnène avait retardé la déca-

[1] Il fut nommé *Kalo-Jean*, du mot grec καλος, qui signifie *beau*. C'était par ironie; son extérieur était désagréable, mais ses qualités morales lui méritèrent bien ce surnom.

dence de cet empire ; mais sa mort, arrivée le 15 août 1118, celle de Jean et de Manuel, ses successeurs, commencent cette honteuse période de deux siècles, qui doit amener la ruine entière de la Grèce dégénérée.

Jean Comnène, qui lui succéda, régna pendant vingt-quatre ans avec assez de gloire, et l'on a fait cette remarque qu'il ne condamna personne à mort, et que, sous son règne, le mérite et la vertu furent les seuls titres à la fortune.

Il s'était fait proclamer empereur du vivant même de son père, Alexis, parce que sa mère, Irène, voulait faire monter sur le trône Nicéphore Brienne, mari d'Anne Comnène. A la mort d'Alexis, les partisans de Brienne se réunirent contre l'empereur, résolurent de le tuer, et gagnèrent les gardes qui devaient les laisser entrer pendant le sommeil de l'empereur. Brienne hésita ; Jean fut sauvé. On dit que Anne Comnène, voyant la faiblesse de son mari, se plaignit de n'être pas homme pour tuer son frère. Cependant l'empereur se contenta de confisquer les biens des conjurés. Il les leur rendit même quelque temps après. Cette clémence l'honore.

Jean Comnène combattit avec succès les Mahométans et les Hongrois ; mais il essaya vainement de reprendre Antioche sur les Français. Cet empereur mourut le 8 avril 1143, à cinquante-cinq ans, d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse avec une flèche empoisonnée. Un médecin lui faisait espérer, dit-on, de conserver sa vie s'il voulait se résoudre à se laisser couper la main : « *Non, non*, répondit-il, *je n'en ai pas trop de deux pour manier les rênes de mon vaste empire.* »

Manuel Comnène, — de 1143 à 1180. — Manuel Comnène était le quatrième fils de Jean. Il fut couronné empereur au préjudice d'Isaac, son frère aîné, homme farouche et emporté, que son père avait privé par son testament de la succession à l'empire. Nous savons la malheureuse influence qu'eut Manuel sur la deuxième croisade. Dans sa guerre avec Roger de Sicile, ce dernier ne put conserver les avantages qu'il avait obtenus. Manuel chassa les Siciliens de ses États, porta la guerre même dans la Sicile, y prit un grand nombre de villes. Guillaume Ier, fils et successeur de Roger, fut obligé de lui demander la paix.

L'empereur passe ensuite dans la Dalmatie, met tout à feu et à sang, et force le roi de ce pays à venir se prosterner à ses pieds. Il court ensuite ravager la Hongrie, à laquelle il impose les conditions d'une paix onéreuse. En Asie, ses succès sont tels que les sultans d'Alep et d'Iconium demandent la paix et rendent tous les prisonniers chrétiens. Manuel forme alors le projet de conquérir l'Égypte, se lie avec Amaury, roi de Jérusalem, équipe une flotte nombreuse, prend plusieurs places; mais la trahison d'Amaury, qui l'abandonne, le force de renoncer à cette entreprise. Un revers éprouvé dans une nouvelle guerre contre le sultan d'Iconium, fut bientôt effacé par la valeur de Manuel.

Ce prince avait la manie de s'occuper des choses de la religion. Il composait des instructions en forme de catéchisme, qu'il prononçait lui-même devant le peuple; mais comme il avait scandalisé l'Église en dogmatisant sur les mystères, en se livrant aux chimères de l'astrologie judiciaire, il se revêtit d'un habit de moine, et mourut quelque temps après, en 1180, âgé de soixante ans. La gloire de l'empire et des Comnène mourut avec lui. Les historiens ne s'accordent pas sur le jugement que l'on doit porter de ce prince; il est probable que les Latins ont exagéré ses torts, pour se venger du mauvais succès de la deuxième croisade. Les impôts qu'il établit sur ses peuples furent une nécessité. Dans la paix, il se livrait au plaisir; à la tête d'une armée, il était le premier à braver les dangers: sa patiente constance étonnait les soldats.

Alexis II Comnène, de 1180 à 1183. — Alexis II était fils de Manuel et de Marie, fille de Raymond, prince d'Antioche. Sa mère se fait proclamer régente, et prend pour ministre Alexis Comnène, son neveu. Les injustices de ce ministre excitent un mécontentement général. Andronic, oncle de Manuel, marche vers Constantinople, s'empare du gouvernement, et fait étrangler la mère de l'empereur. Bientôt après le jeune Alexis éprouva le même traitement.

Andronic frappa du pied le corps sanglant du prince, en disant : « *Ton père fut un perfide, ta mère une prostituée, et toi tu es un lâche!* » Et la fille d'un roi de France, Agnès, veuve

du malheureux empereur, fut obligée de partager la couche du meurtrier de son mari.

Andronic Comnène, de 1183 à 1185.—Andronic descendait d'Isaac Comnène, troisième fils d'Alexis Ier : il avait servi avec distinction sous Manuel ; malgré son âge avancé, le courage ne l'avait pas abandonné. Assiégeant Nicée, qui ne voulait pas le reconnaître, il envoya chercher à Constantinople Euphrosine, mère d'Isaac l'Ange qui commandait dans la place, et la fit attacher à un gros bélier dont il se servit pour battre les murailles ; mais les assiégés enlevèrent cette infortunée dans une sortie. Cependant la ville fut obligée de se rendre, et l'empereur n'épargna aucun de ceux que l'on put prendre. Il s'empara de plusieurs autres villes, et poussa la cruauté aux derniers excès.

Le Ciel ne permit pas qu'un tel monstre continuât à se gorger du sang de ses sujets. Isaac l'Ange, échappé à ses cruautés, excite le peuple à la révolte, et Andronic est livré aux outrages de la populace.

On eût dit [1] que l'âme féroce de ce monstre versait sa rage dans celle de tous les citoyens. Les uns lui meurtrissent les joues ; les autres lui arrachent la barbe et lui font sauter les dents ; quelques femmes, outragées ou devenues veuves par ses crimes, accourent échevelées, le mutilent avec barbarie et lui coupent la main droite, qu'on pend devant lui à un gibet.

La lassitude du peuple-bourreau accorde une horrible trêve à sa victime ; on le laisse deux jours sans nourriture dans un cachot. Le troisième, on lui arrache un œil ; il est habillé en esclave, promené dans les rues sur un chameau et conduit au cirque, où on l'attache par les pieds à une potence ; là, une femme de mœurs dépravées lui jette sur le corps une chaudière d'eau bouillante.

Pendant ce long et terrible supplice, Andronic ne faisait entendre que ces paroles : « *Seigneur, pourquoi froissez-vous encore un roseau déjà brisé?* » Enfin un soldat, qui montra seul alors quelque humanité, vint terminer ses tourments en lui enfonçant son glaive par la gorge jusqu'aux entrailles.

[1] M. de Ségur.

Isaac l'Ange, Alexis III l'Ange, Alexis IV l'Ange, Ducas Murtzuphle, de 1185 à 1204. — La famille d'Isaac l'Ange était originaire de Philadelphie. Son aïeul, Constantin l'Ange, avait épousé Théodora, fille d'Alexis Ier. Isaac répara les maux qu'Andronic avait faits. Il rappela les exilés et les rétablit dans leurs biens; mais bientôt il déshonora le trône par ses impiétés et ses cruautés. Alexis, son frère, se fait proclamer empereur. Isaac est pris; on lui crève les yeux, et il est jeté dans les fers en 1195.

La trahison d'Alexis le rend odieux. Sa lâcheté à l'égard des Turcs auxquels il paye un tribut, ses débauches et ses exactions, augmentent l'horreur qu'il inspire. Les croisés, appelés par le fils d'Isaac, s'emparent de Constantinople.

Alexis prend la fuite; plus tard, il tombe entre les mains de Théodore Lascaris qui lui fait crever les yeux, et l'enferme dans un monastère où il termine ses jours.

Le peuple de Constantinople tire Isaac de sa prison et le proclame de nouveau empereur. Son fils Alexis IV est associé à l'empire; mais il ruine ses peuples pour fournir les sommes qu'il avait promises aux croisés pour prix des services qu'ils lui avaient rendus en détrônant Alexis III, son oncle.

Les Grecs se soulèvent contre les deux empereurs. Alexis V Ducas, surnommé Murtzuphle, à cause de ses sourcils noirs qui se rejoignaient et lui tombaient sur les yeux, parvient à se faire proclamer empereur. Isaac meurt sur ces entrefaites. Son fils, Alexis IV, est étranglé par l'usurpateur le 8 février 1204. Alors les croisés formant de nouveau le siége de Constantinople, la ville cède bientôt à leurs attaques, et Murtzuphle s'enfuit. Six électeurs français et six électeurs vénitiens choisissent pour empereur Baudouin, comte de Flandre.

§ II. Empereurs latins de Constantinople.

Baudouin, de 1204 à 1206. — Baudouin était pieux, humain, prudent dans ses entreprises, courageux dans l'exécution, et possédait de vrais talents militaires. Son règne fut malheureux et court. Murtzuphle avait levé des troupes et s'approchait de Constantinople; Baudouin marche contre lui,

Murtzuphle prend la fuite, et propose à Alexis l'Ange Comnène, qui s'était fait un parti dans la Thrace, de réunir leurs forces. Alexis accepte la proposition, fait crever les yeux à Murtzuphle quand il est arrivé, et les deux armées se réunissent; mais Alexis, lui-même, recule toujours devant Baudouin.

Le roi des Bulgares, Joannice, secrètement appelé par les Grecs, impatients du joug des Latins, entre dans l'empire avec une armée formidable, et marche vers Andrinople que Baudouin tenait assiégée. Une bataille rangée s'engage; Baudouin tombe aux mains de son ennemi qui, après une dure captivité, le fit mourir cruellement. On dit qu'on lui coupa les bras, les jambes, et que l'on jeta le tronc dans un précipice pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Henri,—de 1206 à 1217.—Henri, frère de Baudouin, lui succéda. Plusieurs seigneurs profitent du trouble où est l'empire pour usurper la dignité impériale. David Comnène, petit-fils d'Andronic Comnène, s'empare de Trébisonde. Telle est l'origine de ce petit État qui a subsisté jusqu'au temps où Mahomet II en fit la conquête.

L'empereur et le marquis de Montferrat voulurent faire payer aux Bulgares les maux qu'ils avaient causés aux Latins: les Bulgares sont vaincus. Montferrat, qui est tué dans l'action, était le plus grand capitaine de son temps, et Joannice le redoutait. Ce roi continua la guerre, mit le siége devant Thessalonique et mourut sous les murs de cette ville Henri, après avoir conclu un traité de paix avec Théodore Lascaris, empereur de Nicée, mourut empoisonné, à Thessalonique, le 11 juin 1216.

Pierre de Courtenay,—de 1217 à 1220.—Les barons de Constantinople offrent l'empire à André, roi de Hongrie, qui avait épousé une des filles d'Iolande, sœur de Baudouin et de Henri. André refuse, et Pierre de Courtenay, mari d'Iolande, est appelé au trône. Il était petit-fils de Louis le Gros, roi de France. Ce prince passe à Rome.—Honorius III le couronne empereur hors des murs de la ville, pour indiquer qu'il ne reconnaissait aux empereurs d'Orient aucun droit de suzeraineté sur Rome. Pierre de Courtenay entre en Epire, assiége Durazzo, dont Théodore-Anne Comnène s'était em-

paré sur les Vénitiens. Il est obligé de lever le siége. Théodore lui propose la paix, et, au milieu d'un repas, il le fait arrêter, et bientôt lui donne la mort.

Robert de Courtenay,—de 1220 à 1228.—Philippe, comte de Namur, fils aîné de Pierre de Courtenay, refuse l'empire et cède ses droits à Robert, son frère, qui se fait sacrer par le patriarche de Constantinople, le 25 mars 1221. On vit à la fois quatre empereurs en Orient : Robert à Constantinople, Vatace, successeur de Théodore Lascaris, à Nicée, David Comnène à Trébisonde, et Théodore-Anne Comnène à Thessalonique, dont il s'était emparé sur les Latins. Le territoire des Latins fut en peu de temps réduit aux environs de Constantinople. Robert avait épousé la fille d'un simple chevalier, promise à un gentilhomme bourguignon ; celui-ci, pour se venger, enleva la mère de l'impératrice qu'il fit jeter dans la mer, coupa les lèvres et le nez à la fille, et l'abandonna sur le rivage. Robert en mourut de douleur.

Baudouin II,—de 1228 à 1261.—Baudouin II a été le dernier empereur latin de la maison de Courtenay. Comme ce prince était fort jeune, Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, fut reconnu régent avec le titre d'empereur. Vatace et Azan, roi des Bulgares, assiégèrent trois fois Baudouin dans Constantinople. Baudouin obtint des secours en Italie et défit Vatace à son retour. L'empereur de Nicée s'avance à la tête d'une armée plus nombreuse. Baudouin est réduit à demander de nouvelles troupes qui le défendent avec mollesse. Théodore Lascaris règne après Vatace et laisse la couronne à Jean Lascaris, son fils. Michel Paléologue, tuteur du jeune prince, brûlait du désir de s'emparer de Constantinople. Un de ses généraux, nommé Stratégopule, y entre par un souterrain en 1261. Les Latins sont égorgés. Baudouin II, déguisé en marchand, se jette dans une barque et se retire en Italie, où il meurt en 1273. Il avait laissé le vain titre d'empereur au fils qu'il avait eu de Marthe de Brienne. Ce jeune prince survécut peu de temps à la chute de l'empire.

§ III. Empereurs de Nicée.

Théodore Lascaris,—de 1204 à 1222.— Théodore Lascaris, d'une ancienne famille grecque, émigra dans l'Anatolie, après la prise de Constantinople. Il se fit déclarer empereur à Nicée. Il passa les premières années de son règne à combattre les Latins, puis il épousa Marie, fille de Robert de Courtenay, et la paix s'établit pour quelque temps. Théodore combattit aussi le sultan d'Iconium, qui était venu assiéger Antioche sur le Méandre. Le sultan périt dans la bataille que lui livra Théodore. Cet empereur était courageux et prudent. Sa gloire jette encore un vif éclat sur cette sombre et lente agonie de l'empire.

Jean Ducas Vatace,—de 1222 à 1256.—Jean Vatace était de la famille impériale des Ducas. Il avait épousé Hélène, fille unique de Théodore Lascaris, qui le désigna pour son successeur. Il eut de grands succès contre les Latins qui ne purent rien contre lui. Vatace les réduisit au simple territoire de Constantinople. Il conclut un traité d'alliance avec les Turcs, et alla porter la guerre dans la Bulgarie où régnait Michel, fils d'Azan, son ancien allié. Ce royaume devint le théâtre de sa gloire; il reprit toutes les villes que les Bulgares avaient conquises sur l'Empire. Ce prince sage disait : « *Les dépenses d'un monarque sont le sang de ses sujets; son bien est le leur, et il doit l'employer pour eux.* »

Théodore Lascaris II,—de 1256 à 1259. — Théodore Lascaris II réussit dans ses entreprises contre le roi des Bulgares, et se fit redouter des peuples voisins. Des attaques fréquentes d'épilepsie le jetèrent dans une maladie de langueur. Il se revêtit d'un habit de moine, quand il vit que sa dernière heure approchait. L'impétuosité de son caractère nuisit à ses belles qualités.

Jean Lascaris,—de 1259 à 1261. — Jean Lascaris, fils de Théodore Lascaris II et d'Hélène, fille d'Azan, roi de Bul garie, avait six ans à la mort de son père. Il fit son entré à Constantinople le 14 août 1261, mais son tuteur, Michel Paléologue, arrache le sceptre à cet enfant-empereur, et lui fait crever les yeux, le jour de Noël de la même année. Mi-

chel fit ensuite conduire Jean Lascaris en Bithynie, où ce jeune prince traîna une vie malheureuse, jusqu'au temps d'Andronic Paléologue, sous le règne duquel il mourut.

Michel VIII Paléologue,—de 1621 à 1283.—Après l'action cruelle commise sur Jean Lascaris, Michel s'était revêtu de la pourpre impériale, et avait étendu sa domination despotique sur tout l'empire grec, bien déchu à la vérité de son antique splendeur : mais Michel s'était fait des ennemis redoutables.

Au dedans, le patriarche Arsène l'excommunia pour les crimes que l'ambition lui avait fait commettre, lui résista pendant cinq ans, et se laissa déposer plutôt que de lever l'anathème qu'il avait lancé.

Après la déposition de ce saint prélat, Joseph ne fut élu patriarche à sa place que sous la condition de lever l'excommunication fulminée contre Michel, et il la remplit aussitôt.

Au dehors, les Vénitiens entravèrent ses entreprises d'envahissement ; mais il leur opposa les Génois, qu'il s'attacha en favorisant leur commerce. Le pape Urbain IV se joignit aussi aux ennemis de l'empereur, excommunia les Grecs et les Génois, et menaça de favoriser l'invasion que projetait de faire Charles d'Anjou, roi de Naples, qui avait des droits à l'empire grec par son mariage avec la fille de Baudouin II.

Au milieu de dangers si pressants, Michel tente de réunir en une seule communion les deux Eglises séparées d'Orient et d'Occident. Il traite à cet effet avec le pape Grégoire X, et se soumet aux conditions qu'il lui impose ; mais le peuple et le clergé grec se révoltent, et refusent d'adhérer à la réunion ; alors le pape Martin IV, successeur de Grégoire, excommunie de nouveau l'empereur et son Eglise — 1281. Michel Paléologue mourut en Thessalie, l'année suivante, le 11 décembre—1282—, et laissa le trône à son fils Andronic II. Malgré ses crimes antérieurs, Michel III fut toujours grand sur le trône ; les peuples furent heureux sous son règne ; et s'il n'eut pas toutes les vertus d'un monarque, il en eut du moins quelquefois les talents.

—La suite est au chap. XLV, dans la cinquième époque.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXV.

MUSULMANS ET MONGOLS.

(*Suite du chap.* XXIV.)

§ Ier. Khalifat d'Orient.

ABASSIDES.

De 1118 à 1258,

Du 12e siècle à la moitié du 13e.

1118—Mostarched.
1135—Raschid.
1136—Moctafi II.
1160—Mostandged.
1170—Mostadi.
1180—Nasser.
1225—Daher.
1226—Mostanser.
1243—Mostasem, tué à 46 ans, en 1258. *En lui finit la dignité de khalife en Asie.*

Mostarched, Raschid et Moctafi II,— de 1118 à 1160. — Les trois premiers khalifes de cette époque sont à peine connus, et rien de mémorable n'arriva sous leur règne. Mostarched fut assassiné en 1135, et Raschid, en 1136. La puissance de Moctafi fut absolue dans Bagdad : il lui fallut une certaine habileté pour rester vingt-quatre ans sur un trône entouré d'un si grand nombre d'ambitieux.

Mostandged,— de 1160 à 1170.—Le frère de Mostandged gagna les femmes du khalife; elles devaient le poignarder ; mais Mostandged fut prévenu à temps. Il jeta dans les fers son frère et sa mère; ses femmes furent précipitées dans le Tigre. Sévère observateur de la justice, il refusa mille écus d'or pour la délivrance d'un calomniateur. Tout entier au bonheur de ses sujets, il fit fleurir le commerce, diminua les impôts, encouragea les savants, et tous ses sujets le regrettèrent sincèrement quand il mourut—1170.

Mostadi,—de 1170 à 1180.—Mostadi continua le bien commencé par son père, et il eut la gloire de mettre fin au schisme qui divisait les Musulmans. Il s'occupait à rendre

lui-même la justice à son peuple, et passait avec les savants tous les moments de loisir que les affaires lui laissaient.

Nasser,—de 1180 à 1225. — Les croisades ne semblèrent pas intéresser le khalife Nasser. Il resta tranquille dans son palais de Bagdad, faisant bâtir des bibliothèques et des colléges.—Quelques historiens rapportent que le pape lui écrivit pour l'engager à se faire chrétien, et que, dans sa réponse au saint-père, Nasser l'engagea de son côté à se faire musulman.

Daher,—de 1225 à 1226.—Dans les dernières années de son règne, Nasser, à cause de son extrême vieillesse, négligea beaucoup l'administration du khalifat d'Orient. Sur des soupçons vrais ou supposés, il avait fait renfermer son fils dans une étroite prison : Daher n'en sortit que pour monter sur le trône. On ne connaît de ce prince que ses louables intentions de réparer toutes les fautes de son père. Il commençait à mettre ses projets à exécution, lorsque la mort vint l'enlever à l'amour de son peuple.

Mostanser,—de 1226 à 1243.—Mostanser, fils de Daher, accomplit ce que son père se proposait de faire. Bagdad lui dut de grands embellissements; les pauvres le bénirent comme leur père; la justice fut exactement rendue, sans acception de personnes. En visitant les trésors de la couronne, il trouva une citerne pleine d'or.—*Plaise à Dieu*, s'écria-t-il, *que je vive assez pour distribuer tout cet or à ceux qui ont faim !*

Mostasem,— de 1243 à 1258. — Les exemples paternels n'influèrent pas sur la conduite de Mostasem. Uniquement occupé de ses plaisirs, il abandonna le soin du khalifat à son premier ministre qui le fit mépriser de ses sujets. Il était fastueux, magnifique, et croyait, par une vaine pompe et en se montrant rarement, obtenir le respect que sans vertus il ne méritait pas. Il étonna peut-être le vulgaire, mais il eut le mépris de tous les honnêtes gens.

Houlagou, prince tartare, assiégea Bagdad, la prit en 1258, fit mourir Mostasem, et détruisit le khalifat d'Orient.

§ II. Sultanies d'Iran, de Roum et d'Égypte.

Les sultans des Turcs Seldjoucides d'Iran n'ont pas joué, dans cette époque, un rôle bien important. Nous nous contenterons de mettre ici, seulement pour mémoire, la liste de ces sultans qui ne soutinrent pas la gloire de Thogrul Beg, d'Alp-Arslan, de Malek-Schah et de Barkariok.

1° SULTANS SELDJOUCIDES D'IRAN.

1105—Gajatho'ddin.
1118—Mahmmoud Abu'l Kassem.
1128—Thogrul II.
1134—Masud Ier.
1152—Magajatho'ddin.
1152—Gujatho'ddin.
1159—Malek-Schah II.
1159—Suleyman.
1160—Masud II.
1175—Roukhno'ddin Kassem, dernier sultan des Turcs sedljoucides d'Iran.

2° SULTANS DE ROUM.

1087—Suleyman.
1107—Daoud.
1125—Masud Ier.
1154—Kilig-Arslan.
1192—Roukno'ddin Ier.
1204—Azzo'ddin Ier.
1205—Khai-Kosrou Ier.
1211—Azzo'ddin II.
1212—Khai-Khobad Ier.
1237—Khai-Kosrou II.
1246—Boukno'ddin II.
1266—Khai-Kosrou III.
1281—Masud II.
1283—Khai-Khobad, dernier sultan de Roum.

La chronologie et l'histoire des sultans de Roum sont assez obscures. Le fondateur de cette sultanie était de la célèbre famille des Turcs Seldjoucides. Ce troisième empire des Turcs fut appelé *Roum*, c'est-à-dire des *Romains*. Les Musulmans lui donnèrent ce nom, parce qu'il était composé des conquêtes faites sur les empereurs de Constantinople, qui s'intitulaient fastueusement empereurs *des Romains en Orient*. La monarchie de Roum dura 214 ans, sous quatorze sultans.

Daoud, successeur de Suleyman, périt tout armé dans le Kabour. La vie de ce prince n'avait rien offert de remarquable. Celui des sultans de Roum qui se signala le plus par ses succès, fut Kilig-Arslan, qui battit plusieurs fois les croisés, et remporta de grands avantages sur les Grecs, avec lesquels il fut souvent en guerre. Sa douceur, sa justice et sa libéralité le firent aimer de tous ses sujets; ce grand prince,

admiré de tout le monde, fut cependant méprisé par ses enfants ingrats.

Arrivé à la plus extrême vieillesse, Kilig-Arslan avait partagé son empire entre ses fils. L'un d'eux le renferma dans une étroite prison d'où il parvint à s'échapper; quatre autres de ses enfants le chassèrent successivement de leurs États; enfin, un sixième, plus humain, fit la guerre à ses frères et rétablit son père sur le trône.

La suite des événements auxquels les sultans de Roum ont pris part sont peu intéressants. L'invasion des Mongols leur porta un coup mortel. Un empereur de cette nation conquérante épousa la mère de Khai-Khosrou II, et, après la mort de cet empereur, Khai-Khosrou fut assassiné.

Les Mongols usurpèrent tout le pouvoir. Khai-Khobad voulut secouer leur joug; mais il fut obligé de se reconnaître vassal des Tartares, en 1292, et, huit ans après, il fut tué dans une guerre contre ses émirs révoltés. Les sept grands officiers de cette sultanie se la partagèrent; Othman, l'un d'eux, eut la Bithynie, et fut le premier sultan de ces Turcs fondateurs de l'empire qui, de son nom, s'est appelé Ottoman.

3° SULTANS D'ÉGYPTE.

Sultans Ayoubites.

1172—Saladin.
1193—Malek-Atzis, Othman.
1198—Malek-Al-Afdhal Nour-Eddin-Ali.
1200—Malek-Adhel.
1218—Malek-al-Kamel.
1238—Malek-Saleh.
1249—Malek-al-Mohadham Tour-An-Shah.
1250—Malek-Aschraf.

Emad-Eddin-Zenghi, gouverneur de Bagdad, s'était emparé d'Alep et de plusieurs villes de Syrie; il battit souvent les Latins, et reprit presque toutes les villes que les premiers croisés avaient soumises. Il périt atteint d'une flèche que lui lança un de ses esclaves révoltés. Nour-Eddin, son fils, qui lui succéda dans la sultanie qu'il avait fondée, était prudent, courageux, vaste dans ses projets, ferme dans ses résolutions, actif dans ses entreprises, magnanime et libéral. Les croisés le vainquirent; mais il apprit à vaincre à son tour par les défaites qu'il éprouva. Nour-Eddin avait été secondé par un homme d'un génie plus étendu

encore que le sien et d'une ambition démesurée. Cet homme était le fameux Saladin, qui dépouilla Malek-al-Saleh, fils de Nour-Eddin, de la succession de son père; il ne lui laissa que la seigneurie d'Alep.

Saladin était Curde d'origine. Son père, nommé Ayoub, avait été en grande faveur à la cour de Nour-Eddin, et, sur ces fondements de fortune, Saladin éleva sa grandeur. Tout cède aux efforts de ce guerrier. Il soumet la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie et l'Arménie. L'Europe, épouvantée de ses conquêtes, en armant contre lui, le force à de nouveaux combats et à de nouveaux triomphes. Nous avons parlé longuement de ce grand homme dans la troisième croisade, nous n'ajouterons que ce dernier trait pour le peindre. Saladin voulut, dans sa dernière maladie, qu'au lieu du drapeau qui flottait à sa porte, on élevât le linceul qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard de la mort criait à haute voix : *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.*

On dit qu'il laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans, juifs et chrétiens; voulant faire entendre que tous les hommes sont frères, et que, pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent.

Ses enfants se partagèrent son empire; mais ils se dépouillèrent les uns les autres; et, après des guerres cruelles, Malek-Adhel, frère de Saladin, resta seul héritier de ses États : son règne dura dix-huit ans. Le fils de Malek-Adhel régna vingt ans dans l'Égypte et dans la Syrie.

Malek-Saleh prépara la ruine de sa maison en se composant une garde particulière d'esclaves circassiens, connus sous le nom de Mameluks. Sa femme Shagraldar gouverna pendant la minorité de son fils Tour-An-Schah. Cette femme ambitieuse épousa le général des Mameluks, qu'elle fit reconnaître pour souverain; lorsque, au retour de la guerre contre saint Louis, Tour-An-Schah, qui avait eu la gloire de faire le roi de France prisonnier, revint dans sa capitale, sa mère fut assez dénaturée pour le faire massacrer. Son mari subit le même sort, et elle régna comme régente de Malek-Aschraf, fils qu'elle avait eu de son second mariage. Les

nouveaux maîtres qu'elle s'était donnés tuèrent son fils, la firent périr elle-même, et nommèrent souverain un guerrier de leur nation. Ainsi finit l'empire des Ayoubites, après quatre-vingt-un ans d'existence.

§ III. Les Mongols.

Les Mongols descendaient des anciens Scythes; leur histoire est incertaine jusqu'au douzième siècle. Ayant été incorporés parmi les Tartares Niu-Tché, qui les avaient vaincus, ils commencèrent, sous leur chef Ésoukay-Bahadour, des incursions dans tous les États de l'Asie.

Témougen s'étant emparé du commandement après la mort de son père, soumit les révoltés qui avaient voulu s'opposer à son élection, et, quoiquil n'eût que quinze ans, il déploya une telle fermeté et une cruauté si grande dans l'exercice de sa justice, que son nom devint l'effroi de ces hordes accoutumées cependant aux exécutions les plus horribles, et la terreur des peuples chez lesquels il portait ses armes victorieuses.

Témougen voulut ajouter à sa puissance le prestige du merveilleux, si entraînant dans ces siècles d'ignorance : il fit un jour camper son armée sur les bords de l'*Amour*, fleuve qui roule ses eaux à travers la Tartarie chinoise; là, une espèce de solitaire parut tout à coup au milieu des barbares assemblés, et, s'adressant à eux d'une voix prophétique : «*Dieu*, dit-il, *donne toute la terre à Témougen, et ce maître* « *du monde doit s'appeler Zenghis-Khan!* »

Le solitaire disparut aussi inopinément qu'il était arrivé, et les Mongols, convaincus qu'ils avaient entendu la voix de Dieu lui-même, se prosternèrent en levant les mains vers le ciel, saluèrent Témougen du nom qui venait de lui être donné, et qui signifie grand khan, et jurèrent de l'accompagner partout où le conduirait la volonté du Très-Haut.

Il commença donc par porter ses armes en Chine, traversa la grande muraille qui jusqu'alors l'avait défendue des invasions, prit 90 villes, se rendit maître de Pékin en 1215, et remit à un autre temps le reste de la conquête de cet em-

pire, pour se jeter sur l'Asie centrale dont il convoitait les richesses.

Mohammed II, sultan du Khowaresme [1] ou Chouarazm, ayant fait massacrer les ambassadeurs mongols que Zenghis-Khan lui avait envoyés pour lui proposer de s'allier avec lui, fut attaqué dans les plaines de Bokkhara par le Tartare, impatient de se venger de cette insultante cruauté. Mohammed fut vaincu, vit Zenghis-Khan entrer à cheval dans la grande mosquée, y fouler aux pieds le Khoran, et remplir ce pays, si florissant jusqu'alors, de tant de ruines et de cendres, que six siècles suffirent à peine pour le rendre à sa splendeur primitive.

Quant à Mohammed, surnommé Alexandre le Grand par ses sujets, il termina sa carrière comme un simple particulier, dans une île de la mer Caspienne, qui lui avait été assignée pour retraite—1223.

Zenghis-Khan, après avoir soumis les pays qui bordent la mer d'Azof, se disposait à retourner une troisième fois en Chine pour en achever la conquête, quand il mourut l'an 1227.

Octaï, son fils, se montra aussi valeureux que lui et plus cruel encore; ayant soumis définitivement la Chine, il condamna tous les malheureux habitants de cette vaste contrée à périr par le fer de ses Tartares. Au péril de sa propre vie, son lieutenant Soudaï en sauva un grand nombre; mais il ne put faire profiter de sa clémence, si rare parmi ces hordes sans frein, l'empereur chinois Niu-Tché, qui se brûla avec sa femme pour échapper au douloureux spectacle du massacre de ses peuples.

Le fils de Mohammed, Djelaleadin, sultan de Khowaresme, prit à son tour les armes contre Octaï, pour essayer de recouvrer une partie de l'empire arrachée à son père; mais il fut tué dans la première bataille qu'il livra, et ses sujets, cherchant à fuir l'oppression et la cruauté des Tartares, traversèrent l'Euphrate, sous la conduite de leur chef Barkakan, entraînant avec eux leurs tentes, leurs femmes, leurs

[1] Le petit empire turc de Kowaresme dura 134 ans; il avait commencé en 1097. — Khothe'ddin Mahomet fut le premier sultan, et Djelale'ddin Mankberni le dernier, en 1231.

enfants, pillant tous les lieux qu'ils traversaient, et arrivèrent ainsi jusqu'en Occident.

Pendant ce temps, les fils de Zenghis-Khan s'étaient partagé les Mongols et les pays qu'ils devaient chercher à soumettre. Goujouck et Batou, neveux d'Octaï, pénètrent en Russie, s'en emparent, tandis que Touli, khan de Khorassan et frère d'Octaï, attaquait la Pologne—1240.

L'Europe, de son côté, était livrée à la plus entière anarchie. L'empereur Frédéric II, engagé dans des querelles interminables avec l'Église, saint Louis cherchant à comprimer l'insolence de ses vassaux, étaient trop occupés chez eux pour penser à la défense générale.

En Suède, le roi Éric II était entouré de factieux qui voulaient le renverser; Boleslas IV, roi de Pologne, vaincu par Touli-Khan, avait lâchement abandonné ses États, et Béla IV, roi de Hongrie, qui avait voulu lutter contre ces mêmes envahisseurs, venait d'être défait et obligé de fuir.

Alors la Hongrie dévastée, Breslaw réduit en cendres et Berlin épouvanté dans l'attente d'un sort semblable, firent retentir leurs gémissements jusqu'aux oreilles de l'empereur et des cardinaux, qui exhortèrent les seigneurs et les chevaliers à porter secours à tous ces petits souverains. Leurs voix furent entendues; une armée nombreuse de chevaliers chrétiens attaqua les Mongols à Liegnitz; mais elle fut défaite dans une bataille sanglante, et l'Europe entière eût peut-être été conquise par les armes de ces barbares, s'ils n'eussent été rappelés par la mort du grand khan Octaï.

Son neveu, Goujouck, fils de Donschi, lui succéda et régna trois ans. Après lui vint Mengho, fils de Touli-Khan, qui envoya ses frères Koupilai et Houlagou faire de nouvelles conquêtes. Batou fut enlevé à ses Tartares par une mort inopinée, au moment où il allait peut-être s'emparer de Constantinople. Houlagou mit fin à l'empire arabe fondé par Mahomet. Il s'empara de Mostasem, cinquante-sixième khalife, et le fit enfermer dans un sac de cuir. On le traîna par la ville, et on le jeta ensuite dans les eaux du Tigre.

Le cruel Houlagou mourut en 1265, après avoir régné sept ans dans l'Iran, où il fonda une monarchie appelée l'empire des Tartares Zenghiskhanides.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXVI.

ÉTATS DU NORD.

(*Suite du chapitre* XXV.)

§ I. Russes

CHEFS DES RUSSES PENDANT LE 12e SIÈCLE ET PENDANT LE 13e.

De 1113 à 1270.

GRANDS DUCS DE KIEW OU DE KIEF.

1113—Wladimir II.
1125—Mistilaf.
1132—Iaropolk II.
1140—Vsevolod II.
1147—Igor II.
1147—Isiaslaf II.
1149—Iouri Ier ou George.
1150—Isiaslaf, rétabli.
1154—Rostislaf II.
1154—Isiaslaf III.
1154—Iouri ou George, rétabli. —Meurt en 1157.

GRANDS-DUCS DE WLADIMIR.

1157—André Ier, résidant à Wladimir, ainsi que les princes qui suivent.
1170—Interrègne.
1175—Mikhaïl ou Michel Ier.
1177—Vsevelod III.
1212—Iouri ou George II.
1217—Constantin.
1218—Iouri II, rétabli.
1237—Iarostaf II, soumis aux Tartares, ainsi que ses successeurs, pendant plus d'un siècle et demi.
1247—Sviatoslaf.
1251—Alexandre Ier Newski; l'Église russe l'a mis au nombre de ses saints.
1262—Iaroslaf III, jusqu'en 1270.

Vladimir le Grand avait partagé ses États en 1015, ce fut une grande faute politique. Ses États furent livrés à des dissensions cruelles qui ensanglantèrent ce pays jusqu'à l'invasion des Mongols en 1235.

Les Russes furent défaits sur les bords de la Kalda par Eschutschi, fils aîné de Zenghis-Khan, et les Mongols s'avancèrent, sous la conduite de Batou, jusqu'à Novogorod. Tout le pays, depuis le Dniéper jusqu'à la Vistule, appartint aux hordes des barbares, qui, pendant deux siècles, firent peser un joug de fer sur la Russie, malgré les concessions que Batou-Khan fit à Alexandre Newski en 1251. Alexandre,

le prince le plus remarquable de cette longue liste qui précède, remporta, près des bords de la Sewa, une victoire complète sur les Suédois. Ayant été attaqué d'une dangereuse maladie, au retour d'une expédition dans la Crimée, il abdiqua le souverain pouvoir, et se retira dans un monastère où il prit le nom d'Alexis, et où il mourut en 1263. Les Russes le vénèrent comme un saint. C'est en son honneur et pour conserver le souvenir de ses vertus que l'impératrice Catherine Ire a fondé, en 1725, l'ordre de Saint-Alexandre.

Iaroslaf, successeur d'Alexandre Newski, se ligue avec plusieurs princes russes contre les chevaliers porte-glaives[1], et remporte une grande victoire sur une armée nombreuse composée presque entièrement d'Allemands. Il impose les conditions de la paix, et parvient à se faire reconnaître chef de la république de Novogorod.

§ II. Polonais.

CHEFS DES POLONAIS DE 1102 à 1279.

1102—Boleslas III.
1138—Uladislas II.
1146—Boleslas IV.
1175—Micislas III, déposé.
1194—Lech.
1200—Micislas III, rétabli.
1200—Lech.
1202—Uladislas II.
1206—Lech, pour la troisième fois.
1227—Boleslas V, jusqu'en 1279.

Si, dès le principe, la Pologne eût été réunie sous un seul chef, son rôle eût été beaucoup plus important dans l'histoire européenne du douzième siècle et du treizième; mais les partages multipliés du territoire entre les divers chefs de la nation, leur ambition et l'inconstance de leur caractère, la laissèrent sans force contre ses ennemis.

L'origine de ces fatales querelles remonte à la mort du duc Boleslas III, descendant des Sarmates qui habitent une partie de la Prusse actuelle. La Pologne se montra faible, pleine de troubles, et les chevaliers de l'ordre teutonique commencèrent leurs conquêtes en démembrant ses provinces.

[1] Les chevaliers porte-glaives étaient une sorte de congrégation religieuse qui, après avoir établi le christianisme dans l'ancienne province de *Tchoude*, aujourd'hui la *Livonie* et l'*Esthonie*, y avaient ensuite établi l'esclavage le plus rude.

En 1240, les Mongols, établis en Russie, vinrent écraser la Pologne. Les chrétiens furent vaincus à Liegnitz, en Silésie—1241—. La Moravie et les contrées situées sur les bords de l'Oder furent entièrement dévastées.

Lorsque les barbares se retirèrent, vers la fin du treizième siècle, deux États se formèrent sur la Wertba et sur la Vistule. On distingua la grande et la petite Pologne, qui furent réunies, dans le quatorzième siècle, sous un chef habile qui commença la grandeur de la nation.

§ III. Hongrois.

ROIS DE HONGRIE DE 1114 A 1272.

1114—Étienne II, le Foudre.
1131—Béla II.
1141—Géisa III.
1161—Etienne III.
1174—Béla III.
1195—Emeric.
1204—André II.
1235—Béla IV.
1270—Etienne IV, jusqu'en 1272.

En 1114, les Hongrois avaient étendu leur domination sur la Croatie, sur la Dalmatie et sur la plus grande partie des côtes de l'Adriatique. Des guerres intestines désolèrent la Hongrie comme elles avaient désolé la Russie et la Pologne. Le roi André trouva même, à son retour de la cinquième croisade, le pouvoir royal si affaibli, qu'il se vit obligé de sanctionner les usurpations de la noblesse par une charte appelée la Bulle d'or. Béla IV ne put relever les droits de la couronne en cherchant un appui dans la protection qu'il accorda à la horde tartare des Cumans. Mais la grande invasion des Mongols, sous les khans Batou et Goujouk, vint neutraliser tous ses efforts—1241. Béla fut défait et obligé de chercher un refuge en Dalmatie pendant trois ans.—A son retour dans ses États, il fit venir des colons d'Italie et d'Allemagne pour repeupler son pays désert. Les serfs furent affranchis par ses lois, et plusieurs villes, entre lesquelles on distingue Bude, furent fondées à cette époque.

Le règne d'Étienne IV, de 1270 à 1272, ne fut pas plus heureux. Il força, il est vrai, les Bulgares à lui payer un tribut; il porta même le titre de roi des Bulgares. Mais le roi de Bohême, qu'il avait imprudemment attaqué, fit de cruels ravages dans la Hongrie.

§ IV. Bohémiens.

ROIS DE BOHÊME DE 1086 A 1278.

1086—Uratislas II.
1092—Conrad Ier.
1093—Brétislas II.
1100—Wladislas Ier.
1100—Borsivoi II.
1107—Suatopule.
1109—Wladislas II.
1125—Sobieslas Ier.
1140—Wladislas III : il reçut le titre de roi en 1158.
1174—Sobieslas II.
1178—Frédéric.
1190—Conrad II.
1191—Venceslas II.
1193—Brétislas.
1196—Wladislas IV.
1197—Prémislas ou Ottocar Ier.
1230—Venceslas III.
1253—Prémislas ou Ottocar II, jusqu'en 1278.

On pense que la Bohême tire son nom des Boïens qui faisaient partie des peuples que Sigovèse amena des Gaules dans ces contrées. La Bohême fut d'abord gouvernée par des ducs jusqu'en 1061. L'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, en 1086. La Bohême relevait de l'empire, et, en cas de vacance, l'empereur avait le droit de disposer de ce royaume et d'y nommer un roi. Prémislas ou Ottocar Ier fut couronné avec une couronne d'or à Mayence, par l'empereur Philippe, en 1198. Les Bohémiens furent presque toujours en guerre avec les Hongrois, les Polonais, les empereurs d'Allemagne, et s'agrandirent peu à peu par leurs conquêtes.

Lors de la création du collége électoral formé pour élire les empereurs, le roi de Bohême fut compris au nombre des sept électeurs. Cette institution fut fondée pendant l'interrègne de 1256 à 1273.

Ottocar II acquit à prix d'argent, en 1262, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie.

§ V. Suédois.

ROIS DE SUÈDE DE 1110 A 1279.

1110—Ingelde IV.
1129—Raguolde.
1129—Magnus Suercher.
1141—Eric le Saint.
1162—Charles VII.
1168—Canut Ericson.
1172—Suercher II.
1210—Eric X.
1220—Jean.
1223—Eric XI, dit le Bègue.
1250—Valdemar, jusqu'en 1279.

C'est après l'introduction du christianisme en Suède que

se formèrent les ordres de la noblesse et du clergé, inconnus auparavant. De nombreux priviléges donnèrent aux ecclésiastiques une partie du territoire, et les Suédois entreprirent des croisades contre les peuples voisins qui étaient encore adonnés au paganisme. La conquête d'une grande partie de la Finlande, en 1157, fut le résultat qu'Éric le Saint obtint de ses pieuses expéditions.

La Gothie fut réunie à la Suède proprement dite par Charles VII, successeur d'Éric.

De longues guerres civiles éclatèrent de 1129 à 1250, entre les dynasties royales des Boude et des Suerker; Valdemar Ier, en montant sur le trône, fonda une nouvelle dynastie, dite *Fulgungienne*. Ce monarque étendit la domination des Suédois, et régna avec quelque gloire jusqu'en 1279.

§ VI. Norwégiens.

ROIS DE NORWÈGE DE 1110 A 1280.

1110—Magnus III.
1118—Harald III.
1138—Magnus III, de nouveau.
1158—Ingo.
1176—Interrègne.
1180—Magnus IV.
1232—Haquin III.
1263—Olaüs III, jusqu'en 1230.

La Norwège s'établit et se régularise. Ses rois ne mènent plus une vie aventureuse; mais ils parviennent difficilement à donner à leur pays le caractère monarchique. Des troubles continuels l'agitent. Ce n'est guère qu'en 1232 que les factions mettent bas les armes et reconnaissent pour roi Haquin III.

§ VII. Danois.

ROIS DE DANEMARCK DE 1105 A 1286.

1105—Nicolas.
1135—Eric IV.
1137—Eric V.
1149—Suénon III.
1149—Canute V.
1157—Valdémar Ier, dit le Grand.
1182—Canute VI, dit le Pieux.
1201—Valdémar II, dit le Victorieux.
1241—Eric IV.
1250—Abel.
1252—Christophe.
1259—Eric VII, jusqu'en 1286.

L'importance des Danois ne commence réellement qu'à l'avénement de Valdémar Ier, surnommé le Grand, prince auquel l'empereur Frédéric III donna l'investiture du royaume

de Danemarck en 1158. Valdémar propagea le christianisme dans ses États, soumit les princes de Julin et de Rugen, réprima les pirateries des Slaves, fonda Dantzick et Copenhague, et donna de sages lois à ses peuples. Il était neveu de Canute le Grand. Il laissa la couronne à son fils Canute VI, surnommé le Pieux. Celui-ci recula les limites de ses États, en subjuguant les princes du Mecklembourg et de la Poméranie. Lubeck et Hambourg tombèrent en son pouvoir en 1201.

Valdémar II, frère de Canute VI, fut un prince conquérant. Il fonda Stralsund et Revel, et se rendit maître de presque toutes les côtes de la Baltique. Le comte Henri de Schwerin interrompit le cours de ses succès, et le victorieux Valdémar, captif pendant trois ans, perdit le Holstein, le Mecklembourg, la Poméranie, Lubeck et Hambourg.

Le Danemarck fut livré à l'anarchie après la mort de Valdémar II, et l'histoire n'a rien de remarquable à enregistrer sur les règnes qui suivirent jusqu'en 1286.

SUITE DE LA QATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXVII.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(*Suite du chapitre* XXVII.)

PAPES DE 1099 A 1237.

Depuis la fin du 11e siècle jusqu'au milieu du 13e.

1099—Pascal II.
1118—Gélase II.
1119—Calixte II.
1124—Honorius II.
1130—Innocent II.
1143—Célestin II.
1144—Lucius II.
1145—Eugène III.
1153—Anastase IV.
1154—Adrien IV.
1159—Alexandre III.
1181—Lucius III.
1185—Urbain III.
1187—Grégoire VIII.
1187—Clément III.
1191—Célestin III.
1198—Innocent III.
1216—Honorius III.
1227—Grégoire IX.
1241—Célestin IV, non sacré.
1243—Innocent IV.
1254—Alexandre IV.
1261—Urbain IV.
1269—Clément IV.
1271—Grégoire X.

§ I. Ordres de Citeaux, de Prémontré, et des Trinitaires.

L'histoire de l'Europe et de l'Asie, de 1096 à 1273, appartient presque entièrement à l'Église. Les intérêts politiques lui sont continuellement subordonnés. Elle inspire tout ce qui se fait de grand ; les triomphes des peuples sont ses triomphes ; l'Église, en un mot, est tout et dans tout. Il nous reste bien peu de chose à raconter de son histoire, que nous avons trouvée mêlée à tous les grands faits de cette époque.

Après avoir enfanté dans l'Orient une société de héros religieux, l'Église vit se fonder en France plusieurs ordres destinés à ranimer le zèle de la religion contemplative. D'un côté les guerres de la foi, de l'autre les bienfaits de la prière et de la solitude.

Ordre de Cîteaux,—1098.—Vingt-un religieux de l'abbaye de Molesme, en Bourgogne, dont saint Robert était abbé, voulant suivre la règle de saint Benoît, se retirèrent avec leur supérieur à quatre lieues de Dijon, dans une solitude appelée *Cistercium*, Cîteaux, à cause des nombreuses citernes qui s'y trouvaient. Eudes Ier, duc de Bourgogne, leur fit bâtir une abbaye qu'ils occupèrent en 1098. C'est là que vint ensuite, avec trente de ses compagnons, le jeune Bernard, qui a rempli le monde de ses vertus et de sa gloire, et qui, retiré à Clairvaux, au monastère qu'il avait fondé en 1115, mourut dans l'exercice de la plus rigoureuse pénitence, en 1153.

Ordre de Prémontré, — 1120.—Saint Norbert fut choisi de Dieu pour fonder un ordre de chanoines réguliers qui devaient offrir aux ecclésiastiques un modèle parfait des vertus de leur état. Ce pieux prélat était né à Santem, dans le duché de Clèves, d'une des plus illustres familles de l'Allemagne : il brilla par son esprit et ses qualités extérieures à la cour de Henri V, son parent, et sa vertu échoua aux séductions de tout genre dont il était entouré ; mais, touché par la grâce, il s'arracha au précipice où il était tombé, se démit des immenses bénéfices qu'il possédait, vendit ses biens et en donna le prix aux pauvres. Couvert d'un rude cilice,

il s'en alla de ville en ville, prêchant les miséricordes du Seigneur. L'évêque de Laon lui donna un vallon solitaire nommé *Prémontré*, où plusieurs disciples vinrent se ranger sous sa règle qui était celle de saint Augustin, et les chanoines réguliers qui l'acceptèrent prirent le nom de cette espèce de désert. L'habit des clercs était blanc, tout de laine et sans linge. Ces religieux gardaient un silence perpétuel, et ne faisaient par jour qu'un repas très-frugal.

Lorsque le pape Honorius II confirma cet ordre—1126—, outre l'abbaye de Prémontré, on comptait déjà huit autres abbayes du même ordre, toutes célèbres par la pratique des plus hautes vertus. Ces religieux durent leurs richesses moins aux donations qui leur furent faites qu'aux immenses travaux de défrichement qu'ils entreprirent dans des terres incultes, et à leur sage et active administration.

Le saint fondateur mourut le 6 juin 1134, dans la ville de Magdebourg dont il avait été élu archevêque.

Ordre des Trinitaires. — Pendant les croisades, un grand nombre de chevaliers chrétiens faits prisonniers par les infidèles gémissaient dans les fers. Un saint prêtre de Provence, Jean de Matha, conçut le projet de travailler à leur délivrance. Il s'unit avec un ermite nommé Félix de Valois, et fonda l'ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. Les deux premiers religieux qu'il envoya en Afrique retirèrent des mains des infidèles 186 esclaves. Le pieux fondateur fit lui-même plusieurs voyages près des Maures, en Espagne.

Les voyages et les fatigues n'empêchaient point les austérités des anges de la terre, qui marchaient sur les traces de Jean de Matha. Le pape Innocent III approuva cet ordre consacré à l'humanité : tous les frères devaient réserver la troisième partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. Les Trinitaires s'établirent en France, en Espagne, en Lombardie; peu après la mort de Jean, arrivée en 1214, ils avaient déjà plus de six cents maisons entre lesquelles était celle de *Saint-Muthurin*, d'où leur est venu en France le nom de *Mathurins*.

Il ne faut pas confondre Jean de Matha avec saint Jean de Matera de la Pouille, qui institua sur le mont Gargano, vers

1118, l'ordre peu connu de *Pulsano*, ni avec saint Jean de Méda, né près de Côme en Italie, qui fut supérieur de l'ordre des *Humiliés*, et qui mourut en 1159.

§ II. Quelques traits des souverains pontifes dont il n'a point encore été parlé dans cette histoire.

Lucius ou Luce II,—1 an,—1144.— Lucius II, avant d'être élevé au saint-siége, avait mérité par sa science d'être bibliothécaire et chancelier de l'église de Rome. Il succéda au pape Célestin II. Les partisans du fougueux Arnaud de Brescia, ce dangereux disciple d'Abailard, s'attachèrent à persécuter Lucius II, qui mourut à Rome, en 1145, d'un coup de pierre reçu dans une émeute populaire.

Dix ans après, Arnaud de Brescia, condamné par le gouvernement de Rome, fut attaché à un poteau et brûlé vif en 1155 : ses cendres furent jetées dans le Tibre. Les discours de ce moine, qui soutenait gravement que les évêques propriétaires de domaines devaient être damnés, et que tous les biens de l'Église devaient appartenir aux princes, étaient pleins d'éloquence ; toutes ses opinions étaient présentées sous le voile de la douceur. Saint Bernard a dit que c'était un homme à tête de colombe et à queue de serpent.

Adrien IV,—5 ans,—de 1154 à 1159.—Adrien IV était le fils d'un mendiant anglais ; il erra lui-même en mendiant de pays en pays, longtemps avant de pouvoir être reçu comme domestique chez les chanoines de Saint-Ruf qui l'agrégèrent ensuite à leur ordre dont il devint général. Parvenu au trône de Saint-Pierre, il s'en montra digne par l'élévation de ses sentiments, et par l'usage qu'il fit de ses trésors pour l'érection de plusieurs églises et le rachat des captifs.

Clément III,—3 ans,—de 1188 à 1159.—Ce successeur de Grégoire VIII est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu et du jour.

Innocent III,—18 ans,—de 1198 à 1216. —Nous ajouterons à ce que nous avons dit de ce savant pontife de l'Église, que la puissance temporelle des papes lui dut ses progrès, qu'il détruisit les restes du gouvernement républicain de Rome, et que le préfet de cette ville reçut de lui l'investiture qu'il ne recevait ordinairement que de l'empereur. In-

nocent III a laissé des écrits intéressants pour la morale et pour la discipline.

Innocent IV, — 11 ans, — de 1243 à 1254. — Les querelles d'Innocent IV et de Frédéric II ont rempli presque tout son pontificat. On prétend que c'est Innocent IV qui a donné le chapeau rouge aux cardinaux.

Urbain IV, — 4 ans, — de 1261 à 1265. — Urbain IV était fils d'un savetier de Troyes ; il s'éleva par son propre mérite. On lui doit l'institution de la fête du Saint-Sacrement, qu'il célébra le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte—1264.—Il fit composer l'office de cette fête par saint Thomas d'Aquin. Cette fête fut interrompue pendant plus de quarante ans, après la mort d'Urbain IV. Ce pape fut toujours attaché à la France. Il fit construire sur l'emplacement de la maison où il était né une église qu'il dédia à saint Urbain. Il a laissé plusieurs lettres utiles pour bien juger l'histoire de son époque.

Grégoire X, — 5 ans, — de 1271 à 1275. — Pour arrêter les intrigues et les séditions qui arrivaient trop souvent à l'élection des papes, Grégoire X ordonna que les cardinaux, après la mort du pape, seraient renfermés dans un conclave, jusqu'à ce que l'élection fût faite. C'était de plus un moyen d'empêcher que le saint-siége ne fût trop longtemps vacant. —La suite est à la fin de la cinquième époque, page 492.

SUITE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XXXVIII.

Littérature. — Beaux-arts. — Inventions. — Suite de l'influence des croisades.

(*Suite du chap.* XXV.)

Littérature. — Si, dans la période précédente, les nuages de l'ignorance obscurcissaient encore en Occident le soleil du génie, malgré les efforts de Charlemagne, nous les voyons dans les croisades se dissiper insensiblement; et la conquête du tombeau de celui qui était la lumière, la vérité et la vie, semble être en même temps le signal de la régénération des intelligences.

Les sciences gagnèrent beaucoup dans ces expéditions lointaines. Les connaissances géographiques s'augmentèrent à mesure que les voyages des missionnaires, chargés de prêcher l'Évangile, devinrent plus fréquents.

En 1173, *Benjamin de Tudèle* écrivit sur la géographie, lorsque *Sigebert de Gemblours* marquait le temps selon le cours du soleil et de la lune, lorsque *Athelard*, moine anglais, faisait un traité sur l'astrolabe, et que le géographe arabe *Edrisi* traçait ses amusements géographiques sur un globe d'argent pesant deux cents kilogrammes, que Roger Ier, roi de Sicile, avait fait construire.

En 1233, *Albert le Grand* se livre à la mécanique et à l'étude de la nature. Il parvient à faire une tête qui parle, et il découvre le moyen d'obtenir des fruits dans toutes les saisons.

Neuf ans après, *Marco-Polo*, de Venise, *Rubriquis* et *Plan Carpini* voyagent en Italie, et rapportent plusieurs inventions connues depuis longtemps en Asie, entre autres la boussole.

Pendant que *Birger*, comte du Salois et régent de Suède, civilise les Suédois—1250—en introduisant les arts parmi eux, *Rucellaï*, agronome et poëte florentin, invente les feux crépusculaires pour détruire les insectes dévastateurs.

Louis IX, au retour de son premier voyage d'Orient—1254—, emploie des sommes immenses à faire copier des livres de religion et les ouvrages des Pères. Il choisit un lieu dans le *trésor* de la Sainte-Chapelle pour y placer tous ces exemplaires, afin que l'on puisse les consulter au besoin.

Roger Bacon découvre, en 1260, la direction de l'aimant, et commence à donner un point de départ fixe pour les sciences physiques. Les spécifiques merveilleux des Arabes, pour toute espèce de maladie, nous parvinrent aussi à cette époque des croisades, et furent d'un grand secours aux croisés pour le soulagement de leurs frères; mais ces peuples firent passer de même, dans l'esprit et dans les mœurs de ce temps, cette tendance vers le fantastique qui les animait, et qui, donnant un caractère particulier à la poésie, introduisit parmi nous les chants des troubadours et les romans de chevalerie.

La nature galante du Maure, jointe au caractère sentimental du Teuton et à l'esprit sévère du christianisme, nous donna la chevalerie avec sa loyauté, sa fidélité, son amour pour le merveilleux et sa piété si exaltée. Les Scandinaves, les Scaldes, et même les premiers Arabes, augmentèrent de leur enthousiasme cet enthousiasme de gloire particulier à la nation française, et qui marqua cette époque brillante du moyen âge.

Le poëme de *Antar*, par l'arabe *Osmaï*, et celui qui fut publié sous le nom de *Turpin*, mais qui eut réellement pour auteur le moine *Robert*, donnent naissance chez les Anglais à l'histoire merveilleuse du roi Arthus, et aux *chevaliers de la Table ronde.* « N'est-ce pas, comme le dit M. de Chateau-« briand, une chose curieuse de trouver la chevalerie tout « juste à la même époque chez les Francs et les Arabes ? »

La vie de Charlemagne, écrite par le moine de Saint-Gall, longtemps après la mort de ce héros, est un vrai roman dans le genre de celui du roi Arthus, qu'il précéda pourtant de plusieurs siècles, et l'on verra, jusque dans le règne de François Ier, se mêler à la chevalerie historique une chevalerie romanesque qui donnera naissance à toutes ces productions singulières dont le roman de Cervantes, l'immortel Don Quichotte, est à la fois la satire et le panégyrique le plus attrayant.

Fondations.—Ces hordes barbares qui portaient, au commencement de leurs invasions, des mains sanglantes sur les ministres du vrai Dieu, qui les massacraient sans pitié et sans remords, n'eurent pas plutôt embrassé le christianisme, qu'elles s'humilièrent à leurs pieds, et devinrent aussi dociles à leur voix qu'elles s'y étaient montrées rebelles.

Les nouveaux convertis propagèrent leur doctrine par tous les moyens à leur disposition, fondèrent des universités, des colléges, et tous les lieux où devaient se conserver et s'étendre les sciences, jusqu'alors seulement professées par le clergé.

L'Université de Paris, *cette fille aînée de nos rois*, fut le modèle sur laquelle se formèrent toutes celles qui s'établirent en France à cette même époque, et parmi lesquelles se faisait remarquer celle de Montpellier, où l'on étudiait le droit

romain, les *Pandectes*, et où se conservaient les copies précieuses des meilleurs manuscrits de jurisprudence.

Les autres contrées de l'Europe, telles que l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et l'Allemagne, ne voulurent pas rester en arrière, et l'on vit s'élever aussi chez eux de célèbres Universités et des colléges nombreux. « Ces Universités et ces colléges furent autant de « foyers où s'allumèrent, comme des flambeaux, ces génies « dont la lumière pénétra les ténèbres du moyen âge : nuit « féconde, puissant chaos dont les flancs portaient un nou- « vel univers[1] ! »

En 1120, *Richard de Burg* fonde une bibliothèque célèbre en Angleterre, où les Français portent l'usage du verre pour les vitres en 1180.—En 1213, l'école célèbre d'Aberdeen commence en Écosse.—La France doit à Louis IX l'Université de Toulouse et celle de Bourges, et à son chapelain *Sorbon*, la fondation du collége de Sorbonne, si célèbre dans les fastes littéraires et religieux de la France.

Le prince qui se distingue le plus par son influence sur la littérature est Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui se livre à la poésie—1212—, fonde les Universités de Padoue—1221—, de Naples—1225—, de Salerne—1230—, de Vienne en Autriche—1237—, et fait traduire de l'arabe en latin les meilleurs ouvrages de philosophie et d'astronomie.

Alphonse IX, roi de Léon, s'est également illustré par la fondation de l'Université de Salamanque; c'est à Palencia que l'on avait vu la première Université en Espagne.

Les hommes célèbres dont la science profonde et admirable se répandait comme une rosée pénétrante sur cette foule immense d'écoliers qui encombraient leurs écoles, reçurent presque tous des surnoms qui prouvent à la fois et l'admiration et l'expressive naïveté des siècles où ils vivaient. *Saint Thomas d'Aquin* fut surnommé l'*Ange de l'école; — Roger Bacon,* auquel on doit, dit-on, la découverte du microscope, du télescope et de la poudre à canon, reçut le titre de *Docteur admirable; — Albert*, qui inventa une machine parlante, fut appelé *le Grand,—Henri de Gand, le Docteur solennel;—saint*

[1] Chateaubriand.

Bonaventure, *le Docteur séraphique*;—*Alexandre de Hallays*, *le Docteur irréfragable*;—*Henri de Suze*, *la Splendeur du droit*; — *Scott*, *le Docteur très-subtil*; — *Gilles* de Rome, *le Docteur très-fondé*; et *Alain* de l'Ille, *le Docteur universel*.

Chacun de ces grands hommes avait une école particulière et des disciples, à l'instar des philosophes grecs; là se traitaient les plus hautes questions de théologie, de droit, de logique, de philosophie profane ou religieuse, suivant le caractère du maître qui la dirigeait.

Le nombre des écoliers et des maîtres de l'Université de Paris était si prodigieux, disent les écrivains du temps, que, lorsqu'ils se rendaient processionnellement à Saint-Denis, les derniers rangs sortaient de l'église des Mathurins à Paris, quand les premiers arrivaient aux portes de la basilique de cette abbaye célèbre, dont les caveaux renfermaient déjà la dépouille de nos rois.

Enseignement dans les Universités.—On ignore comment on enseignait dans les écoles. On sait seulement qu'on ne pouvait obtenir le nom de clerc, sans être familiarisé avec le *Trivium*, c'est-à-dire avec la grammaire, la logique qu'on nommait alors *dialectique* et la rhétorique, et avec le *Quadrivium*, c'est-à-dire l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie : toutes ces connaissances étaient exigées pour constituer un savant.

Un des plus beaux titres de gloire du célèbre *Abailard*, auprès de ses contemporains, est d'avoir été chargé d'enseigner toutes les sciences contenues dans ces deux catégories : peu de savants de nos jours se contenteraient d'un pareil titre; mais c'était beaucoup dans un siècle où plus de quatre-vingts conciles furent tenus en France pour rétablir la discipline et l'ordre des études.

Nous lisons que, dans le onzième siècle, l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire comptait plus de cinq mille écoliers, tant religieux qu'externes, et que l'abbé *Abbon* exigeait de chaque élève deux volumes comme honoraires; aussi les bibliothèques se multiplièrent à un tel point dans le siècle suivant, que *Geoffroi*, chanoine de Sainte-Barbe en Auge, qui florissait vers 1170, disait qu'une église sans bibliothèque était une citadelle sans munitions.

Bientôt toutes les écoles furent suivies, et les études cultivées. On ne pouvait plus être considéré si l'on n'avait une certaine érudition. L'auteur de la vie de l'abbé *Suger* nous apprend que ce dernier possédait si bien Horace, qu'il en récitait fréquemment de longs passages de suite. Dans quelques ouvrages, dit M. de Roquefort [1], on ne voulait paraître savant que par la science d'autrui, soit en employant les expressions et les tournures des grands modèles, soit en les citant, soit en leur empruntant quelques passages.

Ce goût subsista jusque vers le milieu du douzième siècle, époque à laquelle plusieurs poëmes excitèrent une admiration générale. Aucun n'eut autant de succès que l'*Alexandriade de Gauthier* de Lille ou de Châtillon, qui fut enseignée dans les écoles. Nous devons aussi remarquer les poésies de *Marbodin* de Rennes, d'*Hildebert* du Mans, de *Léonius* de Paris, de *Nigellus*, de *Bernard de Cluny*, de *Jean de Hauteville*, de *Pierre de Riga*, de *Pierre* et de *Guillaume de Blois*.

Mœurs.—Quant aux mœurs, elles n'étaient que le produit d'un amas bizarre de coutumes et d'usages pris dans toutes les nations qui s'étaient mêlées, soit par la victoire, soit par la défaite, et qui, joints à une imagination jeune, forte, mais sans frein, offraient des scènes incohérentes, dont les unes semblaient à tout moment la critique des autres, et qui n'avaient d'autre lien que celui d'une religion toute-puissante et commune à tous.

Beaux-Arts. — Les beaux-arts eurent aussi quelques succès dans cette période de gloire et d'enthousiasme. C'est en Toscane surtout qu'ils offrirent le plus de perfectionnement. Florence est le berceau des premiers peintres connus, et Pise, avec sa tour inclinée, l'une des merveilles de cette époque, donna naissance aux principaux architectes. On admirait aussi les ponts élevés sur le Rhône, chefs-d'œuvre de la corporation des *frères Pontifes*.

L'architecture dite *ecclésiastique* remplaça l'architecture païenne, et s'établit sur ses ruines. Les églises érigées par

[1] *De l'état de la poésie française dans les onzième et douzième siècles.* — Nous avons emprunté plusieurs considérations à cet excellent ouvrage.

sainte Hélène développèrent en Syrie les germes de l'art, et la Sainte-Sophie d'Isidore de Milet, sous Justinien, introduisit l'architecture *néo-grecque* à Constantinople. Sous le nom d'architecture *lombarde*, elle passa en Italie, où elle produisit la charmante église octogone de Saint-Vital à Ravenne ; puis enfin, sous le nom de *gothique*, on lui doit les cathédrales d'Amiens, de Chartres et de Rouen, de Strasbourg, de Cologne, la Sainte-Chapelle, la basilique de Notre-Dame à Paris, la chapelle de Westminster à Londres, les abbayes d'Angleterre et de Normandie, et beaucoup d'autres monuments qui, de même que la littérature du moyen âge, offrent un mélange bizarre de tous les éléments de l'architecture ancienne, mêlés à ceux de la nouvelle.

Dialectes particulièrement en France, en Espagne, en Italie et en Angleterre. — C'est à ce même temps qu'il faut rapporter aussi le commencement de quelques nouveaux dialectes, et le développement de plusieurs autres. Pour célébrer les hauts faits d'armes de cette époque héroïque et chevaleresque, l'imagination du poëte et de l'historien dut créer des mots, des phrases, un langage en harmonie avec les choses sublimes qu'elle racontait. La *langue d'Oc* ou provençale vit ses *troubadours* illustrer les romans qu'elle produisit, et les *trouvères* de la France occidentale se distinguèrent par la grâce de leurs chants et de leurs écrits [1].

La langue provençale fut longtemps préférée par les poëtes italiens et espagnols ; mais sous Frédéric II, roi de Sicile, la langue italienne avec son doux parler, ses belles images, commença à paraître. Guido Cavalcanti, 1300, en découvrit les beautés ; Dante, après lui, l'éleva à la hauteur des premières langues de l'Europe, et plus tard nous verrons l'Arioste et le Tasse nous en déployer tous les charmes dans leurs récits merveilleux.

Maymonides, poëte juif, illustra par son génie la poésie hébraïque qu'il renouvela même, car elle était, depuis la dispersion de ce peuple, tombée dans une décadence complète.

La langue française était devenue celle de la noblesse et

[1] Voyez *Histoire de France*, de M. Victor Boreau, où se trouvent de plus longs détails sur la langue romane et sur les genres de la poésie provençale.

du clergé d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant ; le peuple seul y parlait le saxon, et ce fut longtemps après que l'on adopta un langage national.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, transporta aussi la langue française à Naples, lorsque ce royaume tomba en son pouvoir, et l'y perpétua en composant, dans cet idiome, des chansons légères, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous.

« Malgré le mauvais succès des croisades, dit M. de Chateaubriand, l'Orient resta longtemps, pour les Français, le pays de la religion et de la gloire ; ils tournaient sans cesse les yeux vers ce beau soleil, vers ces palmes de l'Idumée, vers ces plaines de Rama où les infidèles se reposaient à l'ombre des oliviers plantés par Baudouin ; vers ces champs d'Ascalon qui gardaient encore les traces de Godefroy de Bouillon et de Tancrède, de Philippe Auguste et de Coucy, de saint Louis et de Sargines ; vers cette Jérusalem un moment délivrée, puis retombée dans ses fers et qui se montrait à eux comme à Jérémie, insultée des passants, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, et assise dans la solitude. »

Le tableau qui suit donne les noms des personnages que nous avons déjà signalés, et de quelques autres que nous n'avons pas encore cités, et pour lesquels il suffira des explications abrégées de ce tableau. —(La suite au chap. XLVI.)

Tableau des grands hommes qui se sont illustrés dans la littérature, les sciences et les arts, etc., de 1096 à 1273.

12e siècle.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.	GENRES.
Théophylacte	Histoire.
Saint Bruno	Théologie.
Anselme	Théologie.
Ives de Chartres	Théologie.
Nestor (Russe)	Histoire et géographie.
Zonare (Grec)	Histoire et géographie.
Richard de Burg	Histoire.—Philologie.
Marco-Juliano	Architecture.
Cedrenus	Histoire et géographie.
Guillaume de Poitiers	Poésie.
Anne Comnène	Histoire.
Irnerius ou Werner	Jurisprudence.

Abailard.	Scolastique.—Théologie, etc.
Suger	Histoire.—Politique.
Arnauld Daniel	Poésie.
Vacarius.	Jurisprudence.
Robert Wace.	Poésie.
Geoffroi de Saint-Alban	Poésie.—Drame religieux.
Averroès (Arabe).	Médecine.—Littérature grecque.
Saint Bernard.	Théologie.—Eloquence.
Henri de Huntington (Anglais). . . .	Histoire et géographie.
Othon de Frissingue.	Histoire.—Géographie.
Léonius (chanoine de Saint-Victor). .	Poésie (inventeur des vers Léonins).
Gratien.	Jurisprudence.
Pierre Lombard....	Théologie.
Maurice de Sully	Architecture.
Rambaud d'Orange	Poésie.
Benjamin de Tudèle.	Géographie.
Aben-Ezra (juif)	Physique.
Guyot de Provins.	Poésie.
David Kimchij (juif)	Physique.—Médecine.
Placentinus.	Jurisprudence.
Guillaume de Tyr.	Histoire.
Bernard de Ventadour.	Poésie.
Alphonse II d'Aragon	Poésie.
Richard Cœur-de-Lion.	Poésie.
Roger de Hoveden	Histoire.—Géographie.

13e SIÈCLE.

Pierre Vidal	Poésie.
Pierre de Blois.	Théologie.
Alexandre	Poésie.
Saxon le grammairien	Histoire.
Maymonides	Médecine. — Poésie. — Physique.
Villehardouin..	Histoire.
Frédéric II.	Poésie.
Azzon	Jurisprudence.
Jacques de Vitry..	Histoire.
Yéliu-tchou-tsaï (Chinois)........	Médecine.
Saint François d'Assises	Théologie.
Robert de Luzarches.	Architecture.
Le dauphin d'Auvergne.	Poésie.
Saint Antoine de Padoue.	Théologie.
Albert le Grand	Physique. — Chimie.
Blacas d'Aulus.	Poésie.
Gerson.	Théologie.
Pierre Mauclerc.	Poésie.
Gervais de Tilbury.	Histoire et géographie.
El Mécin (Arabe)	Géographie.
Roderic Ximenès	Histoire.
Montreau.	Architecture.
Rucellaï.	Agriculture. — Poésie.
Jean de Novogorod.	Histoire et géographie.
Mathieu Paris.	Histoire.
Nicolas de Pise	Sculpture.
Thibault de Champagne.	Poésie.
Accurse	Jurisprudence.
Guillaume de Lorris.	Poésie.
Saint Thomas d'Aquin.	Théologie.
Pierre des Fontaines	Jurisprudence.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'élection de Rodolphe de Hapsbourg à l'empire d'Allemagne en 1273, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453.

CHAPITRE XXXIX.

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

(*Suite du chap.* XXXII.)

EMPEREURS D'OCCIDENT ET D'ALLEMAGNE.

Depuis le 13e siècle, jusqu'au milieu du 15e.—De 1273 jusqu'en 1453.

1273—Rodolphe de Hapsbourg.
1292—Adolphe de Nassau.
1298—Albert Ier, d'Autriche.
1308—Henri VII.
1313—Interrègne de 14 mois.
1314—Frédéric; il n'est pas compté
1314—Louis V.
1347—Charles IV.
1378—Venceslas, déposé.
1400—Robert.
1410—Sigismond de Luxembourg
1438—Albert II, d'Autriche.
1440—Frédéric III.

Etat de l'Allemagne en 1273.—La ligue rhénane et la ligue anséatique, formées à la suite des troubles de l'Allemagne, après la mort de Frédéric II, avaient pour but principal de maintenir la sûreté des grandes routes, théâtre de toutes sortes de brigandages, et de protéger le commerce languissant par suite des craintes générales.

La ligue rhénane comptait plus de soixante villes dont les principales étaient Strasbourg, Mayence et Worms, et la ligue anséatique en comprenait au moins quatre-vingts. Hambourg, Brême, Brunswick, etc., en faisaient partie, et les pays étrangers s'étaient aussi unis avec ces soutiens de la sûreté publique.

D'une autre part, les empereurs, successeurs de Frédéric II, n'avaient pas été universellement reconnus, et il s'en était suivi des querelles intestines, qui minaient l'empire et qui avaient amené cet interrègne si long et si fécond en mauvais résultats. Enfin, les archevêques de Cologne, de Trèves, de Mayence, le roi de Bohême, le margrave de Brandebourg,

les ducs de Bavière et de Saxe, s'arrogèrent le droit d'élire à eux seuls le souverain, et telle fut l'origine des sept électeurs.

Là n'était pas encore tout le mal. L'empire étant sans chefs, sans lois, sans autorité, une foule de seigneurs et de chevaliers firent de leurs châteaux des repaires de brigands, et ces lieux, qui jadis avaient protégé l'innocence, devinrent pour elle plus à craindre que les forêts les plus dangereuses. L'orphelin y était dépouillé; le riche voyageur enfermé ou tué, et tous les crimes y étaient commis.

Un tel état de choses ne pouvait durer. Les lamentations des opprimés retentirent jusqu'au cœur du pape Grégoire X, qui ordonna l'élection définitive d'un empereur, et, comme nous l'avons déjà vu, Rodolphe de Hapsbourg fut élu par les sept électeurs, à la recommandation de Werner, archevêque de Mayence, dont il avait été écuyer, et qui était resté son ami.

Maison de Hapsbourg.—Rodolphe de Hapsbourg,—de 1273 à 1291.— Ce prince, fils d'Albert le Sage, comte de Hapsbourg, hérita seul du burgraviat de Reinsfeld, du landgraviat de la haute Alsace, et ne partagea, en Helvétie, avec ses deux frères que l'*avoirie* des trois cantons de Schwitz, Uri et Unterwalden, les comtés de Kybourg, de Baden, de Leuzbourg et quelques autres domaines. Quand la diète de Francfort l'appela au trône impérial, il faisait la guerre à l'évêque de Bâle, et venait de lui enlever sa capitale. A la nouvelle de son élection, l'évêque s'écria : « Tenez ferme, ô mon Dieu, sur votre trône, ou bien ce Rodolphe vous en chassera ! »

Rodolphe, en effet, réduisit à l'impuissance la domination féodale; et son règne, en préparant l'Allemagne à de nouvelles destinées, rétablit l'ordre et releva la dignité impériale. Au moment de recevoir le serment de ses vassaux, à Aix-la-Chapelle, il s'aperçut que les barons avaient fait enlever le sceptre sur lequel on jurait ordinairement. Sans en paraître ému, il prit la croix placée sur l'autel, et s'écria : « *Cette croix qui a sauvé le monde, vaut bien un sceptre !* »

Le serment se fit sans murmures, et, avant de quitter Aix-la-Chapelle, Rodolphe maria deux de ses filles, l'une au duc de Saxe, et l'autre au comte Palatin du Rhin.

Fin de la querelle du sacerdoce et de l'Empire.—L'empereur commença par terminer la longue querelle du sacerdoce et de l'empire. En 1247, Grégoire X reçut en plein concile à Lyon l'archevêque de Mayence, archichancelier de l'empire, qui, au nom de son maître, vint prononcer les mêmes serments qu'Othon IV et que Frédéric II ; puis, en 1275, Rodolphe lui-même, étant venu trouver le pape, s'engagea positivement à ne mettre aucune entrave aux desseins de l'Église, et à ne recevoir aucune charge ecclésiastique.

Dans le cours d'une même année, trois papes succédèrent à Grégoire X, et, pour engager Charles d'Anjou à abandonner le titre de vicaire de l'empire en Toscane, Nicolas III décida Rodolphe à donner à ce prince la souveraineté du comté de Provence, sur lequel cependant Marguerite, veuve du roi saint Louis, avait des droits réels qu'elle faisait valoir. Ensuite le pape se fit céder personnellement l'exarchat de Ravenne, et obtint la restitution des terres de l'Eglise, ce qui en établit définitivement la possession.

Victoire de Rodolphe sur le roi de Bohême.—Le roi de Bohême, Ottocar, s'était élevé contre la promotion de Rodolphe au trône impérial ; forcé de venir lui rendre hommage des fiefs qu'il tenait de la couronne, il le fit avec tant de hauteur et de dédain, qu'il fut mis au ban de l'empire à la diète d'Augsbourg. Il s'arma aussitôt contre son souverain ; mais Rodolphe, à la tête de sa courageuse armée, et aidé de ses gendres et du duc de Bavière qu'il venait d'enlever au parti du roi de Bohême, en lui donnant aussi une de ses filles, força Ottocar à s'humilier et à demander la paix. Ottocar l'obtint — 1276 —, mais en abandonnant ses prétentions sur l'Autriche, la Styrie et la Carniole. A ce prix on lui laissa la Bohême et la Moravie.

Ottocar, bientôt poussé par la fierté de sa femme, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir plié les genoux devant Rodolphe, pour en recevoir l'investiture des domaines qui lui restaient, s'arma de nouveau, et fut aussi de nouveau défait à Marchfeld ; il y reçut, dit-on, dix-sept blessures, et périt sur le lieu même du combat, refusant les secours qu'on voulait lui porter — 1278.

Après lui, les grands du royaume, chargés de la régence

pendant la minorité de son fils Venceslas II, abandonnèrent toute agression, et signèrent avec l'empereur le traité d'Iglau, par lequel le jeune roi s'engageait à renoncer aux prétentions d'Ottocar sur les terres de l'empire. Rodolphe lui donna, pendant cinq ans, la Moravie à titre d'indemnité, et lui fit épouser, dix ans plus tard, la dernière de ses filles. L'empereur eut alors pour gendres les quatre électeurs séculiers de l'empire.

Rodolphe abaisse les grands vassaux de l'empire.—Albert et Rodolphe, fils aînés de l'empereur, furent investis des fiefs autrichiens abandonnés par la Bohême ; la Souabe seule en fut détachée pour former, avec l'Alsace, avec une partie de l'Helvétie et ce qui restait de la principauté d'Arles, un apanage pour son troisième fils, sous l'autorité immédiate du gouvernement impérial.

A cet effet, Rodolphe força les vassaux qui s'en étaient emparés à lui faire leur soumission, à s'abstenir des guerres particulières qu'ils se faisaient entre eux. Il osa aussi démolir ces châteaux forts, réceptacles de tant de crimes, et dont les débris, amoncelés encore sur les Vosges et dans la Forêt-Noire, sont restés l'épouvante des nourrices et des petits enfants, par les chroniques qui s'y rattachent.

Eberhard, l'un des plus cruels seigneurs allemands de cette époque, vit tomber, sous les coups de Rodolphe, son château, qui, situé sur une montagne inaccessible, était devenu un tel objet de terreur pour les habitants et pour ceux qui étaient forcés de voyager dans les environs, que tous prenaient de longs détours pour éviter de passer devant ses possessions. Ce comte de Wurtemberg avait pris pour devise : « *Ami de Dieu, ennemi de tout le monde* », et chassait aux hommes comme on chasse aux bêtes fauves. Jamais celui qui était entré dans son château n'en était sorti sain et sauf.

Rodolphe soumit aussi la Franche-Comté, la Bavière, la Franconie, tous les États indépendants d'Allemagne, et établit une paix générale dans son empire, si longtemps déchiré par les factions et les querelles particulières. Pour empêcher qu'elles ne se renouvelassent, il fit abattre et raser entièrement soixante-dix châteaux qui étaient, en Thuringe,

le point central des guerres particulières entre les grands vassaux.

Mort de Rodolphe.—Ce grand homme mourut le 15 juillet 1291, âgé de 73 ans et 5 mois, après un règne de dix-huit ans. Pour récompense du bien qu'il avait fait à son pays, de la paix qu'il lui avait assurée, et de la prospérité que ses soins y avaient répandue, les électeurs refusèrent de lui accorder le titre de roi des Romains, qu'il réclamait pour son fils Albert, et il emporta dans la tombe la douloureuse pensée que cet empire qu'il avait renouvelé, agrandi, pour lequel il n'avait épargné ni fatigues, ni combats, deviendrait la proie d'un étranger, et que sa puissance était perdue pour sa famille.

Cependant l'injustice dont il était victime devait, plus tard, avoir un terme, et cette nouvelle maison impériale, établie sur des fondements solides, après des épreuves réitérées et des luttes périlleuses, était appelée à reconquérir la puissance dont avait joui celui qui l'avait fondée, et à la perpétuer pendant des siècles.

Caractère de Rodolphe.—« On a dit de Rodolphe de Haps-
« bourg, que c'était un prince orthodoxe, pieux, juste, sage
« dans les conseils, prudent dans l'exécution, et protecteur
« des églises. » Sa probité parfaite est passée en proverbe, et, quand les Allemands veulent encore louer un homme de cette vertu, ils disent : *Il est probe comme Rodolphe.*

Dans le treizième siècle, l'historien Volcman, contemporain de ce grand prince, écrivait : « La réputation de l'em-
« pereur répand la consternation parmi les grands et les mé-
« chants, et la joie parmi le peuple. » En se reportant à la cruauté des seigneurs, à leur esprit de rébellion et d'indépendance, sous le règne des prédécesseurs de Rodolphe, on conçoit que cet éloge est mérité.

Maison de Nassau. Adolphe,—de 1291 à 1298.—Adolphe de Nassau fut préféré, par les électeurs, au fils de Rodolphe, parce qu'il n'avait ni fortune, ni puissance, et qu'ils espéraient, sous son règne, relever leur tête humiliée. Couronné à Francfort et manquant d'argent pour rembourser aux habitants les frais de cette cérémonie, il voulut mettre un impôt sur les juifs; mais ils refusèrent de s'y soumettre, *parce*

qu'ils avaient cessé d'être les serfs de la Chambre impériale.— 1292.—Repoussé avec dédain par Albert d'Autriche, dont il recherchait la fille pour son fils, il voulut à toute force agrandir sa maison, et, à cet effet, il entra dans une négociation honteuse avec Albert le Dénaturé, margrave de Misnie.

Ce méchant prince, qui avait épousé Marguerite, fille de Frédéric II, n'eut pas plutôt vu le renversement de la maison de Souabe, qu'il se livra aux emportements les plus affreux contre sa femme, et la maltraita tellement, qu'elle fut obligée de s'enfuir à l'aide d'un fidèle serviteur qui ne l'abandonna pas dans ses malheurs.

Marguerite, forcée de descendre par une fenêtre, ne voulut pas exposer son jeune enfant à une mort presque certaine ; mais, au moment de le quitter pour longtemps, pour toujours peut-être, sa douleur se changea en rage ; elle prit son fils dans ses bras, le serra convulsivement sur son sein, et, au lieu de l'embrasser, elle le mordit de telle sorte que la cicatrice lui en resta, et qu'il fut appelé Frédéric le Mordu.

Cet enfant, en grandissant, devint le plus implacable ennemi de son père. Albert le Dénaturé essaya de déposséder son fils, et n'y pouvant parvenir, il voulut au moins lui enlever la part qu'il s'était gardée ; c'est cette part qu'il céda, pour une modique somme d'argent, à Adolphe de Nassau ; mais les armes de Frédéric le Mordu forcèrent bientôt Adolphe à abandonner cette possession.

L'empereur ayant fait alliance avec Edouard Ier, roi d'Angleterre, en reçut des subsides pour attaquer la France, et exiger la restitution de domaines que Philippe le Bel devait à l'empire ; mais le pape Boniface VIII rétablit la paix entre l'Angleterre et la France, et Adolphe employa les 100,000 marcs d'argent, payés par Edouard, à conquérir une partie de la Thuringe et de la Misnie sur Frédéric le Mordu.

Cette conduite inique soulève contre lui ses propres vassaux. Les électeurs s'assemblent à Cologne—1296—, citent l'empereur à leur tribunal, et, après de vifs reproches sur ce qu'il avait avili la dignité impériale en recevant de l'argent d'un roi anglais, en dépouillant l'innocent et en livrant la Misnie à la licence de ses troupes, ils le déposent il lui substituent Albert d'Autriche.

Adolphe réclame contre cette décision ; le duc de Bavière, l'archevêque de Trèves et plusieurs autres seigneurs se réunissent à lui. Une guerre se déclare entre les deux rivaux : ils se rencontrent à Gœlhem—1298—, près de Worms.

En voyant Albert, Adolphe s'écrie : « Approche, infâme « ravisseur ! c'est ici que tu perdras la couronne et la vie ! » —« Nos vies sont dans la main de Dieu, répondit froidement «Albert ; défends la tienne ! » Les deux adversaires se précipitent l'un contre l'autre; Albert renverse Adolphe, le frappe à mort, disperse la cavalerie impériale et remporte une victoire complète.

Maison de Hapsbourg. Albert Ier,—de 1298 à 1308.— Les électeurs récalcitrants traitèrent avec Albert d'Autriche, et moyennant 16,000 marcs d'argent pour chacun d'eux, et la remise des devoirs vassalitiques pour Venceslas IV, fils d'Ottocar, ce prince, soumis à une réélection, remporta les suffrages unanimes, et reçut la couronne à Aix-la-Chapelle, malgré la vive opposition du pape Boniface VIII, qui se réconcilia peu après avec lui, lors de ses querelles avec le roi de France.

Albert, par son désir d'agrandissement, rappelait l'activité de son père ; c'était ce que les princes et les électeurs redoutaient plus que tout le reste. En 1304, il s'empara de la Bohême, la ravagea avec le secours des Hongrois, pour se venger de Venceslas IV, qui lui avait refusé la moitié des mines de Kuttenberg.

Le trône de Hongrie étant devenu vacant, Venceslas IV fut appelé à succéder à André le Vénitien ; il y fit monter son jeune fils Venceslas V, que Albert voulut bien laisser régner en paix ; mais ce prince, qui semblait destiné à porter trois couronnes, ne porta qu'un an celle de ses aïeux, et la race slave des rois de Bohême s'éteignit en lui, en 1306. Il ne restait de cette antique maison que deux filles : Anne, mariée au duc Henri de Carinthie, et Elisabeth. Alors Albert déclara la Bohême dévolue à l'empire, et en nomma roi son fils Rodolphe, auquel il fit épouser Elisabeth ; malheureusement ce nouveau souverain ne vécut que peu de jours, et les États de Bohême appelèrent, pour les gouverner, Henri de Carinthie.

L'empereur voulut en vain défendre sa conquête ; il fut obligé de l'abandonner, ainsi que ses projets sur la Misnie et la Thuringe. Frédéric le Mordu et son frère le vainquirent complétement à Lucka, reprirent leurs domaines perdus, et même quelques villes impériales—1307.

Défait de ce côté, Albert ne renonça pas à ses projets d'envahissements, et tourna ses plans vers l'Helvétie.

Indépendance de l'Helvétie. Guillaume Tell.—Les trois cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwalden, vassaux immédiats de l'empire, n'avaient pas de princes, mais des juges librement choisis et soumis à la visite de magistrats délégués par l'empereur, pour rendre la haute-justice et la justice criminelle. Ces magistrats étaient désignés sous le nom d'*avoyers*.

Albert, qui exerçait sur ces cantons la suprématie impériale, aurait bien désiré obtenir l'hommage pour lui-même et sa famille, afin que, après sa mort, ces cantons, détachés de l'empire, appartinssent en propre à la maison de Hapsbourg. Il les sonda à ce sujet; mais ils répondirent qu'ils voulaient être libres, et qu'ils demandaient seulement un avoyer, résidant chez eux. Albert leur en envoya deux—1304—,Landenberg qui s'établit dans le canton d'Unterwalden, et Gessler, qui fit élever un château fort dans celui d'Uri.

Le nom de Gessler réveille le souvenir de scènes si affligeantes pour l'humanité, qu'on répugne à y ajouter foi. Quoi qu'il en soit, les vexations et les cruautés de ce Gessler furent telles que, en 1307, trente-trois conjurés, parmi lesquels on distinguait Guillaume Tell, le héros de la liberté helvétique, résolurent de s'affranchir, par la mort du tyran, du joug odieux qu'il faisait peser sur leur patrie. — Voici l'histoire ou la fable que la vénération des Suisses pour leur libérateur nous a transmise à ce sujet :

Gessler avait fait élever sur la place publique d'Altorf un bonnet comme symbole de la souveraine puissance, et avait ordonné que chacun lui rendît hommage. Guillaume Tell se révolta contre cet ordre et refusa d'obéir. Le gouverneur le condamna à perdre la vie, s'il ne parvenait à abattre, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête de son fils. Le malheureux père perça la pomme, sans faire trembler l'intré-

pide enfant; mais, après cette admirable preuve d'adresse, la nature reprit son empire, et il s'évanouit. Ses vêtements s'étant alors entr'ouverts, on aperçut une flèche qui y était cachée. — « *Que voulais-tu faire de cette seconde flèche?* » lui demanda Gessler.— « *T'en percer le cœur*, lui répondit Guil-« laume, *si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils.* »

Le lâche et cruel Gessler n'osant faire juger le héros dans son propre canton, mais ne voulant pas renoncer à sa vengeance, l'emmena enchaîné à travers le lac pour le conduire à son château fort de Kussnacht; mais à peine étaient-ils montés dans la barque qu'une tempête affreuse s'éleva. Les flots du lac menaçaient à tout moment la frêle embarcation, et les rameurs ne savaient plus comment la diriger dans des parages qu'ils ne connaissaient pas.

L'avoyer, saisi de crainte pour ses jours et remarquant le sang-froid de Guillaume, ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes et le chargea en tremblant de la conduite de la barque. Celui-ci, plus fort que l'orage et mû par la grande idée de la liberté, dirige l'esquif vers les rochers qui bordent le lac, s'élance sur les pointes où les satellites du tyran n'osent le poursuivre, et du bout de sa rame repousse la barque au milieu des flots soulevés.

Cependant Gessler, après mille dangers, aborde à Kussnacht, mais il n'était pas sauvé. Guillaume l'attendait à l'entrée de ce fort où tant de victimes languissaient, et une flèche, lancée de la même main qui avait enlevé la pomme fatale, perça le cœur du cruel avoyer.

Landenberg, averti de cet événement, voulut fuir; mais il fut arrêté avant d'avoir dépassé les cours de son château, et fut conduit sain et sauf à la frontière. C'est, je crois, le seul exemple d'une révolution qui ne coûta que la vie d'un homme, et dont les auteurs ne repoussèrent l'oppression que pour rester fidèles à leur véritable souverain—1308.

Mort d'Albert Ier. — Cette insurrection fut le terme du règne et de la vie d'Albert d'Autriche. A la nouvelle de la mort de Gessler, il passa en Argovie, à la tête d'une forte armée, pour effrayer les mécontents.

Jean de Souabe, son neveu et son pupille, l'accompagnait. Ce jeune homme, âgé à peine de quatorze ans, fils de Ro-

dolphe, duc de Souabe, craignant l'avidité de son oncle, conspira contre sa vie, et lui porta un premier coup de poignard dans la barque où l'empereur traversait la Reuss. C'était le signal qu'attendaient les conjurés, qui seuls étaient montés avec lui. Le malheureux prince, percé de vingt coups d'épée et la tête fendue, expira sur les genoux d'une pauvre femme qui se trouvait par hasard sur le rivage à l'arrivée de la barque. L'impératrice fit bâtir un monastère au lieu où Albert avait rendu le dernier soupir. Elle le nomma Konigs-feld (*Champ du roi*). On le voit encore dans le canton de Berne.

Les assassins avaient disparu ; mais ils n'échappèrent pas à la vengeance d'Elisabeth, veuve d'Albert, ni à celle, plus implacable encore, de sa fille Agnès, reine de Hongrie. Ces deux femmes se rendirent coupables des plus atroces cruautés, non-seulement envers les meurtriers, mais encore envers tous les membres de leur famille, quels que fussent leur sexe et leur âge. Quant à Jean de Souabe, surnommé le parricide, après avoir erré quelque temps dans les bois, il fut livré à l'empereur Henri VII, successeur d'Albert, et mourut en prison à vingt-quatre ans—1316.

Maison de Luxembourg [1]. Henri VII,—de 1308 à 1314.— La haine et le mépris que l'on portait à l'empereur Albert semblaient s'être étendus sur toute sa famille. Aussi son fils, Frédéric le Bel, fut exclu du trône, qu'il vit passer à Henri de Luxembourg, frère de l'archevêque de Trèves, plus recommandable par son esprit que puissant par sa fortune. C'est de cette époque que date l'importance de la maison d'Autriche, car Jean, fils du nouvel empereur d'Allemagne, ayant été investi de la Bohême, lors de son mariage avec l'héritière de Venceslas V, roi de ce pays, ce royaume devint sous ce prince, par la sagesse et la forme de ses institutions, le plus beau fleuron de la couronne impériale—1313.

Henri VII, dont l'esprit d'envahissement ne cédait en rien à celui d'Albert, avait conçu le dessein de rétablir la puis-

[1] La maison de Luxembourg a régné 129 ans. Il faut ôter 9 ans pour le règne de Louis IV de Bavière, successeur de Henri VII, et 10 ans pour le règne de Robert, électeur palatin, successeur de Venceslas.

sance impériale en Italie. A cet effet, il flatta les Gibelins pour qu'ils l'aidassent à dompter les Guelfes qui s'opposaient de tout leur pouvoir à cette réaction, et leur accorda des domaines et des priviléges qui devaient plus tard amener encore de nouveaux désordres dans l'empire.

Tout paraissait devoir s'arranger suivant ses désirs, en réunissant sous son sceptre les partis et les peuples divisés ; mais Robert, roi de Naples, soutenu par les villes guelfes de la Toscane, luttait avec succès contre Henri VII. Les Visconti et les Torriani, deux des principales familles d'Italie, mais rivales acharnées, courent aux armes les uns contre les autres, et le sang inonde les places, les carrefours de Milan. Enfin les Visconti l'emportent, et l'empereur commence à respirer. Gênes et Pise lui ouvrent leurs portes et le reconnaissent pour souverain. Alors il se rend à Rome, se fait couronner à Saint-Jean-de-Latran, malgré les troupes du roi de Naples, qui le forcent cependant à se replier sur Pise. Arrivé là, il convoque une diète et fait mettre Robert au ban de l'empire. Clément V s'interpose entre eux, et menace même l'empereur d'une sentence d'excommunication, s'il ne cesse ses poursuites contre le vassal du saint-siége.

Henri VII, forcé de se soumettre, allait céder aux ordres du pape, quand il mourut subitement, l'an 1314, empoisonné par Bernard de Monte-Pelusiano, moine de l'ordre de Saint-Dominique. Jean de Bohême, fils de Henri VII, abandonna ses prétentions à l'empire, afin de se livrer tout entier aux soins de son royaume de Bohême.

Maison de Bavière.—Louis V,—de 1314 à 1347. L'Allemagne, au bout d'un an, nomma deux empereurs, Louis, duc de Bavière, et Frédéric le Beau, d'Autriche, fils d'Albert Ier.

Cette double élection amena une guerre civile, où chacun prit parti pour celui de ces princes qu'il préférait, ou dont il espérait davantage, et qui se termina par la défaite de Frédéric à Mulnorff—1322. Ce prince resta trois ans prisonnier de Louis de Bavière qui, au bout de ce temps, consentit à partager le trône avec son rival, afin d'éviter une guerre avec Léopold d'Autriche, frère de Frédéric, et avec Jean de Bohême qui était un de ses partisans. Le pape Jean XXII le menaçait aussi d'appeler à l'empire Charles le

Bel, roi de France, et toutes ces raisons l'ayant décidé, ils régnèrent ensemble jusqu'à la mort de Frédéric le Beau, l'an 1330.

Louis V de Bavière, resté seul empereur, ne fut pas plus tranquille qu'auparavant, et les foudres du saint-siége le menacèrent et l'atteignirent pendant tout le cours de son règne. Envieux aussi de reconquérir l'Italie, il chercha, par les secours de Castruccio Castracani, seigneur gibelin, homme de tête et de cœur, à regagner ce que ses prédécesseurs avaient perdu. Il vint à Rome, et commença par se faire couronner par Sciarra Colonna, préfet laïque. L'excommunication suivit cet acte audacieux, et, pour s'en venger, Louis déposa le pape et nomma à sa place Nicolas V, qui ne fit que paraître et fut renversé aussitôt qu'élu.

Louis V poursuivit cette lutte inégale contre les papes Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, et les princes ligués de Luxembourg, et même contre ses propres sujets, jusqu'au moment où, ayant appris que les électeurs, après avoir déclaré le trône impérial vacant, venaient d'y appeler Charles de Luxembourg, fils de Jean de Bohême, il voulut s'opposer à ce nouveau compétiteur; et il allait le joindre lorsqu'il fut frappé d'une apoplexie foudroyante dont il mourut le 11 octobre 1347.

Maison de Luxembourg.—Charles IV,—de 1347 à 1378.— Jean de Bohême, père du nouvel empereur, et qui fut surnommé l'*Aveugle*, parce qu'il avait perdu un œil dans une bataille, et l'autre par la maladresse de son chirurgien, était d'une valeur et d'une activité sans exemple. Se trouvant à Avignon, lors de l'élection de Clément VI, son fils Charles, qui l'accompagnait, reconnut dans ce nouveau pape un de ses professeurs de l'Université de Paris. Ils s'étaient prédit réciproquement, Charles, l'empire, Clément, le trône pontifical, et les deux prédictions s'accomplirent.

Dans cette entrevue le pape s'était engagé à appuyer les prétentions de son ancien élève. Ceux qui défendaient la cause de Louis V ne voulurent pas reconnaître Charles de Luxembourg; ils élurent Frédéric le Sévère qui vendit à Louis ses prétentions; puis Gontier de Schwartzbourg qui abdiqua à la suite d'une maladie occasionnée par une ten-

tative d'empoisonnement, et donnèrent enfin leurs voix à Charles IV, lorsqu'il se soumit à une réélection.

Ce prince, qui s'était engagé avec le pape Clément VI à annuler tout ce que Henri VII et Louis de Bavière avaient fait en Italie, affaiblit l'empire au delà même de ses promesses. Il abandonna la suzeraineté des terres pontificales, et créa Jean Galéas Visconti, duc de Milan, vicaire perpétuel de l'empire—1354.

Le dauphin du Viennois, Humbert, créé roi par Louis de Bavière, avait cédé ses domaines à la France, à condition que les aînés des rois de ce pays porteraient le titre de dauphin. L'empereur Charles IV confirma cet arrangement, et nomma, sur la fin de son règne, le dauphin, qui fut depuis Charles V le Sage, vicaire-général de l'empire dans le Dauphiné.—1357.

Après la cérémonie de son couronnement, Charles IV publia, dans la diète de Nuremberg, la fameuse *bulle d'or*, qui n'eut pour résultat que de sanctionner, par la renonciation impériale, les droits et les priviléges que s'étaient arrogés les grands vassaux. L'empereur fit appendre un sceau d'or aux exemplaires qu'il remit aux électeurs et à la ville de Francfort. De là le nom de bulle d'or que reçurent ses statuts.

Charles IV ne réussit qu'à agrandir les domaines de sa maison. Maître de la Silésie, il accrut encore ses États du Brandebourg, dont il dépouilla son gendre Othon, fils de Louis de Bavière —1373—, et l'ajouta à la Bohême, qui était le centre de la puissance de la famille régnante. Il y introduisit des lois sages, une civilisation qui mit ce royaume en état de lutter avec les plus policés, et fonda à Prague une célèbre université, à laquelle il donna les règles et les statuts de celle de Paris, dont il avait conservé un de ces précieux souvenirs de jeunesse, qui renaissent plus vifs dans l'âge mûr.

Afin d'assurer à son fils Venceslas la couronne d'Italie, et, par suite, l'empire, Charles IV demanda au pape Grégoire XI, successeur de Clément VI, la permission de le faire élire. Le pape l'accorda, mais les électeurs vendirent leurs voix à prix d'or, et comme l'empereur manquait d'argent, il leur

céda, pour les contenter, des villes impériales. A ces conditions désastreuses, Venceslas réunit tous les suffrages et fut élu roi des Romains. Après la mort de Charles IV, il lui succéda, sans opposition, sur le trône impérial — 1378.

Maison de Luxembourg. — Venceslas, — de 1378 à 1400. — Venceslas, déjà roi des Romains et d'Allemagne, succéda en même temps à son père, comme empereur et comme roi de Bohême. Malheureusement, il suivit les errements de Charles IV. Les charges et les seigneuries de l'empire furent mises à l'encan. Les déprédations, le faste et la honteuse conduite de Venceslas lui attirèrent la haine de ses peuples. Deux fois les seigneurs de Bohême le firent enfermer; il trouva toujours le moyen de reprendre sa couronne et sa liberté. Cependant, une diète tenue à Francfort le déposa. Frédéric, duc de Brunswick, fut élu empereur et assassiné presque aussitôt. Robert, comte palatin du Rhin, le remplaça. Lorsque Venceslas apprit sa déposition, il fut assez lâche pour écrire aux villes impériales qu'*il n'exigeait d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.*

Maison palatine.—Robert, —de 1400 à 1410.—Le règne de ce prince est peu glorieux. Il fut, en quelque sorte, le vassal des seigneurs auxquels il devait son élection. Des concessions nombreuses établirent leur souveraineté. Incapable de vaincre les ligues qui se formèrent contre lui, Robert traita avec elles; il essaya de reprendre le Milanais que Venceslas avait aliéné. Son expédition fut aussi peu avantageuse que celle qu'il fit en Flandre à l'occasion de l'héritage de Jeanne, souveraine de cette province. Robert mourut en 1410. Venceslas échoua dans ses tentatives pour reprendre la couronne. Quelques électeurs choisirent Sigismond, roi de Hongrie, frère de Venceslas; d'autres élurent un de ses cousins, Josse, qui était margrave de Moravie. Ce dernier mourut quelques mois après.

Maison de Luxembourg. — Sigismond, — de 1410 à 1438. — Le règne de Sigismond fut particulièrement célèbre par le concile de Constance, tenu dans le but de faire cesser le grand schisme d'Occident. L'empereur, en 1416, érigea en faveur d'Amédée VIII le comté de Savoie en duché. L'année

suivante, il vendit l'électorat de Brandebourg au margrave de Nuremberg, Frédéric de Hohenzollern, tige de la maison qui règne actuellement en Prusse. Ce même Frédéric fut d'un grand secours à Sigismond, dans la guerre qu'il fut obligé de soutenir contre les hussites, qui, sous leurs chefs, Ziska et Procope, dévastèrent l'Allemagne. L'empereur mourut après avoir eu l'avantage de pacifier toute la Bohême. C'est depuis cet empereur que l'aigle impériale a deux têtes.

Maison de Hapsbourg ou d'Autriche. — Albert II, — de 1438 à 1440. — Sigismond avait laissé une fille qui, par son mariage avec Albert d'Autriche, réunit sur sa tête les couronnes de Bohême et de Hongrie. Albert fut élu empereur à Francfort, mais il ne régna que deux ans. Dans une diète qu'il assembla à Nuremberg, l'Allemagne fut divisée en *six cercles*, sous les noms d'*Autriche*, de *Bavière*, de *Franconie*, de *Souabe*, du *Rhin* et de *Westphalie*. Albert préparait une expédition contre les Turcs, lorsqu'il fut enlevé par une mort imprévue.

Maison d'Autriche. — Frédéric III, — de 1440 à 1493. — Frédéric III est le dernier des empereurs couronnés à Rome; c'est lui qui a donné à l'Autriche le titre d'archiduché en 1453. Son règne, qui a duré cinquante-trois ans, n'offre aucun fait important qui puisse illustrer son nom. C'était un prince mou, indécis et plein d'inconstance. Lorsque Mathias, roi de Hongrie, mécontent de ce que Frédéric avait donné l'investiture de la Bohême à Wladimir, fils de Casimir IV, roi de Pologne, s'empara de la basse Autriche et de la ville de Vienne, l'indolent Frédéric errait de ville en ville et de couvent en couvent, et, à défaut de courage, se jetant dans les bras d'une lâche philosophie, il faisait écrire sur les murs des appartements qu'il occupait : *L'oubli des biens qu'on ne peut recouvrer est la félicité suprême.*

Cette maxime dans la bouche d'un empereur dispense de toute réflexion.

— La suite de l'histoire d'Allemagne se trouve dans l'*Histoire moderne* de M. Victor Boreau.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XL.

ROIS DE FRANCE.

(*Suite du chapitre* XXX.)

Depuis le 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.—De 1270 à 1461.

1270—Philippe III le Hardi.
1285—Philippe IV le Bel.
1314—Louis X le Hutin.
1316—Interrègne de 5 mois 10 jours.
1316—Jean Ier, 4 jours.
1316—Philippe V le Long.
1322—Charles IV le Bel.
1328—Philippe VI de Valois.
1350—Jean II le Bon.
1364—Charles V le Sage.
1380—Charles VI le Bien-Aimé.
1422—Charles VII le Victorieux, jusqu'en 1461.

§ I. De Philippe III à Philippe VI.

Philippe III,—le Hardi, de 1270 à 1285.—Philippe III, surnommé le Hardi, à cause du courage qu'il déploya en Afrique, après la mort de son père, et fils aîné du saint roi Louis IX, lui succéda l'an 1270, et se fit reconnaître solennellement par les grands du royaume, qui étaient alors avec lui devant Tunis. Recommandable par sa piété filiale, ce prince, après avoir rapporté à travers les mers le corps de son père, l'escorta à pied de Marseille à Paris; ensuite, avec trois seigneurs, il porta sur ses épaules jusqu'à Saint-Denis le cercueil qui renfermait ces dépouilles précieuses.

Cette pieuse action lui assure de jutess droits à l'admiration de la postérité.

La dernière croisade, si fertile en événements désastreux, devint la source de riches et de nombreuses successions pour la couronne de France, qui s'accrut de la Champagne et de la Navarre.

Thibaut V, roi de Navarre et comte de Champagne, était mort au retour de Tunis, laissant ses États à Henri le Gros, son fils, qui mourut lui-même peu de temps après sans enfant mâle. Philippe le Hardi prit la tutelle de la fille de

Henri, de Jeanne, qui était âgée de trois ans; il lui accorda une protection armée contre les seigneurs qui cherchaient à la déposséder, et lui fit épouser son fils, Philippe le Bel, l'an 1284. Ce mariage réunit alors la Champagne et la Navarre au royaume de France, qui ne posséda cependant le petit État de la Navarre que jusqu'en 1328.

Philippe le Hardi avait envoyé, dès 1276, Robert d'Artois, son frère, prendre, en son nom, possession de la Navarre. Pendant ce temps, Alphonse X, roi de Castille, perdit son fils aîné, Ferdinand de Lacerda. On débattit, dans l'assemblée des cortès de Ségovie, si la couronne de Castille devait être dévolue aux enfants du premier infant ou à son frère Don Sanche : ils décidèrent en faveur de ce dernier, et cette décision brouilla l'Espagne et la France.

Blanche, fille de saint Louis, avait épousé Ferdinand de Lacerda. Philippe III prit en main la défense des intérêts de ses neveux — 1277 —, et livra bataille aux partisans de Don Sanche et à ce prince lui-même. Enfin le pape intervint pour arranger la querelle. Il fut convenu que les fils de Lacerda auraient pour apanage le royaume de Murcie, et que Sanche conserverait ses droits à l'héritage de son père Alphonse X.

Pierre III, fils et successeur de l'illustre Jayme Ier, roi d'Aragon, était monté sur le trône en 1276, et avait épousé Constance, fille de Mainfroy, lorsqu'il fut appelé au secours de la Sicile opprimée par Charles d'Anjou, l'an 1282.

Gouvernement de Charles d'Anjou. — Le prince français, maître des Deux-Siciles, s'était aliéné les cœurs par son avarice, ses cruautés et la licence effrénée qu'il tolérait dans les gens de sa suite et parmi ses soldats. Les Siciliens souffraient avec impatience un joug aussi odieux, et, quand l'astronome Brunetti et Jean de Procida levèrent l'étendard de la révolte, ils les trouvèrent prêts à se joindre à eux[1]. Alors eut lieu cet épouvantable massacre qui s'étendit par toute la Sicile, et dans lequel périrent tant de Français.

Palerme et Messine révoltées arborent la bannière pontificale, ayant foulé aux pieds celle de Charles d'Anjou, et

[1] Voyez le chap. XLIV, page 491.

abattu les fleurs de lis qui ornaient les demeures somptueuses des gentilshommes français et les monuments publics.

Guillaume de Porcelet, gouverneur de Calatasimo, fut seul excepté du massacre général. Ses vertus le sauvèrent : il fut conduit hors de la Sicile avec toutes les marques de la déférence et du respect, et, lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre pour ses jours, les habitants de Calatasimo se réunirent aux autres villes révoltées.

Charles d'Anjou n'eut pas plutôt appris cette désastreuse nouvelle, qu'il passa aussitôt en Sicile. Il commença par mettre le siége devant Messine; mais Pierre d'Aragon le força à le lever précipitamment, et, pour comble de malheur, au moment où il touchait les rives de la Calabre, Roger de Loria, amiral des flottes de Pierre III, prenait vingt-neuf galères françaises et en incendiait quatre-vingts autres.

Il est difficile de peindre la colère du prince. *Dieu! Dieu!* s'écriait-il, *vous m'avez offert beaucoup à surmonter; je vous prie que la descente se fasse heureusement!* Charles offrit à Pierre d'Aragon un combat singulier pour vider cette querelle, et indiqua Bordeaux pour le lieu du rendez-vous. Pierre accepte, mais, au moment décisif, il ne paraît pas, et, profitant de l'absence de Charles, il court se faire donner la couronne des Deux-Siciles, malgré les foudres lancées contre lui par le pape Martin IV.

Ce pontife, partisan de la maison de France, autant que son prédécesseur, Nicolas III, l'avait été de celle d'Aragon, déclare le trône d'Espagne vacant, et nomme à la place de Pierre III, Charles de Valois, second fils de Philippe le Hardi.

Cette nouvelle division augmenta le désordre, et, tandis que Roger de Loria battait et faisait prisonnier, dans le port de Naples, Charles le Boiteux, prince de Salerne et fils de Charles d'Anjou, Pierre d'Aragon battait l'armée combinée du pape et de Charles de Valois. Enfin, après avoir fait mettre à mort tous les Napolitains qui avaient pris parti contre lui et ceux même qui n'étaient que soupçonnés, Charles d'Anjou mourut l'an 1285, et, la même année, moururent aussi tous les acteurs de ces guerres désastreuses : le pape Martin IV, Pierre III d'Aragon et Philippe le Hardi, roi de France.

Pendant que Charles le Boiteux était prisonnier, Robert II, comte d'Artois, gouverna le royaume de Naples en son nom, et Jacques, fils de Pierre d'Aragon, fut nommé roi de Sicile. Plus tard, il abandonna cette couronne à Frédéric son jeune frère, lorsqu'il prit possession de celle d'Aragon. Charles le Boiteux fut mis en liberté, à la condition de renoncer à la Sicile. Charles de Valois abandonna aussi ses prétentions sur l'héritage de Pierre III, et diverses négociations entre le saint-siége, les princes français et Edouard Ier, roi d'Angleterre, enlevèrent pour jamais la Sicile à la maison d'Anjou, et rendirent Charles le Boiteux paisible possesseur du royaume de Naples—1295.

Deux ans après les *Vêpres siciliennes*, Philippe le Hardi, qui avait déjà remporté quelques avantages sur le roi d'Aragon, mourut à Perpignan l'an 1285, âgé de quarante-un ans.

Anoblissements.—Il importe de remarquer que les anoblissements commencèrent sous ce prince, et que les premières lettres furent accordées à un célèbre orfévre nommé *Raoul*, argentier du roi.

« Cette introduction nouvelle, par laquelle on rapprochait les roturiers des nobles, ne faisait que rétablir les choses dans le premier état. Les citoyens de la France, sous la première et longtemps sous la deuxième race, étaient tous d'une condition égale, soit Francs, soit Gaulois, et cette égalité ne fut troublée que par ceux qui usurpèrent la tyrannie ; il y avait, il est vrai, des hommes plus considérables les uns que les autres; mais cela n'empêchait pas que les charges publiques ne fussent payées également, à la différence des temps postérieurs, où la noblesse obtint, à cet égard, de grands priviléges sur la roture, quoique les anciens nobles ne regardassent jamais comme leurs égaux ceux qui ne pouvaient pas cacher leur origine. Cependant le mélange qui se fit dans la noblesse diminua de beaucoup la considération dont elle jouissait parmi le peuple et la rendit moins redoutable à l'autorité royale [1].

[1] *Tableau chronologique de l'Histoire de France*, par le président Hénault, t. II.

Philippe le Hardi s'était toujours élevé contre la décision des cortès de Ségovie, lesquelles avaient exclu de la couronne de Castille les fils de Ferdinand de Lacerda, pour la donner à Sanche IV, leur oncle. Philippe le Hardi n'avait pu rien obtenir pour les enfants de sa sœur et avait, en quelque sorte, légué leur défense à son fils, Philippe le Bel; mais celui-ci, trouvant plus d'avantage personnel à faire alliance avec le nouveau roi de Castille, abandonna les intérêts de ses cousins, et s'unit même à Sanche le Brave, pour faire la guerre au roi d'Aragon, chez lequel les fils de Lacerda s'étaient retirés, et qui cherchait à leur faire rendre l'héritage de leur père.

Philippe IV le Bel, de 1285 à 1314.—Philippe IV, surnommé le Bel (à cause de sa beauté), monta sur le trône à l'âge de dix-sept ans, et tout le cours de son règne ne fut qu'un acte non interrompu d'autorité absolue et de pouvoir sans contrôle. Il enrichit ceux qui soutenaient ses prétentions hautaines et l'aidaient à abattre les droits féodaux et ceux de l'Église. Avide de trésors et des biens de ses sujets, dont il ne savait user ensuite que pour se faire des créatures, ce prince falsifia les monnaies, et « fut, dit-on, le premier faux monnayeur « de son royaume »; il augmenta injustement les impôts lorsqu'il eut besoin ou envie d'argent, et celui qu'il établit sous la dénomination de *maltôte* fut l'un des plus odieux.

Comme nous l'avons vu, Philippe le Bel avait épousé Jeanne, héritière de Champagne, qui lui avait apporté en dot le royaume de Navarre, mais qui en avait gardé seule la souveraineté. Sans avoir été annexées à la France, ces propriétés n'en passèrent pas moins aux enfants que cette princesse avait eus de Philippe le Bel; mais cette clause avait été stipulée dans le traité qui avait précédé leur mariage.

Guerre contre les Flamands, — 1302. — Philippe fit une guerre acharnée aux Flamands, parce que la comtesse Marguerite, leur souveraine, avait refusé l'hommage qu'exigeait le roi de France, et plus encore parce que les richesses immenses que ce peuple industrieux devait à son travail excitaient la convoitise de Philippe le Bel.

Ce fut en vain que cette province, aidée par toutes les forces de l'Angleterre avec laquelle elle avait fait alliance,

voulut opposer son courage aux armes de la France, elle ne parvint qu'à faire couler pendant un siècle des torrents de sang. De là le nom de *guerre de cent ans* que reçut cette lutte commencée chez les Flamands, entre les Anglais et les Français.

Hostilités entre la France et l'Angleterre.—Une querelle entre des marins anglais et normands fut le signal d'une conflagration générale parmi les flottes des puissances anglaise et française. Les Normands eurent le dessous dans cette lutte, et malgré le secours des Génois, La Rochelle tomba au pouvoir des ennemis, ainsi que quinze mille hommes et plusieurs vaisseaux de guerre—1293.

Philippe le Bel, voyant qu'Edouard, loin de chercher à apaiser la querelle, l'entretenait par les forces nouvelles qu'il envoyait à ses marins, lui intima l'ordre de venir rendre compte de sa conduite, devant les pairs de France assemblés.

Deux fois cette sommation est faite vainement, et la Cour des pairs prononce contre le coupable la confiscation du duché de Guienne et des places fortes qui l'environnent. Alors Édouard se déclare relevé du serment d'obéissance qu'il a prêté, comme possesseur de la Guyenne, il s'arme contre le roi de France, qui se trouve prêt à lui tenir tête—1294—, et se donne pour alliés Jean Baillol, roi d'Écosse, Albert d'Autriche, concurrent d'Adolphe de Nassau à l'empire, et enfin Éric, roi de Norwège.

Édouard avait entraîné dans son parti Gui de Dampierre, comte de Flandre, dont la fille, presque prisonnière à la cour de Philippe, reçut la promesse d'épouser Édouard de Caernarvon, fils du roi d'Angleterre; et Adolphe de Nassau, voyant le roi de France protéger ouvertement son rival, s'unit aussi à Édouard contre tous deux.

Trois points différents furent le théâtre de la guerre: la Guyenne, la Flandre et la Champagne. En Guyenne, Jean de Bretagne, comte de Richemond et neveu du roi d'Angleterre, fut vaincu par Charles de Valois; après trois mois de siége, Philippe le Bel en personne prit, en Flandre, la ville de Lille, tandis que Robert d'Artois y prenait Cassel, Furnes, et d'autres possessions flamandes.

La reine Jeanne de Champagne, voyant ses domaines atta-

qués par le gendre d'Edouard, le comte de Bar, se mit elle-même à la tête de ses troupes, ordonna les préparatifs de défense, et fit prisonnier son antagoniste. Une trêve de deux ans fut alors conclue entre la France, l'Angleterre et la Flandre—1297.

Gui de Dampierre, non content de s'être allié avec Édouard contre la France, avait aussi recouru à la protection de l'Église, et Boniface VIII s'était déclaré son appui; mais Philippe le Bel ne faisait pas grand cas de toutes les décisions du saint-siége. Tandis que Charles de Valois s'emparait des États du comte, lui-même le faisait prisonnier à Gand, et l'envoyait à Compiègne sous bonne escorte, pour y être renfermé. Le fils de ce prince, Robert de Béthune, fut mis en prison dans le château de Chinon, et son jeune frère en Auvergne.

Philippe le Bel en Flandre.—Après ces expéditions, le roi de France entra en vainqueur dans la Flandre, dont il s'appropria la possession. Bruges lui ouvrit ses portes, et les richesses qu'elle déploya, la magnificence et l'éclat de ses fêtes, causèrent un tel dépit à l'altière Jeanne de Hainaut, qu'elle disait avec un dédaigneux courroux : « *On n'aperçoit* « *que des reines à Bruges, et je suis la seule reine pourtant!* » On nomma gouverneur de Flandre Jacques de Châtillon, qui par ses exactions, ses violences et les impôts énormes dont il accabla les Flamands, diminua leur prospérité, et finit par les porter à la révolte—1302.

Pierre Kœnig, consul des tisserands, se met à la tête des mécontents, surprend les Français à Bruges, et en fait un massacre qui est imité dans toutes les villes de l'intérieur. Le comte de Namur se joint aux révoltés et remporte, sur Robert d'Artois, la célèbre victoire de Courtray, où vingt mille Français restèrent sur le champ de bataille. Cette journée, si malheureuse pour la France, fut appelée la *journée des Éperons*, parce qu'on en ramassa quatre mille paires qui furent suspendues aux murs des églises de Flandre, en commémoration d'une si grande victoire. Gand, Lille et Courtray recouvrèrent alors leur indépendance.

De son côté, Édouard n'avait pas été heureux en Écosse : deux armées anglaises avaient été battues. Alors les deux souverains, pour se donner le temps de réparer leurs désas-

tres, s'unirent par le traité de Paris—1303—, dans lequel on stipula qu'Isabelle, fille de Philippe, épouserait Édouard de Caernarvon, fils du roi d'Angleterre; que la Guyenne retournerait à ce prince, qui ferait hommage au roi de France pour cette province, et que chacun des deux monarques abandonnerait la cause de ses alliés.

Après cette honteuse convention, Edouard et Philippe reprirent les armes, l'un contre les Ecossais et l'autre contre les Flamands, avec aussi peu de succès que précédemment.

Le roi de France, voulant en terminer, renvoya Gui de Dampierre proposer à ses anciens sujets un traité d'alliance avec lui ; mais les Flamands s'y étant refusés, le vieux comte, comme un nouveau Régulus, vint reprendre ses chaînes ainsi qu'il l'avait promis, et Philippe, aidé par les Génois, s'empara de la flotte ennemie, et remporta une victoire à Mons-en-Puelle, où les Flamands perdirent six mille hommes—1304—; mais ils n'étaient pas réduits pour cela, et, au moment où le vainqueur croyait s'emparer de Lille, ils se présentèrent devant lui, au nombre de soixante mille, pour demander une bataille décisive ou une paix qu'ils pussent accepter sans honte.

Philippe s'écria : « *Il faut en finir, car je crois qu'il pleut* « *des Flamands!* » Comme le vieux comte de Flandre était mort en captivité, le roi de France fit mettre Robert de Béthune en liberté, et lui rendit la Flandre, moyennant une somme considérable pour aider à payer les frais de la guerre, et la Flandre française fut retenue en garantie de cette promesse—1305.

Boniface VIII. — Abolition de l'ordre des Templiers. — Le pape Boniface VIII et Philippe le Bel eurent entre eux des démêlés si violents, qu'ils font à eux seuls un épisode important de cette histoire. Ils ne finirent pas même à la mort du saint pontife qui, insulté, frappé, enfermé comme un scélérat, périt victime des factions, sans avoir terminé, dans les intérêts de l'Église, une querelle où il se montra digne de la mission noble et pure à laquelle il s'était dévoué — 1303. Benoît XI, son successeur, n'occupa le siége pontifical que peu de temps, et ne put parvenir à cimenter la paix entre les deux puissances divisées : il était réservé à

Clément V d'apporter, à son avénement à la chaire de saint Pierre, une apparence de réconciliation ; mais elle fut achetée par les concessions qu'il fit au roi de France, entre autres la translation des papes à Avignon, la condamnation de la mémoire de Boniface [1], et l'abolition de l'ordre des Templiers qui fut prononcée dans le concile de Vienne en Dauphiné, l'an 1312. Les Templiers moururent comme des martyrs : le nom de Jacques Molay, grand-maître de l'ordre, est un nom que le courage de celui qui le portait a rendu immortel. Philippe, qui avait obéi à une cruelle politique, mourut bientôt après les exécutions qu'il avait provoquées, chargé de l'exécration d'une grande partie de son peuple, en 1314.

Résultats du règne de Philippe le Bel. — Philippe le Bel réunit Lyon à la couronne et rendit le Parlement sédentaire à Paris. Ce roi fut violent, injuste, avide de richesses et de pouvoir. Sous son règne, l'autorité royale fit de grands progrès. Il se servit des députés des villes pour étendre la prérogative royale, pour contre-balancer le pouvoir exorbitant des nobles, et pour faciliter l'imposition de nouvelles taxes. Cette innovation tempéra la rigueur de l'oppression aristocratique, par un mélange de liberté populaire, et établit entre les rois et les nobles une puissance intermédiaire, propre à arrêter les usurpations de la couronne, et à réprimer l'ambition de la noblesse.

Mais sa politique la plus adroite fut celle dont il usa au sujet de la monnaie. Les seigneurs, pour qui le droit de battre monnaie était une source de crédit et de richesses, ayant altéré encore plus que lui leurs monnaies seigneuriales, et mécontenté généralement le peuple, le roi leur défendit de fabriquer des espèces jusqu'à nouvel ordre, et devint par là maître de leur fortune, en devenant seul fabricateur des monnaies dans son royaume, ce qui produisit un bien réel, en avançant la ruine du gouvernement féodal.

Louis X le Hutin,—de 1314 à 1316.—Louis X, surnommé le Hutin, à cause de son humeur querelleuse, succéda à son père Philippe le Bel, et réunit à la France la Navarre qu'il tenait

[1] Voyez le chap. XLIV, § 2.

de sa mère. Il eut à lutter contre les barons français qui voulurent attaquer le pouvoir royal. Il affranchit tous les serfs de ses domaines, et remplit les coffres de l'État avec l'argent enlevé aux Juifs, et avec celui qu'il reçut des affranchissements. Profitant de sa faiblesse, son oncle Charles de Valois lui arracha la mort du malheureux Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, accusé d'avoir altéré les monnaies, et de s'être rendu coupable de grandes concussions sous le règne précédent.

On ne put cependant faire condamner cet homme illustre qu'en l'accusant de sorcellerie, dernière ressource de l'injustice dans les temps d'ignorance. Toutes les consciences se fermaient alors, et l'innocent se trouvait coupable. Le roi déclara qu'il *était sa main* de Marigny, et le surintendant fut pendu au gibet de Montfaucon, que lui-même avait fait élever.

« Ce ministre de Philippe le Bel, dit M. de Chateaubriand, « fut victime de cette même iniquité des hommes qu'il avait « soulevée contre les Templiers, sous le règne de son maî-« tre. Il expia par une injuste mort le supplice injuste de « Jacques de Molay : Dieu, patient et vengeur, suspend quel-« quefois son bras, mais ne détourne jamais les yeux. »

Les regrets du roi et du peuple vengèrent bien Marigny, dont la mort ne délivra la nation ni des taxes, ni des malheurs. Les ressources que Louis le Hutin s'était procurées allèrent se perdre dans une guerre inutile contre les Flamands, en 1315, et, la même année, une famine affreuse désola la France. Enfin, après dix-neuf mois de règne, ce prince mourut âgé de vingt-six ans.

Louis eut de grandes qualités; mais la courte durée de sa vie ne lui donna pas le temps de les déployer. Il fit d'inutiles ordonnances pour la protection des laboureurs : « Nul, « sous peine de quadruple et d'infamie, ne pouvait s'empa-« rer de leurs biens. » Il aima les sciences, les lettres et les arts, et s'entoura de bons conseillers. Il ne laissa pas d'enfants mâles, mais sa seconde femme, Clémence de Hongrie, était sur le point d'être mère quand il mourut, l'an 1316.

Après la mort de Louis X, il y eut une sorte d'interrègne, pendant lequel Philippe, dit le Long, frère de Louis, eut la régence en attendant la naissance de l'enfant pos-

thume de ce prince. Clémence mit au monde un fils qui fut nommé Jean Ier, et qui ne vécut que cinq jours.

Philippe V le Long, — de 1316 à 1322. — En vertu de la loi salique qui s'opposait à ce que la couronne de France tombât *de lance en quenouille*, les droits de Jeanne, fille de Louis X, furent mis à néant, et Philippe fut proclamé roi. Cette princesse épousa Philippe, fils du comte d'Évreux, et fut mère de Charles le Mauvais, roi de Navarre, province dont elle avait hérité et qu'elle avait apportée en dot à Philippe d'Évreux.

De grands mécontentements s'élevèrent après l'avénement du nouveau roi. Eudes IV, duc de Bourgogne, voulut intervenir pour les intérêts de sa nièce Jeanne; mais Philippe V lui donna sa propre fille en mariage, avec la Franche-Comté pour dot, et, en 1320, il maria sa seconde fille avec Louis de Rhetel, héritier du comté de Flandre, et termina ainsi toute contestation.

On découvrit, ou l'on feignit alors de découvrir une affreuse conspiration. Les Juifs et les lépreux, soudoyés par les rois de Tunis et de Grenade, furent accusés d'avoir voulu empoisonner les puits et les fontaines publiques. Sans plus d'examen, ces malheureux furent chassés du royaume et l'on s'empara de leurs biens. C'était toujours là le but des condamnations de ce temps. — Philippe usa d'une rigueur encore plus grande envers les hérétiques et les sorciers, pour lesquels s'élevèrent de nombreux échafauds. Ce prince publia cependant des ordonnances sages et remplies de justice, parmi lesquelles on remarque celle qui traite des domaines royaux et qui en assure l'inviolabilité.

Comme son frère aîné, Philippe V mourut sans enfants mâles, et le dernier des fils de Philippe le Bel, Charles IV, lui succéda, sans aucune réclamation, l'an 1322.

Charles IV dit le Bel,—de 1322 à 1328.— Tandis que Charles, surnommé le Bel comme son père, était pris pour arbitre par les Flamands et leur comte Louis de Rhetel qu'ils retenaient prisonnier à Bruges, et tandis qu'il pacifiait tous leurs différends, en faisant rendre la liberté au prince et la justice au peuple, Edouard II, entouré de nouveaux favoris, s'aliénait le cœur de sa femme, Isabelle de France, qui, méchante

et vindicative, voulait se venger de l'oubli dans lequel il la laissait. Pour cela elle passa en Guyenne; se fit donner, par son frère, une armée qui, sous la conduite de Charles de Valois, s'empara de l'Agénois. Puis, revenue en Angleterre avec les forces françaises, elle excita le mécontentement du peuple contre Edouard, qui fut traîné de ville en ville et de prison en prison, déposé solennellement, et mis à mort de la manière la plus cruelle—1326—; le supplice de ses favoris, les deux lords Spencer, avait précédé le sien.

Pendant qu'on préludait à cette horrible exécution, Isabelle, aidée de son favori Mortimer, faisait proclamer roi le jeune Edouard III, qui fit alliance avec Charles le Bel. Le roi de France s'engagea à lui rendre tout ce que les Français possédaient en Guyenne, et mourut lui-même, après un règne de cinq ans—1327. Il ne laissa pas non plus d'héritier mâle, et en lui s'éteignit la première branche des Capétiens. C'est sous son règne que se forma à Toulouse *la gaie société des Sept-Troubadours*, qui devint plus tard l'*Académie des jeux floraux*, dirigée et enrichie par la belle Clémence Isaure.

§ II. De Philippe VI à Charles VI.

Philippe VI, —de 1328 à 1350.—Charles le Bel étant mort en 1328, sans enfants mâles, la succession au trône ralluma entre la France et l'Angleterre une guerre qui devait durer un siècle et mettre souvent la France à deux doigts de sa perte. Philippe de Valois leva les difficultés en se faisant couronner à Reims, malgré l'opposition d'Edouard III, roi d'Angleterre, qui prétendait avoir des droits à cette couronne, comme petit-fils de Philippe le Bel, par sa mère Isabelle, fille de ce monarque, et se disposait à soutenir ses prétentions par la voie des armes.

Philippe, reconnu roi, traite pour la Navarre avec Jeanne, fille de Louis le Hutin, marche contre les Flamands révoltés, leur livre bataille à Cassel —1328—, remporte la victoire, et plusieurs villes ouvrent leurs portes au vainqueur. Le nombre des morts, du côté des Flamands, fut évalué à plus de treize mille,—1329.

Philippe, tranquille de ce côté, somma le roi d'Angleterre

de lui rendre hommage pour les provinces qu'il possédait en France. Edouard résista longtemps, et ce ne fut que le 30 mars 1331 qu'il s'humilia devant son suzerain. Tout alors sembla terminé ; mais les divisions qui agitaient l'Écosse, la mort de Jean III, duc de Bretagne, et une nouvelle révolte des Flamands, vinrent rallumer ces querelles mal éteintes.

La Flandre et Jacques Artevelle, — 1337. — Jacques Artevelle, brasseur flamand, homme de tête et à desseins ambitieux, s'était tellement acquis l'admiration et la confiance du peuple, qu'on le prit pour chef du parti qui voulait détrôner Louis de Nevers, comte de Flandre, dont les cruautés n'étaient plus supportables. Edouard se déclare aussitôt en faveur des révoltés et prend le titre de roi de France[1], afin qu'ils puissent lui prêter, sans scrupule, le serment de fidélité. Le duc d'Angoulême, Robert d'Artois, que Philippe avait exilé, joint ses forces à celles d'Edouard, et, une fois la guerre résolue, Artevelle envoie des troupes et livre passage à travers la Flandre à l'armée confédérée.

Bataille navale de l'Écluse, — 1340. — A la bataille navale qui dura deux jours, près de l'Écluse, dix mille Français périrent, et deux cent trente vaisseaux génois furent brûlés ou coulés. Un plein succès couronna les efforts des Anglais. Edouard ternit l'éclat de cette victoire en faisant pendre au mât de son vaisseau, Bahuchet, un des deux amiraux français. Traversant la Flandre en vainqueur, il vint ensuite mettre le siége devant Tournay, défendu par Philippe, qui le força de s'éloigner, pendant qu'une autre armée française, commandée par le duc de Bourgogne, battait les ennemis à Saint-Omer, et amenait la conclusion d'une trêve d'un an.

Guerre de Bretagne, — 1342. — La trêve était expirée, et la Bretagne, en proie aux divisions, ne tarda pas à trouver un prétexte pour recommencer les hostilités. Le duc Jean III venait de mourir sans enfants, et sa succession ne pouvait appartenir qu'à son frère puîné, le comte de Montfort, ou à sa nièce, Jeanne de Penthièvre, comtesse de Blois. Ces deux

[1] C'est à cette époque que les fleurs de lis furent réunies aux léopards dans les armoiries d'Angleterre.

concurrents se la disputaient avec la ténacité que donnent des droits qu'on regarde comme certains.

Les pairs de France ayant déclaré que les prétentions de Jeanne sur la Bretagne étaient mieux fondées que celles de son oncle, le roi prit parti pour elle et envoya une armée contre le comte de Montfort, pour lequel combattaient le roi d'Angleterre et Robert d'Artois, qui fut tué au siége de Vannes. Jeanne battit le comte et le fit prisonnier, tandis que son mari, Charles de Blois, passait aussi dans les fers du roi d'Angleterre et qu'une nouvelle trêve était conclue en 1343. Restaient alors, livrées à leurs propres forces, Jeanne de Penthièvre et Jeanne de Montfort ; mais trop fières l'une et l'autre pour céder, elles continuèrent la guerre avec acharnement, tandis que les chevaliers des deux côtés se faisaient remarquer par une bravoure extraordinaire, dont les effets ne devaient cesser qu'en 1365, époque où le traité de Guérande assura la couronne à la maison de Montfort.

Bataille de Crécy,— 1346.— Dès 1345, la cruauté de Philippe envers les seigneurs bretons, qu'il avait fait mettre à mort, comme alliés d'Édouard, avait causé la rupture de la trêve, et, à l'aide d'un traître nommé Geoffroi d'Harcourt, l'armée anglaise descendit en Normandie, s'empara d'Harfleur, Valogne, Cherbourg, Saint-Cloud et Bourg-la-Reine, traversa la Somme et campa à Crécy, où Philippe la rejoignit, et la contraignit à livrer bataille ; mais pendant six lieues que les Français avaient faites par la pluie, leurs arcs s'étaient détendus, et ceux de leurs ennemis, ayant été promptement mis à couvert, avaient conservé leurs cordes en bon état. Aussi les Génois, forcés d'engager la bataille, et décimés par les flèches meurtrières des Anglais, furent épouvantés de la mort qui planait sur eux, et prirent la fuite.

Philippe VI, indigné de cette lâcheté, ordonna de massacrer les fuyards. Cette exécution joncha de cadavres le champ de bataille, que les flèches et la mitraille anglaises couvraient déjà ; et l'armée fut perdue par l'imprudence des chefs. Onze princes, mille deux cents chevaliers et trois mille soldats y périrent. Parmi ces nobles victimes on remarqua l'illustre Jean-l'Aveugle, roi de Bohême, qui s'était fait conduire au milieu de la mêlée, pour prendre part aussi à

la bataille, et qui y trouva la fin de sa glorieuse existence.

Siége de Calais, — 1347.—Pour profiter de sa victoire, Édouard, sans perdre de temps, vole à Calais, l'une des villes maritimes les plus importantes, et l'assiége—1347. Le roi de France s'arme en personne pour la secourir ; mais il n'était déjà plus temps. La famine avait forcé les habitants à capituler, et Édouard, pour les punir de leur héroïque résistance, voulait tous les faire passer au fil de l'épée. Le dévouement admirable d'Eustache de Saint-Pierre, bourgeois de la ville, et de cinq de ses compagnons, qui vinrent, pieds nus et la corde au cou, se livrer à Édouard pour sauver leur patrie, eut sa récompense : la reine d'Angleterre plaida leur cause et obtint leur grâce; mais tous les Calésiens furent exilés et la ville fut repeuplée par des Anglais.

La peste noire.—Trêve entre la France et l'Angleterre,— 1348.—Tant de pertes successives réduisirent la France au désespoir, et, pour comble de maux, *la peste noire* vint fondre sur les habitants de cette malheureuse contrée. Chaque jour, l'Hôtel-Dieu de Paris envoyait, disent les chroniques du temps, cinq cents morts au cimetière des Innocents. Pour conjurer ce fléau, on vit s'élever une confrérie de pénitents qu'on appela les *Flagellants*, parce qu'ils parcouraient les villes et les campagnes en se déchirant les épaules à coups de fouet, dans l'espoir d'expier leurs péchés et ceux de leurs frères.

Clément VI, prenant en pitié les malheurs des peuples décimés par la guerre, la peste et la famine, détermina enfin les rois de France et d'Angleterre à signer une trêve. Elle fut stipulée pour un an ; mais le besoin de repos la fit durer jusqu'en 1355.

Humbert de la Tour du Pin vendit à Philippe, en 1349, le Viennois et le Dauphiné, sous la condition que ce petit Etat deviendrait l'apanage du fils aîné des rois de France, qui porterait le titre et les armes du Dauphin.

Philippe mourut l'année suivante, laissant le trône à son fils aîné Jean le Bon, prince courageux, mais imprudent, soupçonneux, et qui ne mérita pas le surnom que la postérité lui a donné, on ne sait pour quoi.

Jean II, dit le Bon,—de 1350 à 1364.—La trêve de 1348 se prolongeait et allait se convertir en paix définitive, quand

Jean le Bon, sans preuves légales, condamna et fit exécuter les comtes d'Eu et de Guines, accusés de s'être vendus aux Anglais. Il donna la charge de connétable, exercée par le comte d'Eu, à Charles d'Espagne ou de Lacerda, qui possédait déjà le comté d'Angoulême; mais Charles le Mauvais, roi de Navarre, auquel ce comté avait été hypothéqué, commença la série de ses crimes par faire assassiner à Laigle, en 1354, le connétable qui, n'ayant d'autres droits que la faveur du monarque, s'était attiré la jalousie des plus puissants seigneurs.

Jean avait cru se concilier l'amitié de Charles en lui donnant sa fille en mariage; malgré cette union et les craintes que lui faisaient concevoir l'ambition du roi de Navarre et les droits que lui donnait sa mère, fille de Louis le Hutin, il donna ordre d'arrêter ce prince à Rouen, et fit décapiter en sa présence ses principaux complices. Alors Édouard, appelé au secours du roi de Navarre, reprit les hostilités avec acharnement, et la trêve fut rompue,—1355.

Nouvelle guerre avec les Anglais.—Bataille de Poitiers.— Le prince de Galles, fils d'Édouard III, surnommé le Prince Noir, à cause de la couleur de son armure, prit le commandement d'une armée qui devait ravager le midi de la France; mais elle fut défaite par l'armée française et obligée de se retirer en désordre. Édouard, qui tourmentait la Normandie, fut contraint de l'abandonner pour repousser une incursion des Ecossais qui menaçaient l'Angleterre. Il se hasarda sans provisions jusqu'à Edimbourg, fut battu, sa flotte dispersée et son armée entièrement détruite.

En même temps, le roi Jean et le prince de Galles levaient des subsides en hommes et en argent, l'un pour réduire le roi de Navarre à faire sa soumission, l'autre pour ravager la France. Le Languedoc, l'Aquitaine, le Limousin, le Berry furent pillés, incendiés, et cette nouvelle, portée au roi Jean, enflamma tellement son courroux qu'il quitta le siége de Breteuil, marcha droit aux Anglais, leur coupa les communications avec Poitiers, et ne leur laissa d'autre alternative que de se soumettre ou de combattre.

Le Prince Noir repousse avec fierté les propositions qui lui sont faites, et se prépare à livrer un combat désespéré,

résolu de vaincre ou de mourir. La bataille fut bientôt engagée : l'armée des Français, divisée en trois corps, est attaquée sur trois points ; celui des maréchaux, enfoncé dans un défilé étroit, ne peut faire face à l'ennemi et est massacré. La cavalerie, commandée par le Dauphin de France, accablée sous les flèches des archers anglais, prend la fuite, et il ne reste plus que le gros de l'armée qui s'avance lentement sous les ordres du roi lui-même.

La cavalerie anglaise s'élance avec impétuosité, l'écrase de son poids, renverse chefs et soldats et pénètre jusqu'à Jean le Bon, dont le courage étonne les plus hardis. Il soutient par des prodiges de valeur ce combat inégal ; mais à la fin, blessé à la tête, le brave monarque, abandonné des siens, entouré de morts, remet son épée, sa liberté et celle de son second fils Philippe entre les mains du Prince Noir—1357.

Captivité du roi.—État de la France.—La captivité de Jean le Bon, qui fut conduit à la Tour de Londres, livra la France à l'anarchie la plus complète. Le dauphin Charles prend les rênes de l'Etat en qualité de lieutenant général. Charles le Mauvais aspirait ouvertement à la couronne, comme petit-fils de Louis le Hutin, et Étienne Marcel, prévôt des marchands, excitait et dirigeait les factions en sa faveur.

Le peuple de Paris se révolte, et le Dauphin, obligé de fuir, abandonne la capitale à la merci de ses tyrans. L'assassinat de Marcel, par Jean Maillard et Pepin des Essarts, empêcha Paris d'être livré aux Navarrais et aux Anglais, et en rouvrit les portes à Charles qui, maître du pouvoir, eut cependant bien de la peine à arrêter les désordres causés par les soulèvements populaires. Les paysans, poussés à la révolte par les exactions des seigneurs, qui les appelaient *Jacques bonhomme*, les *Routiers* ou malandrins, ramassis de soldats inoccupés, portaient partout la terreur et la désolation—1358.

Pendant ce temps, le roi Jean est forcé, pour recouvrer la liberté, de conclure un traité si humiliant, en 1359, que le régent et les Etats de France le rejettent. Édouard recommença les hostilités et s'avança jusqu'aux portes de Paris ; enfin le traité de Brétigny—1360—, rendit à la France et la paix et son roi ; mais l'un et l'autre pour peu de temps.

Le duc d'Anjou, fils de Jean, avait été donné en otage à Edouard. Il s'ennuya du séjour de l'Angleterre et s'enfuit. Alors le roi de France, esclave de sa parole, retourna prendre ses fers et mourut à Londres—1364—, laissant la couronne à Charles V, son fils, qui mérita le titre de *Sage* que lui a donné la postérité, et qui sut, par une politique habile, déjouer les projets de ses ennemis et les contraindre à rendre ce qu'ils avaient pris.

Jean, à l'exemple d'Edouard qui avait institué, en 1349, l'ordre de la *Jarretière*, établit, en 1351, celui de l'*Étoile*. Il fut aussi le premier roi de France qui eut une garde particulière.

Charles V le Sage, de 1364 à 1380.—Le règne de Charles V commença par la bataille de Cocherel, où Bertrand Du Guesclin, le plus brave des chevaliers de son temps, défit les troupes du roi de Navarre et ruina son parti. Le traité de Pampelune mit un terme aux prétentions de ce prince, et, la même année, Charles le Sage termina aussi la guerre de Bretagne—1365.

Les malandrins seuls portaient encore leurs ravages au sein de nos provinces pacifiées, quand Henri de Transtamare, forcé de se réfugier en France pour échapper aux persécutions de son frère, Pierre le Cruel, roi de Castille, offrit de prendre à sa solde et d'enrégimenter les grandes compagnies, et, comme la politique forçait à en débarrasser la France, Du Guesclin fut chargé de les conduire en Espagne où leur courage et leurs succès effrayèrent tellement Pierre le Cruel, qu'il s'enfuit auprès du prince de Galles, lui demandant secours et protection; la bataille de Navarette, où Du Guesclin demeura captif entre les mains du prince de Galles, rendit le trône au fugitif,—1367.

Ce fut pour peu de temps : Bertrand, aussi adroit que brave, parvint habilement à déterminer le Prince Noir, honteux de son traité avec Pierre le Cruel, et affaibli par les souffrances, à le mettre en liberté, fixant lui-même sa rançon à 100,000 florins, qui furent bientôt trouvés et payés, car tous dans le royaume étaient enthousiasmés du courage de ce héros, et s'intéressaient à son sort.

A peine libre, Du Guesclin se vengea de sa captivité sur

Pierre le Cruel, dont il ruina la fortune, en affermissant celle d'Henri de Transtamare, qui demeura depuis fidèle allié à la France. Aussitôt que les affaires d'Espagne furent terminées, en vertu de ses droits de suzerain, Charles V cita le Prince Noir devant la Cour des pairs du royaume, pour rendre compte des exactions dont il s'était rendu coupable dans le duché d'Aquitaine dont son père l'avait investi. Il refusa de comparaître, et la Cour des pairs prononça la confiscation de toutes les terres possédées en France par les Anglais. Ce fut le signal de la guerre — 1369.

De nombreuses troupes sont aussitôt levées en Angleterre, et envoyées sous le commandement du duc de Lancastre, pour soutenir la guerre dans le nord de la France, pendant que le Prince Noir ravagerait le midi.

A leur descente à Calais ils trouvent l'armée française qu'on leur opposait, sous le commandement du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, dont l'humeur belliqueuse, et la haine qu'il avait vouée aux Anglais, ne s'arrangeaient pas des ordres que la cour lui avait donnés, de se tenir sur la défensive et de ne pas hasarder une affaire générale. Pendant tout l'été, il suivit le même plan de campagne, et il réussit ; et bien qu'on lui ait donné par dérision le sobriquet de *Tourne-t'en*, la France ne lui dut pas moins la conservation de deux provinces et la ruine d'une armée anglaise.

Tandis que tout cela se passe en Flandre, deux armées françaises, ayant à leur tête les ducs de Berry et d'Anjou, attaquent les Anglais par le Poitou et le Languedoc, les battent sur tous les points, tuent le sénéchal de Chandos, le plus modéré des Anglais, et s'emparent de Limoges. A ces nouvelles le prince de Galles, quoique malade, prend le commandement de ses troupes, va bloquer Limoges, s'en empare, massacre les habitants, incendie la ville et ravage tous les pays d'alentour.

Du Guesclin connétable. — Sa mort. — Un seul homme pouvait mettre fin à ces désastres, et obtenir réparation : c'était Du Guesclin ; aussi fut-il rappelé d'Aquitaine, nommé connétable, presque malgré lui, mis à la tête des forces du royaume, et envoyé contre Robert Knolles, chef des troupes anglaises à la place du Prince Noir, qui se mourait de

consomption. Du Guesclin chassa bientôt les Anglais de toutes leurs possessions, força la Bretagne de se soumettre, et Montfort de s'enfuir en Angleterre : ainsi, en 1373, Calais et Bordeaux étaient les deux seules villes qui restassent à Edouard de toutes ses conquêtes, et l'unique fruit de tant de fatigues et de sang répandu. Le pape Grégoire XI intervint dans les démêlés de ces deux puissances : il proposa une trêve que le roi d'Angleterre s'empressa d'accepter — 1375. Le vieux monarque, depuis qu'il occupait le trône, avait vu trois générations se succéder sur celui de France.

De nouveaux troubles s'élevèrent en Flandre ; la noblesse se révolta, parce que son souverain voulait rester fidèle à l'alliance anglaise. Du Guesclin, qui avait été envoyé pour pacifier cette contrée, alla mourir ensuite devant Castel-Neuf de Randon qu'il assiégeait. Les clefs de la ville furent apportées sur son lit de mort ; il respirait encore cependant quand on remplit ces engagements qui témoignent de l'estime et du respect qu'on portait au chevalier mourant.

A ce moment solennel, Bertrand Du Guesclin dit à Olivier de Clisson, son compagnon d'armes : « Messire Olivier, je « sens que la mort m'approche de près, et ne vous puis dire « beaucoup de choses. Vous direz au roi que je suis bien « marry que je ne lui ai fait plus longtemps service ; de plus « fidèle n'eussé-je pu, et, si Dieu m'en eût donné le temps, « j'avois bon espoir de lui vuider son royaume de ses enne- « mis d'Angleterre. Il a bons serviteurs qui s'y emploieront « de mêmes effets que moi ; et vous, messire Olivier, pour « le premier. Je vous prie de reprendre l'épée qu'il me « commit, quand il me donna l'épée de connétable, et la lui « rendre ; il sçaura bien en disposer et faire élection de per- « sonne digne. Je lui recommande ma femme et mon frère ; « et adieu, je n'en puis plus. » Il mourut dans les sentiments d'une vive piété.

Mort de Charles V. — Charles V, ce prince d'une sagesse poussée trop loin peut-être, *ce bouclier de l'Etat*, ne survécut à Du Guesclin que deux mois et quatre jours ; il mourut au château de Beauté-sur-Marne, le 16 septembre, à midi, de l'an 1380. Ce prince disait des rois : « *Je ne les trouve heu-* « *reux que parce qu'ils peuvent faire du bien.* »

Ce mot peint toute sa vie. Ce fut lui qui jeta les vrais fondements de la Bibliothèque royale, dont il porta le nombre de volumes à neuf cents, tandis que sous ses prédécesseurs il était à peine de vingt; et, pour cette époque, où le moindre manuscrit se vendait au poids de l'or, une telle augmentation était merveilleuse. Ce fut lui aussi qui, par l'édit de Vincennes, fixa à quatorze ans la majorité des rois. Enfin son règne fut un temps de recomposition monarchique, de réparation générale et de progrès pour l'art militaire, dont Du Guesclin commença la splendeur.

§ III. De Charles VI à la fin de l'Histoire du moyen âge.

Charles VI, le Bien-Aimé,—de 1380 à 1422.—Richard II, roi d'Angleterre, et Charles VI, roi de France, montèrent sur le trône à trois ans de distance l'un de l'autre.

Leur trop grande jeunesse fut pour les deux royaumes, pendant la régence, une source de divisions et de désordres. En France, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, oncles de Charles VI, ne pensaient, en administrant le royaume, qu'à l'avantage qu'ils pouvaient en retirer. Le duc de Bourbon, tuteur du jeune prince, eut beau essayer de mettre un frein à ces déprédations par sa justice et sa probité, il ne put empêcher ni Louis, duc d'Anjou, de s'emparer de tous les trésors amassés par Charles V, de la vaisselle d'or et d'argent, et de tout ce que le surintendant des finances avait mis en réserve sous le règne précédent, ni le duc de Berry de se faire investir du Languedoc, de la Guyenne, sans avoir à rendre compte d'aucun des revenus. Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, réclama en même temps la plus grande part au pouvoir, à cause du testament de Charles V qui l'avait nommé tuteur des enfants de France, Charles VI et Louis d'Orléans, conjointement avec le duc de Bourbon leur oncle.

Les Flamands.—Artevelle.—Louis de Male, comte de Flandre, beau-père du duc de Bourgogne, avait excité le mécontentement des Flamands, et particulièrement de la ville de Gand, la plus importante des cités flamandes, par la dureté de son administration; et les espérances qu'avait fon-

dées Philippe le Hardi sur l'héritage du père de sa femme, paraissaient peu assurées.

Les Gantois se révoltèrent en 1381, et mirent à leur tête Philippe Artevelle, dont ils avaient tué le père quarante-quatre ans auparavant. On lui adjoignit Pierre Dubois, capitaine flamand, homme dur, inflexible, estimé de ses compatriotes à cause de sa bravoure, mais incapable d'un sentiment d'humanité.

Artevelle établit une discipline rigoureuse parmi son armée et un ordre admirable dans la ville de Gand assiégée par le comte de Male, força celui-ci à lever le siége, malgré la famine qui décimait la garnison, courut lui livrer bataille à Bruges, défit son armée de quarante mille hommes avec quatre mille Flamands, et l'obligea de se sauver à Lille sous les habits d'un simple ouvrier. Le duc de Bourgogne, son gendre, lui amena une armée de Français conduite par le roi en personne. Artevelle lui opposa celle du roi d'Angleterre qu'il avait appelé à son secours, et, comme il paraissait sûr de la victoire, il s'attendrit d'avance sur le sort du roi de France : « Vous l'épargnerez, dit-il aux siens ; c'est « un enfant, on doit lui pardonner ; il ne sait ce qu'il fait ; il « va ainsi qu'on le mène. » Mais le malheureux vit promptement cet espoir déçu. Le connétable de Clisson défit l'armée flamande près de Rosebecque, et Artevelle lui-même y fut tué — 1382. Son cadavre fut pendu à un arbre et montra aux Flamands que la mort même ne pouvait exempter du supplice.

Les Maillotins. — Jean Desmarest. — Exécutions nocturnes. — Les Tuchins. — Pendant ce temps, la sédition des Maillotins [1], excitée par le renouvellement des impôts de la gabelle et des aides, s'étend jusqu'à Rouen et dans les plus grandes villes du royaume.

Le vertueux avocat général Jean Desmarest fut traîné à l'échafaud comme complice de ces troubles, qu'il avait au contraire tâché d'empêcher par toute l'autorité de sa vertu. En le conduisant au supplice, plusieurs de ceux qui l'ac-

[1] On donna le nom de *Maillotins* aux révoltés, parce qu'ils s'étaient armés de *maillets* de plomb, les seules armes trouvées à l'arsenal qu'ils avaient pillé.

compagnaient lui dirent : « Messire Jean, criez au roi merci « afin qu'il vous pardonne. — J'ai servi au roi Philippe son « grand-aïeul, au roi Jean, et au roi Charles son père, ré- « pondit Desmarest, bien et loyaument; ne oncques ces trois « rois ne me sçurent que demander, et aussi ne feroit ces- « tuy-ci s'il avoit connoissance d'homme : à Dieu seul veux « crier merci. »

Ces paroles, d'une simplicité si magnanime, font à elles seules l'éloge de la victime — 1383.

Des exécutions nocturnes vengèrent le gouvernement des principaux révoltés. Les corps, cousus dans des sacs et jetés à la Seine, portaient cet écriteau : « Laissez passer la justice du roi. » Mais *on ne dérobe pas l'iniquité en la cachant.*

Dans le Languedoc, les exactions du duc de Berry provoquèrent une nouvelle sédition, celle des *Tuchins*, et toutes les vengeances qu'on opposait aux révoltes ne servaient qu'à les rendre plus fréquentes. Le duc de Berry réprima cette sédition; mais la Flandre, soutenue par l'Angleterre, s'arma de nouveau, et l'on ignore à quel parti serait resté l'avantage si, l'an 1384, le comte Louis de Male n'eût été assassiné par le duc de Berry.

Isabeau de Bavière. — Charles VI, âgé de dix-sept ans, épousa Isabeau, fille d'Étienne, duc de Bavière, qui n'en avait que quatorze. « Il y a des noms, dit M. de Chateau- « briand, qui sont à eux seuls l'arrêt des destinées, et celui- « ci a réalisé en lui tout ce que le vice, la cruauté et le désor- « dre ont de plus hideux. »

Cette même année — 1385 — Charles VI, après son expédition de Flandre, avait pris les rênes du gouvernement, et n'avait gardé pour son conseil que son oncle le duc de Bourbon. Les ducs de Berry et de Bourgogne retournaient dans leurs États, tandis que le duc d'Anjou mourait à Naples, et la France se voyait avec joie délivrée de leurs exactions. La reine Isabeau de Bavière fit son entrée à Paris au milieu des solennités les plus magnifiques. Des fêtes splendides se renouvelèrent peu de temps après, à l'occasion du mariage de Louis d'Orléans, frère de Charles VI, avec Valentine Visconti, fille du duc de Milan.

Projets contre l'Angleterre.—Nouvelle Trêve.—Après une

trêve de quatre ans entre la France et l'Angleterre, Charles VI se dispose à descendre dans ce royaume—1386. Quinze cents vaisseaux rassemblés au port de l'Ecluse; cinquante mille chevaux destinés à être embarqués; des munitions de bouche, parmi lesquelles on remarquait des barils de jaunes d'œufs cuits et pilés comme de la farine; une ville de bois de trois mille pas de diamètre, qui pouvait contenir une armée, tels étaient les préparatifs gigantesques de cette inutile parade, qui n'eut d'autre résultat que d'augmenter énormément les impôts, et de préparer la gêne de ce règne désastreux.

Les intrigues et les passions du duc de Berry, les vols de toutes les espèces d'agents, le retour de la mauvaise saison, une violente tempête qui dispersa les vaisseaux, tandis que les Anglais brûlaient ceux qui avaient échappé au désastre causé par les éléments, terminèrent cette expédition; une nouvelle suspension d'armes fut signée, et l'on y convint du mariage de Richard II avec la fille de Charles VI. Brest et Cherbourg furent, par ce même traité, restitués à la France—de 1389 à 1395.

Démence de Charles VI.—Dans l'intervalle de ces deux trêves, la France était loin d'être demeurée tranquille. Le connétable de Clisson avait été assailli dans la rue Culture-Sainte-Catherine par Pierre de Craon, et laissé pour mort. L'assassin s'était retiré chez le duc de Bretagne, Jean V, qui ne voulut pas le livrer à la justise royale—1391. Alors Charles VI, malgré l'avis de son conseil, marcha contre le duc de Bretagne.

Dans la forêt du Mans, une espèce de fantôme enveloppé d'un linceul, la tête et les pieds nus, s'approcha du roi, saisit la bride de son cheval, et lui dit : « Roi, ne chevauche « pas plus avant; retourne, car tu es trahi » ; puis il disparaît dans la forêt sans qu'aucun pense à le poursuivre. Charles, frémissant et les traits décomposés, continue cependant sa route; mais un page ayant laissé tomber sans dessein, ou par préméditation, la lance qu'il portait, sur le casque d'un de ses camarades, le roi se retourna vivement, se crut trahi, et, tirant son épée, il s'élança sur les pages en criant : « Avant! avant sur ces traîtres! » Le duc d'Orléans

accourt, Charles VI se jette sur lui. « Fuyez, beau neveu « d'Orléans, monseigneur veut vous occire, s'écrie le duc de « Bourgogne : Haro ! le grand meschef, monseigneur est « tout dévoyé ! Dieu ! qu'on le prenne ! »

On parvint en effet à désarmer le roi, et à le ramener au Mans sur une charrette à bœufs; mais, quoi qu'en aient pu dire quelques historiens, il ne blessa personne.

Les ducs de Berry et de Bourgogne prirent avec empressement les rênes de l'autorité : ils chassèrent tous ceux qui avaient été attachés au malheureux monarque, et le connétable de Clisson, ayant été menacé par le duc de Berry de se voir crever le seul œil qui lui restât, se retira près du duc de Bretagne, qui donna ainsi asile à l'assassin et à l'assassiné.

Le pape de Rome, Boniface IX, ayant appris la démence du roi, dit : « Que Dieu lui avait tollu son sens pour avoir « soutenu cet anti-pape d'Avignon. »

Celui d'Avignon, Clément VII, disait de son côté : « Le roi de « France avait juré sur sa foi qu'il détruirait l'anti-pape de « Rome, il n'en a rien fait, dont Dieu est courroucé. »

C'est ainsi que chacun arrangeait les événements suivant ses vues.

Le peuple français plaignit son jeune monarque et pria pour lui, tandis que la reine et les grands se réjouissaient de pouvoir se livrer sans frein, l'une à ses plaisirs, les autres à leur ambition démesurée. On accusa même Louis d'Orléans d'avoir cherché à attenter aux jours de son frère pour régner à sa place.

En effet, soit mauvais dessein, soit étourderie, le roi, dans une fête nocturne, s'étant déguisé en sauvage, on l'avait entouré d'étoupes collées sur de la toile, le duc d'Orléans y mit le feu, et, sans l'active pitié de la duchesse de Berry qui, au risque de sa propre vie, parvint à éteindre la flamme qui atteignait déjà les cheveux et le visage du pauvre insensé, il aurait terminé par cette mort cruelle une existence si misérable.

La tutelle des enfants de France fut mise entre les mains de la reine et de son frère Louis de Bavière. Charles fit son testament dans un moment lucide, et vécut, après avoir lui-même disposé de tout, comme s'il était mort.

Chevaliers français vaincus par les turcs.—Pendant ce temps Sigismond, roi de Hongrie, était attaqué par les Turcs sous la conduite de leur sultan Bajazet. Les chevaliers français formés à l'école de Du Guesclin, et honteux de leur inactivité, se réunissent au nombre de dix mille, mettent à leur tête le fils du duc de Bourgogne, Jean, surnommé *Sans-Peur*, et vont se joindre à Sigismond.

La fortune trahit leur courage, ils furent vaincus à la journée de Nicopolis, et Jean Sans-Peur fut fait prisonnier—1396. « Mais, par une suite de ces grandes leçons d'adversité que « Dieu donne aux superbes, quand le duc de Bourgogne « sortit des prisons de Bajazet, celui-ci entra dans la cage « de Tamerlan[1] » 1399.

Assassinat du duc d'Orléans.—Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, étant mort, son fils Jean Sans-Peur succéda à ses immenses richesses, à son pouvoir, et comme lui se montra l'ennemi irréconciliable du duc d'Orléans, qui augmenta cette haine par une de ces offenses qu'un faux honneur ne pardonne pas. Cependant, dans le conseil du roi, ils se réconcilièrent, se jurèrent une amitié inviolable, et, après avoir communié ensemble, ils s'embrassèrent, « prirent les « épices et burent du vin. »

Jean de Bourgogne invita le duc d'Orléans à un repas où ce dernier promit de se rendre ; mais le lendemain, 23 novembre 1407, il le fit assassiner au moment où il sortait de l'hôtel Barbette. En vain s'éleva-t-on contre le meurtrier ; en vain Valentine de Milan cria-t-elle vengeance ; tout fut inutile. Non-seulement l'assassin fit prendre sa défense par un docteur de Sorbonne, mais il parvint encore à se conserver dans le *singulier amour* du roi, qui déclara qu'il avait légalement agi, en tuant le propre frère de son souverain.

Cependant, le bruit de l'assassinat s'était répandu dans Paris, et la reine, épouvantée des suites qu'il pouvait avoir, s'était fait conduire à l'hôtel Saint-Pol, où l'on avait relégué le malheureux monarque qui souvent y manquait de vêtements et de pain. Bientôt, obligée de fuir devant le duc de

[1] M. de Chateaubriand.

Bourgogne, Isabeau emmène à Tours le roi malade. Ce n'était pas par affection qu'elle s'en faisait suivre ainsi, mais elle voulait l'opposer, comme un rempart, à la haine et au mépris dont elle était environnée, et prévenir les vengeances qu'elle avait amassées contre elle.

Valentine de Milan succomba à sa douleur sans avoir pu obtenir justice, mais après avoir fait jurer à son fils, Charles d'Orléans, de venger son père. Outre Charles, Louis d'Orléans laissa encore, de Valentine, deux autres fils, et de Marie d'Enghien, le célèbre Dunois.

État malheureux de la France.—Armagnacs et Bourguignons.—Par le traité de Chartres, le duc de Bourgogne fut investi de tout le pouvoir. L'administrateur des finances, le sire de Montaigu, accusé de concussions, eut la tête tranchée; mais les dilapidations ne furent pas moindres après sa mort. Une assemblée de notables, convoquée pour réformer l'Etat, n'amena aucun résultat heureux; enfin l'anarchie était à son comble. Les princes mécontents, et la reine à leur tête, s'armèrent contre Jean de Bourgogne.

Charles, alors duc d'Orléans, avait épousé Bonne, fille du comte d'Armagnac, d'où le parti du duc d'Orléans, qui était dirigé par le comte Bernard, son beau-père, prit le nom d'*Armagnac*. Les deux partis voulurent traiter à Bicêtre, ils ne purent s'entendre. Les *Armagnacs* mettent le siége devant Paris, les *Bourguignons* le font lever, et, pour compliquer cette guerre funeste, la vieille querelle avec les Anglais se ranime—1411.

Une sédition éclate dans Paris : les palais du roi et du dauphin sont forcés. Le duc de Bourgogne organise une milice presque entièrement composée de bouchers, et connue sous le nom de *Cabochiens*, de *Caboche*, leur chef, dont les excès furent si horribles que la plume se refuse à les retracer—1411. La cour, qui avait compté sur le secours de Jean de Bourgogne, en eut peur et traita secrètement avec Henri IV, roi d'Angleterre, pour qu'il vînt la délivrer des mains de ses propres sujets, s'engageant à ratifier, en échange, le traité de Brétigny. Cet accord des princes avec l'étranger irrite le duc de Bourgogne qui les fait regarder, par ses agents, comme ennemis de l'Etat, et lance sur eux les *Cabo-*

chiens. Ceux-ci font un massacre horrible des *Armagnacs* et de tous ceux qui voulaient défendre la cause de la royauté.

On enferme dans leur propre palais le roi, la reine et le dauphin; ils semblaient ne prendre aucun intérêt à ce qui se passait, et donnaient des fêtes brillantes dans leur prison dorée. Enfin, la mort du roi d'Angleterre vint apporter un peu de calme entre les partis, et la paix fut signée à Pontoise, l'an 1413.

Nouvelle guerre avec les Anglais.—Bataille d'Azincourt. —Henri V succéda à son père, et monta sur le trône d'Angleterre le 20 mars 1413. Ce prince, dont la jeunesse avait été très-orageuse, et qui effrayait les gens sages par ses vices, ne se vit pas plutôt à la tête de la nation anglaise qu'il abjura sa conduite passée, en demanda pardon aux pieds d'un saint prélat, et jura de mener à l'avenir une vie exemplaire.

Ces sages résolutions disposèrent favorablement en sa faveur; mais au moment où la France croyait être tranquille de ce côté, il se présenta comme petit-fils d'Isabelle, et, à ce titre, héritier de la couronne de France. Ne pouvant établir ses droits prétendus d'une manière satisfaisante, et se voyant repoussé par les seigneurs et les grands du royaume, Henri V, à la tête de cinquante mille hommes, passe en Normandie, y prend Harfleur et se dirige vers Calais; mais il est joint par les troupes françaises à Saint-Pol, et là, près du château d'Azincourt, se livre une bataille sanglante, où périssent un grand nombre de soldats et l'élite de la noblesse française. Les ducs de Bourbon et d'Orléans, les comtes de Vendôme, d'Eu et de Richemond furent faits prisonniers dans cette journée funeste, qui reçut le nom de journée d'Azincourt—1415.

Quand les restes de l'armée vaincue furent rentrés à Paris avec leur malheureux souverain, le comte d'Armagnac fut nommé connétable, et le Dauphin Louis, gendre du duc de Bourgogne, mourut au moment où il travaillait pour assurer cette dignité à son beau-père. Ce fut un grand désappointement pour Jean Sans-Peur; il se retira dans ses États jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion s'offrît pour favoriser ses vues ambitieuses—1417.

La reine Isabeau, exilée à Tours par son mari Charles VI qui avait été instruit de sa honteuse conduite par le comte d'Armagnac, s'unit à Jean de Bourgogne et à Henri V, contre son propre fils qui, prêt à tomber entre les mains des Bourguignons, en avait été arraché par les efforts surnaturels de Tannegui Du Chastel, et s'était décidé à se mettre à la tête du parti d'Orléans.

Les Anglais, descendus de nouveau en Normandie, font de rapides progrès dans cette province, et les Bourguignons, conduits par leur commandant l'Isle-Adam, pénètrent dans Paris, s'emparent de la personne du roi, auquel ils font signer un édit qui ôte aux Armagnacs tous les offices et les charges qu'ils possèdent, pour en revêtir les partisans de Bourgogne. Ils font un horrible massacre des Armagnacs et de tous les prisonniers, parmi lesquels sont compris le connétable, le chancelier, six évêques, et tout ce que la capitale renferme de plus honorable. Pendant ce temps, le Dauphin Charles prenait le titre de régent, et se formait un Parlement et une Université, à Poitiers, des fidèles débris des différents corps de l'État — 1418.

Le roi d'Angleterre, poussant toujours ses avantages, s'empare de Rouen en 1419, et prend le titre de roi de France.

Assassinat de Jean Sans-Peur, — mort de Charles VI. — Cette même année, un traité de paix est conclu à Ponceau entre le Dauphin et le duc de Bourgogne; mais les inimitiés étaient trop vives pour être jamais amorties. Un mois après, Jean Sans-Peur, dans une nouvelle entrevue avec le Dauphin, est assassiné sur le pont de Montereau par Tannegui Du Chastel, au moment où il se prosternait devant le Dauphin. « Ainsi fut vengé par un crime le crime que, douze ans auparavant, avait commis le duc de Bourgogne. Depuis lors, il n'avait pas eu un moment de repos; sa vie avait été livrée à de continuelles traverses; son honneur avait reçu sans cesse de nouveaux affronts; il n'avait connu que méfiance, crainte, irrésolution. Le meurtre qu'il avait commis avait livré le royaume à douze années de désordres et de guerres civiles, le meurtre commis sur lui donnait la France aux

Anglais, tant les crimes des princes devaient causer de maux aux peuples[1] ! »

Philippe le Bon, nouveau duc de Bourgogne, s'allie avec les Anglais et la reine Isabelle pour venger son père. Henri V épouse Catherine de France, et Charles VI le reconnaît pour son héritier, au préjudice du Dauphin, qui, « dépouillé de ses « droits par un père en démence et une mère dénaturée, « en appela à Dieu et à son épée. » Deux ans après la signature de ce traité, fait à Troyes, Henri V meurt à Vincennes, et Charles VI à Paris — 1422.

Charles VII, — de 1422 à 1461. — Le Dauphin se trouvait à Espally, château situé en Velay, lorsqu'il apprit la mort de son père. Aussitôt le petit nombre de fidèles qui l'accompagnent le reconnaissent pour roi. Il s'habille de noir, entend la messe dans la chapelle du château, fait déployer la bannière aux fleurs de lis d'or, et tandis qu'il tient modestement sa petite cour à Poitiers, le fils d'Henri V, âgé de dix mois, est proclamé roi de France et d'Angleterre à Paris et à Londres, sous la tutelle du comte de Warwick. Le duc de Bedfort, frère de Henri V, est nommé régent du royaume de France, et le duc de Glocester, autre frère de Henri, régent d'Angleterre. « C'est donc plus particulièrement entre Char-« les VII et Bedfort que va s'établir une lutte dont la France « était le prix. »

Avantages remportés par les Anglais, — 1424. — Archibal, comte de Douglas, envoyé par la régence d'Écosse, amena à Charles VII, son allié, cinq mille hommes parmi lesquels le jeune roi choisit, par reconnaissance, sa garde particulière ; mais ils furent battus par les Anglais à Cravant-sur-Yonne, puis à Verneuil — 1424 —, et le malheureux prince n'eut plus d'armée à opposer à l'ennemi. Continuellement vainqueurs, les Anglais, par dérision, appelaient Charles VII *le roi de Bourges*. Pour lui, occupé seulement désormais de fêtes et de plaisirs, il se tourmentait peu des progrès rapides des Anglais, et, comme le lui reprochait La Hire, l'un de ses généraux, *nul ne pouvait perdre plus gaiement un royaume*.

[1] M. de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. IV.

Philippe le Bon, mécontent des prétentions du duc de Glocester sur le Hainaut, retire ses troupes de France pour les lui opposer. Arthur de Richemond, frère du duc de Bretagne, accepte l'épée de connétable de France et promet l'alliance du duc Jean, si Charles VII veut éloigner ses favoris. De lui-même, et par une grandeur d'âme peu ordinaire, Tannegui du Chastel sort de France pour laisser au prince, dont il avait sauvé la vie, la possibilité de recouvrer son royaume; alors l'armée du duc de Bretagne se joint aussitôt à la faible armée de Charles VII afin d'empêcher la prise de Montargis par les Anglais.

Richemond, La Hire, Dunois, Xaintrailles, Barbezan, La Trémouille, en faisant revivre les vertus guerrières des anciens preux, impriment à cette époque désastreuse une couleur héroïque. Les Anglais, chassés de Montargis, assiégent Orléans. La valeur des chevaliers illustres qui combattaient pour un prince sans énergie soutint les assiégés qui, pendant sept mois, résistèrent à toutes les forces des assaillants; mais près de Roveray, à la fameuse journée *des harengs*, qui prit ce nom de la quantité de ces poissons destinés aux assiégeants, Dunois fut vaincu et blessé dangereusement. Alors on offrit au duc de Bedfort de lui céder la place, à condition qu'elle serait occupée pour le compte du duc d'Orléans prisonnier. Le duc anglais la voulant en propriété et sans condition, le siége fut continué, et l'on sentit la nécessité de rassembler sur ce point toutes les forces qu'on pourrait se procurer.

Charles VII, désespérant de pouvoir conserver cette partie de son royaume, voulait l'abandonner et se retirer en Dauphiné; mais les conseils de la reine, Marie d'Anjou, et plus encore ceux d'Agnès Sorel, « dame de beauté, qui se servait de son ascendant sur le roi pour le pousser à la gloire », l'empêchèrent d'accomplir ce lâche dessein.

Jeanne d'Arc. — Ce fut dans ce moment si périlleux que Dieu suscita, pour le salut de la monarchie, cette fille si simple, que tout au plus savait-elle son *Pater* et son *Ave*, disent les historiens, et par qui la France et le roi devaient être sauvés — 1428.

Il se trouvait dans le petit hameau de Donremy, à douze kilomètres de Vaucouleurs en Lorraine, un honnête laboureur

qui avait nom Jacques d'Arc, sa femme, Isabelle Romée, et leurs cinq enfants qu'ils avaient élevés dans l'amour de Dieu, du roi et de leur patrie, alors livrée à l'étranger.

Jeanne, l'aînée des filles, ne savait ni lire ni écrire ; mais le Ciel, qui la destinait à de grandes choses, avait ouvert son âme aux sentiments les plus élevés et les plus pieux, et ses plus chers plaisirs étaient de soigner les malades et de faire l'aumône, autant que la médiocrité de sa position le lui permettait.

Le seul nom des Anglais lui causait une sensation pénible, et le désir de voir Charles VII triompher de ses ennemis était devenu pour elle un besoin.

Tandis qu'elle était dans cette disposition, une voix céleste lui ordonna, de la part de Dieu, d'aller faire lever le siége d'Orléans, de conduire le roi à Reims pour être sacré, et de le rétablir sur le trône de ses ancêtres. Après quelque temps d'hésitation et les visites réitérées de sainte Geneviève et des anges, la jeune villageoise se décida. Ayant mis dans son secret Durant Laxart, son oncle, elle se fit conduire par lui chez Robert Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, qui chargea Jean de Metz de la mener à Poitiers où le roi tenait sa petite cour.

Instruit de la mission extraordinaire dont la bergère se disait chargée par le Ciel même, le roi se mêla parmi la foule des courtisans, et défendit qu'on le fît reconnaître; mais Jeanne ne s'y trompa point, et, s'arrêtant devant lui, elle s'inclina profondément, lui répéta ce qui lui avait été révélé, et lui demanda « des gens d'armes en telle et si « petite quantité qu'on voudra, pour aller faire lever le « siége d'Orléans. »

Enfin, après de longs délais, qui furent pour Jeanne un temps d'épreuves, elle fut nommée *chef de guerre*. Richemond, Dunois, La Hire, Graville, Villars, Xaintrailles et toute la fleur des chevaliers, ne dédaignèrent pas de combattre sous les ordres de la *pauvre bergerette*, ainsi qu'elle s'appelait elle-même. Arrivée sous les murs d'Orléans, elle fait parvenir des vivres aux assiégés, place son étendard sur la muraille du sud, et entre dans la ville à la tête des Français. Le duc de Suffolk et le général Talbot ayant été faits

prisonniers, les Anglais levèrent précipitamment le siége, et l'héroïne, ainsi qu'elle l'avait annoncé, parvint, par la force de ses armes, à mener Charles VII en triomphe à Reims et à l'y faire sacrer solennellement par l'archevêque de cette ville — 1429.

Jeanne d'Arc prisonnière. — Sa mort. — Lorsque l'héroïque fille eut terminé la mission dont Dieu l'avait chargée, elle voulut retourner garder les troupeaux de son père; mais le roi la retint, car il lui attribuait le succès de ses armes, et comptait sur son secours pour se rendre maître de Paris qu'il voulait aller assiéger. Elle fut blessée dès la première sortie, et demanda de nouveau la permission de s'éloigner. Ce fut en vain. Le roi l'emmène à Compiègne; elle prend les armes pour défendre cette ville, le gouverneur lui en fait fermer les portes au moment où elle y revenait, après une légère escarmouche, et seule, « comme une brebis au milieu des loups, elle tombe entre les mains des Bourguignons qui la livrent aux Anglais. »

Ces éternels ennemis de la France firent plus de réjouissances pour cette capture que pour la plus grande victoire, et, à la honte de la royauté, Charles VII ne fit aucune tentative pour arracher à ses bourreaux celle qui lui avait rendu l'énergie et le trône.

Les Anglais ne surent pas plus admirer la vertu de Jeanne d'Arc qu'ils n'ont su plus tard respecter l'illustre infortune du héros de notre siècle : par un jugement inique, ils la condamnèrent à être brûlée vive comme sorcière et hérétique, et cette affreuse sentence fut exécutée sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, sans qu'une voix reconnaissante s'élevât pour protester contre une si basse vengeance — 1431.

Qu'un monument s'élève au lieu de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance.

. . . .
. . . .

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!

(C. Delavigne.)

Ce fut peu après cette horrible catastrophe que la guerre de cent ans put se terminer heureusement pour la France : comme si Dieu eût voulu faire payer aux Anglais le sang innocent qu'ils venaient de répandre, rien ne leur réussit plus.

Les Anglais sont chassés de France. — Xaintrailles et Dunois achevèrent en quelque sorte l'œuvre de Jeanne d'Arc, en délivrant Châlons, Lagny et Chartres; la paix d'Arras, signée entre Charles VII et Philippe le Bon, duc de Bourgogne, ayant enfin mis un terme à l'animosité des Armagnacs et des Bourguignons, les deux partis s'unirent loyalement pour expulser les Anglais du royaume.

Bedfort voulut encore tenter de les ramener à lui en faisant sacrer le jeune Henri VI roi de France; mais cette inutile parade fut sans effet — 1433 —; car, Bedford étant mort en 1436, Richemond, à la tête des Bourguignons, s'avance sur Paris; les habitants lui ouvrent les portes, s'unissent à lui pour chasser les Anglais, et reçoivent avec de vives acclamations leur roi Charles VII qui vient de s'emparer de Montereau, et qui se trouve enfin au sein de sa capitale et rétabli dans le royaume de ses pères — 1437.

Isabeau de Bavière avait suivi de près le duc de Bedford dans la tombe, et cette princesse, qui avait été accueillie à son arrivée en France avec les plus touchantes démonstrations de joie, n'emporta dans la tombe que les mépris et la haine du peuple dont elle avait causé tous les malheurs.

Le duc d'York fut nommé régent de France à la place du duc de Bedford; mais l'inimitié du cardinal de Winchester contre le duc de Glocester, et les divisions qui en furent la suite, aidèrent plus encore que sa mauvaise administration, à réédifier la puissance française sur les débris de celle de l'étranger ; cependant, avant d'en venir à ce point, une faction connue sous le nom de *Praguerie* [1], et dans laquelle entrèrent les princes du sang et plusieurs autres grands seigneurs, faillit détruire le pouvoir naissant de Charles VII.

[1] Cette faction a été ainsi nommée parce qu'elle ressemblait à celle des hérétiques rebelles de Prague, les *hussites*, qui occupaient vivement l'attention publique à cette époque, ou des vieux mots *braguerie* et *praguerie*, qui signifient *brigue*.

On accusait de despotisme l'administration du connétable de Richemond, et l'on voulait forcer le roi à s'en défaire. Le Dauphin, qui fut depuis Louis XI, prit aussi parti contre son père qui, obligé de se mettre en défense contre lui, force les rebelles à rentrer dans le devoir. Il leur pardonne; mais, peu touchés de cette bonté, ils reprennent les armes deux ans après—1441. Cependant les Anglais sont obligés d'évacuer Pontoise, Creil et les autres villes des environs de Paris. Les armées de Charles, toujours victorieuses, enlèvent aux Anglais une partie de leurs possessions en Guyenne et en Gascogne, tandis que celles du Dauphin font lever au général Talbot le siége de Dieppe. Une trêve est signée alors à Tours entre les deux puissances—1443.

Pendant le temps que dura cette trêve, Charles VII passa en Lorraine et décida le duc René d'Anjou à assurer la paix en donnant sa fille aînée, Marguerite, au jeune roi d'Angleterre, Henri VI : à cette condition, on le délivra de la captivité où le retenaient les Bourguignons, et Suffolk, ministre et favori du roi anglais, restitua à René le Maine et l'Anjou. La seconde des filles de ce prince, Yolande, épousa Ferri de Vaudemont, de qui descend la maison impériale de Lorraine — 1448. Le duc d'Orléans, prisonnier depuis si longtemps, recouvra sa liberté, à cette même époque, par la protection du cardinal de Winchester, qui prépara les malheurs du règne de son souverain par ses intrigues et sa puissance.

Le Dauphin Louis, à la tête des grandes compagnies ou *Ecorcheurs*, passa en Suisse, y remporta la victoire de Bottelem, due en partie au dévouement des compagnies, qui y périrent presque en entier. Elles furent remplacées par l'infanterie des francs-archers et par quinze compagnies de gens d'armes que le roi de France attacha à sa défense particulière. De là, Louis alla rejoindre son père qui assiégeait Metz, et cette ville, ayant payé sa rançon, se remit sous la domination du roi René.

Tandis que les princes français étaient ainsi occupés, les Anglais avaient rompu la trêve et s'étaient emparés de la ville de Fougères — 1448. Charles VII s'arme de nouveau contre ses ennemis, et passe en Normandie à la tête de nom-

breuses troupes. Les habitants de Rouen lui ouvrent leurs portes avec joie, et les villes de Normandie, qui refusent de reconnaître leur légitime souverain, sont vaincues et forcées de se rendre. Le connétable de Richemond défait totalement les Anglais à Formigny — 1451. Dunois s'empare de Bordeaux, de Bayonne, et la mort du général Talbot, tué près de Castillon, en 1453, ne laisse aucun espoir aux Anglais, qui ne possèdent plus alors que la ville de Calais sur ce continent où ils avaient été si puissants.

Résultats de la guerre de cent ans pour la France. — La guerre de cent ans fut, pour les deux royaumes ennemis, un temps de lutte où la gloire et la défaite furent souvent partagées, mais dont le résultat fut définitivement avantageux à la France, en la délivrant à jamais du contact des Anglais qui, repoussés enfin dans leur île, n'eurent plus aucune influence sur les destinées de ce peuple qu'ils avaient sans cesse voulu dominer.

Les vingt années de malheurs, dont la France avait supporté tout le poids, mûrirent les esprits, dit M. de Chateaubriand, et leur communiquèrent une activité prodigieuse. Les lois, l'administration, l'art militaire, les sciences, les lettres, s'éclairèrent des besoins d'une société tourmentée par tous les fléaux de la guerre civile et de la guerre étrangère. La puissance populaire s'accrut de tout ce que perdit la puissance aristocratique, en même temps que la royauté contestée, que la couronne attaquée dans son hérédité, consacrèrent leurs droits légitimes, en les confondant avec ceux mêmes de la nation.

La fin du règne de Charles VII fut donc heureuse pour la France, et Louis XI, qui monta sur le trône en 1461, mit entièrement la monarchie hors de la tutelle des grands vassaux. — La suite de l'histoire de France est dans la première époque de l'*Histoire des temps modernes*, par M. Victor Boreau.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLI.

ANGLETERRE.

(*Suite du chapitre* XXXI.)

ROIS D'ANGLETERRE.

De 1272 à 1461.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1272—Edouard Ier.
1307—Edouard II.
1327—Edouard III
1377—Richard II.
1399—Henri IV.
1413—Henri V.
1422—Henri VI,—jusqu'en 1461.

§ I.—D'Edouard Ier à Richard II.

Édouard Ier, — de 1272 à 1307. — Édouard Ier, surnommé par le peuple *Longshanks* (le prince aux longues jambes), succéda à son père à l'âge de trente-cinq ans. Les acclamations les plus vives éclatèrent autour de lui, lorsqu'on le vit arriver de la Terre-Sainte pour prendre la couronne. Cette faveur lui était justement acquise par les victoires de Lewis et d'Enelshom, lorsqu'il brisa l'épée rebelle de Leicester, et qu'il replaça d'une main ferme son père sur le trône. Heureux si, toujours aussi noble dans ses actions, il n'eût rougi sa main que du sang versé au champ de bataille !

Les Gallois. — Le roi avait soumis les sauvages habitants du pays de Galles. Le Southwals et le Northwals [1] reconnaissaient ses lois; le prince gallois Léolin venait d'humilier à ses pieds le sceptre paternel; le peuple et le clergé lui payaient le vingtième de la valeur de leurs meubles et de leurs terres; il paraît que cette souveraineté, aussi étendue que possible dans son arbitraire, ne lui suffit pas, ou que lord Clifford, qui gouvernait ce pays conquis, à titre de justicier, leva le tribut avec trop de rigueur, car en 1281, David, le plus jeune des chefs gallois, reprit les armes et engagea dans son parti son frère Léolin.

[1] Parties méridionale et septentrionale de la principauté de Galles

Ces deux princes allèrent surprendre le lord justicier Harwardik, et le firent prisonnier. Le Southwals et le Northwals se soulevèrent simultanément. Les Gallois virent fuir devant eux l'armée anglaise, aux ordres du comte de Glocester. Toutefois, l'année suivante Édouard ramena la fortune sous ses drapeaux. Alors s'accomplit d'une manière lugubre la prophétie de Merlin. Ce barde fameux avait promis la couronne à Léolin. Or, un jour que les Anglais, attirés par la beauté des campagnes, s'étaient répandus un peu en désordre dans le plat pays, les Gallois, descendus à l'improviste de leurs montagnes, les poussèrent si vigoureusement, qu'ils les mirent en pleine déroute. A la vue des fuyards agglomérés sur le bord du Conway, la prédiction de leur barde revint en mémoire aux Gallois : ils la rappelèrent à Léolin. Celui-ci laissa le commandement de l'armée à son frère, et se précipita l'épée à la main dans la plaine. En ce moment, Mortimer arrivait au secours des siens avec un petit corps de troupes. Léolin aurait pu fuir, mais, quoique surpris par un ennemi cent fois plus fort, il tint ferme et tomba au milieu des Anglais. Mortimer envoya sa tête à Édouard, qui, soit par une barbare ironie, soit pour frapper vivement ce peuple superstitieux, fit entourer cette tête d'une couronne de lierre, et l'exposa ainsi au bout d'une pique sur la tour de Londres. Celle de son frère David ne tarda pas à l'y rejoindre. Édouard profita du premier moment de terreur où ces deux morts tragiques avaient plongé la nation, et, avant que le désespoir eût fait place, dans le cœur des Gallois, au désir de la vengeance, il les incorpora à son domaine, et bâtit deux forteresses pour les y retenir enchaînés.

Enfin le féroce monarque s'adoucit, et, pour gagner l'affection d'une nation qu'il avait si cruellement décimée, il sembla leur confier le fils qui venait de naître parmi eux, au château de Caernarvon, en l'appelant *le prince de Galles* : titre qui depuis six cents ans est demeuré celui du fils aîné des rois anglais. Ce privilége fut une grande joie pour ce peuple, qui y trouvait encore une ombre d'existence nationale.

Édouard et les Écossais. — Maître des Galles, Édouard

tourna ses regards vers l'Écosse, et la mort d'Alexandre III, surnommé le Bien-Aimé, mit pour ainsi dire ce royaume à sa discrétion. Alexandre n'avait laissé qu'une petite fille restée à la cour de son père Éric II, roi de Norwège, et connue dans l'histoire sous le nom de *Vierge de Norwège.* Édouard, pour s'emparer de l'Écosse par le moyen le plus pacifique, proposa de marier cette enfant à son fils aîné. Cette union, qui eût épargné bien des malheurs aux deux nations, était sur le point de s'accomplir; *la vierge de Norwège* venait même en Angleterre, lorsque les fatigues de la navigation, trop rudes pour son âge, la forcèrent de relâcher dans une île où elle mourut.

Douze prétendants se mirent alors sur les rangs; et la noblesse écossaise prit pour arbitre le roi d'Angleterre. Ce rôle convenait trop aux desseins secrets d'Édouard, pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter; il réunit donc la noblesse et le clergé d'Écosse dans le château de Northam, et, avant toute chose, il exigea qu'on le reconnût comme suzerain. Une telle prétention fut repoussée d'abord unanimement; mais, trois semaines après, dans une seconde assemblée tenue sur la rive septentrionale de la Tweed, elle sembla admise provisoirement, et, après avoir examiné, pour la forme, les titres des prétendants, Édouard, d'accord avec Baliol, l'un d'entre eux, prononça en sa faveur. Baliol se reconnut aussitôt son vassal.

Édouard prétexta bientôt un refus d'obéissance, et dépouilla Baliol. Puis, en faisant transporter à la Tour les archives du royaume, et à Westminster, une énorme pierre sur laquelle, de tradition immémoriale, siégeaient les rois d'Écosse le jour de leur couronnement, il fit entendre clairement à tous les Écossais qu'ils n'auraient plus désormais d'autre souverain que leur vainqueur. Tous les esprits fermentaient de colère, la révolte était prête, il ne lui manquait qu'un chef; les Anglais le fournirent eux-mêmes.

William Wallace. — William Wallace, simple gentilhomme de la province de Renfrew, s'était signalé depuis sa jeunesse par sa résistance à l'oppression et par sa haine contre les Anglais. Passant un jour à Lanark, il y fut insulté par un soldat anglais qu'il tua, et, à la tête des *Outlaws* (proscrits)

qui remplissaient les bois, il surprit Lanark, et vengea par la mort du gouverneur sa femme et ses domestiques que celui-ci avait massacrés.

Depuis cet événement, la guerre prit un caractère d'effroyable férocité. Le gouverneur d'Ayr avait convoqué toute la noblesse de l'Ouest dans de vastes bâtiments appelés les granges d'Ayr. A mesure que les gentilshommes arrivaient deux à deux, on leur passait au cou des cordes à nœud coulant, attachées aux poutres du toit, et on les étranglait en silence.

Dès que Wallace apprit ce guet-apens, où son oncle avait péri, il envoya une femme marquer à la craie toutes les portes des maisons occupées par les Anglais. Ceux-ci dormaient tranquillement, accablés de fatigue et de vin. Les proscrits vinrent ensuite, assujettirent les portes en dehors pour les empêcher de s'ouvrir, et mirent le feu aux maisons. Tous les Anglais y périrent brûlés ou égorgés. La bataille de Stirling donna ensuite à Wallace toute l'Écosse; celle de Falkirk le rendit proscrit comme auparavant, et la trahison l'ayant livré à Édouard, il fut coupé en quatre morceaux qu'on exposa sur des piques au haut du pont de Londres.

Robert Bruce. — Robert Bruce prit la place de William Wallace et la remplit dignement. Couronné roi après l'assassinat de Comyn-le-Roux, son seul compétiteur, il engagea et soutint contre l'Angleterre, et contre des Écossais traîtres à leur patrie, la lutte la plus courageuse et la plus acharnée. Presque toujours malheureux, à chaque nouveau revers il opposait une plus ferme constance. Le trait suivant peindra mieux que ne sauraient le faire les plus longs récits, la situation de cet homme extraordinaire.

Bruce, réfugié dans une misérable chaumière de l'île Rachrin, venait d'y apprendre des nouvelles qui renversaient toutes ses espérances. Plongé dans de douloureuses réflexions, il tenait les yeux fixés sur les parois de la chaumière, lorsqu'il remarqua une araignée qui s'efforçait, en s'élançant d'une poutre à une autre, de rattacher à ses premiers fils la suite de sa trame. Six fois elle recommença, et six fois inutilement. C'était le même nombre de batailles livrées et perdues par Bruce. Ce rapprochement le frappa;

voyant l'insecte essayer une septième fois, et réussir, il résolut, dit-on, de faire comme l'araignée.

Quoi qu'il en soit sur la vérité de l'anecdote, à partir de cette époque les affaires de Bruce prirent une meilleure face. Puissamment aidé par le patriotisme des Écossais, celui-ci chassa les Anglais des principales places qu'ils occupaient, et il ne leur restait presque plus rien au delà de la Tweed, à la mort d'Édouard, arrivée en 1307. Il était en marche avec son armée pour aller combattre Bruce, et fut si désespéré de descendre au tombeau sans avoir soumis celui qu'il appelait un usurpateur, « qu'il obligea son fils, par so« lennel serment, à ce qu'estant trespassé, il feist bouillir « son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, la« quelle il feist enterrer; et quant aux os, qu'il les réservât « pour les porter avecques lui et en son armée, toutes les « fois qu'il lui adviendroit d'avoir guerre contre les Écossois », —comme si la destinée avait fatalement attaché la victoire à ses membres.

Édouard II, — de 1307 à 1327. — Édouard, pour se conformer aux intentions de son père, continua la guerre contre l'Écosse; mais il s'en lassa bientôt. Après avoir reçu à Carlisle l'hommage des barons anglais, et à Dumfries celui des barons écossais, il s'arrêta à Cumnock dans le Ayrshire, sous prétexte de préparatifs pour son mariage et son couronnement, et de là il se hâta de retourner à Londres.

Son arrivée dans la capitale fut le signal d'un changement total dans toutes les branches de l'administration. Langton, évêque de Lichfield, qui, du vivant d'Édouard Ier, avait eu la grandeur d'âme de refuser l'argent destiné aux vils plaisirs du prince et de son favori, nommé Gaveston, fut privé de ses biens et mis dans les fers. Gaveston, en qui reposait la prédilection du jeune roi, fut accablé chaque jour de nouvelles dignités; le prince lui fit même épouser sa nièce Marguerite, et, quand Édouard quitta l'Angleterre pour se rendre en France, il le nomma régent, avec toute la puissance d'un roi.

Édouard débarqua à Boulogne où l'attendait Philippe le Bel, roi de France—1308—; il fit hommage pour la Guyenne et pour le Ponthieu, et, le jour suivant, en présence de qua-

tre souverains, il épousa Isabelle, fille du roi Philippe, et qui passait pour la plus belle princesse de l'Europe. Édouard reprit le chemin de son royaume.

Les cérémonies du couronnement se firent avec magnificence ; mais les grands n'y prirent qu'une part secondaire. Déjà commençait à éclater leur mécontentement ; la plupart de leurs droits avaient été méconnus ; les emplois et les dignités décernés avec une inégalité révoltante. Gaveston avait la prééminence : les nobles, en le condamnant à mort, se vengèrent de l'injuste préférence du roi.

Guerre en Écosse. — Édouard fut rappelé en Écosse où auparavant il n'avait trouvé aucun obstacle, quand il la traversa avec Gaveston ; mais les habitants s'étaient emparés de plusieurs forteresses. Le château de Linlithgow fut surpris par la ruse d'un paysan, nommé Guillaume Binnock. Cet Écossais cacha sous des bottes de foin quelques hommes armés, qui, pendant que les chariots obstruaient la porte, forcèrent la garde, et restèrent maîtres du poste jusqu'à l'arrivée de leurs compatriotes. Bruce, le roi d'Écosse, surprit lui-même—1312—Perth au milieu de la nuit : une échelle sur les épaules, il traversa le fossé et parvint le second sur la muraille.

Les Écossais obtenaient sans cesse de nouveaux succès. On en vint aux mains avec eux, et le désavantage fut du côté des Anglais. Bruce fendit la tête de Henri de Bohun, l'un des chevaliers les plus distingués. Édouard voulut prendre part au combat, mais il en fut empêché par le comte de Pembrock. Gilles d'Argentyr, chevalier célèbre et chargé de la garde du roi, le voyant en sûreté, lui fit ses adieux, et, retournant au combat, il cria : « Un Argentyr ! » puis, s'étant élancé dans la mêlée, il y trouva la mort. Bruce remporta cette victoire à Bannock-Burn.

Robert Bruce, après avoir par tant de victoires assuré l'indépendance de l'Ecosse, fit la paix avec Edouard.

Déchéance d'Édouard II. — Sa mort. — Un nouveau favori vint encore exploiter l'amitié d'Édouard : c'était un jeune homme que le comte de Lancastre avait placé comme chambellan chez le roi. Hugues Spenser, ce favori, s'attira l'amitié d'Édouard, qui lui prodigua tous les honneurs possibles.

Spenser en profita pour commettre des actes de l'injustice la plus criante.

Une assemblée composée de nobles, à la tête desquels était le comte de Lancastre, leva des troupes et rédigea une protestation pour demander le bannissement du favori et de son père, vieux gentilhomme, qui n'avait aucun tort. Édouard n'y consentit point.

Une nouvelle protestation obtint du succès; les deux Spenser furent bannis, et le comte de Lancastre fut gracié ainsi que tous ses complices.

Cependant Édouard rappela les deux Spenser; il fut secondé par les nobles et les prélats, et un Parlement cassa l'arrêt rendu contre le favori et son père.

Le comte de Lancastre, qui avait joué un si grand rôle, vit approcher le déclin de son pouvoir. Il était de connivence avec Bruce, et avait nui aux intérêts d'Édouard. Dans une rencontre, il fut pris et condamné au dernier supplice. Le meurtre de Gaveston, dont il était le principal agent, fut une des causes qui pesèrent le plus sur lui. Comme il était parent du roi, il fut condamné à être décapité, et endura toutes sortes d'humiliations en marchant à la mort — 1317.

Les Écossais continuèrent leurs ravages, et Édouard, mal secondé des siens, n'y put mettre obstacle. Harceley et plusieurs nobles favorisaient Bruce. Après une guerre si ruineuse, Edouard conclut une paix pour treize ans.

Edouard espérait jouir du repos; mais le nouveau comte de Lancastre avait encore un parti qui essaya d'assassiner le vieux Spenser, et de délivrer les prisonniers pris avec Lancastre; l'un d'eux, lord Mortimer de Wigmore, gagna son gardien, prit la fuite et fit voile vers la France.

La reine Isabelle alla en France—1325—, et fit un traité qui déplut à Edouard. Ce prince résolut de passer la mer; mais une maladie le retint à Douvres, et Charles le Bel, roi de France, fut instruit par un message de la cause de son retard. Le fils d'Édouard fut investi du duché de Guyenne et de Ponthieu. Le jeune prince avait promis à son père de regagner l'Angleterre; il n'en fit rien, et la reine, en abandonnant son mari, devint l'amie trop intime d'un rebelle, de ce Mortimer, qu'Édouard avait deux fois sauvé de l'échafaud.

Edouard ne put ramener sa femme et son fils à de meilleurs sentiments—1326—. Une ligue se forma en Angleterre en faveur de la reine, qu'on représentait comme une victime du roi—1328—, et dans la vue de faire périr les Spenser. On le déclara déchu, incapable de régner. Plusieurs personnages fidèles furent punis de mort. Les deux Spenser furent pendus à une potence haute de seize mètres et demi, et avec eux les comtes d'Arundel.

La reine arriva à Westminster. Son fils fut proclamé roi ; il reçut le serment des pairs et des prélats. Edouard fut forcé d'abandonner Londres, et se réfugia à Kenilworth. Là, il se rendit au comte de Lancastre qui le fit enfermer. Une députation du Parlement vint l'y trouver, afin de l'engager à abdiquer en faveur de son fils ; ce prince infortuné n'y voulut jamais consentir.

Edouard sortit des mains du comte de Lancastre qui l'avait bien traité, pour être confié à Jean de Maltravers, son ennemi. On le transféra de Kenilworth à Corfe, à Bristol et à Berkley. On lui fit souffrir tous les maux imaginables. Enfin, une nuit, des cris parurent s'échapper de la geôle du roi. L'infortuné avait cessé d'exister. On ne trouva sur lui aucune marque de mort violente; mais on sut qu'on lui avait plongé un fer rouge dans les intestins. On ne fit aucune recherche, et il fut enterré, comme un simple particulier, dans l'église de Saint-Pierre de Glocester —1327—. Ce prince était doux et n'abusa point de son pouvoir. Sa perte n'est due qu'à des conseillers sans talents, et à des gens malhabiles, qui gouvernèrent l'Etat en son nom.

Édouard III, — de 1327 à 1377. — Isabelle et Mortimer, après tant de forfaits, gouvernèrent le royaume durant la minorité du jeune prince. De nouvelles donations vinrent augmenter les biens du traître Mortimer. Le Parlement approuva les excès de la révolution, et ceux qui blâmaient la reine étaient bannis ou envoyés au supplice.

L'Écosse vint mettre obstacle à tous les projets de cette princesse.

L'armée anglaise, forte de quarante mille hommes, marcha contre les Écossais et fut longtemps à la poursuite des ennemis sans les atteindre. Une nuit, Douglas, chef écossais,

pénétra dans le camp anglais, et se retira après quelques escarmouches. Enfin, les Anglais se retirèrent, fatigués de marches et de contremarches sans rencontrer jamais d'ennemis.

Cette expédition infructueuse se termina par un traité honteux qui déclarait Bruce roi indépendant, ainsi que ses États, de la monarchie anglaise. Édouard négocia même le mariage entre David, fils du roi Bruce, et Jeanne, sa sœur. La reine Isabelle accompagna sa fille à Berwick, assista à son mariage, et partagea avec son favori l'argent que l'Écosse avait donné pour dédommagement.

Mortimer s'arrogeait une autorité qui le faisait haïr des grands, et on mit tout en œuvre pour le renverser. Plusieurs seigneurs furent défaits, et obligés de se réfugier en France.

Édouard avait atteint l'âge de dix-huit ans, et désirait gouverner par lui-même. Il s'en ouvrit à Montaigu, qui l'y engagea fortement. On résolut d'attendre la session du Parlement de Nottingham.

Lorsque cette époque fut arrivée, Isabelle s'établit avec son fils et son favori dans le château : Mortimer se fit garder par une troupe nombreuse. Mais Montaigu sut gagner sir William Eland, gouverneur du château, qui lui indiqua un souterrain qui le conduisait dans l'intérieur. A l'aide d'affidés, Montaigu, pendant la nuit, parvint jusqu'aux appartements du favori, et, malgré les supplications d'Isabelle, on s'en empara. Édouard prit les rênes du gouvernement, et l'on hâta le procès de Mortimer. Ce favori fut traîné ignominieusement au supplice, avec les assassins du feu roi—1330—. Grâce aux sollicitations du pape, Isabelle put échapper à un jugement; elle fut exilée à Risings, avec un revenu de trois mille livres.

Nous avons déjà raconté les guerres que la France eut à soutenir contre l'Angleterre sous Édouard III ; il serait inutile de revenir sur ce sujet. Les chevaliers anglais et français s'immortalisèrent dans ces luttes cruelles; mais la plus grande part de gloire revient au fils d'Édouard, au prince de Galles ou Prince Noir, auquel on ne peut reprocher qu'une action cruelle. Après avoir eu l'honneur de gagner ses éperons de chevalier au milieu du triomphe de Crécy, après avoir combattu victorieusement contre les rois de France, Philippe VI

et Jean II, le prince de Galles trouva un rude adversaire dans Du Guesclin. Alors son caractère s'aigrit en raison des obstacles qu'il rencontra.

La ville de Limoges, qui avait reçu garnison française, fut assiégée et se rendit au bout d'un mois, après une vigoureuse résistance des chevaliers français qui la défendaient et qui obtinrent une capitulation honorable. Le prince anglais s'y déshonora par le massacre qu'il fit des habitants; la ville fut livrée aux flammes.

Le prince de Galles revint en Angleterre dans un état maladif qui le fatiguait depuis longtemps; il languit encore six années, et mourut dans l'espoir de voir la couronne passer à son second fils, Richard, qui soutiendrait la gloire de son nom. Son fils aîné était mort.

La perte du prince de Galles fut une calamité, et l'on adressa une pétition au roi pour l'engager à présenter au Parlement le fils du prince, âgé de dix ans, nommé Richard de Bordeaux. La requête fut accordée, et l'archevêque de Cantorbéry présenta le jeune prince aux Communes, qui le reçurent avec joie, et on résolut de lui accorder le titre de son père, prince de Galles. Après la mort du Prince Noir, Jean de Gand, son frère, duc de Lancastre, fut placé à la tête de l'administration, et s'y distingua par plusieurs actes d'injustice et de violence.

Mort d'Édouard III. — Édouard, depuis quelque temps, vivait obscurément à Eltham, ayant pour son service Alice Perrers, ancienne domestique de la reine. Cette femme, le voyant s'affaiblir de jour en jour, lui cacha sa fin. Le matin du jour où ce prince termina son existence—1377—, elle lui enleva son anneau, prit la fuite, et son château fut pillé. Au milieu du désordre, un prêtre annonça à Édouard sa fin prochaine; ce prince l'en remercia, et, bientôt après, rendit le dernier soupir en arrosant un crucifix de ses larmes. Il fut enterré à Westminster.

L'ordre de la Jarretière lui doit son origine. Son admiration pour la chevalerie le porta à cette institution, dont la devise fut: « *Honni soit qui mal y pense.* » Selon plusieurs, il aurait proféré ces paroles en ramassant la jarretière de la comtesse de Salisbury.

§ II. De Richard II, jusqu'à Henri VI.

Richard II,—de 1377 à 1399.—Origine de la guerre des deux Roses.—Le quatorzième siècle vit naître les deux plus cruelles factions qui aient jamais déchiré un État. C'est là l'époque des longues guerres civiles qui eurent lieu en Angleterre entre les branches rivales de la dynastie régnante des Plantagenets. Ces branches furent nommées, d'après leurs origines respectives, l'une maison d'York, et l'autre maison de Lancastre. Leur tige commune fut le roi Édouard III, de célèbre mémoire. Le parti yorkiste adopta pour signe de ralliement une rose blanche ; les Lancastriens arborèrent la rose rouge [1].

Pour remonter à la cause première du choix de ces couleurs, il faut chercher dans les chroniques contemporaines : Shakspeare l'y avait trouvée, dit-on, et, si l'on peut s'en rapporter à son poétique récit, elle serait venue d'une querelle qui s'éleva, dans le jardin du Temple, entre les jeunes représentants des deux branches royales, et à la suite de laquelle l'un détacha un bouton blanc, l'autre une rose rouge, afin que chacun, à ce signe, pût rallier ses partisans. Quoi qu'il en soit, on commence à voir les germes de ces funestes divisions sous le règne de Richard II.

Guerre avec la France.—La guerre avec la France avait recommencé. Les armes de Charles V s'étant rendues redoutables, une convocation du Parlement fut jugée nécessaire. Lorsqu'on eut tiré des Communes les subsides suffisants, on les renvoya; mais, l'année suivante, forcé par les événements, le conseil les convoqua de nouveau.

Pendant cet intervalle, Charles avait réuni la Bretagne à la couronne. L'orgueil naturel des indigènes, froissé par cette mesure prématurée, les jeta dans le parti des Anglais. Une guerre de peu d'importance s'ensuivit; elle se termina à la mort de Charles. Le comte de Buckingham, qui était débarqué à la tête d'un corps de troupes, se vit obligé de se retirer, et les Bretons firent la paix avec la France.

[1] John Twedel.

Les ducs de Lancastre et de Glocester.— En 1382, l'évêque de Norwich conduisit une armée au secours des Gantais révoltés; mais l'expédition échoua, et le prélat rejeta le mauvais succès sur le duc de Lancastre. Celui-ci, dont la puissance faisait ombrage au roi, ne tarda pas à être accusé de conspirer. Toutefois, son dénonciateur, mis provisoirement en prison, ayant péri de mort violente, l'accusation tomba d'elle-même.

Le duc fut donc justifié dans l'opinion commune; mais Richard conserva ses soupçons, et c'est avec empressement qu'il se débarrassa de son parent, peu de temps après, en lui donnant vingt mille hommes et la moitié du subside annuel, pour aller soutenir dans la Péninsule la cause de Jean de Portugal, en 1387.

Lancastre partit : il se trouva que le roi, qui croyait avoir tout gagné à son éloignement, tomba, pour ainsi dire, au pouvoir du duc de Glocester, son oncle.

Richard avait convoqué un Parlement—1386— à Westminster; le duc y vint à la tête des barons, demanda le renvoi des ministres et l'obtint. On nomma en outre un conseil de onze nobles ou prélats, choisis presque tous parmi ses créatures, pour diriger le gouvernement et apurer les comptes de la trésorerie. Richard eut beau essayer de secouer le joug, ses efforts n'aboutirent qu'à mener à l'échafaud ses meilleurs amis et ses anciens ministres. Dès lors, Glocester régna sous son nom jusqu'au 3 mai 1389. A cette époque, le roi, qui avait atteint sa vingt-deuxième année, tenta un coup de vigueur, renvoya son oncle, et, prenant le pouvoir en main, en usa d'abord avec assez de prudence. Il chercha à se rendre populaire par une guerre contre les Irlandais qu'il soumit—1395—, et plus puissant au dedans par une alliance avec la France.

Quand il eut atteint ce double but, il ne dissimula plus ses projets de vengeance. Les comtes d'Arundel, de Warwick et l'archevêque de Canterbury furent arrêtés successivement avec Glocester. Ce dernier, envoyé à Calais sous la garde de Nottingham, y fut, dit-on, étouffé entre deux matelas. L'exil délivra Richard des trois autres. Après cette réaction, qui ne parut être qu'un essai, Richard enveloppa dans la même ac-

cusation de complot le duc de Norfolk et son cousin, le jeune Lancastre, duc de Hereford. Le premier eut ordre de faire un pèlerinage en Palestine, et le second de quitter l'Angleterre pour dix ans.

Déposition de Richard II.—Ces mesures tyranniques préparèrent sa perte. Les lords et le clergé, alarmés de le voir sur cette pente de despotisme, s'entendirent secrètement avec Henri de Hereford, devenu duc de Lancastre par la mort de son père. Henri profita de l'absence du roi, qui s'était obstiné, malgré le mécontentement général, à marcher contre les Irlandais. Il quitta les côtes de Bretagne, et vint débarquer à Ravenspurn, 1399, où les comtes de Northumberland et de Westmoreland le rejoignirent aussitôt. Il se trouva en peu de jours à la tête de soixante mille hommes; le roi, pris au piége par Northumberland, vint se livrer lui-même. On le conduisit à la Tour, et le lendemain Henri se présenta au Parlement tenant d'une main la rose rouge, et de l'autre une abdication de Richard en sa faveur. Les deux Chambres le reconnurent par acclamation, et le peuple, en voyant l'archevêque de Canterbury le mener par la main au trône, fit retentir la salle de Westminster de ses applaudissements. Quant au roi déposé, il passa de l'abbaye de Saint-Alban au château de Pontefrac, où il mourut, trois mois après, les uns disent de faim, les autres, sous les coups de sept assassins envoyés par son successeur.

Henri IV,—de 1399 à 1413.—Henri accorda une amnistie générale; et peu après, reconnu de tous les princes européens, à l'exception du roi de France, il se fit couronner le jour de Saint-Édouard.

Cependant, quoique la fortune semblât favoriser toutes ses entreprises, Henri était loin de régner en paix. La Guyenne, irritée de la déposition de Richard qui portait le nom de sa capitale, murmurait hautement et tenait Knolles, son gouverneur, dans de continuelles alarmes. D'autre part, les Écossais ravageaient les frontières, et leurs incursions multipliées allaient forcer le roi à déployer sa bannière, lorsqu'une formidable conspiration le retint à Londres.

Les comtes de Kent, de Salisbury, de Huntingdon, les lords Lumley et Despenser, sir Thomas Blunt, sir Bennet Sely,

s'étaient rassemblés à Oxford sous le prétexte d'un tournoi. Tout à coup le roi, qui se disposait à s'y rendre, voit arriver en toute hâte à Windsor le duc d'Albemarle, qui lui confesse le dessein des conjurés de le massacrer et de délivrer Richard. A peine le duc achevait-il, que le vieil York, son père, entra et confirma la vérité de ce récit; car c'était lui qui, se rendant paisiblement au tournoi, avait trouvé le plan du complot dans une auberge où les conjurés avaient fait halte. En y lisant le nom de son fils, il s'était emporté, et celui-ci avait eu l'adresse de le prévenir.

Henri, saisi d'horreur, s'enfuit vers Londres à toute bride. Une heure plus tard, il eût été surpris par les conspirateurs qui, en désespoir de cause, avaient fondu sur Windsor à la tête de cinq cents hommes; trompés dans leur attente, ils changèrent brusquement de batterie. Parmi eux se trouvait un chapelain de Richard, nommé Mandelin, qui ressemblait à son maître d'une manière extraordinaire. Ils le firent passer pour le prince lui-même, et, en se retirant, ils proclamaient de ville en ville qu'ils allaient lui rendre la couronne. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Cirencester; mais là le drame sanglant préparé pour Henri tourna contre eux et eut un triste dénoûment. Trente têtes, parmi lesquelles une seule, celle du prêtre Mandelin, n'était pas noble, roulèrent presque à la fois sur l'échafaud. C'est aux craintes éveillées par cet événement qu'on doit attribuer la mort tragique de Richard, qui a été indiquée plus haut.

Guerre en Écosse.—Conspirateurs vaincus.—Tout en entretenant une terreur permanente à l'intérieur par le supplice du frère naturel de Richard et de quelques moines, Henri reprit son expédition contre les Écossais. La victoire le suivit jusque sous les remparts d'Édimbourg, et les trois Percy (le comte de Worcester, le comte de Northumberland et son fils Hotspur), ayant pris, quand il se retira, le commandement de l'armée anglaise, battirent l'ennemi partout où il se présenta, et l'écrasèrent dans deux affaires décisives, à Nesby, 1401—, et à Homildon, 1402.

Mais, soit que les succès eussent enflé leur ambition, soit que le roi, qui tenait d'eux la couronne, eût mécontenté leur famille puissante, les Percy firent subitement volte-

face. S'alliant à Douglas, qui leur devait la liberté et qui amena ses Écossais, et à Owen Glandour, seigneur insurgé et prétendu descendant des princes de Galles, ils marchèrent sur Londres, dans l'intention hautement avouée de renverser Henri, et de mettre à sa place le jeune comte de March, héritier légitime du trône.

Henri courut au-devant de ses adversaires, qu'il rencontra à Shrewsbury. La bataille fut longue et meurtrière, et le roi ne la gagna que par la mort du vaillant Hotspur. Entre les prisonniers de marque, se trouvèrent le comte de Worcester, le baron de Kinderton et sir Richard Vernon ; il les fit décapiter deux jours après. Le vieux Northumberland et Douglas échappèrent seuls au supplice : l'Écossais comme étranger, et le duc en considération de son grand âge.

Tant de sévérité aurait dû rebuter les conspirateurs ; mais, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, plus Henri sema avec profusion la vengeance, plus il vit éclore de fruits sanglants. Les complots se succédèrent dès lors, s'enchaînant l'un à l'autre avec une opiniâtreté effrayante : par contre-coup, la hache du bourreau ne se reposa plus.

Une nouvelle et plus formidable conspiration se forma. Le comte de Northumberland, lord Mowbray, le baron Bardolf, le comte de Worcester et Scroop, l'archevêque d'York, en étaient les principaux chefs. Ils affichèrent leur manifeste aux portes de l'église d'York, et le 29 mai 1405 se mirent en campagne.

Cette levée de boucliers finit encore malheureusement. Le lord Mowbray et l'archevêque se laissèrent prendre au piége d'une entrevue par Neville, commandant de l'armée royale. Leurs troupes, privées de chefs, se débandèrent. On conduisit les prisonniers au roi, et, sur le refus du président Gascoigne de faire leur procès, un docteur ès lois prononça pour la forme un simulacre de sentence, et tous deux eurent la tête tranchée.

Une pareille exécution violait trop ouvertement les priviléges des pairs et ceux du clergé, pour ne pas émouvoir ces deux corps puissants. On réclama vivement des deux côtés, et le saint-siége éleva, assure-t-on, une voix menaçante. Aussi, dans le but de l'apaiser, ou de le faire souvenir seu-

lement du crime de l'archevêque, Henri envoya l'armure de ce prélat au pape, avec ces mots des frères de Joseph à Jacob :

« *Voyez si c'est la robe de votre fils?*

Innocent VII répondit :

« *Je ne sais si c'est la robe de mon fils, mais je sais qu'une « bête féroce l'a dévoré!...*

Le bonheur le plus constant semblait environner Henri IV : presque tous les événements se pliaient à ses vues, et s'arrangeaient d'eux-mêmes pour lui préparer le succès. Dans le choc des factions qui ensanglantaient alors la France, le duc d'Orléans perdit la vie par un crime. Aussitôt Henri, intervenant en faveur du duc de Bourgogne, fit passer trois mille archers et mille hommes d'armes dans le Maine et l'Anjou. Clarence, qui commandait ces troupes, profita de l'accommodement des Armagnacs et des Bourguignons pour piller les deux provinces.

C'est à la suite de cette expédition que la mort surprit le roi, au moment où il s'occupait avec son Parlement d'un acte relatif à l'hérédité de la couronne—1413.

Son fils aîné, Henri de Montmouth, lui succéda.

Henri V,—de 1413 à 1422.— L'histoire nous a conservé, à propos de ce prince, un exemple remarquable de l'influence que peut exercer, dans certains cas, le changement d'état sur le caractère d'un homme.

Le premier acte de son pouvoir fut de chasser de sa présence tous ses anciens compagnons de débauches. Il s'entoura d'un conseil choisi parmi les plus vieux serviteurs de son père, et confirma les juges intègres dans leurs emplois. De ce nombre, fut le magistrat Gascoigne qui l'avait fait arrêter, lorsqu'il n'était encore que prince de Galles, pour une insulte personnelle, commise dans sa cour de justice.

Henri s'engagea bientôt dans une guerre contre la France. Il commença par réclamer la couronne de ce pays, comme héritier de la fille de Philippe IV. On ne lui fit aucune réponse. Dès lors il se borna à exiger la restitution de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de l'Aquitaine, de la Provence et de tout ce qui avait été cédé à Édouard III par le traité de Brétigny. De plus, il demandait la main de Catherine, fille

de Charles VI, deux millions de couronnes pour dot, et le reste de la rançon du roi Jean.

Il était difficile d'admettre de pareilles prétentions; aussi le duc de Berry, qui était alors régent, les ayant repoussées, Henri fit ses préparatifs pour envahir la France. Il s'embarqua à Southampton—1415—, et entrant dans la Seine, mit le siége devant Harfleur, qu'il ne put emporter qu'après cinq semaines de la plus vigoureuse résistance.

Ce retard auquel il ne s'attendait pas, les chaleurs, les pertes essuyées au pied des murs et la dyssenterie qui se mit dans l'armée, le firent songer à la retraite; mais, ne pouvant regagner l'Angleterre faute de vaisseaux, il résolut de se retirer à Calais par le même chemin qu'avait déjà tracé l'audace d'Edouard III. Tous les passages étaient gardés, et les ponts rompus. Henri arriva ainsi jusqu'à la Somme, qu'il espérait traverser avec le même bonheur que son aïeul. Mais le gué de Blanchetaque, sur lequel il se dirigeait, étant palissadé avec soin, et le connétable d'Albret le couvrant avec des forces supérieures, il fut forcé de changer sa marche et de tourner sur le village d'Azincourt. Là, il trouva l'armée française rangée en bataille. Les mêmes causes qui avaient amené la défaite de Crécy, lui donnèrent la victoire. Les gentilshommes français étaient rangés par files de trente combattants; mais, comme tous avaient la prétention de combattre sur la première ligne, ils se précipitèrent, selon leur coutume, en masse et tumultueusement contre les phalanges serrées des Anglais, qui les brisèrent facilement par la seule force du choc. Neuf mille nobles y périrent: Monstrelet a rempli deux pages de son histoire avec les noms des plus illustres chevaliers, et les historiens du temps ont noté parmi eux l'archevêque de Sens, Jean de Montaigu, *lequel fut peu plaint, parce que ce n'estoit point son office.*

Le vainqueur qui, pendant l'action, avait commandé d'égorger six mille prisonniers, fit chanter l'*In exitu Israel* sur le champ de bataille, et, prétendant que Dieu avait scellé par ce triomphe ses droits à la couronne de France, il repassa en Angleterre pour demander de nouveaux subsides à son Parlement.

Dès qu'il les eut obtenus, il revint attaquer la Normandie;

Caen, Bayeux, Lisieux, Alençon, Falaise et Cherbourg, plièrent sous l'effort de ses armes. Tandis que la nationalité française était ainsi pressée à l'ouest, les sanglants débats des Armagnacs et des Bourguignons la compromettaient vivement dans la capitale. Tannegui du Chastel conduisait le Dauphin à Poitiers, et le proclamait régent du royaume, lorsqu'Isabeau et le duc de Bourgogne, s'emparant du roi insensé, régnaient sous son nom à Paris.

Cependant Henri V s'en approchait tous les jours; il avait pris Rouen—1419—, il s'empara de Pontoise, et c'est alors qu'une paix honteuse fut conclue à Troyes—1420— : les principales conditions furent la main de Catherine, le titre de roi de France, la possession de la régence pendant la vie de Charles VI, et la souveraineté du royaume pour lui et ses successeurs.

Henri survécut peu de temps à son mariage, et à une troisième expédition qu'il venait d'effectuer en France, un mal sur lequel les historiens ne s'expliquent pas, et qu'il paraît avoir tenu secret, le mit au tombeau le dernier jour d'août 1422.

Henri VI, — de 1422 à 1461. — La guerre continue en France. — Henri VI n'avait pas neuf mois lorsqu'il succéda à son père. Le duc de Bedfort et le duc de Glocester, ses oncles, gouvernèrent en son nom, le premier en France, le second en Angleterre.

La position de la France paraissait désespérée, et sa nationalité en péril de mort, si l'ambition du duc de Glocester n'était venue fort heureusement à son aide. La politique, dont le moindre souci dans les mariages est la convenance réciproque des époux, et qui ne consulte ni leurs inclinations, ni leurs vœux, avait uni à un enfant de seize ans, à Jean de Brabant, comte de Flandre, la fière, l'énergique, l'inquiète Jacqueline de Bavière. Cette princesse ne tarda guère à mépriser son mari; et, comme du mépris à la haine il n'y a qu'un pas, elle quitta le comte de Flandre et se retira en Angleterre. Ceci s'était passé avant la mort du roi. Le duc de Glocester, séduit par l'appât du riche héritage de Jacqueline, lui avait alors offert sa main; sa proposition n'ayant pas eu de suite, à cause du refus de son frère intéressé à ne pas se brouiller avec le duc de

Bourgogne, à qui revenait le domaine de Jean de Brabant, il la renouvela en 1424, et la fit agréer.

Il ne fut pas plutôt en possession de sa main, qu'il réclama les pays dont elle se prétendait maîtresse. Alors arriva ce qu'avait prévu le feu roi. Le duc de Bourgogne répondit à cette demande les armes à la main. De son côté, Glocester envahit le Hainaut avec cinq mille hommes—1524—. Ce différend se termina néanmoins bientôt et d'une manière singulière : Glocester, qui était revenu à Londres, épousa lady Cobham ; et Jacqueline, de son côté, après s'être accommodée avec le duc de Bourgogne, se remaria publiquement à un gentilhomme belge.

Cette querelle et les divisions qu'elle engendra, qui ne durèrent pas moins de deux années, donnèrent à la royauté expirante de Charles VII le temps de reprendre quelque force.

Il paraît en effet évident que si, au lieu de se partager pour ou contre l'entreprise de Glocester, le conseil d'Angleterre avait su profiter de la victoire de Verneuil, et qu'il eût vigoureusement pressé Charles VII, il eût infailliblement complété son triomphe ; mais on avait trop laissé respirer la France : quand Bedford revint à la charge, Charles VII était en état de soutenir le choc. Le duc de Bretagne l'appuyait même de toutes ses forces ; une incursion assez heureuse que tenta le régent jusqu'au cœur de l'Armorique, brisa cette alliance avant qu'elle eût pu être d'un grand secours à Charles ; cependant une faute non moins grave que celle dont nous avons parlé plus haut, commise par les Anglais, lui rendit tout l'avantage que ses généraux lui avaient fait perdre.

La tactique militaire, au quinzième siècle, était assez peu avancée ; ainsi, pour arrêter le cours de la victoire la plus complète, il suffisait que le hasard eût jeté une place forte entre les vainqueurs et les vaincus. Ceux-ci se réfugiaient dans ses murs, et les autres, loin de tourner la place en l'abandonnant seule et bloquée au milieu du pays conquis, et de marcher en avant, perdaient pour l'ordinaire au pied de ses remparts tout le temps si précieux qu'ils auraient pu employer à conquérir. Fidèle aux idées de l'époque, le duc de Bedford, pour s'ouvrir le chemin de la France méridionale, met le siége devant Orléans. Le chapitre précédent

nous a fait connaître l'issue de cette lutte nationale à l'éternelle gloire de la France.

Le duc d'York remplaça sur le continent le duc de Bedford, et, lorsque Henri VI eut épousé la fille du roi René, Marguerite d'Anjou, cette princesse excita Henri à confier le commandement des possessions continentales au duc de Somerset. C'est sous l'administration de ce duc que les Anglais furent chassés de France, où ils ne conservèrent plus que Calais.

État des esprits en Angleterre. — A la vue de ces revers, un concert de malédictions avait éclaté contre Suffolk, le ministre du roi et le favori de la reine. La vengeance nationale, qui avait soif d'une victime, s'en prit à sa vie. Accusé devant les lords, ardemment poursuivi par les communes, il crut échapper au jugement des uns et à la rage des autres, en se faisant bannir par le roi; mais, comme il cherchait à débarquer auprès de Calais, il fut arrêté par le gouverneur qui lui fit trancher la tête.

Le roi et la reine furent consternés en apprenant cette sanglante tragédie. Il faut croire que la fureur de Marguerite se trahit par des menaces terribles, car l'exaspération la plus violente saisit tout à coup les esprits, et bientôt on vit un Irlandais, nommé Cade, marcher sur Londres, sous le nom de Mortimer, cousin du duc d'York, battre les troupes du roi à Sevenohaks—1453—, entrer dans Londres, y condamner à mort lord Say et quelques autres. Repoussé cependant par les bourgeois, dont il voulut ensuite piller les maisons, et, abandonné par les insurgés que l'évêque de Winchester dispersa en les trompant par un leurre d'amnistie, Cade fut forcé de s'enfuir à Sussex, où un assassin gagna le prix de sa tête évaluée mille marcs.

Le duc d'York profita du mécontentement excité par l'avénement au ministère du comte de Somerset pour quitter son gouvernement d'Irlande et soulever les marches de Galles. Henri accourut au-devant de Richard, et la prise d'armes aboutit d'abord à un accommodement.

La fortune semblait se déclarer pour la rose blanche. Au commencement de l'année 1454, Henri tomba dans l'imbécillité; aussitôt l'influence du duc d'York prévalut : il fut

nommé protecteur, et Somerset se vit écarté des affaires et dépouillé du gouvernement de Calais. Malheureusement pour les desseins de Richard, au moment où toutes les chances lui devenaient favorables, le roi revint à la raison, finit ainsi le protectorat et rappela Somerset. Alors le duc jeta le masque. Les marches de Galles soulevées de nouveau, lui fournirent une armée avec laquelle il s'avança à Saint-Alban, et battit l'armée d'Henri VI. Somerset ayant été tué dans le combat, Richard, désormais sans rival, se fit de nouveau nommer protecteur. Les lords, jaloux du pouvoir de Richard, le firent descendre du protectorat. Il s'ensuivit, comme précédemment, de fausses soumissions et des réconciliations feintes; puis, sous prétexte qu'on en voulait à leur vie, le comte de Salisbury, le comte de Warwick et le duc d'York arborèrent la rose blanche.

Les Lancastriens, de leur côté, prenant rapidement la rose rouge, se portèrent au-devant des insurgés. Défaits d'abord dans le Straffordshire, ils triomphèrent sans combat à Ludiford, par la défection de Trollop, qui abandonna les confédérés avec ses vétérans, lorsqu'il crut pénétrer les projets du duc d'York. Celui-ci gagna précipitamment l'Irlande, et Warwick se retira à Calais.

Henri ne jouit pas d'un long repos. Warwick se rendit en Irlande pour se concerter avec le duc d'York, et, en peu de jours, leur bannière fut déployée et suivie de quarante mille hommes. Le duc d'York défit Henri à Northampton, entra dans Londres, et y fut déclaré héritier présomptif du roi.

Cependant, Marguerite avait réuni tous ses amis : elle atteignit Richard à Wakefield, et, profitant de la supériorité du nombre, écrasa ses troupes. Le duc resta parmi les morts, Clifford assassina son plus jeune fils qui n'avait que douze ans, et on exposa sur les murailles d'York sa tête couverte d'une couronne de papier.

A partir de ce moment, la guerre ne fut plus qu'une série d'affreuses représailles. Édouard, comte de March, héritier du duc d'York, ayant rencontré les Lancastriens auprès de la croix de Mortimer, les culbuta du premier choc, et fit couper la tête à Owen Tudor, père de leur général, et à sept autres chefs de l'armée. Pendant ce temps, Marguerite, se

hâtant de recueillir les fruits de la victoire de Wakefield, se dirigeait vers la capitale, où elle entra, malgré Warwick, avec le roi son époux, que ce grand capitaine, vaincu par une femme, avait été forcé de laisser dans sa tente. La *Louve d'Anjou*, comme l'appelaient ses ennemis, signala son entrée à Londres par des exécutions, et, sans doute, elle eût déployé une rigueur impitoyable, si Édouard lui en eût donné le temps. Par une de ces réactions brusques, si fréquentes dans les guerres civiles, le jour de son plus grand triomphe fut celui de sa chute. Le fils du duc d'York arriva dans la cité avec une nombreuse armée, et Warwick et les troupes de Henri l'abandonnèrent. York fut proclamé roi à Westminster, sous le nom d'Édouard IV, aux acclamations du peuple — **1461**. — La suite au chap. Ier de l'Histoire moderne de M. V. Boreau.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLII.

ÉTATS DU NORD.

(*Suite du chapitre* XXXVI.)

§ I. Russes.

CHEFS DES RUSSES DE 1270 A 1462.

Du 13e siècle au milieu du 15e.

1270—Wasili ou Basile.
1276—Dmitri ou Démétrius.
1294—André II.
1304—Mikhaïl ou Michel II.
1320—Youri ou George II.
1323—Dmitri II.
1324—Alexandre II.
1328—Iwan ou Jean.
1341—Siméon ou Semen.
1353—Iwan II.
1359—Dmitri III.
1360—Dmitri IV.
1389—Wasili ou Basile II.
1425—Wasili Wasiliewitz, jusqu'en 1462.

Au centre de l'Europe, les chevaliers Teutoniques, qui avaient été forcés d'abandonner la Palestine après les croi-

sades, s'étaient emparés de la Lithuanie et de la Prusse ; ils étaient en guerre avec la Pologne, lorsque l'anarchie qui régnait en Russie—1304—vint fournir à l'ambition de cet ordre un nouveau sujet de guerre. En 1320, toute la Russie, jusqu'à Kiew, était au pouvoir de Gedmin, grand-maître des Teutoniques, et les Polonais, sous les ordres de Loketeck, l'un de leurs rois, avaient en même temps envahi la Russie-Rouge, la Podolie et la Wolhynie.

Depuis cette époque, la Russie, déchirée par des querelles et des guerres continuelles, voyait à chaque instant se rétrécir son territoire, et, malgré les efforts réitérés de Dmitri II, de Wasili II, et de quelques autres de leurs successeurs, elle eut à combattre, pendant plus d'un siècle, à l'est les Tartares et les Mongols, au sud tous les barbares asiatiques qui ravageaient l'Europe ; au nord et au centre toutes les tribus révoltées, et à l'ouest les Polonais et les Lithuaniens. Enfin, en 1441, cet état d'anarchie cessa par les victoires du nouveau chef russe Wasili Wasiliéwitz, qui vint rétablir parmi son peuple l'unité, la paix, et mit l'ordre dans tout l'empire.

§ II. Polonais.

ROIS DE POLOGNE, DE 1279 A 1462.

Du 13e siècle au milieu du 15e.

1279—Lech IV.
1289—Interrègne.
1295—Premislas II.
1296—Uladislas IV, chassé.
1300—Venceslas II, de Bohême.
1301—Uladislas IV, rétabli.
1335—Casimir III le Grand.
1370—Louis, roi de Hongrie.
1382—Interrègne.
1386—Wladislas V Jagellon, duc de Lithuanie, puis mari de Hedwige, fille de Louis de Hongrie.
1434—Wladislas VI.
Interrègne de 1444 à 1447.
1447—Casimir IV, jusqu'en 1492.

La Pologne, qui n'était primitivement qu'un simple duché, avait été érigée en royaume sous Boleslas Ier [1]. Elle avait vu croître sa splendeur, grâce au courage de ses princes ; elle vit encore, dans cette époque, ses armes illustrées par Casimir le Grand, dernier prince de la race des Piast ; par Louis

[1] Chap. XXV, p. 239.

le Grand de Hongrie, son neveu, dont la fille Hedwige épousa Wladislas Jagellon, grand-duc de Lithuanie, ce qui augmenta la Pologne de cette dernière province ; la Hongrie y avait été réunie sous Louis le Grand. Ce fut ce mariage qui introduisit le christianisme en Lithuanie, et qui commença par une guerre à outrance la décadence de l'ordre Teutonique, arrivé alors à son plus haut point de gloire—1280.

Jagellon mourut, après un règne glorieux, en 1410. Son fils Wladislas, qui lui succéda, allait aussi réunir la couronne de Hongrie à celle de Pologne, lorsqu'à la bataille de Varna contre les Turcs, il fut défait, tué, et laissa porter ainsi un coup fatal à la gloire de sa race—1444. Ce fut sous le règne de son fils, Casimir IV, que Mahomet II, empereur des Turcs, s'empara de Constantinople et mit fin à l'empire grec—1453.

§ III. Danois.

ROIS DE DANEMARK, DE 1286 A 1452.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1286—Éric VIII.
1320—Christophe II.
1334—Interrègne.
1340—Waldemar III.
1375—Marguerite, reine de Danemarck et de Norwège.
1375—Olaüs avec sa mère Marguerite ; il meurt en 1387.
1397—Éric IX et Marguerite.
1412—Éric IX seul. La Norwège est réunie au Danemarck.
1439—Christophe III.
1448—Christiern Ier, jusqu'en 1481

Le Danemark, dont l'histoire enveloppée de ténèbres ne se fait bien connaître que vers le onzième siècle, était gouvernée par la famille d'Odin, et comptait déjà un grand nombre de rois, quand, à la mort de Waldemar III—1375, sa fille Marguerite lui succéda, et commença la véritable grandeur de son royaume, auquel elle réunit la couronne de Norwège, par son mariage avec Haquin VI, roi de ce pays.

§ IV. Norwégiens.

ROIS DE NORWÈGE, DE 1280 A 1412.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au 15e.

1280—Éric II.
1300—Haquin IV.
1315—Magnus V.
1326—Haquin V.
1328—Magnus VI.
1359—Olaüs IV.
1373—Haquin VI.
1388—Marguerite, reine de Suède et de Danemarck.
1412—Éric III ; la Norwège a dès lors été unie au Danemarck.

La couronne de Suède était élective, et, sous le règne de Waldemar III en Danemarck, et de Haquin VI en Norwège,—1373—la diète de ce pays avait appelé au trône Albert de Mecklembourg. Cet étranger, peu jaloux des privilèges de sa nouvelle patrie, les viola sans exprimer les motifs, exerça la tyrannie la plus absolue sur le peuple, sur la noblesse, et trahit l'Etat en livrant l'île de Gothland au roi de Danemarck.

La nation supporta ce joug de fer jusqu'en 1388 ; mais enfin, lasse d'être ainsi gouvernée, elle déposa Albert et offrit la couronne à Marguerite : cette héroïque princesse défit Albert à la bataille de Falcoping, le fit prisonnier, et réunit ainsi sous un même sceptre les trois royaumes du Nord.

§ V. Suédois.

ROIS DE SUÈDE, DE 1279 A 1471

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1279—Magnus II.
1290—Birger II.
1320—Magnus III.
1365—Albert.
1388—Marguerite, reine de Danemarck.
1396—Éric XII ou XIII et Marguerite.
1412—Éric seul.
1439—Christophe, roi de Danem.
1448—Charles VIII Canutson, jusqu'en 1471.

En 1397, Marguerite essaya de consolider cette union par le traité de Calmar, qui décida aussi que, après la mort de Marguerite, son neveu Eric lui succéderait. Cette grande et puissante reine mourut en 1412 ; mais le mauvais gouvernement d'Eric et de son successeur Christophe le Bavarois dé-

truisit l'œuvre de Marguerite, et fit dissoudre l'union scandinave en 1448. Les Suédois appelèrent au trône Charles VIII, fils de Canute. Le Danemarck et la Norwège étant demeurés unis, cette double couronne fut placée sur la tête de Christiern Ier, qui réunit les duchés de Holstein et de Sleswig à son nouveau royaume, l'an 1459.

§ VI. Hongrois.

ROIS DE HONGRIE, DE 1272 A 1453.

1272—Ladislas III.
1290—André III.
1301—Venceslas, roi de Bohême.
1305—Othon de Bavière.
1310—Charobert.
1342—Louis Ier le Grand.
1382—Marie seule.
1387—Marie et Sigismond, empereur.
1392—Sigismond seul.
1438—Albert d'Autriche.
1440—Ladislas IV.
1445—Jean Corvin Huniade, régent.
1453—Ladislas V de Bohême.

A la mort de Ladislas III, plusieurs compétiteurs réclamèrent le trône de Hongrie. Rodolphe de Hapsbourg le revendiquait comme fief de l'empire, tandis que Charles II, *le Boiteux*, roi de Naples, le réclamait comme l'héritage de sa femme, Marie, qui était sœur de Ladislas. André, surnommé *le Vénitien*, fut proclamé par les Hongrois. Vingt ans après, le petit-fils de Charles et de Marie régna. De ses deux noms Charles-Robert on a fait Charobert. Il eut pour successeur Louis Ier, son fils, qui devint aussi roi de Pologne, et gouverna avec autant de sagesse que de gloire. Louis, surnommé le Grand, fut le protecteur des droits et des libertés de ses peuples ; il favorisa l'agriculture, les sciences et les arts. La Valachie, la Bulgarie, la Moldavie, la Bosnie, furent conquises par son courage et son habileté. Il reprit la Dalmatie aux Vénitiens, qu'il sut forcer à lui payer un tribut. Sigismond, qui avait épousé Marie, fille de Louis le Grand, fut roi de Hongrie, empereur d'Allemagne et roi de Bohême ; il n'eut pas un règne aussi glorieux sous le rapport des conquêtes, mais il se fit aimer du peuple. Les députés des villes furent admis aux diètes. Les assemblées politiques des Hongrois étaient composées de quatre ordres : des prélats, des nobles, des propriétaires et des députés des villes. Les deux premiers ordres

étaient qualifiés de *magnats;* les deux derniers s'appelaient plus spécialement les *États.*

Albert II d'Autriche succéda comme roi de Hongrie et comme empereur à Sigismond, son beau-père ; Ladislas IV, fils d'Albert, fut à la fois roi de Pologne et de Hongrie. L'union des deux couronnes ne fut pas heureuse. La Hongrie fut en proie aux dissensions intérieures et aux ravages des Turcs. Le courage héroïque de Jean de Hunyade, woiwode de Transylvanie, fils naturel de Sigismond, et régent de Hongrie pendant la minorité de Ladislas le Posthume, sauva le pays après la funeste bataille que les Turcs gagnèrent à Varna, où mourut Ladislas IV.

§ VII. Bohémiens.

ROIS DE BOHÊME, DE 1278 A 1458.

1284—Venceslas IV.
1305—Venceslas V.
1306—Henri de Carinthie.
1310—Jean de Luxembourg.
1346—Charles IV, empereur.
1378—Venceslas VI, empereur.
1419—Sigismond, empereur.
1437—Albert d'Autriche.
1440—Ladislas, jusqu'en 1458.

Ottocar II avait été tué à Marchfeld en combattant contre Rodoplhe de Hapsbourg [1]. Sa mort fut suivie d'un interrègne de six ans. Venceslas IV et Venceslas V ne firent rien pour se relever de l'état de dépendance où les empereurs avaient placé la Bohême. Henri de Carinthie s'empara de la couronne à la mort de Venceslas V; mais Élisabeth, sœur du dernier roi, ayant épousé Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII, parvint à faire déposer Henri, et Jean de Luxembourg fut déclaré roi en 1310; mais, en même temps, la Bohême devint fief de l'empire. Cette contrée dut une partie de sa civilisation et de ses lois à Charles IV, dont le fils, Venceslas, qui fut comme lui roi de Bohême et empereur, devint aussi odieux aux Bohémiens que Charles leur avait été cher.

Les hussites, ou partisans de Jean Hus, causèrent de grands troubles pendant tout le règne de Sigismond, frère de Venceslas et qui était, avant de succéder à son frère, roi de

[1] Voyez le chap. XXXIX, p. 403.

Hongrie et empereur d'Allemagne; ils ne furent apaisés que sous Ladislas, qui mourut en 1458.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLIII.

ROIS D'ARAGON, DE 1276 A 1479.

(*Suite du chapitre* XXXIII.)

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1276—Pierre III.
1285—Alphonse III.
1291—Jacques II.
1327—Alphonse IV.
1336—Pierre IV.
1387—Jean Ier.
1395—Martin.
1410—Ferdinand le Juste.
1418—Alphonse V.
1458—Jean II.
1479—Ferdinand V.

ROIS DE CASTILLE, DE 1284 A 1479.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1284—Sanche IV.
1295—Ferdinand IV.
1312—Alphonse XI.
1350—Pierre le Cruel.
1398—Henri II.
1379—Jean Ier.
1390—Henri III.
1406—Jean II.
1454—Henri IV.
1479—Isabelle.

Les deux royaumes de Castille et d'Aragon furent réunis par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand. — A partir de cette époque, toute l'Espagne ne forma plus qu'un seul État.

§ I. Espagne.

Aragon.—Les guerres contre les Maures continuaient toujours en Espagne, et les chrétiens, divisés en trois royaumes, la Castille, l'Aragon et la Navarre, ne pouvaient guère exercer une action puissante sur les pays voisins. Cependant l'importance du royaume d'Aragon s'accrut par les conquêtes de Jacques II qui s'empara de la Catalogne, de Valence et de la Sardaigne, enlevée aux Pisans. Pierre IV, tout en comprimant

les barons révoltés contre son autorité, se vit contraint de se soumettre à la censure d'un magistrat populaire nommé *Justiza* qui, depuis 1348, devint le juge des différends entre le roi et les États, ou entre les États eux-mêmes, s'ils étaient en discussion.

Lorsque mourut le successeur de Jean Ier, Martin, qui avait réuni définitivement la Sicile à l'Aragon, cinq concurrents se disputèrent la couronne; mais Ferdinand dit *le Juste* fut proclamé par les États provinciaux. Alphonse V, son fils, conquit Naples. Ce fut sous son règne que les cortès déclarèrent que le *Justiza* conserverait sa charge à vie. Le successeur de Jean II est le célèbre Ferdinand qui, par son mariage avec Isabelle de Castille, jeta les fondements de la grandeur de l'Espagne.

Castille.—En Castille, la noblesse domina le peuple et fut continuellement turbulente et hostile à la royauté. Pendant plus de quarante ans, ce royaume fut déchiré par les guerres que se firent les descendants d'Alphonse X. C'est à la majorité d'Alphonse XI que l'ordre fut affermi. Ce prince a illustré son règne par la victoire qu'il remporta sur les Maures à Tariffe en Andalousie—1340. Les guerres civiles recommencèrent à sa mort. Elles furent causées par les rivalités de la royauté et de l'aristocratie, de l'aristocratie entre elle, et par Henri de Transtamare qui disputa la couronne à son frère, Pierre le Cruel, et qui, aidé par les *grandes compagnies* ou les *Malandrins* que Du Guesclin lui amena de France, détrôna Pierre. Celui-ci remonta sur le trône, grâce aux talents du prince de Galles. Mais Henri de Transtamare était persévérant dans sa haine ambitieuse. Du Guesclin lui voua son génie, et à la bataille de Montiel il fut victorieux, et poignarda son frère.

Henri de Transtamare,—de 1368 à 1379.—Après la mort de Pierre le Cruel, plusieurs princes vinrent disputer sa succession à Henri de Transtamare qui, pendant tout le cours de son règne, eut à lutter contre leurs prétentions, et ne les contraignit à la paix que l'année même de sa mort, l'an 1379. Il reçut de ses contemporains le surnom de Magnifique et la postérité le lui a conservé.

Jean Ier, — de 1379 à 1390.—Jean Ier, fils et successeur de

Henri II, fit la guerre aux Portugais qui le défirent à la bataille d'Aljubarotta; mais, à son tour, il défit les partisans du duc de Lancastre, gendre de Pierre le Cruel, et qui voulait s'arroger des droits sur la Castille. Ce fut sous le règne de ce prince que les cortès assemblées à Briviesca investirent son fils, l'infant don Henri, du titre de prince des Asturies qui depuis lors appartint à l'héritier du trône de Castille—1388. Ils décidèrent aussi le mariage de ce jeune prince avec Catherine, fille du duc de Lancastre et petite-fille de Pierre le Cruel, afin d'affermir par cette union les droits de la maison de Transtamare, qui avaient déjà été solennellement reconnus. Jean Ier mourut en 1389, laissant pour successeur son fils Henri, âgé seulement de onze ans; la minorité de ce prince fut une époque de troubles et de divisions, parce que chacun voulait arriver au pouvoir.

Henri III, — de 1390 à 1406.—Le testament de Jean Ier fut cassé par les cortès assemblées, et les massacres des juifs à Séville et à Cordoue furent la suite de cette œuvre impie, car le feu roi les avait toujours protégés.

L'archevêque de Tolède, les comtes de Benavente et de Transtamare, nommés régents, loin d'établir l'ordre et la paix, effrayent l'État par leurs divisions; mais, au moment où l'on s'y attendait le moins, le jeune roi casse le conseil de régence, déclare qu'il ne veut plus de tuteur et qu'il va régner seul—1393. Cet acte de fermeté annonça aux grands qu'ils allaient avoir un maître, et que la nation aurait un vengeur. En effet, Henri III pacifia tous les troubles, punit tous les factieux, réprima l'orgueil des grands, l'avarice des juges, les concussions des receveurs royaux, contint les Maures, fit avec succès la guerre au Portugal, et vit le superbe Tamerlan, grand khan des Mongols, rechercher son alliance. Il mourut l'an 1406, laissant pour successeur son fils Jean II, âgé d'un an.

Jean II, —1406 à 1454.—Les cortès voulurent encore casser le testament d'Henri III, et offrirent la couronne à son frère, l'infant don Ferdinand; mais celui-ci refusa, et se contenta du titre de tuteur et de régent, qu'il partagea avec la reine Catherine de Lancastre. Jean II fut donc proclamé roi; ses armes, sous la régence du vaillant et sage Ferdinand,

furent partout victorieuses, et le royaume se trouva de nouveau pacifié; mais, malheureusement, ce prince ayant été appelé au trône d'Aragon—1412—, la régente mère resta seule près d'un roi de sept ans, et, craignant que plus tard il ne lui ravît l'autorité, elle le séquestra à Valladolid, lui refusa la liberté de sortir, ne lui laissa de ses serviteurs que ceux qui pouvaient l'entretenir dans le goût de la mollesse et des plaisirs, lui enleva son favori Alvaro de Luna, dont elle craignait l'énergique ambition, et se livra elle-même à sa passion pour le vin et les liqueurs fortes : pour que rien ne troublât son indigne repos, elle renonça à la guerre contre Joussef, roi de Grenade, et fit alliance avec lui.

A sa mort, en 1418, comme son fils Jean II était incapable de gouverner par lui-même, l'archevêque de Tolède en profita pour s'emparer de son esprit et du pouvoir. Il lui fit épouser sa cousine, Marie d'Aragon, fille de son ancien tuteur, et régna arbitrairement sous son nom.

Enfin, le roi se lassa du joug de l'archevêque de Tolède, et rappela, pour s'en débarrasser, Alvaro de Luna à son conseil; celui-ci se rendit bientôt si redoutable aux grands, que la peur atteignit le roi lui-même. Ce fut ce qui perdit le prince et le ministre.

La fortune étonnante de ce favori souleva les mécontentements de la noblesse et du clergé. Henri, grand-maître de Saint-Jacques, et Jean, duc de Pénafiel, tous deux frères de la jeune reine, s'unirent à l'archevêque de Tolède pour détrôner le roi, et se divisèrent ensuite afin de travailler chacun pour son propre compte. La fortune semblait favoriser le prince Henri; le roi et la cour étaient tombés captifs entre ses mains; le parti de ses adversaires, beaucoup plus faible que le sien, commençait à se lasser; le pape Martin V, qui protégeait son entreprise, l'avait investi de tous les titres et de tous les biens qu'il avait désirés, et, enorgueilli de ses succès, ce prince s'était fait enfin reconnaître par les cortès, et avait épousé de force Catherine, sœur du roi; mais bientôt le faible monarque, qui s'était évadé avec l'aide d'Alvaro de Luna, après avoir assemblé des troupes dans la Castille ultérieure qui lui était dévouée, enleva au prince révolté tous les biens dont il s'était emparé et dont le pape lui avait assuré l'héré-

dité, le fit prisonnier et l'envoya dans la citadelle de Mora.

Ce fut pour peu de temps, car Alphonse le Magnanime, qui avait succédé à son père sur le trône d'Aragon, réclama de Jean II sa mise en liberté et l'obtint. Henri se réconcilia bientôt avec Jean de Pénafiel, et tous deux s'unirent pour renverser le favori. Après des succès divers Alvaro fut exilé; mais, comme tous ses ennemis se disputaient ses dépouilles, le roi le rappela et lui donna plus d'autorité qu'il n'en avait jamais eu.

Musulmans d'Espagne.—Pendant ces agitations, Muhamed VII qui avait succédé à Joussef III, roi de Grenade, ne pouvait contenir les factions que son orgueil tyrannique avait soulevées dans le cœur de ses États. Son adjed, Joussef-ben-Zeragh, chef de la fameuse tribu des Abenzeragh, malgré son habileté, ne put parvenir à défendre son maître. Joussef-ben-Alhamar s'unit avec Jean II pour détrôner Muhamed, tua Abenzeragh, chassa Muhamed de Grenade, y entra en vainqueur, et se reconnut vassal de la Castille—*1442*. Mais le roi de Fez vint au secours de Muhamed, et le rétablit sur son trône.

Mort de Alvaro de Luna.—Jean II eut à lutter alors contre plusieurs ennemis à la fois. Frédéric, fils du roi d'Aragon, Martin le Jeune, voulut s'emparer de Séville; mais il fut défait et mis en prison, tandis que les nobles de la Castille faisaient une guerre à outrance au roi et à Alvaro, qui se retirèrent à Tolède. Cette ville fut bientôt livrée à Henri d'Aragon, roi de Navarre, et Jean II, obligé de s'enfuir, apprit en même temps que son fils Henri, prince des Asturies, et sa propre femme conspiraient contre lui. Alvaro pressait les préparatifs de la résistance; mais le roi ayant été pris, resta captif entre les mains du roi de Navarre, qui lui enlevait jusqu'à la liberté de la conversation. Enfin, à l'aide du prince des Asturies et de son favori, Jean Pacheco, il échappa à ses gardes—*1444*—et reprit Alvaro, qu'il fit grand-maître de Saint-Jacques.

Tant de grandeurs éblouirent le favori; il en abusa, et bientôt une ambassade que les révoltés de Tolède envoyaient au roi lui déclara que, s'il ne disgraciait Alvaro, ils renonceraient à son obéissance. La nouvelle femme de Jean II, Isa-

belle de Portugal, n'aimait pas Alvaro, quoiqu'elle lui dût le trône, et elle engagea le roi à lui retirer sa protection, en lui faisant voir à quels dangers il s'exposait lui-même. Le roi la crut et *óta sa main du favori*, que, par un raffinement de bassesse, il livra lui-même à ses ennemis.

Alvaro de Luna monta sur l'échafaud avec le même courage qu'il avait en allant au combat : il détacha lui-même ses vêtements, et tendit intrépidement la tête ; puis, voyant près de lui l'intendant des écuries du prince des Asturies : « Va, « dis au prince qu'il n'imite pas l'exemple du roi, quand il « voudra récompenser ceux qui l'auront fidèlement servi. »

Ainsi périt, victime de l'ingratitude de son roi, celui qui avait mis toute sa gloire à le servir—1453. Jean II ne tarda pas à regretter la perte du seul homme qui l'eût réellement aimé, et mourut de chagrin, l'année suivante—1454.

Royaume de Navarre.—La Navarre, demeurée dans la maison royale de France jusqu'en 1328, en fut détachée par Philippe de Valois qui la restitua à Jeanne, fille de Louis le Hutin, femme de Philippe d'Évreux. Ce petit royaume fut paisiblement gouverné par tous deux jusqu'au règne de leur fils, Charles le Mauvais, dont les vices et la scélératesse effrayèrent son époque. Charles III, surnommé le Noble, lui succéda en 1386, et rendit la Navarre heureuse. Après lui, sa fille Blanche épousa Jean d'Aragon, duc de Penafiel, que nous venons de voir ennemi infatigable de la Castille, et qui fut roi de Navarre par sa femme; mais, à la mort de cette princesse, au lieu de rendre le trône au fils qu'il avait eu d'elle, et qui seul y avait droit, il retint son héritage, se remaria, et disposa de la Navarre en 1456, en faveur d'Éléonore, fille de sa seconde femme et mariée au comte de Foix, Gaston IV. Don Carlos, prince de Viane, prit les armes pour revendiquer son royaume; mais, vaincu à Estella—1456—, il se retira en Italie.

§ II. Portugal.

ROIS DE PORTUGAL, DE 1279 A 1481.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1279—Denis le Libéral.
1325—Alphonse IV.
1357—Pierre le Sévère ou le Justicier.
1367—Ferdinand.
1383—Interrègne.
1385—Jean Ier.
1433—Édouard.
1438—Alphonse V.

Pierre le Sévère ou le Justicier, — de 1357 à 1367.—Pierre le Justicier, ayant succédé à son père Alphonse IV en 1357, commença son règne par faire punir les meurtriers d'Inez de Castro, sa cousine, qu'il avait épousée en secret, et dont son père avait ordonné la mort. Après avoir produit les preuves irrécusables de son mariage, il fit exhumer le corps d'Inez, le fit revêtir d'ornements royaux et ensevelir dans la sépulture royale d'Alcobaça. Il vécut jusqu'en 1367, et son règne fut, pour le Portugal, un temps de justice et de paix.

Ferdinand Ier, — de 1367 à 1383.—Ferdinand Ier, fils de Pierre, commença les guerres contre la Castille. Comme il avait, par sa mère, plus de droits à ce royaume que Henri de Transtamare, après la mort de Pierre le Cruel, il voulut les faire valoir ; mais il fut battu et obligé de renoncer à ses prétentions—1371. Il épousa Eléonore Tellez, dont il fit casser le mariage qu'elle avait contracté avec un seigneur portugais.

Ferdinand mourut en 1383, après avoir marié sa fille Béatrix à Jean Ier, roi de Castille. La régence resta à Eléonore ; mais le grand-maître d'Avis se fit proclamer roi de Portugal, et, bien qu'il n'eût que douze mille hommes à opposer au roi de Castille qui défendait les droits de sa femme, il gagna la bataille d'Aljubarotta—1385—, et fut reconnu universellement sous le nom de Jean Ier.

Jean Ier, — de 1385 à 1433.—Une trêve de quinze ans fut conclue, et Jean Ier épousa la fille du duc de Lancastre. Cette trêve fut convertie en paix définitive, l'an 1403. Alors on put s'occuper de l'expédition en Afrique que le roi Jean méditait

depuis longtemps; il en chargea ses fils et le connétable de Péreira, dont il redoutait l'effervescence dans l'intérieur du royaume.

L'infant don Henri, plus ambitieux de connaissances que de pouvoir, employa ses nombreuses richesses à encourager et à payer les courses réitérées et périlleuses que de savants navigateurs entreprirent pour trouver un passage jusqu'aux Indes. De 1418 à 1433, on découvrit les îles de Puerto-Santo, de Madère, et toutes les Açores.

Edouard,—de 1433 à 1438.—Alphonse V,—de 1438 à 1481. —Le règne d'Edouard, fils de Jean Ier, n'offre rien de remarquable. La minorité de son fils, Alphonse V, fut une cause incessante de troubles. Pierre, dernier fils de Jean, tuteur de son neveu et régent du royaume, eut à lutter contre le duc de Bragance et contre Jean le connétable, qui voulaient envahir l'autorité. Il mourut assassiné par le jeune monarque lui-même. Don Henri seul ne prit aucune part à ces désordres et ne fit valoir aucun de ses droits. Toujours ambitieux de nouvelles découvertes, il eut, avant de mourir, la satisfaction d'apprendre que Diaz Fernandez avait découvert la Guinée—1455.

Le roi Alphonse V, après de longues conférences, obtint du pape Nicolas V que les terres découvertes par ses sujets lui appartiendraient en toute propriété, au lieu de les tenir seulement à titre de fiefs du saint-siége, suivant les anciennes lois de l'Eglise.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLIV.

ITALIE.

§ I. États italiens.—Lucques, Pise, Venise, Gênes, etc.

Castruccio Castracani;—Martino della Scala, Lucques.— La Toscane, centre des guerres entre les Guelfes et les Gibe-

lins, était déchirée par ces deux partis, qui se partageaient toutes les villes de cette contrée. Le parti gibelin dominait dans les villes maritimes, et celui des Guelfes dans les cités de l'intérieur. Ces derniers seraient venus à bout de détruire leurs adversaires, si Castruccio Castracani ne les eût soutenus par sa valeur et son génie audacieux.

Cet homme célèbre, uni avec le Milanais Galéas Visconti, défit les Florentins à la bataille d'Alto-Pascio, s'empara d'une partie de leurs possessions, et fut fait successivement duc de Lucques et de Pistoie par l'empereur Louis V. Toutes les villes toscanes auraient fini par subir sa domination, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de ses triomphes—1328.

Lucques tomba ensuite entre les mains de Martino II della Scala, podestat de Vérone, qui ne tarda pas à la revendre aux Florentins—1324—. Mais, comme cette ville ne voulait ni plier sous le joug du seigneur de Vérone, ni obéir aux Florentins, elle se joignit à la petite république de Pise, dont elle demanda la protection, et qui, peu de temps après, passa elle-même, avec la Sardaigne, sous la domination de Jayme II, roi d'Aragon—1325.

Florence.—Pendant ce temps Florence était aussi la proie des factions, qui, sous la dénomination de *noirs* et de *blancs*, n'étaient que des Guelfes et des Gibelins, comme par tout le reste de l'Italie. Cette belle ville, après avoir été décimée, en 1348, par la peste qui désola l'Europe à cette époque, fut encore ravagée de fond en comble par Jean Visconti, duc de Milan, et, malgré le secours que lui apportèrent les petites républiques guelfes qui l'entouraient, elle devint le théâtre des guerres les plus désastreuses—1376— ; tantôt réduite sous l'orgueilleuse domination des nobles, tantôt sous celle d'une populace ignorante et avide, elle se trouvait sans force et sans puissance pour résister à leurs exactions.

Les successeurs de Martino et les Visconti.—Après la mort de Martino I della Scala, podestat de Vérone, son petit-fils, Cune le Grand, exerça sur la Lombardie une domination sage et douce ; l'empereur Henri VII lui donna, en 1312, le vicariat impérial de Trévise, et le nomma podestat de Vicence.

Après sa mort, son fils, Martino II, poussa plus loin ses prétentions, et, sans la vigoureuse opposition des Visconti,

aidée de l'adroite politique des Vénitiens, l'Italie entière aurait passé, à titre de royaume, sous son joug immédiat. Il mourut en 1351, et, depuis cette époque, cette famille, qui s'était élevée à un si haut point de splendeur, dégénéra progressivement. En 1386, Antoine Scala, le dernier des successeurs de Martino, vit les domaines de sa maison et toutes ses dignités passer dans les mains de Galéas Visconti, qui fit la gloire et l'agrandissement de sa famille, préparés d'abord par Othon Visconti, archevêque de Milan, puis par son neveu, Mathieu le Grand, qui sut par son adresse établir son pouvoir sur des bases solides, et assurer à ses descendants l'hérédité de la seigneurie de Milan.

Jean Galéas se fit haïr par une domination cruelle, et ses deux fils, Jean-Marie et Philippe-Marie, qui l'imitèrent dans ses odieuses vexations, n'eurent pas comme lui le prestige de la gloire des armes pour se les faire pardonner. Philippe-Marie Visconti mourut en 1447, et, comme il n'avait pas de successeur, il nomma pour son héritier Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon.

Les Milanais rétablirent le gouvernement républicain, et, après trois années d'agitations, le fils de l'aventurier Jacomuzio Attendulo, François Sforza, qui avait épousé Blanche, fille naturelle de Philippe-Marie Visconti, domina toutes les factions par son courage et son génie. En lui commença, dans le Milanais, le 25 mars 1450, une nouvelle dynastie qui fut mêlée aux grandes guerres dont l'Italie fut le théâtre, sous Louis XII et sous François Ier, descendants de Valentine de Milan, fille de Jean Galéas, et qui disparut au milieu des prétentions rivales des maisons de France et d'Espagne.

Pise.— Ugolino della Gherardesca.— Pendant ce temps les Pisans et les Génois se disputaient la Corse, et ces deux peuples, devenus ennemis irréconciliables, se livrèrent, près de la Méloria, en 1284, une bataille qui, en détruisant la marine de Pise, livra la mer Tyrrhénienne aux Génois. Ces derniers enlevèrent à leurs ennemis quarante-neuf galères, et leur firent douze mille prisonniers.

Soumise alors à la domination des Guelfes, Pise fut obligée de courber la tête sous le joug odieux d'Ugolino della Gherardesca, qui, dans l'ivresse de son pouvoir, s'écriait : « *Que me*

manque-t-il donc? — Rien, que la justice de Dieu ! » lui répondit un Pisan. Elle arriva en effet, et fut horrible.

Ugolino, accusé d'avoir voulu livrer la ville aux Florentins, fut attaqué par le peuple dans son propre palais, et fait prisonnier par l'archevêque Roger, de la famille des Ubaldini, qui avait trempé dans la même conspiration, et qui cherchait, par la défaite de son rival, à s'emparer de l'autorité. Il fit enfermer le comte Ugolino, ses trois fils et son petit-fils, dans une tour située au bord de la mer ; et, pour qu'on les y laissât mourir de faim, il jeta dans l'Arno les clefs de cet horrible séjour.

La mort d'Ugolino, si douloureusement chantée par Dante, loin d'apaiser les querelles des deux républiques, les rendit plus vives que jamais, et Pise se vit forcée de combler son port et de céder ses vaisseaux à Gênes—1290—, qui devint alors maîtresse de son commerce.

Venise.—Venise, république rivale de Gênes, et qui, de même qu'elle, avait établi sa puissance par la suprématie qu'elle avait acquise dans le commerce du Levant, avait conservé une grande prépondérance sur celui des îles de l'Archipel ; et, quoique l'empire grec, rétabli à Constantinople en 1261, eût été favorable aux Génois dans leurs relations commerciales avec toutes les villes maritimes de cet empire, les Vénitiens ayant traité avec le sultan des Mameluks, Hassan-Naser, l'Egypte et les Indes leur furent ouvertes, et devinrent le centre de leurs plus riches opérations.

En 1350, une nouvelle guerre éclata entre ces deux républiques. Elle fut suscitée par les Génois, qui avaient établi le blocus sur la mer d'Azof pour s'opposer aux Tartares, et qui entravaient toute relation commerciale entre le port de Tana et les Vénitiens. Les Génois remportent une fameuse victoire navale, dite *du Bosphore*, sur les flottes combinées des Vénitiens, des Catalans et des Grecs. Philippe de Doria enlève Chio et Négrepont aux Vénitiens, qui, peu après, sont vainqueurs, à leur tour, devant Cagliari. Mais, sous la conduite de l'amiral Paganini de Doria, les Génois remportèrent à Porto-Longo une victoire qui fut le signal du renouvellement de leur puissance, et qui se termina par une paix où l'avantage fut entièrement de leur côté—1355.

Marino Faliéro.—L'an 1354, le doge de Venise, Marino Faliéro, vieillard d'un caractère ferme, noble, audacieux et vindicatif, avait épousé une femme jeune, belle, remplie de grâces, dont il était extrêmement jaloux. De faux rapports lui ayant fait croire qu'elle tramait avec le patricien Michel Steno, l'un des chefs du tribunal secret, un complot contre son honneur, il ourdit lui-même, de concert avec six cents plébéiens, une vaste conspiration dont le but était de mettre à mort les nobles et les patriciens, parmi lesquels serait enveloppé son rival, et de changer la forme du gouvernement. Le complot fut découvert, et le Conseil des Dix instruisit sur-le-champ, avec l'aide de vingt autres patriciens. le procès des coupables, qui payèrent leur audace de leur tête. L'arrêt s'étendit même sur le doge, et ce vieillard, dont personne n'osa embrasser la défense, eut la douleur de voir choisir pour le lieu de son supplice et de son ignominie celui qui avait été témoin de son couronnement et de sa gloire. Il fut décapité sur le grand escalier du canal. *Justice a été faite d'un grand coupable !* dit le bourreau, en montrant au peuple assemblé la tête sanglante de Marino Faliéro.

La vengeance des patriciens poursuivit le vieillard même après sa mort, en ajoutant une autre honte à celle qui entachait déjà sa mémoire. Son portrait ne fut point placé dans la salle du grand conseil, et l'on ne vit, entre celui d'André Dandolo et celui de Jean Gradenigo, qu'un crêpe noir accompagné de ces mots : *Place de Marino-Faliéro décapité !*

Bataille de Chiozza.—Paix de Turin entre Venise et Gênes.—Les guerres qu'elle avait eues à soutenir contre Gênes, et les divisions intestines qui venaient depuis peu de l'agiter, empêchaient Venise de concentrer ses forces vers un même but ; menacée par Louis de Hongrie, elle fut obligée, pour éviter la guerre, de céder l'Istrie et la Dalmatie—1357.

Attaquée de nouveau par les Génois en 1378, l'orgueilleuse Venise, battue à Chiozza, allait périr pour toujours, si la valeur et le patriotisme de l'amiral Victor Pisani, n'eussent sauvé son indépendance par la prise de la flotte génoise et la défaite de l'armée à Chiozza, en 1380. La paix signée à Turin, entre les deux républiques, fut la suite de cette mémorable action, d'autant plus héroïque que c'était en la sauvant que

Victor Pisani s'était vengé de l'injustice de sa patrie envers lui. Cependant tout l'avantage de cette trêve ne fut que pour les Génois, qui en avaient dicté les conditions.

La Sicile.—Charles d'Anjou.—Vêpres siciliennes.—L'an 1282, la Sicile fut le théâtre d'une affreuse catastrophe. Charles d'Anjou avait été investi du royaume de Naples et de Sicile, et pensait y régner en despote; mais la vengeance d'un peuple humilié est terrible. Jean de Procida, que Charles d'Anjou avait dépouillé d'une petite île qu'il possédait, conçut le plan d'une vaste conspiration. C'était un homme doué des plus grandes qualités, mais rempli de vices et d'une profonde hypocrisie. Tous les moyens lui sont bons pour réussir. Il se déguise tantôt en moine, tantôt en mendiant, et, parcourant l'Europe, met dans ses intérêts quelques princes ennemis ou jaloux des Français, entre autres Pierre III, roi d'Aragon, surnommé le Cruel.

Ce qui paraîtra surtout inconcevable, c'est que Procida sut envelopper pendant deux ans, dans les ombres du plus profond mystère, le secret de cette conjuration, dans laquelle entraient tant de princes, de conseils de seigneurs et d'armées. Tout était enfin préparé ; l'habile conspirateur choisit pour l'exécution de son dessein une de ces circonstances qui enflamment l'esprit du peuple et le portent à la fureur. Le lundi de Pâques, quelques soldats français outragent dans Palerme une fille noble. Procida fait entendre le cri de la vengeance. La cloche qui devait sonner les vêpres sonne le tocsin ; l'appel à la prière devient le signal du meurtre. Les conjurés, disséminés dans la ville, excitent, arment la rage du peuple; huit mille Français sont égorgés. La flotte grecque et celle d'Espagne détruisent les vaisseaux de Charles d'Anjou ; et Pierre d'Aragon est proclamé roi de Sicile.

Jamais, dit M. de Ségur, on n'arriva au trône par des degrés plus sanglants, et les *Vêpres siciliennes* seront, dans la postérité, une tache ineffaçable pour le moderne Catilina qui conçut cette révolution, pour le pontife, pour l'empereur qui la favorisèrent, et pour le prince ambitieux qui en profita [1].

[1] SÉGUR, *Histoire du Bas-Empire*.

Robert le Sage à Naples.—Après cette terrible vengeance, connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*, Naples et la Sicile formèrent deux royaumes distincts; en 1309, Robert le Sage, descendant de Charles d'Anjou, possédait celui de Naples, tandis que Frédéric d'Aragon régnait sur la Sicile. Ce fut en vain que Robert chercha à réunir sous son sceptre les Deux-Siciles, il y échoua complétement; mais, en revanche, il obtint, à l'aide des Guelfes, dont il dirigeait les entreprises, une grande influence sur Frédéric, et c'est à la prudence de sa conduite qu'il dut le surnom de Sage. Il mourut en 1343, après avoir marié sa petite-fille Jeanne avec André, fils de Charobert, roi de Hongrie, auquel il avait enlevé la couronne. Par cette union, il voulait réunir les prétentions des deux familles; mais le malheur en marqua toutes les phases.

Jeanne de Naples.—Jeanne Ire, aussi remarquable par ses talents que par la scélératesse de son caractère, commença la série de ses crimes par l'assassinat de son mari, et, pendant quarante ans que Dieu la laissa sur le trône, elle y épouvanta ses contemporains par le scandale de sa conduite et par les cruautés dont elle se rendit coupable. Mais il y a un terme aux prospérités ainsi qu'aux malheurs. La Providence se lassa de crimes sans remords, de fautes sans repentir et le sang innocent que Jeanne avait répandu à flots se leva menaçant contre elle et retomba sur sa tête.

Urbain IV donna l'investiture du royaume de Naples à Charles de Duras, cousin de Jeanne, qui s'empara d'elle et la fit périr en juste punition de ses crimes. Sa mort fut le signal d'une guerre sanglante entre le nouveau roi de Naples et Louis Ier d'Anjou, que Jeanne avait adopté, et auquel elle avait transmis tous ses droits—1378.

§ II. États de l'Église. — Souverains pontifes.

(*Suite du chap.* XXXVII.)

PAPES.

1271—Grégoire X.
1276—Innocent V.
1276—Adrien V, non sacré.
1276—Jean XXI; en comptant l'anti-pape Jean, il est le vingt-unième.
1277—Nicolas III.
1281—Martin IV.
1285—Honorius IV.
1288—Nicolas IV.
1294—Célestin V.
1294—Boniface VIII.

1303—Benoît XI.
1305—Clément V.
1316—Jean XXII.
1334—Benoît XII.
1342—Clément VI.
1352—Innocent VI.
1362—Urbain V.
1370—Grégoire XI.
1378—Urbain VI, à Rome.
1378—Clément VII, à Avignon.
1389—Boniface IX, à Rome.
1394—Benoît XIII, à Avignon, et ensuite en Catalogne; il mourut en 1424.
1404—Innocent VII, à Rome.
1406—Grégoire XII, à Rome; déposé en 1409, mort en 1417.
1409—Alexandre V.
1410—Jean XXIII, déposé en 1415.
1417—Martin V.
1424—Clément VIII, antipape.
1431—Eugène IV.
1447—Nicolas V.

États de l'Église.—Les souverains pontifes.—Au milieu de tant d'événements divers, qui se passaient en Europe, l'Église avait aussi ses révolutions et ses désastres.

La maison d'Anjou, établie à Naples par l'autorité pontificale, exerçait dans l'État ecclésiastique une insolente domination, quand, par son abdication forcée, le pape Célestin V abandonna la tiare au cardinal Benoît Gaëtano, qui fut élu pape sous le nom de Boniface VIII, le 4 décembre 1294.

Boniface VIII,—de 1294 à 1303.—Ce pontife, d'un esprit élevé, d'un caractère ferme, d'une volonté décidée, semblait déterminé à user, pour les intérêts de l'Église, de tout le pouvoir que lui donnait sa nouvelle dignité, et à affermir, ou plutôt à reconstituer la puissance temporelle des papes; mais le violent antagoniste qu'il trouva dans la personne du roi de France fut un obstacle à ses projets, et un sujet de persécutions et d'outrages qui ne finirent qu'à sa mort

Le pape commença par quitter Naples et rétablit le saint-siége à Rome. La promptitude qu'il mit à concevoir et à exécuter ce projet effraya les factions et elles se soumirent. Le traité d'Anagni—1295—entre la maison d'Anjou et celle d'Aragon, fut de même le premier usage qu'il fit de l'influence qu'il venait de reconquérir sur le temporel des royaumes.

En 1296, commença entre Boniface VIII et Philippe le Bel cette querelle malheureuse qui devait causer un si grand scandale dans le monde chrétien, et avoir tant de retentissement dans la suite des siècles.

Philippe était en guerre avec l'Angleterre, et, pour subvenir aux frais de l'envoi d'une flotte sur les côtes de la Grande-Bretagne, et d'une expédition en Flandre pour en

punir le comte qui s'était lié avec les Anglais, il fait peser un impôt onéreux sur tous les biens ecclésiastiques. Le clergé s'émeut et porte ses plaintes au pape. Philippe le Bel reçoit l'ordre de respecter les biens de l'Église, et, par une bulle arbitrale, le pape défend aux deux monarques de continuer la guerre. Cette intimation, à laquelle ils se rendirent, termine cette première querelle, et laisse à Boniface le temps d'apaiser les troubles qui agitent ses propres domaines.

Deux cardinaux, Jacques et Pierre Colonna, avaient accusé le pape d'avoir employé la ruse pour parvenir au trône pontifical ; les effets de Boniface ayant été pillés sur la route d'Anagni par l'un de leurs neveux, le souverain pontife leur ordonne de venir rendre compte de leur conduite ; mais ils s'enferment dans Palestrina, place forte qui leur appartenait, et bravent la bulle qui les dépose, les prive de leurs dignités ecclésiastiques, et prononce la confiscation des biens des trois frères Etienne, Agapet et Sciarra Colonna, leurs neveux. Ils se préparent à se défendre dans la croisade prêchée contre eux ; mais, enfin, obligés de céder à la force, ils rendent Palestrina—1298—, qui est rasée, et sur les ruines de laquelle s'élève *Civita Papale*, et ils viennent humblement recevoir l'absolution.

La mort de l'empereur Adolphe de Nassau, tué par son compétiteur Albert d'Autriche, ainsi que l'alliance de Philippe le Bel avec ce nouvel empereur, irritent Boniface VIII, et occasionnent une seconde querelle. Le pape casse l'élection d'Albert d'Autriche, le cite devant son tribunal dans le délai de six mois pour se justifier, et le déclare incapable de régner. Pendant ce temps, il envoie à la cour de France Bernard Saisset, évêque de Pamiers, pour réclamer la liberté du comte de Flandre. Ce prélat, par la hauteur de ses paroles, irrita le roi qui le chassa de sa présence. Philippe, selon le conseil du garde des sceaux, Pierre Flotte, l'accusa de félonie et le renvoya devant son métropolitain.

Boniface, à cette nouvelle, convoqua un concile à Rome pour examiner la conduite du roi—1301. Les prélats français refusent de paraître à ce concile, sous prétexte que le roi leur défend ce voyage, et, dans les États généraux tenus à Paris—1302—, où parurent pour la première fois les députés

des communes, Pierre Flotte, garde des sceaux, déclare qu'il ne connaîtra jamais d'autres supérieurs que Dieu, et le roi pour le temporel.

Le clergé renouvela son refus de se rendre au concile; la noblesse déclara la guerre au saint-siége, avec ou sans la permission du roi, et le tiers Etat, s'immisçant dans la querelle, dit qu'il y avait ingratitude dans la conduite du pape, puisque l'Eglise ne devait ses richesses et sa puissance qu'à Charlemagne et à ses successeurs.

Boniface méprisa les discours véhéments de ces différents ordres, et traita avec une dédaigneuse indulgence l'Eglise de France, « cette fille folle à laquelle une mère pardonne ses discours insensés. » Il réserva toute son indignation contre Pierre Flotte, « ce Bélial, ce malheureux cyclope, borgne de corps, encore plus borgne d'esprit, qui entraînait, ajoutait-il, son maître dans le précipice ! » Cependant le concile fut tenu à Rome—octobre 1302—, et, malgré la déclaration du clergé, il y vint quatre archevêques, trente évêques et six abbés français.

Il fut décidé dans ce concile, par la bulle *Unam Sanctam*, « que, l'Eglise étant une, elle n'a qu'un chef, mais a deux « glaives, l'un spirituel et l'autre temporel ; que le premier, « employé par l'Eglise, a la suprématie sur le second qui ap- « partient au roi, mais pour la défense de l'Eglise. » L'ordre fut donné à Philippe IV de se rendre à l'intimation apostolique, et de laisser venir à Rome ceux qui le désiraient, sous peine d'excommunication et d'interdiction de son royaume.

Philippe le Bel ne tint aucun compte des ordres du pape, brûla la bulle, et convoqua une nouvelle assemblée des Etats généraux, le 10 avril 1303. Le clergé, qui commençait à hésiter, n'y envoya que deux archevêques et trois évêques ; mais l'avocat du roi, Guillaume Nogaret, vengea son maître de cet affront, en s'en prenant au pape lui-même. Il nia la validité de son titre, et l'accabla d'injures. Cependant Boniface VIII et Albert d'Autriche, réconciliés ensemble, s'unissaient contre Philippe, et l'accablaient à la fois des menaces de la guerre et de l'excommunication.

La colère du roi de France est alors à son comble. Il avait donné asile dans ses Etats aux Colonna exilés par Boniface.

L'un d'eux, Sciarra Colonna, engage Philippe à faire arrêter le pape ; Guillaume Nogaret appuie de tout son pouvoir cet avis audacieux, et tous deux, munis des ordres du monarque français, traversent les Alpes, soudoient des troupes mercenaires, et, le 7 septembre 1303, entrent dans Anagni, où le pape s'était retiré.

Boniface VIII avait alors quatre-vingt-six ans. En se voyant assiégé dans son propre palais par les soldats de Nogaret et les bourgeois mêmes d'Anagni, sa fermeté sembla quelques instants l'abandonner; mais, lorsqu'on lui eut fait connaître que son abdication était la principale condition que l'on mettait à sa liberté, il s'écria : *Non, puisque je suis trahi comme le Sauveur du monde, et livré entre les mains de mes ennemis, je veux mourir pape.* Alors il se revêt de ses habits pontificaux, pose la tiare sur sa tête, prend les clefs de saint Pierre à la main, et s'assied sur son trône, résolu d'y périr plutôt que de céder.

Bientôt, le palais envahi et les portes brisées donnent passage aux pillards, qui commencent par s'emparer de tous les trésors qu'ils rencontrent. Nogaret s'approche du pape, le somme d'obéir aux ordres du roi de France ; Boniface refuse et se plaint amèrement de la conduite impie de ce prince. Alors Sciarra Colonna s'élance sur le vieillard, le renverse de son trône, le soufflette de son gantelet de fer, et peut-être se fût-il porté à d'autres extrémités, si Nogaret n'eût pris le pontife sous sa protection et ne lui eût par là sauvé la vie; mais c'était pour le soumettre à l'humiliation d'un jugement.

Une telle conduite souleva le peuple d'Anagni, qui se repentit d'y avoir prêté les mains, et, le troisième jour, il vengea son propre crime sur les soldats de Nogaret, rendit la liberté au pontife, et le reconduisit à Rome en triomphe. Mais les persécutions et les chagrins avaient miné l'inflexible Boniface ; il ne survécut qu'un mois à sa délivrance. Il mourut le 11 octobre 1303.

En apprenant l'arrestation et les outrages qu'avait soufferts le pape, Dante s'était écrié : *Je vois le Christ captif dans la personne de son vicaire, livré une seconde fois à la dérision, et flagellé entre des voleurs.*

Benoît XI, de 1303 à 1305.—A la nouvelle des événements

de Rome, l'Europe entière s'indigne, et Philippe lui-même, qui les avait préparés, rougit de honte. Il en demanda l'absolution au nouveau pontife, Benoît XI ; mais seul il l'obtint, car Guillaume de Nogaret, Sciarra Colonna et tous leurs complices furent excommuniés, bien que les autres Colonna fussent rétablis dans leurs biens et leurs honneurs. On prétend que la mort prématurée du nouveau pape fut l'effet d'un poison que la vengeance des excommuniés avait préparé—1304.

Clément V,—de 1305 à 1314.—Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, porté, avec deux cardinaux italiens, comme candidat à la chaire de saint Pierre, fit taire sa haine contre Philippe au profit de son ambition ; et, prévenu que les Français avaient le choix du candidat, il se réconcilia avec lui et promit de remplir toutes les conditions qu'il lui imposerait, s'il voulait protéger son élection. L'accord fut conclu, et, moyennant les six conditions suivantes, Bertrand de Got fut élu pape, sous le nom de Clément V, en 1305.

Ces conditions étaient : 1° l'absolution du péché que le roi avait commis en faisant arrêter Boniface VIII ; 2° l'absolution des serviteurs du roi dans cette affaire ; 3° la concession au roi, pendant cinq ans, des décimes du royaume ; 4° la flétrissure de Boniface VIII ; 5° le rétablissement des Colonna, sans aucune exception, dans leurs biens et dignités ; la sixième fut tenue secrète ; mais l'abolition de l'ordre des Templiers, leur jugement et leur mort vinrent bientôt la faire connaître à l'Europe.

Cependant Philippe fut trompé dans son attente. Clément V, à peine sur le trône pontifical, leva la tête, et, tout en se plaçant sous la protection de la France, puisqu'il transféra le saint-siége à Avignon, il se déclara indépendant de toute puissance temporelle. Dans le concile de Vienne en Dauphiné, où le pape devait remplir les conditions promises, le roi Philippe et ses agents furent, en effet, absous du crime qu'ils avaient commis en s'emparant de la personne sacrée du pape Boniface ; mais, à leur grand étonnement, la mémoire de ce pontife, loin d'être flétrie, fut exaltée.

On déclara qu'il avait été légitime pasteur de l'Eglise, et qu'il était mort en bon et véritable catholique. L'abolition de

l'ordre des Templiers fut prononcée dans ce même concile, le 22 mars 1312. Leurs biens-fonds furent transmis aux Hospitaliers, et leurs biens-meubles partagés entre le pape et Philippe le Bel. Le *Temple* de Paris devint la résidence du grand-prieur de France, et il devait, près de cinq siècles plus tard, servir de prison à l'un des successeurs du petit-fils de saint Louis.

Depuis le malheureux dénoûment des croisades, l'ordre des Templiers, qui avait pris naissance avec elles, s'était établi en Europe et y avait acquis d'immenses richesses et une grande puissance. Le Portugal, l'Aragon, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, avaient été remplis de ses commanderies; mais il faut dire que leur extrême indépendance, leur molle oisiveté leur étaient devenues fatales. On les voyait s'oublier dans l'ivresse de leurs richesses et de leur orgueil, et insulter par un faste scandaleux, par des mœurs corrompues, à la chrétienté tout entière, dont ils devaient faire l'édification, comme ils en avaient fait la gloire.

Leur perte fut résolue; on les accusa de crimes qui sont encore problématiques, et on leur fit souffrir des supplices barbares. Dans tous les royaumes, des bûchers s'élevèrent, et les malheureux, livrés aux flammes,[1] retrouvaient presque tous leur énergie pour protester de leur innocence, au moment redoutable où le mensonge ne peut plus servir à celui qui va paraître devant le Dieu de toute vérité.

Parmi tant de chevaliers qui moururent avec courage, le grand-maître Jacques de Molay, et quatre autres chefs livrés à la justice du roi, se firent remarquer par leur dignité calme et par la fermeté de leurs paroles. Les tourments horribles de la torture leur avaient arraché quelques aveux qu'ils avaient rétractés dans l'interrogatoire qui la suivit; et, prêts à monter sur le bûcher, ils se déclarèrent de nouveau innocents des infamies dont on les accusait, et moururent avec cette tranquillité et cette résignation qui s'allient si peu avec les remords d'une mauvaise conscience[2].

« Si l'on en croit une vieille chronique, dit M. de Chateau-
« briand, Jacques de Molay, sur le bûcher, cita Philippe le

[1] A Paris, place Dauphine. — [2] Voyez chap. XL, p. 424.

« Bel et Clément V à comparaître dans l'an et jour au tribu-« nal suprême, et le prince et le pontife se présentèrent dans « le délai légal à la barre de l'éternité. » Une tradition semblable nous apprend que Ferdinand IV, roi de Castille, ayant fait mourir injustement deux seigneurs de sa cour, fut cité par eux à l'audience de Dieu, et mourut au terme précis de l'assignation. Le terrible surnom de *Ferdinand l'Ajourné* lui en resta à jamais.

Quelque singulières que paraissent ces assertions dans notre siècle de scepticisme et d'incrédulité, il est bon de ne pas dépouiller les chroniques des naïves leçons qu'elles donnent; car il sera toujours vrai, dit un écrivain, que le Ciel entend la voix de l'innocence et du malheur, et que l'oppresseur et l'opprimé paraîtront tôt ou tard aux pieds du même juge.

L'excommunication lancée contre l'empereur d'Allemagne, Henri VII, qui s'était emparé de Rome, fut le dernier acte de pouvoir de Clément V. Il mourut le 20 avril 1314, et, le 29 novembre de la même année, Philippe le Bel le suivit dans la tombe. Le trône pontifical resta vacant pendant deux ans.

Jean XXII,—de 1316 à 1334.—Jean XXII succéda à Clément V. Il cassa l'élection de Louis de Bavière, déclara nul le couronnement qui avait été fait à Rome par des laïques, et jeta l'interdit sur ses Etats. Il mourut en 1334.

Benoît XII, — de 1334 à 1342.— Benoît XII, son successeur, chercha vainement à se réconcilier avec l'empereur, la cour de France s'y opposa. Le pontife, contraint de céder à cette influence, répondit négativement aux envoyés de l'empire, qui, dès lors, méprisa ses décisions. Louis de Bavière se fit couronner de nouveau, et, chose unique dans ce temps de foi mal comprise, les électeurs laïques levèrent l'interdit de leur propre autorité, mais non pas sans rencontrer de grands obstacles, car les prêtres ne cédèrent qu'à la violence populaire.

Pour s'affranchir du joug de la France, Benoît voulut transférer de nouveau le saint-siége en Italie, mais aucune ville ne put le recevoir. Des divisions intestines et des guerres générales portaient au comble l'anarchie que l'absence des papes avait fait naître, et qui n'avait été favorable qu'à

l'ambition de certaines familles. Obligé donc de se soumettre à la nécessité, le pape retourna en France et y mourut l'an 1342. Clément VI succéda à Benoît XII.

Clément VI, — de 1342 à 1352. — Le nouveau pontife parvint à faire céder Louis de Bavière aux ordres du saint-siége. Charles de Moravie ayant abandonné ses prétentions sur Rome, le Pape, en récompense, le fit élire empereur; mais un autre prétendant à la domination de cette ville faillit l'enlever à la puissance pontificale. Nicolas Renzo, ou mieux Rienzi, simple particulier de Rome, se servit de son ascendant sur le peuple pour s'en emparer.

Nicolas Rienzi.—Cet homme extraordinaire, fils d'un cabaretier nommé Laurent Renzo, et d'une blanchisseuse, était doué d'une éloquence persuasive et d'un esprit enthousiate. Nourri de toutes les idées républicaines que les livres anciens lui avaient fournies, il aurait voulu réunir l'univers entier sous une même constitution, dont Rome eût été le centre. Il mérita l'admiration de Pétrarque, dans le discours qu'il adressa au pape lorsqu'il lui fut envoyé comme ambassadeur.

Rienzi, par son éloquence fougueuse, exalta l'imagination des Romains; toutes les têtes cédèrent à son impulsion; les barons furent contraints d'abandonner la ville, et l'orateur victorieux vint au Capitole se faire décerner la dignité de tribun, lire le règlement qu'il avait composé pour la nouvelle république, et fut investi du pouvoir suprême, l'an 1347.

Nicolas le sévère et le clément, le libérateur de Rome, le zélé pour le bien de l'Italie, l'ami du monde, le tribun auguste; tels étaient les titres que prenait Rienzi.

Il s'entoura d'un luxe oriental. Le baptistère de Constantin le Grand fut, comme du temps des empereurs, le lieu réservé pour ses bains. Il multiplia les fêtes les plus splendides, et porta l'extravagance jusqu'à citer à son tribunal les principaux souverains de l'Europe, les cardinaux et jusqu'au pape lui-même; puis, pour qu'on ne doutât pas de sa puissance, il tira son épée en frappant l'air par trois côtés différents, et s'écria : « Ceci est à moi! ceci est à moi! ceci est à moi! » Mais son triomphe ne fut pas de longue durée;

le peuple se lassa de son tribun, et sept mois ne s'étaient pas écoulés, que le pouvoir lui échappait, et que le maître du monde était obligé d'aller mendier un asile à la cour de Louis Ier le Grand, roi de Hongrie.

Clément VI mourut en 1352, après avoir perdu la Romagne et annoncé le second jubilé en 1350, ce qui réduisit de moitié l'intervalle prescrit par Boniface VIII. Innocent VI lui succéda sur la chaire de saint Pierre.

Innocent VI,—de 1352 à 1362.—Mort de Nicolas Rienzi. —Le plus grand ennemi du nouveau pape était Jean de Vico, qui portait le titre de préfet de Rome, et régnait en maître sur une grande partie de l'Italie. Rienzi, rappelé de l'exil, était seul capable de tenir tête à un tel concurrent : il fut donc envoyé à Rome, décoré par Innocent VI du titre de sénateur. Le superbe Jean de Vico succomba et fut dépouillé de toute autorité.

Rienzi rétablit l'ordre et les lois ; mais son ingratitude envers deux citoyens, Montréal et Pandolphe, dont il paya les services par une mort ignominieuse, souleva le peuple contre lui. Assiégé dans le Capitole, il essaya de fuir sous le déguisement d'un ouvrier ; arrivé aux portes de la ville, un Romain l'arrêta, et lui dit : *Où vas-tu ? — Je suis le tribun!* fut sa seule réponse.

Rienzi fut conduit dans le lieu où il avait coutume de faire lire les condamnations de ses victimes ; la tranquillité et la noblesse de son maintien intimidèrent les juges ; aucun n'osa prononcer son arrêt, et il se disposait à parler, lorsqu'un boucher lui plongea un couteau dans le ventre. Son corps fut insulté, traîné dans les rues, et suspendu enfin à la porte d'une boucherie—1354.

Le cardinal Albornoz, vicaire du pape Innocent VI, empêcha Rome, par sa fermeté, de retomber dans l'anarchie. Après avoir reconquis au patrimoine de saint Pierre, Rimini, Sinigaglia, Ancône, le duché de Spolète et la Marche d'Ancône, Albornoz réunit dans une diète à Rome, en 1357, tous les députés de l'Eglise, et y rédigea les constitutions nommées *Eugubiennes*. Toute la Romagne fut soumise en 1359, et les Visconti ayant pour toujours abandonné Bologne en 1364, en firent la remise au saint-siége.

Le pape Innocent VI était mort en 1362. Sa vieillesse avait été affligée par le spectacle des excès que commirent des hordes sacriléges qui, sous le nom de *Grandes Compagnies* ou de *Tard-venus*, avaient assailli le territoire d'Avignon, pillé les églises et les maisons, brûlé ce qu'ils ne pouvaient emporter, et tué les habitants. Ils s'en seraient pris au pape lui-même, si l'on n'eût détourné leur fureur, en leur proposant d'aller faire la guerre en Italie contre les seigneurs de Milan, qui avaient à leur tête Bernabas Visconti.

Urbain V,—de 1362 à 1370.—Urbain V, élu pape après la mort d'Innocent VI, excommunia Bernabas, mais sans l'effrayer ni l'abattre. Le pape lui-même n'avait pas le temps de pousser ses avantages. Une autre bande d'aventuriers, conduits par le célèbre Bertrand Du Guesclin, que le roi Charles V avait attaché à ses intérêts par le titre de connétable, s'approcha encore d'Avignon en 1367, et demanda au pape l'absolution et 200,000 florins. Bertrand Du Guesclin ajouta : « *Il y en a beaucoup qui d'absolution ne parlent même pas, et bien mieux aiment l'argent.* »

Il fallut payer la somme exigée aux dépens du trésor pontifical. Ces humiliations et les instances que faisaient les Italiens pour que le pape vînt parmi eux, décidèrent Urbain V à quitter Avignon. Ce fut le premier essai de délivrance. Charles V s'émut à la nouvelle de ce projet, mais, comme il ne pouvait employer la force, Urbain partit et fut reçu à Rome comme un sauveur.

Cependant la présence du pape n'arrêtant pas les violences des Visconti, les cardinaux préférèrent le repos d'Avignon, et Urbain V y retourna mourir l'an 1370.

Grégoire XI,—de 1370 à 1378.— Grégoire XI, successeur d'Urbain V, était destiné à rétablir la papauté à Rome. En vain voulut-il faire conclure la paix entre la France et l'Angleterre, et pacifier l'Europe, personne ne l'écouta. Il excommunia les Visconti qui n'en tinrent aucun compte, et les Romains menacèrent d'élire un anti-pape, si Grégoire XI refusait aussi de venir régner parmi eux. Alors, malgré l'opposition du roi de France, de l'empereur et même des cardinaux, Grégoire s'embarqua à Marseille, en septembre 1376. et arriva à Rome peu de jours après,

Le peuple le reçut avec des transports de joie ineffables, et le conduisit en triomphe au palais du Vatican, qui remplaça, pour les papes, celui de Saint-Jean-de-Latran tombé en ruines. On dit cependant que, pressé par les cardinaux restés en France, Grégoire se disposait à y retourner, quand la mort arrêta l'effet de cette résolution, l'an 1378.

Suivant l'expression des Italiens : « Cette seconde captivité « de Babylone, qui avait duré pendant soixante-dix ans « comme la première, était terminée, et Avignon ne devait « plus être que la demeure des anti-papes. »

Urbain VI,—de 1378 à 1389.—Grand schisme d'Occident. —Après la mort de Grégoire XI, les Romains, non contents de revoir le pape chez eux, voulurent encore qu'il fût de leur nation, et firent tant qu'ils parvinrent à faire élire Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, prélat généralement estimé ; les cardinaux, dix jours après, annoncèrent leur choix à tous les princes de l'Europe. Le nouvel élu prit le nom d'Urbain VI.

Son caractère ferme et altier déplut à Jeanne de Naples, et, par ses intrigues, elle engagea les cardinaux rentrés en France à protester contre leur propre élection, et à choisir un autre pape. Ainsi Robert de Genève, évêque de Cambrai, fut nommé pape, sous le nom de Clément VII, et s'établit à Avignon.

Alors la chrétienté se divisa : la Sicile, l'Allemagne, la Hongrie, l'Angleterre, le Danemarck, la Suède, la Pologne, les chevaliers Teutoniques et une partie des Pays-Bas, se soumirent à l'obédience d'Urbain VI. Le roi de France, l'Écosse, la Savoie, le Portugal, la Lorraine, la Castille et l'Aragon, se déclarèrent pour l'anti-pape. Ce fut le commencement du *grand schisme de l'Occident,* si fertile en événements et en résultats — 1378.

L'anti-pape Clément VII, assuré de la protection de Jeanne de Naples, dont Urbain VI encourageait le compétiteur Charles de Duras, donna l'investiture des États de l'Eglise à Louis Ier d'Anjou, le plus implacable ennemi du pape de Rome, et commença ainsi la premièro lutte entre les deux partis.

Le royaume de Naples et les prétentions de ses rois

ajoutèrent un nouveau mal à celui du schisme. Urbain ne put faire prévaloir ses droits de suzeraineté contre le nouveau roi Ladislas, et Boniface IX, qui remplaça ce pontife à Rome—1389,—reconnut ce jeune prince et l'aida à vaincre les Angevins.

Boniface IX,—de 1389 à 1394.—Quant au schisme, Boniface ne put, malgré la promesse du premier cardinal et le titre de légat en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal, obtenir de Clément VII une abdication quelle qu'elle fût, et les partisans de cet anti-pape allèrent même jusqu'à menacer Boniface de porter leurs armes au delà des Alpes pour le chasser du trône pontifical. La démence du roi de France, Charles VI, mit obstacle à ce projet sacrilége, mais, à la mort de Clément VII, on continua cette comédie, et l'on élut à sa place Pierre de Luna, connu sous le nom de Benoît XIII. Ils ne tardèrent pas à se repentir de cette élection, car le nouvel anti-pape était un Aragonais si obstiné, si opiniâtre dans ses idées, que rien ne le pouvait faire céder.

L'Université de France commençait à rougir d'un schisme qu'elle nourrissait et dont elle était la principale cause. De concert avec le roi d'Aragon et l'empereur Wenceslas, Charles VI, ou plutôt l'Université de Paris, s'entendit pour demander au pape et à l'anti-pape leur démission.

Innocent VII,—de 1404 à 1406.—Innocent VII, successeur du pape légitime Boniface IX, promit d'abdiquer si Benoît en faisait autant; mais ce dernier, loin de céder, fit venir des troupes, des vivres, s'enferma dans son palais, y soutint un siége de quatre mois, et, au moment où on le croyait vaincu par la famine, il parvint à s'échapper. A la tête des troupes réunies par ses partisans, il força les cardinaux qui l'avaient abandonné à lui demander pardon à genoux, et le roi de France à le reconnaître de nouveau—1403.

Innocent VII, après deux ans de tribulations, et après avoir vu Rome assiégée deux fois par Ladislas, roi de Naples, mourut en 1406.

Grégoire XII,—de 1406 à 1409.—Grégoire XII, successeur d'Innocent VII, écrivit à Pierre de Luna, appelé *Benoît XIII par quelques peuples dans ce malheureux schisme*, que, s'il voulait abdiquer, il était prêt à en faire autant pour rétablir

la paix dans l'Église. Benoît répondit qu'il le ferait si Grégoire commençait par donner l'exemple.

Tout portait à croire que la réunion allait avoir lieu, lorsque Ladislas s'empare de Rome, sous prétexte d'y rétablir l'empire romain, mais en effet pour faciliter une nouvelle réélection de Grégoire. Celui-ci, fort de cette protection, créa de nouveaux cardinaux pour l'appuyer. Les anciens refusèrent de se prêter à ce subterfuge, et en appelèrent à un concile général contre lequel protestèrent à la fois les deux papes et l'empereur.

Les cardinaux ne se déconcertèrent pas. Le concile s'assemble à Pise, et dépose Benoît et Grégoire, puis élit Pierre Philargus qui, de mendiant, était devenu archevêque de Milan, et qui prit le nom d'Alexandre V. Ainsi, loin de calmer les troubles, cette élection donna un troisième compétiteur à la chaire de saint Pierre, et amena de nouveaux embarras à l'Europe. Le nouveau pape ne pouvant siéger ni à Avignon, défendu par les partisans de Benoît, ni à Rome, où Ladislas ne voulait reconnaître que Grégoire, fut obligé d'aller siéger à Pistoïa. Cet intrus étant mort en 1410, Balthazar Cossa fut élu sous le nom de Jean XXIII et fut reçu à Rome, d'où les Florentins avaient chassé Grégoire XII. Il parvint à gagner Ladislas à force de soumissions, en fut protégé quelque temps; mais enfin, chassé à son tour, il fut obligé de se retirer à Bologne.

Concile de Constance.—L'empereur Sigismond offre sa médiation, et engage Jean à convoquer un concile général à Constance. Après de longues hésitations, il s'y détermina—1414. Un grand nombre de cardinaux, d'évêques, d'abbés et les plus illustres membres des Universités d'Europe s'y trouvèrent, ainsi que les trois patriarches de Constantinople, d'Aquilée et d'Antioche. L'empereur Sigismond, Frédéric d'Autriche, les électeurs de Saxe, de Bavière et le duc palatin en firent aussi partie. On porte à cent cinquante mille les étrangers que renfermaient alors la ville et ses alentours.

On commença par décider que l'abdication des trois concurrents était indispensable au repos de l'Église. Jean XXIII promit d'abdiquer si les autres abdiquaient; mais, comme on le supposait de mauvaise foi, et qu'on le surveillait de près,

il craignit pour ses jours et parvint à s'échapper déguisé en postillon. Venaient ensuite les prétentions de Grégoire XII qui, seul pape légitime, pouvait revendiquer et faire valoir ses droits ; mais il aima mieux céder et abdiquer. Il ne restait donc plus que Pierre de Luna. Celui-ci, décidé à ne pas fléchir, brava la destitution prononcée par le concile, et mourut sans avoir voulu abdiquer, en disant pour toute raison : *Mes frères les cardinaux m'ont promu à cette dignité! pape je me suis cru, et pape je demeurerai tant que je vivrai.*

Jean Hus, Jérôme de Prague et Jean Wiklef.—Ce même concile condamna l'hérésie de Jean Hus, hérésie qui avait commencé en Angleterre par l'enseignement de Jean Wiklef, docteur en théologie à Oxford. Ses écrits avaient traversé la mer, après sa mort, arrivée en 1384, et Jean Hus s'en pénétra de telle sorte qu'il en composa une doctrine qui devait éveiller les passions les plus ardentes. Il se fit un grand nombre de prosélytes, fut élu recteur de l'Université de Prague, et continua ses prédications malgré la défense de son archevêque. Enfin, Sigismond l'ayant attiré à Constance, sous la promesse d'un sauf-conduit, et le concile étant assemblé, l'hérésie de Jean Hus fut condamnée : lui-même, livré, comme hérétique manifeste et opiniâtre, au bras séculier, fut brûlé vif ainsi que son fidèle disciple Jérôme de Prague. Ils moururent tous deux avec une fermeté digne d'une religion plus éclairée.

Le saint-siége étant vacant par les abdications forcées ou volontaires des trois papes, les cardinaux procédèrent à l'élection d'un nouveau pontife.

Martin V,—de 1417 à 1431.—Les hussites.—Otton Colonna fut élu : il prit le nom de Martin V, déclara le concile de Constance dissous, et en convoqua un autre, qui fut tenu à Pavie en 1423 et qui fut ensuite transféré à Sienne.

En brûlant Jean Hus et ses disciples, on n'avait pas éteint son hérésie, et, sous le pontificat de Martin V, elle fit de rapides progrès en Bohême. Ces nouveaux prosélytes, appelés *hussites*, renversaient les édifices sacrés, pillaient, brûlaient et saccageaient les villes. En vain le pape prêcha-t-il une croisade contre eux, ils y échappèrent—1425—; en vain l'empereur d'Autriche marcha-t-il contre eux, il fut battu—

1427—, et ils continuèrent leurs ravages avec une si grande fureur que, à l'élection d'Eugène IV—1431—, on désespérait de jamais pouvoir les soumettre.

Eugène IV,—de 1431 à 1447.—Ce nouveau pontife eut à lutter, en même temps, contre les hussites et contre le concile convoqué à Bâle par Martin V, dans la dernière année de son pontificat. Ce concile, présidé par le cardinal Julien Cesarini, somma le pape de s'y rendre dans un délai de trois mois. Eugène IV résista pendant un an, et refusa de reconnaître le concile, tandis que de son côté le concile s'opiniâtrait à résister au pape, et à prononcer en matière de foi. Enfin, par une bulle du 15 décembre 1433, Eugène IV reconnut le concile, mais il voulut le transférer à Ferrare pour y recevoir Jean Paléologue, empereur des Grecs, et le patriarche de Constantinople, Joseph, qui venaient pour opérer la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine. Mais le concile de Bâle s'opposa à cette translation, déclara celui de Ferrare illégitime, suspendit le pape, le condamna comme hérétique, le 6 mai 1438, et élut à sa place Amédée VII, ancien duc de Savoie, sous le nom de Félix V.

Pendant ce temps, le concile de Ferrare s'était ouvert le 8 janvier 1438, et l'excommunication avait été lancée par Eugène IV contre les évêques réunis à Bâle. A cause de la peste, le concile de Ferrare fut transféré à Florence, le pape fut reconnu chef de toute l'Église, le second rang donné au patriarche des Grecs, et l'acte d'union signé au mois de juillet 1438, mit fin au grand schisme d'Orient, tandis que le nouveau schisme, que venaient d'élever les évêques rassemblés à Bâle, les livrait au mépris et achevait de les anéantir. Aussi, vainement Félix V fut-il couronné, la France ne le reconnut pas, et l'Allemagne demeura neutre.

L'Europe entière était lasse des troubles qui agitaient l'Église, et cherchait à en hâter la fin. Charles VII présentait au pape des propositions de paix, sous le nom de *pragmatique sanction de Bourges*, et l'empereur Sigismond en présentait également sous le nom de *pragmatique sanction de Mayence*. Eugène ne ratifia que la dernière, et encore lorsqu'il était au lit de mort—1447.

Nicolas V,—de 1447 à 1455.—Il était réservé au successeur

d'Eugène, Nicolas V, de conclure une paix définitive. Félix V ayant abdiqué, l'Église entière approuva cette conduite, et toute l'Europe reconnut Nicolas V. La paix fut signée en 1452.

Ainsi finit cette lutte religieuse qui, en divisant l'Église, avait divisé l'Europe entière, abaissé la puissance temporelle des papes, et augmenté celle des rois : elle avait duré l'espace de soixante-quatorze ans, de 1378 à 1452.

L'empereur Frédéric III, qui avait succédé à Albert II, gendre de Sigismond, vint recevoir des mains du pape la couronne de Charlemagne; mais comme il renonçait à tous ses droits sur la ville de Rome, il fut le dernier qui jouit de ce privilége.

Ce fut aussi sous le pontificat de Nicolas V que Constantinople tomba au pouvoir de Mahomet II, sultan des Turcs; car, malgré son appel à tous les princes chrétiens, le pape fut impuissant à faire entreprendre une croisade pour délivrer la ville du grand Constantin.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLV.

Bas-Empire de Turquie.

GRECS ET TURCS [1].

Fin de l'empire d'Orient et de l'histoire du moyen âge.

(*Suite du chapitre* XXXIV.)

EMPIRE D'ORIENT.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1282—Andronic II Paléologue, 46 ans.
1328—Andronic III Paléologue, 13 ans.
1341—Jean Paléologue, 50 ans.
1341—Jean Cantacuzène, usurpapateur, 14 ans.
Mathieu Cantacuzène, usurpateur.
Andronic Paléologue, usurpateur.
1391—Manuel II Paléologue, usurpateur, 34 ans. — Jean Paléologue, fils d'Andronic, associé à l'empire.
1425—Jean VI Paléologue, fils de Manuel, 23 ans.
1448—Constantin XII Paléologue, 5 ans 7 mois.
1453—Fin de l'empire d'Orient; les Turcs s'emparent de Constantinople.

SULTANS OU EMPEREURS OTTOMANS.

Depuis la fin du 13e siècle jusqu'au milieu du 15e.

1208—Othman.
1326—Orkham.
1360—Amurat Ier.
1389—Bajazet Ier.
1402—Soliman.
1410—Mousa.
1413—Mahomet Ier.
1421—Amurat II.
1451—Mahomet II.
1453—Mahomet prend Constantinople, dont il fait la capitale de son empire.

Andronic II,—de 1282 à 1328.—Michel VIII laissa le trône à son fils Andronic II, sous le règne duquel tous les principaux du peuple que Michel avait éloignés, furent rétablis dans leurs emplois, tandis que ceux qui avaient prêté serment de fidélité au pape furent exclus de toute charge pu-

[1] Comme l'histoire du Bas-Empire et celle des Turcs sont intimement liées à cette fin du moyen âge, nous avons cru ne pas devoir les séparer, afin de les expliquer l'une par l'autre.

blique et déshonorés dans l'État. Sa tante, Eulogie, schismatique opiniâtre, lui avait persuadé que le seul moyen de se faire aimer de ses sujets était d'annuler tout ce que son père avait fait pour la réunion des deux Églises.

Othman et Orkham.—Pendant que tant de désordres agitaient l'empire grec, les Turcs ravageaient l'Asie Mineure, et, sous la conduite d'Othman, *dont Mahomet*, disaient-ils, *protégeait les armes*, ils pillaient toutes les villes qui s'opposaient à leur marche victorieuse.

Déjà Orkham, fils de ce farouche guerrier, était venu en 1303 effrayer la Grèce et ravager la Thrace, lorsque Andronic II lui opposa une troupe d'aventuriers catalans, dont les succès confondirent les espérances des Turcs et auraient sauvé l'empire, si la perfidie des Grecs n'en eût fait des ennemis au lieu d'alliés. Alors les Catalans, pour se venger, tournèrent contre les Grecs les armes qu'ils avaient prises pour eux, et de 1305 à 1315, ils saccagèrent toutes les provinces de l'empire, et laissèrent les Turcs porter partout le fer et la flamme; enfin, las de sang et de ruines, ils se retirèrent, non sans laisser un cruel souvenir de leur passage.

Andronic II s'était fait l'ennemi de son petit-fils Andronic qui devait lui succéder, et Jean Cantacuzène, favori du jeune prince, l'avait engagé dans une révolte armée contre l'empereur, révolte qui dura cinq ans et ne finit que par la déposition d'Andronic II, et le couronnement de son petit-fils qui commença à régner l'an 1328. Andronic II Paléologue est un exemple frappant des malheurs qu'occasionne la faiblesse d'un prince; il était sobre, laborieux et protégeait les savants. Malgré ses vertus privées, un monarque est méprisable quand il ne sait pas rendre ses peuples heureux.

Andronic III,—de 1328 à 1341.—Tandis que la Phrygie, la Mysie, la Laconie et la Carie tombaient au pouvoir des Turcs, et qu'Orkham organisait son armée, de nouvelles disputes s'élevaient entre l'Église de Rome et l'Église grecque. Andronic III assembla un concile dans l'église de Sainte-Sophie, s'échauffa dans une dispute théologique, prononça lui-même un discours dont la longueur et l'agitation lui occasionnèrent une fièvre violente, qui le conduisit au tombeau en quelques jours, l'an 1341. Il laissa à la Grèce, pour empe-

reur, son fils Jean, âgé de neuf ans; pour régent, Cantacuzène, son favori, et un gouvernement déchiré par l'anarchie, les factions et les attaques réitérées des Turcs.

Andronic, dit un historien, était brave soldat, général habile, prince clément, économe, ennemi de l'étiquette, maître de ses passions. Dans sa jeunesse, il se livra trop aux plaisirs, plus tard il chercha la gloire; dans la maturité de son âge il ne s'occupa qu'à fonder le bonheur public sur l'observation des lois et le maintien de la justice.

Digne d'un meilleur siècle, il fut comme un noble monument qui rappelait l'antique gloire de l'empire, et qui brillait encore sur ses ruines. Avant de régner, gémissant sur la perte de tant de provinces qu'on enlevait à l'empire, on l'entendit souvent s'écrier : *Ah! que mon sort est différent de celui du fils de Philippe! Alexandre pleurait, croyant que son père ne lui laisserait rien à conquérir; moi, je pleure avec plus de raison, car mon aïeul ne me laissera rien à perdre, et je voudrais tout sauver.*

Jean Paléologue,—Jean Cantacuzène,—Mathieu Cantacuzène,—Andronic IV,—de 1341 à 1391. — Jean Cantacuzène avait toujours caché, sous le voile d'une aveugle soumission à ses princes, l'ambition qui le dévorait; mais, à la mort d'Andronic III, les troubles qui s'élevèrent, les pressantes instances de l'armée, dont il était l'idole, vinrent mettre son honneur à une rude épreuve, et trois mois après la mort de l'empereur il en portait déjà le titre, était reconnu universellement, et saisissait d'une main ferme les rênes du gouvernement.

Il commença par faire alliance avec Orkham, sultan des Turcs, pour pouvoir s'affermir sur le trône, dont son avénement avait un peu relevé l'éclat et où il se maintint en dépit de Jean Paléologue, héritier direct, et de sa mère; mais, comme il arrive toujours quand on appelle les armes étrangères dans ses États, l'apparition de son allié laissa de profondes traces dans le midi de la Grèce, dont les Turcs avaient ravagé les campagnes, vendu les habitants et transporté les troupeaux en Asie.

Le mariage de Jean Paléologue avec Hélène, fille de l'empereur Cantacuzène, assura la paix intérieure pendant dix

années. Orkham s'était emparé de presque toute la Thrace, et était mort en laissant l'empire turc à son fils Amurat Ier, dont le caractère belliqueux et téméraire fit entrevoir à Jean Cantacuzène la ruine prochaine de Constantinople. Pour n'en pas être témoin, il abdiqua, et abandonna l'empire à son gendre, Jean Paléologue—1355.

« Cantacuzène était digne par ses talents, par ses vertus, de vivre dans un autre siècle et d'occuper un trône plus glorieux ; mal secondé, il soutint encore la gloire des armes grecques, le sort le força de régner dans un temps de mollesse, d'ignorance, d'iniquité, de lâcheté, de tyrannie ; il se montra ferme, juste, généreux, actif, brave et éclairé.

« Lumière brillante au milieu des ténèbres, il étudia les anciens, apprit plusieurs langues, et écrivit l'histoire du règne de son prédécesseur et de son ami. Il laissa un commentaire sur la morale d'Aristote, et une réfutation du Koran ; son style était noble, élégant, mais prolixe. Son courage l'éleva au trône, son habileté l'y maintint, sa sagesse l'en fit descendre[1]. »

Jean VI Paléologue,—de 1425 à 1448.—Amurat,—de 1360 à 1389. — Amurat ne démentit pas les prévisions de Cantacuzène, et fut le premier qui pénétra dans le cœur de l'empire : il le restreignit, pour Jean Paléologue, à la seule ville de Constantinople, ruina et ravagea la Servie ; mais rappelé —1362—dans ses États par la révolte de son fils, il renonça quelque temps à ses conquêtes ; fit crever les yeux aux coupables, et força l'empereur grec de faire subir le même supplice à son fils, qui s'était lié avec Contigès, fils d'Amurat, dans l'espoir de détrôner aussi son père et de faire avec Contigès une alliance qui eût assuré la paix de l'empire et maintenu l'ambition des Turcs. Les exécuteurs ne crevèrent qu'un œil à Andronic, mais il fut confiné dans une prison pour le reste de sa vie.

Depuis ce moment, la fortune parut abandonner Amurat ; ses armées furent défaites par les Serviens dans plusieurs circonstances ; il les vainquit en 1389, à Cassora, et fut assassiné par un soldat de cette nation qui, resté parmi les

[1] M. de Ségur, *Histoire du Bas-Empire.*

morts, rassembla ses forces pour plonger son épée dans le sein du vainqueur, au moment où celui-ci promenait avec joie ses regards sur le champ de bataille[1].

Bajazet,—de 1389 à 1402.—Bajazet, fils d'Amurat, était à peine sur le trône, qu'il annonça le dessein formel de passer en Occident; *de fixer l'étendard de Mahomet sur les murs de Constantinople, et de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre.* Déjà Jean Paléologue, condamné à un tribut, Manuel son fils prisonnier, la Servie ravagée, la Lydie entièrement soumise aux Turcs, avaient signalé sa puissance, lorsqu'en 1391, la mort de Jean ayant placé Manuel à la tête de l'empire grec, ce prince refusa d'obéir au vainqueur.

Bajazet ravagea le midi de la Grèce, s'empara de toutes les villes et tint Constantinople assiégée pendant cinq ans. Dans l'intervalle, il vainquit l'armée de Sigismond, roi de Bohême, et le fit prisonnier avec un grand nombre de seigneurs français; mais une puissance bien plus redoutable que la sienne vint mettre un terme à ses exploits — 1400.

Tamerlan, grand khan des Mongols, traversant l'Asie en vainqueur, vint pénétrer jusque dans les possessions de Bajazet, qui avait répondu aux injures de Tamerlan par cette lettre arrogante :

« Je dois mes victoires à ma seule vaillance ; tu n'as obtenu les tiennes que par la trahison ou par la lâcheté de tes ennemis. Je sais que tu traînes à ta suite une armée innombrable ; mais que peuvent les fragiles flèches de tes Tartares, toujours prêts à fuir, contre les cimeterres de mes janissaires invincibles ? Vainement, vainement tu te plains que je protége les princes infortunés qui veulent échapper à ta tyrannie. Oseras-tu les venir chercher sous mes tentes ? Braver ma colère, c'est courir à la mort.

« Eloigne-toi d'Erzeroum et des rives de l'Euphrate ; ces contrées m'appartiennent. Si elles te payent les tributs

[1] Plusieurs historiens disent que le sultan Amurat fut tué par un soldat qui, voulant venger sa patrie, se fit passer pour transfuge. Il fut conduit devant Amurat, et l'assassina au moment où celui-ci lui donnait sa main droite à baiser.

qu'elles me doivent, j'irai moi-même les reprendre dans les murs de Tauris et de Samarcande.

« Tes menaces ne m'inspirent qu'un profond mépris ; je te défie au combat : si tu me vois fuir devant toi, puissent trois fois mes femmes m'être enlevées ! Et toi, si tu n'as pas le courage de m'attendre en plaine, puissent les compagnes de ta couche ne revenir dans ton lit qu'après être trois fois entrées dans celui d'un étranger ! »

Malgré les bravades de l'orgueilleux sultan, Tamerlan ravagea pendant deux ans ses provinces, et le fit prisonnier lui-même avec Mousa, l'aîné de ses cinq fils, à la bataille d'Angora, — 1402. — Il mourut en captivité. Soliman I, un de ses fils, reconquit presque tout son empire sur Tamerlan ; mais il fut détrôné et tué par Mousa — 1410. — Celui-ci vit son règne troublé par des révoltes continuelles, et tomba enfin sous les coups de son frère Mahomet Ier. — 1413.

Mahomet Ier, — de 1417 à 1421. — Amurat II, — de 1421 à 1451. — Comme Mahomet Ier avait été secondé dans son usurpation par l'empereur Manuel, il laissa respirer la Grèce jusqu'à sa mort — 1421. — Mais son fils Amurat II ne suivit pas cet exemple ; il ravagea tout le pays, mit une seconde fois le siége devant Constantinople, et ne l'abandonna qu'après avoir épuisé tous les moyens de réussite — 1425. — Enfin, n'en pouvant venir à bout, il traita, en 1435, avec Jean VI, successeur de Manuel, qui profita de la paix pour terminer sa querelle avec Rome. Il se rendit près d'Eugène IV, à Ferrare, et signa la réunion des deux Églises — 1438. — Mais jamais le peuple ni le clergé grec ne voulurent se soumettre.

D'un autre coté, la guerre reprit avec Amurat. La violence des combats et les désastres furent tels, que l'empire n'offrait plus qu'un vaste champ de débris, lorsque Jean VI Paléologue, dévoré de chagrin, accablé de honte, mourut le 31 octobre 1448, âgé de cinquante-huit ans.

Etat de l'empire. — M. de Ségur nous peint ainsi la situation de l'empire grec en 1449 :

« Indépendamment de la capitale, les successeurs de Constantin possédaient cependant encore quelques souverainetés. Constantin était despote de Lacédémone, de Corinthe et d'une partie de la Morée.

« Le prince Thomas Paléologue possédait le reste du Péloponèse et Patras.

« Un autre Paléologue gouvernait Lesbos. Les Comnène régnaient à Trébizonde et dans quelques villes sur le Pont-Euxin. Démétrius avait Sélivrée pour apanage. Mélissène, les Cantacuzène, les Notaras et d'autres seigneurs grecs ou vénitiens, conservaient des fiefs dans l'Archipel, dans l'Achaïe, et gardaient encore le duché d'Athènes.

« Scanderberg, plus indépendant qu'eux, était roi de Castorie, d'Albanie, d'Épire et de Macédoine ; mais ces principautés, séparées de la capitale, se trouvaient entourées et coupées de toutes parts. Les Turcs, maîtres de la Bulgarie, de la Thrace, de la Thessalie, d'une partie de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de celles d'Europe, les environnaient, les traversaient, et tenaient sur elles un glaive toujours levé. Les Latins, en démembrant l'empire et en y portant les principes dissolvants du régime féodal, avaient ouvert la brèche par laquelle les Ottomans entrèrent pour le renverser.

« Aucun lien n'unissait plus ses membres épars ; le trône, placé sur le bord du précipice prêt à l'engloutir, devait plutôt effrayer qu'exciter l'ambition. Cependant, lorsque Jean Paléologue mourut, on vit encore les princes de la famille impériale se disputer les débris du sceptre.

« Démétrius se trouvait aux portes de la capitale à la tête du parti des schismatiques ; il prétendit qu'étant né depuis l'avénement de son père au trône, il devait, comme Porphyrogénète, l'emporter sur ses aînés. Le prince Thomas arrivait en ce moment de Morée ; il soutint les droits de Constantin Dragasès, premier fils de Jean et despote de Lacédémone ; le clergé, le sénat, le peuple, l'armée, se déclarèrent pour Constantin : leurs suffrages le proclamèrent empereur. Ainsi, jusqu'au dernier jour, dans cet empire absolu, que ses maîtres s'efforcèrent vainement de rendre héréditaire, l'élection prévalut, et ce faible rayon de l'antique liberté de Rome et de Byzance jeta une dernière lueur sur leurs derniers débris. »

Constantin Paléologue Dragasès,—de 1448 à 1453.—Constantinople seule se soutenait ; mais les attaques réitérées

d'Amurat, jusqu'en 1448, diminuaient chaque jour ses forces, et quand Constantin Paléologue Dragasès succéda à son père, Jean VI, il eut bien de la peine à la mettre en état de soutenir de nouveaux efforts. Amurat mourut à son tour, l'an 1451, et Mahomet II, son fils, monta sur le trône, avec le projet d'enlever Constantinople et de détruire l'empire grec.

Prise de Constantinople par les Turcs.—Constantin, pour éloigner autant que possible cet instant qu'il prévoyait bien ne pouvoir éviter, s'occupa activement de fortifier la ville, assembla soixante mille combattants, approvisionna les magasins, et tout se trouva prêt quand, le 6 avril 1453, Mahomet vint se mettre à son œuvre de destruction. Cependant une flotte nombreuse défendait le port, et le sultan commençait à craindre de ne pouvoir enlever Constantinople, lorsque la négligence des Génois vint lui fournir les moyens de s'en emparer. Les vaisseaux turcs prirent possession du port en une nuit, et le lendemain, 29 mai, les assiégeants pénétrèrent dans la ville par le faubourg de Péra, que les Génois avaient déjà abandonné. L'empereur Constantin périt vaillamment sur la brèche, et Mahomet lui fit rendre pompeusement les honneurs de la sépulture. L'autel de Sainte-Sophie fut abattu, l'église transformée en mosquée, les prisonniers affranchis pour repeupler la ville, et dès lors cette capitale de l'empire chrétien devint celle de l'empire musulman—1453.

Ici finit l'histoire du moyen âge, de ces siècles d'imagination et de force, qui marchèrent au milieu des événements les plus variés, des hérésies, des schismes, des guerres féodales, civiles, étrangères, et auxquels appartinrent les plus grandes découvertes. « On fouillait le passé ainsi que l'avenir; on découvrait avec la même joie un vieux manuscrit et un nouveau monde; on marchait à grands pas vers des destinées ignorées, mais dont on avait l'instinct, comme on a toute sa vie devant soi la jeunesse, et il n'y avait d'unité que dans le mouvement général qui entraînait la société vers un perfectionnement éloigné par la loi naturelle de l'existence humaine. Aussi, chercher à dérouler avec une méthode sévère le tableau des mœurs de ce temps, serait à la fois tenter l'im-

possible et mentir à la confusion de ses mœurs. Il faut jeter pêle-mêle toutes ces scènes, telles qu'elles se succédaient sans ordre, ou s'enchevêtraient dans une commune action et dans un même mouvement [1]. »

C'est ainsi que nous avons conçu cette époque, et c'est cependant avec une méthode claire que nous avons essayé de rendre ces siècles d'héroïque obscurité qui ont laissé aux siècles suivants la tâche de développer les grandes choses qui avaient germé dans leur sein, et que l'histoire moderne nous fera connaître progressivement.

SUITE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLVI.

MOEURS. — ARTS. — LITTÉRATURE. — INNENTIONS.

De 1273 à 1453.

De la fin du 13e siècle au milieu du 15e.

(*Suite du chapitre* XXXVIII.)

Du choc de tant de nations ennemies et diverses ont jailli quelques étincelles.— La lumière se fait ; mais les mœurs sont encore bien en arrière du point où déjà est parvenue la civilisation. Toutes les âmes semblent de fer, comme les cuirasses qui recouvrent les poitrines. On est froidement criminel, et les hommes sont condamnés aux plus affreux des supplices comme de misérables troupeaux. La faim de l'animal féroce s'apaise quand il a mangé quelques lambeaux de la chair des brebis ; mais la faim de l'ambition et des passions destructives est insatiable.

Cependant, quand ces sentiments qui bouleversent les cœurs viennent à s'adoucir, alors la civilisation marche à

[1] M. de Chateaubriand.

grands pas et polit l'extérieur de la société ; mais aussi, malheureusement, les vices qui nuisent à la famille succèdent ou plutôt survivent à ceux qui nuisent à la société.

La poésie de ces temps si curieux à étudier poussa au désordre moral. On rougirait aujourd'hui de composer, de raconter peut-être même le gai fabliau, la pastourelle, la chanson joyeuse et les histoires fabuleuses de quelques auteurs français et italiens. Les grands feudataires, les comtes, les barons, vivaient du revenu de leurs terres, enfermés dans des cités ou des châteaux avec leur famille et les officiers de leur maison, et nous sommes obligés de dire quele peuple, la morale n'y gagnaient pas toujours.

La littérature, en France surtout, dut beaucoup à ce genre de vie. Les grands seigneurs ou cultivaient eux-mêmes les lettres, ou attiraient à leur cour différentes associations de poëtes qui parcouraient le monde pour réciter leurs vers et ceux de leurs confrères. Les poëtes ne chantèrent pas seulement la gloire des héros. Ils étaient forcés de varier leurs récits selon les personnages qui les écoutaient, et c'est à cette époque d'exaltation religieuse et chevaleresque que prirent naissance les légendes, les vies des saints, et ces singuliers traités d'histoire naturelle qu'on enseignait aux écoles, aux foyers du châtelain et du manant, et jusque dans les carrefours. La poésie dramatique prit même alors une nouvelle forme qui fit concevoir de grandes espérances ; malheureusement les calamités du siècle suivant retardèrent pour longtemps les progrès qu'elle eût pu faire.

Toutes les littératures du onzième siècle, du douzième et du treizième sont pleines des plus étranges rapprochements. La religion et la mythologie, tout y est pêle-mêle avec les Grecs, les Troyens, les Latins, etc. ; les écrivains français, entre autres, ne pouvaient s'imaginer qu'il eût existé d'autres lois, d'autres coutumes, d'autres gouvernements que ceux sous lesquels ils vivaient. En rapportant les belles actions des grands hommes de l'antiquité, ils leur prêtaient les habitudes, les opinions et les erreurs de leur temps.

De cette ignorance qui avait fait négliger les anciens auteurs, on vit sortir cette foule d'anachronismes qui blessent tout à la fois l'histoire et le costume. Alexandre, vêtu d'un

surcot, a un connétable, des barons et des pairs. Les funérailles de Jules César se font avec une croix, de l'eau bénite et des religieux.

Il serait trop long de retracer toutes les erreurs où sont tombés nos premiers écrivains sous le rapport de l'antiquité et de l'ordre chronologique. Il suffira de dire que les connaissances de plusieurs d'entre eux ne remontaient pas au delà d'un siècle ; mais, en revanche, et par une sorte de compensation, on rencontre des détails curieux sur tout ce qui leur était personnel, des allusions fréquentes à quelques-uns de nos rois, des renseignements certains sur la vie publique et privée, sur la jurisprudence, les coutumes, les combats singuliers, les guerres, les armures, la chevalerie, enfin, sur les fêtes et les cérémonies des Français [1].

Pour être fidèle au plan suivi dans nos chapitres qui terminent cette époque, nous allons analyser rapidement par années les progrès que le génie fait dans l'univers, n'importe en quelle contrée, n'importe chez quelle nation. Le génie a sa marche inspirée, mais suivie jusque dans ses caprices ; il importe donc de faire remarquer, et c'est à quoi nous nous sommes attaché, par quelles transitions l'esprit humain passe d'un objet à un autre.

L'usage de faire des actes notariés pour les affaires civiles s'introduisit en France vers l'année 1270, époque où *Cimabué* de Florence devient le restaurateur de la peinture en Italie. *Dante et Pétrarque* ont célébré cet homme de génie. Ces deux grands hommes, qui vécurent dans l'époque que nous venons de parcourir, étaient dignes de le comprendre et de l'inspirer.

La fondation du collége de chirugie à Paris eut lieu l'an 1271, presque en même temps que l'Académie de Florence se formait par les soins de *Brunetto Latini*, qui ranima le goût des belles-lettres en Italie. L'Espagne conservait toujours sa supériorité. En 1275, les poëtes, les philosophes et les astronomes sont attirés à la cour de Mahomet II, roi de Grenade. Sous ce prince, l'architecture fait particulièrement de grands

[1] ROQUEFORT, Sur la poésie française des douzième et treizième siècles.

progrès. Le fameux palais de l'Alhambra, où la magnificence, réunie à toutes les recherches du luxe, se voit encore, fut bâti par ce roi, ainsi que le *Généralif*, ou maison d'Amor.

Bologne et Mantoue s'embellissent—1275—des ouvrages de sculpture et d'architecture d'*Agostino* et d'*Agnolo Panesi*, élèves de *Nicolas Pisan*.

Lorsque les Suédois apprennent de *Magnus-Ladulas* à cultiver les arts, les découvertes de *Roger Bacon* préparent —1278—l'invention des télescopes et celle de la poudre à canon. Bacon donne un traité sur l'optique; il veut qu'on puisse voir les objets dans un miroir concave, quelque éloignés qu'ils soient; ce qui annonçait la découverte des lunettes et des télescopes; il fait la proposition d'une réforme dans le calendrier de l'Europe. Deux ans après, une accusation de magie pèse sur ce grand homme; il prévoit les progrès de la navigation, de la mécanique, de l'aérostatique, de la force de nos leviers : tout lui est connu.

Un mathématicien, nommé *Touchi*, est envoyé par l'empereur *Chi-Tsou* pour découvrir les sources du Hoang-Ho et pour en dresser la carte; il les trouve dans le pays des Toufan—1280—, et, en 1287, l'agriculture et les arts sont protégés par l'empereur *Houpilai*; il rétablit le collége impérial, et en forme un dans chaque ville de troisième ordre.

Le pape Nicolas IV érige —1289—l'Université de Montpellier pour le droit, la médecine et les arts.—Le collége de Navarre avait été fondé par Jeanne, reine de Navarre, en 1285, à Paris, où les lettres avaient refleuri, grâce à la protection de Marie de Brabant, femme de Philippe le Hardi.

Arnaud de Villeneuve introduit le premier, à Montpellier, l'usage des liqueurs fortes et spiritueuses — 1292 — ; il en devait la connaissance aux Arabes ou Maures d'Espagne.

Une lettre de *Roger Bacon*, de 1296, montre que la composition de la poudre à canon était connue de ce savant. Dès le douzième siècle, on avait employé la poudre à des travaux de mines près de Guslar. Les Arabes, à ce qu'il paraît, la connaissaient avant les Européens, et cette connaissance leur avait été transmise par les Chinois, au moyen des Tartares, ou par suite de leurs conquêtes vers ces pays éloignés.

Les lunettes sont inventées en 1296, selon quelques au-

teurs, par *Alexandre Spina*, de Pise, qui découvre la vertu des verres convexes et concaves ; selon d'autres, cette découverte est attribuée à *Roger Bacon*, auquel, comme nous le voyons, ce siècle dut tant de merveilleuses inventions.

L'usage s'introduit en Angleterre de se servir de chandelles de suif au lieu d'éclats de bois—1298—. Le vin est vendu comme cordial par les apothicaires. L'on commence à faire des gobelets, des couverts d'argent et des couteaux à manches d'argent.

L'usage de la boussole en Europe commence avec le quatorzième siècle, ainsi que la découverte des Canaries par des navigateurs de la Biscaye. Les esprits commencent aussi à être occupés du grand problème d'un passage aux Indes Orientales.

La langue italienne se forme harmonieuse et pure ; elle ne tarde pas à être illustrée par la *Divine Comédie* du Florentin *Durante* ou *Dante Alighieri*.

Un Padouan, nommé *Pax*, établit la première manufacture de papier fait avec du linge pilé et bouilli—1301.

L'origine du collége de la *Sapience*, à Rome, remonte à l'année 1302.

En 1303, l'Université d'Avignon est due à Boniface VIII et au comte de Provence ; dans le même temps, le cardinal Lemoine érige un collége à Paris.

Clément V jette les fondements de l'Université de Pérouse, en 1305.

Dans un autre hémisphère, sous d'autres influences religieuses, le livre de *Confucius*, sur l'obéissance filiale, est traduit en sa langue, par *Polo-Timour*, prince mongol ; le grand-khan le fait graver sur des planches, et en tire un grand nombre d'exemplaires pour être distribués à tous ses sujets.

A la sollicitation de *Raymond Lulle*, le pape Clément V établit dans les Universités de Paris—1313—, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque, deux maîtres pour la langue hébraïque, pour celle des Arabes et des anciens Chaldéens. En même temps, Philippe le Bel fonde l'Université d'Orléans pour le droit.

Florence voit établir par *Giotto*, élève de *Cimabué*, une école de dessin où se forment de bons élèves.

Le collége impérial de Pékin est régénéré par les soins de

l'empereur Gin-Tsong, qui en confie la direction à Limong; il ordonne la traduction en mongol de l'histoire de la dynastie des Song; il détermine le costume que doit porter à l'avenir chaque profession de l'État.—L'astronome *Kocheou-King* apporte une nouvelle réforme au calendrier chinois; et un traité sur la manière de cultiver les mûriers et d'élever les vers à soie est gravé ou imprimé par les ordres de Gin-Tsong, empereur de la Chine, afin d'en étendre et d'en perfectionner l'éducation—1318.

Le collége de Florence s'ouvre en 1321, la même année qu'Albert, marquis d'Este, jette les fondements du collége de Ferrare, et que le collége du Plessis s'élève à Paris par les soins de *Geoffroy du Plessis*, notaire du pape.

Les jeux floraux sont institués à Toulouse en 1323.

Richard-Valif-Fort, abbé de Saint-Alban en Angleterre, construit une horloge d'après les principes de la mécanique —1326.

L'art de travailler les draps fins est porté pour la première fois en Angleterre, par *Jean Kemp*, Flamand—1327.

A l'aide de la boussole, un moine d'Oxford, nommé *Linna*, habile astronome, pénètre en Islande, et dresse des cartes des mers septentrionales.

Érection de l'Université de Cahors—1332.

En 1338, les armes à feu et la fonderie des canons sont inventées en France. Les registres de la Chambre des comptes de Paris font, cette année, mention de la poudre à canon.

Le Dauphin Humbert II érige l'Université de Grenoble—1339.

Jean Van-Eyck peint le premier à l'huile—1340.

Les beaux-arts se soutiennent dans l'Orient. Le poëte *Saadi*, en Perse, publie ses poésies que des Persans, des Turcs et des Arabes chantent encore aujourd'hui; et, en Occident, la langue italienne est épurée par *Pétrarque*, qui lui donne toute la douceur dont elle est susceptible. Les chants de ce grand homme immortalisent Laure et la fontaine de Vaucluse, et les honneurs du Capitole lui sont déférés.

Le canon est employé pour la première fois au siége d'Algésiras, par les Maures. On leur attribue l'invention de l'artillerie et la fonte des premiers canons.

L'Université de Prague est fondée par le roi de Bohême, deux ans après celle de Heidelberg, due au comte Palatin, et après celle de Valladolid due à Clément VI, et un an avant celle de Perpignan établie par le roi d'Aragon. L'Université de Valence suivit de près l'établissement de cette dernière.

Des juifs florentins ou lombards inventent les lettres de change.

Les élèves d'*André de Pise* et de *Giotto* établissent une Académie de peinture à Florence; c'est la première depuis la renaissance des arts en Italie : les princes de la maison de Médicis s'en déclarent les protecteurs, et concourent, par leurs largesses, à relever les arts. Cette Académie donne bientôt naissance à une foule de peintres, de sculpteurs et d'architectes, dont les talents embellissent cette ville où la langue toscane est fixée par *Boccace*, en 1359. Alors les peintres, les sculpteurs et les architectes de l'école de Florence se répandent dans toutes les villes d'Italie, jusqu'à Rome même, où le bon goût avait encore à peine pénétré.

Il faut remarquer que, lorsque Charles V commence la bibliothèque royale en France et rassemble environ neuf cents volumes, la langue française est interdite par Édouard III dans tous les actes publics en Angleterre, où elle était en usage depuis la conquête des Normands.

Cette époque, jusqu'en 1378, présente l'établissement de nombreuses Universités nouvelles, et entre autres de celles de Cracovie—1364—, par Casimir III, roi de Pologne ; de Vienne, par l'archiduc Albert III ; de Genève, par l'empereur Charles IV ; et enfin d'Orange en Provence, par Raymond V.

Telles sont les institutions remarquables de 1273 à 1378. Religion, civilisation, gloire antique, tout descendit en Orient dans le tombeau de l'empire, en 1453. Quelques colonnes isolées, quelques statues à demi brisées, restèrent encore debout au milieu des ruines qui s'amoncelèrent ; toutefois la civilisation de l'Occident en reçut une impulsion favorable. Les lettres grecques, mieux comprises et plus connues, donnèrent une nouvelle force, surtout à la littérature française. Celle de l'Italie avait déjà brillé d'un éclat que rien ne pourra ternir; *Dante Alighieri, Pétrarque, Boccace*, avaient enfanté des chefs-d'œuvre de la langue italienne. Le génie verse déjà

ses rayons sur l'Espagne chrétienne, sur la France, sur l'Angleterre, sur l'Allemagne, sans abandonner l'Italie qui produira encore bien des chefs-d'œuvre, et qui pourra, sans honte, se reposer longtemps dans sa gloire. Elle servira de refuge aux grandeurs de l'empire grec, comme cet empire avait recueilli les pompes romaines qui fuyaient l'Italie vaincue par les barbares.

Mais, avant cette terrible chute, l'Italie avait déjà puisé largement aux sources grecques. Un envoyé de l'empereur Manuel, le célèbre *Chrysoloras*, fit ses premières lectures à Florence, vers l'an 1396, et attira dans cette ville une foule de savants empressés de l'entendre.

L'enthousiasme excité par *Chrysoloras* détermina à un exil volontaire les plus savants de ses compatriotes, que les bienfaits des princes et l'admiration publique fixèrent pour toujours en Italie. Bessarion, le plus célèbre de tous, reçut la pourpre romaine en récompense de son mérite. Après la prise de Constantinople, d'autres Grecs, fuyant le joug des Turcs, trouvèrent en Italie une patrie nouvelle qui s'enorgueillit d'adopter les derniers dépositaires du savoir de la Grèce antique. Pour prix d'une hospitalité si généreuse, les Grecs apportèrent aux Italiens les ouvrages des orateurs et des poëtes d'Athènes, seuls trésors que ne leur enviait pas la barbarie ottomane.

Les leçons de ces maîtres étrangers formèrent des élèves qui devinrent maîtres à leur tour. La plupart s'attachèrent avec tout le zèle du prosélytisme à la philosophie platonicienne, dont *Gemistus Pletho* avait été le premier propagateur, et qui trouva dans les jardins des Médicis une nouvelle Académie.

Nous avons vu, de 1273 à 1378, une foule d'Universités instituées presque en même temps; de 1378 à 1453, le nombre en est plus considérable encore. Ainsi sont établies : 1° l'Université d'Angers, pour le droit, par Charles V—1378—; 2° l'Université de Sienne—1386—, par le pape Pie II; 3° le collége d'Erfurth, qui devint plus tard Université—1392—; 4° l'Université de Wurtzbourg—1403—; 5° l'Université de Turin—1403—, par Benoît XIII; 6° l'Université de Leipsick—1408—, par Frédéric Ier, électeur de Saxe; 7° l'Université

d'Aix—1409—, par Louis III, comte de Provence, et le pape Alexandre V; 8° l'Université d'Ingolstadt—1410—, par Louis, duc de Bavière; 9° l'Université de Saint-André en Écosse—1411—, par l'archevêque de cette ville et confirmée par le pape Jean XXII; 10° l'Université de Rostok, dans le Mecklembourg—1419; 11° l'Université de Louvain—1425—, par Jean IV, duc de Brabant; 12° l'Université de Dôle en Franche-Comté—1426, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne: elle fut dans la suite transférée à Besançon; 13° l'Académie platonique de Florence, par Cosme de Médicis—1430; 14° l'Université de Poitiers—1431—, par Charles VII; 15° l'Université de Caen—1431—, par les Anglais et le pape Eugène IV; 16° l'Université d'Avila—1445; 17° l'Université de Valence en Dauphiné—1453, à laquelle fut réunie celle de Grenoble par Louis, Dauphin, depuis Louis XI, roi de France; 18° l'Université de Glascow en Écosse.

On voit avec quel empressement s'établissent de toutes parts les écoles qui doivent propager la science, malgré les désordres des guerres entre la France et l'Angleterre, qui arrêtent nécessairement les progrès des sciences et de la civilisation; ce qui fit peut-être plus que toutes les institutions universitaires, ce fut sans contredit l'invention de l'imprimerie—1437—, avec des planches gravées, par Jean *Mentel,* de Strasbourg, suivant quelques-uns; d'autres prétendent qu'il n'était qu'enlumineur de lettres, ou *chrysographus.* —En 1450, Pierre *Schœffer*, Jean *Fust* et Jean *Gutenberg* inventent et perfectionnent ensemble l'imprimerie en lettres sculptées sur le bois et sur le métal.

Cette invention, qui produit une révolution complète sur le monde des intelligences, couronne dignement la fin du moyen âge, et marque une ère nouvelle pour l'histoire, pour les mœurs, pour la politique et pour les arts.

Tableau des grands hommes qui se sont illustrés dans les arts, etc., de 1273 à 1378.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.	GENRES.
Suite du 13e SIÈCLE.	
Saint Thomas d'Aquin	Théologie.
Agostino et Agnolo Panesi	Sculpture et architecture.
Albert-le-Grand, Allemand	Physique et astronomie.
Alphonse X	Physique et astronomie.
Scot (Michel)	Physique et astronomie.
Roger Bacon, Anglais	Physique et astronomie.
Marco Polo, Italien	Géographie.
14e SIÈCLE.	
Jean de Joinville	Histoire.
Beaumanoir, Français	Jurisprudence.
Guido Cavalcanti, Italien	Poésie.
Arnolfe de Pise	Architecture.
Cimabué, Florentin	Architecture et peinture.
Guillaume de Nangis, Français	Chronologie.—Histoire.
Duns Scot	Théologie.
Saadi, Persan	Poésie.
Pachymère	Histoire.
Arnauld de Villeneuve	Physique et astronomie.
Salvino de Glarmati	Optique.
Raymond Lulle, Espagnol	Physique et astronomie.
Kocheou-King	Astronomie.
Joinville, Espagnol	Géographie.
Dante Alighieri	Poésie.
Cecco d'Ascoli	Poésie.
Marsile de Padoue	Jurisprudence.
Musato de Padoue	Histoire.
André de Pise	Peinture.
Aboulféda	Histoire.
Durand de Saint-Porcien	Philosophie.
Dandolo de Venise	Histoire.
Giotto	Peinture.
Cino de Pistoie	Poésie et jurisprudence.
Jean Van-Eych	Peinture.
Lorenzetti	Peinture.
Barlaam	Philosophie.
Villani de Florence	Histoire.
Bartole de Sasso Ferrato	Jurisprudence.
Jean Cantacuzène	Histoire.
Léonce Pilate	Philosophie.
Pétrarque	Philosophie.—Poésie.
Boccace	Philosophie.—Contes.
Jean de Ravenne	Philosophie.
Galfrid Chaucer, Anglais	Poésie.
Oresme	Philosophie.
Pisani	Architecture.—Sculpture.

Tableau des grands hommes qui se sont illustrés dans les sciences et la littérature, de 1378 à 1453.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.	GENRES.
Première moitié du 15e SIÈCLE.	
Balde de Pérouse	Jurisprudence.
Froissard	Histoire.
Christine de Pisan	Histoire.
Chrysoloras	Philosophie.
Chefféreddin, Persan	Histoire.
Pierre d'Ailly	Philosophie.
Alain Chartier	Eloquence et poésie.
Gerson	Philosophie.
Masacchio	Peinture.
Léonard Arétin	Philosophie.
Francesca	Peinture.
Makriz, Egyptien	Histoire.
Brunelleschi	Architecture.—Sculpture.
Nicolas Clémengis	Philosophie.
Monstrelet de Cambrai	Histoire.
Ghiberti	Architecture.—Sculpture.
Le Pogge	Philosophie.
Pie II (Ænéas Sylvius)	Philosophie.
Jean Juvénal des Ursins	Histoire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CETTE

HISTOIRE DU MOYEN AGE.

PREMIÈRE ÉPOQUE, de 476 à 622.

DEUXIÈME ÉPOQUE, de 622 à 800.

Depuis l'hégire ou fuite de Mahomet, l'an de N.-S. J.-C., 622, 7[e] siècle, jusqu'au couronnement de Charlemagne, l'an 800, 9[e] siècle.

TROISIÈME ÉPOQUE, de 800 à 1096.

Depuis le couronnement de Charlemagne, en 800, jusqu'à la première croisade, an de J.-C. 1096.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, 17, quai des Grands-Augustins.


LIBRARY OF CONGRESS
0 009 491 328 7